La

Revue Latine

SIXIÈME ANNÉE

1907

OUVRAGES de M. Emile FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAI

(Ancienne librairie Lecène, Oudin et Cie)

Seizième siècle, *études littéraires*. un fort vol. in-18 jésus, 15e édition, broché. . 3
Dix-septième siècle, *études littéraires et dramatiques*, un fort volume in-18 jésus, 31e édition, augmentée et remaniée, broché. 3
Dix-huitième siècle, *études littéraires*, un fort vol. in-18 jésus, 28e édition, br. . 3
Dix-neuvième siècle, *études littéraires*, un fort vol. in-18 jésus, 32e édition, br. . 3
Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle. *Trois séries*, formant chacune un volume in-18 jésus, broché. 3
(L'ouvrage est complet en trois séries.) — Chaque volume se vend séparément.
Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire, un vol. in-18 jésus, broché. 3
Propos littéraires, quatre volumes in-18 jésus, chaque volume. 3
Propos de théâtre, quatre volumes in-18 jésus, chaque volume, br. 3
En lisant Nietzsche, un volume in-18 jésus, broché (*cinquième mille*) 3
Pour qu'on lise Platon, un volume in-18 jésus, broché (*troisième mille*). . . . 3
Le Libéralisme, 1 vol. in-18 jésus (*neuvième mille*). 3
L'Anticléricalisme, un volume in-18 jésus, broché (*septième mille*). 3
Le Socialisme en 1907. un vol. in-18 jésus (*huitième mille*), broché. 3
Amours d'Hommes de lettres, un volume in-18 jésus, broché (*cinquième mille*). 3
Simplification simple de l'orthographe, une piqûre in-18 jésus. 0
Madame de Maintenon institutrice, *extraits de ses lettres, avis, entretiens et proverbes sur l'***Éducation**, avec une introduction. Un volume in-12, orné d'un portrait, 2e édition. broché. 1
Discours de réception de M. Emile Faguet à l'Académie française, avec réponse de M. Emile Ollivier. Une brochure in-18 jésus. 1
Corneille, un volume in-8e illustré, 7e édition, broché. 2
La Fontaine, un volume in-8e illustré, 10e édition, broché. 2
Voltaire, un volume in-8o illustré, 3e édition, broché. 2
Ces trois derniers ouvrages font partie de la *Collection des Classiques populaires*, di par M. Emile Faguet.
Cours de Poésie française. *Leçon d'inauguration.* Une piqûre. 0
La Revue Latine, six années, formant chacune un volume in-8e carré de plus de 700 pages, broché :
La 1re année . . . . 1!
La 2e année . . . . 1(
Les 3e, 4e, 5e et 6e années, chacune. 6

Chez HACHETTE et Cie

La Tragédie française au seizième siècle (1560-1600), 1883. — Un volume in-8e, broché. 7
G. Flaubert (*Collection des Grands Ecrivains français*), un vol. in-16, broché. . . 2
André Chénier (*Collection des Grands Ecrivains français*), un vol. in-16, br. . . 2

Chez A. COLIN et Cie

Drame ancien, Drame moderne, un volume in-18 jésus, broché. 3
Questions politiques, un volume in-18 jésus, broché. 3
Problèmes politiques du temps présent. un volume in-18 jésus, broché . 3

Chez PLON, NOURRIT et Cie

Histoire de la Littérature française, illustrée d'après les manuscrits et les estampes de la Bibliothèque Nationale.
Tome I. — *Depuis les Origines jusqu'à la fin du XVIe siècle*, 1 vol. in-8e. br . . 6
Tome II. — *Depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours*, un volume in-8e, broché . 6

SIXIÈME ANNÉE

La

Revue Latine

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE

France, Espagne, Portugal, Italie, Belgique, Suisse française, Roumanie, Canada, etc.

Directeur : Emile FAGUET

Rédaction : DAURIAC, DEJOB, FAGUET, FIERENS-GEVAERT, GEBHART, LE GENTIL, JULIEN LUCHAIRE, DE LABRIOLLE, MARTINENCHE, SIRVEN, WILMOTTE, ETC.

Secrétaire de Rédaction : CHARLES MONTEL.



PARIS

DÉPOT GÉNÉRAL : Société Française d'Imprimerie et de Librairie

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie

15, rue de Cluny, 15

—

1907

SIXIÈME ANNÉE N° 1 25 Janvier 1907

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Ferdinand Brunetière

NOTES ET SOUVENIRS

Une fière et haute pensée, une ardente et forte parole, une prodigieuse activité, une volonté indomptable viennent de s'éteindre. La mort vient de frapper, en pleine production et en pleine sève, celui qui, depuis tant d'années, était l'âme de la plus ancienne *Revue* française, le lutteur infatigable dont les discours, les conférences et les écrits ont si souvent remué, étonné ou subjugué les esprits de son temps.... Il est là couché, courbé, vaincu, lui qui était toujours debout. Il se repose enfin, pauvre corps exsangue et frêle, usé et comme vidé par l'incessant travail, par les veilles innombrables, par l'âpre besoin de savoir, de combattre et d'agir. Le mal qui le minait, loin d'arrêter ou de suspendre son désir d'action, n'avait fait que l'exaspérer et que l'accroître. Quand l'heure vint où il ne put plus parler, il écrivit, avec un redoublement de verve et d'énergie. Jamais sa plume n'avait été aussi

féconde, jamais sa pensée n'avait été aussi lucide, jamais son talent n'avait déployé autant de vigueur, de variété et d éclat que durant ces dernières années. On saura un jour par quel miracle de volonté cet effort était obtenu, cette victoire était remportée pied à pied sur la sournoise et sombre visiteuse. Hier encore, il travaillait, il écrivait, il luttait pour les idées qui lui étaient chères. Il est mort littéralement sur la brèche, en vaillant écrivain qui travaille jusqu'au bout à son œuvre, en bon soldat qu'une balle ennemie surprend les armes à la main.

Et maintenant il n'est plus. Il nous quitte au moment où nous avions le plus besoin de lui, à l'heure même où l'Église de France et le pays peut-être vont traverser une crise redoutable, et où, plus que jamais, leurs bons serviteurs ont le devoir de s'unir et de se grouper autour de ceux qui ont qualité pour parler et pour agir. Il était de ceux-là, et au tout premier rang... On voudra bien ne pas chercher, dans les courtes pages qui vont suivre, pauvres notes hâtivement improvisées au lendemain de cette mort à la fois trop prévue et pourtant soudaine, un jugement véritable sur l'ensemble de l'œuvre de F. Brunetière, — il y faudrait tout un volume que j'écrirai peut-être, — mais simplement quelques impressions et souvenirs, où du moins je voudrais essayer de faire passer un peu de la douloureuse émotion que m'a causée sa perte, et aussi de la respectueuse affection que j'avais vouée à ce maître incomparable et bon.

***

Il était né orateur. Voilà le trait sur lequel on ne saurait trop appuyer en parlant de lui. Il l'était jusque dans la conversation familière, où, à chaque instant, d'amples et fortes périodes, qu'on aurait pu écrire, lui venaient aux lèvres pour réfuter, convaincre, ou simplement instruire son interlocuteur. Il l'était aussi dans sa prose écrite.

Toutes les objections que l'on a longtemps adressées, — ceux du moins qui ne savaient pas très bien leur langue, — au style de F. Brunetière tombent d'elles-mêmes, dès que l'on s'aperçoit que c'est un style essentiellement *parlé*. Il faut le parler pour le bien goûter, parfois même pour le bien comprendre. Oui, sans doute, à lire *des yeux* une page de lui, les phrases peuvent paraître bien longues, surchargées d'incidentes et de parenthèses, et parfois enchevêtrées ou obscures (1). Lisez-la tout haut : tout se simplifie, s'éclaire, s'allège ; les divers plans de la période s'étagent ; les lumières et les ombres se distribuent symétriquement ; le mouvement, un mouvement impérieux, rapide, pressant, se communique à la suite des développements et les entraîne vers un même but. La transformation est complète : c'est celle même, notons-le, qu'il faut faire subir à une *Provinciale* de Pascal ou à un *Sermon* de Bossuet pour les savourer pleinement. Et je ne doute point, pour ma part, que c'est dans cette affinité de nature mentale avec les grands maîtres de la prose classique qu'il faut chercher l'une des vraies raisons du culte que l'auteur des *Discours de combat* a toujours professé pour notre dix-septième siècle français.

Et c'était un merveilleux orateur d'idées, le plus puissant, le plus prenant, le plus complet, je crois, de la génération à laquelle il appartenait. Il avait d'abord une voix admirable, forte, grave, sans moelleux peut-être, mais vibrante comme une cloche de bronze dont elle rappelait les sonorités : il savait s'en servir et en jouer étonnamment. Et quand on entendait pour la première fois sortir de ce corps chétif ces vigoureux et passionnés accents, on était saisi, entraîné, conquis. Il joignait à ce don celui d'une abondance verbale telle que je n'en ai jamais connu, et qui, s'alliant à une étonnante précision et propriété de

(1) Encore y aurait-il lieu de distinguer les diverses « époques » de son style.

termes, lui permettait d'aborder en public et de rendre accessibles et intelligibles les sujets les plus difficiles et les plus abstraits. Avec cela, une richesse d'information, une fidélité de mémoire, une force de dialectique et un art de composition et de construction qui faisait de chacun de ses discours quelque chose d'aussi parfait en son genre qu'une tragédie de Racine ou qu'un opéra de Wagner : on ne saurait assez admirer la puissance *d'orchestration*, — le mot a été employé récemment à propos de lui (1), et il en a goûté la justesse, — dont F. Brunetière orateur et écrivain a donné de si remarquables exemples. Et enfin, pour souligner, utiliser et mettre en œuvre tous ces dons, il y avait l'action, une action ardente, endiablée, frémissante, qui faisait passer son être tout entier dans chacune de ses paroles. Tous les muscles du visage étaient contractés, tendus vers le même but : la démonstration d'une idée. La bouche martelait chacune des phrases qu'elle prononçait. Le geste, tantôt autoritaire et sans réplique, tantôt provocant, comme s'il allait défier et transpercer des ennemis imaginaires, souvent familier, toujours expressif, mimait avec une force singulière tous les mouvements, et, pour ainsi dire, tous les moments successifs de la pensée. Il parlait littéralement avec tout son corps ; et il était malaisé, sur le moment, de ne pas subir le prestigieux ascendant de cette éloquence.

Aussi, quels triomphes oratoires cet homme a connus et remportés dans sa vie ! Il a tenu sous le charme impérieux de sa parole les auditoires les plus divers et les plus difficiles. Je me rappellerai toute ma vie sa conférence à Genève sur *l'Œuvre de Calvin*. La foule contenue dans cette immense salle était, pour une large part, peu sympathique, hostile même, inquiète et houleuse. A huit heures

(1) Par M. Edouard Rod, dans un article de la *Revue hebdomadaire* sur son *Balzac*.

sonnant, un petit homme maigre, au teint verdâtre, d'un pas rapide et vif, s'avance vers l'estrade. Il dépose ses notes, braque son lorgnon, et commence : « Messieurs, si j'ai non seulement accepté, mais souhaité... » Dès ces premiers mots, le charme opère ; l'auditoire est pris dans l'engrenage ; la vivante machine va son train, et ne lâchera plus sa proie qu'à la fin. A plusieurs reprises, ce public, si froid d'ordinaire, même quand il approuve, est obligé d'applaudir. Certes, la conférence imprimée, — un peu différente du texte parlé, — est très belle. Mais « c'est le monstre lui-même » qu'il eût fallu entendre. Avec quelle vigueur vibrante, avec quel accent contagieux d'émotion, il disait, détaillait, reprenait, commentait les vers si touchants que Villon prête à sa vieille mère ! Et quelle inoubliable soirée, féconde en polémiques, en utiles discussions, en aigres représailles !

F. Brunetière aimait trop ce mode d'action et d'apostolat. Il ne savait pas refuser, quelque loin qu'on l'appelât, un « discours de combat » à prononcer. Il est allé jusqu'en Amérique, — il voulait y retourner il y a deux ans, — porter, on sait avec quel succès, la bonne parole française. A ce jeu passionnant et dangereux, il s'est usé avant l'heure. Et comme s'il devait payer les rares jouissances qu'il y avait goûtées, c'est par là qu'il fut frappé d'abord. Il se résigna, car il était chrétien, et chrétien stoïque, mais ce ne fut pas sans regret, ni sans douleur, ni sans un sentiment secret de profonde humiliation. Sa voix lui était si chère, non pas pour elle-même, mais pour les éclatants services qu'elle pouvait rendre aux causes qu'il défendait ! Du moins, avant d'être forcé de renoncer à la parole publique, put-il, à cet égard, donner toute sa mesure. Ses conférences sur l'*Encyclopédie* (1), — ces conférences

(1) Ces conférences seront publiées. F. Brunetière les avait rédigées sous forme de notes assez développées, pour qu'on les imprimât après sa mort.

dont ni le Collège de France ni la Sorbonne ne voulurent, — ont été son chef-d'œuvre en ce genre. Il est telle de ces leçons, sur *la Formation de l'idée moderne de science* ou sur *les Idées de Montesquieu*, par exemple, qui est, en beauté constructive, en profondeur de pensée et en richesse de suggestion, égale ou supérieure à tout ce que F. Brunetière a produit de plus fort et de plus parfait. Et c'était un spectacle vraiment émouvant et tragique que de voir cet homme, déjà atteint dans ses forces vitales, et qui le savait bien, s'obstiner et lutter encore, et, de sa pauvre voix de plus en plus voilée, essayer d'exprimer encore et de faire pénétrer dans les âmes les vérités dont il se croyait le dépositaire. « Le silence, avait-il dit en débutant, est la plus grande des persécutions. » Cette persécution ne lui fut pas épargnée.



Au moins sa plume lui restait, sa féconde et vaillante plume, qui avait été sa première arme de combat. Sentant la fin prochaine, il multipliait les articles et les livres sur les sujets les plus divers (1), comme s'il voulait une dernière fois faire le tour de sa pensée et répandre encore quelques-unes des idées qui lui tenaient au cœur. Il laisse trente volumes, et si l'on recueillait, sans parler de

(1) Pendant ces deux dernières années d'agonie véritable, de lutte quotidienne et héroïque contre le mal, outre ses conférences sur *les Origines de l'Encyclopédie*, F. Brunetière a *écrit* deux volumes, un *Honoré de Balzac* (C. Lévy) et, en collaboration avec M. P. de Labriolle, un *Saint Vincent de Lérins* (Bloud), treize articles divers, dont quelques-uns retentissants, l'importante *Préface* de ses toutes récentes *Questions actuelles*, et deux chapitres (encore inédits) de sa *Littérature française classique*. Je ne parle pas d'autres menues besognes, et du labeur énorme qu'il fournissait à la direction de la *Revue*. — Il avait préparé aussi une 8e série d'*Études critiques*, qui va paraître bientôt. Enfin, on va publier prochainement une dernière série des *Discours de combat*.

son énorme correspondance et de ses *reliquiæ*, toutes les pages qu'il a dispersées un peu partout, il serait facile de tirer de là au moins cinq ou six volumes encore. Le moment n'est pas venu de mesurer et d'évaluer cette œuvre considérable, et il faut se contenter pour l'instant de rapides indications.

Or, ce qui me frappe surtout dans cette œuvre écrite, c'en est, contrairement à l'opinion courante, le caractère successif et évolutif. On s'imagine généralement F. Brunetière enfermé de très bonne heure, comme dans une forteresse inexpugnable, dans un système clos et un peu étroit, rigide, exclusif, et dont il aurait, toute sa vie durant, défendu les approches et consolidé les fondements. Le culte de Bossuet, une admiration fanatique pour le XVIIe siècle, voilà, croit-on volontiers encore, les articles immuables de son *credo*, ceux auxquels il a rapporté, pendant trente ans, tous ses jugements sur les hommes et les choses du présent et du passé. Ceux qui l'ont, non pas seulement approché, mais simplement lu, savent que ce prétendu portrait n'est qu'une assez vulgaire caricature. La vérité est tout autre. Il ne faudrait pas ici être dupe de l'appareil logique extérieur qui, effectivement, est toujours resté le même, et qui ne laisse pas d'être parfois un peu artificiel, — F. Brunetière aimait décidément trop les divisions en trois parties, — et il ne faudrait pas non plus prendre trop au pied de la lettre la courte *Préface*, vite supprimée d'ailleurs, de la première édition des *Études critiques*. En réalité, cet immuable a beaucoup changé ; ce systématique a beaucoup évolué, et s'il s'est attaché d'une prise si forte à la doctrine évolutive, c'est en raison sans doute des « affinités électives » qu'il y sentait avec sa propre nature d'esprit. Et assurément il était, ou il paraissait plutôt dogmatique, car il avait le *ton* volontiers affirmatif et impérieux ; mais son dogmatisme, on n'y a pas assez pris garde, était un dogmatisme

successif : il affirmait successivement, avec une égale autorité, des opinions, sinon contradictoires, tout au moins assez souvent fort divergentes. Au fond, esprit essentiellement mobile, et même inquiet, toujours en mouvement et en quête, incapable de se reposer, de se fixer et de se figer dans une forme fixe de pensée et de style, correcteur infatigable des épreuves de ses articles et de ses livres, refaisant plus de *quinze* fois telle étude dont il n'était point satisfait, et, quand il revenait aux mêmes sujets, les reprenant de fond en comble, et ne craignant nullement de se contredire, il renouvelait incessamment non seulement son bagage d'impressions et d'informations, mais encore ses points de vue ou de perspective, tenant scrupuleusement à jour en quelque sorte tout le champ de sa vision et de sa pensée. Il aimait à le dire : il voulait toujours tenir « toute l'étendue du clavier » sous ses doigts.

Pour y réussir, il a conservé jusqu'au dernier jour, et il a soigneusement entretenu une puissance de curiosité et une faculté de lecture vraiment prodigieuses. Je n'ai jamais vu, et je crois que l'on pourrait difficilement citer un aussi étonnant liseur. Tout lui était bon : médecine, théologie, sciences exactes, art militaire, jurisprudence, que sais-je encore ? Il s'intéressait à tout ; il lisait tout; il retenait tout. La veille même de sa mort, il se faisait envoyer le dernier livre posthume de Gaston Paris, son *Esquisse historique de la littérature française au moyen âge.* Déjà malade, je l'ai vu, en une seule après-midi, lire, et de manière à s'en assimiler toute la substance, quatre volumes sur des sujets bien différents : il y en avait un sur Pascal, un autre sur des questions maritimes. Et il ne se contentait pas de lire : il relisait, et il annotait. Il s'était composé une admirable bibliothèque, — on va la vendre, hélas ! Déjà un Américain s'offre pour l'acquérir. Ne se trouvera-t-il donc pas un bon Français pour la retenir chez nous ?

— Un grand nombre de volumes sont couverts de notes marginales de sa main, et j'en sais de fort curieuses. Il avait acquis ainsi, et de très bonne heure, une universalité et une ubiquité de connaissances qui rappelait, et je crois dépassait celle de Voltaire. Il étonnait souvent des spécialistes, — et des spécialistes très spécialisés, — par la richesse et la précision de son information. Et toute cette érudition qui, assurément, n'était pas et ne pouvait pas être toute de première main, — elle l'était sur tous les points essentiels, et elle savait, elle aussi, remonter aux sources, — cette érudition était classée, hiérarchisée, dominée, *repensée* pour tout dire. On sent, — et c'est ce qui en fait la haute valeur, — non seulement qu'elle nourrit, mais qu'elle déborde toutes les études si diverses auxquelles F. Brunetière s'est successivement appliqué. Combien d'autres champs il avait défrichés et ensemencés, que la mort ne lui a point permis, hélas ! de mettre en valeur et d'exploiter !

Et comme l'on se trompe aussi quand on se représente l'auteur des *Discours de combat* hypnotisé littéralement par Bossuet, et passant trente années de sa vie à faire au grand évêque une loyale et d'ailleurs admirative concurrence ! Certes, il aimait et il admirait Bossuet, mais son admiration pour lui était surtout d'ordre littéraire et *historique*. J'étonnerai sans doute beaucoup de gens, mais je ne crois pas me tromper en déclarant que l'influence de Bossuet sur le fond et sur l'orientation de sa pensée a été à peu près nulle ; celle de Pascal a été, j'en suis presque sûr, singulièrement plus persistante et plus profonde. Joignons à Pascal, Darwin, Schopenhauer, et Auguste Comte, *George Eliot* et, à un tout autre point de vue, Eugène Fromentin : ce sont là les vrais maîtres de la pensée de F. Brunetière, ceux qui ont le plus agi sur lui et auxquels il doit le plus. Tout le reste est secondaire. Par certains côtés, cet orateur, ce dialecticien, ce cri-

tique, cet apologiste, ce poète même, — voyez son étude sur Rabelais, — appartenait bien, j'y consens, au XVIIe siècle ; par d'autres, et les plus nombreux, il était entièrement et absolument de son temps, et jamais cet éloquent défenseur de la tradition n'a prétendu sacrifier ni le présent ni l'avenir au passé.



Il y a un point essentiel de cette biographie intellectuelle et morale, — l'une des plus complexes, des plus passionnément intéressantes, des plus « représentatives » aussi du siècle qui vient de finir, on le verra bien quand on pourra l'écrire dans le dernier détail, — il y a un point de cette biographie qu'il faut dès maintenant essayer d'éclaircir. Je veux parler de l'évolution religieuse de Ferdinand Brunetière. Que de légendes se sont formées là-dessus ! Que de méprises les mieux intentionnés ont parfois commises ! Et combien la vérité est à la fois plus simple et plus émouvante que tous ces contes ! — « On l'a pu croire agité d'autres soins, et, en effet, il l'a été. Mais si la question religieuse n'a pas toujours été la première ou la plus évidente de ses préoccupations, *elle en a été certainement la plus constante, et disons, si on le veut, par instants, la plus sourde, mais en revanche la plus angoissante.* » C'est en parlant du XIXe siècle que F. Brunetière a prononcé ces fortes et mémorables paroles ; je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de les lui appliquer à lui-même. Il y avait en lui un fond d'inquiétude et de pessimisme âcre, violent, tragique même, et, comme l'a si bien dit M. Bourget au lendemain de sa mort, « une pensée à la Pascal » dont rien ne pouvait le distraire. Dès 1875, dans un article qu'il n'a pas recueilli en volume, il écrivait : « Ce qu'il y a de certain, c'est que la poésie, comme la philosophie,

comme la religion, traversent en ce moment une crise dont il serait présomptueux de vouloir prédire ce qu'il en sortira. » La question était posée publiquement, et depuis ce temps-là, sous une forme ou sous une autre, discrètement, historiquement le plus souvent, il ne devait cesser d'y revenir. Qu'on se rappelle ses articles sur Bossuet, sur Voltaire, sur Bayle, sur Vinet, sur la casuistique, sur Pascal surtout. « Mais pour les *Pensées*, écrivait-il en 1885, quelle qu'en soit la valeur comme apologie du christianisme, le problème qu'y agite l'âme passionnée de Pascal *n'a pas cessé d'être* celui *qu'il faut* que tout être qui pense aborde, discute et résolve *une fois au moins dans sa vie.* » Un peu plus tard, en 1890, il reprochait à M. Lavisse, à propos de sa *Vue générale de l'histoire de l'Europe*, de « n'avoir pas fait la place assez large à l'histoire religieuse ». Cette histoire, nous le savons aujourd'hui, il l'étudiait alors pour son propre compte. Mais il était encore sous l'influence d'Eugène Burnouf, dont l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*, m'avouait-il un jour, devait retarder d'une quinzaine d'années son adhésion au christianisme. Et sous l'action combinée de Schopenhauer, de Darwin et de Comte, il croyait fermement alors, — un discours prononcé le 31 juillet 1894 est très significatif à cet égard, — qu'une morale strictement positiviste pouvait désormais se suffire à elle-même, et même ne remplacerait pas sans avantage les religions disparues ou périmées. Trois mois après, il partait pour l'Italie.

Simple voyage d'agrément et de curiosité, « quoi qu'on en ait pu dire », — ainsi s'exprime une note inédite qui nous résume son entretien avec Léon XIII et qu'il faudra bien publier quelque jour, — mais voyage qui se termina par « une visite au Vatican ». L'impression produite par la vue et par la parole de ce grand vieillard fut profonde : ce fut la « chiquenaude » initiale qui détermina l'ébranlement moral décisif, lequel avait été déjà préparé sans

doute, comme il arrive toujours en pareil cas, par les mille menus faits de la vie intérieure et subconsciente. On sait le reste : le retentissant article, et les bruyantes polémiques, les articles, les discours et les livres qui ont suivi, et ces campagnes oratoires poursuivies un peu partout, et, parmi les autres travaux commencés, interrompus et repris, toute cette œuvre d'apologétique catholique, laquelle devait se couronner par une vaste construction synthétique à triple étage, qui eût tenté d'être pour notre temps ce que le grand livre inachevé de Pascal voulait être pour le XVII[e] siècle. *Pendent opera interrupta*, selon le mot qu'ont gravé au frontispice des *Pensées* les solitaires de Port-Royal. Et, comme pour son illustre devancier, on discutera longtemps encore sur le sens et la valeur du monument projeté.

On a souvent reproché à cette œuvre et à son auteur d'avoir méconnu le caractère essentiel de la religion qu'ils voulaient défendre, et, au lieu d'une « religion » véritable, d'avoir surtout constitué une « sociologie », ou même une « politique ». C'est oublier d'abord, ce me semble, que l'œuvre est inachevée, et que, de cette longue et sinueuse chevauchée « sur les chemins de la croyance », nous n'avons pu connaître que « la première étape ». D'autre part, n'est-ce pas aussi se méprendre sur les vrais caractères de l'évolution religieuse de F. Brunetière et sur ce que l'on pourrait appeler la psychologie de sa conversion ? Il avait été toute sa vie anxieusement préoccupé de trouver une morale, et une *morale sociale*, je veux dire une morale qui ne fût pas seulement valable pour l'homme individuel, mais qui réglât les rapports des hommes, et de *tous* les hommes, entre eux. Cette morale, longtemps il avait cru que la science et la philosophie, en laïcisant les résultats des religions positives, lui fournissaient le moyen de la constituer. Un jour vint où cette construction lui parut bien fragile, et bien ruineux les fondements sur lesquels elle reposait.

En même temps, il eut la claire intuition que la morale qu'il rêvait, le catholicisme, et le catholicisme seul, l'avait pratiquement réalisée. Ce jour-là, il dut bien sentir qu'il était, ou qu'il redevenait virtuellement catholique, que le catholicisme était bien d'ores et déjà le terme préfix de l'évolution qui commençait, ou plutôt qui se poursuivait en lui. Seulement, le catholicisme intégral n'est pas seulement une morale : c'est un dogme ; c'est une vie ; il n'admet pas seulement le consentement tout extérieur de l'intelligence : il exige l'adhésion de l'âme tout entière ; il est une croyance ; il est une foi. Et c'est à la conquête progressive de cette foi intérieure qu'à partir de 1895 cette âme à la fois méthodique et ardente marcha résolument. On le vit alors entamer pour ainsi dire un siège en règle autour de l'idée et de la croyance chrétiennes ; on le vit les investir par une série de travaux d'approche, ruinant au fur et à mesure les objections qui se dressaient devant lui et qui l'arrêtaient encore, et peu à peu, lentement, mais sûrement, arrivant jusqu'au centre de la place. Qu'on ne s'étonne donc point qu'il ait tant insisté sur les raisons morales et sociales de croire : c'étaient celles qui l'avaient frappé d'abord. Qu'on ne s'étonne pas non plus qu'il ait surtout développé des raisons en quelque sorte impersonnelles et encore un peu extérieures : c'était la marche propre de son esprit d'aller du dehors au dedans, et d'ailleurs il estimait que c'étaient celles qui avaient prise sur le plus grand nombre d'esprits, — mais « *j'en ai d'autres,* disait-il dans une page trop peu remarquée, *j'en ai de plus intimes et de plus personnelles* ! » — Et qu'on ne s'étonne pas enfin qu'il ait particulièrement appuyé sur ce que les théologiens appellent les motifs externes de crédibilité : il n'a pas eu le temps de s'appesantir sur les autres. Mais si l'adhésion finale ne s'est pas faite sans lutte ni sans trouble, — particulièrement à propos des livres de l'abbé Loisy, — elle s'est faite pourtant, loyalement et profondément, et il a

eu peut-être d'autant plus de mérite à la faire et à la maintenir que, s'il a trouvé, il l'avouait parfois, dans le catholicisme de grandes satisfactions d'esprit et « l'apaisement de son inquiétude » intellectuelle, les profondes satisfactions du cœur lui ont toujours été refusées, — et c'est à celles-là qu'il eût tenu le plus.

***

Car, comme on se trompe encore quand, sur la foi de son style et de son armature logique, on s'imagine un Brunetière tout bardé de fer, — et de syllogismes, — pure et dure intelligence entièrement et naturellement fermée aux raisons du cœur que la raison ne connaît pas ! J'ai ici quelques scrupules à parler de l'homme après ce qui en a été dit par ses amis de la première heure, MM. Faguet, Bourget, d'Haussonville et de Vogüé. Et pourtant, ces notes, dont je sais toute l'insuffisance, seraient trop incomplètes si, à mon tour, en terminant, avec une discrétion qui sera un dernier hommage à cette mémoire, je ne disais pas quelques mots de « l'ami incomparable », de l'homme « du sanctuaire familial », « tendre, infiniment tendre », dont la mort a fait couler tant de larmes et provoqué de si déchirantes émotions.

C'était une idée qui lui était chère, et peut-être parce qu'il s'en faisait l'application à lui-même, « qu'un grand écrivain n'est pas toujours l'homme de son style ». Il le rappelait encore dans un article, l'un des derniers, et des plus forts et des plus pleins qu'il ait écrits, sur Bossuet. « On ne saurait nier, écrivait-il, que Bossuet ait le style impérieux et autoritaire ; ... et à cet égard la convenance est parfaite entre le style et la pensée de Bossuet. Mais s'il s'agit de son caractère, c'est autre chose ! et ici tous les témoignages concordent à nous montrer dans cet écrivain, *dont il semble que l'accent ne souffre point de contradiction*, *le plus doux*, *le plus sociable*, *— et parfois le plus hésitant des*

hommes. » Je crois bien que, sans le vouloir, il s'est peint ici lui-même. — Il avait une sensibilité très vive, et même violente, qui, d'ordinaire contenue par une puissante volonté, et d'ailleurs alliée, si je ne me trompe, à une certaine timidité, éclatait parfois en de brusques reparties, en d'amères et âcres boutades. Très nerveux, un peu irritable, d'humeur volontiers contredisante, il bousculait avec rudesse les vanités gonflées et les légèretés mondaines. Mais les timides et les modestes trouvaient en lui une simplicité, et une bonne grâce, et une cordialité d'accueil qui les surprenaient et les ravissaient tout ensemble. Extrêmement réservé avec les indifférents, quand il croyait avoir affaire à quelqu'un de sûr, il se détendait aussitôt, et il se montrait tel qu'il était au fond, simple, infiniment serviable et bon. Son amitié, qu'il donnait assez vite, — trop vite même quelquefois, car il connut souvent l'ingratitude, et il eut à se reprendre, — son amitié avait quelque chose d'exquis et de rare. Il aimait mieux multiplier les bons offices que les protestations ; mais, de loin en loin, un de ces mots brefs qui en disent long sur le fond d'une âme lui échappait, et l'on sentait alors toute la profondeur et toute la chaleur de son affection. Mais c'est surtout quand on était dans la peine que son amitié se faisait délicate et discrètement prévenante. Quel est celui de ses amis qui, au moment d'un deuil intime ou d'un grand chagrin, n'a reçu de lui de ces lettres émues, affligées, tendrement douloureuses, où la sympathie et la pitié se fondaient et s'achevaient en un sentiment de réconfort moral ? Et sa charité ne se bornait pas à de simples paroles. Six mois avant sa mort, exténué déjà, promptement essoufflé, marchant à peine, je l'ai vu gravir à plusieurs reprises, — avec quelle fatigue ! — les trois rudes étages d'une clinique pour aller y voir un ami malade. Que d'autres traits analogues on pourrait citer ! Ce pessimiste de réflexion et d'expérience était profondément bon.

ans que 40.000 fidèles, en compte aujourd'hui 10 millions, c'est-à-dire un *septième* de la population au lieu d'un *centième* ; il constate cette progression étourdissante et il en recherche les causes.

Les causes semblent bien être, comme M. Brunetière le croit, d'abord l'extrême division et dispersion des sectes protestantes, donnant assez naturellement aux esprits religieux l'idée d'embrasser une religion une, compacte, homogène et consistante. Ceci est un cas de la force d'attraction des grandes masses ; c'est encore une manière d'*impérialisme*. De même que les Américains, pour la plupart, sont animés du culte des grands empires, des puissances *mondiales*, de même, du même esprit, ils se portent sans doute vers une religion qui, elle aussi, est une puissance universelle et rayonnant sur le monde entier, au lieu d'être, au moins en apparence, une poussière de religions particulières, presque personnelles, ou tout au moins municipales.

Pour beaucoup d'Américains, telle secte protestante et telle autre semblent être des religions d'intérêt local. Or l'Américain est très sensible, en majorité, au grand, au grandiose du moins, et même à l'immensité. Antiquité et unité et universalité, au moins prétendues et à coup sûr revendiquées, de la religion catholique, ont évidemment beaucoup de prestige sur l'imagination américaine.

Une autre cause, que ne me semble pas avoir vue M. Brunetière et que par conséquent je crains qui ne soit pas vraie, se présente à moi comme probable.

L'Américain est pressé, toujours pressé, même quand il n'a rien à faire. C'est pour lui que semble avoir été fait le vers fameux :

Paul, même sans affaire, est toujours affairé.

Jonathan est toujours pressé. Il n'en a pas moins besoin de vie intérieure ; mais il n'a pas le temps de se faire lui-

même sa vie intérieure. Or le protestantisme est éminemment une religion de vie intérieure ; mais il aime qu'on se fasse à soi-même sa vie intérieure, et c'est à quoi il invite expressément ses fidèles. Jonathan veut avoir une vie intérieure ; mais, n'ayant pas le temps de se la faire à soi-même, il doit aimer qu'on la lui donne toute faite. C'est à quoi s'entend très bien le catholicisme, ce que je ne dis aucunement, ni pour le railler ni pour le rabaisser en quoi que ce soit.

Aimant infiniment à penser par moi-même, à tort ou à raison — et que ce soit par très sotte infatuation, il est possible — j'admets très bien que vous chargiez formellement un honnête homme ou une collection d'honnêtes gens de penser pour vous et je trouve même que c'est le plus souvent de très bon sens et très conforme à la loi de division du travail. « Je m'occuperai de mes affaires, de ma maison, de l'éducation de mes enfants ; vous, vous penserez pour moi et je penserai ce que vous pensez, parce que j'ai reconnu une fois pour toutes que votre pensée est très bonne et vos avis très salutaires. Je vous promets, du reste, de méditer rapidement mais sérieusement ce que vous me direz, pour donner à la pensée que je tiendrai de vous cette force pratique, cette vertu active que ne peut avoir qu'une pensée devenue personnelle ; mais enfin le fond et la substance de ma vie intérieure, je veux les tenir de vous. » Ce langage me paraît le plus raisonnable du monde. Je ne m'étonnerais pas du tout qu'il fût au fond de l'esprit de l'Américain qui se rallie à la religion catholique. Si philosophe indépendant que j'aie la prétention d'être, ou la monomanie, je ne serais pas autrement fâché que beaucoup de Français fissent le même raisonnement, ou plutôt se laissassent aller au même mouvement.

Il y a d'autres raisons qui sont comme négatives. Il ne peut pas y avoir en Amérique les préventions qui, quoique

exagérées, ridicules et sans fondement sérieux, ont, en France, par exemple, et en Italie, quelques raisons ou quelques prétextes d'exister. Jamais en Amérique l'Eglise catholique n'a eu partie liée soit avec une monarchie, soit une aristocratie, ce qui a été (je crois que l'abbé Sertillanges me démentira peu) le grand tort et la grande maladresse de l'Eglise catholique en France et généralement en Europe. L'Eglise catholique américaine est populaire, républicaine, démocratique et « socialiste », dans un des sens de ce mot qui en a soixante, et j'entends par là qu'elle s'occupe avec passion de tout ce qui peut diminuer les inégalités énormes et cruelles entre les hommes.

Et ce n'est pas, gardez-vous de cette erreur-là, que le catholicisme américain soit une manière de « catholicisme libéral », ou une manière, si je puis parler aussi burlesquement, de gallicanisme américain. C'est tout le contraire. Le catholicisme américain est ultramontain. Nul clergé, sur toute la planète, n'a été plus vivement et plus tôt partisan du dogme de l'*Immaculée Conception* et du dogme de l'*Infaillibilité du Pape* que le clergé américain. Voilà qui n'est pas être séparatiste ni même « *national* » ; voilà qui est être papiste à fond.

Seulement, d'une part le clergé américain n'a aucun des préjugés anti démocratiques de la majorité du clergé français, et d'autre part, quoique très ferme sur le dogme, il... comment dirai-je ? il n'en abuse pas dans la prédication et dans la propagande. Il l'enseigne nettement, sans réticences ; il y tient et il tient à ce qu'on y tienne ; mais, ayant affaire à un peuple pratique, qui n'a rien de byzantin ni de scolastique, il est pratique lui-même, et c'est du côté de la morale et des œuvres méritoires qu'il porte la plus grande part de son effort.

Ce clergé américain me semble avoir singulièrement bien compris ce qui est, je ne dirai pas le fond du catho-

licisme, mais ce qui en est un des caractères les plus marqués et les plus remarquables. Il n'y a aucune raison pour que le catholicisme ne s'accommode point de la démocratie, et il n'y a même aucune raison pour qu'il ne l'aime pas, car il est lui-même une démocratie. Il fut la grande, et du reste la seule institution démocratique du moyen âge. Il n'était pas héréditaire et il était la seule puissance qui ne fût pas héréditaire ; il se recrutait dans le peuple et il permettait au plus obscur homme du peuple d'arriver aux plus hauts sommets de sa hiérarchie et même de devenir le chef suprême de sa hiérarchie. Il était le seul qui d'un paysan bien doué fît un prince et un roi et plus qu'un roi. Le peuple se reconnaissait en lui à cela, et là est bien le secret, l'un des secrets au moins de la puissance de l'Eglise sur le peuple. L'Eglise catholique est foncièrement démocratique, et malgré telles alliances qu'elle a pu contracter au cours des temps, elle est restée foncièrement démocratique.

Par parenthèse — je n'ai de conseils à donner à personne et je n'en donne point et je rêve et il n'en est que cela — l'Eglise ne ferait point mal d'obéir à son principe et de se conformer de plus en plus à sa nature même, et de se rappeler qu'elle est avant tout une *démocratie hiérarchisée*, et par conséquent de vivre plus qu'elle ne fait en régime démocratique. Sa force même, c'est l'institution des conciles, c'est-à-dire de l'Eglise universelle délibérant et décidant en la personne de ses représentants naturels et légitimes ; peut-être a-t-elle trop pris la forme de démocratie monarchique, de « démocratie royale », comme on disait en France en 1790, et peut-être, à tel moment ou à tel autre, un concile prendrait-il des décisions plus sages qu'un pape peut-être insuffisamment informé et qui n'est jamais, humainement parlant, que le représentant d'un conclave.

Et tout de même, ou inversement, la démocratie laïque

ne ferait-elle pas mal de prendre modèle ou quelques exemples sur la démocratie religieuse qu'est l'Eglise. La démocratie hiérarchisée, sachant se hiérarchiser et ayant le respect de sa hiérarchie, comme étant sa force ; recrutant ses chefs, son état-major, selon la seule considération des vertus et du mérite ; ne le changeant pas avec précipitation et comme par seul amour du changement et de la péripétie, et comme par application abusive du *memento quia pulvis es*; se donnant un dogme longuement médité et auquel elle tînt fermement et dont, pour ainsi parler, elle s'enchaînât elle-même ; se donnant aussi la persévérance dans les grands desseins et mettant en quelque façon un peu d'éternité dans son âme, tout au moins s'apprenant à mépriser la versatilité et les caprices et les paradoxes d'un jour, ces préjugés momentanés, comme des frivolités puériles et du reste mortelles : voilà quelques-unes au moins des bonnes leçons que la démocratie laïque pourrait prendre auprès de la démocratie religieuse.

Mais il est possible que je m'égare, surtout si mon intention n'était que de montrer rapidement que le chapitre de M. Brunetière sur le catholicisme en Amérique est déjà une apologétique par les faits en faveur de la religion catholique.

Tout le reste du livre (à excepter un ou deux chapitres, du reste excellents, sur *l'Education* et sur *le Pacifisme*) est une apologétique rationnelle, une apologétique par raisonnements et discussion.

M. Brunetière s'est attaché surtout, et c'est la manière naturelle de cet homme supérieur qui était principalement — comme Pascal, du reste — un grand polémiste, à prouver la *nécessité* de la religion par la démonstration de l'impuissance de toute autre chose à nous donner les idées générales dont nous avons besoin, et une règle de vie dont nous avons plus besoin encore. Et c'est pour cela que

son livre paraît au premier regard n'être qu'une série d'attaques contre la morale indépendante, contre la science et contre la raison. Et il est cela en effet, mais dans l'intention et dans le dessein d'asseoir, en quelque sorte, la religion chrétienne, je ne dis pas sur les débris de la morale indépendante, de la science et de la raison, mais sur la table rase, sur la large plate-forme laissée libre par l'expulsion de la morale indépendante, de la science et de la raison de tous les domaines où, sortant de leurs attributions, elles prétendent fonder quelque chose et où elles sont démontrées ne fonder rien.

A la vérité, une idée a été caressée par M. Brunetière qui semble en contradiction avec celle-ci. Il a toujours été très flatté que certains résultats de la science non seulement ne fussent pas contraires, mais fussent assez favorables à certaines doctrines qu'enseigne l'Eglise chrétienne.

Par exemple, si certaines sciences, ou plutôt certains savants, ont repoussé avec énergie soit la théorie, soit la méthode des causes finales, il en est d'autres, et plus récents, qui les admettent pleinement et qui les réintègrent, pour parler comme on fait aujourd'hui, dans la science. Qu'est-ce autre chose que la cause finale dans toute sa splendeur que cette pensée de Claude Bernard : « Dans tout germe vivant, il y a une *idée créatrice* qui se développe et qui se manifeste par l'organisation... Ici *comme partout* [on voit qu'il donne à sa doctrine toute la généralité possible], tout dérive de l'idée qui seule *crée et dirige.* » Et il est certain que si Claude Bernard n'a point parlé ici par métaphore, ce qui serait bien invraisemblable, il ne peut pas avoir voulu dire autre chose que ceci : qu'il y a une *intention intelligente* qui crée l'être vivant et qui l'organise.

Et si l'on veut le mot lui-même, le mot « causes finales » prononcé par Claude Bernard, on le trouvera en toutes lettres : « Le physicien et le chimiste, ne pouvant se

placer en dehors de l'univers, étudient les corps et les phénomènes sans être obligés de le rapporter à l'ensemble de la nature. Mais le physiologiste, se trouvant au contraire placé en dehors de l'organisme animal dont il voit l'ensemble, doit tenir compte de l'harmonie de cet ensemble. De là résulte que le physicien et le chimiste peuvent repousser toute idée de *causes finales* dans les faits qu'ils observent, tandis que le physiologiste est porté à admettre une *finalité harmonique et préétablie* dans le corps organisé. »

Il est bien incontestable qu'une *finalité préétablie qui crée et qui dirige*, ce n'est pas autre chose qu'un Dieu ou que Dieu, et que la science, ici, par la bouche d'un homme ayant peut-être quelque qualité pour parler en son nom, proclame très nettement la divinité. M. Brunetière n'est pas désobligé de rencontrer cela et d'en tirer le profit qu'il est parfaitement en droit d'en tirer.

De même, avec plus d'audace, il extrait en quelque sorte, comme il a fait souvent, car c'était une de ses idées chères, la doctrine du péché originel de la doctrine de l'hérédité. Il l'en tire avec ce raisonnement que la doctrine de l'hérédité, c'est l'affirmation de la solidarité entre elles des générations successives, et que la doctrine du péché originel n'est pas autre chose en son fond que l'affirmation de la solidarité entre elles des générations successives. De ce que nos pères ont mangé du fruit vert nous grinçons encore des dents.

Il y a quelques petites analogies, si l'on veut, entre l'une doctrine et l'autre ; mais j'ai toujours pensé qu'il y avait aussi quelques différences au moins appréciables. Il est très vrai que la science me dit et me prouve que je suis malade parce que mon troisième trisaïeul a commis une faute ou une série de fautes, et voilà, certes, une solidarité matérielle entre les générations ; mais la science ne *m'impute* nullement la maladie dont je souffre *comme une*

faute ; elle ne me trouve pas du tout coupable de l'avoir ; tandis que la religion m'impute comme faute personnelle la faute de mon premier père ; elle établit entre les générations une solidarité *morale* à laquelle la science ne songe point, ou, si l'on veut, elle superpose à la solidarité matérielle une solidarité morale que la solidarité matérielle ne suppose point. Voilà ce que j'appelle des différences appréciables.

Je sais bien, quoique il me semble que M. Brunetière ne l'a dite nulle part, clairement, explicitement du moins, je sais bien quelle est la pensée profonde, fondamentale, *radicale*, de M. Brunetière sur ce point. Il veut dire, si je ne me trompe : « Puisque Dieu a voulu ou permis une solidarité matérielle entre les générations, *il n'est pas plus étonnant* ni plus scandaleux qu'il ait permis ou voulu entre elles une solidarité morale ; et puisqu'il a voulu ou permis que je fusse malade des maladies de mon grand-père, trouverez-vous monstrueux qu'il me considère comme coupable des fautes de mon ancêtre ? Il m'inflige ses maladies : pourquoi ne m'imputerait-il pas ses péchés ? Il n'est pas plus étrange quand il impute que quand il inflige ; et si la science nous le montre qui inflige, elle est d'accord avec la religion qui nous le montre qui impute. »

C'est joliment raisonné, mais c'est un sophisme. Je m'obstine à trouver sensibles les différences. Dans l'ordre matériel, le bon sens humain consent à trouver Dieu injuste, à admettre Dieu injuste ; dans l'ordre moral, il ne peut pas se résoudre à l'admettre tel. Pourquoi ? Parce que pour ce qui est de l'ordre matériel il range les *injustices de Dieu* parmi les épreuves qu'il nous donne à subir : Dieu nous exerce, nous expérimente en nous rendant malades, et, donc, qu'il nous donne des maladies héréditaires ou des maladies purement personnelles, c'est même chose ; ce n'est que régime différent, méthode différente, mais au fond même chose. Mais quand il nous trouve cou-

pables d'une faute que nous n'avons pas commise, ici il y a injustice pure, gratuite et comme « pour le plaisir » et une injustice que nous ne pouvons pas habiller en une épreuve, prendre pour une épreuve, afin de justifier Dieu. Dieu, dans ce cas-là, nous paraît donc capricieux, arbitraire, tyrannique, et pour ainsi parler indigne de lui.

Voilà les différences.

Et maintenant que l'on me dise qu'*historiquement* il puisse y avoir eu de grands rapports entre la théorie de la solidarité matérielle entre les générations et la doctrine du péché originel, que dans des esprits, soit confus, soit subtils, soit subtils et confus ensemble, le péché, cette maladie de l'âme, et la maladie, ce péché du corps, n'étant pas suffisamment distingués l'un de l'autre comme ils doivent l'être, confusion ou équation se soit faite entre la solidarité matérielle et la solidarité morale ; que l'on me dise cela, non seulement je ne contredirai guère, mais je déclarerai que j'en suis parfaitement convaincu ; mais ce n'est pas une raison pour que le bon sens humain ne distingue pas ce qui a été mêlé, et ce n'est pas une raison pour que nous pensions que la science moderne a prouvé le péché originel.

Donc M. Brunetière fait quelquefois appel à la science pour nous confirmer dans notre religion ou pour se confirmer dans la sienne. Et d'autre part il proclame la faillite de la science et conteste que la science donne aucune réponse aux questions les plus importantes que nous nous posons et dont nous réclamons avec instance la solution. Il n'y a pas là une contradiction, ou plutôt il n'y avait pas contradiction en ceci dans la pensée de M. Brunetière. De même que, sans prendre Auguste Comte pour un catholique, sans même croire qu'Auguste Comte eût apporté une solution aux problèmes que le catholicisme prétend résoudre, il « utilisait » Auguste Comte au profit du catholicisme et considérait et s'efforçait de montrer les œuvres

d'Auguste Comte comme un acheminement au catholicisme pour celui qui a besoin que, de très loin, on l'y achemine ; de même, et il croyait que la science ne donne aucune solution des problèmes généraux, et il aimait à découvrir que, du reste, la science, sans le vouloir, se trouve comme d'accord à distance sur certaines affaires avec le catholicisme le plus pur et même le plus « mystérieux ».

Ce sont là jeux de princes de la dialectique. C'est ainsi que Lamennais et Joseph de Maistre s'ingéniaient et s'obstinaient à montrer les vérités chrétiennes éparses et diffuses à l'avance dans le sein même du paganisme, et en arrivaient à dire que le christianisme est un « paganisme nettoyé ».

Ces jeux de princes sont dangereux. La tactique de Joseph de Maistre et Lamennais peut amener certains esprits, ou à dire : « Si le christianisme n'est qu'un paganisme nettoyé, je n'ai pas besoin de lui et je n'ai besoin que du paganisme en le nettoyant moi-même, comme faisaient couramment les bons esprits de l'antiquité, un Plutarque par exemple » ; ou à se dire, ce qui est plus grave : « Si les principales idées chrétiennes sont déjà, éparses et diffuses il est vrai, mais assez nettes pourtant pour qu'il ne soit pas très difficile de les démêler, dans le paganisme, c'est la preuve sans doute que le christianisme est un fait tout humain et le développement naturel, le progrès même du paganisme lui-même, évoluant selon les forces secrètes de sa raison intime. »

De même M. Brunetière, quand il va chercher dans Auguste Comte des « raisons de croire » au catholicisme, peut persuader à quelques lecteurs de s'en tenir à Auguste Comte un peu « nettoyé », un peu épuré, et à la religion de l'humanité *en l'humanité*, au lieu de pousser jusqu'à la religion de l'humanité en Dieu ; car en somme il n'y a, tout au fond, d'autre différence entre Comte et le christianisme que celle-ci que Comte dit : « Aimez-vous

les uns les autres comme hommes », tandis que le christianisme dit : « Aimez-vous les uns les autres comme enfants de Dieu et d'un Dieu qui est mort pour vous. » Et cette différence est forte, et combien elle est grande je l'ai fait ressortir naguère ; mais encore à trop acheminer au catholicisme par Auguste Comte, il y a péril à laisser le lecteur en chemin dans le domaine d'Auguste Comte lui-même, tant, par le désir de montrer Comte presque catholique, on le montre beau, séduisant, attrayant et digne d'être habité lui-même.

Et, tout de même, quand M. Brunetière montre la science prouvant, pour parler vulgairement, *la moitié* d'une vérité catholique, c'est à savoir par exemple la solidarité *matérielle* des générations, le lecteur peut bien ne pas aller jusqu'à l'autre moitié, c'est à savoir jusqu'à la théorie du péché originel et se contenter de dire que la solidarité matérielle entre les générations crée un devoir envers les descendants, un devoir envers la postérité, puisque nos folies retombent sur elle, sans aller jusqu'à dire qu'à nos descendants nos fautes peuvent et doivent être imputées ; et il peut trouver que, de ce que la science a raison dans le fait qu'elle constate et dans la morale qu'elle en tire ou que nous en pouvons tirer, il ne résulte pas que la religion ait raison dans la théorie, un peu surprenante au moins, qu'elle a tirée peut-être des mêmes faits.

Oui, ces façons, ingénieuses sans doute et spirituelles, de *tirer à soi*, comme disait Sainte-Beuve, des doctrines qui, en vérité, en sont très loin et de les embellir pour faire aimer autre chose, ne vont pas sans quelque péril, sans celui-ci, par exemple, de trop faire aimer ce qu'on a embelli, et par conséquent de ne pas amener son disciple jusqu'à ce qu'on voulait qu'en définitive il aimât.

Mais, laissant ces incidents, pour ainsi parler, de l'entreprise, arrivons au grand dessein, au dessein essentiel et formel de M. Brunetière. Ce dessein est, comme nous

l'avons dit, de ruiner l'autorité que peuvent avoir la morale indépendante, la science et la raison, pour ne laisser autorisée, et démontrée comme autorisée, que la religion.

M. Brunetière, comme jadis M. Scherer dans un article célèbre, pose en principe ou plutôt en conclusion où il se fait fort d'amener le lecteur par tous les chemins que celui-ci voudra prendre, qu'il n'y a de morale que religieuse, et qu'il ne peut pas y avoir de morale qui ne soit religieuse.

Scherer avait dit : « Ayons le courage de le reconnaître, la morale ne peut se passer de transcendance, et par conséquent de métaphysique », et il avait dit plus énergiquement encore : « La morale n'est rien si elle n'est pas religieuse. » (1884, *la Crise de la morale*, dans les *Études sur la littérature contemporaine*, VIII.)

M. Brunetière reprend ces formules et en démontre la vérité par des analyses très fines et pénétrantes de toutes les morales qui se passent de Dieu. Par exemple, car je ne puis, à mon regret du reste, suivre M. Brunetière dans toutes ses enquêtes, par exemple il avise la morale de Taine, renouvelée, lui semble-t-il, de celle de Bayle, et il fait remarquer qu'elle est fondée sur la considération de la perversité naturelle de l'homme, — ce qui, par parenthèse, lui rappelle son cher péché originel, — et sur la nécessité pour chacun de nous de réprimer, refréner et refouler cette perversité. Fort bien, dit-il, mais d'abord ceci n'est que du christianisme pauvrement laïcisé, et ensuite où est, sans fondement mystique, sans autorité extra-humaine et supra-humaine qui nous la commande, cette nécessité de réprimer cette perversité ? Me direz-vous que c'est une nécessité sociale? Oh ! fort bien, mais de cette conception ce sera la police qui sortira et non aucunement la morale. Les hommes, pour vivre en societé, *se défendront les uns aux autres* le meurtre, le vol et le viol,

sous peine de prison, d'exil ou de mort. Certainement; mais qui pourra bien faire que *chacun se le défende à soi-même?* et c'est ceci qui est la morale. C'est tellement ceci qui est la morale qu'avec la seule nécessité sociale, celui qui, soit habileté, soit puissance, pourra être meurtrier ou voleur ou violeur sans craindre châtiment n'aura aucune raison de se priver d'être tout cela.

Ajoutez que la nécessité sociale ne peut commander que de réprimer les vices, et ne peut commander de pratiquer les vertus, bonté, charité, etc. Pour que, par considération de la nécessité sociale, je m'imposasse les devoirs de bonté et de charité, il faudrait que je me crusse *obligé* envers la société. Or, cette obligation, quel en serait le fondement? Le sentiment de la solidarité sociale? Oui; mais le sentiment de la solidarité sociale n'est pas autre chose que le sacrifice du *moi* à la communauté. Or, qui peut *m'imposer* un sentiment si contraire à mon instinct personnel, si ce n'est un impératif souverain, si *extérieur* qu'il m'extériorise, si extérieur qu'il m'arrache à moi-même, et nous voilà en présence d'un Dieu qui me donne des ordres indiscutables auxquels j'obéis aveuglément; nous voilà en présence d'un inspirateur mystique de mes actions; nous voilà en présence d'une morale proprement métaphysique et proprement religieuse.

Ou la nécessité sociale ne procure pas une morale, ne donne pas une morale, ou elle ne la donne que parce qu'elle s'est transformée en quelque chose qui n'était pas elle, qui n'était pas autre chose qu'une conception métaphysique et religieuse.

Parlerons-nous de la morale, non plus sociale, mais humaine, et c'est-à-dire parlerons-nous de la morale positiviste? La morale positiviste est fondée sur ceci que, non seulement les concitoyens, mais tous les hommes sont solidaires et sont comme liés les uns aux autres dans l'espace et dans le temps, de générations en générations, et

que le crime de l'un a sa répercussion à travers le temps indéfini comme la vertu de l'autre a son retentissement de génération en génération par la vertu de l'exemple et de l'imitation. Donc nous *devons* nos actes à l'humanité ; c'est par rapport à elle que nous devons agir; l'humanité oblige l'homme.

C'est une très belle morale, certes ; mais, comme la précédente, elle est mystique sans avoir l'air de l'être et elle n'est que si elle est mystique. Pourquoi croyez-vous que l'humanité oblige l'homme? Pourquoi vous croyez-vous débiteur de quelque chose et, remarquez-le, de tout, de vous tout entier à l'humanité ? Evidemment parce que vous faites de l'humanité — et c'est bien ainsi que Comte comprenait les choses — un Dieu, une divinité qui a le droit de vous commander et de vous astreindre. Où l'humanité prend-elle ce droit ? L'humanité, c'est des hommes comme moi, auxquels je ne vois pas du tout que j'aie le devoir de me sacrifier, que je ne vois même pas que j'aie le devoir de préférer à moi.

Qui ne voit que cette très belle morale n'est qu'une transformation de la morale religieuse, de la morale la plus religieuse ; que Comte a mis le mot « humanité » là où les anciens moralistes mettaient le mot « Dieu », et qu'il n'a pu nous rendre débiteurs envers l'humanité qu'en nous rendant pieux et dévots envers l'humanité, et c'est bien à dire en faisant de l'humanité un Dieu. Diviniser l'humanité pour fonder une morale, c'est laisser la morale aussi mystique, aussi métaphysique, aussi religieuse qu'elle était auparavant.

Demanderons-nous au roi des moralistes modernes, à Kant, le fondement de sa morale et les raisons de l'obligation ? Il y a ceci de bien remarquable qu'il ne fonde sa morale sur rien, précisément parce qu'il fonde tout sur la morale, et qu'il ne donne pas les raisons de l'obligation, précisément parce que son système et sa pensée

maîtresse est que l'obligation morale est la raison de tout. Rien, selon lui, n'est prouvé, ni Dieu, ni l'immortalité de l'âme, ni... si ce n'est l'obligation morale, qui, à son tour, prouve tout. Ce n'est point parce que Dieu existe que tout le reste existe, y compris l'obligation morale; c'est parce que l'obligation morale existe qu'il faut que Dieu existe et tout le reste.

On connaît assez, pour parler comme Nietzsche, ce renversement des valeurs. Kant a opéré non pas un renversement des valeurs morales, comme Nietzsche a voulu faire, mais un renversement des valeurs métaphysiques. Scherer faisait remarquer, à ce propos, que ce renversement, pour brillant qu'il fût, avait quelque chose en soi qui au moins paraissait fragile; que « pour être une très grande et noble chose, le sentiment moral offre peut-être une base trop étroite à un édifice qui va jusqu'au ciel; que le point d'appui a beau être solide, le poids qu'on lui fait porter paraît démesuré; qu'on se demande malgré soi si l'on n'est pas victime de quelque tour de prestidigitation. »

Mais peu importe à la rigueur. Ce qui reste à considérer surtout, c'est ceci : que Kant ne prouve point l'obligation morale et que c'est la seule chose qu'il ne prouve point et qu'il ne veuille point prouver. L'obligation morale est parce qu'elle est, et c'est même la seule chose qui soit parce qu'elle est et dont on n'ait à donner aucune raison. « Les écoles kantiennes, a dit M. Fouillée, critiquent toutes choses hormis le devoir et finissent [et même commencent] par y croire parce qu'elles veulent y croire. » C'est précisément cela. Tout le système de Kant et tout système kantien a pour point de départ ou plutôt pour postulat un *acte de foi* au devoir, et un *acte* de foi, comme le dit très bien l'excellent mot *acte*, c'est une volonté, c'est une volition de croyance. Mais vraiment, nous sommes ici en plein mysticisme, en pure religiosité! Je

me sens obligé, je me crois obligé envers un *nescio quid* qui me dit : « Tu dois » et qui ne me donne aucune raison de son commandement. Ce *nescio quid* n'est pas autre chose qu'un Dieu, et mon obéissance à son égard n'est, par définition même, qu'un acte absolument religieux.

Kant a fait de la conscience un Dieu intérieur, impératif, impérieux et mystérieux, incriticable, inanalysable, irréductible, ou plutôt qu'on doit se défendre de critiquer, d'analyser, de réduire et de ramener à telles ou telles causes, à tels ou tels éléments dont il se serait formé. Il en a fait un Dieu servant du reste à prouver l'autre. Il a commencé par faire descendre Dieu du ciel dans le cœur humain et puis il a démontré que le Dieu du cœur humain suppose et prouve celui du ciel. Peut-être cela est-il juste, mais il reste ceci que la morale de Kant est comme violemment, comme éperdûment métaphysique et religieuse.

Nous en arrivons ainsi, et M. Brunetière comme M. Scherer, à reconnaître que toute morale qui veut dire et qui dit : « Tu dois ! Il faut » est métaphysique, est mystique, est religieuse, a son fondement dans le mystère, même quand elle ne croit pas être métaphysique le moins du monde ; et que toute morale qui n'est point métaphysique et religieuse ne peut pas dire : « Tu dois ! Il faut ! » et par conséquent n'est pas une morale.

« Sachons voir les choses comme elles sont, disait encore, et magnifiquement, Scherer : la morale, la bonne, la vraie, l'ancienne, l'*impérative*, a besoin de l'absolu ; elle aspire à la transcendance ; elle ne trouve son point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur : il lui faut un au-delà. Le devoir n'est rien s'il n'est sublime, et la vie devient chose frivole si elle n'implique des relations éternelles. »

Et par conséquent, conclut M. Brunetière, s'il s'agit d'être moral, il s'agit d'être religieux.

Au fond j'ai les plus grandes tendances du monde à être

de cet avis et très probablement, si j'écris jamais le livre que je projette sur la morale, c'est à ces conclusions que j'aboutirai. Peut-être dirai-je : « Vous ne savez pas à quel point *c'est la même chose* que d'être profondément moral et d'être religieux. L'homme qui croit en Dieu se croit *obligé;* mais l'homme qui se croit obligé croit en Dieu, même quand il s'imagine n'y pas croire. Il n'y a pas d'homme plus religieux que l'homme qui, sans religion, est attaché invinciblement à la morale. [Je crois avoir déjà dit cela.] L'homme qui sent en lui quelque chose qui lui dit : « Tu dois ! » et qui obéit à cette voix fidèlement, continûment, et qui est désespéré quand il n'y a pas obéi, est un être qui a en lui de l'éternité, et du mystère, et de l'inexpliqué, et un besoin de se conformer à l'éternel, à l'inexpliqué, au mystérieux et à l'inconnaissable, et par conséquent c'est un être en qui Dieu vit et qui vit en Dieu, selon toutes les définitions qui ont été données du mot Dieu. Oui, la morale *impérative*, c'est un déguisement de Dieu inventé adroitement par de subtils philosophes ou inventé inconsciemment par des philosophes ingénus qui parlaient d'une chose en croyant parler d'une autre ; ou plutôt la morale impérative, c'est une forme de Dieu ; c'est ce que Comte appelait un résidu théologique ; c'est l'adoration de Dieu, sous un autre nom, mais de Dieu même. Croyez donc en Dieu parce que vous croyez au devoir, ou croyez au devoir parce que vous croyez en Dieu, il n'y a pas une très sensible différence, car ces choses sont les mêmes choses en leur fond et, en une âme croyante ou une âme morale, se substituent en quelque sorte l'une à l'autre. Tout aussi bien elles mènent l'une à l'autre, et vous qui croyez à Dieu et qui aimez Dieu vous arrivez du premier pas à la morale impérative, car la morale, c'est Dieu sensible au cœur ; et vous qui *adorez la morale* vous arriverez à Dieu, car vous l'adorez déjà sans le savoir ; car la morale adorée, c'est Dieu cherché, plus ou moins obscurément ;

c'est Dieu désiré, et c'est le cas de répéter la parole immortelle : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. »

Oui, il est possible que je dise un jour cela et que je répète après Scherer : « Ou la morale a un fondement dans le mystère, ou elle n'est pas ; ou la morale n'est pas du tout, ou elle est religieuse. »

Cependant j'hésite un peu. Ce qu'il y a d'absolu, de rigoureux et de scolastiquement rigoureux, et de dialectiquement exclusif dans ces raisonnements me gêne. Ils ne sentent pas assez le relatif, c'est-à-dire le réel. Il est indiscutable que la morale impérative, la morale de Kant, par définition même, jette son ancre dans le mystère et n'est autre chose qu'une religion, puisqu'elle n'est pas autre chose qu'une foi. Mais est-il absolument nécessaire qu'une morale soit absolument *impérative*?

Remarquez qu'au fond des raisonnements de Scherer et de M. Brunetière, il y a une tautologie. Ils montrent que la morale, quand elle est impérative, quand elle se donne comme telle et quand elle n'admet pas qu'on la discute et quand elle s'impose sans donner ses raisons et sans admettre qu'on les lui demande, est une religion et que c'est par foi qu'on y croit, et puis ils concluent : point de morale qui ne soit religieuse. C'est incontestable ; ce l'est trop. C'est comme si l'on disait : Quand une morale est une religion, elle est religieuse. Je ne disputerai pas, certes, là-dessus. Mais peut-on, cette assimilation faite et faite cette identification, aller jusqu'à dire : « ... et toute morale qui n'est pas impérative n'est pas une morale », comme on dirait : « et toute religion qui n'est pas une religion n'est pas une religion » ?

Je n'en suis pas sûr. Parce que vous avez montré qu'une morale à laquelle vous avez donné ou qui a pris tous les caractères d'une religion est une religion, et n'est pas autre chose que *la religion*, vue, si l'on veut, de profil,

s'ensuit-il qu'il ne puisse pas y avoir quelque chose qui n'aura pas les caractères d'une religion et qui sera cependant une règle de vie, et c'est-à-dire une morale? J'ai quelques doutes à ce sujet.

Un mot de Scherer, qui était très intelligent, me sollicite singulièrement. Il dit, dans ce même article qui est tout un livre: « Ou la morale ne sera pas impérative, *et ne sera que persuasive*, ou elle sera métaphysique, mystique, religieuse, etc. » Eh! mais! je l'accorde, très bien; mais pourquoi la morale ne serait-elle pas seulement persuasive? Une morale persuasive ne commande pas, n'ordonne pas, n'oblige pas, n'affirme pas que l'on est obligé, mais elle est encore une morale, pourvu qu'elle persuade, et si elle persuade fortement, elle est une morale assez forte.

L'homme qui *n'adore* pas le devoir, qui ne tremble pas devant lui comme devant un mystère sacré, mais qui est persuadé qu'il faut le faire, peut-on dire qu'il n'est pas un être moral et que sa morale *n'est rien?* C'est aller bien loin. Qu'on dise que sa morale est moins indomptable que la morale impérative; qu'on dise même qu'elle est moins sûre, je le voudrai bien; mais qu'on dise qu'elle est nulle, cela me semble un peu trop ressortir à l'esprit orgueilleusement théologique; cela me semble trop radical.

Après tout, cette morale persuasive, c'est celle de tous les honnêtes gens de l'antiquité et certainement ils n'en ont pas eu d'autre. C'est une considération qui n'est pas méprisable. A coup sûr, ils n'ont pas *connu Dieu*, c'est ma conviction, et c'est-à-dire qu'ils n'ont jamais donné à leur esprit la tournure de l'absolu. Et de même et par la même raison et du même coup ils n'ont pas connu la morale impérative, qui est très précisément une face de Dieu, qui est très précisément Dieu vu d'une certaine façon. C'est nous qui, façonnés à l'absolu par les docteurs de la religion chrétienne, le transportons partout, ou du moins en beaucoup de lieux; et la morale impérative est

très précisément une vision en Dieu, une vision *sub specie absoluti*, *sub specie divini*.

Je n'en dis aucun mal ; mais je dis que la morale persuasive, c'est-à-dire la morale relative, est une morale encore.

Et, certes — et je serai le premier à me joindre aux moqueurs ou à incliner en souriant vers eux — quelque plaisant pourra me dire que cette morale persuasive est le plus souvent une morale qui ne persuade pas, et par conséquent une morale suffisante qui ne suffit point. Il en pourra bien être de la sorte assez fréquemment ; mais toujours est-il que c'est une affaire de degré, et qu'une morale persuasive qui serait très persuasive serait une morale de très honnêtes gens, et plût à Dieu que la majorité des hommes ne fût que persuadée par la morale, mais qu'elle le fût.

Et je n'ai pas besoin de dire que cette morale persuasive (qu'elle soit du reste tirée de quoi que ce soit, qu'elle ait son fondement dans le pessimisme, dans l'humanitarisme, dans la simple idée de noblesse et de dignité, même dans ce dilettantisme qui fait de la morale un aspect du beau et qui fait rentrer la morale dans l'esthétique), que cette morale persuasive tend naturellement et se dirige vers la morale impérative, de manière à ne s'y jamais confondre logiquement, mais de manière à s'en rapprocher réellement au point d'y paraître confondue. L'homme fortement *persuadé* soit de la nécessité, soit de la noblesse, soit de la beauté de la morale, finit par ne pas savoir au juste s'il est persuadé ou s'il se sent obligé et si la morale lui dit : « Il est bon de... » ou si elle lui dit : « Tu dois. »

Et donc, dans une sorte de série continue qui va du simple goût de la moralité à la religion elle-même et proprement dite, je vois, avec des frontières *logiques* et rationnelles qui les séparent très nettement les unes des autres, mais sans frontières *réelles* qui marquent pour chacune où l'une finit et où l'autre commence, trois morales qui diffèrent

par l'intensité en quelque sorte de leurs exigences : la morale persuasive qui incline au bien plus ou moins fortement et quelquefois avec une très grande force ; — la morale impérative qui commande le bien comme une loi très stricte et qui n'admet pas qu'on lui demande ses raisons, et cette morale est une religion sans le savoir ; — la morale consciemment et formellement religieuse qui ordonne d'obéir à un Dieu qui veut le bien et qui exige qu'il soit fait.

Et la morale persuasive fortement sentie mène à la morale impérative, malgré les barrières logiques, et la morale impérative mène à la religion en se renversant en quelque sorte et en apparaissant à un moment donné non plus comme quelque chose qui fonde Dieu, mais comme quelque chose qui est fondé sur Dieu.

Et je conclurai de tout ceci qu'il n'est donc pas nécessaire qu'une morale soit impérative pour être une morale ; mais je n'en suis pas sûr, et, considéré comme objection à Scherer et à M. Brunetière, tout ce qui précède doit être tenu pour objection d'enquête, objection d'examen et de reconnaissance, comme il faut toujours en hasarder dans les délibérations, afin de faire autant qu'on le peut le tour des questions.

Après avoir prétendu montrer, et peut-être après avoir montré en effet l'inanité de la « morale indépendante », M. Brunetière s'attache à démontrer une fois de plus cette faillite partielle de la science dont il fut toujours si convaincu, qui ne laisse pas d'être réelle à prendre les choses d'une certaine façon et à l'entendre comme la faillite de *quelques* savants ambitieux et imprudents et comme la faillite de beaucoup d'ignorants présomptueux.

Au fond, c'est une pensée de Renan très jeune qui a donné cette idée à M. Brunetière. C'est Renan qui, dans son *Avenir de la Science*, écrit en 1848, a dit une vingtaine de fois : « Que m'importe la science si elle ne me donne

pas une réponse et une certitude sur tous les problèmes métaphysiques que l'humanité agite depuis qu'elle existe? La science doit me donner cette certitude et elle me la donnera, j'en suis certain. » Ce qui revenait à dire: « Que m'importe la science si elle ne remplace pas la religion? Mais elle la remplacera. »

C'était du Renan jeune, du Renan dogmatique. Renan vieux, en 1890, s'amusait, après avoir été sceptique pendant quarante ans, à se montrer sous son aspect dogmatique en déterrant un ouvrage de sa vingt-cinquième année.

Cette idée devait lui avoir été inspirée par M. Berthelot, qu'il fréquentait beaucoup en 1848; et en effet M. Berthelot, fidèle, lui, à sa vingt-cinquième année, a toujours dit que toutes les directions de la vie appartenaient de droit à la science et devaient lui appartenir, ce qui était dire que la science possédait toutes les vérités essentielles et, les possédant, devait remplacer la religion.

D'autre part, notez ceci : les faux savants, les ignorants qui se croient instruits, les « primaires » et les « Homais », ont tous, ou presque tous, cette idée et sont persuadés que la science a réponse à tout et peut seule et doit seule diriger notre vie tout entière, notre vie morale comme notre vie intellectuelle, et qu'on peut et qu'on doit fonder la morale sur la science, etc.

Mais la plupart des savants ont précisément l'idée contraire. Ils s'abstiennent énergiquement de métaphysique et de toute question de métaphysique et même de morale; et qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'ils sont persuadés que la science ne peut pas donner à l'humanité ces réponses générales qu'elle sollicite, à tort ou à raison, et qu'elle demandera, s'il lui plaît, à d'autres qu'à eux? C'est là la position où l'immense majorité des savants se tient et, si vous me permettez de parler ainsi, tient essentiellement à se tenir. La faillite de la science, c'est-à-dire le fait d'avoir

promis de répondre à tout et le fait de n'avoir répondu à rien, n'est donc que la faillite de Renan et de M. Berthelot d'une part, et la faillite d'autre part d'un nombre indéterminé de nigauds.

M. Brunetière a donc eu tort de parler de la faillite de la science. C'était un titre à effet, partiellement juste, en grande partie exactement faux.

Mais passons. Aussi bien ce que je viens de dire n'était que pour éclairer les abords de la question. La question vraie est celle-ci. Reprenons les termes mêmes de Renan : Qu'ai-je à faire de la science si elle ne me donne pas des réponses sur les questions que la religion croyait avoir résolues? Or la science ne donne pas du tout ces réponses-là. Donc je n'ai rien à faire de la science. Voilà comment M. Brunetière pose la question, et sa conclusion est : Revenons donc à la religion.

M. Brunetière énumère toutes les questions essentielles auxquelles l'humanité voudrait qu'on répondît : « D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Quelles sont nos destinées d'outre-tombe ? Y a-t-il progrès ? En quoi consiste-t-il ? Quel est le fondement de la morale ? Quelle est sa sanction ? Quel est le commencement de tout ? Quelle sera la fin de tout ? Pourquoi y a-t-il quelque chose ? » ; et quand il a fini (j'en ai un peu ajouté), il constate qu'à aucune de ces questions la science n'a répondu un mot. Et il s'écrie alors : Science, que me veux-tu ? « S'il est vrai que depuis cent ans la science ait prétendu remplacer la religion, la science, pour le moment et pour longtemps a perdu la partie. Incapable de nous fournir un commencement de réponse *aux seules questions qui nous intéressent*, ni la science en général ni la science en particulier ne peuvent plus revendiquer, comme elles l'ont fait depuis cent ans, le gouvernement de la vie présente. »

Voilà l'argument infatigablement répété de M. Brunetière, répétition que je ne lui reproche nullement du reste,

car personne ne croit plus que moi que nous sommes, écrivains, tous tant que nous sommes, pour frapper éternellement sur le même clou, si nous voulons être autre chose que des amuseurs. Mais que vaut l'argument ? Lui aussi, comme certaine morale tout à l'heure, il est plus *persuasif* que convaincant. Il y a deux observations assez graves qu'on lui peut adresser.

M. Brunetière reproche à la science de ne pas répondre aux seules questions qui l'intéressent. Mais... pourquoi ces questions sont-elles les seules où il s'intéresse et pourquoi s'y intéresse-t-il ? Il veut tout savoir ; il veut savoir *le tout*. La science ne sait que des parties et le tout lui échappe absolument. Donc, dit M. Brunetière, que la science aille se promener ! Mais quelle est cette monomanie de vouloir tout connaître alors qu'il est démontré, et du reste assez naturel, que l'homme ne peut connaître que des parties du tout, et peut même *tout connaître* excepté *tout* ? Pourquoi ne pas respecter les limites de la connaissance, au lieu de se fâcher contre ceux dont le seul tort, qui est peut-être un mérite, est de les reconnaître, de les déterminer et de s'arrêter devant elles ?

Scherer, dans ce même article, si beau du reste, mais qu'on pourrait intituler « une crise d'absolu chez M. Scherer », a un mot excellent de modestie qui va contre M. Brunetière : « J'ajoute cette réflexion mélancolique que l'on peut réclamer l'absolu sans être sûr de l'obtenir. L'enfant aussi demande la lune dont il a vu l'image dans un puits. » A la science, M. Brunetière demande la lune et, ne l'obtenant pas, au lieu de la féliciter de sa probité et de sa prudence, il s'écrie : « Que voulez-vous que je fasse des gens qui ne me donnent pas la lune ? » — Mais, Monsieur, pourquoi la désirez-vous ? Pourquoi vous manque-t-elle ? Quel besoin en sentez-vous ? Ou plutôt, car les besoins ne se discutent pas, pourquoi, du moment que nous ne pouvons pas vous la donner, n'en concluez-vous point que

vous n'avez plus qu'à réprimer le besoin que vous en avez ? » L'homme sage doit pourtant procéder ainsi. Il est prouvé qu'on ne peut pas aller d'ici à Sirius. On n'a donc qu'une chose à faire : ne point s'irriter contre la science limitée et imbécile des ingénieurs et se résigner à ne pas faire une villégiature dans Sirius.

Mais, répond M. Brunetière, ces réponses que la science ne me donne pas, la religion me les donne, et c'est pour que l'on s'adresse à la religion que je prends cette attitude en face de la science.

J'entends bien, mais *du point de vue où vous vous placez*, vous n'avez peut-être pas le droit de faire ce raisonnement et de procéder ainsi. Comment raisonnez-vous ? Comme ceci : Je veux l'absolu ; je veux une métaphysique ; j'en ai besoin. Je la demande à la science. Elle ne me la donne pas ; je la demande à la religion, qui me la donne avant même que je la lui demande.

Pardon ! mais si vous demandez une métaphysique à la science, c'est que vous désirez une métaphysique démontrée, c'est que vous avez besoin d'une métaphysique démontrée, puisque la science ne donne que du démontré. Or cette métaphysique démontrée dont vous avez besoin, parce que la science ne vous l'a pas donnée, vous allez la demander à la religion qui affirme mais qui ne démontre pas. Vous avez peut-être raison, mais vous n'êtes pas logique.

Vous n'êtes logique que si vous êtes convaincu d'avance. Si vous cherchez, et c'est l'attitude que vous prenez, vous devez vous adresser à ceux qui cherchent, n'obtenir aucune réponse, constater qu'il y a ailleurs des hommes qui ont une réponse mais qui ne cherchent point, et par conséquent vous résigner à n'avoir pas de réponse, puisque ceux qui cherchent n'y répondent point et que ceux qui répondent n'ont pas cherché.

Pourquoi croiriez-vous les catholiques pour cette raison

seule, pour cela seul, car ce n'est pas une raison, qu'ils *disent quelque chose* ? Ce n'est pas dire quelque chose qui importe à un philosophe, c'est dire quelque chose de prouvé. Que les savants ne disent rien, ce n'est pas, sans doute, un avantage qu'ils ont ; mais que les catholiques disent quelque chose, ce n'est pour le philosophe qu'un avantage tout apparent, puisqu'ils ne font que dire.

C'est ce que j'entendais quand j'écrivais plus haut que l'argumentation de M. Brunetière était plus *persuasive* que convaincante. Elle n'est pas convaincante du tout : elle est persuasive, et elle n'est que persuasive, parce qu'elle ne s'adresse qu'aux passions, qu'à une passion. Nous avons la passion de savoir quelque chose sur les questions métaphysiques. Cette passion, M. Brunetière la flatte, et même il la satisfait entièrement en nous disant : « Prenez le catholicisme » ; car le catholicisme *dit* la métaphysique, comme les jurisconsultes *disent* le droit. Mais l'argumentation de M. Brunetière ne fait que flatter et satisfaire une passion ; elle ne force pas la raison. Elle est donc persuasive et non convaincante. Une argumentation qui n'est pas convaincante est irrecevable en logique.

Et c'est le tort, et ce sera toujours le tort des argumentations qui prétendront *conduire à la foi.*

La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi

est un joli vers de Racine le fils, mais c'est une erreur absolue. On n'achemine pas à la foi par la raison. M. Brunetière, pendant dix ans, avec une obstination qui lui fait honneur et du reste un talent incomparable, a cherché, trouvé et accumulé les *raisons de croire.* Il n'y a pas d'autre raison de croire que la foi. Si vous vous placez sur le terrain de la raison pour mener à la foi, vous n'y parviendrez jamais, par la bonne raison que la foi est affirmative, catégorique, et que la raison, dès qu'elle est métaphysique, est hypothétique. Or jamais une hypothèse,

invérifiable du reste, ne s'installera dans une affirmation. Il y a contradiction dans les termes parce qu'il y a contradiction dans les choses.

Je ne médis pas de la métaphysique. Je l'aime, et je crois que c'est même un devoir pour l'homme de faire de la métaphysique ; c'est une grande purification et élévation de l'âme. Seulement je dis que le métaphysicien est toujours dans l'hypothèse par l'objet même de sa recherche, et *qu'il sait qu'il y est.* Platon le savait parfaitement. Et par conséquent le métaphysicien n'arrivera jamais à la foi. Plutôt, et certainement, il lui tourne le dos. Tout au moins, il est dans un domaine intellectuel absolument différent.

Je ne veux pas dire pour cela que la méditation métaphysique éloigne de la foi, soit mortelle à la foi. Je dis simplement qu'elle n'y mène pas. Un catholique qui fait de la métaphysique ne perd pas la foi pour autant. Mais toutes les fois qu'il fait de la métaphysique, il doit s'apercevoir que sa pensée devient hypothétique sur les mêmes objets où par ailleurs elle est certaine. Il n'en résulte pour lui, du reste, qu'un grand mépris ou un léger mépris souriant (selon les caractères) pour les métaphysiciens non croyants et *pour lui-même* n'étant que métaphysicien.

J'ai eu le bonheur — c'en est un grand pour un psychologue — de voir fonctionner, pour ainsi parler, devant moi un cerveau de grand métaphysicien qui était un croyant. C'était très curieux. Il avait des puissances de construction métaphysique et de dialectique métaphysique étonnantes ; mais il n'aboutissait qu'à des hypothèses, bien entendu ; et l'on sentait qu'en son for intérieur, qu'au fond intime et cher de son moi, il était enchanté de n'aboutir qu'à des hypothèses. C'était intéressant infiniment. De même que le métaphysicien non croyant, quelque loyal qu'il soit, a tendance à rapprocher autant que possible ses hypothèses d'une certitude, à donner à ses hypothèses le caractère

d'une certitude, de même, quoique en sens inverse, mais de même l'homme dont je parle, quelque loyal qu'il fût, aurait eu tendance à donner aux plus probables de ses hypothèses un caractère un peu plus hypothétique. Il ne le faisait point, mais la tendance, l'inclination secrète ne laissait pas de se faire sentir.

Et je ne dis pas non plus, certes, que la foi ne raisonne pas, qu'elle ne se raisonne pas, qu'elle soit une simple et pure affirmation. La foi se raisonne, mais pour s'analyser, non pour s'atteindre, pour se rendre compte d'elle-même, non pour se conquérir. Elle s'analyse, c'est tout ce qu'elle fait, et elle remarque avec plaisir que les principaux problèmes que se pose l'humanité se trouvent résolus grâce à elle, ou plutôt ont satisfaction grâce à elle. Voilà tout.

Et nous voici, après un détour ennuyeux peut-être, où précisément j'en voulais venir. M. Brunetière, puisqu'il était croyant, aurait dû *partir de la foi*, puisqu'il y était, et nous donner une analyse de la foi, ou, si l'on veut, une analyse d'une âme possédant la foi.

Cette analyse, je n'ai pas à la faire, et tout au plus dirai-je, en courant et en m'excusant de courir sur un pareil sujet, ceci :

La foi me paraît sentiment, volonté et grâce.

Sentiment : amour profond, passionné du Dieu qui vous est sensible, que vous sentez soit en vous, dans votre conscience, soit hors de vous, dans les merveilles du monde créé. La foi en ce sens est la passion suprême, la passion qui supprimerait toutes les autres passions ou qui les transformerait en elle si elle pouvait être profonde jusqu'aux dernières profondeurs dans un cœur humain.

Volonté : on ne croit pas parce qu'on veut croire, et il y faut un commencement au moins de sentiment; mais si ce commencement existe, on renforce le sentiment par la volonté. En partie seulement, mais en

très grande partie, la foi est une volonté; la foi est un acte. Le mot *acte de foi* n'a peut-être pas été inventé dans ce sens, je n'en sais rien, mais il l'a. La foi est un acte énergique de volonté toute-puissante. Ceux qui n'ont la foi qu'à l'état de volonté peuvent la perdre ; ceux qui ont la foi à l'état de sentiment et de volonté ont grandes chances de la garder. Mais pour plus de sûreté, si je puis ainsi parler, il y faut encore la grâce.

La grâce... Mais quel sens a le mot grâce, en langage philosophique, en langage humain ? Il en a un, certes, et très net. La grâce, c'est *ce qui est donné,* sans que vous ayez rien fait pour l'obtenir. Ce ne doit donc être confondu ni avec le sentiment, ni avec la volonté. Ce que vous sentez qui vous vient d'autrui, qui vous est étranger, mais qui a pénétré profondément en vous. Pour le chrétien, c'est un don de Dieu direct. Pour le philosophe, — et je ne dis ceci que pour faire comprendre au non croyant, au moyen d'une analogie, ce que le croyant entend par grâce, — pour le philosophe, c'est ce qui nous vient de bon par hérédité, par influence des milieux, par tout ce qui nous est étranger. Le philosophe dit qu'il a eu la grâce de naître dans un peuple civilisé, d'être de bon sang et de bonne famille, d'avoir été bien élevé et d'être dans un monde intellectuel et moral favorable au bon état d'âme : voilà les grâces du philosophe. De même le croyant se sent pourvu de la grâce quand il se sent appuyé d'un soutien extérieur à lui. Et, bien entendu, pour le philosophe la grâce du chrétien n'est pas autre chose que ces « grâces du philosophe » que le chrétien estime qui lui viennent directement de Dieu. Et bien entendu le chrétien fait grand état de ces « grâces du philosophe », mais il les considère comme des formes précisément de la grâce de Dieu, et il dit que Dieu lui a fait la grâce de le faire naître civilisé, chrétien et de bonne famille. Et, pour le chrétien, il y a une grâce directe qui lui vient directement du Dieu qui

l'aime et une grâce indirecte composée de toutes les grâces qui lui viennent de Dieu par l'intermédiaire, voulu par Dieu, des ancêtres, de la famille et du milieu. Et du reste il aime à confondre toutes ses grâces en une seule qu'il appelle le don de Dieu.

Quoi qu'il en soit, la foi se compose de ces trois éléments : sentiment, volonté, appui extérieur. C'est cette analyse qui est le raisonnement du chrétien. C'est cette analyse que j'aurais voulu que me fît M. Brunetière, qui l'aurait faite mieux que moi. Cette façon de raisonner, cette façon de procéder me paraît la vraie en apologétique. Elle aussi n'est que persuasive, mais elle l'est beaucoup plus que l'autre, parce qu'elle agit par suggestion. Elle consiste à dire : voici ce que je suis, et elle agit comme exemple. Elle suscite l'imitation. D'autant plus que le chrétien qui dit et avec détails exacts : « Voici ce que je suis », ajoute ou n'ajoute pas, mais suggère : « et c'est ce que vous êtes aussi, ou ce que vous commencez à être », et bien souvent il est dans le vrai.

Tant y a que la méthode de M. Brunetière pour conduire à la foi est trop démonstrative pour ne pas avoir plutôt pour résultat de retenir auprès de ceux qui démontrent, ceux qui démontrent fussent-ils incapables de donner des réponses aux seules questions qui intéressent, ce de quoi ils ne peuvent mais.

Et enfin M. Brunetière s'est attaqué à la raison même. C'est ici qu'il est le plus faible. — Je n'ai pas besoin de dire que quand M. Brunetière est faible, il est encore d'une puissance singulière. — M. Brunetière pose la question sur un assez bon terrain. Il ne veut pas prouver l'*impuissance* de la raison ; il veut plutôt prouver son insuffisance, et il trouve, pour exprimer sa pensée dans sa juste mesure, cette jolie formule, se souvenant de ce qu'on a dit de l'esprit : « La raison sert à tout, mais elle ne suffit à rien. »

Voyez donc, dit M. Brunetière, ce qu'a fait la raison au

cours de l'histoire connue de l'humanité. Nous voyons bien ce qu'elle a ruiné, mais non pas bien ce qu'elle a construit. C'est au nom de la raison que Gorgias ébranlait les principes du bon sens. C'est en appliquant le syllogisme au traitement de toute croyance et à la décision de toute controverse [et c'est bien un peu ce que justement M. Brunetière faisait plus haut], que la scolastique a compromis la religion. Ce n'est pas la raison qui a fait « l'invention sociale », mais c'est la raison qui est en train de la démolir ; c'est la raison qui prouve qu'il n'y a rien de moins « rationnel » que le mariage, que la propriété, que l'État ; ce n'est pas la raison qui fonde la morale, et plutôt elle est admirable à la ruiner, et qu'y a-t-il de rationnel dans la politique ? l'art, où la raison s'oppose d'ordinaire à l'inspiration ? et dans la science même, « où l'on pourrait démontrer que la découverte est généralement une victoire de l'expérience sur les présuppositions de la raison » ?

La vérité, c'est qu'il « ne s'est peut-être accompli rien de grand ou de véritablement fécond dans l'histoire qui ne contienne à son origine en son principe ou dans son germe quelque chose d'irrationnel ». C'est ce que prouve Kidd, c'est ce que prouve Balfour...

Je veux bien que Balfour le prouve, et aussi Benjamin Kidd ; mais cela me paraît jouer sur les mots. Abusant de l'élasticité du mot « raison », qui est bien un des plus latitudinaires qui se puissent, M. Brunetière appelle raison ou rationnel ce qui a été funeste à l'humanité par le raisonnement, et il n'appelle plus raison ce qui lui a été utile, et après cela il triomphe, peut-être avec trop de facilité.

De ce que Gorgias raisonnait, il ne s'ensuit peut-être pas que Socrate ne raisonnât point. Il y avait là, non la raison contre autre chose qu'on se garde bien de nommer (ou qu'on nomme bon sens, et est-ce que le bon sens n'est

pas rationnel ?), mais une raison incomplète contre une raison supérieure, et je ne sais pas pourquoi ce serait la raison incomplète qui seule s'appellerait raison ?

Que les scolastiques aient abusé de la raison, je le veux très bien ; mais je crois que c'est avec de la raison que saint Thomas d'Aquin a, non pas prouvé la Foi, qui ne se prouve point, mais analysé la Foi et défendu la Religion.

Que ce ne soit pas la raison qui ait fait « l'invention sociale », je crois en être sûr, parce que je ne crois pas à l'invention sociale ; parce que je ne crois pas que la société ait été inventée ; mais que la raison ait pour le moins autant défendu la société qu'elle l'a attaqué, cela me semble prouvé par tous les livres que j'ai lus, et je ne vois là aussi que deux raisons dont l'une attaque et l'autre défend et à la seconde desquelles il est difficile de refuser le nom de raison pour cela seul qu'elle est supérieure.

Est-ce la raison qui a institué le mariage ? Je n'en sais rien, mais je crois savoir que s'il y a une raison qui a attaqué le mariage, il y en a une autre qui l'a défendu de tout temps avec une certaine vigueur, et je ne vois pas pourquoi de ces deux raisons on choisirait l'une pour lui conserver ce beau nom et l'autre pour le lui refuser, et cela me paraît assez arbitraire.

Est-ce la raison qui a créé la propriété ? S'il y a quelque chose pour quoi je sois sûr de la négative, c'est bien cela. Mais la propriété, depuis qu'elle existe, a été attaquée par beaucoup de gens au nom de la raison et défendue par beaucoup de gens aussi au nom de la raison, et non pas, que je croie, au nom de l'incohérence intellectuelle.

Est-ce la raison qui a créé l'Etat ? J'ai dit plus haut que je n'en croyais rien du tout. Mais quant à dire « qu'il n'y a rien de moins rationnel que l'Etat », j'aime vraiment mieux que ce soit M. Brunetière qui l'ait dit que non pas moi, comptant d'après les souvenirs de mes lectures

mille philosophes rationalistes, qu'ils soient du reste monarchistes ou républicains ou socialistes, qui préconisent l'État, et c'est-à-dire qui continuent à le fonder, contre un philosophe anarchiste qui veut le détruire ; et encore les anarchistes croient à un État, qui, l'État actuel détruit, se créerait spontanément.

Il me semble qu'il y a eu quelque part un livre ou plutôt un recueil qui s'appelle « la raison écrite » et qui est le droit romain, et il m'a semblé que le droit romain soutenait avec assez de conviction la propriété, le mariage, et même l'Etat.

J'aligne des truismes depuis un quart d'heure ; mais il y a quelque chose de plus facile que le truisme et dont j'ai toujours regretté que M. Brunetière abusât, c'est le contraire du truisme, et c'est-à-dire le paradoxe énorme. Il est si évident que M. Brunetière, aussi arbitrairement que possible, donne le nom de raison à cela seulement qui est raisonnement contre la vérité, et le nom de rationalistes à ceux-là seulement qui déraisonnent, pour accabler ensuite la raison sous ses méfaits et la proscrire, qu'il reconnaît lui-même quelque part cette classification et ce départ. Il dit : « demandez-le plutôt à nos rationalistes, j'entends les vrais, les bons, les purs, ceux qui n'écoutent que la raison, et qui ne sont point, j'imagine, ces bourgeois de Thiers et de Jules Simon, mais l'auteur du *Supplément au voyage de Bougainville*, celui du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, et les Karl Marx, et les Elisée Reclus, et les Henry Georges, et les Kropotkine ! » L'épigramme est assez jolie, mais elle souligne précisément ce qu'il y a de parfaitement fantaisiste dans l'investiture rationaliste que M. Brunetière confère à tous les penseurs révolutionnaires et refuse, de sa grâce, à tous les autres, et ce qu'il y a de fantasque par conséquent dans tout le raisonnement. Il revient à dire, et je mets ici des noms de vivants pour me faire mieux entendre : « Tous les

rationalistes sont anarchistes, à la condition, ce qui va de soi, de ne pas compter pour rationalistes les Fouillée, les Boutroux, les Leroy-Beaulieu, les Gustave Le Bon, les d'Haussonville, les de Vogüé et les Jaurès, mais seulement les frères Margueritte et M. Descaves. » La question est peut-être mal posée.

Ce qu'il y a au fond de la pensée de M. Brunetière, qu'il ne faut jamais, comme peut-être je viens de le faire un instant, traiter légèrement, c'est ceci, qu'il n'a point dit, qu'il a eu le tort de ne point dire, car c'en était l'occasion, et que je crois bien qu'il pensait : « Ce qui conserve les sociétés, mariage, propriété, idée sociale, ce qui conserve même la raison, en tant que raison pratique, ce qui conserve ce bon sens général dont nous vivons tous, ce n'est pas la raison, et je veux dire le raisonnement, la spéculation philosophique ; ce sont... *les préjugés,* tout simplement. Préjugés, le culte du mariage, le culte de la propriété, le culte de l'Etat ; préjugé, le culte de la Patrie ; préjugé, le respect et la vénération des ancêtres, etc. ; mais préjugés utiles, féconds, excellents et nécessaires et sans lesquels tout s'écroulerait. »

Voilà certainement ce que M. Brunetière pensait quand il opposait « la raison » à un je ne sais quoi qu'il ne désignait pas suffisamment.

Si telle fut sa pensée, je suis absolument de son avis... Seulement je ferai remarquer que les préjugés *sont de la raison*. Les préjugés sont de la raison cristallisée, de la raison très ancienne qui a, sinon jeté les bases des sociétés humaines, du moins présidé à leur fondation et qui, ensuite, transmis de générations en générations, ont veillé comme jalousement sur ce qui était fondé et comme monté la garde autour de ce qui était établi.

Et de temps en temps et indéfiniment, comme les préjugés s'usent, ils ont besoin que des philosophes versent

en eux par de bons raisonnements une vie rationnelle nouvelle qui les ranime ; ils ont besoin aussi de religions qui les enveloppent, pour ainsi parler, de mythes puissants sur les imaginations des hommes et qui jettent sur eux comme une auréole éclatante ; mais en soi les préjugés sont de la raison ancienne ; les préjugés sont de la raison ancestrale, qu'on ne prend plus pour de la raison, mais qui est raison profonde et raison éminente. Je crois bien que Taine a dit cela quelque part. Si l'idée est de moi, elle est bonne ; si elle est de Taine, elle est meilleure ; et il n'en est que cela.

Il ne faut pas croire, parce que j'ai discuté avec ma vivacité ordinaire certaines parties du dernier livre de M. Brunetière, que ce livre soit mauvais ou qu'il soit faible. Il a ses défaillances, ou plutôt ses outrances qu'on peut regretter. Brunetière était un combattif qui fonçait droit sur l'ennemi, visière baissée, et la visière baissée empêche parfois d'avoir « la visière nette », comme disaient nos pères. Mais il n'en va pas moins que les *Questions actuelles* restent un beau livre. Par ce livre, M. Brunetière se place au centre même de la mêlée, au point vif de toutes les questions qui nous tourmentent, et il jette des regards perçants toujours, souvent profonds, jusqu'à l'horizon intellectuel et l'horizon moral. Je regarde comme indispensable de l'avoir lu et de l'avoir médité comme je viens de le faire, les réflexions qu'il aura suggérées fussent-elles toutes différentes de celles qu'il m'a inspirées à moi-même.

Hélas ! toujours combattif et toujours bienveillant, et c'étaient les deux aspects de son caractère rare et excellent, il avait l'habitude, comme vous le savez, de répondre par quelques lignes ou quelques pages aux articles que j'écrivais sur ses livres. Il ne répondra pas à celui-ci. Il ne répondra plus à personne. Nous somme privés à tout

jamais de cette voix puissante et de la haute raison dont elle était l'admirable organe. *Plus nous irons*, plus cette perte sera sensible. « Jamais les saints ne se sont tus », a dit Pascal... que pour mourir. Cela s'applique bien à Ferdinand Brunetière. C'est un saint de la vie morale et c'est un héros de la vie intellectuelle que Celui qui ne donne pas ses raisons a eu ses raison d'enlever à notre admiration et à notre respect.

EMILE FAGUET.

Les Bucoliques (1)

Regarde, ami lecteur, lès vignettes exquises, les fins paysages placés en tête des *Églogues*, délicates enluminures d'un missel poétique, fraîches rêveries qui rappellent Corot, simples et graves visions qui font penser à Puvis de Chavannes. Voici des vues d'aurore, collines lointaines dorées par la première caresse du jeune soleil, eaux nacrées toutes frissonnantes aux premiers souffles du matin, des oliviers baignés de lumière rose ; puis le ciel empourpré par les derniers feux du jour, une forêt voilée par les ombres du crépuscule, un coin de prairie avec son ruisseau d'eau vive et sa petite écluse champêtre refermées l'herbe ayant assez bu ; parmi les noirs cyprès, les ronce, et les herbes des ruines, un tombeau perdu dans la plaine, oublié des vivants ; puis la paix mélancolique des soirs d'automne, la lune qui monte à l'horizon bleuâtre, verse sa pâleur au miroir d'un lac, rend plus profondes encore les ténèbres qui descendent sur la campagne silencieuse.

Ici, pas une figure humaine n'apparaît, ni un pâtre, ni un bûcheron, ni un passant ; sur les rivières ou les lacs, pas une barque. C'est le désert, la solitude sacrée. Mais dans le sourire de l'aurore, le mystère du soir, la tristesse de la nuit, parmi les arbres de la forêt, autour des grands cyprès funéraires, sur les collines, les prairies et les ondes, passe et palpite une âme, l'âme de Virgile.

Le monde vénère encore en Virgile le plus grand poète,

(1) Préface d'une traduction des *Bucoliques* de Virgile, chez Plon et Nourrit.

le plus tendre amant de la nature, la nature charmeuse, apaisante, consolatrice. Amour fidèle, né au temps de sa petite enfance, au village, sur les rives ombreuses du Mincio, en cette contrée de brumes que Dante a dépeinte d'un mot, *impaluda* ; amour que les plus beaux sites de l'Italie ennoblirent, l'enchantement du golfe de Naples, la majesté de la campagne romaine, les paysages du Tibre et des montagnes latines, la grâce hellénique de la Sicile et le rêve qui le berça toujours, le rêve de la Grèce et des lointains pays homériques, des collines du Sperchius et des plateaux du Taygète :

« Qui me portera aux frais vallons de l'Hémus, à l'ombre épaisse de leurs grands arbres ! »

Hélas ! c'était trop loin et trop tard.

Déjà languissant, malade, il put naviguer en vue du Parnasse aux cimes neigeuses, trône d Apollon et de l'Hélicon, sanctuaire des Muses, respirer, sous le ciel d'Athènes, les souvenirs poétiques de Sophocle et de Platon, cheminer, tout fiévreux, jusqu'à Mégare, contempler, durant quelques jours, au delà du golfe d'azur, les solennelles montagnes mythologiques de l'Arcadie. Puis il revint mourir sur un rivage d'Italie.

Cette âme virginale (âme blanche, disait Horace), qu'intimidait le faste impérial de Rome, se réfugiait dans l'asile des champs comme à l'autel de son foyer domestique. Il l'embrassait avec une douceur filiale. C'est toujours à ce coin de terre natale, à la petite ferme paternelle, aux bords de la lente rivière ombragée de grands roseaux, aux bouquets d'arbres familiers, aux sources murmurantes, aux lointains vaporeux du Mantouan, que son cœur demeurait attaché. Il avait vu se déchaîner sur sa province l'orage des guerres civiles. Ce fut le temps le plus affreux de l'histoire de Rome, la République frappée à mort par les vengeurs de Jules César, le second Triumvirat, Cicéron assassiné dans sa villa de Formies,

l'égorgement des meilleurs citoyens, le pillage et la proscription, puis la journée sanglante de Philippes et les Triumvirs, maîtres du monde, partageant l'Italie comme une proie entre leurs soldats, les terres de Mantoue et de Crémone décernées aux légionnaires d'Octave, les vétérans, qui venaient de tuer la liberté, entrant dans l'humble maison où le poète avait grandi, penché sur Homère et sur Théocrite.

Alors il poussa son cri de douleur : *Barbarus has segetes !*

C'était son enfance et son avenir, les premières joies de sa pensée, les premiers fantômes de son imagination, sa vie tout entière qu'on allait lui ravir avec la futaie de ses hêtres, les poiriers greffés de sa main, les frémissement de ses ombrages, le bruissement de ses fontaines, la chanson de ses abeilles dans la haie de saules, le long de sa prairie : sur la colline prochaine, ses chèvres, suspendues aux buissons et broutant les pousses du cytise, et plus bas, au pied des roches, l'étroit champ de blé : *Barbarus has segetes* !

La protection d'Asinius Pollio, gouverneur de la Gaule Cisalpine, sauva le domaine virgilien. Le neveu de César daigna se plaire aux bucoliques du poète. Virgile, rassuré, put reprendre à loisir la flûte de Théocrite.

La poésie sicilienne avait été la peinture assez naïve de la vie pastorale. Les bergers de Théocrite s'en vont pieds nus, à travers les épines, dans les montagnes. Ils travaillent à la moisson, courbés sous le soleil de midi. Leur langage est grossier comme leurs mœurs. Ils se querellent, s'insultent, se battent pour leurs agrestes amours. C'est une poésie de plein air, où l'on croit entendre l'aigre crécelle des cigales. Ces pâtres, aux heures brûlantes de l'été, s'étendent à l'ombre des rochers ou des pins, près des sources, et jouent nonchalamment leurs airs favoris. Poésie insulaire aussi, où la mer de Sicile, plus bleue que

le ciel, apparaît toujours à l'horizon, la grande nappe d'azur où les légendes d'aujourd'hui font encore entendre la plainte amoureuse des Sirènes.

L'églogue de Virgile n'a point ce beau décor de la mer « au sourire sans nombre ». Ses bergers sont plus raffinés, mieux élevés que ceux de Théocrite. Son paysage est tout italien, italien du Nord, ombreux et humide, avec ses prairies qui regorgent de sombres violettes, le charme de sa campagne où, vers le soir, on voit fumer là-bas les toits des blanches villas, où des montagnes se déroule sur la vallée la mélancolie auguste du crépuscule, heure dangereuse, qui fait taire les chanteurs et leurs flûtes et ramener en hâte à la ferme les chèvres gonflées d'herbes odorantes.

Ne prenons point ces petits poèmes comme l'œuvre élégante mais artificielle d'un bel esprit nourri d'idylles siciliennes. Il ne faut pas les détacher des *Géorgiques*. Ici, comme aux *Églogues*, se montre l'amour religieux de Virgile pour toute la nature, les fleurs et les bêtes, l'agonie d'une anémone qui succombe faute de quelques gouttes d'eau, le génie des abeilles, le courage et les souffrances des animaux serviteurs de l'homme, la fragilité et les misères des plus pauvres êtres. Il a chanté la mort tragique d'un moucheron : *Parve culex* ! et tracé l'épitaphe de la bestiole. Ainsi La Fontaine suivait les funérailles d'une fourmi. Virgile pleure avec Philomèle en deuil de sa nichée et fait penser à cette grave parole de Lamennais :

« Un passereau qui meurt me touche autant qu'un empire qui tombe. »

L'une de ces *Églogues*, la quatrième, eut au moyen âge une étonnante fortune. Le poète y parut prédire en vagues paroles un rajeunissement du monde, l'achèvement des prophéties sibyllines, le triomphe d'une vierge, la naissance d'un enfant qui rendrait à la famille humaine les félicités de l'âge d'or. Nos vieux ancêtres, qui croyaient

au témoignage des sibylles comme à la parole de David, aperçurent en ces quelques vers la vision du christianisme à venir, de la Rédemption et presque déjà l'étable de Bethléem. Pourquoi Dieu n'aurait-il point accordé au plus doux des poètes païens la révélation du grand mystère ?

De cette pensée sortit alors toute la légende de Virgile, l'une des plus riches qu'ait imaginées le moyen âge, Virgile prophète, magicien, enchanteur, Virgile docteur scolastique, alchimiste, capitaine invincible, Virgile duc de Naples, Virgile enfin sauvé de l'Enfer, mais arrêté au seuil du Paradis. Et croyez bien que Dante, son grand disciple, dut espérer du Père céleste, au jour suprême, — *Dies magna, dies illa !* un miracle de mansuétude, le salut éternel de Virgile.

ÉMILE GEBHART,
de l'Académie française.

Un Saint de l'art musical

Il est des saints dans tous les ordres, même dans l'ordre de la Beauté. César Franck, dont M. Vincent d'Indy vient de célébrer la gloire (1), donne l'impression d'un saint. Et ce n'est point à sa vie privée que je songe en parlant ainsi : elle fut irréprochable. C'est à sa vie d'artiste, de serviteur de l'art. Imaginez un artiste, animé d'une robuste foi religieuse ; prêtez-lui cette conviction qu'il fera son salut, non pas seulement par ses prières et par ses actes de charité, mais encore par l'usage des vertus esthétiques, des dons exceptionnels de créateur dont la Providence l'a fait riche. Comment cet artiste entendra-t-il sa vie ?

D'abord il respectera tous les commandements divins : il vivra selon le Décalogue. Il s'interdira tout amour défendu par la loi de Dieu. Il n'aimera que Dieu et les siens. Il répudiera cette opinion, trop facilement répandue — encore qu'elle ne soit point partout entièrement fausse — que l'artiste a besoin de vivre et d'aimer hors de chez lui, que les passions ardentes et fréquentes sont les auxiliaires d'une imagination naturellement féconde. Au lieu de s'épandre, il se recueillera, et à force de se recueillir il fera éclore au centre même de sa conscience morale une conscience esthétique, aux impératifs rigoureux. Il produira par amour pour l'œuvre future. Mais il n'aura d'amour pour l'œuvre une fois produite qu'à la condition de s'être à peu près entièrement satisfait.

(1) Cf. Vincent d'Indy, *César Franck*, 1 vol. in-16, Paris, Alcan, 1906.

J'ai l'air de soutenir une thèse paradoxale. Ne dit-on pas couramment qu'on ne *réalise* jamais son *idéal*, qu'un *idéal* est un *irréel*, conséquemment un irréalisable ? On dit cela couramment, en effet. Et les paresseux en profitent. Ils donnent leurs rendez-vous à l'inspiration, et n'attendent pas pour écrire sous sa dictée d'avoir à tout le moins vérifié sa présence. Ils savent, ou ils sont censés savoir qu'un artiste n'atteint jamais le parfait, qu'il fait une partie de ce qu'il veut ; quant à faire tout ce qu'il veut, il est démontré par Platon, en son *Banquet*, que l'idée du Beau est humainement insaisissable. Il est possible en effet que l'Idée du Beau ne se laisse pas atteindre, et cela pour plusieurs bonnes raisons, dont la première a toute chance d'être le défaut de réalité. Mais ne restons pas plus longtemps à côté de la vraie question. Elle n'est pas de savoir si l'on peut escalader le ciel. Elle est de savoir si à force d'étude, de science, de connaissance théorique et pratique du métier, un artiste peut arriver à faire ce qu'il a conçu. Ecartons les artistes qui pour ne point manquer leur but visent au ras du sol. Ne songeons qu'aux plus hardis et aux plus ambitieux. Eh bien ! je ne vois rien qui m'oblige à maintenir entre ce que l'artiste fait et ce que l'artiste a conçu cette distance prétendue infranchissable que les imbéciles n'ont jamais mesurée, mais que, de confiance, ils assurent être énorme. Car si l'inspiration descendait du ciel, on comprendrait l'influence dégradante du contact terrestre. Mais l'inspiration musicale ne descend point du ciel. Les formes sonores sont faites d'une matière créée pour l'homme par l'homme. C'est dans le patrimoine à lui légué par ses prédécesseurs que le musicien puise. Or, rien ne l'empêche, une fois cet héritage compté, de concevoir clairement les moyens de l'accroître et de fixer l'accroissement de capital qu'il a l'ambition de réaliser. Pour cela, l'étude et l'effort sont indispensables, même si l'on est doué de génie. L'étude est nécessaire, car il faut connaître le milieu dont

on est. Nul ne passera pour grand dans son art s'il n'est venu à son heure. Et il ne passera aux yeux de la postérité pour être venu à son heure que s'il a longuement médité l'œuvre de ses prédécesseurs à peu près immédiats, afin d'ajouter à cette œuvre, et d'en réaliser pleinement les promesses. C'est d'ailleurs ce qu'ont fait tous les grands artistes. Les cadets ont imité les aînés, marchant sur la même voie, mais y marchant d'une libre allure et s'avançant beaucoup plus loin. Le développement d'un art résulterait dès lors d'une solidarité entre ses grands... représentatifs, mais d'une solidarité qui n'aurait d'efficace qu'à la condition de devenir consciente, et ne deviendrait consciente à son tour qu'à force de génie, de volonté, de sincérité.

Un penseur illustre, Gabriel Tarde, dans son fort beau livre sur *les Lois de l'imitation*, écrivait que toute imitation va de l'intérieur à l'extérieur. On croirait volontiers le contraire. Il est certes facile de rimer comme Victor Hugo. Il est presque impossible de l'imiter dans ses grands jours et de telle sorte que chacun s'y méprenne. C'est que pas plus qu'on ne prend « demain à l'Eternel », on ne prend son génie à un poète... à moins d'être soi-même un poète de génie.

Cela veut dire qu'à moins d'être de la race des créateurs on ne pénétrera jamais jusqu'au fond d'une âme de grand artiste. Et pourtant, si nous en croyons M. Vincent d'Indy, César Franck n'aurait fait rien de moins que de recueillir l'héritage de Beethoven en marchant dans ses pas, mais en allant plus loin sur sa route.

On sait combien troublantes furent pour les contemporains du grand homme ses dernières œuvres. Chacun les déclara obscures, inintelligibles et par là même inexécutables. La vérité est qu'elles tiennent beaucoup, mais qu'elles promettent encore davantage, car elles promettent immensément. A les entendre, on dirait qu'elles font

éclater les vieux moules, qu'elles mettent les vieux cadres en pièces et qu'elles rompent en visière aux vieilles lois du genre. C'est qu'aussi bien ce sont des œuvres d'un autre genre, et que les idées musicales de Beethoven vieillissant ont besoin, pour se développer à l'aise, de formes nouvelles.

Que fera donc l'héritier du maître s'il accepte l'héritage ? Il concentrera son attention sur ces formes pour en dégager la loi de génération, puis, cette loi mise en lumière, pour y assujettir ses idées musicales. Voilà comment on imite Beethoven quand on s'appelle César Franck. Et c'est pourquoi la symphonie en *ré mineur* fait plus véritablement suite à la *neuvième symphonie* que toute l'œuvre symphonique des Mendelssohn, des Schumann, des Brahms.

Telle est la thèse de M. Vincent d'Indy sur César Franck. Et cette thèse, toute discutable qu'elle soit, porte loin. Elle n'est rien de moins qu'une vue générale sur les conditions du progrès artistique, et sur cette imitation *ab interioribus* sans laquelle on traverse inutilement la vie. Pour qu'une œuvre compte, il faut qu'elle continue une tradition et qu'elle constitue un progrès.

En d'autres termes, pour qu'une œuvre fasse brèche, elle doit non seulement être un bel exemplaire dans son genre, mais un exemplaire tellement réussi que le genre lui-même s'en renouvelle.

Cette thèse en appelle une autre. En effet, tout maître visant à renouveler le genre dans lequel il écrit, quand il a satisfait son ambition, peut se reposer d'écrire, à moins de s'essayer à d'autres genres et, ceux-là aussi, de les rajeunir. Franck dans sa dernière période s'est conformé à cette loi. Pas plus que son disciple Vincent d'Indy, en écrivant l'*Etranger* après *Fervaal*, ne recommencera *Fervaal*, pas plus César Franck ne fera servir le même patron à deux œuvres différentes.

Elle est assurément hardie cette conception, tout ce qu'il

y a de plus actuelle, de la fécondité dans l'art, et qui pourrait se formuler ainsi : à chaque pas une étape. Je ne dis point que ni Beethoven. ni Berlioz, ni Richard Wagner, ni César Franck, se soient montrés strictement fidèles à cette conception. Je dis simplement que, dans leurs œuvres de grande envergure, ils ont fait effort, pour se montrer chaque fois différents d'eux-mêmes. Et c'est pourquoi ces maîtres ont été les héros de notre musique moderne.

Parmi ces héros, deux seuls méritent d'être comparés à des saints : Beethoven et César Franck, parce qu'ils se sont crus l'un et l'autre moralement obligés envers la musique, obligés à étendre son pouvoir, à varier ses formes et ses moyens d'expression. Le propre d'un saint — Fogazzaro nous en apportait récemment une éloquente preuve — est de passer pour tel aux yeux de tous, excepté aux siens propres, de ne jamais se croire en odeur de sainteté, par suite de renouveler ses efforts et de lutter contre l'influence éventuellement déprimante de l'habitude. Et c'est pourquoi le saint augmente de jour en jour ses privations et s'impose chaque jour de nouvelles épreuves. Tel fut Beethoven. Tel fut César Franck. Tous deux se sont fait de leur art et de leur métier d'artiste une conception profondément religieuse.

L'ouvrage de M. Vincent d'Indy sur *César Franck* contient bien autre chose que la preuve et « l'illustration » de cette sainteté. Nous ne pouvons ici entrer dans les détails esthétiques et techniques qui permettent de considérer ce livre comme un modèle d'analyse musicale. Exprimons en finissant un regret : c'est que M. Vincent d'Indy n'ait pas achevé de nous apprendre pourquoi la musique de Franck produit généralement et presque simultanément deux impressions dont le contraste charme. En écoutant cette musique, on la dirait d'un *primitif* ou d'un *novateur*. Et l'on en vient à se demander : lequel des deux ? Nous répondrions, nous : « Tous les deux. » C'est qu'il faut distinguer

entre les *idées* et les *formes*, entre les *thèmes* et leur développement. Par ses formes César Franck est un novateur incontestable. Par ses *idées*, il reste un naïf adorable et donne inévitablement l'impression d'un primitif.

LIONEL DAURIAC.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

SIXIÈME ANNÉE N° 2 25 Février 1907

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

M. Léon Blum [1]

M. Léon Blum est un des meilleurs critiques qui se soient révélés en ces dernières années. Goût, finesse, sens psychologique, esprit de généralisation sans esprit d'aventures intellectuelles, rien ne me semble lui manquer. Sur les romans (car il s'occupe surtout du roman et presque exclusivement, ce que je regrette) de M. Maurice Barrès, de M. Anatole France, de Mme de Noailles, de Gérard d'Houville, de Tristan Bernard, de M. de Régnier, de M. Paul Adam, de M. Abel Hermant, de MM. Paul et Victor Margueritte, il abonde en « réflexions » fines, justes, pénétrantes, et même quelquefois profondes. Il est un des critiques autorisés d'aujourd'hui ; il est un des grands critiques de demain. Tout simplement, et je m'en porte garant, sans hésiter.

Précisément parce qu'il est un des grands critiques de demain, il ne trouvera pas mauvais que j'essaye de le

(1) *En lisant, réflexions critiques*, chez Ollendorf.

mettre en garde contre quelques erreurs de goût où il me semble que l'entraînent quelquefois ses idées et ses passions politiques.

Mais quelles sont ses idées et ses passions? Elles sont assez simples. M. Léon Blum a horreur du christianisme ; — il a horreur, par suite, d'une certaine morale traditionnelle qu'il ne définit guère, mais qui me semble être tout simplement la morale : il est nietzschéen ; — il déteste l'idée de patrie et le patriotisme; enfin il est socialiste d'une manière qu'il ne définit pas, non plus, mais enfin il rêve d'une société fondée sur des bases nouvelles et surtout sur la base de l'égalité réelle. Voilà l'ensemble des idées et passions de M. Léon Blum.

Par exemple il dira : « Ce petit conte (*Putois*, de M. Anatole France) montre comme l'imagination fortuite des hommes put créer des mythologies et même des religions... Putois [personnage absolument imaginaire], créé par ce mensonge, devint, pour une ville entière, un personnage réel, dont on peut décrire les habitudes et la physionomie, qui fut revêtu d'un caractère particulier et auquel il fallut croire, sous peine de blesser l'opinion commune. Putois, fort heureusement, volait des poules au lieu de faire des miracles. Sans quoi l'on eût pu dresser des bûchers au nom de Putois. Ainsi se composent les religions humaines. » — Donc pour M. Léon Blum les religions sont des produits purs de l'imagination fortuite des hommes et il est probable que certain Dieu au nom duquel des bûchers ont brûlé n'a jamais existé du tout. Voilà du *voltairisme* un peu bien radical. C'est celui de M. Léon Blum.

Pour ce qui est de la morale, M. Léon Blum écrira : « Le Serpent noir [de Nietzsche, repris avec talent par M. Paul Adam] représente *les notions conventionnelles du bien et de la vertu*, les morales religieuses, l'obéissance à la tradition, tout ce qui rend l'homme lâche et lourd, tout ce qui empoisonne et étouffe notre vie. Mais ce n'est pas

la main d'un autre qui tirera le serpent de notre gosier. Il faut nous-mêmes mordre, trancher, cracher loin de nous. »

Pour ce qui est du patriotisme, qui est, évidemment, la plus noire de ses bêtes noires, il dira à propos de *Au service de l'Allemagne* de M. Barrès : « Ehrmann, dans son régiment d'artillerie, ce n'est pas un Français au milieu des Allemands, c'est un jeune homme de culture plus raffinée au milieu de camarades plus brutaux. Dans sa solitude... dans sa tristesse, je ne vois rien qui soit spécifique à son cas ; je ne vois rien que M. Barrès n'eût eu à souffrir dans un régiment de hussards... Et même son lieutenant montre aux difficultés de la situation plus de sollicitude qu'il ne serait raisonnable d'en attendre de beaucoup d'officiers français. » — Il serait impossible de faire entendre à M. Blum que certaines rudesses provenant de compatriotes ne blessent point, qui feraient saigner provenant d'un étranger. Le sentiment patriotique, l'idée même que quelqu'un peut l'avoir, lui est évidemment inconnu.

Enfin — et ici je ne ferai point de citation, tant le volume est tout plein de cette idée que c'est vers un renouvellement intégral de la société que l'on marche et que l'on doit marcher et il me suffit d'indiquer au lecteur l'article sur l'*Histoire socialiste* de M. Jaurès — M. Blum est socialiste, à la manière, je crois, de M. Jules Guesde, à la manière de ceux qui croient que la lutte des classes est nécessaire et salutaire jusqu'au moment du triomphe du prolétariat, le prolétariat étant considéré comme le seul bon et sain élément de la société future.

Je ne discuterai aucune de ces idées. On sait assez que j'en ai horreur ; on sent assez que j'estime que M. Blum, dans la glorieuse carrière qui s'annonce pour lui, fera à la France, involontairement sans doute, tout le mal qu'un écrivain peut lui faire ; mais je ne discuterai aucune de ses idées ; je veux seulement, comme je l'ai annoncé, montrer

comment ces idées et les passions qui les accompagnent empêchent parfois M. Blum de voir juste même en choses littéraires et le conduisent à de véritables contresens dans les interprétations qu'il donne des livres lus.

Parce qu'il a horreur des « morales religieuses » et de la morale du devoir, parce qu'il déteste l'impératif catégorique, cible de Nietzsche, il me semble bien qu'il ne comprend rien, lui si intelligent, au *Serpent noir* de M. Paul Adam.

Le Serpent noir est fondé sur cette idée : *A* veut persuader à *B* qu'il faut préférer l'intérêt au devoir. *B* a toutes les raisons du monde de sacrifier son devoir à son intérêt. Il résiste cependant à *A*. Il est ébranlé longtemps ; il est sur le point de céder ; mais finalement il résiste. *A* est vaincu. Voilà l'idée du *Serpent noir*.

Les choses pourraient être présentées de telle sorte que l'on vît bien que c'est à *A* que l'auteur donne raison. Elles le sont de telle manière que l'on voit, plutôt trop clairement, que c'est à *A* que l'auteur donne tort. De *A* l'auteur aurait pu faire un philosophe très haut, très pur, très grand, très désintéressé pour lui-même, un Nietzsche enfin, qui aurait pu être français ; mais enfin un Nietzsche. Il en a fait un homme taré, un agent d'affaires véreux, un vicieux, et qui pis est, si l'on me permet cette impertinence, un homme parfaitement mal élevé. En vérité, on peut croire qu'il l'a fait exprès, puisque, même étant donné qu'il en voulût faire un personnage antipathique, je trouve moi-même qu'il en a trop mis ; et à supposer qu'il ne l'ait pas fait exprès, qu'il ait été purement *objectif*, les faits sont là : *A* est parfaitement odieux et plus qu'un peu ignoble.

Eh bien ! parce que M. Blum déteste la morale du devoir, il faut qu'il admire *A*, c'est-à-dire Guichardot ; il ne peut pas se tenir de l'admirer : « Si les fins de Guichardot sont médiocres, on sent au cours de l'action que

peu à peu il les perd de vue, qu'il ne travaille plus pour le gain prochain et pour le succès, mais par la joie d'affirmer sa clairvoyance, sa prépondérance, par cet orgueil de maître et de créateur qu'il éprouve à tenir obéissants dans sa main un homme de génie et deux femmes amoureuses. »

Notez que ni l'homme de génie ni les deux femmes amoureuses n'obéissent *jamais* à Guichardot : ils sont troublés par lui, mais ils ne lui obéissent jamais et ne sont jamais *dans sa main*. Mais M. Blum aime tellement Guichardot qu'il faut qu'il le voie grand, quelque petit que l'auteur l'ait fait ; et haut, quelque bas que l'auteur l'ait mis. Voilà ce que j'appelle un contresens, ou voir à travers un prisme, si l'on veut que j'y mette plus d'élégance.

De même pour *B*, et c'est Goulven que je veux dire. Parce que M. Blum le méprise, il ne le comprend pas très bien, ce me semble : « Tout l'enseignement du livre est dans ce débat entre les deux morales qui se disputent Goulven. D'un côté sa santé, son amour, son travail, une existence heureuse et bienfaisante. De l'autre la pitié, la résignation, l'asservissement aux habitudes traditionnelles, la crainte de faire souffrir. Il porte sur lui les deux morales et ne sait se résoudre décidément pour aucune. Comme il est doux, rêveur et tendre, *il préférerait qu'on* (?) choisît pour lui, et, sans doute, son instinct l'entraînerait, comme tous les hommes, vers la joie et la liberté. Mais la morale des forts ne s'enseigne pas. Il ne suffit pas qu'on tire de notre gorge le serpent noir : il faut soi-même mordre, couper, rejeter... Goulven n'a pas su choisir entre les forces asservies du passé et la liberté de l'avenir. »

Mais, s'il vous plaît, Goulven ne *porte pas en lui* deux morales, celle de la joie et de l'égoïsme, que vous saluez comme celle de l'avenir, et celle du devoir et de la pitié,

que vous méprisez comme « forces asservies » du passé ; il n'en porte qu'une, celle du devoir : *on lui en présente une autre*, et c'est-à-dire qu'on le prie de se débarrasser de toute morale ; mais il n'en porte en lui absolument qu'une.

Et il n'est pas vrai « qu'il ne sait se résoudre décidément pour aucune », puisque le dénouement, c'est précisément Goulven se décidant pour le devoir et pour la pitié. En vérité, est-ce que je n'aurais pas lu *le Serpent noir?* Mais c'est-à-dire que, toute question de morale à part, pour un moment, c'est Goulven qui est l'*homme fort* du *Serpent noir* et non pas Guichardot, n'y ayant, ce me semble, aucune force, de quelque nature que ce soit, à dire à un Monsieur : « Lâche ta femme et épouse cette femme riche qui t'aime », tandis qu'il y a sans doute quelque force, quand on a bonne envie de faire cela, précisément à ne pas le faire ; ou bien je ne sais plus ce que le mot force veut dire.

Mais Goulven représentant la morale traditionnelle, M. Blum ne pouvait pas voir autre chose en lui qu'une chiffe. O puissance de l'idée fixe !

Je ne puis me tenir, cependant, tant j'aime qu'on ait de l'esprit, de remarquer une bien fine observation de M. Blum, observation que je n'avais point faite et que personne n'avait faite, je crois. Guichardot ayant besoin, pour exploiter le *sérum* de Goulven, que Goulven devienne riche aux fins d'expérimenter son *sérum*, Guichardot pousse Goulven à épouser une millionnaire. Sur quoi M. Blum, malgré son amour pour Guichardot, ne peut pas s'empêcher de dire : Mais il est bête, ce Guichardot ! c'est quand Goulven sera riche qu'il n'aura pas besoin de Guichardot et de la compagnie pharmaceutique qui est derrière lui pour expérimenter son sérum, et il l'expérimentera lui-même, et aussi lui-même il l'exploitera ! Il est bête, ce Guichardot ! — Très bien. Je n'avais pas songé à cette faute de Guichardot, ou du romancier. Elle est joliment relevée.

Parce que M. Blum est socialiste, il ne peut pardonner à MM. Paul et Victor Margueritte d'avoir mis cette dédicace en tête de leur livre sur la Commune : « Aux vainqueurs et aux vaincus de la Commune, dont la bataille sacrilège acheva sous les yeux de l'étranger de déchirer la France ; à ces frères ennemis pacifiés dans la mort et dans l'oubli... » — « Comment, s'écrie M. Blum, MM. Margueritte peuvent-ils mettre ainsi sur le même plan les vainqueurs et les vaincus », alors, surtout, que « tout leur livre proteste contre cette injurieuse égalité » ? Mais, s'il vous plaît, faites attention ! MM. Margueritte sont aussi « communards » que vous, ce dont je ne leur fais pas, du reste, mon compliment, et tout leur livre en effet indique que toutes leurs sympathies sont pour les insurgés de 1871. Mais quand ils s'inclinent devant les vainqueurs et les vaincus, c'est évidemment des soldats qu'ils veulent parler et non des chefs. Ils haïssent autant que vous, n'en doutez pas, et vous n'en doutez pas, l'Assemblée nationale et Adolphe Thiers ; ce sont de très bons communards ; seulement ils estiment que ceux qui se sont battus, sur commandement également impérieux de leurs chefs, on peut les réconcilier dans la paix du tombeau. Ceci encore vous paraît horrible. Ne pas exécrer, même par delà la tombe, l'armée de Versailles ! Soit, soit ! Mais encore il faut comprendre l'intention des auteurs. Elle est évidemment celle que j'ai dite.

Parce que M. Blum est antipatriote, il est profondément étonné que M. Barrès ne soit pas internationaliste; il ne peut pas lui entrer dans l'esprit qu'un Lorrain soit peu sympathisant avec l'Allemagne, et il raisonne ainsi, ce qui du reste n'est pas mal raisonné, mais ce qui est un raisonnement d'où, avant tout et *a priori*, non seulement tout patriotisme, mais toute idée que le patriotisme puisse exister chez un homme est exclue : Ce qui choque M. Barrès dans les Allemands, c'est leur manque de raffinement, de déli-

catesse, de finesse, etc. Donc il n'y a pas là une haine ethnique, mais une aversion intellectuelle; il y a l'homme de culture latine qui s'oppose à l'homme de culture germanique; « son mépris dégoûté du Germain exprime, non pas l'incompatibilité persistante de deux nations, mais l'opposition de deux systèmes généraux de sensibilité et de pensée » ; donc M. Barrès devrait être internationaliste; car « les systèmes généraux de sensibilité » et les « combinaisons sentimentales » ne s'enferment pas dans les frontières; et par conséquent M. Barrès devrait être non Français, mais compatriote de tout homme qui pense finement.

Voilà le raisonnement de M. Blum. C'est un paralogisme très spirituel, mais qui n'a pu passer que par la tête d'un homme qui ne peut même pas concevoir qu'on aime son pays, qu'on soit attaché au sol, qu'on aime ses aïeux. Ça, c'est ce qui n'existe pas. Quoi donc reste? Les idées, les systèmes généraux de sensibilité, et en effet s'il ne restait que cela, je serais certainement compatriote de tout homme qui pense comme moi; mais avant cela il y a l'attache au sol et le souvenir des hommes d'où je suis sorti et qui ont bâti péniblement la maison où j'habite, et c'est cela qui est bien plus fort que des conformités de goût ou des sympathies esthétiques. Je me sens plus près, *comme malgré moi*, d'un Français anticlérical et démagogue, que, du reste, je déteste, que d'un Allemand ou d'un Anglais d'esprit religieux et qui goûte Horace. Mais cela, cette mentalité, c'est le patriotisme même, et c'est où M. Blum ne peut pas entrer, d'où suit qu'il est comme stupide à constater que M. Barrès n'est pas un esthète cosmopolite, frère de tous les hommes qui peuvent comprendre Racine. Voyez-vous cette curieuse mentalité et à quelles véritables inintelligences elle mène! C'est très intéressant.

Et l'exemple que M. Blum apporte à l'appui de sa démonstration, du reste fine, je le répète, est bien contes-

table. Il s'écrie : Soyez donc comme Nietzsche ! Nietzsche était de culture méridionale ; donc il méprisait les Allemands et il en a dit beaucoup de mal ; *seulement* il était internationaliste ; « ce n'est pas lui qui aurait lié l'artiste ou l'homme d'action à sa terre et à ses morts », et le plus haut éloge qu'il puisse décerner à un artiste, c'est d'avoir été un « phénomène européen » ; voilà ce que M. Barrès devrait être.

Je dis que l'exemple à l'appui est contestable. Outre que je ne comprends pas un « homme d'action » qui ne serait pas « lié à sa terre et à ses morts », car alors sur quoi s'appuierait-il bien, l'homme d'action ? et ceci me paraît une étourderie ; outre cela, et ne m'occupant plus que de Nietzsche, je dirai que Nietzsche a certainement dit plus de bien des Français que des Allemands surtout au point de vue littéraire, mais qu'avec tout cela il est Allemand jusqu'aux moelles. Qui ne voit, qui ne sent que son idée maîtresse et son idée fixe du droit de la force est une idée d'Allemand de 1870-1907, est une idée bismarckienne par excellence, puisqu'aussi bien elle est l'idée maîtresse et l'idée fixe de *tous* les Allemands depuis Sedan et même depuis Sadowa ? C'est l'idée allemande elle-même, enseignée dans toutes les écoles et inscrite — lourdement. — dans tous les livres. Et si l'on me dit qu'elle est déjà dans Hegel, ce n'est pas, bien entendu, pour m'embarrasser et ne prouve rien sinon qu'elle est plus enracinée encore en sol allemand que je ne disais plus haut, et que, latente ou commençant à percer en 1820, elle a poussé tronc et branches furieusement au cours du siècle dernier, et que Nietzsche est précisément une de ces branches-là.

Le fond de Nietzsche, ce n'est pas la culture grecque et latine, encore que je reconnaisse que ce fut son point de départ : le fond, le tréfond de Nietzsche, c'est l'antikantisme. La « morale des esclaves », c'est la morale de Kant ; le droit de la force opposé au droit du droit, c'est une réac-

tion contre Kant ; la fureur antireligieuse, c'est la fureur contre le kantisme qui est une religion, une religion laïque, mais une religion éperdument religieuse. Or rien n'est plus allemand que le kantisme et aussi l'antikantisme, puisque kantisme et antikantisme, c'est toujours l'influence de Kant. Personne ne me paraît plus Allemand que Nietzsche. Il l'est quand il fouaille les Allemands pour les rendre meilleurs à son gré, comme un Français est Français quand il reproche aux Français leurs défauts pour les en corriger ; mais il est profondément Allemand. Il l'est autant que Gobineau, et je crois que c'est assez dire.

Parce que M. Blum est antipatriote, encore, il devient vraiment un peu comique, comme tout homme qui a un dada, quand il en arrive à reprocher à un honnête historien des Japonais d'avoir dit que les Japonais sont patriotes et de les en avoir doucement félicités. Oh ! le bon M. Hearn n'y a pas mis un grand enthousiasme, encore moins du fanatisme. Il a dit à ses petits élèves jaunes : « Bien ! bien ! mes enfants ; à votre aise ! » Mais cela seul met M. Blum en état d'indignation : « Ce qui est plus désagréable, c'est la complaisance de Hearn pour le fanatisme patriotique, pour le nationalisme japonais. Il a recueilli ses impressions de professeur de lycée, et chez les tout jeunes gens qu'il enseignait l'exaltation nationaliste semblait déjà le sentiment le mieux formé et le plus fort. Quand Hearn demandait à ses élèves du lycée de Matsoué quelle était pour eux la forme parfaite du bonheur, ils répondaient : « Mourir pour Sa Majesté sacrée notre empereur bien-aimé ! » Hearn les approuvait doucement : « Je pense que votre devoir social le plus haut vous commande d'honorer votre empereur, d'obéir aux lois, d'être prêt à donner votre sang pour l'amour du Japon. Je pense qu'il est de votre devoir de respecter le Dieu de vos pères, la religion de votre pays, alors même que tout n'y est pas pour vous la vérité..... » — « Le lan-

gage de M. Hearn à ses élèves continue à m'inquiéter, dit sévèrement M. Blum, et me rend *suspecte* (le mot devait y être) mainte page de son livre. Trop évidemment il est résolu à admirer tout sentiment dérivé des morales shintoïste et bouddhiste. Or, le shintoïsme, qui est la religion des ancêtres, conduit aisément au fanatisme nationaliste. Et le bouddhisme, qui enseigne le fanatisme de la personne, ne peut qu'inspirer le sacrifice à la patrie. En fait, toutes ces morales sont inquiétantes. »

Affreusement, M. Blum, affreusement ! Hors la haine de la patrie point de salut.

Et enfin, parce que M. Blum est antichrétien, la lucidité de son jugement disparaît entièrement quand il a à juger d'un livre écrit par un chrétien ou par un homme ayant quelque sympathie pour le christianisme. Son article sur *Un Divorce* de M. Paul Bourget ne semble plus être de M. Blum ; il semble être d'un rédacteur de *la Lanterne* ou de *l'Action*. Les mots comme ceux-ci abondent : « absurdités, grossières incohérences, pédant, pédantisme, grossièrement, mélodramatique, insuffisance de culture » ; et voilà les aménités qu'un homme comme M. Blum se permet à l'égard de l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine*. Ce n'est peut-être pas du goût le plus pur.

« M. Paul Bourget n'a nul besoin d'une thèse pour fabriquer un roman au-dessous du médiocre. *Terre promise*, *Cosmopolis*, *Une Idylle tragique*, seraient là pour l'attester. » Ceci est de l'appréciation ; seulement quelques-uns s'étonneront que le même homme juge ainsi *Terre promise* et *Une Idylle tragique* et se pâme d'admiration devant les romans de Mme de Noailles.

Une femme divorcée, dans le roman de M. Bourget, s'étant vu refuser les sacrements de l'Eglise catholique à cause de son divorce et de son mariage civil avec un nouvel époux, M. Blum écrit : « Comment Gabrielle ne sort-elle pas en disant : « Il est vrai que je ne suis ni une

femme adultère lavant ses mensonges au confessionnal, ni une courtisane enrichie distribuant des aumônes ; je ne suis qu'une honnête femme qui a cru pouvoir se passer des prêtres... » — Voilà le ton. Quand je disais que cela sent l'huile de *la Lanterne*...

Mais ce qui est critique proprement dite, — car « tout de même » il y en a, — ne paraît pas d'une inspiration beaucoup plus heureuse. Le critique est aveuglé par le polémiste, et comme aurait dit Pascal, la passion lui a crevé les yeux peu agréablement. Je suis de ceux qui ne trouvent pas *Un Divorce* le meilleur roman de M. Bourget, parce qu'il me semble que tout ce qui arrive à la divorcée, à bien peu près, aurait pu arriver à une dame non divorcée, veuve, épousant en secondes noces un libre penseur ; mais encore voilà des façons de raisonner qui sont à M. Blum, et où je ne comprends rien du tout.

Mme Darras, élevée chrétiennement, honnête femme, divorcée, *malgré elle*, d'un mari crapuleux, épouse un M. Darras, qui est libre penseur. Elle lui fait promettre que les enfants qu'ils pourront avoir seront élevés chrétiennement. Elle a une fille. Quand l'âge vient pour cette petite fille de faire sa première communion, Mme Darras voudrait communier avec elle.

Voilà les faits, tout secs, sans commentaires, sans explications. Est-ce que, sans explications et sans commentaires, ils ne vous paraissent pas tout naturels ? Eh bien ! M. Blum ne comprend ni que Mme Darras, en se mariant avec M. Darras, ait désiré que les enfants fussent élevés chrétiennement, ni que Mme Darras, l'époque de la première communion de sa fille étant arrivée, sente sa religion lui revenir au cœur et désire communier avec sa fille. Cela ne peut pas lui entrer dans l'esprit. C'est pourtant de la vérité élémentaire et même d'une extrême banalité. Il n'y a pas une femme élevée chrétiennement qui, d'abord ne désire élever chrétiennement ses enfants, et ensuite

n'ait au moins un gros chagrin de ne pouvoir communier le jour de la première communion de sa fille. Mais, dit M. Blum, quand elle s'est mariée, elle ne croyait plus ! Où a-t-il vu cela ? Et quand il serait vrai, comme c'est extraordinaire une femme qui, épousant un libre penseur, *croit ne plus croire;* et qui, quelques années après, s'aperçoit qu'elle croit encore ! Les deux pages où M. Blum discute ce point sont merveilleuses d'inintelligence, et, puisque M. Blum est très intelligent, montrent à quel point il est vrai que quand Jupiter fait d'un homme un esclave il lui ôte la moitié de son âme. La passion politique ôte la moitié de leur esprit et un peu plus, à ceux qu'elle fait ses esclaves ; il n'y a que les imbéciles qu'elle ne diminue pas.

Il arrive même, et c'est le châtiment de ceux à qui la passion politique ôte tout sentiment de la mesure, il arrive même que quelquefois on se demande si M. Blum, en ses assertions étranges, ne se moque point. Vous avez lu l'*Histoire socialiste de la Révolution française* de M. Jaurès. Je n'ai nullement pour l'*Histoire socialiste* le mépris de M. Mehring, socialiste lui-même, critique très estimé de *Neue Zeit,* et qui traite cette histoire d'improvisation à la vapeur (« *teuf-teuf méthode* »), et qui la considère comme immédiatement au-dessous de rien ; non, je n'ai nullement ce mépris-là, on peut s'en apercevoir dans le dernier livre que j'ai publié ; mais enfin presque tout le monde est convenu que c'est un ouvrage fait un peu vite et qui semble être l'œuvre de quelque sous-ordre sur laquelle M. Jaurès a jeté quelques idées et un nombre respectable de morceaux oratoires. Cette impression, si l'on était un panégyriste adroit, il faudrait la dissiper par une discussion serrée et des analyses précises. M. Blum *la renforce,* par un éloge à fond de train qu'il est *presque impossible* de ne pas prendre à contre sens et de ne pas considérer comme une maladresse voulue : « Le premier sentiment que puisse

inspirer une telle œuvre, c'est une surprise confondue qui approche de la *stupéfaction*. Comment M. Jaurès, absorbé par le travail législatif, tenu par un labeur presque continu de journaliste, sans cesse promené d'un bout de la France à l'autre pour le service de son parti, *comment M. Jaurès a-t-il trouvé le temps matériel de préparer et de composer un ouvrage qui représente presque à lui seul une vie d'homme ? En quatre ou cinq années, et dont il n'a pu distraire qu'une faible part pour ses recherches, il a conduit à bout un travail qui, au témoignage de M. Aulard, eût exigé pour tout autre vingt ans de préparation. Et comment expliquer que M. Jaurès, tout neuf qu'il fût dans le travail historique,* se soit trouvé d'abord l'égal du plus périlleux des sujets ?... »

Est-ce qu'il ne vous paraît pas que chaque ligne de ce dithyrambe sue l'ironie? Vous savez, au fond, si je ne suis pas sûr qu'il soit ironique, encore moins affirmerai-je qu'il soit sincère. M. Blum me paraît un assez bon pince-sans-rire. Seulement le malheur, c'est que des enfantillages très convaincus qui sont en d'autres endroits peuvent légitimement faire prendre des passages comme celui-ci pour des naïvetés très sincères.

Bornons-nous. Nous avons affaire à un critique très intelligent, très fin, très pénétrant, raisonnant très habilement, très spécieusement et quelquefois très juste, sachant écrire du reste et qui comptera demain, qui compte déjà pour un penseur d'élite. Il a vraiment un talent supérieur, de quoi étant données ses idées, je n'ai pas besoin de dire que je suis au désespoir.

EMILE FAGUET.

Une suite à l'Histoire de Port-Royal (1)

Sainte-Beuve aurait voulu connaître cette histoire-là. Il eût, pour elle, continué ses annales de Port-Royal jusqu'en 1782. M. Gazier, qui détient les archives jansénistes et qui puise quand il lui plaît dans ce trésor inépuisable, a été attiré du côté de l'hôpital de la Miséricorde qui, au XVIIIe siècle, s'élevait et s'étendait là où maintenant l'on trouve la place Monge et la caserne des Municipaux. Ce couvent était habité par les « Religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus » et les religieuses de la Miséricorde étaient jansénistes. Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, comme on sait assez par l'éclat qu'a jeté sur lui Jean-Jacques Rousseau, leur déclara une guerre implacable dès 1750. Il voulut leur faire signer toutes sortes de déclarations antijansénistes ; elles s'y refusèrent avec cette douceur spéciale qui est le signe de l'obstination ; il leur interdit les sacrements : elles souffrirent et se résignèrent. Les démêlés furent féconds en péripéties. Les religieuses eurent des défenseurs, naturellement, parmi les parlementaires. Molé fut pour elles ; d'autres moins illustres, aussi dévoués et aussi énergiques. Le primat des Gaules et le Pape intervinrent dans ces affaires. Le roi protégea les religieuses d'une façon intermittente. Tout s'apaisa à la mort de l'archevêque de Beaumont. La guerre de trente ans, de trente-deux ans, était terminée. Les jansénistes du quartier Mouffetard n'avaient pas reculé d'une semelle.

(1) Par M. Gazier, Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

L'âme de la résistance avait été pendant plus de vingt ans la sœur Saint-Louis. C'est une figure originale. Elle s'appelait avant d'entrer en religion Marie-Jeanne Thibault de Boignorel ; elle était née en 1713 et elle avait été élevée à Saint-Cyr. Traduisez : elle était fille de bons gentilshommes, officiers presque assurément et très pauvres. Elle avait évidemment du sang de soldat dans les veines. Elle était intrépide, patiente, obstinée et gaie, jusque dans la colère, ou dans ce commencement de colère qui est l'indignation et la révolte contre l'injustice. Avec cela elle avait de la littérature, connaissant Boileau, La Fontaine, Molière, et de Racine au moins *Esther* et *Athalie*. Elle avait infiniment d'esprit, d'esprit spontané, alerte, primesautier, jaillissant en fusées et mieux encore en mousquetades. C'était une vraie Française. Elle descendait en droite ligne des religieuses dont Sainte-Beuve a écrit l'histoire. Sa correspondance est aussi divertissante qu'édifiante. « Vous êtes un ange, un ange bien spirituel, » dit un personnage d'Emile Augier à sa femme : on est toujours sur le point de dire cela à sœur Saint-Louis. Certaines de ses relations de scènes qui se sont passées entre les sœurs et les ambassadeurs de l'archevêque sont des chefs-d'œuvre du genre héroï-comique, bien entendu dans une parfaite décence de ton et de style.

Le livre de M. Gazier, outre qu'il est une contribution extrêmement importante à l'histoire de la société religieuse au XVIIIe siècle et à l'histoire même des mœurs au XVIIIe siècle, est l'ouvrage en vérité le plus intéressant et le plus amusant du monde. M. Gazier est par excellence le bon fureteur et le bon trouveur. Il sent que l'histoire est la mine éternelle des bons contes. Il le sait ; il l'a montré dix fois : une fois de plus, aujourd'hui, il le prouve.

E. F.

La Victime [1]

Ce petit livre est exquis. Il est d'une ironie légère et fine, malicieuse et indulgente, qui est à ravir. Il est plein d'une connaissance juste de l'humanité moyenne et d'un mépris pour elle qui s'accompagne d'une charmante condescendance. Il est de bonne compagnie et de médisance spirituelle qui sent le mondain et *le Mondain.* Voltaire l'aurait trouvé très agréable. Il est très bien écrit, d'une langue très surveillée, qui a l'air abandonnée à elle-même. Tout au plus relèverais-je, si je voulais être méchant, deux ou trois inadvertances, qu'encore il faudrait que je cherchasse bien. Par exemple, en un mois de juillet torride, un « arroseur » de Paris « fait de place en place des flaques *éphémères* ». Je doute qu'elles durent si longtemps que cela. Je n'aime pas non plus, et les contemporains de M. Vanderem, j'entends les hommes du XVIIIe, n'auraient pas aimé « *par exemple* » voulant dire « *toutefois* ». Ce « par exemple » infiniment usité, je le reconnais, est horripilant, parce qu'il est stupide; et il est stupide, parce qu'il est un contresens absolu. On dit couramment : « L'été a été brûlant; *par exemple* du 4 au 9 août il a plu tout le temps. » — « Le livre de M. X... est merveilleusement écrit; *par exemple* il y a un solécisme page 322. » Ce *par exemple* est ineffable.

Ces taches sont excessivement rares dans le livre de M. Vanderem et j'ai rarement lu un roman d'une langue aussi pure et d'un style aussi franc, alerte et prompt. C'est un charme.

(1) Par M. Fernand Vanderem, chez Ollendorff.

L'anecdote est bien amusante et elle est très vraie. Vous rappelez-vous que, dans l'excellent roman de M. Léon Daudet, il y a, soit une petite étourderie, soit une vérité de détail qui contrarie la thèse générale, que j'avais relevée avec ma malveillance habituelle ? Dans ce roman (*le Partage de l'Enfant*), deux jeunes gens, victimes du divorce de leurs parents, échangent leurs impressions et finissent par se dire : « Cela fait une enfance dure et triste qui trempe singulièrement le caractère... » — « Eh bien, disais-je, cela va à réhabiliter le divorce. Divorçons pour que nos enfants aient du caractère ! Dans un livre contre le divorce, cela n'est point très pertinent. » Et cela n'empêche point *le Partage de l'Enfant* d'être un bon livre.

M. Vanderem s'est-il souvenu du *Partage de l'Enfant ?* Je ne sais, mais il a pris le même sujet du côté du précieux avantage qu'a pour un enfant le divorce de son père et de sa mère. Non pas, à la vérité, qu'il ait songé à développer le point de vue où s'était arrêté un instant M. Daudet : de l'affermissement du caractère chez les enfants livrés à eux-mêmes par le divorce de leurs parents ; oh ! non ! ceci est un autre sujet qu'un grave conteur, féru de sociologie, traitera un de ces jours. M. Vanderem a simplement traité le sujet qu'il formule ainsi, très joliment, à la page 114 : « *Rien ne développe le sentiment paternel comme le divorce* » ; et par conséquent l'enfant de deux divorcés sera un heureux gaillard.

« Gégé » — quel est son vrai nom ? Gérard, sans doute — Gégé est horriblement malheureux à la maison. Ses parents se querellent toujours et le renvoient à l'antichambre ou à sa chambrette quand ils se querellent. Et, cela ne manque jamais, c'est toujours quand on doit aller au Cirque ou au Châtelet que l'on se querelle et que la sortie est remise *sine die*. Enfin Gérard est très malheureux.

Ses parents entrent en instance de divorce et, en atten-

dant le jugement, vivent séparés. Vie délicieuse pour Gégé. Il passe son temps, tantôt chez son père, tantôt chez sa mère, choyé, gâté, dorloté, comblé de cadeaux princiers, tantôt par celle-ci, tantôt par celui-là. Il y a rivalité, émulation et lutte homérique entre les auteurs de ses jours à qui s'attachera davantage l'enfant par des preuves éclatantes d'affection. A un trousseau complet offert par le père, on répond par une bicyclette merveilleuse ; à la bicyclette, il est répondu par un poney, et au poney, par un trousseau. Gégé ne sait à qui entendre et est heureux comme un prince héritier. Gégé se fait une idée du divorce que ni M. Naquet ni les frères Margueritte n'ont jamais conçue dans leurs rêves les plus attendrissants. Le divorce lui paraît l'état familial par excellence.

Que dis-je ? l'état social en perfection. Car, s'il est adoré de son père et de sa mère et de son grand-père comme il ne l'a jamais été, il s'aperçoit qu'il est aimé de tout le monde comme il n'a jamais rêvé de l'être. Une immense tendresse apparaît dans les regards des plus indifférents dès qu'il se montre : « Ce pauvre enfant ! Ce charmant enfant ! Ah ! » Les dames l'embrassent avec des yeux mouillés ; les hommes lui passent la main sur le front avec une émotion grave et profonde. Oh ! que le divorce est une douce chose ! Et Gégé répète toute la journée : « Chic ! Veine ! » et « Veine ! Chic ! » avec un élargissement et un épanouissement qui ne cessent point.

Tout à coup les choses se gâtent et Gégé pressent l'orage. Ne voilà-t-il pas que pendant qu'il passe la première partie de ses vacances chez sa mère, à Trouville, sa mère lui dit un jour : « Tu es un homme, Gégé. Je te charge d'une commission grave et délicate. Puisque tu vas passer la seconde partie de tes vacances avec ton père, fais-lui comprendre doucement que je suis disposée à retirer l'instance de divorce. »

Gégé s'en va chez son père un peu soucieux, remet de

jour en jour à s'acquitter de sa commission, que vraiment il ne se sent pas capable de mener à bien, et finalement ne dit rien du tout.

Et le dernier jour, déjà en wagon pour revenir à Paris, son père lui dit : « Gégé, tu es un homme. Je te charge d'une commission délicate et grave. Puisque tu rentres ce soir chez ta mère, fais-lui sentir doucement que je suis très disposé à reprendre la vie commune avec elle. »

Gégé se sent perdu. Il se promet de parler à sa mère, très sérieusement, dans quelques jours ; mais en attendant il ne se sent pas assez de facilité d'élocution pour rentrer en pourparlers.

Deux jours après il trouve son père et sa mère installés très amicalement dans le salon de son grand-père. Ils se sont réconciliés tout seuls. Gégé craint d'être atrocement grondé pour avoir totalement négligé son rôle de négociateur. Il est réservé et surpris en s'entendant traiter de « sauveur » par son père et sa mère. « Ah ! oui ! c'est bien toi qui nous as sauvés ! »

— « Peut-être bien », se dit Gégé ; mais il sent bien là, tout au fond, que c'est fini de son bonheur, et il s'assied mélancoliquement à la table de famille, beaucoup trop table de famille désormais. « Eh bien, mon petit, lui demande son père, j'espère que tu es content ? » — « Je te crois, riposta Gégé avec un flegme fort au-dessus de son âge. »

Ce petit livre est le plus amusant du monde et non sans profondeur, encore qu'il ne veuille pas en avoir l'air. M. de Régnier a passé par là. *La Victime* est tout à fait dans la manière des courts romans de M. de Régnier, sans imitation du reste, mais non, peut-être, sans quelque sentiment d'émulation. Tant y a que c'est un petit livre de choix et d'élection. Tiens, décidément, je vais le relire. Cela, ou je ne m'y connais pas, c'est un vrai éloge.

E. F.

L'Essai du Bonheur (1)

Si l'aventure était tout dans un roman, il est bien évident que je ne parlerais pas de celui-ci. Le fond en est d'une banalité naïve, qui étonne. On se demande comment un auteur même très jeune a pu croire que cette anecdote fût de nature à intéresser qui que ce soit.

Un jeune professeur, ingénu et sentimental, fait la rencontre d'une jeune « fille d'officier supérieur » qui a mal tourné. Il l'aime. Il la prend avec lui. Il la soupçonne vaguement d'infidélités, mais ne peut s'arrêter à cette idée ou n'est pas arrêté par elle, et je ne sais quelle est la nuance exacte, et il lui propose de l'épouser, ce qui du reste étonne un peu la fille de l'officier supérieur. Il la rencontre un soir sur le boulevard Saint-Michel enlacée à un quidam. Le jeune homme en tombe malade. Mais c'est la jeune fille qui meurt. Elle était tuberculeuse. Notre jeune homme guérit de sa maladie et se croit guéri de sa naïveté, maladie de jeunesse. Peut-être.

Je n'insiste pas. On ne devrait plus raconter ces choses-là, à moins d'avoir autant de talent que l'abbé Prevost. Le talent, quand il ne consiste pas à inventer des situations neuves et des personnages originaux, consiste à intéresser à des lieux communs par le détail et par la magie du style. Or M. Gallotti n'a pas le talent de l'abbé Prevost, qui du reste a été bien surfait.

Cependant il faut savoir, et j'ai dit que c'est pour cela

(1) Par M. Jean Gallotti, chez Dujarric.

que j'en parle, que M. Gallotti a une plume qui n'est pas la première venue et d'où pourront sortir de très honnes choses. Les *réflexions* surtout, les *pensées*, plus ou moins bien rattachées au récit, sont souvent assez neuves et assez fortes. Quelques paysages dans la bonne manière, c'est-à-dire très courts et très sobres, sont à remarquer. Somme toute, M. Gallotti est un écrivain. Il lui reste à être un romancier. Le romancier est un homme qui crée des êtres ou qui voit les êtres parmi lesquels il passe, si vivement, si fortement, que quand il les présente au public il semble les avoir créés. Il est bien possible que M. Gallotti en arrive là, car il a de la sensibilité. De la sensibilité et un certain art du style, c'est bien déjà quelque chose. Le reste peut venir, j'entends se développer, avec l'âge. Aussi, d'une part je suis trop persuadé que M. Gallotti est très jeune, et d'autre part, je souhaite qu'il le soit.

E. F.

Fénelon d'après sa correspondance[1]

Fénelon a mis dans ses œuvres ses idées littéraires, philosophiques, et la fleur, une fleur un peu artificielle et mièvre, de son esprit. Il ne s'y est pas fait connaître. Si on veut trouver l'homme, il faut le chercher dans ce qu'en ont dit ses contemporains, qui en ont médit ou qui en ont parlé superficiellement, car ce fut une âme secrète, et avant tout dans sa « Correspondance », où par éclairs il sort de sa réserve et projette sur son « moi » des lueurs qui nous permettent d'y voir des choses bien inattendues.

« Amour-propre, amour, ambition... » disent les manuels à l'article *Fénelon*, et on répète de confiance. Il est ainsi des formules impérissablement accolées à certains noms. Elles ont au moins le défaut de faire oublier, quand il a été accompli, le travail de l'esprit qui a permis de passer de l'objet défini à la définition, et, toujours, elles suppriment les nuances, plus près que les idées générales de la vérité. Amour-propre, amour, ambition... pour Fénelon, en gros, c'est cela. C'est aussi plus, autre chose et moins simple.

I. — Lettres spirituelles.

Ce sont les lettres spirituelles qui permettent le mieux de pénétrer dans cet esprit fin, délicat, inquiet, donnez aux mots toute leur valeur, dans ce cœur tourmenté et

(1) A rapprocher du livre tout récent et bien curieux de M. Maurice Masson, *Fénelon et Madame Guyon*.

désabusé. Lisez-les de près. Ce n'est pas toujours très amusant, c'est parfois long ; c'est indispensable si vous voulez « connaître » l'auteur et prendre, avec un incomparable professeur, des leçons de psychologie inoubliables.

Fénelon est « directeur » de vocation et de profession, et comme tel il a un système. Ce système flexible, qui n'est système que par deux ou trois idées directrices, qui laisse toute latitude à l'ouvrier dans l'application, paraît propre à donner des résultats effrayants.

Amener une âme à Dieu nécessite un travail long et incessant, accompli non sur la matière inerte, mais sur un sujet vivant. Il y faut des qualités rares : la pénétration, la force et une douceur inflexible.

Par-dessus tout, il est indispensable, faisant souffrir, de continuer à plaire. — Le but est la « *désappropriation* ».

Mot admirable qui en même temps définit l'idéal chrétien et trace la règle à suivre pour s'en rapprocher de toute la mesure permise par nos terrestres moyens. *Se désapproprier*, c'est s'ôter la possession de soi pour la donner à Dieu ; c'est mourir à tout ce qui n'est pas l'objet du salut ; c'est faire de son cœur un désert qu'emplit seule la présence silencieuse du Maître et dont seules les suggestions divines troublent l'impassibilité.

Que l'âme n'espère pas atteindre jamais à ce degré d'absolu renoncement. La croyance même qu'on en jouit est un mouvement d'orgueil qui nous rejette plus avant sous l'empire et dans les petitesses du « moi ». — Il faut y tendre avec lenteur et obstination et souffrir toujours d'en être de plus en plus loin. C'est là, dira-t-on, une conception originale du christianisme, bien connue maintenant et devenue banale à l'usage. Prenez garde que l'œuvre des écrivains classiques est faite de ces banalités, et surtout pensez que ce sont toujours les mêmes objets qui sont soumis aux investigations des hommes. La gran-

deur et l'originalité consistent à pénétrer plus personnellement dans le patrimoine commun de sensations et d'idées accessibles à l'humanité. Un peu paradoxalement — mais si peu — on pourrait dire : rien n'est original de fond, tout est original de forme, j'entends de forme affective.

Personne, pas même l'auteur de l'*Imitation*, n'a senti comme Fénelon cette vieille idée chrétienne de renoncement. On le voit à la finesse dont il poursuit l'éternel ennemi des mystiques de tout âge et de toute religion, le « moi » spirituel ou charnel, ou plutôt toujours charnel, même et surtout quand il est spirituel. Il le chasse devant lui, il le débusque de ses retraites favorites, il le montre dans la partie de nous en apparence la plus pure, venant de Dieu.

« Cet amour-propre (1) fait dans l'usage des dons extérieurs la plupart des défauts sensibles. Dans l'usage des dons intérieurs, il fait une recherche très subtile et presque imperceptible de soi-même dans les plus grandes vertus ; et c'est cette dernière purification qui est la plus rare et la plus difficile ». Aussi ne se dissimule-t-il pas la surhumaine difficulté.

«... Tel qui est insatiable de mortification des sens manque de courage pour supporter la profonde mort qui est dans le renoncement à toute propre volonté. »

Les efforts presque toujours sont vains ; la chair triomphe. L'œuvre de Dieu ne peut s'accomplir. Il en parle avec une sombre désespérance : « L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort et non pas de vie ; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité et son impuissance. » — Et il résume tout, la difficulté et l'obstacle : « Il faudrait se faire taire pour écouter Dieu. »

(1) Entendre *amour-propre* au sens de La Rochefoucauld : *amour de soi.*

Un autre, bien plus tard, dira : « Voix de la chair, un gros tapage fatigué. »

Le chemin est ardu pour aller à Dieu ; il faut marcher sur son propre cadavre. Aussi quelle lenteur à se mettre seulement en route ! quel dégoût dès les premiers pas ! Va cependant, pauvre âme, ta bonne volonté te comptera. Voici qu'un rayon illumine la face douloureuse du pécheur. Dieu lui est présent enfin. Et le malheureux se donne dans ce cri sublime : « *C'est bien tard, mais c'est pour toujours.* »

Chose curieuse. A part ce mot, un des plus beaux qu'ait proférés une bouche humaine, la part faite à l'amour de Dieu semble petite dans ces lettres. Nous le verrons mieux tout à l'heure. Déjà nous pouvons noter chez Fénelon un manque d'ardeur, une passion pour Dieu plus intellectuelle que sentimentale. Ce chrétien était trop intelligent.

Nous nous en apercevons bien autrement le voyant à l'œuvre. Il se révèle ce que nous le devinions : un praticien d'âme de génie. Suivons-le dans sa voie sinueuse, tantôt fleurie, tantôt volontairement aride, où, pour le cacher, il ne perd jamais de vue le but. Et pour cela jetons d'abord un coup d'œil sur les sujets : les pénitentes.

*
* *

Elles sont peu nombreuses, car il ne les chercha pas et se déroba plutôt. Il n'y en a guère que deux qui méritent ce nom. Elles se partagent une bonne partie des lettres de direction. Le reste de ces lettres, un peu disséminé mais abondant en détails significatifs et non sans laisser de présenter des idées d'ensemble, manque de cohésion, de suite. Le roman n'est pas noué.

Car c'est un vrai roman que les relations spirituelles de

Fénelon avec la comtesse de Grammont, et surtout avec la comtesse de Montberon. C'est un roman psychologique d'une délicatesse rare, où l'on voit deux âmes supérieures s'épouser vraiment en Dieu et pour Dieu. L'union n'est pas sans orage, et le maître doit réprimer plus d'une rébellion de sa compagne fougueuse...

Il n'y a rien d'irrévérencieux à parler ainsi. L'idéal d'une direction est une union mystique. Le directeur prend dans sa main l'âme qu'il forme. Il n'est jamais sûr d'elle. En serait-il sûr, il ne s'en séparerait pas: Dieu aime ceux qui vont ensemble vers lui. Et puis comment abandonner ce qui a coûté tant de prières, tant d'efforts?

La comtesse de Montberon est une passionnée. Elle aime Dieu un peu tumultueusement. Le cloître même, mesurant trop l'effusion, ne convient pas à de telles âmes. Il leur faudrait les temps évangéliques et leur place est marquée dans le groupe touchant des saintes femmes. Et on doit vivre au XVII[e] siècle, le siècle pratique par excellence, l'époque du froid bon sens et du sens usuel un peu grossier. Jamais temps ne fut comme celui-là dénué d'envolée: c'est là même ce qui flétrit son génie. Le cœur doit se taire, le corps se plier aux convenances, la bouche se clore sur la prière qui voudrait ardemment jaillir vers le ciel, et se pincer sur des phrases correctes, mesurées, polies...

Or rien ne pèse comme de dissimuler sa passion. Tout ce qui nous écarte de son objet nous paraît inutile, et le temps que nous sommes obligés d'en distraire infertile et coupablement employé. « L'amour est insatiable d'amour; il cherche sans cesse son propre accroissement par la destruction de tout ce qui n'est pas nous. »

Distrait de la présence de Dieu, le chrétien, qui déjà sait que son ardeur, si vive soit-elle, n'est qu'un reflet glacé du pur amour, s'imagine le négliger et se dévore de remords. De lui la grâce semble se retirer. Jésus lui donne peu,

parce que lui-même a peu donné. Ainsi naît la redoutable maladie du scrupule.

C'est la maladie des grandes âmes : ce fut celle de Mme de Montberon. Et le génie du directeur méritait une telle matière.

Le scrupule finit par user la foi, tout au moins le zèle, ou jeter le croyant à corps perdu dans l'ivresse toujours croissante de l'ascétisme. Il n'est pas de sentiment qui supporte un examen minutieux de tous les instants sans se détruire ou s'exacerber jusqu'à la folie. On devine dans quelle voie dut se trouver tournée la pénitente.

Fénelon fut pour elle un modérateur. Or, rien que la passion haïsse comme le conseil, le bon sens, le frein, quand elle ne les méprise pas. Il fallait éviter ces écueils.

Le directeur parle. Qu'est-ce donc que ce scrupule perpétuel, sinon une certitude de *pouvoir* se perfectionner qui est déjà de l'orgueil ? Dieu aime la simplicité.

Soyez petit enfant. De lui tout vous vient. Vous souffrez de votre tiédeur. Mais il vous convient d'être tiède, et votre âme ne mérite pas encore le pur amour. Cet amour, Dieu le proportionne aux mérites et à la force de l'âme. « L'âme... malade de l'amour d'elle-même... a besoin que Dieu lui cache sa force, son accroissement et ses bons désirs. »

Implorer Dieu à grands cris, c'est vouloir lui forcer la main. C'est se juger plus digne qu'il ne nous a jugé. C'est encore l'éternel péché d'orgueil. Vous voulez sentir comme ont senti les grands mystiques, mais leur êtes-vous comparable ? Soyez simple ; ne vous tourmentez pas. Êtes-vous distrait, par exemple ? Revenez, dès que vous vous en apercevez, à votre objet, sans insister, sans ratiociner. « L'inquiétude sur les distractions est une distraction plus dangereuse que toutes les autres. »

De même, pourrait-on dire, la peur de ne point penser à

Dieu fait qu'on y pense mal et qu'on l'aime mal, sans la naïveté et l'abandon de cœur nécessaires.

La pénitente entend tout cela. Elle se calme un temps, puis l'idée fixe reparaît, renforcée encore par le repos ou la contrainte. Ce sont alors des éclats : le prêtre ne se soucie pas assez de l'âme qui s'est confiée à lui ; il la ménage trop ; par sa douceur il la perd. Faut-il donc que la brebis soit plus hardie que le pasteur ? Et le grand mot est lâché : Cherchons ailleurs une direction plus austère.

Fénelon écoute toutes ces plaintes avec une patience triste et lasse. Il sait qu'il va vaincre, mais l'effort semble lui répugner. Doucement mais sans fléchir il parle à l'emportée, et ses paroles sont comme une lente caresse. Qu'elle le quitte ! Il ne demande que son salut. Mais qu'elle prenne bien garde à la gravité et aux conséquences d'une telle résolution. Qu'elle se la sente vraiment inspirée par Dieu. Il faut de tels motifs pour laisser ceux qui mieux que nous connaissent ce qui nous est bon ! Après tout que cherche-t-elle tant ? Elle souffre : à ne plus souffrir. Il lui murmure alors ces paroles que seule une âme exquise put trouver : « Ceux qui ne veulent point souffrir n'aiment point, car l'amour veut toujours souffrir pour le bien-aimé (1). »

On se prend à rêver un dénouement à ce roman mystique, à s'imaginer la pénitente calmée par l'âge, enfin en paix, vivant doucement dans le voisinage d'âme de ce directeur qui sut aux mauvais jours la ramener d'un poing énergique, quitte à la bercer doucement après.

Il y a moins à dire sur Mme de Grammont. Non qu'elle soit insignifiante : elle a pour sa part la légèreté, la grâce. C'est une âme tendre et facile, peu profonde, — instinctive dirions-nous maintenant, — proie vouée au monde,

(1) Ceci est une citation extraite du *Chrétien intérieur* de M. de Bernières, né à Souvigny, mort à Caen en 1659.

semble-t-il, par le monde attirée irrésistiblement, et dont on n'aura raison qu'avec peine.

Il s'agit de combattre cette « dispersion d'esprit » qui nous fait sans cesse échapper à nous-mêmes et stérilise les efforts de toute éducation. Il s'agit de coordonner les sensations d'une nature prime-sautière en vue d'un état de l'âme supérieur : l'amour de Dieu, le souci du devoir chrétien. Comment amener à un objet si grave l'infinie mobilité d'une nature féminine ?

Se retrancher en soi, considérer l'extérieur comme chose inévitable mais néfaste et à quoi il faut se dérober à tout prix et à toute occasion, revenir patiemment à Dieu dès qu'on s'en voit écarté : telle est la méthode suggérée.

Cette méthode, le directeur en trace les règles générales et en suit dans leurs minuties les applications même matérielles. Il sait que rien ne vaut pour régulariser la pensée une heureuse disposition du temps, et il dresse à sa pénitente une manière d'horaire. Il gradue les exercices et les lectures, ne cherche qu'insensiblement à détacher de la vie mondaine.

Il veut surtout que toujours et à travers tout soit présente à l'âme chrétienne l'idée de salut, et se fasse sentir à elle l'amour divin. A ce prix seul, elle arrivera enfin à n'être plus soi, mais un reflet fidèle de l'inspiration divine, comme une infime partie de la conscience de Dieu.

Remarquez ce soigneux déblaiement dans notre vie morale de tout ce qui n'est pas exclusivement propre au chrétien, cette destruction de tout ce qui peut nous distraire de Dieu. Tous les efforts du psychologue — avec Fénelon c'est toujours le mot — tendent à créer un milieu parfait pour le développement d'un sentiment donné, et à instaurer ce sentiment de manière qu'il devienne promptement maître incontesté, ayant tout détruit ou tout absorbé. C'est la culture la plus minutieuse, la plus parfaite, sûre jusqu'à en être redoutable, de l'idée fixe ;

mieux que cela, c'en est la création. Que le sujet se rencontre un peu mieux doué qu'en ce siècle de gros bon sens, l'ascétisme et l'extase reparaîtront, le Dieu des premiers âges triomphera. Mais l'antique naïveté qui faisait les saints est chose passée; le fidèle dressé par Fénelon se présente à nous scrupuleux, sanctifié, mais sec, triste, un peu trop dédaigneux de ses frères terrestres.

*
* *

Douce, patiente, résignée, superficiellement attachée à ce qu'il est de meilleur parmi les biens de ce monde, santé, amitié, famille, ordre social, au fond fermée à tout cela, aveuglément, égoïstement seule avec son Dieu : telle apparaît l'âme chrétienne mûre enfin pour le ciel; telle la veulent les grandes mystiques, et c'est la fin de leur œuvre.

Œuvre effroyable et devant laquelle l'incroyant recule terrifié. Que s'y cache-t-il? Ce que l'homme recherche étourdiment, ce dont il ne s'est jamais autant rapproché : l'absolu. Plus de contingence ici en effet; un sentiment, l'idée, donc l'amour de Dieu, a tout submergé : temps, espace, personnalité, corporéité, vidant le cerveau, suspendant toute fonction vitale, annihilant l'être pour ne laisser subsister que l'âme, parcelle *une* de l'âme divine.

Le vaincu, c'est la vie. Voilà l'amer enseignement. Nous ne pouvons réaliser ce qui est la constante recherche de notre esprit, l'unité, sans sacrifier cette vie qui charme l'ingénuité de nos premiers pas et que nous aimons, malgré la douleur, à travers la douleur. L'idéal proposé à l'homme, c'est de ne plus rien avoir de l'homme, d'attendre avec une impatience non dissimulée la mort libératrice. Ainsi peut s'expliquer la malédiction jetée dès les origines

sur l'existence ; ainsi se comprend le mot lugubre de Fénelon : « L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort et non pas de vie... »

Les fidèles sont trop loin de cet inaccessible idéal pour en sentir l'amertume ; les incroyants luttent contre lui sans répit ; les esprits qui l'ont conçu en restent comme flétris s'ils n'ont pas la naïve fraîcheur des premiers âges. L'être moderne, affaibli par une aptitude maladive à la sensation, ne peut impunément le manier. Et c'est ce qui éclaire cette sécheresse d'âme de Fénelon, le tourment fixe et invincible de sa vie.

*
* *

Car il est sec. Il n'a pas la chaleur du sentiment qui unit dans un contact vibrant l'homme à la terre, le fidèle à Dieu. Désabusé, triste, il attend et appelle le rayon divin qui enfin animera son cœur, illuminera sa voie. C'est là un état qui, si contraire soit-il à l'idée qu'on se fait usuellement de cet homme, ne peut être mis en doute cependant. Il cache cette misère sous la discrétion de sa forme, souple, sinueuse, et dont la grâce presque voluptueuse fait illusion. Avec ses pénitentes il s'abandonne un peu. Sondant le cœur des autres, il ne peut s'empêcher d'un triste retour sur le sien. Confidences inestimables qui nous permettent de nous faire une idée de ce grand séducteur si mal connu.

L'erreur de ses juges s'explique. Ils l'ont vu dans la période triomphante de sa vie, sur les marches du trône, doux, accessible, facilement attendri, fidèle, cherchant à plaire et ne demandant qu'à aimer. Ils ont perçu sous ces formes aimables l'ambitieux qui ne perd pas de vue son but, voila-t-il sa route sous des fleurs, et rêva d'une royale tutelle. Et ils l'ont déclaré, sans se tromper du tout au tout, un peu égoïstement hypocrite.

Ils ont oublié les désillusions du début, les amertumes entrecoupées d'espoir de la fin, et surtout l'aiguë intelligence de l'homme.

Être intelligent, c'est ne point s'abuser sur soi non plus que sur les autres, c'est dépister les motifs derrière les prétextes, c'est même sentir, confusément si l'on veut, mais sentir enfin la vanité de ses plus chères croyances. L'intelligence, comme un vent desséchant et irrésistible, flétrit les plus beaux fruits de l'imagination.

Fénelon était très intelligent. Il a parcouru à peu près le cycle des émotions humaines. Il a vu s'effondrer ses espoirs suprêmes, ce rêve de gouverner qui fut sa faiblesse, qui le fit homme d'action alors que la destinée le réduisit uniquement à mener quelques pauvres âmes féminines. Mais il était chrétien. En lui le chrétien triompha du pessimisme, de la désespérance ; seulement il fut dans la lutte irrémédiablement atteint.

Il ne peut goûter aucune joie. Il est incapable d'aller vers Dieu avec l'élan d'amour des âmes simples. Certes, il croit avec ferveur. Il est en paix, mais quelle paix !

« ... Pour moi je suis dans une paix sèche, obscure et languissante, sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun, sans aucune vue d'avenir en ce monde, avec un présent insipide et souvent épineux, avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût... Le monde me paraît comme une mauvaise comédie... Je me méprise encore plus que le monde : je mets tout au pis aller, et c'est dans le fond de ce pis aller pour toutes les choses d'ici-bas que je trouve la paix (1). »

L'accent du désespoir contenu est-il jamais allé si loin? Est-ce là du Fénelon officiel ?

Il fut aimant pourtant, et pour son malheur encore :

(1) Lettre du 8 novembre 1700, à la comtesse de Montberon.

« En commençant même cette lettre, dit-il, je me suis fait des règles de discrétion, mais à la quatrième ligne *mon cœur m'a échappé.* » Et ailleurs : « ... L'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. »

Il désira surtout d'aimer ; il souffrit et du désir et de ses rares satisfactions.

Ses affections se raréfièrent. Sur la fin, il était surtout attaché avec une maladive tendresse de vieillard à son neveu, le marquis de Fénelon. Une plaie aussi pour lui, ce désir d'aimer se heurtant à l'impuissance, à la sécheresse. « Pour moi, mon cœur est sec et languissant ; la vie ne me fait aucun plaisir. »

Son caractère se ressentit de cette profonde tare sentimentale. Lui, la grâce et l'urbanité mêmes, en vint à s'impatienter, à être brusque un peu, avec un soupçon de dureté. Il a, avoue-t-il, l'esprit complaisant et flatteur, mais, ajoute-t-il, « quand rien ne m'impatiente dans le commerce ».

Il ne faut pas s'attendre cependant, en abordant les lettres spirituelles, à découvrir dès les premières lignes les confidences d'un désespéré. Un jugement superficiel et général de cette partie de la correspondance ne ferait même que confirmer l'opinion reçue sur son auteur. Grâce, élégance, amabilité, flottent encore ici à la surface de l'œuvre. C'est l'âme qui est atteinte, et elle est presque toujours jalousement, un peu dédaigneusement voilée. Les moments sont rares où, « le cœur lui échappant », Fénelon le laisse entrevoir. Mais alors le spectacle est tellement inattendu, si émouvant, qu'on oublie tous les ornements et les accessoires du caractère pour ne s'intéresser plus qu'à cette humanité frappée dans la source même de ce qu'elle croit sa raison d'être. On sent combien vaine et de première vue était l'opinion qu'on avait prise d'un tel homme, et qu'il s'agit de lui restituer dans notre esprit son vrai

aspect, faisant passer au second plan ce qui nous en avait paru essentiel.

*
* *

Vrai Hellène égaré dans ce XVIIe siècle un peu lourd, tel est bien Fénelon quant à l'esprit. Amour-propre, amour-ambition, ces mots pourraient en effet résumer son caractère. Mais cela l'enveloppe sans vraiment l'atteindre et ne fait que le dissimuler.

Ce fut une âme ardente qui mesura, comme les grandes âmes, l'irrémédiable disproportion de la réalité au désir, et en resta flétrie.

Homme, il eut la passion de gouverner, en conçut l'inanité, et ne put s'empêcher de souffrir de ne pouvoir la satisfaire. Chrétien, il ne put aimer son Dieu. Son intelligence enraya l'ardeur mystique qui lui aurait donné les joies d'une sainte Thérèse. Il manqua tout : le ciel et la terre. Et il était tendre autant que le comportent l'égoïsme terrestre et l'intelligence humaine. Il souffrit d'une souffrance oubliée de son siècle, qu'il ne formula pas et que nous connaissons trop : le torturant désir de l'infini inaccessible. Et cela le rend, parmi ses contemporains, le moins étranger à notre temps. Génie bien humain, il comprendrait l'angoisse moderne et il aurait pu dire avec son maître : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

II. — Correspondance.

Le reste de la correspondance nous permettra de saisir Fénelon sous un aspect plus détaillé, plus concret et non moins intéressant. Autour de l'état mental qui est le fond de notre personnalité, la déguisant souvent, la décelant quelquefois, se groupent des états secondaires qui nous manifestent au monde extérieur et constituent à proprement parler le caractère, forme de nos tendances.

C'est ce que çà et là nous allons recueillir de Fénelon pour l'avoir enfin en entier devant nous. Le jugement, cette fois, va se rapprocher davantage de la formule classique, parce qu'il sera plus superficiel, mais au moins saurons-nous ce qui se cache derrière et pourrons-nous apporter l'essentielle restriction qui convient.

Les lettres pourraient ainsi se classer : lettres relatives aux affaires religieuses, lettres relatives aux affaires politiques, lettres d'amitié ou de famille. Les premières nous montrent Fénelon dans ses embarras religieux et son catholicisme militant ; les autres, le politique qu'il aurait voulu être et dont naïvement il croyait remplir le rôle ; les dernières enfin, l'ami fidèle, zélé, et l'oncle exquis, tendre, bonhomme et fin, un peu radoteur, qu'il devint quand il en eut le temps.



Dans la grande querelle religieuse du XVIIe siècle, il est sans réserve pour les jésuites (1). Son intelligence, son goût classique, devaient l'attirer vers eux, et aussi peut-être un vague désir de marquer sa soumission au roi, de faire sa cour, à quoi il ne manqua jamais, paraissant avoir pour Louis XIV un peu de l'âme de Racine. Cette dernière considération peut seule expliquer l'âpreté qu'il montra contre les jansénistes, se férocité à leur égard. Il les poursuit sans relâche, les dépiste, parle souvent des difficultés que lui donne son diocèse qu'ils infestent.

Du moins il le dit. En réalité, il fut, paraît-il, avec eux d'une « grande douceur ». Cette opinion de du Bausset est corroborée par Saint-Simon, qui n'est pas suspect de bienveillance. « Ils (les jansénistes)... ne s'émurent de rien

(1) Il dit des *Provinciales* qu'elles ne sont « que l'apparence de la vérité ».

à l'égard de leur archevêque qui, contraire à leur doctrine, leur laissait toute sorte de tranquillité. »

Tant mieux. Il nous en eût coûté de trouver dans Fénelon une dureté effective autre qu'un mouvement d'humeur.

Et cependant... on ne peut passer condamnation légèrement. Nous ne ferons qu'effleurer la question qui comporterait seule une longue étude, mais il faut en dire un mot. Saint-Simon ne parle que des jansénistes, très répandus dans un monde que Fénelon ne détestait pas, et en quelque sorte ses pairs, et voici d'ailleurs un livre écrit pour infirmer le témoignage de du Bausset et proclamer *l'Intolérance de Fénelon*. Ce livre est celui de O. Douen, ancien pasteur (1).

La qualité de l'auteur nous rendrait l'œuvre suspecte sans l'allure violente de la préface, peu faite pour modifier notre impression première. Et, en effet, c'est de la polémique. L'œuvre des « Nouvelles Catholiques » ne fut point si digne, et plus d'une fois on usa de la force à l'égard des catéchumènes; les missions de Saintonge ne différèrent pas beaucoup des autres, et les dragons, avant, après, même pendant, jouèrent leur rôle. Fénelon appelle le schisme « le crime le plus énorme »; il dit, parlant de la vigilance des évêques, qu'ils doivent « écraser les loups partout où ils paraîtront ».

Voilà les griefs de Douen.

Ils sont peut-être légitimes, et cela ne prouve rien.

Douen a presque l'air de s'étonner que Fénelon ne tolère pas le culte réformé. Comment un évêque l'aurait-il fait? Quel ministre d'une religion au pouvoir laisse-t-il jamais subsister un culte hérétique à côté du culte officiel? Si l'œuvre des « Nouvelles Catholiques » fut mauvaise, pourquoi s'en prendre à son directeur qui n'en est nullement responsable, et qui a pu même adoucir la dureté, si

(1) *L'Intolérance de Fénelon*, par O. Douen, ancien pasteur.

dureté il y eut, de l'institution? Si les dragonnades étaient une détestable habitude du temps, pourquoi en accuser enfin celui qui plutôt chercha à les éviter?

En réalité, Fénelon n'a nullement été tolérant en esprit, et il ne pouvait l'être. Mais il l'a été par tempérament. Il a agi avec douceur en général là où il aurait pu user de la force. Il n'a point trop hurlé avec les loups, et de cela il faut savoir infiniment gré aux hommes. — D'un autre côté, la colère d'un pasteur contre un évêque qu'il déclare « sec, étroit, sans élan, emprisonné dans le système autoritaire de la scolastique » (1), et son zèle à tourner la finesse énergique en hypocrisie et violence, n'ont rien que de très naturel. Son animosité a eu cela de bon qu'elle nous a préservé de voir en Fénelon un Renan, ce qui eût été le comble du ridicule.

Fénelon a été amené dans sa polémique personnelle à donner l'exacte mesure en mal de son caractère, qui connut peu le pardon des offenses et l'amour des ennemis. Il se soumet et se tait, mais chaque ligne, en apparence indifférente, crie le hautain et indicible mépris qu'il a pour ses adversaires et pour ses juges. Dans ses rapports directs avec Bossuet, il fait un peu patte de velours, mais ailleurs il lance contre lui des mots terribles. « M. de Meaux vous a redit comme des impiétés des choses qu'elle (Mme Guyon) lui avait confiées *dans le secret de la confession.* » (7 mai 1696, à Mme de Maintenon.) Il ne craint pas d'insister. Heureusement pour lui de telles insinuations sont rares.

Cette même lettre d'ailleurs ne lui est point du tout favorable. Elle touche à une question plus troublante, celle de Mme Guyon.

Là encore il ne faut rien s'exagérer. Fénelon paraît abandonner son amie. Il consent, dit-il, à la voir finir ses jours dans une prison. Mais il exagère ainsi sa pensée dans

(1) O. Douen, *loc. cit.*

les lettres semi-officielles, susceptibles de passer sous les yeux du roi. Et, ajoute-t-il en substance, « si elle est vraiment coupable d'avoir les idées dont on l'accuse », contre quoi il proteste toujours. Jamais il ne l'a reniée. C'est beaucoup de la part de quelqu'un qui eût bien voulu rentrer en grâce et qui s'y efforça.

Comme évêque, il est au-dessus de toute louange. Le bien de l'Église fut toujours pour lui la chose essentielle en ce monde.

Nous avons dit un mot de son penchant pour les jésuites qui travaillent à la gloire de Dieu un peu par tous les moyens. Il est décidé à attaquer *malgré le roi* la théologie de Habert. Il est vrai, il expose sa décision au P. Le Tellier et paraît après y renoncer ou prendre une voie détournée. Mais la protestation demeure...

Il reste donc qu'il n'a pas craint de déplaire quand l'intérêt de la religion était en jeu. Il n'a pas hésité non plus à se prononcer selon ses vues quand il s'est agi du bien de l'Etat. Et il l'a fait avec un zèle naïf qui étale sans qu'il s'en doute son secret et impuissant désir de gouverner.

***

Les lettres de Fénelon touchant aux affaires publiques se partagent inégalement entre les ducs de Chaulnes et de Chevreuse, à l'avantage de ce dernier. Elles renferment quelques conseils relatifs à l'éducation du duc de Bourgogne sans trop grand intérêt ni importance, ses vues sur les affaires courantes, tant militaires qu'autres, et, par occasion, surtout militaires : on était en pleine guerre de la succession d'Espagne. — Il ne fut pas bon prophète. Il croyait le roi irrémédiablement perdu et se déclarait pour la paix à tout prix, acceptant même l'abandon définitif du roi d'Espagne. Il apprécie les généraux et leurs mouvements stratégiques, paraît préoccupé de la question des

approvisionnements, et on dirait par instants que le souci de la campagne pèse effectivement sur lui.

Il serait aisé de se moquer. Mais, à la réflexion, n'est-ce pas un peu de pitié qui vient pour cette intelligence troublée ici par un stérile désir de pouvoir qui s'est transformé en manie? Ce rôle politique qui lui a si désastreusement échappé, Fénelon s'imagine pouvoir y prétendre en agissant indirectement auprès du conseil par le duc de Bourgogne ou les ducs de Chaulnes et de Beauvilliers. Et à la vérité il ne se fût peut-être point illusionné si la « cabale » du dauphin eût eu une autorité quelconque. Mais de toutes elle était la plus discréditée. MM. de Chaulnes et de Beauvilliers durent lire, navrés, les lointains conseils de leur ami et... se taire.

Cette situation, qui sautait aux yeux des moins clairvoyants et même des personnes éloignées de la cour, Fénelon ne paraît s'en douter que si, par hasard, il ne songe point à intervenir. Partout ailleurs, dès qu'il s'agit de la « situation », il se met à ratiociner avec un naïf empressement.

C'était donc un ambitieux, et plus : une manière de type abstrait de l'ambition. Ni l'intérêt, ni le caprice en effet, ne l'ont guidé. Vraiment et naturellement il fut de ces hommes qui se croient délégués par un Dieu providentiel au gouvernement des autres hommes, et ne peuvent s'imaginer qu'on ait réussi à les écarter des affaires. L'ambition, chez Fénelon, est un trait original et initial du caractère, un fait, pour parler une langue un peu spéciale, plutôt psychique qu'extérieur et de relation. Et cela n'est pas pour nous le rendre plus déplaisant.

* * *

Il nous reste à le voir sous un aspect un peu inattendu et d'autant plus intéressant. Il aima sa famille

avec patience, dévouement, et fut pour son neveu, le marquis de Fénelon, un père à la tendresse inquiète et inlassable.

Ce jeune homme, élevé à Cambrai sous les yeux de son oncle, nous apparaît d'ailleurs, si dépourvu de génie, au moins doué d'un excellent naturel. Il eut l'honneur de donner au public dans les éditions in-folio et in-quarto les écrits de Fénelon « que les circonstances lui permirent de faire connaître ». (Du Bausset.) Il tenta en 1724 à Avignon, en Hollande en 1736, avec un zèle honorable le même travail pour les œuvres spirituelles. Mais il se laissa leurrer par l'espoir d'une publication en France, finit par se décourager devant les correctifs imposés par l'administration, et se désintéressa de l'édition princeps de 1739. C'est avec lui surtout que Fénelon, sur la fin de sa vie, aime à s'entretenir. Il avait reçu pendant la campagne de 1711 en Flandre une blessure à la jambe. Il en est question dans chaque lettre. L'oncle a pour son fils d'élection le cœur d'une mère. Il en arrive à ne plus guère songer ici aux recommandations spirituelles ou morales, et parle avant tout remèdes et consultations médicales. Il s'informe avec sollicitude, s'inquiète, s'agite, et nous serions tentés de sourire de ses redites si nous ne sentions là encore de la douleur. L'amour, chez Fénelon sentiment vivace et déçu, n'a pu prendre cette dernière forme sans revêtir en même temps un caractère maladif.

Une affection douce, persévérante, le porte vers ses amis à qui il demeura immuablement fidèle. Leur famille même l'intéresse, et il use à leur égard une illusoire influence. Surtout il s'inquiète du spirituel, et ses lettres d'amitié prennent l'allure de vraies lettres de direction. La mort de ceux qui lui furent chers le jette presque dans le désespoir : on le devine à l'expression, contenue, mais trahissant le désarroi du cœur.

*
* *

Ce fut un esprit distingué, une personnalité haute et puissante, une âme désenchantée et un homme de génie. Il exprima dans une langue forte, harmonieuse, claire, des images riantes, des idées justes, aussi des sensations subtiles. Et il marqua le tout de l'empreinte des maîtres qui n'est que le reflet de leur caractère exceptionnel.

Par sa vie morale et intellectuelle plus que par ses livres, il s'isole de son temps, un peu de tous les temps. Il n'a pas d'âge, et son œuvre psychologique demeure un document précieux et troublant.

Et voilà que son individualité, que l'admiration officielle a comme usée et affadie, se dégage. Doux, insinuant, poli, rendu d'allure un peu suspecte par l'hypocrisie du siècle, au fond dédaigneux, pénétré de l'*omnia vanitas* du morne Cantique, perdu dans l'aridité de son âme déçue, François de Salignac de la Mothe Fénelon nous est un impérissable exemple de l'éternelle et tragique lutte de l'homme contre sa destinée morale.

GONZAGUE TRUC.

Les grandes premières romantiques

CHATTERTON, D'ALFRED DE VIGNY

(12 février 1835.)

ALFRED DE VIGNY ET MARIE DORVAL.

En 1835, — sans encore oser l'avouer très haut, — on commençait dans le public et même un peu dans la jeunesse romantique à être assez las du drame fougueux et coloré, violent et invraisemblable, forgé selon la méthode de Dumas et celle de Victor Hugo. On avait vu beaucoup de rapts, d'assassinats, d'empoisonnements, d'hommes masqués se promenant derrière les murailles, d'incestes et d'adultères depuis quelque dix ans ! Et plus l'engouement avait été formidable pour les poètes de la jeune école, plus la réaction allait se montrer terrible et achever rapidement son œuvre.

La couleur extravagante et aveuglante au nom de laquelle

SOURCES PRINCIPALES. — ALFRED DE VIGNY : *Journal d'un Poète*. — LAMARTINE : *Souvenirs et Portraits*. — THÉOPHILE GAUTIER : *Histoire du Romantisme ; articles divers*. — MAXIME DUCAMP : *Souvenirs littéraires*. — MOLÉ : *Discours prononcé à la réception d'Alfred de Vigny à l'Académie Française*. — JULES JANIN : *Histoire de la Littérature dramatique*. — ALEXANDRE DUMAS : *Mémoires*. — SAMSON : *Mémoires*. — HENRY MONNIER : *Mémoires de M. Joseph Prudhomme*. — PAUL FOUCHER : *Entre Cour et Jardin*. — LÉON SÉCHÉ : *Alfred de Vigny*. — EMMA SAKELLARIDÈS : *A. de Vigny auteur dramatique*. — MAURICE PALÉOLOGUE : *Alfred de Vigny*. — CHARLES MAURICE : *Le Courrier des Théâtres*. — CHARLES SÉCHAN : *Souvenirs d'un homme de théâtre*. — *Le Constitutionnel* de 1835. — *La Revue des Deux Mondes* de 1835. — *Le Journal des Dames et des Modes* de 1835, etc...

s'était faite surtout la révolution poétique, prenait déjà des nuances apaisées, se fondait peu à peu en teintes moins criardes, en tons moins tranchés. Et au-dessus de la peinture, au-dessus de la langue, au-dessus même de la sacro-sainte couleur locale, l'Idée réapparaissait, étouffée si longtemps par le Verbe, s'éveillant d'un long sommeil, mais toujours jeune et prête au triomphe. On l'entourait encore de précautions oratoires, on la dissimulait sous des rancunes politiques, ou plutôt on en faisait un instrument de vengeance sociale, et les *bouzingots* chevelus au républicanisme ardent avaient montré trois ans auparavant la vitalité de leurs opinions à la première du *Roi s'amuse*. Mais tout ceci n'était que les prodromes d'une évolution plus large et plus lointaine dans laquelle on devinait que les sentiments allaient se subordonner aux idées, que les crises de conscience allaient rejeter au second plan les péripéties dramatiques de l'action. Sous quelle forme allait se produire cette réaction brutale, on ne savait, mais chacun la sentait confusément dans l'air.

D'autre part, après les heures enivrantes de la vingtième année étaient arrivées chez les poètes les heures plus calmes et plus mélancoliques de la trentième. Après l'enthousiasme était venue la rancune, après l'illusion le réveil brusque de la réalité. Pour une bohème galante ou dorée, dont les émules réussissent, que de misères inavouées et lamentables qui geignent et désespèrent ! Pour un milieu de jeunes fous pleins de talent et d'une gloire déjà à demi consacrée, comme le cénacle qui met en révolution l'impasse du Doyenné, que de malheureux solitaires, errant dans Paris, le cœur enfiévré et l'estomac vide, que de pauvres inconnus, que de désillusionnés, que de ratés ! Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Gérard de Nerval, Gavarni, Rogier, Boulanger, Nanteuil, romantisme brillant, jeunesse éclatante qui fulgure au ciel

de Paris, qui éblouit et qui fascine et qui attire dans son orbe les cœurs simples, les âmes naïves de la silencieuse et ardente province ! Louis Berthaud, Veyrat, Lassailly, Hégésippe Moreau, Elisa Mercœur, Escousse, Lebras, tous les poètes maudits, tous les traîneurs d'hôpital, tous les désespérés de la vie et tous les suicidés, voilà les cadavres de la grande bataille romantique qui jonchent le sol parisien. L'ardeur du combat a étouffé leurs plaintes, a éteint leurs sanglots; mais maintenant que les fumées se dissipent, leurs corps apparaissent, plus livides encore, semble-t-il, et plus repoussants pour la bourgeoisie moralisatrice et bien pensante de Louis-Philippe. On en voit quelques-uns, on en devine d'autres, et certains se détournent avec dégoût, et, beaucoup, très émus, tentent d'expliquer, de commenter. Dans cette grande vague de rénovation sociale qui commence à se dessiner et qui va emporter la royauté, on entend déjà parler à demi-voix des droits et des devoirs sociaux, des imprécations contre la société, des Droits sacrés du Poète; mais nul encore n'ose prendre la parole, n'a osé proclamer tout haut ce qu'on avance tout bas.

Or un homme est là qui a constaté en lui-même cette lassitude du romantisme déjà un peu fané, qui, sans s'être grisé beaucoup d'images et de couleurs, a sacrifié cependant, à sa manière, à la rénovation poétique, et qui, maintenant, sent plus profond que jamais le besoin de se retremper aux sources de l'idée pure ; un homme qui connaît la passion, puisque depuis plus de quatre années il vit de l'amour le plus profond et le plus tempétueux ; un homme enfin et surtout qui n'ignore rien des détresses lamentables et des agonies sans nom de certains de ses frères en poésie et qui, par l imagination, a souffert leurs souffrances avec une acuité incroyable, — et cet homme, c'est Alfred de Vigny, et c'est lui qui va prendre la plume et écrire d'une haleine ce drame court, vigoureux et

effroyable de *Chatterton* dans lequel il versera tout le trésor de sa sensibilité et de son intelligence.

A ce moment, il a trente-sept ans. Jamais sa physionomie n'a été à la fois aussi mâle et aussi immatérielle. Son nez fin et mince descend en ligne droite sur sa bouche ; ses lèvres, rarement fermées, ont le pli habituel d'un sourire en songe ; son menton solide est carrément dessiné ; il porte bien l'ovale, ni trop fermé, ni trop ouvert de sa figure. Son teint a conservé la fraîcheur et la blancheur rose de celui d'une vierge. Il y a plus en lui d'un immortel que d'un malade. Sa voix a le timbre grave et égal d'un esprit qui parle de haut aux hommes. Sa main est très belle ; ses dix doigts, réunis et collés ensemble, s'étendent avec un mouvement régulier et calme vers son interlocuteur, comme dans la démonstration la plus pacifique. Ce geste de vieillard porte la persuasion, jamais la colère, dans l'âme de ceux qui l'écoutent : c'est le geste de la conviction. Sa taille n'est ni petite, ni haute, mais admirablement proportionnée ; ni gras, ni maigre ; la matière n'a rien à faire avec cette nature éthérée et immuable. Certains vont même jusqu'à prétendre qu'il y a en lui de l'immatérialité : Dumas, qui l'admire, raconte en riant à ses amis qu'il ne l'a jamais vu à table, et Dorval avoue parfois la même chose, avec un étonnement qui tient presque de la terreur.

Ame haute et sereine, il a vécu jusqu'à trente-trois ans dans une perpétuelle hallucination séraphique. Il n'a encore aimé qu'en imagination, tant son idéal d'amour est difficile à réaliser. L'idée abstraite, l'esprit pur, la Muse, Psyché, ont été sa première passion ; son âme tourmentée se reposait sur des idées revêtues de formes mystiques qu'il étreignait amoureusement et dont il jouissait comme si elles avaient été de chair et d'os. La femme de son rêve, c'était la Francesca de Rimini qui montait vers le ciel, tenant entre ses bras l'âme bien-aimée de Paolo. Et ce sensuel

spiritualiste trouvait que la volupté de l'âme était infiniment plus forte que celle des sens, et que l'extase morale était supérieure à l'extase physique.

En 1829, il rencontre Marie Dorval, et voilà sa vie bouleversée à jamais. Tout ce qu'il a rêvé, tout ce qu'il a imaginé, tout ce qu'il a senti par avance, il le cristallise autour du visage de cette femme qui devient pour lui plus qu'une amoureuse, qui incarne l'idéal même qu'il s'est formulé en lui-même.

C'est qu'elle est exactement la contre-partie de sa propre personne. Elle lui apporte les qualités qui lui manquent, elle le complète d'une manière absolue. Elle n'a vécu jusque-là que par l'action, lui n'a vécu que par le rêve. Leur union devient comme l'accord mystique du rêve et de l'action.

Elle était aussi la plus délicate nature féminine qui se pût voir. Elle souffrait de tout. Avec cela, aussi prête à l'espérance que vive au découragement. Elle aimait par tous les pores, et chaque molécule de son être était, à elle seule, un centre vital, de sorte que ses sensations se multipliaient à l'infini. Elle savait vivre plusieurs vies en quelques secondes.

Cette richesse de sensibilité s'alliait ainsi admirablement avec l'inactivité extrême du poète, comme la tristesse passionnée de l'école romantique se coulait savamment dans les veines de Dorval en donnant à son être un charme incomparable.

Son génie théâtral était ainsi à la hauteur de son âme elle-même. Jamais on n'avait encore rencontré au théâtre actrice si profondément féminine. Avec sa voix émue, troublée, qui semblait vibrer dans les larmes, elle s'insinuait doucement au cœur, et, en quelques phrases, s'emparait du public mieux que n'eût pu le faire une actrice de talent impérieux et de beauté souveraine. Elle avait des accents de nature, des cris de l'âme qui bouleversaient la

salle. La première phrase venue lui fournissait l'occasion d'effets prodigieux. Il ne lui en fallait pas tant : à la manière dont elle dénouait les brides de son chapeau et le jetait sur un fauteuil, on frissonnait comme à la scène la plus terrible. Elle était unique et formidable.

Cet admirable tempérament d'artiste et d'amoureuse, Vigny le pressent dès leur première rencontre, comme il prévoit les stades douloureux que cette passion lui fera parcourir. N'importe ! Il se jette en ce cœur dévoré de flammes inextinguibles, il voudrait s'y perdre à jamais !

Désormais voilà son existence tout entière consacrée à la passion. Pour faire briller celle qu'il aime, pour faire apparaître tous les dons qui se dissimulent encore en cette femme adorée, il se met résolument au théâtre, lui, l'homme du rêve et de la contemplation mystique. Il traduit pour elle *Othello*, il compose la *Maréchale d'Ancre*, il écrit *Quitte pour la peur*, afin de montrer qu'elle est capable de jouer la comédie légère. Mais ces premiers efforts ne lui suffisent pas : il n'a pas encore su faire éclater à son gré la nature passionnée et diverse de sa maîtresse, ce tempérament de feu, dont, hélas ! il est l'un des premiers à souffrir, car il sait qu'elle le trompe, qu'elle le trahit, non par lâcheté, mais par faiblesse, victime qu'elle est de son cœur bon et facile, sensible aux séductions.

Malade et souvent désespéré lui-même, il passe pourtant les nuits à écrire pour elle. Il veut faire jaillir de son cerveau ce drame sombre et cruel où il montrera la lutte entre le Rêve et la Réalité. Cette âme blessée et meurtrie vingt fois qu'est la sienne, il veut l'exposer toute pantelante devant la rampe, et, pour donner plus de tristesse à sa destinée, il veut faire du poète qu'il met en scène un pauvre honteux, un malheureux semblable à ces errants de la poésie et du rêve qu'il rencontre, faméliques et désespérés, portant aux quatre coins de la ville immense leur dégoût de la vie avec leurs illusions brisées. Tous ces

Chatterton réels qu'il a pu observer dans la rue, au théâtre, dans les coulisses, dans le monde même où ils risquent parfois leurs vêtements luisants et leur air minable, il veut les symboliser tous dans la grande figure de Chatterton, il veut leur insuffler la vie, un soir, apprendre leur existence au public de Paris, à celui de la France, à celui du monde entier, montrer leur destinée, les venger par là du dédain ou de la haine dont les accable une bourgeoisie sans idéal et sans cœur.

Avec fièvre, avec une sorte de rage, il l'écrit son drame, tel qu'il l'a toujours conçu : une protestation hautaine de la Poésie contre la Réalité, un geste de vengeance du poète à la société qui l'accable. Et chacune de ses souffrances personnelles vient raviver son émotion, accroître la vivacité des images qui s'enchevêtrent dans son cerveau.

Bientôt la dernière ligne de son œuvre est tracée, et la pièce est aussitôt reçue au Théâtre-Français. Vigny y compte une amitié puissante en la personne du baron Taylor. Le commissaire royal qui a la haute main sur les théâtres subventionnés est un camarade de régiment de l'auteur d'*Othello*. Une intimité très grande s'est établie entre ces deux hommes, également fiers et loyaux. Alfred de Vigny a introduit Taylor dans le salon de Nodier où il lui a fait faire connaissance avec Hugo. Taylor y a connu les principaux acteurs de la révolution romantique, il s'est lié avec tous, il est devenu l'ami d'un grand nombre. Il a beaucoup de reconnaissance à Alfred de Vigny et il l'a déjà servi l'année précédente en l'aidant à faire entrer Marie Dorval au Théâtre-Français.

C'est, en effet, le 21 avril 1834 qu'elle y a débuté comme pensionnaire dans *Une Liaison*. Elle a acquis tout de suite auprès du public de la Maison de Molière une autorité indiscutable, mais ce n'a point été, hélas ! sans une lutte acharnée avec ses camarades. Un artiste de grand talent qui entre au Théâtre-Français et menace d'y prendre une

place prépondérante, c'est toujours une calamité pour les sociétaires. Mlle Mars se sent directement menacée lorsqu'elle a vu Mme Dorval reprendre dans le courant de l'année 1834 tous les rôles qu'elle-même a créés, et, surtout, lorsqu'on apprend à la fin de décembre que c'est à la nouvelle pensionnaire que sera confié le principal rôle dans la pièce de Vigny. Tout d'abord, on ne veut pas y croire. Puis, bientôt, il faut se rendre à l'évidence : Marie Dorval est chargée du rôle de Kitty-Bell, Joanny fera le Quaker, Geffroy, Chatterton, et Guiaud, John Bell.

Aussitôt une sourde clameur s'élève et grandit dans les couloirs de l'auguste théâtre : est-il vraisemblable qu'une actrice du boulevard qui, hier encore, était à la Porte Saint-Martin, veuille enlever un rôle qui échéait naturellement à Mlle Mars, et que le directeur, que le ministre, permettent une pareille usurpation.

Les rumeurs sont si violentes, les protestations si audacieuses qu'elles viennent aux oreilles du poète. Du reste, la petite presse donne tout entière. Chaque jour, quelques lignes tendancieuses et aigres-douces soulignent dans toute son horreur ce qu'on appelle déjà « le scandale du Théâtre-Français ».

De toutes ces protestations, Alfred de Vigny n'a cure : « Que ce soit scandaleux ou non, répond-il, telle est ma « volonté, et j'entends qu'elle soit faite, autrement, ma « pièce irait à la Porte Saint-Martin rejoindre Mme Dorval.» Des amis l'approuvent, mais le pouvoir n'y comprend rien, et, comme les comédiens de Molière sont puissants, ils parviennent à mettre le ministre dans leur jeu.

A quelques jours de là, avant que les répétitions commencent et que tout soit définitif, le ministre des beaux-arts rencontre Alfred de Vigny au foyer de l'Opéra :

— Il paraît, Monsieur le Comte, lui dit-il, que vous êtes à la veille d'un grand succès ! Je vous félicite de cet

heureux événement et surtout d'avoir Mlle Mars pour principale interprète.

— Que Votre Excellence me permette de lui dire qu'elle est mal informée : ce n'est pas Mlle Mars, c'est Mme Dorval qui créera le rôle de Kitty-Bell, et je puis vous assurer qu'elle y sera magnifique.

— Cependant, Monsieur le Comte, Mlle Mars a des titres et une royauté !

— ... Que Dorval n'a peut-être pas encore conquis, mais qu'elle aura demain, je vous le jure.

La partie est perdue pour cette fois. Prudemment, le ministre bat en retraite, mais ce sera bientôt le tour du roi.

Au bal suivant qui eut lieu aux Tuileries, Louis-Philippe demande qu'on lui présente le poète :

— Permettez-moi, Monsieur de Vigny, de vous adresser mes félicitations pour le grand succès qui se prépare en votre honneur et aussi pour l'heureux choix que vous avez fait de Mlle Mars comme interprète. C'est une admirable actrice, et nous irons, la reine et moi, l'applaudir dans cette nouvelle création.

— Que Votre Majesté daigne me pardonner, mais ce n'est point à Mlle Mars que j'ai confié le rôle de Kitty-Bell. J'ai cru devoir en disposer en faveur de Mme Dorval, une grande actrice, elle aussi, et qui possède précisément la grâce, la poésie, la passion que j'ai prêtées à mon héroïne.

— Je souhaite, répond le roi un peu froidement, que votre détermination vous soit profitable ; mais je crains bien que cela n'aille pas tout seul au théâtre.

Cela ne va pas du tout, en effet. A la rage de se voir souffler un beau rôle, se joint chez Mlle Mars le dépit de ne pouvoir en déposséder sa rivale, et tous ses efforts ne tendent plus, dès lors, qu'à faire succomber Dorval sous le ridicule et à ameuter contre elle le Théâtre-Français tout entier.

Cependant les répétitions commencent, et, déjà, se dessine la silhouette des principaux protagonistes. Le rôle de Kitty-Bell était vraiment composé d'admirable façon pour le talent de Marie Dorval. Cette jeune femme mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel, est merveilleusement incarnée par Marie. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit. La réserve qu'elle s'impose en devient plus grande. Comme l'écrit le poète lui-même qui note tous les traits de cette figure, d'après ce qu'il en a rêvé et aussi d'après l'incarnation de sa chimère par sa maîtresse, « tout doit indiquer, dès qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup. »

Ce rôle admirable dans lequel Marie va se montrer sublime, elle en garde encore les effets les plus beaux pour le soir de la première, — mais, déjà, avec quelle jalouse observation est-elle surveillée par ses camarades ! Joanny, dans le rôle du Quaker, fait un effort très méritoire, et, pourtant, qu'il était inégal dans chacune de ses créations ! Il se livrait parfois à des cris et à des gestes désordonnés qui côtoyaient le ridicule et déroutaient perpétuellement le spectateur.

Un soir on l'applaudissait à outrance, le lendemain, il vous indignait dans le même jeu de scène où vous l'aviez admiré la veille. Aussi disait-on tout bas que, quand il faisait bien, c'était sans le savoir. En réalité, il n'était maître ni de sa voix, ni de ses gestes, il manquait en tout de goût et de mesure.

Dès les premières heures, il s'est montré partisan acharné de Mlle Mars, mais il ne sera jamais l'ennemi d'Alfred de Vigny. Une même origine les unit : tous les deux ont été soldats. Joanny a même gardé de son passage au régiment

la démarche un peu brusque, le geste hardi, le langage incisif. Il s'agite dans le drame. Une fois parti, il ne se connaît plus. Sa figure s'éclaire de lueurs soudaines, il rencontre des inspirations inespérées, il est presque beau, de cette beauté un peu vulgaire qui cause tant de joie aux multitudes. Il est très capable de soulever la salle, le soir de la première. En tous cas, il s'applique, de tous les efforts de son tempérament inégal et primesautier.

Geoffroy, lui, est toujours alerte et adroit. Malgré sa physionomie assez dure, ironique, dédaigneuse, il n'est point déplaisant. A voir sa grâce et son agilité, on reconnaît l'homme familiarisé avec tous les exercices du corps, avec l'escrime, la paume et la natation. Il excelle, du reste, à composer un rôle, et, plus qu'un autre, il sait s'identifier au personnage qu'il doit représenter. Une fois qu'il a croqué les grandes lignes de son type, il ne se dément pas, la pièce eût-elle dix actes. Tel il est apparu au lever du rideau, tel on le retrouvera au dénouement. Alfred de Vigny prise très fort cette courageuse et patiente témérité théâtrale.

Cependant, malgré leur bonne grâce avec le poète, aucun des interprètes n'a désarmé, et la même hostilité ouverte se fait jour contre Marie Dorval.

Lorsqu'on commence à répéter avec les accessoires, on apporte sur la scène le fameux escalier qui mène à la chambre de Chatterton et au bas duquel Kitty-Bell doit mourir. Aussitôt chacun s'exclame :

— Qu'est-ce que c'est que cette machine-là ?

— Cette machine-là, dit Dorval d'un air bon enfant, c'est l'escalier du haut duquel je dois dégringoler pour venir mourir au dénouement. C'est très beau, vous verrez.

Ils se regardent entre eux et regagnent la coulisse en chantant : *Tra la la la, elle dégringole*... comme à la Porte Saint-Martin !

Aux répétitions suivantes, les quolibets redoublent :

— Est-ce que c'est ce matin que vous *dégringolez ?* lui demande Joanny.

— Non, pas aujourd'hui.

— Bien, nous attendrons.

Arrive la série des répétitions générales à huis clos. Joanny, l'air gouailleur :

— Alors, c'est aujourd'hui qu'on *dégringole ?*

— Je vais tâcher.

— Parfait !

Et, le moment venu, Dorval prend tout simplement sa jupe à deux mains, descend tranquillement l'escalier et vient s'asseoir sur la première marche en disant à Joanny :

— C'est là que je meurs ..

— Mais enfin, lui réplique-t-il, je voudrais bien voir votre dégringolade pour régler mon attitude.

— Bah ! riposte Dorval, voir mourir quelqu'un n'est pas chose extraordinaire ni si difficile ! Tout le monde s'en tire, mon cher camarade, et, après m'avoir écoutée, avec tout votre talent dans votre rôle, vous ne serez pas embarrassé pour me regarder mourir. Enfin, ajoute-t-elle, s'il faut tout vous dire, je tiens à garder secret jusqu'à la première représentation le mouvement de cette scène sur laquelle je compte, — et l'auteur aussi.

Il faut que ce soit un effet de surprise.

Joanny n'ose pas insister, mais, en dessous, on rit volontiers, et tout le Théâtre-Français se demande avec un malin plaisir, que commence à partager le tout Paris des lettres et des arts, si cette première représentation ne sera pas, en effet, une surprise pour l'interprète et pour l'auteur lui-même...

LA PREMIÈRE

Au fur et à mesure que s'approche cette date fatidique du 12 février 1835, les gazettes de théâtre commencent

à s'emplir de plus en plus de détails vrais ou vraisemblables concernant le nouveau spectacle du Théâtre-Français.

C'est, d'abord, la distribution complète de la pièce que donne le *Courrier des Théâtres*, de Charles Maurice, toujours bien renseigné :

Un Quaker.	MM.	JOANNY.
Chatterton.		GEFFROY.
John Bell.		GUIAUD.
Lord Bekford . . .		DUPARAY.
Lauderdale.		MATHIEN.
Kingston.		WELCH.
Groom.		MONLAUR.
Ouvrier.		FAURE.
Kitty-Bell	Mme	DORVAL.

Le 9 février, le même journal publie la note suivante :

« La première représentation de *Chatterton* sera donnée « jeudi de cette semaine à la Comédie-Française. D'après « ce que l'on dit de cet ouvrage, il est impossible de rien « préjuger sur sa destinée, attendu qu'il est composé dans « des formes auxquelles il n'y a point de précédents com- « parables. S'il s'agit d'un essai, notre époque s'y prêtera « volontiers. Il y a dix-huit mois qu'on ne pouvait faire « un pas dans la rue sans être coudoyé par des douzaines « de *novateurs*. Il est vrai qu'à présent la circulation est « singulièrement libre ! »

Charles Maurice, adversaire déclaré et partial des romantiques, montre déjà ainsi sa mauvaise humeur. Depuis un mois, le *Courrier des Théâtres* ne cesse de harceler « M. Devigny » (*sic*) de pointes plus ou moins blessantes.

Ce même jour, le *Constitutionnel* publie un grand article de fond sur le Théâtre-Français, dans lequel il proclame la fin du romantisme.

« La décadence du Théâtre-Français est un fait affligeant « mais réel... » Naturellement cette décadence tient aux Dumas et aux Hugo, ainsi qu'à leurs disciples. Ces jeunes écrivains ont, du reste, l'interprétation qu'ils méritent. Très mauvaises, leurs pièces ne peuvent être que très mal jouées : «... A une nouvelle école d'auteurs, il fallait « une nouvelle école d'acteurs ; il s'en forma une à la « Porte Saint-Martin devenue le quartier général du roman- « tisme... Frédérick devint un grand homme, on en fit « un type ; Mme Dorval, douée d'un beau talent, mal « employé alors, fut proclamée supérieure à Mlle Mars ; « Bocage fut transformé en un comédien de génie : ce fut « une véritable mascarade... »

Buloz est plus aimable. Depuis deux semaines, il a annoncé avec satisfaction aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* qu'Alfred de Vigny prépare une œuvre dramatique d'un genre nouveau : « Il y aura là, nous l'espé- « rons, ajoute-t-il, le double intérêt du développement « littéraire et de l'exécution scénique... Il est à souhaiter « que l'on reconstruise la tragédie vraie, poétique, simple « et humaine, sur les ruines du drame à spectacle. »

Toutes ces notes, jointes aux indiscrétions de coulisses, à la présence de Marie Dorval, jouant pour la première fois un grand rôle sur la scène du Théâtre-Français, à la notoriété de l'auteur, font de cette première représentation une de ces soirées uniques à Paris où se réunit tout ce qui compte comme notoriété dans l'attente d'un spectacle émouvant où s'enflammer les uns les autres. Les passions littéraires ne sont pas seulement en jeu. Les passions politiques fermentent, et le souvenir de la première du *Roi s'amuse* passe, par instants, dans la mémoire de cette foule venue pour applaudir ou protester, mais pour affirmer son existence, sa volonté, ses amours et ses haines.

Tout Paris est là. Le roi et la cour occupent les quatre

avant-scènes ; la reine assiste, avec ses enfants, dans une loge de face. Aux fauteuils d'orchestre, au balcon, dans les loges, le public est éminemment aristocratique, le faubourg Saint-Germain est plus nombreux qu'aux précédentes grandes premières romantiques. On sait qu'il y aura plutôt bataille d'idées que bataille de corps et que le comte de Vigny est de bonne race. Aussi presque tout le monde est-il venu.

En attendant le lever du rideau qui tarde un peu, à cause de la complication de la mise en scène, les premiers arrivants s'observent de part et d'autre. Les toilettes s'étalent, extraordinaires d'audace et de variété. Quelques femmes portent le turban de gaze orné de larges plaques de pierreries de différentes couleurs, à l'imitation d'une rosace de vitraux gothiques, d'autres laissent tomber leurs touffes de cheveux à l'anglaise, nœud en cheveux sur le haut de la tête rattaché avec un large ruban de satin formant une suite de coques terminé par un très long ruban qui tombe sur la poitrine ; d'autres enfin portent les cheveux en bandeau par devant, une simple natte sur le haut. Les robes sont de crêpe de couleur avec draperie de tulle, ou de satin blanc avec écharpe de tulle-illusion ou encore de gaze à larges raies satinées avec manches courtes. Quelques jeunes femmes ont disposé leurs cheveux en touffes, avec, sur le côté droit de la tête, très élevé, un bouquet de roses et de violettes, un semblable à gauche plus bas, tous deux réunis par une galerie à jour de plusieurs rangées de gros diamants.

Les hommes arborent toujours les gilets fantaisistes et les cravates à gros grains, barbes à la Stuart ou jeunes visages rasés, les cheveux longs, séparés à gauche du front et relevés légèrement derrière la tête.

Au parterre, c'est encore une truculence de vêtements et d'habits plus ou moins fantaisistes ; mais on sent que les rangs des jeunes romantiques se sont déjà éclaircis.

Quelques-uns sont passés des bancs du parterre aux plus confortables fauteuils d'orchestre, d'autres ont disparu, la plupart de ceux qui restent à leur place ancienne sont des artistes comme Nanteuil ou Devéria, des peintres, des sculpteurs, des dessinateurs ou de pauvres poètes tout imbus de républicanisme, qui sont venus pour applaudir à outrance. Pâles adolescents aux longs cheveux et aux traits tirés, croyant fermement qu'il n'est pas d'autre occupation possible au monde que de faire des vers ou de la peinture, et regardant les bourgeois des loges et du balcon avec un mépris écrasant. Banquiers, agents de change, notaires, négociants, gens de boutique et autres, quiconque ne fait pas partie d'un mystérieux cénacle et gagne prosaïquement sa vie est un bourgeois. C'est un oubli complet de l existence matérielle, un enivrement, une infatuation de l'art qui pousse chacun à mourir plutôt qu'à renoncer à son rêve. Vraiment, dans la nuit de ces mansardes où gît un poète sur un grabat, on entend craquer la détonation des pistolets solitaires. C'est l'exaspération poussée au paroxysme.

C'est dans cette atmosphère de haine et de rancune que la toile se lève, et, aussitôt, un même : « Ah ! » d'admiration jaillit des poitrines à la vue du décor qu'a réalisé le Théâtre-Français dans un louable effort d'art et de réalisme. Cette arrière-boutique du riche marchand John Bell, avec ses boiseries brunes, avec sa porte vitrée à travers les petits carreaux verdâtres de laquelle on aperçoit la boutique et l'escalier tournant, à rampe de bois, qui conduit à la chambre de Chatterton, est d'un effet sobre en même temps que d'une vérité très grande. Charles Séchan, le décorateur, a réalisé là encore un prodige, lui qui ne les compte plus depuis *Henri III* et *Othello.*

Cependant voici Joanny et voici John Bell, l'exact, le positif, le juste selon la loi, avec ses raisonnements pratiques et irréfutables. Celui-là, c'est l'ennemi, le parterre le

pressent, et, déjà, des murmures accueillent quelques-unes de ses répliques. Comme un traître de mélodrame tout chargé de noirceurs et de crimes, on le hait, et, lorsqu'il demande compte à sa femme des quelques livres non justifiées sur le registre, un frisson d'indignation parcourt véritablement toute la salle. Plus d'une jeune spectatrice au teint d'opale, aux longues boucles anglaises ou au large turban de gaze multicolore, ne peut détacher ses yeux de ce monstre de bourgeoisisme et d'égoïsme qui prétend que chacun doit payer par un travail assidu son écot au banquet de la vie ou se lever de table si l'on n'a pas d'argent. Et tous les regards se reportent aussi sur la malheureuse qui se tient toute tremblante devant lui et qu'incarne, avec un talent prestigieux, Marie Dorval.

Avec son chapeau de velours, ses mitaines de dentelle noire et son tablier de taffetas, elle est apparue, décente et résignée, dans le jour cru de la scène, et une même stupeur a secoué toute la salle : quoi ! c'est bien la même personne que celle qui incarnait l'ardente et fiévreuse Adèle d'*Antony*, la superbe et énamourée courtisane de *Marion Delorme !* Quel art prodigieux de composition lui a-t-il fallu pour transformer ainsi sa personnalité !

C'est, en effet, une transfiguration complète : l'agitation contenue, la grâce idéale, ont remplacé chez elle la fougue échevelée, le naturel hasardeux. Malgré sa voix grave, elle a des accents plus doux qu'un souffle ; dans sa façon d'écouter, de regarder Chatterton, il y a une passion concentrée, peut-être ignorée, qui remue le cœur et l'écrase. Elle caresse ses deux enfants avec des gestes qui sont ceux d'une mère et non ceux d'une actrice. D'un mouvement rapide et souvent répété de la main, elle relève une mèche latérale de ses cheveux qui se déroule sans cesse.

Les spectateurs, devant elle, demeurent anxieux et ne trouvent même plus la force d'applaudir, l'angoisse com-

prime jusqu'à l'admiration. A un certain moment, on crie : « Assez ! » d'une loge d'avant-scène du rez-de-chaussée où un jeune homme, immobile, appuyé sur le rebord de la loge, étreint par une émotion jusqu'alors inconnue, étouffe véritablement.

En face de Marie Dorval, Geffroy se tire admirablement, lui aussi, du rôle complexe de Chatterton. La colère, l'amertume et le désespoir se mêlent vraiment dans son âme en une sorte d'exaltation qui flotte au-dessus de la folie. Il accentue surtout avec énergie la lutte de la misère intelligente contre la société égoïste et repue, il soulève ainsi le parterre dans un élan unanime qui entraîne la salle tout entière.

Cette pièce-là est si différente de toutes celles que la jeune école a servies jusqu'alors ! Pour la première fois, depuis des années, l'on entend une langue exquise de théâtre, claire et riche, qui charme comme une symphonie. Pour la première fois l'on assiste à un véritable drame réel, sobre et poignant, et non plus à un tissu d'invraisemblances ! Pour la première fois, on est véritablement remué, véritablement secoué !

La toile tombe sur les acclamations qui saluent ce premier acte, et Vigny court dans la loge de Dorval. Il la trouve, frémissante encore du contact avec le public, mais bientôt distraite, l'esprit toujours changeant. Elle parle de tout avec une exagération ravissante, elle crie, elle gémit, elle rit, se fâche, soupire. Elle est impatiente et piaffe comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière ; elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite ; elle essaie sa physionomie et l'aiguise ; elle essaie sa voix en parlant haut. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre... Mais on appelle déjà au rideau, elle va reparaître et triompher à nouveau.

Les spectateurs sont rentrés bruyamment. Dans cette

atmosphère déjà surchauffée, tout le monde éprouve le besoin de parler ou de s'agiter. Le parterre ne se tient pas d'enthousiasme, les jeunes romantiques exultent, les gens du monde s'esclaffent, on admire tout en bloc : la pièce, les interprètes, le poète, les décors et jusqu'aux plus minutieux détails de ce premier tableau qui étonnent et qui charment par leur vérité et leur réalisme.

La toile se lève. Même enthousiasme, mêmes applaudissements frénétiques. Décidément, c'est un succès, — le plus grand succès depuis *Antony*.

Enfin l'émotion est à son comble lorsque le rideau remonte pour la troisième fois et découvre cette chambre froide et nue, à peine éclairée par une lampe avare et dans laquelle la lune plonge par les carreaux brouillés, avec son regard blanc et son visage de morte, — triste et seule compagne d'une âme à l'agonie. Cet étroit grabat au bord duquel Chatterton veut forcer sa pensée à se donner pour de l'argent, produit un effet sinistre. Plus d'un écrivain, dans la salle, a pu reconnaître le tableau de ses lassitudes et de ses luttes intérieures. Une émotion considérable les étreint tous, au parterre, dans les loges ou à l'orchestre. Ils aperçoivent pour la première fois un être vivant qui symbolise la détresse de leur vie ou celle de leur jeunesse, la lutte de la Poésie contre la Réalité. Haletants, ils écoutent, associés tous en une même sympathie pour la personne de Chatterton, souffrant ses douleurs, vivant ses haines. Les femmes elles-mêmes, ces délicieuses gravures de modes habillées de gaze ou de satins et drapées d'écharpes de tulle, qui n'ont connu la misère que par ouï-dire, se mettent à pleurer sur l'abandon du Poète, sur la cruauté de sa destinée aux prises avec ses deux ennemis mortels, la faim et la jeunesse.

Que diraient-ils s'ils savaient qu'à cette minute même où se poursuit devant leurs yeux l'admirable fiction d'un poète, dans cette même ville, dans ce même quartier, là,

derrière la toile, à quelques pas, au n° 149 de la rue Saint-Honoré, le même drame a lieu, réel, vivant, terrible ! Un jeune homme, Emile Roulland, misérable, plein de talent, meurt de faim, de misère et de souffrances, poète bafoué de partout, trop fier, lui aussi, pour tendre la main, aimant mieux succomber que de s'abaisser...

Mais le public n'a plus le temps de songer aux réalités ou aux hypothèses. Le troisième tableau commence, dans lequel Marie Dorval va révéler l'effort ultime de son génie.

Les premières scènes entre Chatterton et Kitty Bell causent une émotion grandissante, tant Marie et Geffroy ont vraiment pris possession de leurs rôles. La catastrophe s'approche à grands pas, chacun la pressent, la curiosité redouble avec une horrible et douce anxiété qui bouleverse les visages âpres et tourmentés des jeunes gens, qui fait battre très fort le cœur des femmes immobiles.

Lorsque, près de mourir, Chatterton se décide à brûler ses manuscrits : « Allez, nobles pensées, écrites pour tous « ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et « remontez au ciel avec moi ; » à ces paroles, la représentation est presque suspendue par l'émotion de la salle.

Mais, emportés par l'action, les interprètes n'ont plus le loisir ni les moyens de s'arrêter. Ils continuent implacablement la marche du drame : Chatterton remonte dans sa chambre, et Kitty-Bell, bouleversée, se précipite vers le Quaker :

— Montez vite, Monsieur ! il va mourir ; sauvez-le... s'il est temps.

Joanny se dirige alors rapidement vers la chambre de Chatterton, en disant à Marie :

— Reste, reste, mon enfant, ne me suis pas.

Mais Dorval n'écoute rien. Pendant que le Quaker entre chez Chatterton et s'enferme avec lui, elle monte, à demi évanouie, en s'accrochant à la rampe de chaque

marche. Elle fait effort pour tirer à elle la porte qui résiste et s'ouvre enfin. On voit Chatterton mourant et tombé dans les bras du Quaker.

Alors... oh ! alors, le cri le plus déchirant qui soit sorti d'une poitrine humaine s'échappe des lèvres de Mme Dorval. Kitty-Bell se tourne du côté du public, son visage empreint de terreur et de douleur... Elle recule, le dos à la rampe. Cet obstacle l'arrête et semble lui imprimer un choc qui la plie en deux : la tête et une partie du corps se renversent dans le vide, les reins se maintiennent sur la rampe, les jambes sont pendantes du côté des marches. Aucune contraction musculaire ne retenant plus ce pauvre être inerte, il glisse rapidement, il parvient au bas de l'escalier, et, là, tombe comme un oiseau blessé. Puis, soudain, comme mue par un ressort à la voix de son mari, elle se redresse, saisit une Bible et va s'affaisser, expirante, dans un coin...

A ce moment, la salle tout entière est debout. L'émotion est à son comble. Un seul cri jaillit de toutes les poitrines, cri d'horreur, cri d'enthousiasme, cri de commisération, que suit bientôt un seul nom répété, acclamé, de bouche en bouche : « Dorval !... Dorval !... »

Battant des mains avec frénésie, frappant des pieds, agitant des mouchoirs, trépignant, soulevé par l'émotion, le public d'en bas, celui d'en haut, du parterre au cintre rappelle l'admirable artiste qui vient de lui donner une des plus fortes émotions théâtrales qu'il ait ressenties depuis des années.

Eperdue, bouleversée, enthousiaste, charmée et délicate, Dorval, cependant, cherche quelqu'un à qui donner la main pour reparaître sur la scène et saluer le public. Elle cherche des yeux et ne voit personne. Un triomphe, maintenant ! C'en est trop ! Tous ses camarades ont fui dans la coulisse, ne se souciant plus d'ajouter à la gloire de la nouvelle pensionnaire en la hissant eux-mêmes sur le pavois...

Mais les applaudissements redoublent, le public trépigne, le rideau se relève. Dorval, d'un grand geste résolu, saisit les deux enfants de Kitty-Bell par la main et s'avance au bord de la scène dans l'enthousiasme inouï de ceux qui la voïent, — pendant que de la loge royale une couronne de fleurs vient tomber à ses pieds. Dix rappels successifs ne calmèrent ni l'admiration ni les acclamations.

Lorsqu'on vint proclamer le nom de l'auteur, le comte Alfred de Vigny, on resta debout pendant près de dix minutes, les hommes battant des mains, les femmes agitant leurs mouchoirs. Les plus vieux amateurs de la Comédie-Française ne se souvenaient pas avoir jamais vu émotion pareille.

Cependant, le rideau baissé, Marie Dorval se dirige vers sa loge, et quelle n'est pas sa surprise d'apercevoir debout, tête nue, sur le seuil, Joanny qui vient de créer le Quaker avec tant d'autorité et qui se tient devant elle, l'air contrit :

— Madame, lui dit-il d'une voix émue, je viens vous demander pardon... Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, mais vous avez été sublime dans cette création de Kitty-Bell, et jamais je n'oublierai l'émouvant spectacle que vous venez de me donner.

Mme Dorval, encore toute tremblante, le regarde longuement, ne sachant à quoi se décider, puis, brusquement, d'un grand élan de joie, elle lui saute au cou en disant :

— Cher et grand artiste, vous avez autant de cœur que de talent !

Et elle lui donna la couronne de fleurs tombée de la loge royale...

ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Sixième Année N° 3 25 Mars 1907

La
Revue Latine
Directeur : Emile FAGUET

Montaigne (1)

Le livre que M. Fortunat Strowski vient de publier est, de l'aveu même de l'auteur, la première étude sérieuse qui ait été écrite sur Montaigne, et ni Pascal, ni Malebranche, ni Bayle, ni Voltaire, ni Sainte-Beuve, n'ont dit sur Montaigne que des choses assez ridicules.

En effet, M. Strowski est « le premier à publier un livre où la méthode historique et génétique soit appliquée à la pensée de Montaigne », et d'autre part, toujours selon M. Strowski, si l'on n'applique point à Montaigne la méthode historique et génétique, si on le lit « comme un livre d'une venue où les idées seraient contemporaines les unes des autres, on s'expose à n'y voir que des contradictions et à n'y recueillir que des renseignements ridicules et une image fausse de Montaigne. »

Or M. Strowski est le premier qui applique à Montaigne la méthode génétique ; donc de Pascal à M. Strowski exclusivement, tous les lecteurs de Montaigne n'ont tiré

(1) Par M. Fortunat Strowski, chez Félix Alcan.

de leur lecture que des renseignements ridicules et une image fausse de l'auteur des *Essais*.

L'étude de M. Strowski est donc extrêmement intéressante à étudier ; elle se recommande elle-même non seulement comme originale, mais comme unique, et c'est avec une sorte d'émotion religieuse qu'on l'aborde. Enfin nous allons connaître Montaigne !

La méthode génétique consiste : 1° à suivre attentivement les éditions successives de Montaigne ; 2° à guetter les dates que telle ou telle partie du texte donne sur elle-même ou permet de supposer comme étant la sienne, de manière à démêler ce que Montaigne a *successivement* pensé.

De la sorte on arrive à s'apercevoir qu'il y a eu en Montaigne un stoïcien, un épicurien, un sceptique et un dilettante. Voilà à quoi l'on arrive.

— Mais c'est ce que tout le monde avait dit de Montaigne.

— Permettez ; il y a plus. Par la lecture de Montaigne on arrive très facilement à voir qu'il y a eu dans Montaigne un stoïcien, un épicurien, un sceptique et un dilettante ; mais par la méthode génétique on parvient à voir qu'il y a en Montaigne *d'abord* un stoïcien, *puis* un sceptique, *puis* un épicurien, et *enfin* un dilettante, et ce n'est pas un petit résultat.

Je reconnais que ce n'est pas du tout un petit résultat ; je reconnais que ce ne serait pas un petit résultat s'il était atteint. Seulement l'est-il ? De ce qu'il le soit complètement, de ce qu'il le soit à moitié, de ce qu'il le soit d'une manière à peu près satisfaisante, je doute un peu.

La méthode est bonne ; elle est excellente (1), mais la base manque. Elle ne manque pas tout à fait ; mais elle

(1) Est-ce que M. Edme Champion, modestement, ne l'avait pas déjà employée ? J'ai un souvenir de cela, un peu vague

manque presque. On comprend bien que pour qu'elle existât il faudrait une date mise par Montaigne à chaque page des *Essais*. C'est ainsi qu'on verrait, autrement que par des hypothèses, en quel temps il était stoïcien et en quel temps il était sceptique. Ces dates, Montaigne a négligé de les mettre. Ce n'est pas comme pour Renan qui, publiant ses *Essais*, à lui, petit volume par petit volume, et chacun avec son millésime, permettait de reconstituer assez aisément la courbe de son évolution mentale, de 1848 à sa mort.

Pour Montaigne, quelle est la base ? Comme j'ai dit : les éditions successives des *Essais*, et quelques indications fugitives que le texte porte avec lui très rarement de la date où il a été écrit. Or des éditions des *Essais*, combien y en a-t-il ? Trois, tout juste : celle de *1580*, celle de *1588* (celles qui ont été données de 1680 à 1688 n'étant que des réimpressions) et celle de *1895* (Gournay). Et quant aux choses qui permettent, en lisant le texte, de dire : « Ah ! ce chapitre a été écrit en 15... », elles sont excessivement rares.

Elles le sont un peu moins que je ne croyais, et je rends hommage à la diligence et à la sagacité de M. Strowski en cette affaire ; mais elles le sont encore extrêmement.

Vous voyez comme la base est étroite et comme la classification chronologique des opinions successives de Montaigne ne pourra être faite que par idées préconçues soutenues par des hypothèses.

Et c'est en effet presque toujours par idées préconçues étayées de conjectures qu'a procédé M. Strowski. Par exemple, ce qu'il veut prouver c'est que Montaigne, — après les années d'apprentissage où il se cherchait, — a été d'abord stoïcien, puis épicurien. N'allons pas plus loin pour le moment. Pour prouver que Montaigne a été d'abord stoïcien, puis épicurien, sur quoi se fonde-t-il ? Sur l'édition de 1580 comparée à l'édition de 1588. Mais l'édi-

tion de 1580 est déjà stoïcienne *et* épicurienne. Cela n'est pas douteux, et il suffit de lire. Il suffit de lire *partout* dans l'édition de 1580, et il faudrait peut-être en particulier remarquer que *le dernier* chapitre de l'édition de 1580, celui, sans doute, sur l'impression duquel Montaigne en 1580 a voulu laisser le lecteur, contient précisément la profession de foi la plus antistoïcienne du monde. Ou je suis victime d'une hallucination, ou c'est bien dans l'édition de 1580, dernier chapitre, que je lis : « Au demeurant j'ai toujours trouvé ce précepte cérémonieux et inepte qui ordonne de tenir bonne contenance et un maintien grave et posé à la souffrance des maux. Pourquoi la philosophie qui ne regarde que le vif, que la substance et les effets, se va-t-elle amusant à ces apparences vaines et externes, comme si elle dressait les hommes aux actes d'une comédie ou comme s'il était en sa juridiction d'empêcher les mouvements et altérations que nous sommes naturellement contraints de recevoir ? Qu'elle empêche donc Socrate de rougir d'affection ou de honte, de cligner des yeux à la menace d'un coup, de trembler et de suer aux secousses de la fièvre. La peinture de la poésie, qui est libre et volontaire, n'ose priver de larmes même les personnes qu'elle veut représenter accomplies et parfaites.

E se n'aflige tanto
Che si morde le man, morde le labbia,
Sparge le guancie di continuo pianto.

Elle [la philosophie] devrait laisser cette charge à ceux qui font profession de régler notre maintien et nos mines. Qu'elle s'arrête à gouverner notre entendement qu'elle a pris à instruire ; qu'elle lui ordonne ses pas et le tienne en bride et en office ; qu'aux efforts de la colique elle maintienne notre âme capable de se reconnaître, de suivre son train accoutumé, combattant la douleur et la soutenant, non se prosternant honteusement à ses pieds, émue

et échauffée du combat, non abattue pourtant et renversée. En accidents si extrêmes c'est cruauté de requérir de nous une démarche si réglée. Pourvû que nous ayons beau jeu, c'est tout vu que nous ayons mauvaise mine. C'est bien assez que nous soyons tels que nous avons accoutumé en nos discours et actions principales. Quant au corps, s'il se soulage en se plaignant, qu'il le fasse ; si l'agitation lui plaît, qu'il se trémousse et tracasse à sa fantaisie. S'il lui semble que le mal s'évapore aucunement... ou s'il pense que cela amuse son tourment, qu'il crie tout à fait. Nous avons assez de travail du mal sans y joindre un nouveau travail par discours... »

Je dis donc qu'il suffit de lire. Comment donc M. Strowski s'y prendra-t-il pour prouver que Montaigne, de 1580 à 1588, a passé de Zénon à Epicure et sur quoi s'appuiera-t-il ? A mon avis, et c'est vous qui en allez juger, sur des infiniment petits. Il remarquera que dans le premier chapitre du livre I, c'est un *ajouté* que le passage : « L'un et l'autre de ces deux moyens [sévérité et indulgence] m'emporteraient aisément ; car j'ai une merveilleuse lâcheté vers la miséricorde et le pardon ; tant y a qu'à mon avis je serais pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation [justice stricte], si est la pitié passion vicieuse aux stoïciens... »

Voyez-vous ! s'écrie M. Strowski, de 1579 à 1588, « Montaigne a donc changé ! » Il a passé du stoïcisme à l'épicurisme. Il s'est adouci, oh ! singulièrement. C'est que « il n'a plus en 1587 ou 1588 un certain sentiment d'aigreur ou d'ambition déçue », c'est que « il n'a plus cette tension de la sagesse et cette pointe de stoïcisme qu'il avait en 1572 ou 1573 ». C'est que, aussi, « les temps sont devenus plus durs », et c'est que « l'ancien maire de Bordeaux, au milieu de la férocité universelle, penche de plus en plus vers l'humanité et la mansuétude ». C'est que... c'est que... je ne finirais pas.

Tout cela parce que, à son texte de 1580, Montaigne a ajouté trois lignes où il se donne pour un bon garçon ! Et ce texte est-il une correction? Non, c'est un simple *ajouté*. Si Montaigne, en 1580, avait dit de lui qu'il était sévère, et si, en 1588, il avait biffé pour dire de lui qu'il était doux, on serait très fondé à assurer qu'il a changé ; mais en 1580 de lui il ne disait rien du tout ; on n'est donc fondé en aucune façon à marquer en lui un changement.

M. Strowski sait si bien au fond que l'*ajouté* de 1588 ne prouve rien, qu'en même temps qu'il affirme que Montaigne a changé, il confesse qu'il n'en sait rien. En effet, il dit : « En 1588, Montaigne penche plutôt à la compassion qu'à l'estimation. Dans la première rédaction, c'est plutôt vers l'estimation *qu'il semblait* pencher. » — « Qu'il semblait ». Pure hypothèse. Relisez tout le chapitre moins l'*ajouté* de 1588, et je vous défie bien de démêler vers quoi Montaigne penche. Il constate des gens sévères et des gens pitoyables, et voilà tout, et il conclut que l'homme est ondoyant et divers.

Vous voyez à quel point l'argumentation de M. Strowski est comme chargée de conjectures. Autre exemple, — tiré d'un autre livre de M. Strowski, *Pascal et son Temps*, — des conséquences énormes que M. Strowski extrait de différences infinitésimales entre les textes des différentes éditions. Il s'agit, toujours, de prouver que de 1580 à 1588 Montaigne a passé du stoïcisme à l'épicurisme. Or voici l'argumentation : « En 1580, un des *Essais* commence ainsi : « De vrai, ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre et à notre aise, comme dit la sainte parole. Toutes les opinions du monde en sont là, quoiqu'elles prennent divers moyens, autrement on les chasserait d'arrivée ; car qui écouterait celui qui pour sa fin établirait notre tourment? Or il est hors de moyen d'arriver à ce point de nous former un solide content-

ment, qui ne franchira point [si l'on ne franchit point] la crainte de la mort. »

Ce passage est, ce me semble, du plus pur épicurisme. Ce n'est pas autre chose que du Lucrèce, de quoi du reste tout cet essai est comme saturé. Mais parce que ce passage précité est texte de 1580, *il faut* qu'il soit stoïcien. Et M. Strowski apostille sans sourciller : « Epictète n'aurait pas parlé autrement ». Mais quand il retrouve dans l'édition de 1588 le même texte avec deux variantes, il le trouve tout épicurien. A-t-il donc changé, ce texte ? Voici ce qu'il est devenu : « De vrai, ou la raison se moque ou elle ne doit viser qu'à notre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre et à notre aise, comme dit la Sainte Ecriture. Toutes les opinions du monde en sont là que le plaisir est notre but, quoiqu'elles en prennent divers moyens ; autrement on les chasserait d'arrivée ; car qui écouterait celui qui pour sa fin établirait notre peine et mésaise ? » — Sur quoi M. Strowski s'écrie : « Cette fois, c'est Epicure qui parle. »

Ainsi, parce que Montaigne, tout en maintenant tout son texte, qu'il semble bien qu'il eût dû changer s'il avait passé d'une école à une autre, *ajoute* (ce me semble, pour la clarté du discours), « que le plaisir est notre but », déjà suffisamment dit dans la phrase précédente, laquelle est de 1580, Montaigne a passé du stoïcisme à l'épicurisme, et c'est Epicure qui parle et non plus Epictète ! — Et parce que, au lieu de « tourment », Montaigne a mis « peine et mésaise », Montaigne a abandonné le Portique et embrassé l'épicurisme, et c'est Epicure qui parle et non plus Epictète ! Sentez-vous bien la différence énorme qu'il y a entre « contentement » et « plaisir », et l'abîme qui sépare « tourment » de « peine et mésaise ». Non ? C'est pourtant toute la distance qui sépare l'épicurisme du stoïcisme.

Je sais bien que M. Strowski, pour renforcer le texte

de 1580 en tant que stoïcien, et peut-être en avait-il besoin, va chercher dans un autre essai, dans le précédent, un petit contrefort. Il y va chercher la définition du mot « contentement », et il trouve celle-ci : « Ce même bonheur de notre vie, qui dépend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né et de la résolution et assurance d'une âme bien réglée. » Soit : mais d'abord je dirai que ce qu'il faut regarder en pareille matière pour savoir si quelqu'un a varié de 80 à 88, ce sont les deux textes du même passage et les corrections qu'il a faites au premier, et qu'on s'égare un peu à battre les buissons dans d'autres chapitres ; et ensuite je dirai que le texte que M. Strowski a été chercher dans l'essai intitulé « *Qu'il ne faut juger de notre heure qu'après la mort* », que le texte : « *Ce même bonheur de notre vie...* », que je viens de citer, ne me semble pas plus stoïcien que les autres — relisez-le lentement — et pourrait être signé d'Epicure et de Lucrèce comme d'Epictète. Il reste de ceci que si M. Strowski a été chercher le texte : « *Ce même bonheur de notre vie...* » pour appuyer le texte : « *De vrai, ou la raison se moque...* » en tant que passage stoïcien, c'est tout simplement que lui-même sentait celui-ci assez faible comme stoïcisme et d'un caractère stoïque peu apparent ; et cela revient à dire qu'à le bien prendre M. Strowski est de mon avis.

Il y a deux choses que je ne saurais trop recommander aux critiques et que je me recommande à moi-même de tout mon cœur, sans efficace probablement ; mais enfin je me les recommande dans toutes mes prières : la première c'est de ne pas s'asservir à son système, de ne pas être trop de son avis, de n'en être qu'avec une perpétuelle défiance de lui, et l'on ne dira jamais assez qu'un critique doit être le contre-pied même d'un avocat ; — la seconde... mon Dieu, je sais que c'est un défaut terrible que de voir gros ; mais cependant la seconde c'est de ne pas trop *s'aiguiser la vue ;* c'est un défaut égal à celui qui consiste à ne

pas saisir les nuances, et l'on arrive, quand on l'a, à voir des différences colossales là où il n'y en a que d'imperceptibles et là où, même, il n'y a rien. Montaigne dirait : « il y faut bonne vue, mais non point trop perçante et fouillante, qui semble que moins elle ne voit qu'à regarder elle n'ajoute, d'autant qu'il n'est aucun sens que l'esprit humain ne trouve aux écrits qu'il entreprend de fouiller. »

Bien meilleur est l'examen successif des trois rédactions du chapitre XIV du livre Ier (qui est I, 14, tant dans l'édition de 1580 que dans l'édition de 1588, et qui est devenu I, 40, des éditions modernes. Titre : *Que le goût des biens et des maux dépend en grande partie de l'opinion que nous en avons*). Montaigne y traite de la mort, de la pauvreté et de la douleur. M. Strowski montre assez ingénieusement et avec beaucoup d'agrément que dans la première rédaction Montaigne ne traite en réalité que de la mort et de la douleur et escamote la pauvreté. Pourquoi? Ne serait-ce point parce que, vers 1574-1577, Montaigne était avare, comme il nous en fait l'aveu? Et, en effet, guéri de cette maladie un peu avant 1580, il montre en son édition de 1580 que la crainte de la pauvreté est une sottise.

Fort bien, et voilà un joli succès à l'actif de la méthode génétique. *Seulement*, comme dit la mauvaise langue d'une comédie célèbre, seulement cela prouverait que Montaigne est plus stoïque en 1588 qu'en 1580, ce qui est le contraire de ce que, au cours de son volume, M. Strowski se plaît à démontrer.

Et de 1588 à la mort de Montaigne (1592), qu'est devenu ce chapitre? Il est devenu, d'une part, croit apercevoir M. Strowski, plus attentif à l'idée de la mort et plus rempli d'elle, parce que la mort approche. Cela m'apparaît moins nettement qu'à M. Strowski ; mais j'accorde. Et de plus, il s'est comme surchargé, ce chapitre, d'un épicurisme aimable et peut-être un peu affecté. J'accorde encore, et

plus complaisamment que tout à l'heure ; *seulement*, que devient la théorie générale de M. Strowski, qui est que, à partir de 1588, c'est *le dilettantisme* (et non pas l'épicurisme) qui envahit les *Essais* et que Montaigne verse à pleines marges sur toutes les pages du manuscrit qu'il a remanié jusqu'à sa mort ?

Il arrive ainsi, souvent, dans le livre de M. Strowski, que les conclusions sont comme traversées et bousculées par les découvertes, et qu'autant on est heureux pour soi et reconnaissant envers l'auteur de telle agréable trouvaille, autant on en est alarmé pour la thèse même que soutient M. Strowski. De temps en temps l'on se dit : « Encore une découverte comme celle-ci, excellente en soi, et son système s'écroule ! »

Certes, il est fort intéressant de fixer approximativement la date des chapitres XVI, XVII, XVIII du livre II *(De la gloire, de la présomption, du repentir)*, « qui se tiennent l'un à l'autre et qui par conséquent sont du même temps. »

Sans aller plus loin, cela n'est pas aussi sûr que le croit M. Strowski, et quoiqu'il y ait des transitions verbales entre le XVIe et le XVIIe et entre le XVIIe et le XVIIIe, je ne jurerais point du tout que ces chapitres sont du même temps : rien n'est plus facile que de faire après coup ces raccords, et ce qui montrerait bien mieux la contemporaineté de ces trois chapitres, ce serait une argumentation générale qui les envelopperait tous les trois, et c'est ce qui n'existe point; mais il va sans dire que j'accorde parfaitement qu'il est vraisemblable que ces trois chapitres sont contemporains.

Il est donc intéressant de fixer approximativement la date de ces trois chapitres. Or M. Strowski la fixe d'une façon très plausible. « Montaigne nous y apprend qu'il a dépassé la quarantaine ; mais sa santé est fort entière ; et au contraire, dans l'*Apologie*, il nous confie qu'il est malade ; donc les XVI, XVII, XVIII du livre II sont antérieurs

à l'*Apologie.* » Démontré; mais ce que l'on tire de cette constatation chronologique est vraiment peu de chose. M. Strowski en tire ceci : il voit dans ces trois chapitres une révélation de l'évolution qui conduit Montaigne du stoïcisme au scepticisme. Ces trois chapitres sont encore stoïciens d'inspiration et d'allure; mais ils sont plus religieux; tel passage s'y trouve qui a tout à fait l'accent de Bossuet; ils sont aussi moins sermonnaires; ils sont aussi plus pessimistes; ils sont aussi plus subjectivistes...

Et parce qu'ils sont plus religieux, plus rapprochés de l'accent de Bossuet et toutefois moins sermonnaires et du reste plus pessimistes, tout en étant plus subjectivistes et plus « empreints d'égoïsme intellectuel », toutes choses qui leur donnent un caractère de précision extraordinaire, ils sont bien nettement une transition entre le Montaigne stoïcien et le Montaigne sceptique?

Qui ne voit que, comme presque toujours dans ce livre, la méthode et la thèse à prouver *contrarient la lecture*? La lecture simple et ingénue donne cette impression que Montaigne, ici comme souvent, est polychrome, est *toutes sortes de choses,* même contradictoires, dont il ne lui chaut guère; la méthode génétique qui consiste à tenir un compte énorme d'une date sitôt qu'on la croit tenir et la thèse à prouver qui est que Montaigne a été d'un point à un autre, imposent cette idée que parce que ces chapitres sont antérieurs à l'*Apologie*, il faut absolument qu'ils soient un acheminement vers le scepticisme.

De même M. Strowski trouve la date approximative du chapitre sur l'*Institution des enfants.* Il la trouve avec un cri de triomphe. « Montaigne ne nous trompera pas » là-dessus. Montaigne a placé ce chapitre « parmi les Essais stoïciens » (c'est-à-dire dans le livre I où il y a, si l'on veut, un peu plus de stoïcisme que dans les autres). Mais il ne nous trompera pas là-dessus. L'*Institution des enfants* est dédiée à Diane de Foix et est destinée à l'enfant

qu'elle espère. Or la comtesse de Gurzon ne s'est mariée qu'en 1579. Ce chapitre est donc l'un des derniers qu'ait écrits Montaigne, le dernier probablement qu'il ait écrit avant l'édition de 1580.

Eh bien ! je suis parfaitement satisfait de savoir la date incontestable du chapitre de l'*Institution des enfants*. Mais voilà que M. Strowski en tire toute une théorie sur une phase inattendue de l'évolution de Montaigne. En 1579, Montaigne, qui depuis longtemps est si sceptique, Montaigne, qui depuis plusieurs années a écrit l'*Apologie de Sebonde*, revient à un état d'esprit affirmatif et positif et dogmatique. N'en doutez pas, Montaigne a été énergiquement dogmatique en 1579. Voilà une flexion de plus dans la courbe.

C'est tirer, par dévotion à la méthode adoptée, beaucoup trop de conséquences et trop considérables, de peu de chose. On en vient à songer que si les dates découvertes se multipliaient, c'est de mois à mois et de jour à jour qu'on verrait Montaigne passer du stoïcisme à l'épicurisme pour revenir au stoïcisme en passant par le scepticisme et au dilettantisme en repassant par l'épicurisme, et que Montaigne apparaîtrait comme ayant de tout cela à la fois — ce qui, tout compte fait, me paraît être la vérité même.

Cette tendance à tirer trop de trop peu, et cette tendance à vouloir que Montaigne ait eu une évolution, et cette tendance à croire que cette évolution de Montaigne on peut la saisir par la méthode génétique, éclate furieusement quand M. Strowski en arrive à parler du dilettantisme de Montaigne. Que Montaigne ait été un peu plus sceptique à un moment qu'à un autre et un peu plus stoïcien à un moment qu'à un autre, vous l'accorderiez assez facilement ; mais qu'il ait eu son temps particulier de dilettantisme, c'est ce qui vous étonnerait bien, sans doute. Oh ! Montaigne, direz-vous, a été dilettante toute

sa vie. C'est son fond même. Il est un homme qui aime à jouer avec les idées. Quelque édition de lui qu'on lise, c'est l'impression première et c'est presque l'impression continue que l'on reçoit. Tout au plus pourrait-on dire qu'*en général* les chapitres longs sont moins d'un dilettante et prennent figure, un peu, de traités dogmatiques et que la foule dansante, la jolie sarabande des multiples chapitres courts sont d'un pur dilettante. Un dilettante qui de temps en temps, très rarement, dogmatise, par raffinement peut-être de dilettantisme, voilà Montaigne.

Eh bien, il faut que M. Strowski trouve la date du dilettantisme de Montaigne et circonscrive le dilettantisme de Montaigne dans une phase de l'évolution de Montaigne. Le dilettantisme de Montaigne n'est pour lui que sa dernière attitude et se place de 1588 à 1592.

Très spirituellement, car il n'est personne qui soit plus ingénieux et plus spirituel que M. Strowski, M. Strowski vient nous dire : « Ce que Montaigne a ajouté dans les marges et qui formera dans la « Vulgate » un bon tiers de l'ouvrage total ressemble plus souvent aux gloses d'un commentateur vif et primesautier. Imaginez un homme d'esprit qui lit les *Essais* pour la première fois et à qui la plume démange; il fait des réflexions sur ce qu'il lit... il tire la morale des *Essais* ; il approuve, il hausse les épaules; ... il ne rentre jamais dans l'esprit et le ton de l'œuvre. Vous croiriez qu'il assiste à une pièce et qu'à chaque instant il se penche à l'oreille de son voisin pour lui confier ses impressions. Voilà Montaigne dans ses additions manuscrites... »

Et ailleurs, plus finement encore, mais avec plus de hardiesse dans l'hypothèse : « Il s'est amusé, depuis 1588, à introduire au hasard en mille endroits de son livre les réflexions où s'exprime son dilettantisme. Il ne les a pas ramassées en quelques chapitres comme il en a eu la précaution pour ses idées politiques; il les a semées par-

tout. De là résulte que le fond primitif *de chaque Essai* est submergé. De là viennent aussi de perpétuelles dissonances, des changements de tons brusques et déconcertants, des contradictions formelles et souvent la plus surprenante incohérence. Chez Montaigne cette extension du dilettantisme ne pouvait pas être involontaire. Montaigne se rendait parfaitement compte du tour nouveau que prenait son œuvre. Et, bien qu'il ne l'ait pas vue publiée, cette édition qu'il préparait avec tant de soin il savait ce qu'elle serait et comment elle serait. Il avait donc son arrière-pensée. Il voulait, ce me semble, dire ceci : « J'ai été un stoïcien, ensuite un sceptique, puis j'en suis venu à l'équilibre du bon sens, puis j'ai été un homme d'action; puis enfin un dilettante. Chacun de ces états, chacun de ces apprentissages — sauf le dernier — je l'ai raconté et représenté à part dans des chapitres où je n'exprimais guère que lui. *Maintenant je touche à ma fin ; je ne prévois pas que ce nouvel apprentissage me change. Or, il n'y a plus ni stoïcien, ni sceptique, ni homme de sens* (!), *ni dilettante* (!) : *il y a quelqu'un qui a été tout cela, qui s'est formé de tout cela et qui s'est dégagé de tout cela : il y a Montaigne. Je ne veux pas que vous vous y trompiez ; je ne veux pas que vous preniez pour moi-même les diverses faces de mon histoire. Aussi je me sers du dilettantisme pour me dégager des formes passagères ; je brouille les traits de ce dilettantisme lui-même pour que vous n'en fassiez pas ma définition. A vous de discerner ma maîtresse forme.* »

Autrement dit et moins subtilement, Montaigne verse, à partir de 1588, du dilettantisme dans tous les chapitres des *Essais* pour ôter à tous les *Essais* tout caractère dogmatique et un peu pour qu'on n'y comprenne plus rien. Je doute que tel ait été son dessein; mais ce n'est pas la question pour le moment. La question est de savoir si Montaigne n'a été dilettante qu'à partir de 1588, ou, plutôt, si Montaigne a été dilettante *surtout* à partir de 1588. Car

j'entends bien que M. Strowski ne nie point que Montaigne ait été dilettante avant 1588; j'entends bien que M. Strowski n'appelle le dilettantisme de Montaigne après 1588 qu'une « extension du dilettantisme »; mais enfin il attribue à cette « extension » une telle importance, il la présente tellement comme ayant donné aux *Essais* tout entiers un caractère tout nouveau et comme ayant fait des *Essais* un tout nouveau livre, que l'on conviendra bien que pour M. Strowski la phase dilettantesque de Montaigne est de 1588 à 1592 presque exclusivement; que l'on conviendra bien que, pour M. Strowski, Montaigne, avant 1588, n'est dilettante que par instants et que par boutades, tandis qu'après 1588 il l'est continuellement et avec un dessein très marqué, avec une intention machiavélique et méphistophélique, dans une sorte de complot et conspiration intime contre son ouvrage et contre lui-même.

Or rien ne me paraît plus faux que cette opinion. Lisez sans parti pris Montaigne dans l'édition de 1588, et en vérité je m'étonnerai si vous ne trouvez pas Montaigne dilettante presque continuellement, c'est-à-dire *homme se jouant avec les idées et en jouissant sans y attribuer d'importance*, presque continuellement; je m'étonnerai si vous n'avez pas cette impression à peu près autant, à peu près aussi forte et aussi continue qu'en lisant le Montaigne de la « Vulgate ».

J'irai même plus loin, un peu en dilettante à mon tour et sans tenir beaucoup à cette idée et très prêt à la retirer au besoin; je dirai que peut-être même à lire Montaigne dans l'édition de 1588 on est plus en atmosphère de dilettantisme qu'à le lire dans la « Vulgate », parce que, comme dans la « Vulgate » il y a beaucoup plus de choses insignifiantes, d'histoires « saugrenues » et de réflexions intéressantes encore, mais qui n'ont pas de caractère précis, qui *ne révèlent plus de tendances quelles qu'elles soient*; à cause de cela, le caractère dilettantesque qui pour moi est le

caractère fondamental des *Essais*, apparaît *un peu moins*, est un peu estompé et engrisaillé, tandis qu'il éclate à fleur de page et à fleur de ligne tout le long des Essais de 1588; et si c'est cela que M. Strowski a voulu indiquer quand il a fait dire à Montaigne : « ... Je brouille les traits de ce dilettantisme lui-même », je suis tout à fait, sur ce point particulier, de son avis.

Mais sans insister sur cette affaire, j'assure seulement que le dilettantisme n'est pas *moindre* dans le Montaigne de 1588 que dans le Montaigne de M[lle] de Gournay, de l'Exemplaire de Bordeaux et par conséquent de la « Vulgate ». Je me sens assez fort dans cette question d'impression et de sensation, parce que c'est dans le texte de 1588 que j'ai pendant bien longtemps lu Montaigne ; c'est dans l'édition de Motheau et Jouaust (1873) réimprimée sur l'édition de 1588 que j'ai vraiment pratiqué Montaigne ; c'est cette édition qui a été mon Montaigne de chevet, et c'est dans Montaigne lu ainsi que j'ai puisé cette conviction, fausse peut-être, que Montaigne est foncièrement un dilettante et qu'il n'est autre chose que par passade, et je ne dis point du tout par caprice et pour s'amuser, non point, très sérieusement au contraire, comme je l'ai toujours soutenu ; mais par passade, algarade et excursion.

Car enfin — nous sommes de loisir, n'est-ce pas, et nous pouvons nous donner le plaisir de lire quelques pages de Montaigne et, mon Dieu, c'est surtout pour m'accorder la récréation de le copier que je m'en vais vous représenter quelques passages — car enfin c'est bien dans l'édition de 1588 (et aussi dans celle de 1580) que je lis ceci :

« Dernièrement [et par conséquent on peut supposer que le passage est de 1572 ou 1573] que je me retirai chez moi, délibéré, autant que je pourrais, de ne me mêler d'aucune chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie, il me semblait ne pouvoir faire plus

grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oisiveté s'entretenir soi-même et s'arrêter et rasseoir en soi ; ce que j'espérais qu'il peut meshuy faire plus aisément, devenu avec le temps plus poisant et plus mur ; mais que, au rebours, faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus d'affaires à soi-même qu'il n'en prenait pour autrui, et *m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres* sans ordre et sans propos que *pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté*, j'ai commencé à les mettre en rôle, espérant avec le temps *lui en faire honte à lui-même.* »

C'est bien dans l'édition de 1588 et aussi dans celle de 1580 que je lis ceci :

« Ce n'est pas à l'aventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader ; car il me semble avoir appris autrefois que la créance, c'était comme une impression qui se faisait en notre âme et à mesure qu'elle se trouvait plus molle et de moindre résistance il était plus aisé à y empreindre quelque chose. Voilà pourquoi les enfans, le vulgaire, les femmes et les malades étaient plus sujets à être menés par les oreilles. Mais aussi de l'autre part, c'est une sotte présomption d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable ; qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la coutume. J'en faisais ainsi autrefois et si j'oyais parler ou des esprits qui reviennent ou du pronostic des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque autre compte où je ne puisse mordre, il me venait compassion du pauvre peuple abusé de ces folies, et *à présent* je trouve que j'étais pour le moins autant à plaindre moi-même, non que l'expérience m'ait depuis rien fait voir au-dessus de mes premières créances, et si n'a pas tenu à ma curiosité ; mais la raison m'a instruit que de condamner aussi résolument

une chose pour fausse et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de notre mère nature; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les ramener à notre capacité et suffisance... » Et la suite.

C'est bien dans l'édition de 1588 (et aussi dans celle de 1580) que je lis tout le chapitre des *Cannibales* que je ne puis faire rentrer d'un bout à l'autre que dans la catégorie du dilettantisme effronté; et après nous avoir dit : « Les gens qui croient aux revenants, ils sont peut-être dans le vrai », nous dire : « Et ces cannibales, sauf qu'ils ne portent point de haut de chausses, ils sont d'un bon sens admirable, à l'envi de notre raison » ; si ce n'est pas, non seulement du dilettantisme, mais une « extension du dilettantisme » qui va aussi loin qu'on le peut rêver, je me demande ce qu'en fait de dilettantisme il nous faudra bien.

C'est dans l'édition de 1588 (et aussi dans celle de 1580) et non dans celle de M[lle] de Gournay ou dans l'Exemplaire de Bordeaux que je lis : « Si philosopher, c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme je fais, doit être douter; car c'est aux apprentifs à en guérir et à débattre et aux cathédrants de résoudre » et je crois que ceci est la formule même du dilettantisme le plus pur, et telle que Renan l'aurait contresignée, et accompagnée de cette ironie que Renan aussi aurait savourée en gourmet.

C'est dans l'édition de 1588 (et aussi dans celle de 1580) que je lis cette admirable *conclusion* sur la liberté de conscience : « En quoi cela est digne de considération que l'Empereur Julien se sert, pour attiser le trouble de la discussion civile, de cette même recette de liberté de conscience que nos rois viennent d'employer pour l'éteindre [écrit probablement en 1576 après la *Paix de Monsieur*], on peut dire *d'un côté* que de lâcher la bride aux

partis d'entretenir leurs opinions, c'est épandre et semer la division ; c'est prêter quasi la main à l'augmenter, n'y ayant aucune barrière ni coercition des lois qui bride et empêche sa course. Mais, *d'autre côté*, on dirait aussi que de lâcher la bride aux partis d'entretenir leur opinion, c'est les amollir et relâcher par la facilité et par l'aisance et que c'est émousser l'éguillon, qui s'affine par la rareté, la nouvelleté et la difficulté... »

C'est dans l'édition de 1588 que je lis ceci, écrit avec le plus grand détachement du monde et sans un mot d'explication :

« On peut regretter les meilleurs temps, mais non pas fuir aux présents ; on peut désirer autres magistrats ; mais il faut, ce nonobstant, obéir à ceux-ci, et à l'adventure il y a plus de recommandation à obéir aux mauvais qu'aux bons. »

C'est dans l'édition de 1588 que je lis :

« ... Il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte dédain, qui m'en estimeront mieux de ce qu'ils ne sauront ce que je dis ; ils coucheront la profondeur de mon sens par l'obscurité, laquelle, à parler en bon escient, je hais et l'éviterais si je me savais contrefaire... J'avais à dire que je veux mal à cette raison trouble fête ; et que ces projets extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la vérité, je la trouve trop chère et incommode. Au rebours *je m'emploie à faire valoir la vanité même et la grosserie, si elle m'apporte du contentement* et me laisse aller après mes inclinations naturelles sans les contrôler de si près. »

C'est dans l'édition de 1588 que je lis cette déclaration, ce manifeste de dilettantisme, merveilleux, du reste, d'éloquence et qui, en vérité, *fût-il seul*, suffirait pour établir Montaigne, de son propre aveu, dilettante fieffé : « Les autres *forment l'homme ; je le récite* et en représente un particulier [lui-même] bien mal formé et lequel, si j'avais

à façonner de nouveau, je ferais vraiment bien autre ; mais c'est fait. Or les traits de ma peinture ne se fourvoient point, quoiqu'ils se changent et diversifient. Le monde n'est qu'une branloire perenne : toutes choses y branlent sans cesse... la constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant. Je ne puis assurer mon objet [lui-même] ; il va trouble et chancelant, d'une ivresse naturelle. *Je le prends en ce point comme il est* en l'instant que je m'assure à lui. Je ne peins pas l'être, je peins le passage et non un passage d'âge en l'autre, ou comme dit le peuple de sept ans en sept ans ; mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. Je pourrai tantôt changer, non de fortune seulement mais aussi d'intention : c'est un contre-rôle de divers et muables accidents et d'imaginations irrésolues, et quand il y échet, contraires, soit que je sois autre moi-même, soit que je saisisse les sujets par autres circonstances et considérations. Tant y a que je me contredis bien, à l'aventure ; mais la vérité, comme disait Démade, je ne la contredis pas. Si mon âme pouvait prendre pied et forme je ne m'essaierais pas, je me résoudrais ; elle est toujours en apprentissage et en épreuve. »

Je n'en finirais pas. Plus je lis Montaigne, plus il m'apparaît comme un océan de dilettantisme à la surface duquel percent ici et là quelques îlots de dogmatisme, lesquels sont tantôt de couleur épicurienne, tantôt de couleur stoïcienne ; mais le dilettantisme est bien le fond et le fond permanent depuis les commencements jusqu'à la fin.

Et pourquoi du reste me donner tant de soins, puisque M. Strowski lui-même dit très tranquillement dans *Pascal et son temps*, p. 239 : « ... et tout cela s'ajoutant au SCEPTICISME FONDAMENTAL de Montaigne] », et p. 181 : « Montaigne a le *tempérament* sceptique » ?

Et, me dira-t-on, il n'y en aurait pas moins, encore, une courbe de Montaigne à tracer ; il n'y en aurait pas moins

à chercher si Montaigne, dilettante toujours, n'est pas *plus souvent*, de tel à tel âge, attiré vers le stoïcisme, de telle à telle époque attiré *plus souvent* vers l'épicurisme, de telle à telle date attiré *plus souvent* vers un scepticisme qu'il ne faudrait pas lui-même confondre avec le dilettantisme, en ce sens que ce scepticisme aurait quelque chose d'impérieux et par conséquent de dogmatique encore.

— Certainement, oh! certainement! mais c'est ici que j'en reviens à dire que les bases de cette recherche sont trop étroites et la matière de cette recherche trop rare, et ce sur quoi cette recherche aurait prise trop menu. C'est précisément ce que prouve le livre de M. Strowski. Personne, évidemment, ne connaîtra jamais mieux que lui Montaigne et personne jamais n'aura mis plus de conscience et de diligence à essayer de dater tous les textes de Montaigne pour établir les phases de l'évolution de Montaigne. Or tous les résultats atteints par lui sont douteux extrêmement. Donc ce que M. Strowski a prouvé surtout, c'est que ce qu'il cherchait est introuvable et que Montaigne échappe à la date.

Et donc, si pénible qu'il soit — oh! j'affirme qu'il est pénible à moi-même — de traîner sur les vieilles formules et de ne point en adopter de nouvelles, il faut, je crois, se résigner à dire comme autrefois : il y a dans Montaigne un stoïcien, un épicurien, un sceptique, un dilettante et surtout un homme de pensée absolument libre ; et non pas : il y a eu dans Montaigne d'abord ceci, ensuite cela.

— Mais comme *essai* au moins dans une direction où vous confessez qu'il eût été beau qu'on trouvât quelque chose, le livre de M. Strowski est honorable.

— Evidemment, et non seulement honorable, mais à la fois très consciencieux et très ingénieux, qualités qui se combattent quelquefois et qui chez lui ne se font point tort et entrent à peine en commencement de conflit. « Je dirai même plus, mais avec confidence », j'incline un peu, non

pas beaucoup, mais un peu vraiment, après lecture du livre de M. Strowski, à croire que Montaigne a pu être, a dû être, à un moment mal déterminé encore et mal déterminable, en état de stoïcisme, et que c'est de cet état, non pas sans mélange — je ne le dirai jamais — mais enfin que c'est de cet état d'âme général qu'il s'est libéré, dès avant 1580, et qu'il s'est libéré ensuite de plus en plus, sans s'interdire le moins du monde d'y retomber, mais librement, aisément et un peu par dilettantisme même.

Voilà ce qui n'était pas ce que je croyais très précisément; et ce qui est ce que je crois un peu maintenant, sans en être sûr.

Autre résultat d'un tout autre ordre, important toutefois, très important. M. Strowski, par son livre, a démoli, a rué par terre la « vulgate » de Montaigne ; c'est-à-dire l'édition classique et scolaire de Montaigne, le Montaigne, enfin, que vous lisez tous. Cette édition n'a pas le sens commun. Elle est faite : 1° de l'édition de 1588 procurée par Montaigne lui-même ; 2° des additions que Montaigne avait faites de 1588 à 1592 sur un exemplaire de l'édition de 1588 pour préparer une nouvelle édition, additions que Mlle de Gournay a recueillies pour son édition de 1585 ; 3° d'autres additions que Montaigne avait faites sur un exemplaire de l'édition de 1588 et qui subsistent, cet exemplaire ayant passé du château de Montaigne chez les Feuillants de Bordeaux et depuis dans la bibliothèque de cette ville où il est encore.

Bien ! Cette édition est donc très *complète*, et il est bon à ce titre qu'elle existe. Seulement, elle est détestable.

Quelle autorité ont des additions que Montaigne introduisait sur un exemplaire ou sur un autre de son ouvrage et que, quand il se serait agi de publier, il aurait pu modifier, remanier, changer ou même biffer? Et *où doivent se placer* précisément ces additions que Montaigne jetait sur les marges d'un exemplaire et qu'il aurait insérées dans

le texte, on ne sait au juste en quel endroit, malgré ses signes et renvois, lesquels naturellement n'avaient rien de définitif ?

L'édition de 1588 est une édition, une vraie ; elle a été établie par l'auteur et corrigée sur épreuves par l'auteur. Elle peut être, selon les goûts, déjà plus mauvaise que l'édition de 1580 ; mais enfin ce qu'elle peut avoir de mauvais a été voulu par Montaigne ; voilà une édition.

Mais la « vulgate » est une édition où l'on a mis sur la même ligne et de pair, d'une part un texte arrêté par l'auteur et d'autre part des brouillons, moins que des brouillons. Ce n'est pas une édition.

De là les contradictions, les incohérences, les obscurités, les absurdités même, ou au moins le fatras que vous rencontrez si souvent dans Montaigne. *Toutes les fois que dans Montaigne vous ne comprendrez pas quelque chose*, recourez à l'édition de 1588, neuf fois sur dix ce quelque chose que vous ne compreniez point, *vous ne le retrouverez pas* dans l'édition de 1588. J'en ai fait cent fois l'expérience.

Guerre, donc, à l'édition dite « vulgate » !

Faut-il, cependant, la supprimer ? A Dieu ne plaise ! D'abord les additions, c'est encore du Montaigne ; c'est du Montaigne comme les *Pensées* de Pascal sont du Pascal ; ensuite il y en a de très belles. N'oubliez pas que le fameux : « *parce que c'était lui ; parce que c'était moi* », est le résultat d'une addition ; il n'y avait dans le texte primitif que : « *parce que c'était lui* ». A Dieu ne plaise donc que l'on supprime le tiers (environ) de ce qu'a écrit Montaigne pour les *Essais*, en revenant purement à l'édition de 1588 !

Seulement je serais d'avis de constituer une édition des *Essais* qui serait l'édition de 1588 avec le reste *en notes*. Puisque ce sont des notes, mettons-le en notes. Dès lors, plus d'entrelassures, comme dit Montaigne, plus d'embrouillement, plus d'obscurités et plus d'incohérences.

Je serais même partisan — mais ici il y a une petite difficulté — de constituer une édition de Montaigne qui serait pour moi *la vraie* et qui consisterait en ceci : en juste texte, purement et strictement le texte de 1580 ; en notes avec cette mention : [1588] ce que Montaigne, en 1588, ajouté à son édition de 1580 ; en sous-notes le reste des additions, tout ce que Montaigne a jeté en marge de 1588 à 1592.

La difficulté serait que, en 1588, Montaigne ayant ajouté tout un livre, le troisième, on ne pourrait pas mettre en notes tout un livre et qui est gros. Eh bien, on ferait comme je viens de dire jusqu'au troisième livre exclusivement. Puis, à partir du troisième livre, l'édition de 1588 prendrait le haut des pages et il n'y aurait plus, au bas, des notes plus des sous-notes, mais simplement des notes, c'est à savoir le texte des additions marginales de Montaigne de 1588 à 1592.

On aurait bien ainsi tout Montaigne, mais bien classé et bien distingué selon les dates cardinales : 1580, 1588, 1592. Et de cette façon d'abord on y verrait clair et on serait sorti de la cave de la « vulgate » ; on s'apercevrait ensuite et d'un coup d'œil des différences qu'il y a entre les trois Montaigne.

Ces différences ne sont pas dans le fond, comme, trop longuement, je me suis efforcé de le prouver : mais elles sont dans *le ton*. On verrait nettement que ce qui, de 1580 à 1592, s'introduit dans le texte de Montaigne, ce sont : les confidences de Montaigne sur lui-même ; les histoires saugrenues, les citations ; et cela — que je n'ai pas besoin de dire que M. Strowski a parfaitement noté — mérite d'être vu clairement.

Il y aurait ainsi trois éditions en une (« oui, me dit mon démon familier qui est un raillard : l'édition des gourmets, l'édition des gourmands, l'édition des goinfres » — « non : l'édition des sobres, l'édition des gourmets, l'édi-

tion des gourmands ») et trois éditions nettement distinctes et cependant continuellement comparables entre elles et où l'on verrait continuellement le travail même de Montaigne, Montaigne travaillant sur lui-même, se corrigeant, se remaniant, se tâtonnant, se pelotant...

— Et se gâtant !

— Un peu, sans doute, quelquefois ; d'autres fois trouvant des choses exquises ; perdant un peu de timidité, dont on est ravi ; perdant un peu aussi de respect envers le lecteur et envers lui-même, que dirai-je ? ne se gâtant pas, non, mais se traitant de plus en plus en enfant gâté.

La tentative de M. Strowski n'a pas complètement abouti ; et à mon avis elle ne pouvait pas beaucoup aboutir ; mais elle jette des clartés séduisantes, intéressantes et même utiles. Elle est digne, malgré toutes mes réserves, d'une très haute approbation.

Emile Faguet.

M. Cor sur M. France

Une brochure intéressante sur M. Anatole France a été écrite, très soigneusement et très adroitement, par M. Raphaël Cor et publiée à la librairie du *Mercure de France*. Elle est intitulée *M. Anatole France et la pensée contemporaine*.

Ce qui manque à cette monographie, c'est une étude sur l'évolution de M. Anatole France. M. Cor prend le célèbre écrivain au moment actuel, tel qu'il est depuis une dizaine d'années, sans remonter plus haut et sans nous montrer d'où il est parti, et par où il a passé avant d'arriver où il est maintenant et où il est très probable qu'il restera. Exactement *deux* lignes de notes sont consacrées au France « boulangiste » et au France militariste d'autrefois. C'est trop peu. La brochure perd ainsi, non pas la moitié, mais presque les deux moitiés de l'intérêt qu'elle pourrait avoir et elle ne comptera pas aux yeux de l'histoire littéraire.

A la prendre en soi, j'ai dit qu'elle est intéressante. C'est, sous forme d'éloge continu de M. France, une apologie de l'immoralité et une perpétuelle déclaration de guerre à la morale. Dès la première page à peu près vous lisez : « Mais d'un point de vue étroitement moral (qu'on me pardonne ce pléonasme)... » Plus loin vous trouverez « Je ne crois point trahir sa pensée en définissant l'homme : un animal tourmenteur. C'est qu'il est un animal moral. Ces deux qualités se supposent. M. France en est convaincu. »

Je ne sais pas si M. France en est convaincu, mais M. Cor l'est copieusement. L'immoralisme le plus radical circule dans sa petite brochure comme le sang dans les artères. Les esprits « avancés », les émancipateurs, en sont presque tous là aujourd'hui. Le temps n'est plus où l'on attaquait les religions *en leur opposant la morale* et où, par conséquent, on était d'autant plus moral, au moins en théorie, que l'on était plus irréligieux. Cette doctrine, ou cette méthode, ou cette tactique, c'est l'esprit du XVIIIe siècle et de la « queue du XVIIIe siècle » à travers le XIXe ; ce n'est plus du tout l'esprit des émancipateurs d'aujourd'hui.

Ils se sont aperçus que la morale était une dernière religion, qu'elle était un frein, qu'elle était une force s'opposant aux instincts naturels de l'homme ; que, tantôt produit direct des religions et tantôt génératrice de religions (et c'est un double point de vue que j'ai toujours soutenu), elle avait un caractère religieux, un caractère théologique, parfaitement marqués ; que, par conséquent, il fallait l'attaquer et la détruire au même titre que les religions et non pas l'opposer aux religions, mais la mettre pêle-mêle avec les religions dans le même sac.

C'est ce qu'a fait Nietzsche, furieusement, avec cette contradiction amusante que, tout en exécrant la morale, il est surpris à chaque instant et se surprend lui-même en train d'en bâtir une, d'en reconstruire une, séduit à son tour par cette « Circé des philosophes » sous une nouvelle forme, il est vrai, parce que cette Circé est un Protée, mais encore sensiblement séduit et attiré par elle dans l'éternel piège.

M. Cor, lui, sans fureur et aussi sans rechute brusque et inattendue dans l'ancienne « erreur », prêche l'immoralisme à la fois à demi-voix et à voix ferme, sous le couvert d'une simple exposition des idées de M. France.

Son idéal semble être l'antiquité païenne. Il en trace un tableau enchanteur : « Que nous sommes loin de cet idéal

de l'existence antique où les hommes, ingénieux et bien portants et sans avoir à se libérer puisqu'ils étaient libres, vivaient gais, ignorants de l'idée de péché et sans autre souci que de régler leurs actes suivant un naturel instinct de noblesse et de beauté ! Alors on ne songeait point à rendre les hommes meilleurs pour qu'ils devinssent heureux ; mais plutôt à les rendre plus heureux pour qu'ils devinssent meilleurs. Il ne s'agissait pas d'user la vie à la lutte contre soi, mais au contraire d'arriver à faire le bien aisément, avec une sorte de spontanéité joyeuse... »

Le tableau est délicieux et je songe aux vers de La Fontaine :

> Le loup déjà se forge une félicité
> Qui le fait pleurer de tendresse.

Mais si le tableau est enchanteur, est-il bien exact ?

Les hommes de l'antiquité étaient-ils tous bien portants ? Les renseignements que nous avons sur ces temps obscurs indiquent au moins l'existence de la médecine, qui semble prouver que la maladie existait.

Etaient-ils tous gais ? Leur littérature le prouve peu et semble indiquer qu'ils nourrissaient assez souvent la mélancolie.

Etaient-ils libres ? Il paraît prouvé que l'Etat était alors tout-puissant et strictement tyrannique.

N'avaient-ils d'autre souci que de régler leurs actes suivant un naturel instinct de noblesse et de beauté ? Ils devaient avoir surtout pour souci de régler leurs actes suivant les lois, qui existaient, à ce que j'ai cru constater, et qui n'étaient pas tendres.

Etaient-ils heureux ? Mon Dieu, pourvu qu'ils ne fussent pas esclaves, et il y en avait, d'après Gibbon, soixante millions sous le règne de Claude, et c'était ennuyeux d'être esclave, parce que, si un maître était assassiné, on satisfaisait son ombre plaintive en en égorgeant 30.000 ;

pourvu qu'ils ne fussent pas citoyens d'une ville prise, parce que, dans ce cas, de la ville prise on massacrait la moitié des habitants et on emmenait le reste en esclavage ; pourvu qu'ils ne fussent pas généraux, parce que s'ils étaient vaincus ou s'ils négligeaient de rendre les honneurs funèbres à des soldats morts, ils étaient condamnés à la peine capitale ; pourvu qu'ils ne fussent pas philosophes, parce qu'il arrivait qu'on leur fît boire la ciguë ou qu'on les exilât s'ils s'écartaient du *Syllabus* du temps, et je fais cet honneur à M. France de l'assurer qu'à Athènes il eût été condamné à mort comme corrupteur de la jeunesse ; — pourvu en un mot qu'ils eussent beaucoup de chance, les anciens étaient à peu près aussi heureux qu'un bourgeois de la rue Saint-Martin ; mais encore il fallait qu'ils eussent beaucoup de chance et qu'ils vécussent dans des conditions tout à fait particulières.

Il est certain que l'antiquité, moins la férocité antique, a été une époque de bonheur infini. Après tout, c'est peut-être ce qu'a voulu dire M. Cor, et nous sommes sans doute tout à fait du même avis.

Seulement, *pour plus de clarté*, cet âge d'or de l'humanité, celui où, sans religion, sans morale et guidé uniquement par des instincts de noblesse et de beauté, ce qui du reste est un peu vague, le genre humain goûtera un bonheur infini, j'engagerai M. Cor à le placer, non dans l'antiquité, non dans le moyen âge, non dans les temps modernes, mais à une époque indéterminée de l'avenir, laquelle précaution étant prise, on est toujours sûr, sinon d'avoir raison, du moins de ne pas rencontrer de contradicteur suffisamment armé pour l'objection.

La brochure de M. Cor, d'un décousu attrayant, à la Montaigne, non sans esprit, non sans style et témoignant d'assez nombreuses lectures, n'en est pas moins un petit ouvrage presque agréable.

E. F.

Josué Carducci

Carducci était probablement, hier, le plus grand des poètes vivants. La mode, après la consécration du prix Nobel et celle, plus solennelle, de la mort, va-t-elle s'emparer de lui ? Tel n'était pas sans doute le souhait du vieillard bourru qui n'avait trouvé à répondre à l'ambassadeur suédois lui apportant la solennelle récompense, que juste les deux syllabes du mot *merci*. Il a été toute sa vie l'écrivain le plus sincèrement ennemi de la réclame. Et il a vécu ses dernières années dans un grand silence, depuis l'adieu mystérieux qu'il avait jeté au monde, à la fin du dernier recueil de ses poésies :

> Fleur tricolore,
> Les étoiles disparaissent au milieu de la mer,
> Et les chants s'éteignent au fond de mon cœur.

Là-bas, dans sa tranquille Bologne, contemplant du haut des remparts la vaste campagne et l'Apennin à l'horizon

> Dans le clair hiver s'élèvent la sombre Bologne et ses tours,
> Et plus haut la colline, blanche de neige, sourit.
> C'est l'heure douce où le soleil mourant salue
> Les tours...

Comme artiste, comme penseur, Carducci n'a pas ce qu'il faut pour plaire du premier coup au public européen. Son disciple d'Annunzio, plus jeune que lui d'une trentaine d'années, est entré depuis longtemps dans la gloire

internationale, alors que jusqu'à hier encore la renommée de Carducci au delà des frontières de son Italie n'était pas sortie des cercles littéraires. C'est qu'il est si profondément et exclusivement italien ! Ceci ne serait pas un empêchement, s'il avait présenté de l'Italie ce qui attire d'abord notre regard de touriste et d'amateur ; s'il en avait exprimé les saveurs les plus piquantes, les plus nouvelles à notre goût ; s'il avait été chercher dans les provinces les plus reculées tout l'attirail de costumes voyants, de mœurs ancestrales et de pittoresque bagage... Mais Carducci ne cherche pas l'étrange et l'inédit. C'est un classique. Dans la forme il ne veut savoir rien de mieux que d'imiter et de perfectionner Horace. Il n'a pas voulu ou il n'a pas pu aborder les genres préférés des littératures contemporaines : le roman et le théâtre. Il peut se vanter (ce n'est pas sa moindre originalité) qu'il n'est pas sorti de sa plume même une nouvelle en trois pages, pas même le plus bref et le plus injouable drame en un acte. Il vit sur quelques idées simples et sur quelques sentiments profonds.

Ces idées, ces sentiments, sont le fond même de l'esprit de sa nation et aussi, peut-on dire, l'extrait de la vie passée de cette nation. C'est encore un obstacle à sa renommée. Carducci ne passera pas la porte de la popularité européenne s'il n'y fait passer avec lui l'Italie tout entière; entendons, non pas seulement l'Italie chère à nos dilettantes, celle de Boccace et de Botticelli, mais celle de Cavour, de Garibaldi et de Mazzini, et même celle de Depretis et de Crispi.

Cependant on a pris goût, depuis quelques années, à la littérature italienne. Il serait curieux que d'Annunzio — qui est un très grand poète dont on ignore chez nous la poésie — ait, comme romancier à succès, ouvert les voies à son vieux maître. Et depuis quelques années aussi l'accroissement de la force économique de l'Italie, sa marche

rapide vers le rang de grande puissance, donnent plus de poids à sa production intellectuelle. Répercussion subtile et certaine. La diffusion de l'œuvre de Carducci, poète italianissime, sera-t-elle le signe le plus clair d'une influence italienne naissante : fait remarquable qui ne s'était pas produit depuis trois siècles ? Du moins, pour qui connaît l'esprit actuel de l'Italie, ses ambitions, pour qui sait la partie qu'elle joue en ce moment dans le monde, il apparaît que nous ne saurions faire de plus grand plaisir à nos voisins et amis que d aimer l'œuvre de leur poète national... Sympathie ou curiosité, mode ou véritable admiration, on parle de Carducci en France en ce moment plus qu'on n'a jamais parlé de lui. — Il est impossible, bien entendu, de faire connaître en vingt pages une des œuvres poétiques les plus fortes, les plus pleines, que le siècle dernier ait produites. Je me borne ici à quelques notes sur le tempérament et la formation du poète, sur les sources de son inspiration.

I

Entre les nuages, voici, le bleu
Profond et humide a vaincu ;
Vers l'Apennin s'éloigne
En grondant l'orage.
Oh ! si le tourbillon bienfaisant
Sur l'aile des aquilons
Voulait au beau pays
De Toscane m'emporter...

. . . .

... là où le bois rare ombrage
Le ravin perfide, et dans la plaine
Sombre que hérissent les chênes sinistres,
Où les chevaux errent à l'aventure,

Là, dans la Maremme où fleurit
Mon mélancolique printemps,

Là s'envole ma pensée
Avec le tonnerre et la tempête.
Là je veux, dans le ciel noir, planer,
En contemplant ma patrie,
Puis dans un coup de tonnerre m'effondrer
Entre les collines, dans la mer...

Transportons-nous un instant avec le poète dans le pays de son cœur, afin de saisir le plus intime de lui-même : car dans sa longue vie de professeur citadin, et sous l'habit du critique littéraire, du poète latinisant, il est resté toujours le demi-paysan de la Maremme toscane, — fils de ce sol étrange, aux formes tourmentées, — sol volcanique riche en trésors et pauvre d'aspect, crevassé, dénudé, aux grands espaces déserts qui finissent à la mer plus déserte, — malsain souvent, majestueux toujours. Là, sur ces nids de vautours : Volterra, Massa, Chiusdino et autres, vivait, il y a plus de vingt-cinq siècles, cette mystérieuse race étrusque, intelligente et artiste, dont les descendants sont encore nombreux dans la Toscane d'aujourd'hui, reconnaissables à leur taille petite et trapue, souvent épaissie avec l'âge, à leur figure anguleuse, forte et fine à la fois. Il semble que Carducci soit de cette race-là. Et c'est-là qu'il a vécu les années ineffaçables, enfant batailleur et travailleur, qui courait les fourrés en compagnie d'un loup apprivoisé, et rentrait sous l'humble toit de son père, le médecin des pauvres gens, pour étudier le latin comme les enfants ne l'étudient plus. Tel il viendra ensuite à la ville, garçon robuste et fruste, et mal élevé, au geste violent, les cheveux en broussaille, comme les plaines de son pays, — et ayant au cœur, sous sa rude écorce, une sentimentalité simple, naïve, populaire, qui au fond ne sera guère modifiée, et sera une des grâces, la plus exquise, de son œuvre austère. Voici comment, beaucoup d'années après, il rappelait un de ses plus chers souvenirs de ce temps-là :

Avec le rayon d'avril nouveau qui inonde
De rose ma chambre, voici que tu souris encore
Tout d'un coup à mon cœur, ô Marie la blonde,

Et que ce cœur qui t'oublie, après tant d'années
Pleines de vains tumultes, en toi repose,
O mon premier amour, ô douce aurore d'amour.

. . . .

Que tu étais belle, ô jeune fille, quand,
Dans l'ondoiement des longs sillons, tu surgissais
Tenant à la main une guirlande de fleurs,

Grande et souriante, — et sous tes cils mobiles,
Brillant des éclairs d'un feu sauvage,
Large et profond s'ouvrait ton œil bleu.

Comme le bluet azuré dans l'or
Blondissant des épis, — entre tes cheveux fauves
Fleurissait cet œil bleu, et devant toi

Et tout autour flamboyait l'immense été.
. . . .

. . . Oh ! comme froide après cela ma vie,
Comme obscure et pénible elle s'est écoulée !...
Mieux aurait valu t'épouser, blonde Marie,

Mieux aller rechercher, à travers le taillis
Désolé, dans la plaine, le buffle égaré
Qui saute les buissons et s'arrête et regarde,

Que suer à la poursuite de la rime mesquine !
Agir, et oublier, en se gardant d'y toucher,
Cet énorme mystère qu'est l'univers...

(*Idylle de Maremme. Rime Nuove, LXVIII.*)

Ecoutons encore cette chanson, où se retrouve l'écho des complaintes sentimentales que chantent les paysans de là-bas :

Le soleil frappe à ta fenêtre, et dit :
« Lève-toi, la belle, car c'est le temps d'aimer.
Je t'apporte le désir des violettes
Et les hymnes des roses pour ton réveil.
De mon règne splendide viennent te faire hommage
Mes valets, avril et mai,
Et la nouvelle année qui ralentit sa course
Sur la fleur de ta belle jeunesse sereine. »

Le vent frappe à ta fenêtre et dit :
« Par les monts et les plaines j'ai tant voyagé !
Sur la terre aujourd'hui une seule voix s'élève,
Et des vivants et des morts le chant est pareil.
Des nids aux vertes forêts voici l'appel qu'on entend :
« Le temps est revenu, aimons, aimons, aimons... »
— Et le soupir des tombes refleuries :
« Le temps passe : aimez, aimez, aimez... »

Et voici que frappe à ton cœur, qui est un beau jardin [en fleurs,
Ma pensée, et elle dit : « Est-ce qu'on peut entrer ?
Je suis un vieux et triste voyageur,
Et je suis las, et voudrais reposer.
Je voudrais reposer entre ces gaies ramures,
Rêvant à un bonheur qui n'a pas encore été ;
Je voudrais reposer en cette pieuse joie,
Rêvant à un bonheur qui ne sera jamais... »

(*Matinée*, *Rime Nuove*, *LII.*)

Est-ce encore au sol natal qu'il doit l'amour de l'indépendance, la droiture et l'honnêteté, qui ont fait de lui un des plus hauts caractères de son époque ? Erudit minutieux, professeur plus que consciencieux, qui sait à l'occa-

sion résister aux ministres, critique littéraire et publiciste passionné, mais sans haine contre les personnes et sans calcul, toute la vie de Carducci, écrivain illustre et modeste qui a voulu garder jusqu'au bout de ses forces ses fonctions universitaires, (voit-on Victor Hugo professeur à l'université de Besançon ?) sera une suite d'efforts désintéressés, — vie de labeur solitaire en somme, en dehors des heures de causerie avec quelques amis fidèles, dans l'arrière-boutique du libraire Zanichelli, ou à des tables d'auberge à Bologne ou à Rome. — Labeur farouche, et qui n'a pas laissé au poète le loisir de se répandre en société, ni de se faire beaucoup d'amis. Il n'y tenait point. Les façons hérissées de Carducci sont légendaires en Italie ; elles sont même une part de sa popularité. On aime retrouver dans l'édition récente de ses œuvres complètes quelques-uns de ses plus beaux grognements. En voici un entre cent :

Rome, octobre 1875.

« Monsieur,

« Il faut que vous me connaissiez bien peu pour m'inviter à faire un discours d'inauguration. Je crois qu'en Italie on parle trop, tant qu'il ne reste pas de temps pour penser. Salut.

« Giosué Carducci. »

En ceci le cas de Carducci n'est pas seulement celui de beaucoup d'hommes célèbres, à qui leur célébrité donne le droit d'en prendre à leur aise. Il y a une étroite relation entre son humeur brutale et les parties les plus nobles de son œuvre. L'histoire intellectuelle de l'humanité compte quelques hargneux admirables. Carducci est de ceux-là ; car son humeur n'est pas autre chose qu'une haine ardente,

toujours en éveil, naïve, de tout ce qui n'est pas vrai, fort, digne. Si on voulait le définir tout entier d'un mot, on n'en saurait trouver d'autre que celui-ci : dignité. Dignité privée, — dignité professionnelle, — dignité scientifique, — dignité artistique, — dignité humaine et (surtout) dignité nationale : voilà l'inspiration de Carducci professeur et érudit, critique et journaliste et sénateur, de Carducci garibaldien et mazzinien, de Carducci poète satirique et poète épique. Il est, si l'on veut une formule, le poète de la dignité italienne, qui a pour inspiration morale la religion de la dignité humaine, et fait son métier de poète avec une probité et une dignité sans égales. Carducci, qui est un artiste modeste, a toujours été orgueilleux de sa conscience. Il sait que c'est chez lui un don de nature ; il sait que c'est sa force, non seulement comme homme, mais, au fond, comme poète aussi. Qu'on lise ce joli récit, qui sera dans toutes les anthologies, comme un exemple de la belle prose de Carducci, rapide et ferme, — et comme une déclaration on ne peut plus nette, faite par lui-même, du principe directeur de son œuvre.

(Pour le livre *Redevenons petits*, prime du *Journal des enfants* de Rome, 1885.)

« Madame,

« Aux demandes des filles d'Ève je crois que le parti le plus sage et le plus sain est de répondre toujours non. Pourtant cette fois, puisqu'il s'agit de retomber en enfance seulement pour rire, je ne veux pas faire le manant.

« De mon enfance je n'ai de souvenirs ni beaux, ni bons, ni curieux.

« Mon plus ancien souvenir me met tout de suite, hélas ! en relation « avec un être de l'autre sexe », comme on dirait en une certaine langue qui, selon les manzoniens, devrait être la langue du bon goût.

« Je me revois dans un endroit ni beau ni laid, peut-être un petit jardin près de la maison où je suis né, — un jour qui n'était ni de printemps, ni d'hiver, ni d'été, ni d'automne. J'ai l'impression que tout, ciel et terre, en haut et en bas et tout autour, était humide, gris, bas, étroit, vague, pénible.

« Avec une petite fille de mon âge, dont je ne sais qui elle est, ou qui elle a été, — nous balancions une corde en la tenant chacun par un bout, et je crois que de cette façon nous prétendions et nous imaginions jouer au serpent.

« Quant tout à coup nous aperçûmes à nos pieds une belle *bodda* (c'est le nom, dans le dialecte de la Versilia, de quelque chose qui ressemble à un crapaud). — Grande admiration, grandes exclamations de nous deux, créatures neuves, à la vue de cette antique créature.

« Il paraît que les exclamations furent un peu bruyantes. Car un monsieur grave, avec une grande barbe noire, un livre à la main, parut sur la porte et nous gronda, ou plutôt me gronda. Ce n'était pas mon père. C'était, je l'ai su longtemps après, le mari... putatif d'une femme... d'un autre, qui, par suite de certaines circonstances, demeuraient près de là.

« Moi, brandissant ma corde, comme si c'était un fouet, je m'avançai vers lui en criant : « Va-t'en, va-t'en, vilain homme ! »

... « Depuis ce temps-là, j'ai toujours répondu de la même açon à toutes les autorités qui sont venues, un livre à la main et un mensonge dans le ventre, m'admonester au nom de la morale.

« Mais... morale, vraiment, pour des enfants, cette histoire ne l'est pas...

« Que voulez-vous que j'y fasse, Madame? C'est de l'histoire. Et je vous ai obéi. »

II

Sur cet esprit pourvu d'une direction naturelle si forte, l'éducation et le temps mirent leur empreinte, — empreinte si profonde que la poésie de Carducci n'est pas vraiment intelligible pour qui n'a pas quelque connaissance de l'époque où il s'est formé. C'est même une des raisons qui en rendent l'abord difficile. Voici en quelques lignes ce qu'il importe de savoir.

Lorsque Carducci, né en 1835, commença à penser — et à peu près aussitôt à écrire, c'est-à-dire vers 1850, l'Italie était encore tout émue de l'immense espoir et de la cruelle déconvenue de 1848. Espérance et déception avaient contribué au même résultat : la revendication de l'indépendance italienne était devenue l'objet d'une volonté unanime; la passion nationale était à son apogée. Trente-cinq ans d'efforts intermittents, d'héroïsmes individuels, de sang versé çà et là, avaient enfin donné l'élan. Remarquons que ce bel élan de l'Italie nouvelle, qui allait la faire vaincre bientôt, a duré, à travers quelques défaillances, jusqu'à nos jours, la nation reculant son but à mesure qu'il était atteint : après l'expulsion des Autrichiens, l'indépendance de toute la péninsule et l'unité; — après l'unité sans Rome, Rome capitale ; — après la prise de Rome, la réorganisation administrative ; — puis l'expansion coloniale ; — après les désastres d'Ethiopie, la réparation patiente, les longues et difficiles réformes financières. Et maintenant que le « pair » tant souhaité est atteint, et qu'en même temps une politique habile, patiemment suivie, a réussi à donner à l'Italie dans le concert des grandes puissances une place de presque première importance, voici qu'on pousse le développement économique de la nation avec une activité fiévreuse, qu'excite le succès croissant... Or le début de cette étonnante expansion est à

peu près le moment où Carducci entre dans la vie. Comme il s'agissait alors pour la nation d'être ou de ne pas être, l'excitation était plus grande qu'elle ne l'a jamais été par la suite. Tous les esprits que touchait le patriotisme (c'étaient presque tous les esprits cultivés) étaient dans un état de continuelle tension, qui s'aperçoit naturellement dans la littérature. Un livre comme le *Primato* de Gioberti (*De la supériorité morale et civile des Italiens*), qui entreprend de démontrer que l'Italie, démembrée et impuissante, est la première des nations, et que bientôt elle mènera le monde, — un pareil livre est un coup de folie en même temps qu'un coup de génie : il donne la mesure de l'esprit public. D'ailleurs, depuis 1815, — et même il faut remonter plus haut, depuis les dernières années du XVIIIe siècle, depuis Alfieri, une lignée de grands écrivains ne cessait de répéter à la nation que son premier devoir était de se surexciter jusqu'au paroxysme...

Ces écrivains : Alfieri, Foscolo, Niccolini, Leopardi, exercent sur le jeune Carducci une influence dominatrice. Collégien, le jour où il a pu se procurer le roman de Foscolo : *les Dernières lettres de Jacques Ortis*, il force sa mère à s'agenouiller avec lui devant le livre. Normalien, il a un culte passionné pour Leopardi. Chez l'étudiant en lettres et apprenti poète qu'était Carducci, les préoccupations littéraires se mêlent étroitement à la préoccupation patriotique. Ou plutôt elles se confondent exactement.

A cette époque, en Italie, la littérature à la mode était encore romantique. Mais ce n'était plus le romantisme de la première heure, l'école batailleuse, révolutionnaire, des environs de 1820 ; c'était un romantisme édulcoré et conventionnel. D'autre part, si l'influence puissante de Manzoni et d'autres raisons avaient lié l'un à l'autre le romantisme et le mouvement de renaissance catholique

que représentait à la fois l'auteur des *Fiancés*, on sait que ce mouvement, après avoir un instant entraîné l'Italie, quand on avait cru voir en Pie IX un pape démocrate et patriote, n'avait pas survécu à la désillusion de 1848 : le romantisme s'en trouva compromis, et la littérature dans un grand malaise. Non seulement le pape, allié à la réaction, à l'étranger, constituait un des plus forts obstacles à la réalisation de l'unité, mais le moralisme chrétien répandu par Manzoni, Pellico et leurs imitateurs tendait à produire dans beaucoup d'esprits une sorte d'humilité résignée, un détachement des désirs de ce monde, où beaucoup de patriotes voyaient le pire danger pour l'idée nationale. C'est pourquoi, par opposition au romantisme qui affadit l'art, au christianisme qui affaiblit les cœurs, à ce qu'il appelle d'un mot « le Manzonisme », Carducci, jeune patriote, d'ailleurs nourri dès l'enfance des Grecs et des Latins, s'attache fortement à l'idée classique et laïque. Ce devait être la grande passion de sa vie, avec la passion patriotique : et l'on voit comment elles sont inséparables.

Le classicisme, pour les Italiens, signifie tout autre chose que pour nous. Il est chez eux une tradition nationale dans toute la force du terme : une tradition qui remonte à peu près à trente siècles, puisque les Latins l'ont héritée des Grecs, et que les Italiens sont les héritiers directs des Latins. Lucrèce, Virgile, Horace sont des poètes italiens. Ceci n'est pas un jeu de mots. Dante se croyait fermement le compatriote de Virgile, et une grande histoire littéraire de l'Italie, en une dizaine de volumes, qui n'a pas encore achevé de paraître, œuvre des meilleurs savants et critiques italiens contemporains, contient un volume sur l'histoire de la littérature latine. Il faut reconnaître qu'en effet la littérature latine parle au cœur et aux yeux de nos voisins beaucoup plus fort qu'aux nôtres ; que ce qui de notre part est effet d'érudition

ou reconstitution purement artistique, peut être de leur part une expression directe de l'imagination, une forme naturelle de la pensée ; tout conspire à cela : leur sol, leur ciel et les monuments du passé qu'ils ont sous leurs yeux ; et, plus que tout cela, une grande partie du trésor littéraire proprement italien : à peu près tout Virgile a passé dans Arioste, Tasse et les autres épiques italiens ; Machiavel et les historiens ont absorbé le meilleur de Tite-Live et de Tacite ; Boèce, Cicéron et Sénèque ont nourri les moralistes du XIVe au XVIe siècle... Vraiment les liens entre les deux civilisations avaient été dès les origines de l'Italie moderne nombreux et serrés, et l'on sait comment la Renaissance les multiplia et resserra encore, avec beaucoup moins d'artifice que chez nous, — ou peut-être avec presque point d'artifice.

Or, au commencement du XIXe siècle et dès la fin du XVIIIe, il s'était produit une sorte de deuxième renaissance classique, au moment même où naissait le mouvement nationaliste. Ce fut une réaction contre l'influence anglo-française, une tentative pour régénérer l'esprit public languissant, avec une nourriture saine et forte, appropriée à sa constitution. Alfieri a pleuré et rugi sur les *Vies des hommes illustres*, et essaie, pendant vingt ans de production littéraire, de « plutarquiser » le public italien. Il lance des tragédies romaines, pleines d'orgueil patriotique et de fanatisme révolutionnaire ; il est imité par Monti, Foscolo et une foule d'autres moins célèbres. Monti fait une traduction de *l'Iliade* qui est tout de suite déclarée une œuvre nationale. Foscolo, dans ce poème des *Tombeaux*, dont l'auteur a accompli ce tour de force de faire tout ensemble un acte de retentissante propagande nationaliste et un pur chef-d'œuvre artistique, — Foscolo, à côté de teintes romantiques, a des images et des harmonies aussi authentiquement grecques que notre Chénier, mais les *Tombeaux* — ce qui certes ne serait

jamais arrivé aux *Idylles* — deviennent le poème préféré, le poème par excellence de la nouvelle Italie; elle y retrouve, en même temps que sa passion patriotique, les formes les plus naturelles et les plus chères à son imagination. — Canova, qui crée une sculpture néo-romaine, est révéré comme un dieu, et nul ne doute qu'il n'ait animé ses marbres de l'âme de la génération présente.

Il se forme ainsi une conception de la littérature où le souci, poussé à l'extrême, de la perfection artistique s'unit à la recherche de la plus grande valeur intellectuelle possible, de l'expression la plus noble, la plus profonde, des grandes préoccupations présentes. C'est le classicisme national, dont Leopardi fut la plus belle expression. Carducci allait reprendre la tradition pendant toute la deuxième moitié du siècle, l'adapter aux temps nouveaux, perfectionner les formes, varier les thèmes, assouplir en somme la conception et lui donner l'empreinte de son génie ; mais c'est toujours la même tradition qui des *Tombeaux* (1807) jusqu'aux *Odes barbares* (1878) a exprimé la pensée italienne dans ce qu'elle a de plus proche de l'antique en même temps que de profondément italien.

Pour l'intelligence de l'œuvre de Carducci, il faut signaler encore deux autres éléments du classicisme. D'abord une sorte de stoïcisme, qui est à quelques nuances près la doctrine morale ou l'attitude morale des grands écrivains qui viennent d'être cités et de tous ceux qui s'inspirèrent d'eux. Dans le mouvement de rénovation morale qui entraîne l'Italie en même temps que le mouvement révolutionnaire depuis les origines du *Risorgimento*, ce stoïcisme est la contre-partie du néo-catholicisme. Il est même plus ancien, puisqu'il est déjà alfiérien. C'est une attitude tendue, superbe ; maints héros de cette longue période de conspirations et de soulèvements s'y sont drapés admirablement. C'est une doctrine de pureté morale,

d'exaltation intellectuelle, de dédain pour l'optimisme et l'humilité et la résignation chrétiennes, d'enthousiasme et de dévouement pour les grandes idées humaines, la doctrine de la vie selon la nature, de la vie indépendante et énergique. Elle n'est certes point spéciale à l'Italie, mais on voit comme elle convenait à l'intense effort de cette nation, comme elle allait d'accord avec le classicisme gréco-latin, traditionnel en ce pays. Le caractère de Carducci s'y adaptait naturellement. Il sera dès l'abord et restera jusqu'au bout pénétré de ce moralisme rationaliste, qui est une des aspirations essentielles de sa race.

D'autre part, une des nouveautés intellectuelles de la première moitié du XIXe siècle en Italie avait été l'intérêt passionné dont fut alors l'objet l'histoire nationale : romantiques et classiques exploitèrent cette mine à l'envi ; ballades, narrations en vers, romans historiques, tragédies, drames lyriques, tout fut mis en œuvre, — sans parler des ouvrages d'histoire proprement dits, dont certains furent lus avec autant d'émotion que les romans les plus captivants. C'était une façon de ressusciter les gloires nationales, de proposer en exemple les luttes soutenues pour la liberté contre l'étranger ou contre les tyrans, d'exciter l'orgueil, la colère et l'espérance. Propagande révolutionnaire indirecte, dont le succès fut immense. L'Italie démembrée, ainsi rattachée idéalement à l'Italie libre et fière d'autrefois, se sentait ressusciter en elle, en attendant mieux. L'apparition d'un roman de Guerrazzi sur *l Assaut de Florence*, d'un drame de Niccolini sur *Arnaud de Brescia*, d'une *Histoire des Vêpres siciliennes* de Michel Amari, étaient des événements nationaux. Il y avait là une puissante source d'inspiration épique, à laquelle nous verrons Carducci puiser largement.

Dans cette exaltation des gloires passées la littérature n'est pas oubliée. Dante, que les deux siècles précédents avaient à peu près négligé, devient l'objet d'un culte

fervent, mystique ; on voit en lui le symbole de la fraîcheur et de la force de l'Italie moderne à sa naissance, — le premier apôtre de l'Unité italienne, le prophète des temps nouveaux... Avec lui, et après ses chers Latins, après Lucrèce, Virgile, Tite-Live, Horace, Carducci préfère à toute autre lecture les conteurs, les lyriques et les sermonnaires du XIVe siècle ; il court d'instinct à cette source pure : « Je ne sais pas comment, — raconte-t-il, — m'a été révélé le XIVe siècle. Le fait est que tout d'un coup je me trouvai épris des trécentistes, non parce que texte d'une langue archaïque, mais parce que monuments de la vie d'un peuple jeune, fort, libre, en un temps où il avait de *l'intelligence, de l'imagination, de la passion, de la franchise et de la dignité*, comme il n'en a plus jamais eu autant. » Et quand, jeune professeur chargé de famille et sans ressources, il entreprend pour le compte d'un éditeur de longs travaux, mal payés, d'éditions de textes littéraires italiens, — poète obligé de couper ses ailes, il est soutenu dans sa tâche par une sorte de sentiment religieux, par l'émotion d'un brave homme qui, à la fois patriote et artiste, apporte sa modeste contribution à l'œuvre nationale.

JULIEN LUCHAIRE.

(*A suivre.*)

Le Roman de Sainte-Beuve

Documents inédits.

(SUITE)

Il est clair qu'à couvert de ces citations, Sainte-Beuve adresse là un message secret à une femme aimée, qu'il lui rappelle leurs quatre années d'intimité (1826-1830), qu'il lui déclare une fois de plus son amour, qu'il la remercie d'un amour réciproque, qu'il la rassure en lui garantissant l'innocence de leurs relations. C'est tout à fait l'histoire que racontera plus tard le *Livre d'amour*. On est donc bien forcé d'admettre sinon que le *Livre d'amour* offre un récit fidèle de faits réels, du moins qu'il offre le récit fidèle des rêves et des espérances de Sainte-Beuve à cette époque-là. Mais alors, on ne peut pas croire que Sainte-Beuve avait, dès ce moment, fait sa confession à Victor Hugo. Après l'aveu au mari, — à un mari qui, dans *Bug-Jargal*, avait, dit-on, employé le même moyen de correspondance secrète, et savait dès lors le reconnaître mieux que personne, — écrire de telles pages adressées, ou tout au moins consacrées, à la femme, eût été d'une imprudence par trop cynique ; il est impossible que Victor Hugo ait toléré une pareille offense et amicalement traité l'offenseur. Je ne crois donc pas que la confession de Sainte-Beuve à Victor Hugo puisse être placée avant le 20 septembre 1830, et si dès lors Mme Hugo connaissait l'amour de Sainte-Beuve, il faut qu'elle l'ait deviné ou qu'elle en ait entendu de lui-même la déclaration.

Elle ne lui en voulut certainement pas. Au contraire, elle s'intéressa plus que jamais à lui et, quand il courait quelques dangers, s'inquiétait de son sort. Voici par exemple ce qu'elle lui écrivait après son duel avec Dubois. La lettre, assurément envoyée de l'aveu de Victor Hugo, puisque c'est une invitation, n'est pas munie du cachet de la poste et, pour parvenir plus vite, a dû être portée par un commissionnaire ou un domestique.

« *M. Sainte-Beuve, rue Notre-Dame-des-Champs* (1).

« Nous sommes très inquiets de vous, Monsieur. Nous serions heureux que vous vinssiez déjeuner aujourd'hui avec Lamartine, et même nous y comptons ; quand vous nous aurez raconté votre affaire et que tout sujet de crainte sera passé, il nous restera de vous gronder beaucoup de n'être pas venu *voir vos amis*. Quand (*sic*) à moi, je pardonnerai difficilement.

« Ainsi nous comptons sur vous entre 10 et 11 heures. Dans tous les cas, venez nous voir un moment aujourd'hui.

« A. Hugo. »

« Il est entendu que vous serez libre quand vous voudrez.

Ce 22. »

Le jour vint enfin où Victor Hugo, qui avait connu l'amour de Sainte-Beuve, en souffrit. « Il eut sûrement avec Sainte-Beuve un entretien grave, où il lui représenta sans doute avec tous les adoucissements possibles que son mal, au lieu de s'améliorer, s'aggravait, et que cette situation sans issue était intenable. Sa femme et lui, Sainte-Beuve, étaient les deux êtres qu'il aimait le plus au monde, et il les avait jusque-là confondus dans son cœur comme ils étaient mêlés dans sa vie ; mais il voyait le moment cruel où il serait obligé de choisir entre lui et elle.

(1) Inédite, des archives de M. de Lovenjoul.

(P. 94.) — Il est bien certain que cette explication eut lieu : on n'en peut douter quand on lit les plaintes éloquentes de Victor Hugo dans sa lettre du 18 mars 1831 : « Rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé*, vous le savez, *avec la ferme résolution* de tenir ma promesse et de *faire comme vous voudriez* ; rappelez-vous cela, et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous *d'abandon, de confiance*, DE FRANCHISE. Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. » Mais ces plaintes mêmes nous prouvent que l'explication avait eu lieu *trois mois au moins* avant le 18 mars 1831, c'est-à-dire au commencement de décembre 1830. Le récit de M. G. Simon, d'après lequel cette conversation paraît trouver place après le 5 janvier 1831, ne peut donc s'accorder avec la lettre de Victor Hugo ; et il me semble que les lettres écrites par Sainte-Beuve le 7 décembre et le 23 décembre 1830 n'ont tout leur sens que si on les suppose postérieures à cette scène émouvante. J'ajouterai que l'amical billet de Victor Hugo et sa délicate invitation : « Venez donc dîner avec nous après-demain mardi. *1830 est passé !* » en prennent à leur tour une valeur tout autre : ils révèlent chez le poète un désir d'oubli, une volonté d'espérer la réconciliation totale et le renouvellement de l'entière amitié, dont Sainte-Beuve aurait dû être touché jusqu'au fond de l'âme.

Mais quelles furent donc les offres de Victor Hugo dans cette conversation secrète ? Selon M. Simon, « Victor Hugo n'entendait pas se targuer de son droit de mari, étant de ceux qui reconnaissent le droit de l'amour... Il offrait à Sainte-Beuve de laisser sa femme elle-même choisir librement entre eux. Si lui, Victor Hugo, n'était pas le préféré, c'est lui qui s'inclinerait, lui qui ferait ce que voudrait Sainte-Beuve. » (P. 94-95.) J'avoue tout de suite que je n'ai aucune hypothèse bien assurée à proposer ; mais j'avoue aussi que celle-là ne me satisfait pas absolument.

La « souveraineté de la passion », le « droit à l'amour », étaient-ce des théories aussi formellement admises *à cette époque-là* par Victor Hugo que M. Simon le croit ?

Comment cette offre extraordinaire, de s'effacer devant un ami préféré par sa femme, s'accorde-t-elle avec tout ce qu'on sait de la jalousie de Victor Hugo ? avec ce que nous révèlent de cette jalousie les *Lettres à la fiancée ?* avec le refus de Victor Hugo de laisser ses amis du Cénacle appeler sa femme par son prénom, comme ils faisaient toutes les autres ? avec l'amour ardent, « excessif, » qu'il lui portait ? « Excessif » est le mot même qu'emploie M. Simon, et il faut dire que son argumentation semble ici bizarre. Il écrit : « Victor Hugo devint jaloux. Tous les sentiments étaient excessifs dans cette âme sans mesure, et surtout la jalousie. Il l'avait éprouvée avec une violence extrême pour sa fiancée, à plus forte raison l'éprouva-t-il pour sa femme. Rien que le doute lui était insupportable. Sainte-Beuve venait rarement, mais Victor Hugo lui-même, dans sa compassion, n'avait pas cessé de l'engager à venir. Comment interrompre ces visites qui maintenant le mettaient à la torture ? » Et c'est pour *interrompre ces visites* qu'il propose à Sainte-Beuve de laisser sa femme choisir entre eux ? Ou cela n'est pas ; — ou il faut admettre que Victor Hugo était de mauvaise foi, et qu'il offrait là à son rival quelque chose qu'il savait *impossible :* son rival alors aurait eu le droit de s'en plaindre et de crier à la déloyauté. Mais si M. Simon prend la proposition de Victor Hugo au sérieux, comment peut-il l'expliquer par la jalousie et par le désir « d'interrompre les visites » de Sainte-Beuve ?

D'autre part, Victor Hugo dit à Sainte-Beuve : « Vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous. » — Si l'hypothèse de M. Simon était la vraie, il aurait fallu écrire : « dans un

moment où je lui ai donné à choisir entre vous et moi », ou : « dans un moment où je vous ai proposé de la laisser choisir entre vous et moi ». Le ton de sa lettre est tel, que Victor Hugo n'a aucun intérêt à atténuer la magnanimité de son offre : il reproche à Sainte-Beuve une sorte d'ingratitude ; quelle raison aurait-il de ne pas mettre en pleine lumière tout ce que sa proposition a pu avoir de rare, de touchant, d'héroïque ? D'ailleurs offrir à sa femme de s'effacer devant un ami qu'elle préférerait, ce n'est pas « avoir à choisir entre elle et lui » ; c'est, si elle refuse, écarter l'ami, si elle consent, s'écarter à la fois de sa femme et de son ami : c'est avoir à choisir entre perdre lui seul ou perdre elle et lui tout ensemble.

Enfin la réponse de Sainte-Beuve semble bien exclure précisément cette offre romantique. « Votre conduite, aux yeux de l'univers, dit-il, si vous l'exposiez, serait irréprochable ; elle a été digne, ferme et noble ; je ne l'ai pas trouvée à beaucoup près aussi tendre, aussi bonne, aussi rare, aussi *unique* qu'elle pouvait l'être dans l'état d'amitié *unique* où nous vivions. Depuis ce temps, je ne suis plus de votre famille, de votre intérieur... » — « *Digne*, *ferme*, *noble* », seraient-ce les épithètes qui conviendraient à la proposition que l'on suppose ? Ne serait-elle pas justement ce que Sainte-Beuve se plaint qu'elle n'a pas été, « *rare* » et « *unique* » ?

J'ai dit tout à l'heure que je n'ai point d'hypothèse nettement préférable à celle de M. Simon. Voici pourtant celle que me suggèrent toutes ces considérations. Victor Hugo aurait dit à Sainte-Beuve : Mon ami, vous aimez ma femme ; de son côté elle est troublée de votre amour et j'ai la crainte qu'elle ne cesse de m'aimer. J'en souffre cruellement, mais je ne sais que faire. Vous dire : Venez toujours, venez souvent ; c'est risquer que ma femme ne s'attache davantage à vous et ne s'écarte davantage de moi ; c'est risquer de perdre son amour. Vous

dire : Ne venez plus, c'est vous perdre. Prendre l'une ou l'autre de ces deux décisions, c'est donc ou la choisir, elle, et vous éloigner, ou vous choisir, vous, et l'éloigner de moi. Je n'en ai pas le courage. Je m'en remets à vous. Ce que vous déciderez, je l'accepte d'avance. — Et Sainte-Beuve de répondre (naturellement, car que pouvait-il faire ?) : C'est bien, je dois m'effacer et je m'effacerai ; je diminuerai le nombre de mes visites, ou je les suspendrai tout à fait. — Mais, au fond du cœur il se disait : Dans le degré d'amitié unique où nous étions, pourquoi n'avoir pas laissé aller les choses ? pourquoi n'avoir pas eu confiance ? pourquoi n'avoir pas admis qu'amour et amitié se concilieraient ensemble ? Et que Victor Hugo ait eu le bon sens de rejeter ces rêveries romantiques, d'en dénoncer le danger, cela le blessait, — jusqu'au jour où, s'aigrissant de plus en plus, il s'est dit : C'est un chantage et une intrigue ; il savait bien que je ne pouvais pas répondre autrement ; en se donnant des airs généreux, il a abusé de ma situation et il m'a menti.

Car il s'est dit cela plus tard. Sur la lettre autographe du poète, en face de la phrase : « Ce qui est connu de nous deux seuls au monde », il a écrit au crayon : « Faux ; *il s'en était prévalu près d'Elle*, en me prêtant ce que je n'avais pas dit. » Un peu plus loin, en face de : « Dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous », il a écrit : « *Il me mentait dans le moment même et jouait jeu double.* » Et enfin sur l'enveloppe même qui contenait les lettres de Victor Hugo, après avoir rayé une première mention : « Lettres de Hugo, à brûler après moi », il avait mis : « Il jouait jeu double. Il m'écrivait magnifiquement et agissait contre. Je le savais. De là des années d'un duel *fourré* entre nous » (1).

Si Victor Hugo joua jeu double, Sainte-Beuve ne peut

(1) Inédit, des archives de M. de Lovenjoul.

guère le lui reprocher, car lui-même eut dès lors une attitude double. Sans renoncer à son amour pour Mme Hugo, en continuant même, s'il faut l'en croire, de lui écrire et de la voir en secret, il montrait la plus vive amitié à Victor Hugo. M. Simon lui prête l'intention « de rassurer le mari et de lui prouver qu'il était redevenu pour lui sans réserve le fidèle disciple, l'ami dévoué et reconnaissant » (p. 114). D'après cela, il faut comprendre les critiques que Sainte-Beuve adresse à *Notre-Dame de Paris* tout autrement que ne le fait M. Simon (p. 117). Il ne peut pas y avoir là tant d'hostilité : Sainte-Beuve serait vraiment par trop maladroit ! Il s'exprime sur *Notre-Dame de Paris*, exactement comme il s'est exprimé jadis sur *Cromwell*, mêlant quelques critiques à ses louanges. Victor Hugo connaissait bien les tendances d'esprit et le goût de Sainte-Beuve : l'absence totale d'objections l'eût surpris et l'eût mis à bon droit en défiance contre la sincérité de son correspondant. Au contraire les restrictions du critique — unies à des éloges décernés à propos — lui ont dû paraître une preuve de sa loyauté, ses réserves mêmes, un gage d'une amitié véritable.

Malgré tout, la situation de ces deux hommes était bien gênante. Sainte-Beuve le sentit, et cela ne dut pas être sans influence sur la résolution qu'il prit de s'expatrier ; il accepta la chaire de professeur de littérature française à l'université de Liége. M. Simon suppose ici qu' « Adèle dut avoir avec Sainte-Beuve une explication décisive, où elle lui déclara qu'elle entendait se ressaisir, et qu'en tout état de cause, elle ne serait jamais à lui ». (p. 216.) — C'est une hypothèse, que M. Simon avait présentée sous une forme un peu différente à la *Revue de Paris*, mais qui, dans un cas comme dans l'autre, n'a d'autre raison d'être que de convenir à sa thèse. Assurément personne n'a le droit de dire : Cela est faux ; mais personne n'a le droit de dire : Cela est vrai ; car il n'y a aucune preuve

ni dans un sens ni dans l'autre. Mais le moindre défaut de cette supposition, toute gratuite, n'est pas d'être absolument inutile à la cause de Mme Hugo. Sainte-Beuve avait eu l'intention de quitter Paris dès janvier 1830 (voir sa lettre si expressive du 31 janvier à Villemain, *Livre d'or de Sainte-Beuve*, p. 244) : c'est donc qu'alors son amour le tourmentait et qu'il était sans espérances. Plus d'un an après, en mai 1831, ayant trouvé les moyens de s'expatrier, il paraît s'y décider : c'est donc qu'il souffre tout autant et qu'il n'a pas plus d'espérances ou qu'il les a perdues. Voilà qui est excellent pour qui veut défendre l'innocence de Mme Hugo à cette époque. Mais y a-t-il eu entre Sainte-Beuve et elle une explication formelle à cette date ? Personne n'en sait rien.

Là-dessus, Sainte-Beuve, qui avait annoncé son départ à Victor Hugo, reste. Pourquoi ? Selon M. Simon, à cause d'une maladresse du mari. A la fin d'une lettre à Sainte-Beuve, il lui disait : « Nous sommes ici (aux Roches) admirablement, si bien que nous ne savons guère quand nous partirons ; ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante. C'est une charmante hospitalité. Adieu. On sonne pour le déjeuner. N'oubliez pas de m'écrire de Liége. Toujours bien à vous. » C'était là, pour M. Simon, « affirmer, proclamer son triomphe », et Sainte-Beuve en fut exaspéré. « Il reçut cette lettre pleine de joie avec un frémissement de colère. — Ah ! c'était ainsi ! elle s'était lamentée ; elle s'était dite malade, épuisée ; elle l'avait conjuré de partir ! — Il avait consenti ; il s'immolait ; il faisait plus que de s'éloigner, il s'expatriait !... et voilà qu'elle était « ravie, gaie, heureuse, bien portante... » Il faudra voir. » Et c'est pour cela qu'il ne partit pas (p. 129-130).

Pour supposer que la phrase de Victor Hugo ait eu tant d'influence sur Sainte-Beuve, il faut supposer qu'il y a eu en effet une explication décisive entre Mme Hugo et lui ;

il faut supposer qu'elle n'y avait pas pris l'attitude ferme et décidée que M. Simon supposait trois pages plus haut (p. 126), mais une attitude suppliante, plaintive. Cela fait beaucoup de suppositions superposées ou contradictoires. D'ailleurs, ou Sainte-Beuve a cru aux nouvelles que Victor Hugo lui donnait de sa femme, ou il n'y a pas cru. S'il n'y a pas cru, il n'avait aucune raison de changer d'avis. S'il y a cru, quellès raisons avait-il ? Mme Hugo est heureuse, soulagée de son départ, pleine de santé et de joie : c'est donc qu'elle ne l'aime pas, qu'elle lui a sans doute joué une comédie, qu'il est sa dupe. Qu'a-t-il de mieux à faire que de s'en aller au loin ?

Mais voici des faits et des dates. Au début de juillet, Sainte-Beuve annonce son intention de rester. Le 6, Victor Hugo lui interdit, — amicalement, tendrement, mais enfin lui interdit de revoir sa femme, et Mme Hugo a lu la lettre. Le 7, Sainte-Beuve déclare obéir : dans cette lettre (qui sera lue par Mme Hugo, puisqu'elle a lu celle à laquelle elle répond), il rappelle son affection « invincible et inaliénable » pour elle ; il insinue — pour la rassurer ? pour exciter sa jalousie ? pour faire les deux à la fois : endormir ses craintes et exciter ses regrets ? — qu'il a en dehors d'elle des « arrière-pensées attachantes » qui l'ont peut-être retenu ; il prend le ton d'un ami sage et dévoué pour donner de bons conseils à Hugo. Le même jour, le malheureux Hugo, touché, remercie et s'excuse. Le 8 juillet, Sainte Beuve, conservant ses avantages, affecte de parler raison, de défendre le bonheur de Hugo contre Hugo lui-même, le bonheur et le calme de Mme Hugo contre Hugo encore. Le 9 août, il adresse à Mme Hugo *l'Enfance d'Adèle*, du *Livre d'amour !*

Que conclure de cela ? M. Simon (p. 218) est obligé de reconnaître qu'il y a eu des relations secrètes — quoique innocentes — entre Mme Hugo et Sainte-Beuve. Mais il les place plus tard. Ne faut-il pas les placer ici ? Mme Hugo

aura trouvé son mari bien dur ; elle aura plaint l'exilé, victime de la jalousie de son mari ; elle aura vu en Sainte-Beuve une autre victime ; le plus innocemment du monde, elle aura voulu le consoler, et elle l'aura, sans le savoir, décidé à rester près d'elle ; elle aura consenti à ce que elle et lui eussent des communications secrètes, puisqu'il ne fallait pas inquiéter ni exciter la jalousie du mari, et qu'il fallait s'entendre pour lui donner les mêmes avis de douceur, de patience, de modération ; recevant ses lettres, il lui aura bien fallu recevoir ses vers d'amour, puisque cet amour devait rester ce qu'il avait toujours été, platonique et respectueux. Voilà ce qu'il faut admettre si *l'Enfance d'Adèle* est du 9 août. M. Simon dira que cette date est fausse. Qui peut l'affirmer ? qui peut le prouver ?

En même temps que Sainte-Beuve — à l'en croire — écrivait une à une les pièces du *Livre d'amour* pour Mme Hugo, il témoignait une vive amitié au mari. Exilé de la maison, « dans l'espoir du rappel »,comme dit heureusement M. Simon, il rendait mille services au poète : article sur *les Feuilles d'automne* (juillet 1831), conseils pour *Marion Delorme*, etc. Il assista à la première du drame (11 août), et s'il n'assista point à la seconde, il s'en excusa bien vite. Sa lettre a été jointe à un exemplaire des œuvres de Victor Hugo (1).

A M. Victor Hugo, rue Jean-Goujon, 9, Champs-Elysées.

« Le 13 août.

« Mon cher ami. J'apprends de Charles que la 2e représentation de *Marion* s'est passée merveilleusement. Je regrette bien de n'y avoir pas été pour en jouir. J'étais allé vers midi un quart au théâtre ; je n'ai pu entrer. On

(1) Catalogue Damascène Morgand, passage des Panoramas, novembre 1891, p. 707.

m'a dit que vous n'y étiez pas. Au bout d'une heure, ç'a été la même réponse. J'ai demandé M. Saint-Hilaire : on m'a dit qu'il était sorti. Je suis revenu tout doucement par les boulevards, espérant vous rencontrer ; pas. J'espère que vous m'avez excusé et n'avez pas attribué mon absence à un moins vif souci de ce qui vous touche. Si pour une des prochaines, vous pouviez me donner une place, je reverrais la pièce ainsi arrangée avec un nouveau plaisir.

« Tout à vous de cœur, très cher ami.

« SAINTE-BEUVE.

« Je présente mes respects à Mme Hugo. »

Ces belles paroles n'empêchaient point que Sainte-Beuve ne nourrît une violente rancune au fond de son âme. M. Simon l'a bien montré en rapportant, d'après le *Journal* de Fontaney, la conversation que Sainte-Beuve eut le 31 octobre 1831 avec cet écrivain (p. 155-157). Mais il sollicite un peu dans le sens de sa thèse les conclusions qu'on en peut tirer. Sainte-Beuve a raconté à Fontaney la jalousie de Victor Hugo et qu' « Adèle est enfermée ». M. Simon ajoute : « Que penser de cette confidence si grave, faite sur le pas de la porte à un visiteur qui n'est même pas son intime ? » — Il a raison. Mais il conclut : « On y constatera du moins l'aveu qu'à la fin de 1831 Sainte-Beuve n'avait pas revu Mme Victor Hugo. » Quelle preuve ! Quand bien même Sainte-Beuve aurait dit qu'Adèle et lui ne se voyaient plus, — ce qui n'est pas certain (1), — M. Simon ne sait-il pas ce que c'est que des demi-confidences ? Il ne sait pas que les gens préoccupés d'une vive passion, les amoureux en particulier, ne peuvent se tenir de parler de ce qui leur remplit le cœur, mais que,

(1) Voici la phrase : « Adèle fut enfermée, et *ils* ne se voient plus ; s'ils se voyaient, il faudrait du sang, des coups d'épée. » — J'entends *ils* · *Victor Hugo et Sainte-Beuve*, et non *Adèle et Sainte-Beuve.*

s'il est des personnes à qui ils disent tout, il en est d'autres à qui ils ne confient qu'une partie de la vérité ? L'affirmation de Sainte-Beuve, s'il avait parlé à Guttinguer ou à Pavie, serait une grande preuve, une forte preuve ; s'agissant de Fontaney, elle ne signifie rien.

Victor Hugo ne sut pas encore cela. Il croyait Sainte-Beuve son ami, et il lui envoyait ses volumes de romans avec cette dédicace :

A son fidèle et bon ami Sainte Beuve (1).
V. H.

Des lettres toujours tendres — que l'on trouve citées ou résumées chez M. Simon — s'échangeaient entre eux. Et cela dura jusqu'en 1833, jusqu'au moment où Victor Hugo s'éprit de Juliette Drouet. La chose peut paraître incroyable ; elle est vraie pourtant : ce fut l'occasion de la rupture avec Sainte-Beuve.

J'estime d'ailleurs que M. Simon n'a pas tiré de cette circonstance tout le parti qu'il en pouvait tirer en *faveur* de Mme Hugo. Si Sainte-Beuve avait été l'amant de Mme Hugo, rien ne lui pouvait être plus agréable que la liaison du poète avec Juliette. Ç'aurait été un motif pour Mme Hugo d'être plus détachée de son mari ; ce lui aurait été un prétexte et une excuse pour s'abandonner davantage à l'amour de Sainte-Beuve ; pendant que Victor Hugo courtisait son actrice, elle eût eu bien plus de liberté pour écrire à Sainte-Beuve, recevoir ses lettres secrètes, aller à ses rendez-vous. Dans cette hypothèse, Sainte-Beuve n'avait qu'à se réjouir. Pas du tout ; il jeta feu et flammes. C'est donc qu'il s'en tenait encore à son rêve romantique d'un amour secret, mais innocent, effréné, mais conciliable avec la tendresse de la femme et de l'ami pour le mari, — tant que le mari en demeurerait digne ! Et de cette singulière disposition

(1) Dédicace sur 2 des 5 volumes (Catalogue Damascène).

d'esprit, — de cet amour passionné pour la femme et de cette indignation envers le mari qui trompe sa femme, — voici une preuve bien curieuse. Sur une lettre de Lamennais, envoyée à Sainte-Beuve de la Chênaie et datée du 15 mai 1833, Sainte-Beuve écrit cette espèce d'épître ou d'héroïde en prose (1) :

« Je me disais hier, — car j'avais reçu une lettre douloureuse de l'abbé de Lamennais, qui m'invitait à la Chesnaye pour le revoir, triste et incertain qu'il était de l'avenir, — je me disais : Comme tout ce qui était beau, florissant et grandissant il y a quelques années est tombé ! Lamennais réduit au silence, ruiné et sans disciples ; Lamartine dans l'*Orient désert*, retranché des vivants par la mort de sa fille, et tous nos poètes déchus, nos anges tombés ! Hugo, l'auteur de *Son nom* et *A toi*, aux pieds de Juliette ; *Eloa* captive et souffre-douleurs de Mme Dorval ; Antony fou ; Emile redevenu dameret. — Oh ! il n'y a que nous, mon Adèle, qui ayons suivi et accompli étroitement notre destinée ; serrons-nous bien, chère ange, et aimons-nous jusqu'à la mort et après la mort ! — Je t'aime ! »

Ainsi Sainte-Beuve, toujours épris de Mme Victor Hugo, toujours aimé d'elle à son dire, la proclame lui-même au moins physiquement fidèle à Victor Hugo, puisqu'il lui croit encore des droits à la fidélité de Victor Hugo. Il la proclame et en même temps il se proclame lui-même non *tombés*, non *déchus*, puisqu'il oppose elle et lui à Hugo, à Vigny, à Antony et à Emile Deschamps, différemment mais également *tombés* et *déchus*. Quel argument plus fort pour prouver que, jusqu'en 1833 au moins, les deux héros du *Livre d'amour* sont restés dignes de l'idéal qu'ils s'étaient proposé ?

Avec cet état d'esprit, Sainte-Beuve s'aigrit de plus en

(1) Inédit, des archives de M. de Lovenjoul.

plus contre Victor Hugo. Alors commencèrent les explications, les justifications, tout l'appareil des brouilles imminentes. Le 20 août 1833, Victor Hugo écrivit à Sainte-Beuve qu'on lui avait rapporté, « sans malveillance d'ailleurs, de prétendues paroles froides » prononcées par le critique au sujet du poète. Il affirmait n'en avoir rien cru et, s'il en avisait sur-le-champ Sainte-Beuve, c'est, lui disait-il, « afin qu'il ne s'introduise rien à notre insu entre nous et qu'il ne se forme pas la moindre pellicule entre votre cœur et le mien ». Sainte-Beuve fut pris d'une de ces colères que sa mère appelait ses « bourrasques » : les paroles en question étaient exactes, et il dut croire que Victor Hugo usait d'un détour pour avoir ou une rétractation ou un démenti qui vaudrait rétractation. Et voici ce qu'il répondit. (De cette lettre il n'a été retrouvé que la fin chez Victor Hugo, mais Sainte-Beuve, — y ayant dressé le bilan de ses rancunes au moins littéraires, — en avait gardé le brouillon *in extenso*.)

A M. Victor Hugo (1)
Place Royale, au Marais, Paris.

« Ce mercredi, 21 août [1833].

« Je reçois la lettre que vous voulez bien m'écrire, et je n'ai pas de peine à comprendre de quelles paroles il s'agit, puisque je les ai réellement dites et que Boulanger, ou tel autre, à qui j'ai parlé froidement et longuement sur ce point, a pu vous redire sans malveillance ce qui était dit sans colère.

« Il y a quelque temps, *l'Europe littéraire* a publié des articles où la littérature et la politique des journaux étaient mises en contradiction. J'ai assez causé avec vous dans

(1) Tout ce début est inédit. Le brouillon se trouve aujourd'hui aux archives de M. de Lovenjoul.

ma vie pour ne pas ignorer que ce sujet était l'une de vos objections favorites aux attaques des journaux libéraux, inconséquents en fait d'art.

« Dès les premiers mots du premier article, des idées sévères sur la critique et son néant, des citations de vos conversations avec M. Thiers, la direction même de la pensée qui portait sur les feuilletons dramatiques peu favorables au drame nouveau, tout m'a montré que ces articles étaient le résultat plus ou moins immédiat de quelque conversation de vous, à laquelle avait assisté le rédacteur. Un homme qui a si chaudement loué Horace Vernet me semblait peu capable de s'enflammer spontanément à ce point pour une cause d'art si haute.

« J'ai regretté dès la première lecture, je vous l'avouerai, l'inspiration de ces articles comme peu habile, comme allant matériellement contre le but qui était à obtenir.

« Dans le second article, l'auteur de l'article m'a trouvé sur son chemin. Rien de mieux. Il a parlé de moi trop magnifiquement comme littérateur, mais il y a eu dans tout ceci plus d'éloges que de bienveillance et même de loyauté. Il me disait certaines particularités assez étrangères à ma qualité de rédacteur du *National*. Il m'accusait de m'être laissé enrôler dans une croisade contre la littérature *réelle* et m'imputait une phrase que je n'ai nulle part écrite. Il m'accusait de *variation* dans mes AFFECTIONS, comme si j'avais été jamais sa maîtresse, et d'avoir été tour à tour le *Seid*[*e*] de tout le monde, et, dans les noms qu'il citait. il oubliait précisément le vôtre.

« Je sais que de ces choses-là beaucoup se disent chez vous, autour de vous, et peut-être vous-même les contredisant juste autant qu'il faut pour les accréditer. Je sais très bien encore que si vous aviez connu la teneur de cet article, vous eussiez relevé à l'avance quelques erreurs trop fortes de la personne (laquelle d'ailleurs est tout à fait dans son droit de critique, judicieux, bienveillant et

loyal ou non à mon égard). Mais il m'a pourtant été impossible de ne pas reconnaître qu'un critique qui serait étranger à vos conversations n'aurait jamais glissé [*rayé :* en cet article tout à votre dévotion] deux ou trois de ces imputations personnelles qui n'ont de sens et de trait que de vous à moi.

« Quant à cette imputation de faire une école de littérature *intime* contre la *poésie visible*, qui me revient de toutes parts, j'avoue qu'une phrase de Planche et une autre phrase d'une autre personne ont pu y donner lieu contre eux. Mais contre moi, excepté pour ceux qui jugent de loin et au hasard, il n'y a pas de raison fondée. Dans un article récent sur Mme *Valmore*, j'ai pris soin de dire que s'il fallait quelque *correction*, il ne fallait surtout pas de *réaction*, pas d'école ; j'ai indiqué le rang capital de la tentative dramatique. Je vis moins en homme d'école que jamais. Il y a peut-être six semaines ou plutôt *deux mois* que je n'ai rencontré ni vu le visage d'aucune des trois ou quatre personnes avec lesquelles on se figure que je suis en grand complot. Si j'aime l'*intime*, je n'aime pas moins le *réel*. Si je ne puis atteindre au pittoresque, je sais l'apprécier dans les autres, et je me suis assez de fois voilé et incliné devant les talents rayonnants.

« Après cela, vous pouvez vous rappeler quelles ont été en tout temps certaines prédilections secrètes que j'ai eues, et il doit vous sembler peu discordant à ma nature et à mon passé que je sente et m'exprime souvent comme je le fais de préférence. Je vous dis ceci de vous à moi, et pour bien préciser ma situation dans cette prétendue école. Quant à ceux qui jugent en l'air, peu importe ce qu'ils disent et croient.

« J'ai été beaucoup plus sensible à l'imputation de *variation d'affection*. En idée, passe encore, quoique, pour me prendre sur ce chapitre politique du *National*, le rédacteur ne m'eût jamais trouvé variant notablement. Il est difficile

que, depuis longtemps, les personnes qui vont chez vous, s'étonnant à la longue de ne m'y point voir, n'en cherchent pas quelque motif. Le plus simple, le plus commode et spécieux est sans doute celui-ci : « Il est variable, inconstant en affection. » Le fait le plus important de ma vie ayant été mon affection constatée et consacrée pour vous, le fait le plus frappant actuel devient cette inconstance et cette mobilité. Vous savez pourtant à quoi vous en tenir sur la nature de cette mobilité et de cette inconstance, lorsque j'ai commencé à m'absenter de chez vous. Mais le reproche, l'insinuation, la conjecture, comme vous voudrez l'appeler, a fait du chemin depuis deux ou trois ans, et voilà qu'en un article à votre intention, en un endroit où la pensée évidente est que je ne défends pas assez vivement vos intérêts et votre cause d'art au *National*, M. [Félix] de M[aynard] fait de ce grief-là, d'*inconstance* en *affection*, un reproche littéraire contre moi.

« Ce qu'il y a de fâcheux dans ces reproches qui se glissent et se répètent, c'est que, faux à l'origine, ils deviennent plus vrais à mesure par l'effet qu'ils produisent ; ils blessent, ou du moins refroidissent inévitablement.

Ma manière de sentir envers vous depuis trois ans n'a pas toujours été simple. Il y a eu de moi à vous de l'irritation parfois, puis des retours, mille petites luttes intérieures qui appartiennent à notre pauvre nature. J'ai tâché le plus possible que le sentiment bon prévalût et corrigeât l'autre. Je doute que vous vous soyez rendu compte de ces nuances dans ma conduite lointaine, occupé que vous étiez ailleurs et plus rapproché aussi de ces natures supérieures et touchantes dont le poète a dit qu'elles pleurent même sans être émues. Nous avons été trop liés pour qu'en nous séparant je n'emportasse pas d'abord un peu de vous et que vous ne gardassiez pas beaucoup de moi. J'ai longtemps, pour mon compte, tenu ma plaie à l'état vif et

presque à dessein, espérant toujours que ce n'était qu'une séparation provisoire et voulant que la réunion, en temps et lieu, se pût faire entre nous comme devant. Puis je me suis dit par moments que c'était une séparation bien définitive ; qu'il était trop simple à moi de penser à un retour (1), que rien chez vous ne saignait de mon côté et qu'il fallait songer à cicatriser aussi. Le temps qui s'est écoulé depuis, les événements qui sont survenus et qui devaient faire évanouir le reste des vains (2) nuages, votre silence absolu sur le fond même et la réparation de notre amitié m'ont de plus en plus confirmé dans cette idée, contre laquelle je luttais, que c'était une chose finie pour cette vie, que nous resterions amis comme tant d'autres, comme ceux dont vous avez dit :

« Et puis, qu'importe ! amis, ennemis, tout s'écoule !

« Cela étant (chose triste !) il n'y aurait à observer que les égards et les apparences décentes avec une bienveillance lointaine. Par malheur, la littérature infestée de ses pirates est là entre nous, et mille sottes nouvelles ont chance d'échouer de mes Açores à vos Amériques, et réciproquement.

« Envers vous, j'aurai toujours, croyez-le, à moins de bouleversement insensé, tous les égards respectueux qu'on doit à un talent si puissant dans un homme qu'on a beaucoup aimé et loué, les égards qu'on se doit à soi-même en lui. Tout ce qui me paraîtra vraiment glorieux à vous, bon à vous et aux vôtres, n'aura jamais de témoin plus charmé que moi. Au milieu de vos distractions de travail, de vos soins de famille, et dans cette autre atmosphère plus ou moins pure qui a sans doute ses influences

(1) Ici commence le fragment publié par M. Simon.
(2) Dans la lettre, Sainte-Beuve a écrit ou M. Simon a lu : *noirs*.

diverses, ce que je vous demande (1), c'est le plus d'oubli, le plus de surdité et de silence sur moi qu'il se pourra.

« Quant à cette amitié idéale, religieuse et désintéressée, indépendante du temps et de l'espace, de la vue et de la parole, et dont votre lettre conserve encore l'empreinte, je crois qu'il est l'heure de s'avouer sensément qu'elle a cessé de régner; car toutes choses qui ont un côté humain, faute de pratique, tombent à la longue en désuétude. Ce n'est pas de ma faute (2) du moins qu'elle y est tombée, et si je savais comment la relever en ce moment-ci autrement qu'en paroles fictives, je le ferais.

« En ces termes du moins, je reste et resterai autant que qui que ce soit, votre dévoué ami.

« SAINTE-BEUVE. »

(A suivre.) G. MICHAUT.

(1) M. Simon imprime d'après la lettre : « demande en grâce, c'est... »

(2) M. Simon imprime d'après la lettre : « faute, je vous l'assure, qu'elle y est tombée, et si je savais en ce moment-ci comment la relever autrement... »

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie

Sixième Année N° 4 25 Avril 1907

La

Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

La France et Guillaume II [1]

M. Victor Bérard est un esprit très distingué, très curieux, très meublé et nourri, rempli de faits, rempli aussi d'imagination et doué d'une singulière vivacité et promptitude à la pensée générale. C'est M. Bérard qui a écrit ce bel ouvrage en deux volumes : *les Phéniciens et l'Odyssée*, si séduisant, si précieux, si entraînant et qui était d'une érudition à la fois sûre et aventureuse.

M. Victor Bérard doit être du Midi. Il est plein de fougue ; il est plein d'esprit, il est sensé et de temps en temps il est moins sensé ; il est charmant et inquiétant. Tout compte fait, il est bien quelqu'un.

Il vient de faire, avec un certain nombre d'articles qui avaient paru dans la *Revue de Paris*, un volume de diplomatie et de politique générale intitulé : *La France et Guillaume II.*

La majeure partie de ce volume est un éloge continu de la politique de M. Delcassé. de cette politique qui

(1) Par M. Victor Bérard, chez Colin.

consistait à attirer à la France, par des concessions et largesses plus ou moins grandes, plus ou moins graves, autant d'alliés que possible, sûrs ou peu sûrs, et à isoler ainsi l'Allemagne.

Cette politique, qui est certainement en son fond la vraie politique de la France, mais qui est bonne ou mauvaise et périlleuse, selon le plus ou moins de prudence et d'adresse avec quoi on la fait, semble avoir été abandonnée ; mais il se peut qu'elle soit reprise un jour ou l'autre et qu'elle nous amène, selon le génie de celui qui la pratiquera, soit à nous faire très forts en face de l'Allemagne, soit à nous dépouiller de beaucoup d'avantages au profit de faux amis en nous laissant un peu plus faibles que devant, en face d'une Allemagne irritée.

En général, je suis plutôt pour la politique qui consiste simplement à être fort ; fort par le patriotisme ; fort par la concorde intérieure et l'élimination de tout ce qui irrite les différentes parties de la nation les unes contre les autres ; fort par une administration économique et serrée, éliminant tout favoritisme et tout gaspillage ; fort par une armée considérable et disciplinée à qui l'on ne demande rien que de faire passionnément son métier et qui soit toujours prête. Et j'estime que, dans ces conditions : 1° on n'aurait pas besoin d'alliés ; 2° les alliés viendraient tout seuls.

Mais, du reste, je n'ai rien à dire contre la politique générale de M. Victor Bérard. Elle vaudra ce que vaudront ceux qui se chargeront de la faire.

Pour entrer dans le détail, — et c'est par le détail et les menus faits significatifs et caractéristiques que vaut infiniment le travail de M. Bérard, — je relève, de-ci et de-là, des choses que l'on sait peu et qu'il faut savoir gré à M. Bérard de nous faire connaître.

Opinion d'un consul de France en Angleterre et opinion d'un Anglais sur le travail français en choses de luxe :

« Comme notre agriculture, notre industrie doit ses plus fructueuses affaires à nos femmes, à l'art de nos ouvrières. Vêtement, lingerie, chapeaux... Le temps n'est plus où Taine remarquait le peu de temps et de soins que l'Anglaise accordait à sa parure. Nos grands couturiers ont des succursales à Londres. Les catalogues en anglais du *Bon Marché* circulent dans tout le Royaume-Uni. C'est à l'incomparable ouvrière française que va et qu'ira de plus en plus la dîme des bénéfices anglais dans le monde ; les pays anglo-saxons deviennent nos meilleurs clients pour le vêtement féminin. Plus l'Angleterre s'enrichit et plus elle recourt au travail de nos femmes, parce que les siennes grandissent en nonchalance et en snobisme. Alors que la vaillante et industrieuse Française est presque toujours la collaboratrice de son mari dans les affaires et souvent l'âme de la maison, l'Anglaise n'est jamais qu'un poids mort ou un conseiller fâcheux. — « Si nous avions vos femmes, me disait un Anglais très versé dans notre commerce, nous serions en affaires le premier peuple du monde. » Et il ajoutait, sans même sourire : « Nous le sommes malgré tout, parce que vos femmes ont leurs maris. Rien ne paralyse autant l'expansion de vos affaires que ce mari de votre petite bourgeoise, paresseux par vanité, rapace par ignorance, féroce par sottise... »

Ceci est d'un Anglais. Ni M. Bérard ni moi ne sommes responsables.

Très bonne observation encore, malgré telle réserve que je pourrai faire à son propos, sur la discordance persistante qui règne en France entre l'instruction publique et le but de toute instruction :

« Les efforts heureux de notre enseignement primaire et de notre enseignement supérieur transforment, ont transformé déjà, dans notre armée du travail, la masse des *soldats* et les cadres du grand *état-major*. Reste l'enseignement secondaire, qui devrait fournir au travail natio-

nal ses *officiers intermédiaires* et qui malheureusement ne les fournit pas encore. Faute de ces officiers, toute l'organisation périclite. Le contact n'existe pas entre l'état-major et les troupes. Entre le peuple qui travaille et l'élite qui travaille encore plus, l'enseignement secondaire forme la bourgeoisie à contre-pied du rôle qu'elle devrait tenir... Au cours de l'enquête de notre parlement sur cet enseignement secondaire, chaque fois qu'un témoin interrogé essayait de parler chiffres et intérêts matériels, il fallait, dans cette réunion d'avocats, entendre les cris de la majorité : « Et la culture désintéressée, Monsieur, qu'est-ce que vous en faites ? » La culture désintéressée ! J'ai toujours essayé de comprendre cette étrange alliance de mots... Je n'ai vu cultiver la treille que pour avoir des raisins et les parterres que pour avoir des fleurs... Je dois reconnaître une fâcheuse vérité, c'est que notre enseignement secondaire et la bourgeoisie qu'il prétend cultiver, se désintéressent, en effet, de notre travail national, et que toute la nation en souffre grandement. Les effets directs en sont désastreux et les effets indirects pires encore : en bien des rencontres, rien ne contribue autant que cette instruction déplorable à doter les Françaises de ces maris dont mon Anglais nous parlait tout à l'heure. »

Ai-je besoin de dire que je reconnais qu'il y a beaucoup de vérité, et beaucoup trop, dans cette page satirique de M. Bérard ? C'est toujours le mot si vrai de Dionys Ordinaire, alors professeur d'enseignement secondaire et s'écriant :

Expliquer les Métels, les Pauls et les Fabrices
A d'honnêtes garçons qui vendront des épices !

... et qui, *à cause de cela*, les vendront mal.

Seulement, il faut s'entendre. Il n'y a pas, en raison il

ne doit pas y avoir, d'enseignement secondaire. Il n'y a qu'un enseignement primaire et un enseignement supérieur.

L'enseignement primaire est à deux degrés : l'enseignement primaire proprement dit enseigne à lire, à écrire, à compter ; il forme les *soldats* de l'armée du travail dont parle M. Bérard ; — l'enseignement primaire supérieur apprend de l'histoire, des mathématiques, de la géométrie, de la mécanique, etc., et il forme les officiers intermédiaires (contremaîtres, chefs d'ateliers, commerçants intelligents) dont parle M. Bérard ; c'est lui qui les forme.

L'enseignement supérieur (Ecole polytechnique, Ecole normale, Ecole centrale, Facultés, Muséum) forme les officiers supérieurs. Bien.

Et l'enseignement *dit* secondaire ? L'enseignement *dit* secondaire est un enseignement déjà supérieur ; il fait partie de l'enseignement supérieur, en tant qu'il y prépare et *qu'il ne doit former que ceux qui s'y destinent* et qui sont de taille à y parvenir. C'est un enseignement supérieur de premier degré et de première instance. Dès lors, à titre d'enseignement supérieur *et seulement à ce titre,* il doit exister. N'y admettre exclusivement que ceux qui doivent recevoir l'enseignement supérieur ; le faire très restreint et très *select.* C'est le *P. C. N.* de tout l'enseignement supérieur, ce ne doit être rien de moins, rien de plus.

Dès lors l'objection relative à la fameuse « culture désintéressée » tombe net. L'enseignement donné dans cet enseignement supérieur préparatoire (ce devrait être son nom) n'est nullement désintéressé. Il cultive la treille pour avoir des raisins ; il est tout à fait rationnel et tout à fait *intéressé.*

Même quand il est littéraire ? Même quand il est littéraire, s'il s'agit de former un futur avocat ou un futur homme de lettres (n'oublions pas que la production litté-

raire est une partie très importante du travail national), et même encore quand il est littéraire s'il s'agit de former un futur polytechnicien ; car c'est une chose reconnue par les maîtres « scientifiques » que les meilleurs « scientifiques » sont ceux qui ont été débrouillés d'abord par la culture littéraire.

Voilà ce que c'est que l'enseignement secondaire, très mal nommé du reste.

— Mais il faudrait, à ce compte, que, numériquement, il fût énormément réduit !

— C'est ce que j'ai accordé et c'est même ce que je demande !

Je reprocherai à M. Bérard quelques contradictions que je ne relèverais nullement, certes, si elles n'étaient révélatrices de quelques incertitudes de pensée. Il ne sait guère, ce me semble, ce qu'il faut augurer du peuple allemand, puisqu'il le peint tantôt comme pénétré du plus complet servilisme et tantôt comme capable de révoltes énormes et destructrices de l'Empire.

Page 179 : « On ne saurait assez compter sur la discipline foncière qui fait de tout Allemand un soldat de l'Empereur. Croire que du Rhin à la Vistule, il se trouve aujourd'hui ou il se trouvera demain un seul opposant aux décisions de Guillaume II (j'entends un opposant véritable, capable de passer à l'acte) serait une illusion dangereuse. Quoi que décide l'Empereur, l'Allemagne admire et ratifie. »

Page 273 : « Ce n'est pas au dehors seulement que la politique bismarckienne sent fléchir son ouvrage : il semble qu'en Allemagne aussi la faillite de l'absolutisme prussien soit possible. Il y a six mois [écrit en 1906], M. Bebel prononçait au Reichstag cette grave parole qu'après tout l'unité de l'Allemagne ni la grandeur de l'Empire allemand n'est liée à la dynastie des Hohenzollern. Nous savons aussi bien que M. de Bulow qu'une hirondelle ne

fait pas le printemps. Mais depuis six mois combien d'autres hirondelles semblent présager le renouveau d'une Allemagne que nos pères ont connue, moins idolâtre de la force, moins courtisane des puissants; irrespectueuse et rétive aux caprices de ses maîtres, sympathique aux idées et aux souffrances d'autrui ! La presse la plus bourgeoise... reprend un langage que depuis trente ans elle semblait avoir oublié. Des mots, des mots sans doute ; mais on sait le penchant qu'eut toujours l'Allemagne à l'imitation du voisin et la brusque contagion de nos journées révolutionnaires sur ce peuple assoupi dans le culte du passé... »

Voyons ! moi qui ne demande qu'à m'instruire, me voilà bien renseigné ! Est-ce à la page 179 que je dois croire ou à la page 273 ? Je pense bien que c'est la 179 qui a raison, et il me semble bien que les dernières élections allemandes l'estampillent magistralement et donnent un cruel démenti à la 273 ; mais enfin, surtout, je voudrais être renseigné précisément, et je le suis trop de deux façons un peu divergentes.

Je ne puis me tenir aussi de faire quelque chicane à M. Bérard sur l'emploi de *clichés* oratoires et déclamatoires que je m'étonne qu'un homme si informé et si averti que M. Bérard accueille, comme par une sorte de nonchalance. M. Bérard nous dit tranquillement que « tôt ou tard, par le jeu des lois et des forces naturelles, une Allemagne démocratique remplacera le despotisme d'aujourd'hui ». Non ! mais vraiment qu'en sait-il, et quel est ce jeu des lois et des forces naturelles ? Pourquoi est-il si certain que la démocratie attend tous les peuples ? et même à accepter ceci comme une loi, pourquoi une démocratie allemande, contrairement à ce que sont d'ordinaire les démocraties, serait-elle antidespotique et libérale ? Cliché, le « jeu des lois et des forces ». Un homme sérieux ne s'en sert plus.

Un autre cliché trop cher à M. Bérard est celui de la « force du droit ». Si M. Bérard, avec raison du reste, ne sait pas ce que c'est que « culture désintéressée », moi, je ne sais pas du tout ce que c'est que la force du droit. Le droit est le droit, la force est la force ; mais le droit n'a aucune force et la force n'a aucun droit ; et la force du droit, c'est quand le droit est servi par quelqu'un qui est plus fort que son adversaire ; mais ce quelqu'un, ce n'est pas de son droit qu'il est fort.

Mais M. Bérard est fasciné par ce vieux cliché de la force du droit. Il dira : « Au cours des six années qui viennent de finir, le monde a plus changé, je crois, que durant les vingt-cinq dernières années du XIXe siècle (?). Mais, au fond de tous ces changements, il est un phénomène identique : alors que *l'humanité tout entière* se met en marche vers une justice plus équitable (*sic*), vers une paix fondée sur le droit, vers un bonheur démocratique, le seul Guillaume II croit son destin lié à la défense des vieilles choses... »

Voyez-vous bien depuis six ans *l'humanité tout entière*, depuis le Transvaal jusqu'aux Etats-Unis, et depuis les Etats-Unis jusqu'à la Turquie et au Japon, en marche vers une justice plus équitable ou une équité plus juste ; et vers une paix fondée sur le droit ? Moi, je suis comme le dindon, je vois bien quelque chose, mais je ne distingue pas très bien.

Et, considérant que, de cette justice plus équitable et de cette paix fondée sur le droit, la France est le représentant et l'apôtre, M. Bérard dira sans broncher : « M. de Bulow rappelait au Reichstag le mot de Bismarck : « Les « fruits ne mûrissent jamais si vite que lorsqu'on tient une « lampe auprès d'eux. » Nos lampes dressées à l'Occident font dans l'Europe centrale mûrir des fruits que nous n'avons pas cultivés, que nous ne cultiverons pas (leur maturité trop hâtive pourrait nous mettre en de cruels

embarras), et foisonner de jeunes pousses qui risquent d'étouffer le vieil arbre bismarckien. »

Est-ce que cela ne vous paraît pas écrit, non en 1906, mais en 1848 ? La France représentant le droit, la justice, la liberté et, par l'éclat de ces astres invincibles pulvérisant la barbarie germanique, n'est-ce point, sinon un peu ridicule, du moins un peu suranné ? Voyez-vous l'Allemagne fascinée par les lumières que dégagent M. Lafferre, M. Allard, M. d'Estournelles de Constant et M. Combes?

Sachons le dire courageusement et patriotiquement ; car le patriotisme consiste d'abord à dire la vérité à son pays : l'Allemagne voit dans la France, pour ce qui est du passé, un peuple qui, avec les grands mots de liberté et de fraternité dans la bouche, l'a opprimée, foulée, meurtrie, pillée et rançonnée pendant quinze ans ; pour le présent un peuple qui, avec les mêmes mots sur ses enseignes, organise une démocratie despotique, oppressive, tracassière et ruineuse qui n'est peut-être à imiter par personne. Voilà ce que l'Allemagne peut voir dans la France, et voilà, d'après ses journaux et ses livres, on peut s'en assurer, ce qu'elle y voit.

Quant à une Allemagne éblouie par M. Lafferre, M. Allard, M. d'Estournelles et M. Combes, comme elle le fut par la *Déclaration des droits de l'homme*, si M. Bérard ne compte que sur cela !

Il ne compte pas seulement sur cela, disons-le très vite. Il ne cesse de nous recommander d'être pratiques et d'être prêts et, à tout événement, de tenir notre poudre sèche. Il n'est ni un pacifiste, ni un cosmopolite, ni un imbécile. Seulement, comme par nonchalance, comme par concession à certains états d'esprit, comme par entraînement de vieilles habitudes (serait-il très vieux ? je l'ignore), il laisse entrer dans de très bons écrits, très informés et très scientifiques et très réalistes, des niaiseries de réunions publiques et de « Café du Commerce », qui étonnent le lecteur

sérieux et qu'on admire qui ne l'étonnent pas lui-même.

Son livre reste malgré tout très nourri, très instructif, très agréable aussi à lire et révélateur d'un esprit solide autant que curieux. S'il fait sourire deux ou trois fois, presque toujours il fait penser et, ce me semble, penser juste.

EMILE FAGUET.

Vainqueurs et vaincus (1)

VAINQUEURS ET VAINCUS est, sur le jeune homme de 1880, ce que Sainte-Beuve a voulu faire sur le jeune homme de 1830 avec *Volupté* et ce que Stendhal a fait vraiment sur ce même jeune homme de 1830, avec *le Rouge et le Noir*.

Voilà de la prétention, me direz-vous, pour un débutant, et ce n'est pas aux petits sujets que s'attarde M. Louis Estang. Je reconnais. M. Louis Estang ne vise pas à la seconde place ; mais, comme dit Sainte-Beuve :

> Qu'on dise : il osa trop ; mais l'audace était belle.

Et après tout, M. Louis Estang ne s'est pas montré trop inégal à son sujet.

Son Julien Sorel, — le sien s'appelle Raymond d'Enval, — est né vers 1860. Il est fils d'un magistrat intègre, héroïque, clérical et monarchiste. Lui-même, au lycée, est républicain idéaliste, façon Lamartine ou Louis Blanc.

Au moment même où il va entrer dans la magistrature pour suivre la carrière de tous ses ancêtres, « l'épuration » de la magistrature jette à bas de son siège son vénérable père et lui ferme à lui-même l'entrée dans la carrière. Il vient à Paris pour s'y faire une situation dans le barreau.

Tiré en sens divers par son respect et son culte pour son père ; par ses convictions qui sont toujours républicaines ; et par son ambition, légitime du reste, mais l'ambition est toujours, plus ou moins consciemment, du

(1) Roman, par M. Louis Estang, chez Juven.

côté des vainqueurs ; il hésite quelque temps et cherche sa voie.

Il fait deux rencontres, celle d'un nommé Groblot, politicien et faiseur d'affaires ; celle de Mme de Jaurelles, un peu sa cousine, femme d'intrigues, reine d'un salon politique et littéraire, artistique et financier, de mœurs légères du reste, et fort jolie. Il en devient amoureux ; elle devient sa maîtresse.

Peu à peu (et même beaucoup trop vite, et nous verrons cela plus tard), corrompu par Groblot et par Mme de Jaurelles ; n'ayant plus même l'excuse de son républicanisme d'adolescence ; car Groblot s'est chargé de lui apprendre ce que c'est au juste que la République « réaliste » de 1880 ; il quitte le barreau, où il avait remporté déjà de très brillants succès, et il devient secrétaire général d'une affaire financière très douteuse, mais qui, comme entrée de jeu, lui a donné cent mille francs de provision. « Il faut vivre » ; il faut « marcher avec son temps » et il faut mener la vie, sinon luxueuse, du moins à quatre reflets, qui convient à l'amant de Mme de Jaurelles.

Et ainsi le jeune homme pur de 1877 est passé du côté des vainqueurs et même du côté des aigrefins, sans bien savoir et sans se demander si c'est par adhésion aux théories cyniques de Groblot ou par amour pour Mme de Jaurelles. Un homme à la mer, ou un homme à l'amour ? C'est trop souvent la même chose.

Et le père ? Le père meurt lentement de chagrin, sans savoir, lui non plus, si c'est du chagrin d'avoir été brisé sur son siège, ou de la douleur de voir passer son fils, non seulement à l'ennemi mais au mal.

Telle est l'histoire de Raymond d'Enval, représentant de la génération de 1880.

Bien des défauts. Tous les caractères (sauf celui de d'Enval le père, qui n'avait pas besoin d'être expliqué et qui du reste est très beau) sont insuffisamment expliqués.

On ne sait pas ce qu'est bien précisément Mme de Jaurelles : sensuelle ? intrigante ? femme d'argent s'offrant du reste un amant pour le plaisir ? bohème ? Il y a de tout cela et l'ensemble n'est pas net.

On ne sait pas bien précisément *ce que veut* Groblot ? Corrompt-il Raymond pour le simple plaisir ? Ce serait excellent, mais ce devrait être indiqué. Le corrompt-il par intérêt ? Il semble le dire un instant : « le faire arriver et m'en servir ensuite » ; mais il semble sans ambition, il paraît se contenter très gaillardement de la place de percepteur à Paris que lui a donnée Gambetta, et il a soixante ans. Si je comprends admirablement le caractère général de Groblot, qui par parenthèse est un chef-d'œuvre, je n'entends pas bien ses desseins.

On ne sait pas bien précisément ce qu'est Raymond. Un homme de conscience qui devient un « arriviste ». Sans doute, sans doute ; mais on n'entre pas dans ses luttes intimes, dans ses hésitations, dégoûts, reculs et dans ses faiblesses. En vérité, il n'a pas l'air de lutter. Il a l'air d'un monsieur sur une planche savonnée. Dès lors, il est vrai, peut-être ; mais d'un intérêt médiocre. Et puis l'on sent que, justement, ce n'est pas là ce qu'a voulu l'auteur ; qu'il a voulu nous peindre un homme partagé, longtemps partagé, et que c'est la partie de son dessein où il n'a pas réussi.

Ces réserves faites, il faut reconnaître le très grand talent de l'auteur comme peintre de portraits, comme psychologue et comme historien philosophe. Son d'Enval père, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire et comme je me plais à le répéter, est excellent. On le voit marcher, parler, se taire ; on le voit penser et sentir. L'audience de la Cour, où il préside pour la dernière fois, devant rentrer le lendemain dans la vie privée, est d'une beauté absolue. Quelque chose de Saint-Simon a passé par là. Toutes ses conversations avec son fils ont une netteté et une sévérité

de lignes qui s'accommodent admirablement au cadre (les silhouettes graves des monts d'Auvergne sont à l'horizon).

Si Mme de Jaurelles est à peu près manquée — il faut bien décidément que je le dise — Groblot, sauf ce que j'en ai dit plus haut, est un type d'un admirable relief et d'une vérité, d'une réalité saisissante. Son portrait physique, d'abord, est enlevé magistralement. Il rappelle la manière de Diderot dans le *Neveu de Rameau* : « Sous un habit à peine ouvert, trop court, trop large, avec un plastron parcimonieux à demi caché par une lingerie chiffonnée qui figurait la cravate blanche, le pantalon tirant sur d'épaisses et lourdes bottes, tout le costume ainsi, exact à stupéfier d'un vieux campagnard qui aurait conservé les habits de ses noces, cet homme présentait une disposition déconcertante de poitrine, de ventre et d'épaules : il était grand et gros, mais non pas gros à la façon commune ; car son embonpoint semblait logé à la hauteur où les bossus ont leur bosse.,. Cependant, tout le ridicule de ce costume, de ce corps, était porté avec aisance ; et l'on n'était point tenté de rire, dès que, au ras de ses épaules, on considérait la tête énorme, un peu penchée sur la poitrine, où, tout de suite, plus que l'extrême laideur des traits, — front bas et plissé sous la calotte des cheveux courts, nez bulbeux, larges joues, et fâcheuses oreilles, — les yeux et la bouche étonnaient, intéressaient, attiraient. La bouche, remarquablement fine, avait dans la ligne et dans la contraction légère de ses lèvres minces, rasées et sûres, une volonté sèche, défiante, habile, qui à elle seule pouvait inquiéter. Les yeux rassuraient : ils étaient souriants et gais avec une douceur presque câline. La ruse sournoise de la bouche peu à peu s'effaçait quand on les regardait et ne semblait plus qu'une malice discrète avec une pointe d'esprit pas méchante... »

Quant aux théories de Groblot, elles sont comme le suc

et comme l'essence de l'ouvrage ; elles sont la philosophie de l'histoire politique de 1880 à 1900 ; et elles sont cet esprit nouveau qui, par sa clarté crue et dure, finit par imposer à Raymond et par s'imposer à lui. Elles rejettent, d'une poussée brusque, dans je ne sais quel passé préhistorique et légendaire, *et* les grandes leçons et le bel exemple de d'Enval le père ; *et* les beaux rêves de république idéaliste de Raymond lui-même. Elles sont nettes, précises et effrontées et, de leur vérité, mon Dieu, ce sera à vous d'en juger :

« On n'a pas encore compris ni la grandeur ni même le sens de la révolution qui nous a portés au pouvoir à la chute du maréchal. Les réactionnaires ne voient en nous qu'un groupe de partisans, des garçons rustauds, mal habillés, mal tenus et grands buveurs de bocks. Il y a du vrai. Ces gens-là s'imaginent connaître un homme par la coupe de ses habits. Ils ne nous comprennent pas. Les orléanistes déguisés, Dufaure, Thiers, nous ont mieux pénétrés et nous ont estimés redoutables. En réalité nous ne faisons que reprendre les idées bourgeoises, chères à la monarchie de Juillet ; mais, parce que nous donnons à ces idées toute leur franchise, que nous en poursuivons toutes les applications et que nous entendons en offrir le bénéfice au peuple tout entier qui est notre soutien, il est juste de dire que nous avons fait une révolution. A cette démocratie tenue en tutelle par le despotisme de l'Empire, nous apportons une philosophie systématique, le matérialisme. Du temps de Condillac elle plut à la noblesse ; les bourgeois, naturellement ironiques et jouisseurs, étaient déjà tout gagnés à Voltaire et n'ont pas cessé d'être de parfaits réalistes. Mais nobles ou bourgeois entendaient réserver les avantages pratiques de cette doctrine à eux-mêmes. Positivistes et matérialistes en leur privé, ils restaient en dehors idéalistes, catholiques et même catholiques pratiquants, dans l'intérêt bien compris des masses

populaires... Nous, nous supprimons toutes les hypocrisies. Nous sommes ce que nous sommes et nous disons au peuple souverain : « Vous n'êtes rien ; vous devriez être tout ; vous serez quelque chose. » Nous voulons que les prolétaires soient les premiers à profiter de la richesse nationale ; nous ferons des lois, nous exercerons une action gouvernementale qui assureront au peuple plus de bien-être, plus d'argent... Voilà l'avenir que nous avons apporté. Avouez que les réactionnaires n'y ont vu que du feu... Pour les bourgeois, comme vous, que faire ? Je pense que vous l'avez depuis longtemps compris : prendre hardiment sa part dans le surcroît de richesses que ne manquera pas de créer cette vie plus vigoureuse de toute la nation, s'enrichir, s'enrichir vite, faire de l'argent, comme disent les Américains. C'est désormais la condition de cette liberté, de cet ample bien-être qui sont indispensables à un certain moment de la vie et qui seuls, en assurant quelques loisirs sans soucis, permettent la haute et féconde activité de l'esprit... »

Il continue. J'ai pris le plus grand plaisir aux propos de ce Méphistophélès à lourdes bottes.

Le livre de M. Estang (pseudonyme qui dissimule un jeune avocat très brillant du barreau de Paris) est une grande œuvre complètement conçue et à demi réalisée. C'est quelque chose et c'est plus que quelque chose. Il y a là une pensée forte et un grand talent de mise en scène avec quelques défaillances d'exécution.

E. F.

La beauté du devoir [1]

Ce roman est intéressant, d'abord parce qu'il est bien fait, vraiment, bien composé, mené d'une allure un peu lente, mais ferme, de ses prémisses à sa conclusion logique, avec des scènes bien amenées et présentées au moment juste ; ensuite et surtout parce qu'il est une exposition complète, ou presque complète, des idées qui sont chères à la nouvelle génération littéraire, qui se répandent dans toute la France intellectuelle et aussi dans l'autre et qui ont déjà les conséquences que vous savez.

Ces idées c'est l'abolition de l'armée, l'abolition du mariage, l'abolition de la famille et l'abolition de la patrie.

La génération nouvelle, qui semble être dominée par une seule passion maîtresse, c'est à savoir par le désir impatient de la disparition de la France, caresse toutes ces idées-là avec une sorte d'ivresse, soit l'une, soit l'autre, l'une plus chèrement que l'autre, celle-ci de préférence à celle-là, selon les différences de tempérament ; mais l'originalité de ce livre-ci, c'est qu'elles y sont toutes et présentées avec une égale ardeur et que cet ouvrage fait comme synthèse.

Dans tel livre « dreyfusiste », l'auteur prend bien soin de dire ou de faire entendre à son lecteur : « Faites bien attention ! Je suis dreyfusiste ; mais je ne suis point anti-

(1) Par M. Armand Charpentier, chez Ollendorf.

militariste et tant s'en faut, et c'est même parce que je suis passionnément militariste que je suis dreyfusiste. »

Dans tel autre l'auteur semble crier tout du haut de sa tête : « Je suis antimilitariste ; certes, mais n'en concluez point que je sois antipatriote ! Bien au contraire... »

Ainsi de suite...

L'auteur de la *Beauté du devoir*, lui, prêche conjointement, pour ainsi dire, ou pour mieux dire tour à tour, mais pour en faire un tout harmonieux, toutes les thèses désorganisatrices, et toutes avec la même conviction et la même violence froide et lumineuse, si je puis parler ainsi. C'est infiniment intéressant et instructif.

Pour commencer par ce qui tient, sinon dans sa pensée, du moins matériellement dans son livre le plus de place, voici ce qu'il pense de l'armée. Un bon officier, le seul du reste qui soit bon dans tout le livre, ayant surpris un sous-officier donnant un coup de poing à un conscrit, a infligé quinze jours de prison au sous-officier, qui du reste n'en était pas à son coup d'essai, si l'on peut dire. Mais ce sous-officier est neveu d'un général. Dès lors l'officier apprend, à son grand étonnement, que tous les officiers et sous officiers de l'armée française, à n'en excepter uniquement que lui-même, sont des scélérats. Son colonel essaie de le fléchir par les caresses et par les menaces. Son général tente de l'ébranler par les promesses et par l'intimidation. Le général chef du corps d'armée, du reste circonvenu par un rapport du colonel qui est un modèle de perfidie, s'entend avec le général oncle du sous-officier coupable pour diriger savamment l'affaire vers un acquittement du délinquant. L'officier chargé de l'enquête dirige les interrogatoires de manière à suggérer à tous les témoins des dépositions défavorables à l'officier honnête homme (c'est du reste très bien fait, tout cela).

Pour bien montrer que ce n'est pas seulement les officiers supérieurs qui sont des scélérats, un lieutenant ami

de l'officier honnête homme, mais devenu son rival en amour, insinue d'abord et affirme ensuite que l'officier honnête l'a écarté de la caserne un moment avant la scène qui est le fond de l'affaire. Un sous-officier enfin, témoin de la scène elle-même, après avoir longtemps effrayé tous les conjurés en assurant qu'il dirait la vérité, suborné par une femme, finit par ne pas dire la vérité et par dire à peu près le contraire. Tout ce qui porte un galon dans l'armée française, à une exception près, qui y est tellement corps étranger qu'elle est forcée d'en sortir, est profondément criminel, ce qu'il fallait démontrer. C'est démontré. M. Déroulède seul trouvera peut-être qu'il y a un peu d'exagération.

Quant aux théories antipatriotiques, antifamiliales et antisociales, elles sont exposées dans les intervalles de l'action par le professeur de philosophie de la ville. Ce professeur de philosophie a toutes les faveurs et tous les sourires de l'auteur, à telles enseignes que l'auteur lui donne pour maîtresse, quoiqu'il soit bossu, la plus jolie fille qui est en même temps la vertu la plus farouche de l'endroit, et qui, du reste, a sa grande part dans l'action ; car c'est sur ses leçons qu'un conscrit se refuse à faire l'exercice, ne voulant pas, parce que ses convictions le lui défendent, apprendre à verser le sang.

Et donc ce professeur de philosophie expose ses théories philosophiques. Il faut supprimer l'armée pour supprimer la guerre. Si tous les peuples supprimaient l'armée, la guerre serait supprimée. Il faut bien que quelqu'un commence. Commençons. Puisque nous ne pouvons pas persuader les autres de commencer, persuadons-nous nous-mêmes. Nul doute que nous ne soyons suivis ; car l'exemple est contagieux.

« Il n'y a — ici c'est son élève qui parle — il n'y a qu'un moyen pour abolir les guerres, c'est d'organiser la grève des soldats parmi les nations armées. Le jour où les

hommes ne seront plus assez bêtes pour consentir à aller se tuer entre eux [*s'entretuer*, plutôt, mais je ne sais pas si j'ai raison ; car le soldat rebelle est licencié ès lettres], les gouvernements hésiteront avant de se déclarer la guerre. Pour que mon idée porte [plutôt *portât*] ses fruits, il faudrait, je le sais bien, que des milliers et des milliers de soldats, dans tous les pays, suivissent mon exemple. Cette heure viendra ; mais elle n'est pas encore venue. Qu'importe ? Mon acte est le grain de blé, inutile en lui-même, mais qui, en se multipliant à l'infini, produit la moisson nombreuse et féconde dont se nourrissent les hommes. »

Ailleurs, enfin, le porte-parole de l'auteur combat énergiquement, du même coup, la vertu sociale et la vertu familiale, c'est à savoir l'idée (ou le sentiment) du sacrifice de l'individu à la collectivité. « De quel droit sacrifier l'individu à une agglomération, que celle-ci s'appelle famille ou société ? » Donc union libre et maternité libre et abolition du mariage et de ses devoirs si gênants pour l'individualité. D'autant plus que... Et puis, voyez-vous, la maternité libre, c'est l'humanité délivrée de la douloureuse monotonie du mariage. Le mariage tel qu'il existe, tel que nous le concevons, est la négation absolue du bonheur amoureux. Il n'a de raison d'être qu'au point de vue religieux. Mais nous autres, libres penseurs, nous ne sommes pas logiques en le conservant. Que penseriez-vous d'un sculpteur qui, désireux de faire une statue nouvelle, coulerait son bronze dans un moule ayant servi depuis dix-huit siècles ?

— Je trouverais qu'il manque de logique (dit le capitaine ébloui par la splendeur du raisonnement).

— C'est pourtant ce que nous faisons. Nous parlons sans cesse d'une humanité nouvelle, d'une cité future ; et pour créer cette humanité, nous gardons les lois et les formes du passé. Pour que le couple pût être heureux en état de mariage, il faudrait que l'amour fût éternel. Or l'amour

n'est jamais éternel... Avec la maternité libre ces inconvénients disparaîtront d'eux-mêmes... »

Suit un exposé un peu confus où je constate, sans bien comprendre, une sorte de combinaison du mariage et de l'union sexuelle libre et de la maternité libre, comme transition à un état social où tout serait libre absolument... J'ai un peu perdu pied ; mais le capitaine a très bien compris.

La conférence de M. le professeur de philosophie se termine par un éloge de la Franc-Maçonnerie et de son œuvre à travers les âges.

Telles sont les idées générales du roman-thèse de M. Armand Charpentier. Elles sont très précieuses comme renseignement et pour nous apprendre quels sont les principes généraux avec lesquels on est un homme de ce temps et sans lesquels on est un esprit borné et un réactionnaire stupide. Les jeunes gens surtout ont besoin de ces livres synthétiques qui les mettent au point juste. Quant aux vieillards, poids inutile à la terre, ils contemplent *sub specie æternitatis* « ces paroles qui nous font mourir », comme parle Veuillot.

E. F.

Josué Carducci

(suite)

III

Les poésies écrites par Carducci entre quinze et vingt-cinq ans, de 1850 à 1860, réunies plus tard sous le nom de *Juvenilia:* sonnets dédiés à Alfieri, à Dante, poèmes imités d'Horace, et d'autres d'Homère, d'autres de Foscolo et de Leopardi (on n'y trouverait pas un emprunt aux littératures étrangères), hymnes à la liberté, tirades patriotiques, diatribes furieuses contre le romantisme, — contiennent tous les matériaux inventoriés dans le précédent article. Ces matériaux sont mal fondus encore ; la forme est d un classicisme point exempt d'artifice, qui laisse mal distinguer les inspirations spontanées des thèmes traditionnels. Quelque chose cependant fait déjà craquer le moule: un sens de la vie naturelle et libre, un élan de jeunesse, une force batailleuse. Les grands événements de 1859-60 échauffent le poète, naturellement, et donnent au classique une secousse: il s'agit bien alors de transposer le *Carmen sæculare !* L'adorateur d'Horace emprunte à Manzoni ses rythmes simplets, pour exprimer les sentiments violents et simples dont toute l'Italie alors est transportée. Cantate *A la croix de Savoie*, *Ode à Victor-Emmanuel,* strophettes sur le *Plébiscite,* grandes strophes romantiques sur *Sicile et Révolution :* le livre sixième et dernier des *Juvenilia* est peut-être, artistiquement, le plus impar-

fait de l'œuvre de Carducci ; il est pourtant capital, parce que le poète s'est alors plongé franchement, pour la première fois, dans le grand courant des passions communes. Aussitôt après on voit la pensée et la forme assouplies en même temps qu'affermies, et bientôt commence la série des pièces fameuses, — celles dont la postérité voudra (qu'on me passe l'italianisme expressif) « faire trésor ».

Non pas que nous soyons arrivés encore à la période de la grande poésie sereine. Il s'en faut d'une quinzaine d'années, pendant lesquelles le poète, entre ses vingt-cinq et ses quarante ans, va lancer les éclats de ses colères, de ses amours, de ses désespoirs.

... Vers toi, de l'Être
Principe infini,
Matière et esprit,
Raison et sens,

Tandis que dans les coupes
Le vin scintille
Ainsi que l'âme
Dans la pupille,

Pendant que sourient
La terre et le soleil
Et entre eux échangent
Des paroles d'amour,

Et que court le frisson
D'un mystérieux hymen
A travers le monde, et que palpite,
Féconde, la plaine,

Vers toi s'échappe
Mon vers hardi.
C'est toi que j'appelle, ô Satan,
Roi du banquet...

Bas l'aspersoir,
Prêtre, et tais-toi.
Non, prêtre : Satan
Jamais ne recule...

. . . .

Ainsi commence l'*Hymne à Satan*, qui fit à Carducci, à partir de 1863, une célébrité tapageuse qu'il eut quelque peine ensuite à échanger contre une réputation plus solide. Mais le catholicisme et la cour de Rome ne sont pas alors les seuls objets de son humeur satirique. C'est à la nouvelle Italie elle-même qu'il s'en prend, aussitôt après 1860, parce qu'elle ne tient pas, selon lui, ses promesses de grandeur et de noblesse, parce que, dans les préoccupatìons matérielles du lendemain de la victoire, elle oublie l'idéal qui l'y avait conduite. Curieux drame moral, en effet, qui agite l'Italie pendant les années qui suivent sa rédemption : après l'immense effort, enfin triomphant, elle se retrouve un moment lasse, incertaine ; après l'héroïsme, de trop petites besognes sont nécessaires ; d'aigres désaccords séparent les camarades d'hier ; les uns — c'est la majorité — se font trop prudents et pratiques ; les autres ont été entraînés par leur élan au delà du but et se retournent avec colère, en s'apercevant qu'on ne les suit plus. Carducci est parmi ceux-ci. Comme il avait chanté tout à l'heure Victor-Emmanuel tenant haut la bannière de l'idée nationale, — il se retourne maintenant vers Mazzini républicain, et surtout vers Mazzini idéaliste. Il a des expressions de dégoût pour ce qu'il appelle la « lâcheté de sa patrie », dont on s'étonne qu'elles aient pu être publiées : Enrico Ferri a été hué dernièrement dans Montecitorio pour avoir dit sur l'Italie de ce temps-là un peu moins que ce qu'écrivait Carducci dans le *Chant de l'Italie qui va au Capitole*, en 1871 :

Chut ! chut ! quel est ce bruit
    A la lueur de la lune ?
Oies du Capitole, chut ! Je suis
    L'Italie grande et une.
J'arrive de nuit parce que le docteur Lanza

    Craint les coups de soleil.

. . . .

Couà, couà, couà. Que voulez-vous ?

. . . .

Si c'est pour Brennus, bonnes oies, inutile
De monter la garde maintenant. Si forte
J'ai été et si fine, que je suis entrée
    Quand il s'en allait.

Oui, oui, je portais leur sac aux zouaves,
    Et je battais des mains,
Hier, aux Turcos : aujourd'hui mes bambins graves
    S'habillent en uhlans...

. . . .

Et ainsi d'année en année, et de ministre
    En ministre, je me retourne
Du centre droit sur le centre gauche,
    Et je joins les deux bouts,

Jusqu'à ce que Sella, un beau jour, à la fin du mois,
    Donne un coup de pied dans la caisse,
    Et vende à un lord archéologue anglais
        Mon auguste carcasse.

Et en face des faibles, des rusés et des grotesques, il campe ainsi son modèle, Mazzini :

Telle que parmi ses rochers arides, solitaire, sur la mer
Gênes s'élève, géant de marbre blanc,
Tel, venu en de tristes jours, sur le siècle
Fluctuant, Lui, grand, austère, impassible, apparaît.

De ces rochers d'où Colomb enfant
Voyait au delà des mers surgir de nouvelles montagnes,
Lui vit, dans le ciel crépusculaire,
Avec le cœur de Gracque et la pensée de Dante,

La troisième Italie, et, les yeux fixes,
Il marcha vers elle à travers les tombes,
Et un peuple de morts se rangea derrière lui.

Antique exilé, vers le ciel doux et sévère,
Il lève maintenant ce visage qui n'a jamais souri,
Et il pense : Toi seul es vrai, ô Idéal...

Cependant Carducci a beaucoup lu Victor Hugo; il s'est d'ailleurs rendu compte de la singulière parenté de nature et d'opinions qui les rapproche ; cette émulation parfois le désespère, parfois l'entraîne à des imitations qui sont le plus souvent des erreurs de goût :

... A ce mauvais lieu : la Vie,
Nous appelle, divin entremetteur, le Soleil...

mais elle l'aide aussi à tirer de son fonds d'Italien, de l'âme même de sa race, des accents aussi forts et amples que ceux du poète français, — en des strophes dont le dessin rappelle d'assez près les grandes pièces des *Rayons et des Ombres* ou des *Chants du crépuscule*.

En avant, en avant, ô brun coursier de la poésie,
Tends-moi ton âpre chevelure, que je saute encore en selle,
O coursier indompté !
A nous la poussière et le halètement de la course et la lutte contre
[les vents
Et l'éclair des pavés qu'on heurte, et des torrents
Le cri solitaire et sauvage.

. . . .

Et nous courons aux soleils torrides, aux ciels étoilés,
Par les rives connues ou ignorées, comme des chevaliers en-
[chantés
A la poursuite d'un amour mystérieux.

En avant, en avant, ô brun coursier, mon robuste ami.
Ne vois-tu pas les formes de marbre des temples antiques
Qui nous font signe là-bas ?
Ne vois-tu pas de la souriante Angélique, ô mon ami, le voile
Sillonner comme un nuage blanc le fond du ciel ?
O gloire ! ô liberté !..

Dès mes premiers ans, ô gloire, j'ai caché dans mon cœur
En mes superbes silences le superbe amour de toi.
De hauts fronts de marbre, sous la splendeur pensive du laurier,
D'un de leurs froids rayons m'ont transpercé le cœur,
Et j'oubliai les vierges dansant au soleil de mai,
Et les lueurs des blanches épaules sous les cheveux d'or...

. . . .
. . . .

Or prête-moi donc, compagnon d'Apollon, ton dos ailé !
Voici, je lâche en plein les rênes à ta course,
Courons, ma noble bête !
Courons sur les têtes et les poitrines de nos ennemis,
Dans le sang des monstres empourpre tes jarrets,
Et qu'avril nous sourie,

L'avril des coteaux italiens embellis de moissons et de fleurs,
L'avril saint de l'âme remplie de nouvelles amours,
L'avril de la pensée.
Volons jusqu'à ce que la foudre de Zeus dans le déchirement
Des nuages nous brûle et nous purifie, ou que le torrent englou-
[tisse
Cheval et cavalier,

Ou que je descende tranquille de ta selle étoilée,
Le regard encore chargé de lumière et de visions,
Sur mon sol de Toscane,
Et que sur la tombe de mon frère je repose mes membres las,
Pendant que tu savoureras le trèfle poussé dans une belle urne
[antique,
A la lueur du soleil couchant.

Carducci a lu Heine aussi. Et l'influence du douloureux humoriste sur lui est, comme on voudra, très grande ou très peu importante. L'inspiration que Heine fait éclore était chez lui profonde, et l'on peut dire originelle. L'amertume, les accès de découragement, le doute universel, les retours ironiques sur soi-même et sur les choses, — c'est la contre-partie de l'attitude orgueilleuse et tendue, du stoïcisme, de l'intellectualisme rigoureux, de l'héroïsme, — c'est la revanche des parties mystérieuses de l'âme qui échappent à la volonté. On sait que le pessimisme répandu dans toute l'Europe romantique a été, chez les Italiens, redoublé par leurs angoisses nationales : Leopardi avait été un merveilleux philosophe et poète, mais l'Italie avait eu par centaines des désespérés comme lui. Les premiers essais de Carducci contenaient de nombreuses pièces d'imitation léopardienne ; peu à peu l'inspiration se rafraîchit, se « sincérise ». Heine l'aide à en rajeunir l'expression. Voici, par exemple, qui est peut-être heinien :

Mai réveille les nids,
Mai réveille les cœurs,
Il apporte les orties et les fleurs,
Les serpents et les rossignols.

Les enfants piaillent
Sur la terre, les oiseaux au ciel ;
Les femmes ont dans leurs cheveux
Des roses, dans leurs yeux le soleil.

Entre les collines, les prés et les monts
C'est tout un tissu de fleurs ;
Tout chante et bourgeonne et aime,
L'eau, la terre et le ciel.

Et dans mon cœur bourgeonne
Un beau buisson épineux ;
J'ai dans mon cœur trois vipères,
Et dans la cervelle un hibou.

La même manière amère et aiguē, mais animée d'une inspiration tout à fait italienne, est celle de l'étonnant et presque intraduisible *Intermezzo*.

. . . .

Va, ô mon dithyrambe triste et joyeux,
Va où cela te chante.
Tu ne cherches rien par ce monde immense
Et tu n'y trouves rien.

. . . .

Que des marbres de Paros dans leur blancheur lumineuse
Qui brille sur la mer,
Comme le croissant de lune fatigué
Sur le ciel du matin,

Recouvrent mon cœur raidi...

. . . .

Entre la pierre et l'urne un petit lézard
Sort et se fige au soleil :
C'est ma vieille jeunesse toute seulette
Qui rêve et ne se plaint pas...

Mais derrière, au fond, un beau crâne de mort
Rit son rire éternel :
A ceux qui viennent là pour consoler,
Il lance son dernier ricanement...

C'est un filon de la poésie de Carducci, non le moins précieux, qu'on pourrait suivre à travers toute son œuvre, depuis ses débuts jusqu'à la fameuse pièce des *Odes barbares*, si poignante, si moderne : *A la Gare, un matin d'automne*. Ce sont des notes sombres qui rehaussent la valeur artistique de l'idéalisme, du culte enthousiaste de la nature et de la vie, où le poète aime de plus en plus se réfugier, où le meilleur de lui-même s'épanouira désormais.

IV

Et voici, à peu près tout entier (hélas ! qu'une traduction est imparfaite !), un des premiers chefs-d'œuvre, — un des plus caractéristiques, des plus profondément carducciens. C'est le *Chant de l'Amour* que Carducci écrivit à Pérouse en 1877, sur les ruines de la forteresse pontificale que la fureur populaire avait jetée bas quelques années auparavant, — les yeux fixés sur l'admirable plaine vaporeuse que traverse le Tibre naissant, et où scintille au loin l'antique Trasimène. Lieux délicieux et sacrés, qui mettaient en émoi toutes les fibres du poète.

Qu'elle était belle, à ses beaux jours, Rocca Paolina,
Avec ses longs boulevards et ses bastions en biseau !
Paul III l'imagina, un beau matin,
Entre le latin du missel et celui de Bembo.

« Ce troupeau de Pérouse, parmi ses précipices,
« Trop facilement, dit-il, m'échappe des mains.
« Pour gronder, le père Eternel a le tonnerre.
« Moi, son vicaire, j'aurai l'artillerie... »

Il parla, et Sangallo arrondit
Les flancs de la forteresse comme d'une épouse féconde ;

Il jeta autour d'elle un voile de marbre blanc,
Et ceignit d'une couronne de tours cette orgueilleuse.

Mais le peuple est, vous le savez, un chien
Qui mord les cailloux qu'il ne sait pas lancer,
Et qui, sur les forteresses en particulier,
Aime exercer ses mâchoires de fer,

Et les effrite, et puis joyeux s'étend
En aboyant sur les pierres dispersées,
Jusqu'à ce qu'il se lève et se remette à courir
Vers d'autres cailloux et d'autres coups de bâton...

Ainsi fit-il à Pérouse. Là où l'altière
Masse offusquait de son ombre énorme le sol,
Maintenant sourit l'amour, et le printemps sourit,
Femmes et enfants bavardent au soleil.

Et le soleil dans l'immense azur rayonnant
Jusqu'à la blancheur lointaine des Abruzzes
Resplendit, et dans un élan d'amour plus intense
Sourit aux montagnes d'Ombrie et à la vaste plaine.

Dans la lumière rosée, tranquilles, s'élèvent
Les monts et se poursuivent entre eux,
Jusqu'à ce qu'ils disparaissent en douces ondulations
Dans des vapeurs de violette et d'or.

Peut-être, Italie, est-ce ta chevelure embaumée
Dans ton solennel lit nuptial, entre les deux mers,
Qui sous les baisers de l'amant éternel
Frémit, répandue en longs anneaux, sur ton sein ?

Je ne sais ce qui se passe, mais comme des saphirs
Resplendissent aujourd'hui toutes mes pensées ;
Je sens dans toutes mes veines passer le souffle
Qui de la terre au ciel monte et descend.

Tout aspect nouveau, avec la secousse
D'une émotion ancienne se présente à mon cœur;

Et ma langue, se mouvant d'elle-même,
Dit à la terre et au ciel : Amour, Amour.

Est-ce moi qui embrasse le ciel, ou du fond des choses
Est-ce l'univers qui m'absorbe en lui ?
Hélas ! c'était une note du poème éternel,
Ce que je sentais là... c'est un vers médiocre à présent...

Des sentiers d'Ombrie qui sombres, entre les gorges
De l'Apennin aiment à se tapir,
Des Acropoles étrusques qui, solitaires
Sur les pentes fleuries, contemplent l'horizon ;

Des champs où parmi les armes et les ossements retournés
Surgit le malheur de Rome, imminent encore ;
Des forteresses féodales embusquées
Comme des faucons qui méditent leur chasse ;

Des palais populaires qui d'un air de défi
Se dressent noirs et crénelés contre elles ;
Des églises qui, au ciel élevant leurs longs
Bras de marbre, prient le Seigneur ;

Des bourgades qui se hâtent de monter,
Joyeuses, vers la cité sombre,
Comme des paysans qui vont au partage
De la bonne récolte après la moisson ;

Des couvents, entre les bourgs et les cités
Assis au son des cloches tristement ;
. . . .
. . . .

Par les champs qui verdissent dans la plaine,
Par les vignobles rampant sur les flancs des coteaux,
Par les lacs et les fleuves argentés dans le lointain,
Par les bois sur les pentes neigeuses des montagnes,

Par les chaumières fumantes, joyeuses au soleil,
Dans la rumeur des moulins et des battoirs,
Monte un seul cantique en des milliers de chants,
Un seul hymne en mille prières :

« Salut ! ô nations humaines fatiguées !
« Tout passe ici-bas et rien ne peut mourir.
« Nous avons trop haï et trop souffert. Aimez :
« Le monde est beau, et saint est l'avenir. »

Qu'est-ce donc qui brille sur les monts, et en face
Du soleil apparaît comme une nouvelle aurore ?
Par les ombres roses de ces montagnes
Il se promène donc des madones encore ?

C'est une autre Madone ; c'est une idée
Resplendissante de justice et de pitié...
Je bénis qui est tombé pour elle ;
Je bénis qui pour elle vivra.

Que m'importent les prêtres et les tyrans ?
Ils sont plus vieux que leurs vieux dieux eux-mêmes :
J'ai maudit le pape, il y a dix années :
Aujourd'hui... avec le pape je me réconcilierais.

Pauvre vieux, qui sait s'il n'est pas pris aussi
D'un solitaire désir d'aimer ?
Peut-être repense-t-il à sa chère Sinigaglia,
Si belle, au miroir des flots adriatiques...

Ouvrez le Vatican ; je prends par le bras
Cet antique prisonnier par lui-même condamné.
Viens : à la Liberté je porte une santé,
Citoyen Mastaï, bois un verre avec moi !

Presque tout Carducci est dans cette pièce : inspiration anticléricale, libérale, démocratique, — sens de la vie vaste et simple et du sain amour, — culte de la patrie, représentation émue de sa vie passée et présente, de ses gloires, de ses rêves : tout cela d'une manière en quelque sorte souveraine, inexprimablement familière et noble à la fois, — où l'amertume et la haine ont cédé la place à la contemplation calme et à la pitié. Et observons, dans la première partie, ce rapide tableau historique : la figure du pape-tyran, la

construction de la forteresse, la revanche du peuple... Cette épique brève, à grands traits successifs, dioramique, cette façon de parcourir plusieurs siècles en quelques strophes, — épique passionnée et profonde qui, plus qu'elle ne raconte les faits, ressuscite les sentiments, — sera désormais l'art préféré de Carducci... En même temps la persistance et l'affinement du classicisme chez lui, la recherche de la forme toujours plus précise, sculpturale, de la musique plus souple et plus rare, vont produire les pièces maîtresses des *Rimes nouvelles,* — toutes les *Odes barbares* — et le dernier recueil : les *Rimes et Rythmes,* — tout le fruit de la maturité du grand artiste, à partir de 1875 environ. C'est l'art merveilleux qui retracera le drame de septembre 1792 en douze sonnets, faits de lueurs mystérieuses, d'attitudes tragiques et de gestes passionnés, en des sonorités éclatantes :

Joyeux resplendit sur les coteaux de Bourgogne
Et dans la vallée de Marne le soleil ;
Reposé maintenant, le sol de Picardie attend
La charrue qui l'invite à un nouveau labeur.

Mais la faucille sur le raisin s'abaisse irritée,
Comme une hache, et l'on dirait que le sang coule...
Dans le soir rouge le laboureur étend
Son regard vague sur les terres incultes et solitaires.

Et il lance l'aiguillon sur ses bœufs
Mugissants, comme s'il brandissait une lance, et saisit
Le manche en hurlant : « En avant, France, en avant ! »

La charrue grince dans l'âpre sillon ; la terre
Fume ; l'air est obscurci d'envahissants
Fantômes en quête de batailles...

***

Sur l'hôtel de ville un étendard noir
Dit au soleil et à l'amour : En arrière !

Le canon gronde dans le rude silence ;
De minute en minute il appelle.

Des groupes de statues antiques, sévères,
Sous les messages que l'heure multiplie :
Tel le peuple. Dans tous une seule pensée :
« Aujourd'hui, pour que la patrie vive, on meurt... »

En face de Danton pâle, énorme,
Des flots furieux de femmes défilent, qui poussent
Leurs fils nu-pieds, qui n'ont pour âme que leur rage.

Marat aperçoit dans l'air des troupes sombres
D'hommes qui passent, le poignard levé.
Et le sang pleut là où ils ont passé..

... C'est la poésie à la fois la plus artistique, même la plus minutieusement archéologique — et la plus passionnément inspirée, qui à une tour en ruines, à un pan de mur crénelé, accroche et déploie de majestueuses et précises évocations ; qui contemple tout ensemble le passé et le présent et les rassemble dans le courant de la vie éternelle :

Dans le clair hiver s'élève la sombre Bologne et ses tours, —
Et plus haut, la colline, blanche de neige, sourit.

C'est l'heure douce où le soleil mourant salue
Les tours et, divin Pétrone, ton temple, —

Les tours dont les créneaux ont senti l'aile de tant de siècles —
— Et du temple solennel la cime solitaire.

Le ciel d'une froide lumière métallique étincelle,
Et l'air, comme un voile d'argent, s'étend

Sur la place, estompant en leurs contours les masses
Austères qu'éleva le bras cuirassé des ancêtres.

Sur les hauts faîtes s'attarde le soleil regardant
Avec le sourire pâle qu'ont les violettes,

Et dans la pierre grise et dans les briques rouges sombres
Il semble qu'il réveille l'âme des siècles,

Et dans l'air rigide un désir triste s'agite
De printemps vermeils, de chauds soirs parfumés,

Comme au temps où les nobles dames dansaient sur la place
Et que les consuls revenaient ramenant les rois vaincus.

...Telle la muse sourit s'enfuyant devant mon vers, où tremble
Un impuissant désir de la Beauté antique...

Strophes solennelles et douces, comme toutes celles où le poète décrit des spectacles de nature. Qu'on se reporte à celles du *Chant de l'amour*,

Et le soleil dans l'immense azur rayonnant, etc.

Ou qu'on lise celles-ci encore :

Oh ! doux à ceux qui sortent des blanches et silencieuses demeures
Des morts, le Soleil. Il nous est comme le baiser d'un dieu,

Baiser de lumière qui inonde la terre pendant que haut et im-
[mense
S'élève, chanté par les cigales, l'hymne de messidor.

La plaine semble une mer orgueilleuse, pleine de frémissements
[et de houles
Fermes, cités, châteaux, émergent comme des îles.

Longues, s'élancent entre les haies poussiéreuses et les peupliers,
[les routes ;
Les ponts traversent, légers, de leurs arches qui se poursuivent,
[le fleuve.
Et tout est flamme et azur...

C'est la manière de Carducci peintre, manière large, puissamment composée, lumineuse. Là encore il se rencontre avec Victor Hugo et ses meilleurs disciples français, comme Leconte de Lisle. Le choix de ses paysages n'est pas varié : Carducci, humble fonctionnaire, a si peu voyagé ! Mais les quelques pays qu'il connaît, sa Maremme, la vallée de Florence, les bords du Pô, la vallée du Tibre et Rome, et, dans les dernières années, quelques coins des Alpes où il allait passer l'été, lui ont inspiré de nombreuses esquisses et quelques vastes tableaux. C'est la partie de son œuvre plus accessible à qui ignore les événements du temps, les opinions et les passions du poète. — Mais là même est-il intelligible ainsi du premier coup d'œil ? Non. Carducci descriptif n'est pas un simple paysagiste ; ce qu'il représente, ce n'est pas seulement les grands aspects de la Toscane et de l'Ombrie, c'est encore le sol de la patrie, le sol sacré où dorment les morts, et d'où la race continuera de jaillir toujours plus vivace et plus forte. Dans cette poésie le sentiment national et la vision de la nature forment un alliage indissoluble d'une sonorité profonde. Qu'on se reporte aux poèmes où paraissent le Tibre et Rome : Rome, le paysage le plus majestueux de tous, et en même temps le lieu vénéré où sont ensevelies tant de gloires et tant de douleurs, où palpite maintenant tant d'espoir ! C'est peut-être quand il parle de Rome que le poète atteint la perfection de son art, le sommet de sa grandeur :

Rome, dans tes airs je lance mon âme altière qui s'envole :
Accueille, ô Rome, et enveloppe mon âme de lumière.

Entour-emoi, ô Rome, d'azur ; illumine-moi de soleil, ô Rome ;
Divin est le soleil qui rayonne dans ton large azur.

Il bénit le sombre Vatican, le beau Quirinal,
Et le vieux Capitole saint dans ses ruines.

Et toi, de tes sept collines, étends, ô Rome, les bras
A l'amour qui resplendit épars dans l'air silencieux.

O grand lit nuptial, solitude de la campagne!
Et toi, gris Soracte, témoin éternel !

Monts d'Albe ! chantez en souriant l'épithalame ;
Vert Tusculum, chante, — chante, ô Tivoli aux cent cascades;

Pendant que du Janicule j'admire l'image de la Ville,
Navire immense lancé vers l'empire du monde.

O navire qui touches de ta proue l'infini,
Aux rivages mystérieux transporte mon âme.

Par tes crépuscules dont l'éclat diamanté resplendit
Tout le long de la voie Flaminienne, si paisiblement,

Puisse l'heure suprême effleurer de son aile muette
Mon front, et que je passe inobservé au séjour de paix,

Que je passe au conseil des ombres, et revoie les esprits
[magnanimes
De mes pères, conversant le long du fleuve sacré...

* * *

Nous nous sommes attardés aux Propylées, et sommes arrivés seulement au seuil du temple, et n'avons jeté qu'un coup d'œil à l'intérieur. J'espère reprendre bientôt cette étude, au point même où je la laisse aujourd'hui. Cependant, ce que nous avons vu permet d'évaluer ce qui reste à voir. Et aussi, peut-être, ce qui manque. Par exemple, si nous n'aimons plus guère la pseudo-philosophie de Victor Hugo, dont la finesse critique et la probité intellectuelle de Carducci l'ont préservé, nous aimerions

avoir trouvé chez lui un peu plus de cet imprévu profond de la pensée, de ces étrangetés magiques qui nous attachent à certains grands poètes, à Dante, à Shakespeare, à Byron. On voudrait dire, si une telle distinction était assez claire, que c'est l'élaboration artistique qui est géniale chez lui plutôt que les éléments dont il compose l'œuvre d'art. — Peut-être encore aurait-il pu rester aussi parfaitement italien, tout en se faisant un peu plus universel. Poète, il n'a pas été ému, qu'à de rares moments, comme en passant, par le grand mouvement social européen, par l'activité scientifique de son siècle. Il n'est pas de ces poètes-voyants, penchés sur l'avenir, graves de tout ce qu'il.contient. Peintre, il n'a pas connu l'Orient, à peine la mer ; la nature, entre ses mains, se dessine solennelle et émouvante, oui, mais par grandes lignes sommaires, un peu monotones. Dans son propre pays, ses deux disciples, d'Annunzio, dont la curiosité et l'information sont plus vastes, — Pascoli, qui sait trouver mille sensations rares, saisir le fugitif et l'exquis, produisent l'un et l'autre des œuvres d'un art raffiné dont leur maître eût été incapable ; quand on les lit, on a un geste pour ranger Carducci dans la collection de ces poètes classiques, sublimes toujours, mais devenus trop simples, trop étroits un peu pour nous... Il suffit de rouvrir son livre : Carducci reparaît, rude, dominateur ; il se dresse au-dessus des édifices précieux bâtis après lui, dans un plus clair soleil, dans une plus forte vie...

Qu'on s'étonne, si l'on veut, de la vie singulière de cette poésie, dont la matière est si simple, comme primitive, pour la plus grande part vieille de plusieurs siècles : car, à tout prendre, Carducci est patriote comme plus d'un garibaldien, païen juste à la façon de beaucoup d'honnêtes gens qui aiment Horace, — moraliste comme des milliers de bons pères de famille. Mais c'est là le miracle. Des sources

millénaires s'étaient rouvertes pour lui, fraîches comme aux premiers jours, et il les versait à grands flots, dieu hirsute et musclé, sur le sol de son pays.

JULIEN LUCHAIRE.

Lettres inédites de Chateaubriand aux deux frères Bertin

Les lettres de Chateaubriand qui vont suivre nous ont été communiquées par M[me] la comtesse de R***, à laquelle nous sommes heureux de témoigner ici notre respectueuse gratitude. Elles sont adressées aux deux frères Bertin, les directeurs du *Journal des Débats*. Elles se rapportent à peu près toutes à la vie politique du grand écrivain. Elles pourraient donner lieu, si on les rapprochait des autres lettres ou faits connus de la même époque et des *Mémoires d'outre-tombe*, à d'assez longs commentaires que nous épargnerons au lecteur. La prose de Chateaubriand est de celles qu'il ne faut pas ensevelir sous le poids des notes et des bavardages critiques.

Rappelons simplement les principaux faits de cette vie politique (1),qui ne fut pas l'une des moins agitées du siècle

(1) La vie politique de Chateaubriand n'a pas encore été étudiée à fond, et elle mériterait tout un gros livre, auquel ne sauraient suppléer ni le méchant article de Sainte-Beuve dans les *Lundis*, ni l'article plus sérieux, de Spuller dans ses *Figures disparues*. L'ensemble de cette vie a été esquissé assez longuement par Villemain dans son livre sur *Chateaubriand*, et plus rapidement par M. de Lescure dans sa récente étude. Certains épisodes ont été l'objet d'importantes études fragmentaires. parmi lesquelles nous signalerons surtout celles de M. d'Haussonville, *l'Ambassade de M. de Chateaubriand à Rome en 1828* (*Revue des Deux Mondes* du 1[er] juin 1885 ; recueillie dans les *Souvenirs* du même auteur), de M. de Gabriac, *Chateaubriand et la guerre d'Es-*

qui vient de finir. Disgracié en 1816, à la suite de la publication de sa *Monarchie selon la Charte*, devenu l'ennemi acharné du ministère Decazes contre lequel il fonda le *Conservateur*, Chateaubriand ne tarda pas à rentrer en grâce quand, après l'assassinat du duc de Berry et la chute de Decazes, le duc de Richelieu revint au pouvoir. On lui donna la légation de Berlin qu'il ne garda que quelques mois (1821). Un nouveau ministère, celui de Villèle, l'envoya comme ambassadeur à Londres (1822). Là il réussit, non sans quelque peine, à se faire désigner comme ministre plénipotentiaire au Congrès de Vérone (1823). A son retour, nommé, ce qui était son rêve, ministre des Affaires étrangères, il eut la principale initiative de la courte et heureuse guerre d'Espagne, mais il ne tarda pas à se brouiller avec Villèle, et il fut brutalement révoqué par ordonnance royale (6 juin 1824). Redevenu journaliste, Chateaubriand entama contre le ministère, dans le *Journal des Débats*, une violente campagne de presse, qui ne contribua pas médiocrement à sa chute. A la fin de 1827, le ministère des Affaires étrangères lui ayant encore une fois échappé, il accepta comme compensation l'ambassade de Rome, mais donna en 1829 sa démission, à la suite de la formation du ministère Polignac. Ce fut la fin de sa carrière politique.

Les lettres à M. Bertin de Vaux, datées de 1821, 1824 et 1828, nous initient à certains détails de la vie

pagne, d'après des documents inédits (*Revue des Deux Mondes* des 1er octobre et 1er novembre 1897), de M. G. Lanson, *la « Défection » de Chateaubriand*, 1824-1827 (*Revue de Paris*, 1er août 1901), de M. Charles de Loménie, *Trois années de la vie de Chateaubriand*, 1814-1819 (Paris, Fontemoing, 1905), *la Mission de Chateaubriand à Berlin*, (*Correspondant*, 25 octobre et 10 novembre 1906) — Enfin, dans le *Livre du centenaire du Journal des Débats*, il faut lire les vives et pénétrantes pages que M. E.-M. de Vogüé a consacrées à Chateaubriand journaliste.

ou à certaines dispositions intimes du ministre de Berlin, du journaliste des *Débats* et de l'ambassadeur de Rome.

I. — LETTRES A M. BERTIN DE VAUX.

I

Berlin, 30 janvier 1821.

J'avais déjà, Monsieur et ami, promis à M. Roquin de faire pour la réclamation à laquelle il s'intéresse tout ce qui dépendrait de moi. J'ai malheureusement trouvé, en arrivant à Berlin, que la légation s'était dessaisie de cette affaire et qu'elle était renvoyée, par un accord avec le gouvernement prussien, devant les quatre ministres des quatre grandes puissances, à Paris.

Il y a ici un dossier considérable de cette affaire ; et les dernières observations que vous me transmettez sont très nettes et très décisives. Je les ferai valoir *confidentiellement*, car *officiellement*, on me répondra toujours que l'affaire se traite à Paris, et que M. le comte de Goltz prononcera pour son gouvernement.

Je ne me découragerai cependant pas, ni pour vous, ni pour M. Roquin, ni pour la justice. J'ai à cœur de vous prouver mon dévouement et ma vieille amitié. Les exilés ont bonne mémoire : c'est à vous, habitant de Paris, qu'il faut dire : *Memento*.

CHATEAUBRIAND.

II

Samedi, 17 février 1821.

Le grand logogriphe est arrivé.

Quant aux dépêches, je n'ai pas attendu l'avis pour séparer la matière. Les dernières, j'espère, en valent la peine. Comme je ne serai pas là au mois de mai, je veux laisser un monument.

Quant à vos projets, je n'y comprends rien. Il me semble que tout s'en va et se brouille. Mes flagorneries à M. Del... ne sauveraient rien, et je me les épargne. Je ne vois qu'un moyen de salut, c'est que les deux amis se retirent. Quant à moi, mon parti est pris. Ne demandez plus rien pour moi.

Conserver la Chambre est absurde et odieux, maintenir les lois d'exception est folie : je ne sais pas marcher au rebours du bon sens et de la raison. Rayez-moi donc de vos papiers.

Je mande aujourd'hui à Mathieu ce que je désire. C'est la seule chose à laquelle je tienne. On m'a trop menti, on ne me mentira plus.

Bonjour, tout à vous. Mille choses aux deux Bertin (1). J'ai écrit au gros il y a deux courriers.

Chassera-t-on cette police qui fait crier toute l'Europe ? Oh ! non. Vous verrez qu'elle aura raison contre tous. J'aurai occasion lundi de parler officiellement de M. de Serre, et bien. Veillez.

(1) Ceci me fait croire que cette lettre n'était pas adressée à l'un des deux Bertin. Elle ne porte pas d'ailleurs de suscription extérieure.

III

30 septembre 1824.

Dimanche, 3 heures.

Indemnité aux émigrés (1).

Vous reconnaîtrez ma docilité. Je vous renvoie *mon épreuve* avec les grandes coupures que vous désirez. La partie financière proprement dite était changée ; mais elle était peut-être inutile : je l'ai mise de côté.

Quelques-unes de vos observations de détail, vers la fin, n'ont plus de base, par la suppression des grands morceaux qui précédaient ; ainsi, je n'ai pas fait droit.

Remerciements et tout à vous. J'enverrai prendre demain matin l'épreuve.

CH.

Vous ne vous étiez trompé que pour les maisons de Cicéron.

IV

Paris, ce samedi 27 novembre 1824.

Indemnité des émigrés.

Voilà, mon honorable ami, mon gros paquet : j'ai appris quelque chose de nouveau que je mettrai sur l'épreuve.

(1) Cette suscription est d'une autre écriture, probablement celle de Bertin de Vaux. Même observation pour les deux lettres qui suivent.

Tranchez, ajoutez, corrigez, tout sera bien reçu. Renvoyez-moi le tout, si vous pouvez, dans la journée. Mille compliments.

CHATEAUBRIAND.

V

A Monsieur
Monsieur Bertin de Vaux.

Lundi matin, 29 novembre 1824.

Indemnité des émigrés.

Je crains que mon billet ne trouble votre sommeil. Je voudrais vous éviter cette persécution, mais je ne le puis, parce qu'il faut mettre à la presse. Renvoyez-moi donc mon paquet. J'espère que vous aurez été content de votre serviteur soumis. Mille amitiés et remerciements, mon honorable ami.

VI

Monsieur
Bertin de Vaux.

30 novembre 1824.

Dimanche matin.

Indemnité des émigrés (1).

Avez-vous, mon honorable ami, achevé votre lecture ?

(1) La date et la suscription sont d'une autre écriture, probablement celle de Bertin de Vaux.

J'ai toutes les autres corrections et changements. Je n'attends plus que les vôtres. Tout à vous et compliments.

CH.

VII

Jeudi matin, 19 juillet 1827.

J'ai vu Michaud, il consent à la réunion. En conséquence, je viens d'écrire à Kératry pour lui proposer mardi prochain 24, chez moi entre midi et une heure. Voilà donc cette affaire en bon train. Savez-vous de votre côté quelque chose ? Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

VIII

Rome, le 2 décembre 1828.

Rép[ondu] 18 décembre 1828 (1).

Je me souviens très bien, Monsieur et cher ami, du g[énér]al Wolf, et je n'ai oublié ni nos victoires, ni nos traités : je vous assure qu'on s'en souvient à merveille dans ce pays. Je vais étudier l'affaire de *M. Felice Levis ;* mais je sais, par mon expérience de Berlin, combien d'obstacles on rencontre dans ces matières. Je ferai tout ce

(1) Probablement de l'écriture de Bertin de Vaux.

qu'il me sera possible de faire. Le malheur est que *les traités* se contredisent, et qu'on les oppose les uns aux autres.

Maintenant, voici une querelle : vous me recommandez M. de Soissons, vous me recommandez *M. Felice Levis*, et vous ne me dites absolument rien de Mme Bertin de Vaux et de M. Bertin qui tombent tout à coup à Rome. Votre femme et votre fils n'avaient sans doute pas besoin d'un mot de vous pour être bien reçus par moi et par ma femme, mais vous vous étiez mis en frais d'écriture pour mon voisin de Toscane. Est-ce que vous aviez peur ? Je ne vous reconnais pas là. Quoi qu'il en soit, mes hôtes dînent chez moi aujourd'hui, et j'espère qu'ils me feront l'honneur d'assister mardi prochain à mon *Recevimento*. Je suis à leurs ordres pour tout.

Vous voilà enfin conseiller d'État ainsi que M. Villemain : Dieu soit loué ! Les ministres m'ont tenu parole. Vous n'êtes pas où vous devriez être, mais du moins vous êtes où vous étiez. Moi, je vais descendre, et j'aspire à descendre encore ; je ne demande plus qu'à m'ensevelir dans mon *Infirmerie*. Notre ami Horace disait à quelques lieues d'ici, il y a mille huit cent vingt-huit ans, et plus encore : *Omnes una manet nox*. Les ruines romaines me rabâchent cette vérité, et je voudrais aller chercher cette nuit auprès de mes amis. Mon rôle est fini. A vous, Messieurs des générations nouvelles ; tirez-vous-en comme vous pourrez.

J'allais finir en vous priant de dire mille choses à votre gros frère. M. de Ganay arrive et m'apporte deux lettres de lui. Je vais lui répondre un mot. Il me parle beaucoup de mouvements ministériels : peu m'importe. Je ne prends plus à tout cela. Je vous embrasse, Monsieur et cher ami, et tout à vous pour la vie.

CHATEAUBRIAND.

IX

Rome, le 3 janvier 1829.

[*Répondu*] *18.*

Je vous remercie, Monsieur et ancien ami, de votre bonne longue lettre ; je sais que vous aimez peu à écrire, et je dois être d'autant plus reconnaissant. J'ai déjà répondu à votre frère qui me disait à peu près les mêmes choses que vous. Je n'ai jamais pensé un seul moment à revenir en France pour l'ouverture des Chambres ; j'ai parlé vaguement à La Ferronays d'un congé que je *pourrais demander après Pâques* ; ce qui me mènerait à Paris, comme vous voyez, à la fin de mai ; c'est-à-dire à la fin de la session, lorsque toutes les grandes discussions seront terminées. J'ai écrit de retirer *Moïse*. Mais je vous dirai, mon honorable ami, que je l'ai fait pour vous, pour nos amis, et non pour moi, car je renonce à toute carrière politique ; je veux absolument deux choses : la liberté de la presse, et en partie (1) la chute de M. de Villèle. C'est assez dans l'histoire d'un homme. Je n'ai point d'enfants, point de fortune à laisser à personne ; au moins que les dernières années d'une vie si agitée m'appartiennent ; ce que je désire, c'est qu'on m'oublie à présent, comme on m'oubliera une heure après mon enterrement.

La *Quotidienne* me fait jésuite, et la *Gazette* menace la France de moi. Elle forge des lettres que je n'ai jamais écrites. C'est très bien ; liberté de la presse complète pour tout le monde. Du milieu des ruines où je suis placé,

(1) *En partie* semble avoir été écrit en surcharge, par-dessus *la chute*, et donc ce serait une atténuation apportée après coup.

je ne juge peut-être pas bien les affaires de France, mais je ne crois point aux périls du ministère ; je crois qu'il aura sa majorité. Je conçois l'exaspération où sera le général Sebastiani si Maisons a le bâton pour abandonner la Morée. Pauvres Grecs ! Que deviendront-ils ? Depuis que les gouvernements civilisés ont montré leur jugement, en *disciplinant* la barbarie turque, je désespère de la liberté d'Athènes ; le chef des Eunuques noirs, propriétaire du Parthénon, continuera à faire du plâtre avec les bas-reliefs de Phidias.

Vous êtes plus jeune que moi, mon honorable ami ; votre fils, que je vois souvent, nous remplacera l'un et l'autre. J'ai hâte que cette jeunesse vigoureuse, avec quelques vieux guides comme vous, s'établisse sur ma tombe, succède à une génération abâtardie et épuisée, et saisisse le noble avenir que je lui aurai un peu préparé. Mme Bertin se porte très bien ; votre petite fille a été un peu malade, mais elle est à présent beaucoup mieux. Quant à votre fils, il s'amuse à Rome, autant que je m'y ennuie. Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

X

Rome, le 31 janvier 1829.

Je reçois votre lettre du 18, mon ancien et honorable ami. Votre amitié vous rend un éloquent flatteur, mais je suis moins touché de vos éloges que de votre attachement. Ne croyez pas que je sois sensible à quelques injures que j'ignore, car je ne lis pas, même la *Gazette*. Mon découragement, puisque vous l'appelez de ce nom,

ne vient pas de moi, mais du dehors. Jamais désormais je ne consentirais à entrer dans un ministère qui ne serait pas composé comme je le voudrais, et qui ne signerait pas une déclaration de principes, telle que je la crois nécessaire pour la gloire, la liberté, et le repos de la couronne et de la France. Or, mon vieil ami, jamais on ne m'appellera à de pareilles conditions. Je sais parfaitement ce qui me manque ; j'ai fait très bien la partie du ministère qui dépendait de moi lorsque j'étais dans le conseil, mais j'ai échoué dans tout le reste, parce que je n'ai ni intrigue, ni goût de la cour, ni talent pour m'amoindrir et me rapetisser, et que je serai constamment la dupe de la médiocrité. Avec cette connaissance de moi-même, je n'irai pas, à mon âge, entrer dans un ministère incomplet pour en sortir flétri, et tombé dans l'opinion. Si La Ferronays ne reprend pas le portefeuille, ma retraite est forcée, et vous approuverez que je préfère la *rue d'Enfer* aupartage d'une autorité qui ne durerait pas deux sessions. Ma santé d'ailleurs n'est pas bonne. Le climat de Rome m'éprouve. Allons ! mon vieil ami, nous nous réunirons au coin du feu, au Rocher de Cancale, et nous lirons des romans, bons ou mauvais, dans notre lit, jusqu'à midi : cela vaut mieux que l'histoire. Je vous embrasse. Votre femme, votre fils et petite-fille se portent bien. Je me suis promené avec Mme Bertin il y a deux ou trois jours. Mille choses à votre gros frère.

[CHATEAUBRIAND]

Les lettres au « gros frère », c'est-à-dire à M. Bertin aîné, datées de 1821, 1822, 1823, semble-t-il, et 1824, vont nous faire pénétrer dans la vie non pas seulement du ministre de Berlin et du journaliste des *Débats*, mais dans celle de l'ambassadeur de Londres et du ministre des Affaires étrangères. Et ainsi tous les principaux épisodes

de la carrière politique de Chateaubriand vont se trouver représentés au cours de cette correspondance.

II. — LETTRES A M. BERTIN AINÉ.

XI

Berlin, 10 février 1821.

Votre lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaisir. Ecrivez-moi toujours avec la même franchise, je suis au-dessus, et vous aussi, des petites prudences, et mes opinions sont accoutumées à la lumière du soleil. Rien de ce que vous me dites ne me surprend ; j'attendais tout cela. Les pauvres gens qui ricanent de la Charte et qui font de petits complots contre les libertés publiques, ne connaissent guère le siècle, et ne savent pas que les institutions triompheront, ou que le monde périra.

Les deux chicanes qu'on m'a faites sont bien bêtes et bien mal fondées. Quant à l'auberge, c'est ce qui arrive à tous les ambassadeurs. S'est-on jamais fourré dans un hôtel, dans les *meubles d'un autre ministre*, sans savoir si cet hôtel vous conviendra, et si vous voudriez *acheter* les meubles dont vous vous êtes *servi ?* Le nonce du Pape à Paris n'a-t-il pas demeuré six mois dans un hôtel garni, et M. de Bonnay lui-même n'a-t-il pas été deux mois à Berlin, à l'auberge? Quant à la lettre au Prince de Hardenberg et au courrier que j'ai dû lui envoyer, *je ne lui ai pas écrit un mot*, *et je ne lui ai envoyé aucun courrier*. Mathieu pourra vous montrer la copie d'un *Post-scriptum* que je viens d'expédier à M. Pasquier.

J'ai travaillé beaucoup ici à mes dépêches ; je crois qu'elles mériteront un jour d'être connues. On verra ce que j'ai dit, et ce que j'ai fait pour les royalistes. Si vous connaissiez à fond l'affaire de Laybach ! Au reste, mon cher ami, encore quelques moments, et je vous reverrai. D'après toutes les promesses qu'on m'avait faites et qu'on n'a pas tenues, je me trouve rendu à ma liberté. J'ai fait tous les sacrifices ; tous les procédés sont de mon côté. S'il y a réunion des royalistes au ministère, cette réunion m'est due. Pour prix de ma loyauté, on me refuse Laybach ; on ne m'envoie même pas cette guenille de ministère d'État *qui devait m'attendre à Berlin !* et dont les appointements auraient au moins fait vivre ma pauvre femme. Il faut en finir, et mettre un terme à mes voyages. Le soleil de Berlin n'est guère propice à réchauffer mes vieux ans.

Ma pauvre femme est bien malade. J'en suis très inquiet ; d'autant plus qu'elle me cache sans doute une partie de son mal. Ecrivez-moi, mandez-moi de ses nouvelles. Dites mille choses à votre frère et à Mme Le Normant. Je vous embrasse. CH.

Tâchez de savoir si Fiévée a reçu la lettre que je lui ai écrite du 20 ou 25 du mois dernier.

Que produira le pétard ? Rien : on dira qu'on a trop penché vers les royalistes. C'est ce qui a exaspéré l'esprit des grévistes.

XII

Berlin, 3 mars 1821.

Je reçois votre lettre du 19 février, mon cher ami. Vous savez comme ma politique ressemble à la vôtre. Ainsi

nous sommes d'accord sans nous être parlé. Je n'ai qu'une satisfaction, c'est de laisser après moi dans mes dépêches la preuve que mes doctrines secrètes étaient semblables à mes doctrines publiques, et que j'ai blâmé plus violemment peut-être, dans mes rapports intimes, ce que j'ai blâmé à la face du soleil. Si l'Europe ne veut pas entendre qu'il n'y a pour elle de salut que dans l'*établissement* des libertés publiques et dans l'*administration* des honnêtes gens, elle ira au fond de l'abîme.

Si quelque chose pouvait me faire oublier mon malheureux pays, c'est l'accueil que l'on me fait dans la terre étrangère. Je ne vous écris point ceci parce que je sais qu'on lira ma lettre ; je vous parle avec sincérité. Tout ce qu'on peut donner en témoignages d'estime, de considération, de bienveillance, je le reçois du Roi, de la famille royale, des ministres, de la société et du public, et j'aime à publier hautement ma sincère reconnaissance.

Quant à notre ministère, il paraît content de mes dépêches : reste nos petits débats particuliers. On m'a fort trompé, mais en dernier résultat, ce n'est pas moi qu'on attrape.

Je suis régulièrement le cours de vos séances. Le discours de votre frère m'a paru excellent, et M. Delalot s'est élevé dans le sien à la véritable éloquence. Je ne doute point que M. Delalot n'arrive à une grande renommée, comme orateur, et qu'il ne joigne cette gloire à la célébrité qu'il a déjà acquise comme écrivain. Je suis bien fâché de ne l'avoir pas vu avant mon départ de Paris. S'il se réunit à votre frère dans la doctrine *de la Charte et des honnêtes gens*, ils peuvent rendre tous les deux de grands services à la France.

J'ai reçu, il y a quinze jours, une lettre fort gracieuse de M. de Richelieu, et hier, une lettre assez triste et découragée de M. de Villèle.

Je vous remercie, mon cher ami, des soins que vous

donnez à ma veuve. Ne l'effrayez pas et faites-lui voir tout en beau. Elle n'est pas assez bien portante pour soutenir toute la vérité.

Je vous remercie encore de ce que vous avez dit de moi dans votre journal. Votre journal est le seul ici qui fasse autorité, et vous pouvez sous ce rapport me servir puissamment.

Votre querelle vous honore : votre lettre a été trouvée noble, ferme, mesurée. Mais quelle misère !

Je vous embrasse. Ecrivez-moi. Vous aurez reçu quelques autres lettres que je vous ai écrites, tandis que vous m'écriviez de votre côté. Mille choses à votre frère, à Mme Bertin, à Mme Le Normant, etc.

J'ai reçu la lettre de Fiévée. Je lui ai répondu sur sa brochure qu'il m'avait envoyée, en prenant le parti de M. de Villèle. Vous me reconnaissez là.

XIII

Berlin, le 31 mars 1821.

Voilà, mon cher ami, quelques mots sur Fontanes. Faites-en ce que vous voudrez. Changez, retranchez, etc. J'espère vous embrasser à la fin d'avril. A vous pour la vie. Serrons nos rangs : combien de nos soldats manquent déjà à l'appel !

Vous savez sans doute le tour heureux qu'ont pris les affaires d Italie. Tout est ici parfaitement tranquille.

CHATEAUBRIAND.

XIV

Londres (1). *23 juillet 1822*

J'ai reçu une bonne lettre de Mathieu contenant cette phrase à propos de la démission de Blacas : *Vous avez un puissant concurrent de moins pour le Congrès*. D'après cela, et *vos paroles* de Villèle, je pourrais me croire nommé. Mais reste la concurrence de Mathieu lui-même : si Lord Londonderry va à Vienne, Mathieu ne voudra-t-il pas y aller? Je ne vois à cela aucune parade, si ce n'est que Mathieu m'emmène avec lui. Au reste, il ferait selon moi une énorme faute de quitter Paris et de se jeter d'un autre côté au Congrès dans tous les dangers d'une responsabilité ministérielle. Vous voilà prévenu ; travaillez en conséquence. Avant quinze jours, la chose doit être décidée. Si la nouvelle est bonne, demandez à être le courrier, et apportez-moi la lettre officielle. Souvenez-vous aussi que le Congrès commencera à Vienne et finira à Florence : j'en donne les raisons dans ma dépêche. Si jamais on a été content de moi, ce doit être dans ce moment. Depuis un mois, ce que j'ai mandé et expliqué en vaut la peine. A vous.

Je reçois votre billet du 20. Venez, si vous voulez. Je pense qu'il serait mieux de finir avant. D'autant plus que je n'ai rien du tout à vous dire de plus que je ne vous ai dit dans mes lettres. Si M. de Vaux a envie de voir Londres, je serai charmé de le voir.

(1) En tête, au crayon, et d'une autre écriture.

XV

Londres. *30 juillet 1822.*

Je reçois votre billet du 27. J'ai des autorités toutes contraires aux vôtres et qui m'assurent que Mathieu est très tenté et presque décidé à aller au Congrès. Que cela soit fou, je le pense; mais cela ne fait rien à l'affaire; on fait tous les jours des folies. S'il y va, il ne m'emmènera pas avec lui (quoique chaque puissance doive avoir deux représentants au Congrès). Le cœur humain n'est pas fait ainsi. Peu importe; mon parti est pris. Quant à l'ami sauvage, je n'ai jamais douté de son succès, et n'ai pas eu à son égard un moment d'inquiétude. Il n'y a que la nature ombrageuse de son esprit qui ait pu lui faire voir la chose manquée. Ma force qui ne peut rien pour moi peut tout pour les autres, quand je l'emploie avec persévérance, et je suis patient.

Je vous l'ai dit, venez quand vous voudrez. Le plaisir que vous me ferez est très indépendant de ce que vou pouvez me dire. Nous ne parlerons pas même de nouvelles, mais nous dînerons bien ! Vous ne me ferez pas changer de résolution, et dans cette position je suis indifférent à tout.

XVI

Londres, ce 6 août 1822.

Lord Londonderry part du 15 au 20 pour le Congrès à Vienne. Il faut que l'on se décide à Paris. Voilà le moment

venu : remettez à l'instant, je vous prie, cette lettre à Villèle. Elle ne dit rien ; elle ne fait que lui rappeler ses promesses. Si Mathieu ne va pas au Congrès, je me crois sûr d'y aller. Mais ce *si* l'emportera, malgré toutes les raisons d'intérêt personnel qui doivent retenir Mathieu à Paris.

Si je vais au Congrès, apportez-moi sur-le-champ la lettre.

Lord Londonderry emmène avec lui à Vienne le premier sous-secrétaire d'État, lord *Clamwilliam* : ne serait-ce pas là un *exemple* et un *précédent* pour Mathieu, s'il allait à Vienne, pour m'emmener avec lui? Mais au moment où je vous demande ceci, l'affaire est peut-être décidée à Paris.

Voici une *petite chose*, mais qui peut en produire de grandes, par l'influence que cela a pour moi. Dites donc à Mathieu qu'il n'oublie pas de faire inviter ma femme à dîner quand il arrive quelques Anglais marquants à Paris, et surtout qu'il ne l'oublie pas lors du passage de lord Londonderry. Elle se plaint, et elle a raison, et moi, j'en suis à *la goutte d'eau* : elle peut faire répandre le vase.

XVII

Londres (1). *Mardi, 20 août 1822.*

Je reçois votre billet du 17. Si la chose n'est pas faite quand vous recevrez celui-ci, voici des points essentiels :

1° *Pozzo* va au Congrès : bel exemple à suivre. La Russie vient chercher son ambassade en France pour l'envoyer au Congrès; la France peut donc, etc.

2° Combattre la sotte raison que je suis utile à Londres

(1) D'une autre écriture, au crayon.

dans ce moment. Il ne faut pas savoir un mot de l'Angleterre pour dire cela. Jamais ambassadeur étranger n'a eu ni n'aura la plus petite influence ici dans le choix d'un *ministre*. Les gazettes disent les nouvelles tout aussi bien et mieux que moi.

3° Quel que soit l'ambassadeur que l'Angleterre enverra à Vienne, il sera toujours accompagné de *Lord Clamwilliam*, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Je puis donc accompagner Mathieu, si Mathieu se décide au voyage.

4° Enfin les grandes raisons que moi seul je puis mettre sur les traces de la politique anglaise à Vienne, etc.

5° Enfin le roi de Prusse vient de m'écrire, de m'envoyer son portrait. et le comte de Berstorff, son ministre, m'écrit que *sa satisfaction serait extrême* de me voir à Vienne et qu'il *n'est d'augure* (c'est sa phrase) *qui lui paraîtrait plus favorable pour le succès des travaux du Congrès !*

Les espérances sont bonnes ici ; les libéraux pourront avoir une joie courte. Les chances augmentent pour M. Canning et le duc de Wellington. J'attends avec bien de l'impatience !

J'envoie Marcellus à Paris porter deux nouvelles agréables. et importantes. Comme je sers ces gens-là, et comme ils me servent ! Si Marcellus ne me rapporte pas une solution, je prendrai le parti que j'ai pensé prendre en lisant le fatras que m'a apporté Hyacinthe. Mathieu et Villèle disent *oui* et *non*, *non* et *oui*. C'est comme on veut. Si c'est comme cela que l'on compte me payer de ma loyauté, on n'est pas au bout. C'est moi qui me suis livré *tout entier* et *sans réserve* ; je ne souffrirai pas qu'on se moque de moi.

Tout à vous.

Marcellus sait tout et expliquera tout. Il faut être d'une ignorance entière de ce pays pour croire que j'y suis utile dans ce moment.

Mercredi soir, 21 août.

XVIII

Londres (1). *Mardi, 27 [août 1822].*

J'attendais presque un petit mot de vous ce matin par la poste, et d'autant plus que j'ai reçu par cette même poste la nouvelle de l'arrivée de Marcellus. La chose doit être décidée à présent, à moins qu'elle ne soit remise au conseil de mercredi 28.

J'ai reçu une très bonne lettre de Rayneval qui me mande que si cela dépendait de lui, il m'enverrait au Congrès. J'ai fait mon deuil de ce voyage. Il faudra maintenant voir ce qui me restera à faire.

Bonjour et à vous.

XIX

Paris, samedi 20 novembre 1824.

J'ai vu votre nom ce matin ; et je suis désolé. La B. m'avait dit que c'était aujourd'hui à une heure que j'aurais le plaisir de vous voir. Soyez tranquille, très tranquille ; je crois que je ferai bien et d'une manière à porter un rude coup. Dans tous les cas, je vous soumettrai l'épreuve : nous pèserons, retrancherons, ajouterons. Je suis entouré d'ailleurs de beaucoup de conseils et de lumières. Je travaille 12 et 15 heures par jour. Tout le monde, j'espère, sera satisfait, hors un seul homme. Vous verrai-je aujour-

(1) Au crayon, et d'une autre écriture.

d'hui, et dois-je vous attendre? Courage, patience, et nous triompherons. La position est bizarre, mais le succès dans un temps donné n'en est pas moins certain.

A vous de tout mon cœur.

CHATEAUBRIAND.

XX

M. Bertin (1).

Mon cher ami, il y a des phrases que tout le monde m'appliquera, parce qu'elles sont du roi, le *zèle inconsidéré*, etc.

Voilà qui est fini sur votre explication. Mais je suis las, tandis que tout le monde tripote, d'être là comme un ennemi dont chacun se cache. Si je suis ennemi, qu'on le dise; je le deviendrai tout franc et tout net. On fait chaque jour mille sottises, et on ne daigne pas seulement s'informer si je les approuve. La bêtise et la faiblesse nous tueront, sans compter les petites ambitions et les intrigues.

Je suis occupé, et ne puis sortir.

Tout à vous.

XXI

Mardi 30, 3 heures (2).

J'ai reçu tous vos griffonnages, y compris celui du 27, 2 heures. Vous aurez depuis reçu par mon courrier extra-

(1) Lettre non datée.
(2) Lettre incomplètement datée.

ordinaire une autre lettre pour Corbière telle que vous la désiriez. Enfin voici encore une lettre pour Villèle relative au bavardage des journaux sur la place de secrétaire général des finances. Je désire que tout cela vous soit bon à quelque chose ; mais je suis bien peu content de vous tous.

Je ne vous envoie point de lettres pour Tours.

M. de Duras n'aime point M. de Vaux à cause de la Charte, et ne le servirait pas. D'ailleurs, vous avez été prévenu par Boisbertrand. Je reçois dans ce moment même une lettre de lui où il me demande une lettre pour Bacot. Il est à Tours. Voici une phrase de sa lettre : « J'ai « beaucoup de chances en ma faveur. L'archevêque « auquel j'ai apporté une lettre de M. le vicomte de Mont- « morency et M. le duc de Duras, président du conseil, « me seconderont de leur influence. M. Bacot est tout à « fait dans mes intérêts. Il me réunira dans deux jours « avec les électeurs les plus capables de favoriser mon « élection. Je suis ici avec l'assentiment du minis- « tère, etc... »

Que voulez-vous faire contre cela ? Je vais écrire un mot à Bacot en lui disant que, s'il y a *seconde* place, je la demande pour Bertin. Mais je ne réussirai pas, et vous voyez qu'il n'y a pas de ma faute.

XXII (1)

Votre éloquente amitié plaide auprès de moi la cause d'un homme que j'aime autant que vous. Créer une place m'est impossible à présent ; être utile autrement à

(1) Lettre incomplètement datée.

notre ami, rien de plus juste. Je ne puis écrire plus au long. Les grandes nouvelles d'Espagne sont arrivées. L'esprit révolutionnaire l'a emporté. Les notes sont repoussées. On déclare qu'on ne changera rien à la constitution. Les envoyés d'Autriche, de Russie et de Prusse ont demandé leurs passeports.

A vous pour toujours.

CH.

Jeudi 16.

XXIII

Paris, 1er mai 1838 (1).

Je n'ai connu que ce matin, Monsieur, le numéro de l'*Univers religieux*, où l'on veut bien parler de moi avec des éloges que je suis loin de mériter. Comme j'ignore, Monsieur, l'auteur de ce bel article, auriez-vous la bonté de lui offrir l'hommage empressé de ma reconnaissance, en vous priant d'agréer, avec tous mes remerciements, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

CHATEAUBRIAND.

La correspondance de Chateaubriand avec les deux frères Bertin n'est assurément pas là tout entière. Quelques autres lettres ont paru ailleurs, et il est possible

(1) Cette lettre à un inconnu, — probablement le directeur de l'*Univers religieux*, — faisait partie du dossier que j'ai eu entre les mains. Voilà pourquoi je la donne ici.

qu'on en retrouve d'autres encore. Voilà en tout cas une contribution nouvelle à cette édition de la *Correspondance générale* du grand écrivain que nous devrions avoir depuis un demi-siècle, et que nous ne cesserons de réclamer jusqu'à ce qu'on nous la donne.

VICTOR GIRAUD.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie

SIXIÈME ANNÉE N° 5 25 Mai 1907

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Hérault de Séchelles homme de lettres

M. Émile Dard a publié deux volumes sur Hérault de Séchelles. L'un est une biographie très détaillée, appuyée sur une documentation toute nouvelle. L'autre est un recueil des principaux ouvrages du célèbre conventionnel avec éclaircissements et commentaires.

De la biographie j'ai rendu compte ailleurs ; des ouvrages d'Hérault de Séchelles — M. Dard n'a voulu réunir que les ouvrages proprement littéraires — je vais parler aujourd'hui.

Ce volume se compose : de la fameuse *Visite à Buffon* ou *Voyage à Montbard*, qui a tant amusé le public malin de 1785 et plus tard, comme on sait, Sainte-Beuve ; du parallèle de J.-J. Rousseau et de M. de Buffon, simple mystification ou « fumisterie », comme nous disons de nos jours, écrite pour être lue à M. de Buffon et pour jouir de la vanité chatouillée d'un homme de quatre-vingts ans ; du *Codicille politique et pratique*, ouvrage au contraire très sérieux et surtout pris fort au sérieux par l'auteur, où le jeune Hérault de Séchelles se dicte à lui-même des règles

de conduite pour la vie civile et pour la vie politique ; des *Réflexions sur la Déclamation;* de notes *sur la Conversation ;* de *Détails sur la Société d'Olten*, impressions de voyage en Suisse ; d'un *Eloge* plus ou moins sincère d'*Athanase Auger* et enfin de *Pensées et Anecdotes*.

L'ouvrage, comme on le voit déjà par cette simple table des matières, est très varié. Il est aussi très piquant et très instructif. Hérault de Séchelles avait beaucoup d'esprit, ce qu'ignorent naturellement ceux qui ne connaissent que ses discours d'apparat et ses discours de la Convention, où il ne s'agissait pas de montrer de l'esprit, mais bien plutôt d'oublier complètement et soigneusement que l'on en avait ; il avait, de plus, beaucoup d'instruction et presque d'érudition, étant grand lecteur et pourvu d'une admirable mémoire ; il avait enfin, quoique beaucoup moins qu'un Chamfort ou même qu'un Rivarol, une assez grande perspicacité et vigilance de regard, et il n'est pas un mauvais témoin des choses de son temps. Il est donc très utile et très à propos de feuilleter le recueil que M. Émile Dard nous donne de ses œuvres.

Comme je l'ai dit, la *Visite à Buffon* n'est qu'une gaminerie, analogue, comme le fait remarquer M. Dard, aux *Huit jours chez M. Renan* de M. Maurice Barrès. Il y a même ceci à remarquer que, même au point de vue *chronologique*, la plaisanterie est ici et là de même sorte. Hérault s'arrange de manière à faire croire qu'il est resté une semaine environ chez Buffon. M. Dard a prouvé qu'il n'avait pu y rester que deux jours et qu'il n'avait pu voir Buffon, en plusieurs fois, que deux ou trois heures. M. Barrès intitula sa brochure *Huit jours chez M. Renan*, et Renan, qui par parenthèse se montra beaucoup plus irrité de l'espièglerie de M. Barrès que l'on ne l'aurait attendu de son esprit philosophique et qui ne vit nullement cette plaquette « du haut de Sirius », m'a dit à moi-même : « Huit jours !... Il n'y est pas resté huit minutes ! »

Je dois ajouter que les analogies ne vont pas beaucoup plus loin et que le petit ouvrage de M. Barrès est beaucoup plus intelligent et plus spirituel que celui de Hérault de Séchelles.

La *Visite à Buffon* est pur commérage destiné à faire savoir au monde que M. de Buffon aime les petites filles, pratique la religion sans y croire et est d'une vanité qui dépasse les limites du ridicule. Hérault de Séchelles, parce que Buffon, tout simplement, sans doute, pour la raison qu'il souffrait de la goutte, est venu très lentement à sa rencontre, ne manquera pas de dire, finement du reste : « M. de Buffon sortit d'une autre pièce et je ne dois pas omettre une circonstance qui m'a frappé, parce qu'elle marque son caractère ; il ouvrit la porte et, quoiqu'il sût qu'il y avait un étranger dans son appartement, il se retourna fort tranquillement et fort longtemps pour la fermer ; ensuite il vint à moi. Serait-ce un esprit d'ordre qui met dans tout la même exactitude ?... Serait-ce le peu d'empressement d'un homme qui, rassasié d'hommages, les attend plutôt qu'il ne les recherche ?... Serait-ce enfin la petite adresse d'un homme célèbre, qui, flatté de l'avidité qu'on témoigne de le connaître, augmente encore avec art cette avidité en reculant, ne fût-ce que d'une minute, l'instant même où il satisfait votre désir et se prodigue d'autant moins que vous le poursuivez davantage ? Cet artifice ne serait pas tout à fait invraisemblable dans M. de Buffon. »

Il dira que M. de Buffon lui fit lire une lettre de Mme Necker et qu'il « lui fit remarquer avec complaisance » certaine ligne où Mme Necker disait : « M. Thomas, l'homme du siècle ; M. de Buffon, l'homme de tous les siècles. »

Il fera cette observation que M. de Buffon assurait que les fils tenaient de leur mère et ajoutait sur-le-champ que sa mère avait beaucoup d'esprit, des connaissances étendues et une tête très bien organisée.

Il dira que M. de Buffon a l'âme simple et « qu'il n'est pas étonnant qu'avec une âme aussi simple il croie tout ce qu'on lui dit... Ce grand homme est un peu commère ».

Il le montrera écoutant des vers faits à son éloge et arrêtant le lecteur quand se rencontraient les mots de « génie créateur, esprit sublime », pour dire : « Eh ! eh ! il y a de l'idée, il y a quelque chose là ; » puis en écoutant d'autres où il n'est point question de lui et disant : « Tout ça ne vaut pas les vers de ce matin ».

Il le montrera avalant avec dévotion le *Parallèle entre Rousseau et Buffon* de Hérault lui-même et disant : « Voilà une haute conception. Pardieu, pardieu, on ne peut pas mieux faire une comparaison. » Et il ajoutera : « Voulant me divertir un peu de la bonne et franche vanité *du personnage*, je lui demandai si je ne ferais pas bien d'envoyer aux journaux, en même temps que ce parallèle, l'inscription que son fils venait de lui dédier au pied de la colonne qu'il lui avait élevée. Il me répondit : « Pour une autre fois ; il ne faut pas diviser l'attention. Ce sera le sujet de deux lettres. »

Cet ouvrage est de ceux dont Alceste dirait : « Votre charité se serait bien passée d'écrire ceci », et, pour reprendre le mot de Boileau à Racine en le modifiant un peu, il fait peu d'honneur à l'esprit de Hérault, mais il n'en fait pas du tout à son cœur.

Le *Codicille* est un *Prince* de Machiavel, écrit par Hérault à l'usage de lui-même, ou un *Moyen de parvenir* également rédigé pour ses besoins et ambitions. Le plus souvent il est plat, quelquefois il est très obscur. Cependant il contient des pensées qui sont d'un homme qui a beaucoup réfléchi et qui a quelque profondeur. « Opiniâtreté, solitude, deux principes d'originalité. » Ceci est bien de l'homme à qui Buffon avait dit, non pas : « le génie, c'est la patience », ce qui est stupide — les foules passent leur vie à dénaturer les mots célèbres pour les

mettre à leur niveau — mais « le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience ».

Je trouve encore ceci, un peu énigmatique, mais de nature à faire réfléchir : « La société guérit de l'orgueil et la solitude de la vanité. » Il y a du vrai, réfléchissez-y, vous verrez qu'il y a du vrai, quoique peut-être Benjamin Constant eût pu ici placer son mot, qu'il plaçait souvent : « Cela est si vrai, Monsieur, que le contraire est parfaitement exact » ; mais cela n'empêche pas que, *pour certains*, la pensée de Hérault ne soit très juste.

Comme ceci est bien d'un homme fait pour la vie politique et surtout pour les assemblées : « Art d'agir avec des mots, ridicule, proverbes, puissance de la nomenclature ». — [Peut-être faut-il lire : « avec des mots ridicules » ; mais, de quelque façon qu'on lise, il y a du sens et un sens vrai.]

Et voici une idée de premier ordre comme principe de l'art de réussir : « *Se faire pardonner son mérite par la simplicité de ses manières et autres petits désavantages* ». Le piquant, c'est que Hérault n'a jamais mis ce conseil en pratique.

Ceci n'est pas moins juste et n'est pas moins fin : « Le babillard qui laisse éventer son secret est un sot. Le taciturne, qui, à force de se taire, rend les autres discrets, ne l'est qu'un peu moins. Le *babillard discret*, *qui ne tait que son secret*, voilà l'homme habile : il recueille le bien d'autrui en gardant le sien. »

Procédé à mettre en usage pour la démolition de ses adversaires, extrêmement bien imaginé : « Faire dire par les autres le mal qu'on pense de ses ennemis, *en les louant des qualités voisines de leurs vices*. »

Simple procédé de prudence, mais très juste et toujours à propos : « Ne jamais parler le premier, si ce n'est de la santé, de la pluie et du beau temps. »

Pour ce qui est du discours public, plusieurs préceptes

me paraissent très justes encore et singulièrement médités : « L'homme, vu son orgueil et sa vanité, *ne veut pas être convaincu, mais persuadé*. Aussi les meilleures expressions sont celles qui, ayant la vérité pour base, expriment une passion ou un mouvement physique, *parce que l'orateur a l'air d'être maîtrisé par les choses mêmes* et non de vouloir maîtriser l'auditeur. »

Goûtez-moi encore ceci, qui est d'un homme singulièrement expérimenté et qui est très vrai, sauf que le premier procédé s'userait vite si on l'employait toutes les fois qu'on parle : « *Commencer par des formes paradoxales*, pour étonner l'auditeur et le forcer d'écouter », puis développer peu à peu, et *finir par l'extrême clarté*. »

Dans sa *Théorie du charlatanisme*, comme il a la tranquille impudeur d'intituler le chapitre x du *Codicille*, il y a encore de bonnes choses à glaner : « Avancer de soi un petit défaut qui tienne à un talent fort estimé » — « Dire à beaucoup de gens qu'on a de la réputation : ils le répéteront et ces répétitions feront réputation » — « Louer ceux de nos émules que nous aurons surpassés » — « Porter la botte à une masse d'ennemis ; vous aurez un air de hardiesse quoiqu'il y ait moins de danger. » Cela veut dire qu'il vaut mieux attaquer un groupe d'adversaires, tout un parti, qu'un homme seul, ce qui est à la fois de plus bel air et de danger moindre. Très finement vu.

Les *Réflexions sur la déclamation* ne signifient pas grand' chose comme ouvrage didactique ; ce qui est précepte y est à la fois un peu obscur, très contestable et un peu puéril ; mais comme Hérault a étudié avec une extrême attention tous les comédiens du temps et les avocats les plus célèbres de l'époque, il y a des renseignements curieux sur ces gens-là, dont quelques-uns (Lekain, la Clairon, Molé, Larive, Lepeletier Saint-Fargeau, Gerbier, Saint-Phal) attirent encore un peu notre curiosité. — Il y a un mot, juste du reste, mais surtout qui est un magni-

fique mot d'acteur. On sait que Lekain était très petit. A la scène il paraissait dominer tout le monde. Comme on le félicitait de ce que sur le théâtre il paraissait avoir six pieds, il répondit d'un air pénétré : « Ce n'est pas par le corps que nous sommes grands ; c'est par notre âme. » Vous le voyez d'ici, n'est-ce pas ?

Les *Détails sur la société d'Olten* ne sont qu'une relation burlesque de quelques repas pris en commun avec des « congressistes » suisses et de quelques promenades faites avec eux. Les pires défauts du Français voyageant à l'étranger et stupéfait de l'infériorité, de la barbarie des peuples qu'il traverse ; et les pires défauts de l'aristocrate qui se trouve pour trois jours mêlé à gens de petite bourgeoisie et en ayant une nausée, s'étalent ici avec une candeur sans pareille. Comme document psychologique, cela ne manque pas d'intérêt. On peut juger par là de l'état d'âme de ces prétendus démocrates de la Convention qui étaient des transfuges des classes dirigeantes. Il est évident pour moi que les Hérault de Séchelles et les Lepeletier de Saint-Fargeau étaient écœurés des contacts qu'ils avaient à subir dans une assemblée comme la Convention et qu'il devait leur être impossible de le dissimuler complètement, malgré tous les intérêts de leur ambition ou de leur salut. Ces choses-là percent toujours. Cela étant, la guillotine s'explique. Elle s'expliquerait même sans la haine de Robespierre, encore que la haine de Robespierre ne soit pas quantité négligeable.

Peu de chose à remarquer dans les *Pensées et Anecdotes*. C'est comme un petit appendice du *Codicille*. De bonnes formules cependant : « Le père de la gloire, c'est le génie ; la mère du génie, c'est la solitude » — « Tout raisonnement juste est une découverte » — « Il est important de bien débuter. Les hommes jugent toujours au premier coup d'œil, et tous leurs jugements ne sont guère que la répétition du premier. »

Pour terminer à peu près comme nous avons commencé, souvenir de Buffon, évidemment, et celui-ci sans irrévérence et au point juste: « J'aime à me trouver avec les hommes qui ont conçu et terminé de grands ouvrages. On se sent plus courageux en approchant des grandes *patiences.* »

Ce Hérault de Séchelles était un coquin, je ne fais aucune difficulté là-dessus ; mais c'était un assez beau coquin. Il a *quelque chose* de l'allure des grands scélérats. A ce titre, il s'est cru digne d'entrer dans l'histoire : il ne s'est trompé, après tout, que de moitié.

EMILE FAGUET.

Le Boulevard [1]

Le dernier livre de M. La Jeunesse est incomparablement supérieur à ses précédents ouvrages et est tout à fait distingué. M. La Jeunesse, après avoir commencé par ce qu'on pourrait appeler la critique-pamphlet et y avoir réussi, s'était lancé dans un genre qui me paraissait peu fait pour lui, c'est à savoir dans le roman d'imagination et de fantaisie. En vérité, il me semble que M. La Jeunesse est peu fantaisiste. Il a cru l'être, parce qu'il n'aime pas les livres sagement composés et d'une ordonnance régulière. Mais cela n'est pas suffisant. Ce n'est pas assez d'être vagabond pour avoir de l'imagination, et si la qualité comporte le défaut, le défaut n'entraîne pas nécessairement la qualité. Donc la fantaisie de M. La Jeunesse me semblait un peu décevante, et dans ses livres on s'attendait un peu trop à de l'imprévu qui n'arrivait pas assez. Aujourd'hui, par un certain retour à son ancienne manière, mais surtout par un revirement et une volte-face qui révèlent une singulière souplesse, il nous donne un livre absolument réel, fait tout entier de choses vues et contemplées, avec soin et avec pénétration. *Le Boulevard*, c'est du La Bruyère contemporain, arrangé un peu en roman, pour obéir au goût du jour, lequel, du reste, est bien niais mais juste ce qu'il faut pour ne pas trop contrarier les habitudes actuelles.

Au fond, ce sont des portraits de boulevardiers : hommes de lettres (surtout), politiciens, bohêmes vernis, filles, écor-

(1) Roman, par M. Ernest La Jeunesse, chez Jean Bosc.

nifleurs, escrocs, étrangers louches, antiphysiques, etc. Tous ces personnages sont réels, tous ont été connus de M. La Jeunesse et soit saisis au vol (avec ou sans jeu de mots), soit scrutés patiemment par lui. Tout Parisien mettrait le vrai nom de chacun d'eux au bas de la première page où il paraît. Pour mon compte, très peu parisien, je les reconnais dans la proportion de huit sur dix.

Il résulte de cela (et de ce que M. La Jeunesse sait voir, ce qui est donné à très peu) que tous ces personnages sont vivants et en plein relief, et très colorés, et se distinguent admirablement les uns des autres. On les voit marcher et gesticuler, et ils nous deviennent familiers tout aussitôt ou presque aussitôt qu'ils nous sont présentés.

Voulez-vous en juger un peu ? Voici le député de province (intelligent du reste et presque supérieur) qui a été pris, ou plutôt repris par la vie de Paris qu'il a vécue un peu dans sa jeunesse et qui en enrage et qui se le reproche et qui s'en raille, sans pouvoir du reste secouer cette domination : « Je me suis laissé prendre par Montmartre, par Paris, moi provincial, moi montagnard, moi résultat et moi espérance de tous les besoins, de tous les désirs d'un pays abrupt, d'un coin immense et désolé et qui veut vivre. Je suis quelqu'un, je suis tout dans mon département, dans ma région. J'ai des tournées électorales qui sont, à travers des sentiers étroits, dans du froid, dans mille obstacles, un triomphe continu sur la nature et sur la bêtise humaine. Dans les villages les plus éloignés, mon nom est aimé, salué comme un symbole vivant, comme un plaisir sûr. Et dès que je me retrouve à Paris, je ne suis plus que le vieil étudiant de jadis ; je me laisse reprendre à des noces touchantes d'idiotie, à des blagues de carabin et de calicot... Je comprends la haine de la province contre Paris. Paris est la caduque et solide cocotte qui lui *fait*, à la province, ses mâles, tous, tous !... Je ne suis jamais aussi dépaysé que quand j'ai à aller présider,

dans mon département, le conseil général. J'ai à prononcer là-bas des discours qui portent beaucoup et que je prononce. Je reprends mon âme de terroir, mon âme de feu et de lave, d'âpreté, de roc et de terreau sec. Mais je ne puis m'empêcher de m'entendre et de me moquer de moi. Il y a un Alexandre Eschinard, sorbonnard, fêtard, boulevardier qui écoute l'Eschinard des montagnes et qui le siffle intérieurement au milieu des ovations locales, et qui a horreur des conseillers municipaux mal lavés, des maires fromageux et des courses par trop matinales dans les sites les plus sauvagement magnifiques du monde, mais qui, vraiment, manquent un peu trop de femmes... »

Voulez-vous un portrait de poète, admirablement exact sous des apparences d'idéalisation et de symbolisme et comme lancé avec la verve qu'y mettrait et que met en tous ses propos l'original lui-même, — doublement exact, par conséquent, en soi et par la sensation qu'il provoque en vous? Voici. En vérité, c'est de premier ordre :

« ... C'était M. Turturel en personne. Rose, superbe, les yeux clairs, il s'étalait silvestre en diable [il revient de villégiature] avec un goût de dieu marin. Il avait tout le soleil sur la peau, toute la mer sous les paupières. Son rose des joues était écrit et doré comme par un émailleur de l'au-delà, et le bleu des yeux, verdi et céruléen, évoquait l'épithalame de Thétis et de Pélée, vêtu d'étoffes légères, cravaté de frais, coiffé d'un chapeau blanc, il apparaissait tel un chasseur d'opéra allemand, avant Wagner. Son ventre, à peine abondant dans ces étoffes larges, assurait sa majesté, et sa rosette un peu pâlie semblait, au revers de son veston, une divine coccinelle. M. Turturel riait très bien... « Ce que je fais, dit-il ; je suis venu pour des affaires... » De quelles affaires pouvait s'occuper ce front si exclusivement poétique, convulsé d'imagination et de génie [*convulsé* est inexact et fait contresens] et tendu au-dessus du regard de rêve, du regard d'opale et de vapeur tur-

quoise ? Cette tête, hypnotisée de l'idée de beauté et de l'idée en soi, moite d'idéal, mieux que puissante, toute contemplation et toute extase, quels chiffres pouvait-elle balancer et retenir ?... Des affaires ! Personne n'était moins fait pour elles que l'illustre Turturel. Il ressemblait lui-même au rêve, superbe et flou, éclatant et nuageux, apothéose vivante et songeuse, il descendait d'un vitrage païen. Les années n'avaient sur lui aucune prise. Magnifique adolescent, il s'éternisait magnifique. Ses œuvres innombrables n'étaient toujours qu'un prélude. On attendait toujours de lui quelque chose d'inattendu. Virtuose incomparable, prestigieux élève des meilleurs maîtres, maître lui-même dès sa quinzième année, par l'assurance et l'autorité de ses débuts, il avait toujours connu le triomphe avant la victoire et continuait à jouir d'une gloire immense, toute de surface et sur le front, étendue à l'infini et non appuyée. Ce n'était pas un monument, mais une auréole... »

Je connais peu de pages qui aient, au même degré que celle-ci, la virtuosité dans l'exactitude.

Ce qui manque au roman, ou plutôt au tableau de M. La Jeunesse, c'est, un peu, le cadre et les entours. Nous voyons ici les gens qui habitent le boulevard ; mais le boulevard lui-même, nous ne le voyons pas assez. *Ça ne baigne pas*. Les personnages ne sont pas, sans cesser d'être distincts, plongés dans leur milieu. Vous voyez d'ici Zola faisant un roman intitulé le Boulevard. Ah ! comme on le verrait, le Boulevard lui-même, colossal, gigantesque, étincelant, éblouissant, coruscant, aveuglant, charriant des milliers de voitures, d'omnibus et d'automobiles comme un fleuve d'Amérique des forêts arrachées, roulant des multitudes, des peuples, des nations, des humanités, vivant d'une vie énorme, grondante et volcanique, être monstrueux et apocalyptique, plein de clameurs, d'odeurs, de rumeurs, de lourdes caresses et de brutales violences,

Dieu mythologique d'une mythologie de Carthaginois ou de Peaux-Rouges.

Ah ! comme on le verrait ! On le verrait à cinq heures du matin, et à six et à sept, et à toutes les heures et demi-heures jusqu'à quatre heures et demie du matin suivant, à travers tout le jour et toute la nuit. On le verrait quarante-huit fois ; et, après, cela recommencerait, à cause des variations qu'apporte le changement des saisons ; et cela ferait quatre fois cinquante, c'est-à-dire trois cents (selon l'arithmétique de Zola) descriptions du Boulevard. Et ce serait écrasant.

Mais ce qui est excès chez Zola est manque chez M. La Jeunesse, et certainement le fond de tableau est maigre et incertain. On ne voit pas assez où ces gens-là vivent, ce qui est, ici, une partie très importante et nécessaire de l'étude.

En revanche, on les voit vivre et on ne les voit pas faire incessamment le même geste. Ils sont souples et variés dans l'unité générale de leurs caractères, et encore une fois ils sont d'une vérité parfaite. M. La Jeunesse est un très bon observateur et un peintre qui connaît aussi bien le dessin que la couleur. Je recommande ce volume comme l'un des plus substantiels et en même temps comme l'un des plus originaux de ce temps-ci. Ne fût-il que cela, il est une date. Le Paris central 1900-1907 est consigné ici. Avis aux historiens qui écriront en 1920.

E. F.

Ars et Vita [1]

O Nietzsche ! que de sottises on écrira en ton nom ! Et cependant il y a du talent dans ce livre, et c'est pour cela que j'en parle, courtement, du reste.

C'est le roman d'un jeune homme qui devient assassin parce qu'il a lu Nietzsche, et parce qu'il se connaît comme surhomme, et parce qu'il sait qu'un surhomme doit briser tout obstacle qui s'opposerait au développement de sa surhumanité...

Ou plutôt ce n'est pas cela du tout, car si c'était cela le livre serait bête, et il ne l'est point. *Ars et Vita* est l'histoire d'un homme qui condamne une femme à mort parce qu'il en a assez, parce qu'il a cessé de l'aimer et parce qu'elle est une gêne dans sa vie, tout simplement pour cela ; mais qui se donne à lui-même pour excuses et pour justification, et du reste pour raison de se trouver admirable, la théorie de Nietzsche sur le droit qu'a le surhomme de mépriser toute règle morale.

C'est ainsi qu'il faut comprendre le livre, et c'est probablement ainsi que le comprend l'auteur, quoique je n'en sois pas sûr, l'auteur ayant, ce me semble, beaucoup plus de fermeté et de rigueur dans le style que dans la pensée.

En tout cas, moitié néronien, moitié nietzschéen, et ceci n'est point sot comme conception d'un caractère, Claude

(1) Roman, par M. Gillouin, chez Sansot.

rend amoureuse de lui une femme mariée. Il ne l'aime point. Il ne cherche en elle que le plaisir physique, d'une part, et d'autre part le plaisir psychique qui consiste à se dire qu'un être à cause de vous n'a plus de personnalité, n'existe plus, et que sa substance n'est rien devant vous.

Ces deux genres de plaisirs étant toujours épuisés à un moment donné, Claude en vient, au bout de trois mois, à sentir Geneviève comme un poids sur les épaules. Alors il se rappelle que Gœthe abandonnait férocement ses maîtresses, — ce qui, du reste, n'est pas vrai, — et que c'est *le devoir* du surhomme de n'admettre jamais ni charme, ni joug, ni entraves, toutes choses faites pour le « troupeau ».

Il se dit de plus qu'un être n'est pas complet, — c'est ici le néronisme, et il est bien placé, — qu'un homme n'est pas complet, s'il n'a pas été, un jour au moins, un scélérat. « Qu'est-ce qu'un homme qui n'a pas fait l'expérience de la cruauté ? »

Il se dit tout cela ; mais — j'y tiens — on sent que c'est ici un homme qui habille ses passions en doctrines pour les trouver propres et ses infamies en théories pour les trouver belles.

Quoi qu'il en soit, il dit à Geneviève qu'elle l'ennuie à fond, et Geneviève se tue. Il en a quelques regrets vagues, mais point de remords, et il dit à « la foule » qu'il sent qui le désapprouve : « Moi, vois-tu, je ne me complais que dans l'imprévu de la vie et j'accepte la souffrance pour moi et (le croirais-tu ? c'est là le plus malaisé) pour les autres [non, la foule ne croira guère que ce soit plus malaisé pour Claude]; car j'ai atteint ces hauteurs de l'âme d'où le tragique même n'est plus tragique ».

Ici, en vérité, Claude n'est plus seulement poseur, comme il l'est toujours, il est sot. Il babultie des phrases qui ont un faux air de Nietzsche et qui ne signifient absolument rien du tout. Je défie que l'on tire de ce qui précède un sens, si ce n'est celui-ci, très vulgaire : « Je suis insen-

sible ». On le sait, et ce n'est pas la peine de le dire si prétentieusement. Et si Claude veut ici exprimer, non un état d'âme, mais une idée, j'ose affirmer que dans ce qu'il dit il n'y a pas d'idée du tout.

Cela ne laisse pas d'avoir lieu quelquefois au cours du volume. Il n'en est pas moins vrai que l'auteur a eu l'idée d'un type, d'un type abominable mais très vrai, le type de l'homme qui unit toutes les audaces de pensée à toutes les lâchetés du cœur, et qui prétend excuser les unes par les autres devant lui-même et devant l'univers. Rien n'est plus fréquent que cet être-là. M. Gillouin ne l'a guère peint ; il ne l'a guère creusé non plus ; mais il l'a esquissé et, cinq ou six fois sur dix, l'esquisse est juste.

E. F.

Sonnets de Shakspeare en vers français

Je signale aux shakspeariens et du reste aux amateurs de vers nets et vigoureux un *Essai d'interprétation en vers français des sonnets de Shakspeare* par M. Charles-Marie Garnier. Cet essai a été publié dans le « septième cahier de la huitième série » des *Cahiers de la Quinzaine* (Paris, 8, rue de la Sorbonne). La traduction en vers des sonnets de Shakspeare a toujours paru une œuvre irréalisable. Je ne dirai pas qu'elle soit, maintenant, complètement réalisée. Cependant il faut avouer que M. Charles-Marie Garnier approche du but plus que je n'aurais cru que qui que ce soit en pût approcher.

M. C.-M. Garnier a en versification la « manière forte ». Il est rude, cassant et incisif. Il est d'une saveur âcre qui écorche un peu, mais qui est tonique. Je connais très bien quelqu'un de qui on a dit quand il a commencé d'écrire : « Une page de lui : un paquet de clous ; mais tous accrochent. » M. Garnier a de cela. Souvent on croirait lire un poète du XVIe siècle. Soit hasard, soit adresse, c'est pour le mieux. C'est précisément en style dur du XVIe siècle français qu'il fallait traduire les sonnets de Shakspeare pour en donner la sensation un peu étrange.

— Et parfois un peu de mollesse italienne ne serait point du tout de trop !

— Je le confesse ; mais le plus souvent la façon de M. Garnier me paraît la bonne. Il nous fallait ici une sorte de mélange de Louise Labé et de Maurice Scève. Eh bien, c'est à peu près cela. Jugez-en un peu :

Ne laisse pas l'hiver, de son doigt décharné,
Dessécher ton été sans distiller ta sève ;
Embaumes-en la vie avant qu'il soit fané ;
Crains le meurtre de soi pour la beauté trop brève.

L'usage et non l'usure. Ami, paye en bonheur
Celui qui volontiers verse au jour dit la somme ;
Crée un autre toi-même ; et, décuplant ton heur,
Décuple et ton image et ta puissance d'homme.

Et, si par dix enfants ton être est répété,
Plus heureuse dix fois sera ton âme heureuse.
Tu renaîtras vivant en ta postérité
Quand viendra te faucher la mortelle faucheuse.

Ne fais pas l'obstiné : ne prends pas, toi, si beau,
Pour héritiers la mort et les vers du tombeau.

Voici aussi bien et peut-être mieux :

Vois ! Quand à l'Orient la lumière dorée
Lève son front brûlant, le regard des mortels
Monte pour saluer sa majesté sacrée
Et rendre un humble hommage au jeune Dieu du ciel.

Il gravit les hauteurs des cieux et de la gloire,
En son midi, pareil à l'homme mûr et fort :
Les regards éblouis adorent la victoire
Du pèlerin, nimbé de sa poussière d'or.

Mais, tombé du zénith, son front défait vacille,
Comme un vieillard déchu dans le soir et la mort ;
Et, de l'astre impuissant l'œil autrefois servile
Sans respect se détourne et sans regard s'endort.

Il sonne, le midi de ta jeunesse altière !
Sans un regard ainsi tu meurs, si tu n'es père.

Encore un, si vous voulez, et qui sera, je crois, de voter goût, comme dit Molière :

O Temps, ronge au lion ses ongles acérés,
Pousse la terre à dévorer sa propre race ;
Brise au tigre cruel ses crocs de sang lustrés ;
Sur l'orgueilleux phénix de cent ans fais main basse.

Qu'en l'œil pur des saisons, les rires et les pleurs
Passent, quand passe, ô Temps, ta grande aile rapide,
Chasse de l'Univers les parfums et les fleurs.
Soit, mais je te défends crime de régicide !

Point ne laboureras le front de mon ami ;
Point ne le rayeras de ta plume alouvie ;
Tu laisseras intact et toujours raffermi
Ce moule de beauté renaissante et de vie.

Frappe à ton gré, vieillard, épuise ta rancœur :
Mon amour par mes vers sera toujours vainqueur.

Vous voyez que vous pouvez vous hasarder sans crainte à lire le petit volume tout entier. Vous y trouverez plaisir...

A qui s'adressaient les fameux sonnets de Shakspeare ? On ne l'a jamais bien su. On n'a fait là-dessus que des hypothèses. Il m'est venu souvent à l'idée qu'ils avaient pour objet Shakspeare lui-même. Un homme n'adore jamais à ce point un homme si ce n'est lui en personne. Je reconnais que cette conjecture ne se soutient pas à la lecture de tous les sonnets de Shakspeare ; mais en vérité la plupart lui donneraient raison. Il en restera toujours quelque chose dans mon esprit. Je ne songe pas à vous imposer impérieusement cette conclusion.

E. F.

L'Incendie (1)

C'est un agréable petit roman rustique, extrêmement simple, extrêmement sobre et extrêmement tragique.

Un pauvre paysan un peu gêné dans ses affaires, Eloi Vallamand, en voyant un soir, tout au bout de l'horizon, brûler un château, se dit que les châtelains ne sont pas trop malheureux. En effet, le château est assuré, largement assuré, au-dessus de sa valeur. Si pareille chose lui arrivait à lui, Vallamand, cela l'arrangerait fort. Et la tentation se présente à son esprit. Son étable et sa grange aussi sont assurées, très fortement assurées. Il ne faudrait qu'aider un peu le hasard.

Le pauvre Vallamand cède à l'esprit tentateur. Grange et étable flambent, sont très vite éteintes, et maintenant vienne la prime ! Elle vient. Vallamand n'a que peu de remords.

Mais un jour, nonchalamment, sans y toucher, son voisin, le vieux Baudry, un bon dévot, un bon Tartufe protestant, lui dit : « Je t'ai vu, Vallamand, le soir de ton incendie, quelques instants avant que le feu prenne. Je me rappelle très bien. »

Désormais Vallamand est sous la domination de Baudry. Baudry fait de Vallamand sa chose, son bien lucratif, sa ferme. Baudry achète tous les bestiaux de Vallamand qui lui plaisent et ne les paye point. Baudry achète tous les morceaux de terre appartenant à Vallamand, qui sont à sa convenance, et ne s'acquitte que par un merci. Le fils de Baudry aimait depuis longtemps la fille de Vallamand et

(1) Par M. Edouard Rod, chez Perrin.

même, à la mode villageoise, il finit par anticiper avec elle sur le mariage. Il serait de toutes convenances de marier ces deux jeunes gens. Le vieux Baudry s'y oppose net et le fils Baudry, bon garçon mais un peu faible et un peu léger, secrètement satisfait d'être couvert par la volonté de son père, se dirige vers de nouvelles amours.

Vallamand finit par mourir de lente consomption et laisse sa fille dans la misère. A quelques paroles prononcées dans l'agonie par son père, la jeune fille comprend qu'un secret pesait sur celui-ci, qui retombe sur elle et qui la maintiendra, pour ainsi parler, dans le malheur. Comme elle est demandée en mariage, malgré sa faute, par un brave homme qui l'a toujours aimée timidement, soupçonnant que le terrible secret est connu du père Baudry, elle le supplie de le lui révéler. « Je ne sais rien », répond le vieux hypocrite avec simplicité.

La pauvre fille va prier sur la tombe de son père et lui pardonne, quoi qu'il ait pu faire. On sent qu'elle n'osera pas se marier et que le père Baudry aura fait tranquillement le malheur de deux, de trois générations, en profitant, pour ses intérêts, de la faute d'un pauvre homme.

Le roman montre bien, sans un mot de prédication, les conséquences d'une première faute commise et ses répercussions lointaines à travers le temps. Il est surtout remarquable, comme tous les romans rustiques de M. Rod, par la vérité des types. Tous ces paysans ont une physionomie que nous sentons exacte et prise sur le vif. Le vieux Baudry surtout est excellent et d'une fidélité à lui-même qui révèle une singulière sûreté de crayon chez M. Edouard Rod. Il n'en est pas, du reste, à faire ses preuves. Je me trompe. Un vieil artiste a dit : « On en est toujours à faire ses preuves. » Soit. Alors je dirai que M. Rod les fait tous les jours.

E. F.

Le décasyllabe roman [1]

M. Walter Thomas, professeur à l'Université de Lyon (précédemment à l'Université de Lille) a consacré un volume de deux cents pages in-8° à la question du vers décasyllabe, et cette histoire valait en effet d'être racontée avec un certain détail ; car elle est extrêmement intéressante.

On sait que le vers de dix syllabes fut le vers de presque toutes nos chansons de geste, le vers classique français par excellence, et que le vers alexandrin n'en fut, à tout prendre, qu'une altération ou, si vous voulez, une modification accidentelle, qui, à la vérité, plus tard, eut une singulière fortune.

D'où vient le vers décasyllabe ? Vingt hypothèses, toutes apportant avec elles d'assez bons arguments. De certitude, ou demi-certitude, point. On ne sait vraiment pas du tout d'où vient le vers décasyllabique.

Notez que ce n'est que pour le vers décasyllabique que la question d'origine a de l'importance et de l'intérêt. A mon avis, l'on n'a point à se demander d'où vient le vers alexandrin. Il est une modification du décasyllabe, comme je disais, et il n'est rien de plus. Il consiste à répéter deux fois le second membre du décasyllabe.

On a encore moins, à mon avis, à se demander d'où vient le vers octosyllabique. Il me paraît être sorti tout naturellement de la prose, les membres de phrase de huit

(1) Par M. Walter Thomas (publications de l'Université de Lille).

syllabes étant les plus fréquents dans le discours parlé ou écrit, autrement dit, huit syllabes étant ce qu'on rencontre le plus souvent entre deux virgules (« celui qui règne dans les cieux... ») et ce mètre, ce vers, comme on voudra, me paraissant le type même du vers français *naturel*, du vers français qui se fait tout seul.

Mais le vers décasyllabique, lui, tout au contraire, n'est pas naturel, il est *un rythme*, il est le produit d'un art évidemment très réfléchi. Il est la combinaison de deux membres de phrase *inégaux*, dont aucun n'est très usité dans le discours courant, dont aucun n'est très flatteur pour l'oreille, ce me semble, et qui, combinés entre eux, donnent une cadence agréable. C'est bien un rythme et un rythme savant ; c'est une œuvre d'art.

Du reste, bien fondé sur les lois secrètes et perpétuelles du rythme. Une période, une phrase *nombreuse*, a toujours quelque tendance à se composer de deux membres à peu près égaux et qui s'équilibrent, mais dont, cependant, le second est plus long que le premier (« celui qui règne dans les cieux, — et de qui relèvent tous les empires », et encore : « à qui seul appartient la gloire, — la majesté et l'indépendance »).

Or le décasyllabe se compose d'un membre de vers de quatre syllabes et d'un membre de vers de six syllabes, et il recommence, comme la phrase de Bossuet tout à l'heure. C'est un rythme extrêmement heureux, à la fois savant et naturel.

Les modifications qu'on lui a fait subir sont intéressantes à suivre. Il se coupait presque exclusivement, presque toujours : 4-6 ; on le coupa 6-4, assez souvent, en provençal. C'est un rythme languissant qui peut être très beau, s'il est bien placé. Pour vous en rendre compte, mettez en un seul vers ce qui est deux vers dans la romance que chantait Faure :

De vos jardins fleuris fermez les portes ;
Les myrtes sont flétris, les roses mortes.

Le décasyllabe ainsi coupé est un rythme d'épuisement et de chute, au lieu d'être un rythme d'essor.

On le coupa aussi en deux parties égales, et il faut savoir que le décasyllabe coupé au milieu, si usité au XIXe siècle :

Tandis que Rosa caresse Mérante,
Pendant que Mérante embrasse Rosa,

est très ancien. On le trouve, dans la poésie lyrique et dans la satire, dès le XIIIe siècle, je crois. Ce n'est ni un rythme d'essor ni un rythme de chute ; c'est un rythme dansant. Il ne convient qu'à des pièces courtes.

Peu usité en somme au moyen âge, il eut assez belle fortune aux siècles classiques. Au début du XVIe, Christophe de Barousso s'en servit. Puis ce fut Bonaventure Despériers qui l'appela, irrévérencieusement du reste, *Taratantara*. Vous voyez pourquoi.

Taratantara, Taratantara

C'est le rythme qui est assez bien figuré par ces deux mots répétés.

Au dix-septième siècle, Régnier Desmarets s'en empara et s'en prétendit l'inventeur, sincèrement peut-être ; car au XVIIe siècle on ignorait tout du XVIe.

Au XVIIIe siècle, il me paraît avoir été très peu usité, sans cependant être absolument ignoré, car enfin *J'ai du bon tabac dans ma tabatière* est de ce temps-là. Voltaire ne pouvait pas le souffrir. Il disait de lui qu'on ne pourrait, à la rigueur, le supporter que dans les chansons, ce qui est trop sévère ; et qu'il ne pourrait être toléré dans des ouvrages de longue haleine, ce qui est très juste. Il disait :

Ainsi partagés, boiteux et mal faits,
Ces vers languissants ne plairaient jamais.

Et ici il y a autant d'erreurs à peu près que de mots ; car le tort des décasyllabes coupés au milieu n'est pas d'être boiteux, mais d'être dansants ; et n'est pas d'être languissants, mais d'être trop vifs. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que dans la même page il en faisait lui-même de très jolis, et qui n'étaient ni boiteux ni languissants, et qui auraient dû le réconcilier avec ce rythme :

L'amour est un Dieu que la terre adore;
Il fait nos tourments; il sait les guérir :
Dans un doux repos heureux qui l'ignore.
Plus heureux encor qui peut le servir.

Au XIX[e] siècle, ce vers ainsi coupé revint en honneur, comme dit très bien M. Thomas, avec Béranger, Alfred de Musset, Brizeux, Sully-Prudhomme, Coppée. — M. Thomas oublie V. Hugo :

Tu serais marmotte ou l'un des Quarante,
Que tu ne pourrais dormir mieux que ça.
Tandis que Rosa caresse Mérante,
Pendant que Mérante embrasse Rosa.

Pour en revenir au vers décasyllabique ordinaire (4-6), sa destinée est bien curieuse. Pendant quatre ou cinq siècles, les Français le considérèrent comme le grand vers, le vers héroïque, le vers pour les plus grands sujets, et tenaient le vers alexandrin comme se rapprochant de la prose — Ronsard l'a dit — parce qu'ils le trouvaient trop long. Et puis, quand cherchant un rythme plus large, ils poussèrent jusqu'à l'alexandrin (Ronsard lui-même et ses amis), ils s'y habituèrent, ils y habituèrent l'oreille du public et au bout d'un demi-siècle le décasyllabe, parut trop court, trop sautillant, et fut relégué dans la poésie légère.

Il y est resté. Mais, et c'est le grand intérêt du livre de

M. Thomas d'avoir appelé l'attention sur ceci, il avait passé de France, où il est né, dans *tous* les pays de l'Europe : Italie (sous la forme assouplie de l'*endecasillabo*), Angleterre, Espagne, Portugal, Allemagne même (au XVIIIe siècle seulement); et, après qu'il fut tombé en France au second rang, il garda longtemps le premier dans les pays où il avait été adopté. « Au XVIe siècle, il produit le *Roland furieux* d'Arioste, les *Lusiades* de Camoëns, la *Jérusalem délivrée* de Tasse, la *Reine des fées* de Spenser, les tragédies de Trissino, les drames de Marlowe, de Ben Jonson et de Shakspeare. » — « Au XVIIe siècle, il se retrouve dans l'œuvre de Boscan Almogaver, dans le *Paradis perdu* de Milton et les satires de Dryden. Au XVIIIe siècle, il remplit les épîtres de Pope, les *Saisons* de Thomson, la *Tâche* de Cowper ; il s'adapte aux pièces de Maffei et d'Alfieri comme à celles de Lessing, de Schiller et de Gœthe. Enfin au XIXe siècle il pénètre le lyrisme de Wordsworth, de Byron et de Shelley, les odes de Quintana, les descriptions hollandaises de Kirker et de Lulofs, les chants désespérés de Léopardi, les récits ironiques de Schefer et de Hamerling, les méditations de Browning et les fines ciselures de Tennyson. La liste n'est ni complète ni close. »

En un mot, il en est de ce glorieux décasyllabe comme de l'architecture ogivale, que nous avons inventée et que toute l'Europe a adoptée et imitée de tout son cœur.

Et le règne européen du décasyllabe roman a été beaucoup plus long que celui de l'architecture ogivale.

Nous avons appris à l'Europe à bâtir et à chanter. C'est quelque chose que cela. On ne peut pas dire justement que nous n'avons été que des maîtres à danser.

Le livre de M. Thomas, qui suit ainsi pas à pas les destinées glorieuses d'une de nos inventions, est d'un intérêt très grand et continu, en même temps qu'il est très flatteur pour l'amour-propre national le plus légitime.

Les études de métrique, non seulement sont très intéressantes : mais elles sont extrêmement utiles. Les métriciens, d'une part appellent l'attention des poètes sur les règles, ou plutôt sur les lois secrètes de leur art, d'autre part font sentir aux étudiants, au public, les mérites réels et les mérites dissimulés, et qui sans eux resteraient inaperçus, des poètes qui sont doués du sens du rythme. Le regretté M. Beljame, qui a consacré au livre de M. Thomas une très curieuse préface, disait un jour à l'illustre Gaston Paris que les poètes se plaignaient de ces regratteurs de syllabes qui s'appellent les métriciens : « Les ingrats ! s'écria Gaston Paris, nous les tuons, n'est-ce pas ?... C'est nous qui les faisons vivre. » Il y a un peu d'exagération dans la boutade ; mais il y a du vrai.

E. F.

Les maîtres de la Contre-Révolution [1]

Ce sont leçons que M. Louis Dimier, ancien professeur d'histoire qui eut des démêlés avec le gouvernement parce qu'il comptait des ecclésiastiques parmi ses amis, a professées l'année dernière à l'Institut de l'Action française, chaire Rivarol.

La méthode qu'a suivie M. Dimier pour l'élaboration de ces leçons, et par suite de son livre, est assez simple. Elle est un peu trop simple pour le grand public. Des plus illustres écrivains penseurs du XIXe siècle, M. Dimier extrait le *contre-révolutionisme* qu'ils peuvent renfermer, comme M. Emile Deschanel extrayait du romantisme des plus grands classiques français.

Cette méthode me rappelle toujours Mme Lafargue. Mme Lafargue était accusée d'avoir empoisonné son mari. On avait trouvé de l'arsenic dans le corps de son défunt époux. Raspail appelé : « Heu ! fit-il. De l'arsenic ? Oui, de l'arsenic ! Mon Dieu, de l'arsenic, j'en extrairais du fauteuil de M. le Président. » — Tel, souvent, m'apparaît le chimiste contre-révolutionnaire, M. Dimier.

Ce que je lui reproche surtout, c'est que, chez lui, les contre-révolutionnaires les plus authentiques et ceux qui ne le sont que parce que M. Dimier veut qu'ils le soient, sont sur le même plan et semblent aussi contre-révolutionnaires les uns que les autres. Il n'y a pas du tout de

(1) Par M. Louis Dimier, Nouvelle Librairie nationale, 85, rue de Rennes.

perspective. Contre-révolutionnaire de Bonald et contre-révolutionnaire Paul-Louis Courier ; contre-révolutionnaire de Maistre et contre-révolutionnaire Sainte-Beuve ; contre-révolutionnaire Rivarol et contre-révolutionnaire Proudhon. Etc.

Et vraiment, sans différence de degré, sans nuances. Ainsi du moins apparaissent-ils dans le livre de M. Dimier. Vous jugez de l'air de vérité répandu dans le volume.

Le vrai c'est qu'il fallait faire trois groupes : les contre-révolutionnaires authentiques : Rivarol, Maistre, Bonald, Balzac, Veuillot; — les « révolutionnaires » qui acceptent la Révolution à correction : Sainte-Beuve, Taine, Fustel de Coulanges, Le Play; — les vrais révolutionnaires chez lesquels on peut glaner quelques boutades rétrogrades, travail, du reste, absolument futile : Courier, Proudhon. — Et quant à Renan, il fallait le négliger comme trop grand pour entrer dans aucune définition, et les Goncourt comme trop petits pour entrer dans le cadre du livre.

Il est clair que Sainte-Beuve n'est pas contre-révolutionnaire. Il est anticlérical et même antireligieux ; il est philosophe à la façon de Cabanis et de Destutt de Tracy ; il est bourgeois de 1789 et de 1830 jusqu'aux moelles. Il a horreur de la démagogie et de la République et surtout des républicains ; voilà tout. Précisément, il est *consulaire*. Il est l'homme qui, à quelque époque que ce soit avant le 18 brumaire, le souhaite, et le 18 brumaire fait, respire. Ce n'est pas là un Robespierriste, non ; mais c'est tout à fait un *Combiste*. Ne parlons pas de Sainte-Beuve contre-révolutionnaire.

Taine est plus contre-révolutionnaire ; oui, mais cependant il est d'après 1789, il date d'après 1789. C'est un homme qui a « l'état d'esprit orléaniste », comme un spirituel bonapartiste disait sous l'Empire. C'est un Anglais. Il est « monarchie-constitutionnelle » des pieds à la tête.

Fustel de Coulanges, Le Play, sont des patriotes conservateurs ; mais non point du tout des hommes regrettant 89 et voulant remonter ou souhaitant qu'on remonte par delà.

Renan est un homme divin, comme Platon, qui, plus encore que Platon, beaucoup plus, a été tellement hospitalier à toutes les idées et leur faisait si belle chère, qu'il les aimait toutes par reconnaissance de la manière dont il les traitait. Il se jouait à ce jeu exquis de telle sorte qu'il n'est pas — on sait que je ne mens point d'une syllabe — jusqu'à Caliban, Gavroche et M. Homais dont, à un moment donné, il n'ait fait l'éloge. Après cela il faut tirer l'échelle, l'échelle qui planterait Renan dans un parti quelconque, ou même dans une doctrine quelconque, et qui l'y tiendrait attaché.

Et Proudhon ! Et Courier ! Croiriez-vous que M. Louis Dimier présente Courier comme contre-révolutionnaire, parce que Courier aimait le style du XVIIe siècle, et parce qu'il a dit que Jean-Jacques, Diderot et d'Alembert écrivent plus mal que Mme de Sévigné ? De même que Sainte-Beuve est contre-révolutionnaire parce qu'il a dit du mal du style de *Graziella* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* ? En vérité, pour qui un tel livre, effrontément superficiel, a-t-il été écrit ?

Je m'empresse de reconnaître qu'il y a un chapitre excellent, digne d'un véritable historien et digne du sujet, sur Fustel de Coulanges. Il ne prouve guère que Fustel de Coulanges fût un contre-révolutionnaire, et en cela il sort du sujet du livre ; mais en soi il est excellent et rend compte lumineusement de la méthode, toute nouvelle et originale, de Fustel, et de tous ses mérites d'historien, ou du moins de la plupart.

Le livre est à lire, somme toute, à cause des abondantes citations, et intéressantes, qu'il renferme. Et ici, ainsi va le monde, les choses se retournent pour ainsi dire. Ce

sont les chapitres sur les hommes les moins contre-révolutionnaires qui sont les plus attrayants, parce que c'est trouver chez des partisans de la Révolution des textes qui vont contre elle qui est piquant.

Le livre, quoique méritant condamnation, n'est donc pas négligeable. — Seulement pourquoi est-il si mal écrit? Courier voulant prouver l'incapacité radicale des « modernes » *sous le rapport du style*, comme il dit pour se moquer, triompherait ici. Hélas! Il triompherait trop facilement. Un homme qui date d'avant 1789, et même d'avant 1715, se doit à lui-même d'écrire en une bonne langue. Il se le doit. J'engage M. Dimier à s'acquitter de cette dette. D'autant plus qu'il me semble qu'il le pourrait. Alors ?

E. F.

La Gardienne de lumière et autres histoires canadiennes (1)

Henry Van Dyke est certainement peu connu en France, et je crois que l'on peut dire sans se hasarder qu'il ne l'est pas du tout. C'est un pasteur américain, un docteur en théologie, très bon ministre de sa religion et en même temps, ou plutôt dans les loisirs que lui laisse son ministère, sportsman déterminé, chasseur, pêcheur, grand amateur d'explorations à pied, etc. Il s'était énamouré particulièrement du Canada qui est, comme cette fois vous ne l'ignorez pas, le pays le plus pittoresque du monde et, aux heures de la maturité, il a vécu à nouveau ses équipées dans le Canada en inventant ou en se rappelant quelques jolies histoires qu'il encadrait dans les paysages tant aimés autrefois. Ces histoires sont charmantes. Elles sont humbles, modestes, réalistes, mettant en scène de petites gens à âmes simples et généreuses et à gestes populaires. Si je me payais de cette monnaie-là, je ne manquerais pas de faire remarquer que Henry Van Dyke est d'origine hollandaise. Je me borne à dire qu'il a fait à la plume des tableaux hollandais, et je n'essaye pas de remonter plus haut la chaîne des effets et des causes. Ces tableaux sont charmants. Ils ont quelquefois même la grandeur de l'épopée, comme *la Gardienne de lumière* qui est telle

(1) Par Henry Van Dyke, traduction Sainte-Marie Perrin, chez Calmann-Lévy.

qu'il ne faudrait pas me prier beaucoup pour que je la misse tout à côté d'*Hermann et Dorothée* et peut-être même... enfin ne nous perdons pas plus dans les comparaisons que dans les ethnographies et disons simplement que *la Gardienne de lumière* est un pur chef-d'œuvre. — Sans en dire autant de *la Tache blanche*, où un peu d'influence d'Edgar Poë se fait sentir et qui par conséquent est moins originale, il faut en dire encore que c'est une œuvre très distinguée. — *La Double Récompense*, *Un Juste*, *Brave cœur*, ont une saveur locale excellente et sont disposés avec un art qui se cache ou qui s'ignore, mais qui est extrêmement sûr. — M. Van Dyke est un admirable romancier de mœurs populaires, ce qui ne veut pas dire un romancier populaire, le romancier de mœurs populaires n'étant jamais goûté que par des lecteurs très cultivés et, d'instinct, ne s'adressant guère qu'à eux, et c'est peut-être étrange, mais c'est ainsi et n'a jamais été autrement. M. Van Dyke, retiré dans son cottage de Princeton et âgé seulement de cinquante-cinq ans, partage noblement son temps entre des ouvrages de théologie et des ouvrages de fine et délicate imagination. Il donnera encore beaucoup, j'espère, et de l'excellent, j'en suis sûr. Son nom, qui sans doute a déjà pénétré en Grande-Bretagne, pénétrera peu à peu en France. D'avoir puissamment contribué par une traduction aisée et élégante à ce que cet excellent résultat soit vite obtenu, on doit remercier très hautement l'aimable femme (fille d'un de nos romanciers les plus aimés) qui signe Sainte-Marie Perrin. E. F.

Littérature romande

L'IMPOSSIBLE OUBLI (1)

Michelle vient de perdre son mari. Elle l'avait pris il y a six ans avec enthousiasme ; elle l'enterre aujourd'hui sans regret. Pourquoi ? Voici. Michelle s'était mariée pour être une muse, la muse de son mari, car Michelle est une « intellectuelle », et en épousant Frédéric Grandier elle avait cru épouser un intellectuel, et même un intellectuel d'avenir. Grandier était professeur, et il avait dans la tête « un grand ouvrage » — comme tous les professeurs. En épousant Grandier, Michelle croyait donc épouser la gloire en personne. Elle se trompait. A peine marié, Grandier s'est dérangé. C'est-à-dire qu'il est devenu philanthrope, compagnon du devoir présent ou quelque chose d'approchant. Il a planté là « le grand ouvrage » et s'est mis à faire des conférences dans les faubourgs. Sa femme a essayé de le ramener. Elle lui a dit : « Tu abandonnes une œuvre qu'on attend de toi pour on ne sait quelles rêveries sentimentales. Tu te charges de soins qui ne sont pas les nôtres. » Peine perdue. Doucement, obstinément, Grandier s'est confiné dans son rôle d'apôtre. Le dévouement obscur était sa vocation et non les palmes académiques. Et au bout de six ans il est mort, épuisé de fatigue ; peut-être, aussi, miné par le chagrin de n'avoir pas été compris et secondé par Michelle.

Ce qui précède n'est pas le roman de Mme Noelle Roger : c'en pourrait être le prologue. Le roman commence après

(1) *L'Impossible oubli*, roman par Mme Noelle Roger. Genève, Jullien, 1907.

l'enterrement de Frédéric. Michelle est restée seule avec sa petite Marie-Anne. Tous la plaignent : « Votre mari était si bon, une âme si haute, un cœur si noble. Vous devez bien souffrir. » Michelle ne répond rien. Elle aurait trop à dire : « Oui, Grandier était bon, noble, tout ce que vous voudrez, mais il a manqué sa vie, et, ce qui est plus grave, il m'a fait manquer la mienne. » Michelle ne demande qu'à oublier. Elle est jeune, elle est charmante : elle recommencera son existence. Ce ne sera sans doute pas très difficile.

Justement René Collonge lui fait la cour : il est tout prêt à demander sa main. Et René Collonge, lui, n'est pas un sentimental comme Frédéric. C'est un intellectuel, un intellectuel pur, un « psychologue aigu ». C'est aussi un arriviste, et même un arrivé. Ses *Sensations exotiques* ont fait du bruit. Michelle épousera donc René Collonge. Elle le comprend ; il la comprend. Ils auront un salon moderne style et des *five o clock* ultra select. Au reste, M. et Mme Pérolle, les parents de Michelle, engagent leur fille à se refaire un foyer. Ils sont vieux; ils ne seront pas toujours là, et s'ils ont été riches, il paraît qu'ils sont à la veille d'être pauvres. Et puis il faut songer à l'avenir de Marie-Anne. Enfin Michelle peut-elle rester veuve à vingt-six ans ?

Michelle est donc résolue à oublier. Seulement, — et c'est pourquoi le roman s'appelle l'*Impossible oubli*, — Michelle ne peut pas oublier. Elle a beau faire, le souvenir de Frédéric hante sa pensée. Ce mari, qu'elle a méconnu tant qu'il vivait, ne la lâche pas depuis qu'il n'est plus. Et quand elle pense à lui, elle est prise d'une vague pitié, d'un remords vague. Et ces sentiments vagues l'inquiètent, la tourmentent, la paralysent. Elle est sans volonté. Et à mesure que le temps passe, le souvenir se fait plus douloureux, plus impérieux. C'est une obsession. Marie-Anne, la petite fille, tombe malade. Et Michelle, dans une nuit d'angoisse, se rappelle qu'autrefois elle a

ainsi veillé près du berceau de son enfant, avec Frédéric.

D'autre part, Michelle s'aperçoit que celui qu'elle voudrait oublier a laissé dans l'âme de bien des gens un souvenir impérissable. C'est chez elle un défilé de pauvres êtres qui ne peuvent se résigner à croire à la mort de leur bienfaiteur, ou qui tiennent à exprimer à sa veuve leur reconnaissance. Et le cœur de Michelle « se gonfle d'une émotion profonde... Ce rêveur impuissant qu'elle avait méprisé, cet homme que le monde traitait de raté, laissait donc derrière lui cette empreinte... »

Michelle commence à comprendre, puis elle comprend mieux, puis elle comprend tout à fait qu'elle s'est conduite comme une égoïste et une enfant gâtée, et que son mari était un héros :

« Et comme si un voile se déchirait, elle aperçut la « souffrance de ce cœur tourmenté de justice, les dou- « leurs de son inquiétude morale, l'angoisse de son « ardente recherche. Et dans toutes ces affres traversées, « Frédéric ne l'avait point trouvée auprès de lui. Tandis « qu'il abandonnait la route bien tracée pour il ne savait « quel chemin obscur où l'appelait la voix intérieure, triste « de quitter le passé, d'interroger vainement l'avenir, il « avait enduré les jalousies, les incompréhensions de sa « femme qui l'accablait d'amertumes. »

Heureusement elle a encore le temps de se réhabiliter à ses propres yeux et de se réconcilier par delà la tombe avec celui qui n'est plus. Elle signifie à René Collonge qu'elle ne peut être à lui ; elle quitte la maison paternelle, loue un modeste appartement et gagne sa vie en donnant des leçons. Elle vivra désormais près des humbles et de la vie des humbles. Et voici les dernières lignes du roman :

« Les peines et les angoisses sont apaisées. Tout est calme. Elle se sent comme enveloppée d'une pensée d'amour. Une joie profonde resplendit. Ainsi, par delà les

années, ils vont réaliser la suprême communion des âmes, éternelle et douce, et qui vainc la mort.

« Ravie, elle voyait s'effectuer le miracle promis à ceux qui ont aimé : quand même ils seraient morts, ils vivront. L'esprit du disparu l'avait conquise et fécondée. Il vivait en elle, avec elle, et l'imprégnait d'amour.

« Michelle, les yeux fixés sur l'enfant endormie, écoutait une voix qui murmurait :

— Michelle...

« Et elle répondait :

— Je suis là... je suis avec toi... mon bien-aimé. »

Tel est le roman de Mme Noelle Roger. Il fait songer au Polyeucte de Pierre Corneille. Frédéric est une âme ardente, comme Polyeucte, et qui a besoin de se dévouer. Il se sacrifie à « l'œuvre sociale », comme Polyeucte se sacrifiait au Dieu des chrétiens. Et comme Polyeucte souffrait de n'être pas compris de Pauline, Frédéric a souffert de n'être pas compris de Michelle. Collonge est un Sévère d'aujourd'hui. Il n'a pas fréquenté à l'hôtel de Rambouillet, et sans doute il n'a pas lu *l'Astrée*, mais il doit être l'ornement « des derniers salons où l'on cause », et il est probable qu'il a lu Bourget, Barrès, Loti, André Bellessort et quelques autres. Michelle enfin, comme Pauline, préfère d'abord Collonge Sévère à Frédéric Polyeucte et déplore que la destinée l'ait uni au second quand elle était si bien faite pour être la femme du premier, puis — toujours comme Pauline — éclairée par la grâce, elle « voit », elle « sait », elle « croit », elle « est désabusée », et elle donne congé à Sévère Collonge pour vivre avec l'âme de Polyeucte Frédéric.

Et de part et d'autre c'est la folie du sacrifice qui l'emporte sur les joies de la vie mondaine, c'est le cœur qui est proclamé supérieur à l'esprit — et c'est aussi le mari qui a raison, — après sa mort, bien entendu, et à cause de

sa mort, — mais qui a raison cependant, et qui transforme à son image la petite âme féminine qui s'était rebellée contre lui.

Le roman de Mme Roger fait songer au *Polyeucte* de Pierre Corneille. Ce n'est pas un mince mérite, ni si commun. Et ce mérite est d'autant plus appréciable que Mme Roger n'a sûrement pas pensé un instant à rajeunir le vieux drame. Il est certain que si Corneille n'avait pas écrit *Polyeucte*, Mme Roger n'en aurait pas moins écrit l'*Impossible oubli.* D'instinct, et parce qu'elle est elle-même d'âme fière et noble, Mme Roger a « découvert » le plus cornélien des sujets. En vérité, c'est fort honorable.

Après cela, je dois bien dire que l'exécution ne répond pas autant que je le voudrais à la conception.

Tout d'abord, pourquoi Mme Roger, qui sait écrire, se laisse-t-elle aller à commettre des phrases comme celles-ci:

« Les iris tendaient vers elle les aspirations de leurs pétales... »

« Une interrogation épouvantable lui brûlait la poitrine...»

« On distinguait (dans le ciel) l'incertitude des étoiles »...?

Je sais bien que M. Lombard nous parle dans *Byzance* « d'un insondé ciel qui absorbe des érections de palais », et que M. Barrès, de l'Académie française, ne s'est pas gêné pour dire que « Venise est douce à toutes les impériosités abattues. » Mais ça n'est pas une raison.

Je sais bien aussi que ces gentillesses de style ne sont pas mal vues à Genève ; mais cela non plus n'est pas une raison.

En tout cas, nous autres, gens de village, nous avons quelque peine à nous y faire.

J'avoue que je n'aime guère non plus des tours comme ceux-ci :

« Jardinier », interpella-t-elle,

« Ma fille », interrogea-t-il,

« Vous croyez », rectifia-t-elle,
« Je crois », ponctua-t-il,
« Madame », s'empressa-t-elle...

Je sais bien que M. Léon Frapié écrit ainsi, mais ça n'est pas une raison. Je crois bien aussi avoir lu quelque part, jadis :

« Bonjour, lui tendit-elle sa petite main gantée de Suède » ; mais ça non plus, ça n'est pas une raison.

Autre affaire. Il y a René Collonge. Je serai horriblement sincère : je ne puis souffrir René Collonge. Ce psychologue me fait l'effet d'un snob accompli.

Ecoutez-le :

« A nous de rechercher les harmonies rares que les yeux vulgaires ne savent pas distinguer. »

Ailleurs :

« Vous l'avouerai-je, Madame, parfois, interrompant mon travail, je savoure une ivresse d'orgueil. Il est vrai que ces instants sont achetés par des heures très dures. Il faut consentir l'incompréhension... »

On n'est pas plus poseur.

Ailleurs :

« Vous étiez très lié avec votre mère, lui dit Michelle.

— Oui, répond Collonge, mais je la voyais peu ; mes études m'absorbaient. Je voyais ma mère et tous les autres gens comme à travers un voile... »

Plus loin :

« Lorsque mon livre fut près d'être achevé, ma mère est morte.

— Vous devez bien la regretter, dit Michelle.

— Ah oui ! répond Collonge ; elle aurait été si contente quand mon livre a paru. »

Que voilà un fieffé gendelettre !

Plus loin :

« Renonçons au bonheur, Madame, car ni vous ni moi ne serons jamais des simples d'esprit. »

Ce Collonge est à giffler.

Or, ce qui me fâche, ce n'est pas que ce Collonge soit à giffler, c'est que Michelle, qui nous est donnée pour une femme intelligente, ait l'air de trouver un sens profond aux propos de cet imbécile. Vraiment, Mme Noelle Roger prendrait-elle Collonge au sérieux? Elle serait dans ce cas bien indulgente pour une des pires espèces de pédants qu'il y ait par le monde.

Autre affaire. L'idée du roman de Mme Noelle Roger est excellente, je le répète ; mais, à mon avis, elle ne se dégage pas assez tôt. J'avoue que j'avais déjà lu une bonne partie du volume quand j'ai commencé à l'entrevoir. Et j'étais d'abord un peu perplexe. Pourquoi, me disais-je, Michelle ne peut-elle pas oublier ? Elle a beau me répéter sur tous les tons : « je vis avec un mort », du moment qu'elle me dit à la même page : « ce mort a fait mon malheur et je ne l'ai jamais aimé », je ne puis voir dans son cas qu'un état nerveux qui me touche médiocrement. Le roman ne devient intéressant qu'à l'heure — que Mme Roger nous fait attendre — où Michelle commence à « comprendre » Grandier, et où Grandier n'est plus pour Michelle l'image d'un mort, mais une « idée » qui se lève dans sa conscience et finira par l'éclairer d'un jour nouveau.

Enfin on pourrait reprocher à Mme Noelle Roger sa composition discursive et à bâtons rompus. Le livre est clair quand on l'a lu ; il l'est moins quand on le lit. Les gens qui aiment à savoir d'avance où on les mène seront peut-être un peu déconcertés par la manière capricieuse dont l'auteur conduit son récit. C'est une suite de chapitres qui a tout l'imprévu d'une course de montagne. Il faut même se résigner à traverser quelques nuages.

Et voilà sans doute bien des critiques. J'ai hâte d'ajouter que ces critiques — que je suis bien obligé de

faire, puisque c'est mon métier d'avoir une opinion et de la dire — ne portent que sur des détails et ne diminuent en rien l'estime que je fais de *l'Impossible oubli.*

Mme Noelle Roger doit être — du moins je le suppose — une jeune femme très intelligente, très sincère et très vibrante, qui sent vivement et qui réfléchit beaucoup, et que « le sens de la vie », surtout celui de la vie féminine, préoccupe au plus haut point.

Elle écrit, avec cela, — et sauf exception — d'un style remarquablement sobre et ferme. Elle rend avec précision et par des moyens très simples les plus fines nuances du paysage et les plus secrètes agitations du cœur. Nul d'ailleurs ne sait mieux qu'elle qu'un paysage est un état d'âme :

« La cloche tintait lugubrement au loin, dans quelque village invisible, par delà les prés d'où le soleil déjà se retirait. Elle songea que ce lent tintement exprimait sa tristesse confuse, cette tristesse insondable qui ne la quittait plus désormais et qu'elle essayait en vain de rejeter loin d'elle. »

Ailleurs :

« Le bois étendait sur sa tête le réseau protecteur de ses branches... Elle éprouvait dans cette solitude amie comme un enveloppement de douceur... »

Voici encore un tableau d'une touche bien fine :

« Les dernières lueurs du couchant, à demi étouffées par de lourds nuages, traînaient encore, découpant la longue ligne monotone et pourtant brisée du Jura. Les contours des bois se noyaient au pied de la montagne, cernaient d'une ombre vague la pâleur des prés... »

Tout pesé, *l'Impossible oubli* est une œuvre un peu trouble, mais d'une inspiration élevée, forte par endroits, et le plus souvent délicate et touchante. — Laissez-vous aller — sans écouter cet idiot de Collonge — au charme

de ces pages tout imprégnées d'émotion, d'inquiétude morale, de candeur et de tendresse, et vous reconnaîtrez que Mme Roger fait le plus grand honneur à la littérature romande. Et puis elle nous apporte de la morale cornélienne ; par le temps qui court, ce n'est pas ce que les femmes qui écrivent ont l'habitude de nous prêcher.

PAUL SIRVEN.

Une évolution littéraire

Comme le duc Charles, qu'elle avait aimé, de plus en plus l'abandonnait pour les soucis des travaux politiques, chassée par le vent de mélancolie, la Muse de France s'était décidée à fuir de la cour d'Orléans. Les affaires alors étaient de grandes choses, lentes à aboutir ; pour elles parfois un poète délaissait les rimes.

Donc, dépitée et n'emportant rien elle s'en fut, sous la lune qui miroitait, par une route royale plantée d'ormes et bordée de prairies en fleurs. Ne rien emporter en s'en allant, c'est pour une femme signe de grand dépit ou d'extrême jeunesse. La Muse de France était fort jeune, dit-on.

Jusqu'à Paris sa fantaisie fut de cheminer sans hâte avec des écoliers qui firent les galants et qui pour ce temps se crurent poètes. Il faut savoir courir quelques risques quand on est Muse ; mais à vrai dire, ceux d'un voyage avec de jeunes clerc n'étaient pas effrayants.

Sitôt arrivée, laissant leur compagnie à son gré trop bruyante, elle avait parcouru seule leur docte quartier. Evitant d'instinct la Sorbonne, elle s'intéressait à l'affluence du peuple, au tumulte et aux embarras dans les ruelles anciennes, des gens d'armes, des gens d'étude, des gens d'affaires, des gens d'église, des femmes, des valets et des mendiants.

Peu à peu la nuit vint animer les tavernes. Derrière des vitraux qui flambaient, elle put voir des filles, des cavaliers, des clercs. Elle entendit le frappement des pots

dont ils scandaient sur les tables leurs refrains d'orgie. Elle eut à refuser des offres.

La Muse sentait la fatigue, avait peur des sergents. De lassitude elle s'assit enfin sous le porche de l'église Saint-Benoît, où sont des bancs de pierre. — La lune, effleurant les toits, les éclairait à peine ; du silence les bruits étranges de l'ombre s'élevaient. Elle crut entendre des pas et se retourna : un homme la considérait.

C'était maître François Villon, de retour d'une de ces buveries, aux Trumelières, où les gentils galants ses compagnons et lui-même, aimés pour leurs personnes, donc obligés d'attendre l'heure et le bon plaisir de ceux qui l'étaient moyennant redevance, s'accoudaient aux tables de chêne et vidaient des pots pour tuer le temps. — Il rentrait seul, presque triste : Jeanneton ayant affaire ailleurs l'avait mis à la porte, et la petite Macée elle-même, d'humeur mauvaise, n'avait du tout voulu de lui.

— « Hahay ! ma mie, que faites-vous céans ? »

Comme elle ne répondait, le drôle se glissa contre elle et lui prit la taille. Il n'était pas de ceux que la lune embellit. Elle eut un éclat de rire :

— « Fi ! le vilain ! Vous êtes malgracieux, messire, et semblez noir de peau. »

Lui n'avait garde de réfléchir au système du monde ou aux accidents imprévus. N'étant point songe-creux il n'éprouvait que rarement — et cette nuit aussi peu que possible — le besoin pour agir de se forger des raisons. La sagesse n'est-elle pas de suivre nos instincts ? Villon de naissance était sage, puisqu'il n'avait jamais pu s'empêcher de suivre les siens. Il ne chercha point riposte à raillerie. Sans se répandre en paroles, préférant à juste titre l'action avec les filles, il lui écarta les bras, ouvrit sa gorgerette en un clin d'œil, l'embrassa prestement, ailleurs qu'au bout des doigts peut-être.

Elle non plus ne dit rien et n'eut d'aucune façon l'envie

ni l'idée de se trouver mal ou d'appeler à son aide. La nuit était assez noire pour que cette violence ne lui parût pas brutale, et lorsqu'il lui offrit son cœur avec sa chambre, elle ne résista que ce qui convenait. Il convenait de résister peu, puisqu'ils étaient dans l'ombre, seuls. Ce fut un doux nenni avec un doux sourire. Tout en refusant elle le suivit, longtemps l'aima.

Et c'est ainsi que près du cloître sa demeure, au quartier latin, la Muse à l'abandon rencontra un mauvais garnement qui devait la faire sortir, peut-être trop, de la banalité comme de la recherche, lui montrer maint pays, l'engager dans mainte aventure, et qui brusque et dégourd commença par chiffonner sa collerette pour tout compliment. Ce n'était pas le plus mauvais moyen de plaire.

Tant qu'elle vécut avec lui elle fut semblable à Margot et à Catherine ses commères : franche ribaude, bras nus, la gorge au vent, parlant sans métaphores : hardie à découvrir, et poétiquement quand même, à peu près tout ce qui se voile et à chanter ce que l'on aperçoit par un trou de mortaise à de certains moments :

Il n'est trésor que de vivre à son aise.

ETIENNE MAIGRE.

Le Roman de Sainte-Beuve

Documents inédits.

(SUITE)

La réponse de Victor Hugo fut touchante, et amena une réconciliation plâtrée. Les choses allèrent encore six mois cahin-caha, avec de nouvelles plaintes et de nouvelles récriminations mêlées de témoignages de tendresse. Au début de 1834, Victor Hugo dédicaçait un exemplaire de *Littérature et philosophie mêlées* :

A Sainte-Beuve, un ancien et fidèle ami (1).

VICTOR.

Et le 1er avril, par une lettre définitive, il prenait acte de la rupture dernière.

Que s'était-il passé ? On peut à peine le deviner par la lettre que voici de Sainte-Beuve. Quelqu'un lui a rapporté des paroles de Victor Hugo contre lui ; et il semble que Juliette Drouet — ou son nom simplement — ait été, je ne sais comment, mêlée à ces bavardages ; du moins c'est bien elle qui paraît pouvoir être cause de « scandale » dans le « temple » de Hugo.

A M. Victor Hugo, à Paris (2).

« Ce dimanche.

« Je dois à ma loyauté de vous dire que je n'accepte pas

(1) Catalogue Damascène.
(2) Inédite. Des archives de M. de Lovenjoul.

du tout l'espèce d'explication que vous supposez à ma dernière lettre. Je sais ce que je puis croire ou ne pas croire de la conversation qui m'a été rapportée, et qu'une personne, outre encore celle qui était dans l'appartement avec vous, a entendue, la porte étant peu épaisse, et votre voix plus forte que vous ne pensiez.

« Au reste, nous en demeurerons là, je vous en prie. C'est trop parler, je ne dis pas comme vous de personnes indignes, mais d'un sujet indigne. Faites-nous de belles poésies, et je tâcherai de faire de consciencieux articles ; revenez à votre œuvre comme moi à mon métier. Je n'ai pas de temple et ne méprise personne. Vous avez un temple ; évitez-y tout scandale.

« SAINTE-BEUVE. »

C'était fini. — Et comme rien ne finit dans la vie, il y eut encore des relations entre Victor Hugo et Sainte-Beuve (1). Le critique demanda au poète un billet pour entendre son discours de réception à l'Académie. Il l'obtint ; il remercia. Puis survint un nouveau refroidissement. Quelques années après, Sainte-Beuve alla quémander la voix et l'appui de Victor Hugo ; il obtint l'une et l'autre, et le hasard voulut que Victor Hugo lui-même eût à le recevoir à l'Académie. J'ai eu sous les yeux — je ne sais plus d'où elle était tirée — la copie d'une lettre, très déférente, où Sainte-Beuve annonçait que son discours était prêt et exprimait le désir d'être reçu dans le courant de décembre (novembre 1844). La cérémonie n'eut lieu que le 25 février 1845. On sait qu'elle se passa très dignement, et qu'après les discours il y eut de part et d'autre des remerciements échangés. La dernière lettre de Sainte-Beuve à Victor Hugo que je connaisse est la suivante ; il

(1) Dans le catalogue de la Bibliothèque de Sainte-Beuve, *Angelo* est indiqué comme « envoi d'auteur à M. Sainte-Beuve ». C'est, j'imagine, un envoi du libraire.

le remercie de lui avoir donné sa voix pour une commission littéraire :

« Ce 19 février (1).

« Je ne vous ai pas pu remercier hier de votre vote *ami ;* permettez que je le fasse aujourd'hui ; je tâcherai, en entrant à la commission, d'y porter quelque chose de ce que vous avez désiré ; je ne pourrai guère y être un peu spécial que sur les choses du XVIe et de la fin du XVe siècle. Mais je ferai en sorte de relire ou de lire dans ce but bon nombre d'auteurs de cette époque.

« Mille remerciements encore et croyez-moi votre très obligé confrère.

« SAINTE-BEUVE. »

En revanche, les relations subsistèrent jusqu'à la fin entre Mme Hugo et Sainte-Beuve. M. Simon a cité ou résumé les lettres des deux correspondants. Je ne sais pourquoi il passe sous silence les deux lettres de Mme Hugo, écrites d'Auteuil en avril et mai d'une année que M. Biré et moi croyons être 1864. M. Simon affirme au contraire que Mme Hugo n'est venue à Paris cette année-là qu'en automne. Quoi qu'il soit de cette difficulté, je profite de l'occasion pour reproduire *in extenso* la première, dont la partie centrale est seule connue. Sainte-Beuve a écrit au coin : *Lettre de Mme Victor Hugo qui me demandait à lire mon article sur Alfred de Vigny.*

« 9 avril,

« 23, rue du Débarcadère (Auteuil).

« Je vous aurais remercié plus tôt, cher ami, des renseignements que vous m'avez envoyés sur M. Dupaty, sans

(1) Inédite, des archives Lovenjonl.

mes yeux très fatigués par cette chaleur et qu'il me faut ménager. J'ai pourtant un peu travaillé, ces derniers temps, à la *suite de mes mémoires*, et j'ai utilisé les notes que j'avais apportées de Guernesey. Pour occuper mon esprit, je voudrais écrire quelque chose sur Alfred de Vigny. Cette chose m'aiderait à compléter un petit livre *dédié aux morts* que j'ai commencé avant l'exil. Vous avez parlé, m'a-t-on raconté, d'Alfred de Vigny. Je voudrais savoir ce que vous en dites. La critique littéraire, à laquelle je n'entends rien et que vous avez tous les droits d'aborder, n'entre pas dans mon cadre ; mais je trouverai dans ce que vous avez écrit des faits, des dates et une appréciation générale de l'homme qui me serviront, — et puis, je vous lirai. Ayez donc la bonne grâce, si cela est possible, de m'envoyer votre feuilleton. Ce sera une nouvelle obligeance qui s'ajoutera à celles que vous avez déjà eues pour moi. »

Mais ces relations ultérieures de Sainte-Beuve avec le ménage Hugo, M. Simon les a rejetées dans un appendice : peut-être à tort, car il eût pu trouver là, semble-t-il, certains arguments pour sa thèse. En revanche il termine son livre proprement dit par une discussion, une argumentation, — disons le mot, un plaidoyer — sur lequel on peut discuter. La question, à l'heure actuelle, n'est pas de savoir s'il a tort ou raison de soutenir l'opinion qu'il défend, mais s'il la soutient par des preuves assez solides.

Sainte-Beuve a fait à Guttinguer et à George Sand des confidences gênantes. Qu'à cela ne tienne : M. Simon déclare tout net que ce sont de pures vanteries. Je le veux bien, mais la preuve ? Il n'y en a pas d'autres que cette affirmation. Or elle est bien téméraire. M. Simon ne songe pas que Guttinguer au moins, étant lié avec les Hugo, pouvait contrôler dans une certaine mesure les récits de Sainte-Beuve : s'il n'y avait rien eu *du tout* ne l'aurait-il pas vite deviné ? Il ne songe pas que Guttinguer a été chargé

de retirer à la poste restante une lettre de Mme Hugo. — M. Faguet lui avait jadis adressé cette objection : Mais les notes du *Journal inédit*, ces notes que Sainte-Beuve écrivait pour lui seul, étaient-ce des vanteries aussi ? A cela point de réponse. — Et je demanderai à mon tour : Mais cette épître écrite sur la lettre de Lamemais, était-ce une vanterie aussi ? Et je ne vois pas ce qu'on pourra répondre. — Puisqu'il est certain qu'à une époque de sa vie Mme Hugo a été touchée par l'amour de Sainte-Beuve, qu'elle a correspondu avec lui, qu'elle a accordé des rendez-vous, M. Simon n'eût-il pas été sur un meilleur terrain en faisant porter la discussion sur la *nature* des succès dont se vante Sainte-Beuve et non sur leur *réalité* ? Cet amour que Sainte-Beuve se vante d'avoir inspiré, était-il autre chose qu'un amour de tête, éthéré, idéal ? Ces rendez-vous dont il triomphe, étaient-ils autre chose que des promenades romanesques, sentimentales, dangereuses si l'on veut, mais en fin de compte matériellement innocentes ? Voilà ce qu'il pourrait demander, et je ne vois pas ce qu'on lui répondrait avec preuves à l'appui.

Mme Hugo a-t-elle eu des rendez-vous avec Sainte-Beuve en 1831 ? — Je n'en sais rien. Le *Livre d'amour* l'affirme, mais ce n'est pas une preuve. M. Simon, lui, nie pour deux raisons. Première raison : l'aveu de Sainte-Beuve à Fontaney. — On a vu ce qu'il en fallait penser. Deuxième raison : en 1831, sauf trois mois, il n'y a pas de lettres de Mme Hugo : « Il eût fallu qu'elle lui écrivît pour donner ou accepter des rendez-vous. » — Le bel argument ! D'abord les lettres (ces premières lettres, plus craintives) auraient pu être brûlées comme l'affirme le *Livre d'amour*. Puis ne peut-on donner ou accepter des rendez-vous sans écrire ? et les domestiques soudoyés ? et les amis complaisants à la Guttinguer ? et cette fameuse tante ? Si Mme Hugo a eu avec Sainte-Beuve l'explication décisive que suppose M. Simon, l'a-t-elle donc eue en présence de

son mari ? Evidemment non. Eh bien, pour les autres rendez-vous (s'ils existent), elle aura fait comme pour celui-là (s'il existe). Au lieu de nier aussi hardiment et par des raisons aussi discutables, M. Simon ne ferait-il pas mieux de demander leurs preuves à ceux qui affirment ? Lesquelles pourraient-ils lui offrir, en dehors de celles qu'ils tireraient du *Livre d'amour* ? et le *Livre d'amour* est suspect.

Mme Hugo a-t-elle eu des rendez-vous avec Sainte-Beuve en 1832 ? — Je n'en sais rien. Dans la *Revue de Paris*, M. Simon croyait cela vraisemblable : « Il paraît vraisemblable qu'en 1832, suppliée par lui, elle consentit à le voir au dehors. » Dans *le Roman de Sainte-Beuve* il revient sur cette concession. Il a sans doute des raisons très fortes ? Les voici : « Pour 1832 Sainte-Beuve, nous le répétons, aurait-il pris tant de soins, aurait-il fait tant d'efforts auprès de Victor Hugo dans le seul but de faire lever son exil et de rentrer dans la maison d'Adèle, s'il avait eu facilité, ou au moins possibilité de la voir au dehors ? » (P. 241.) Si après cela vous n'êtes pas convaincu !... Encore une fois, au lieu de s'obstiner à nier, à grands frais de psychologie, pourquoi M. Simon ne se borne-t-il pas à demander ses preuves — de vraies preuves — à l'accusateur ? il n'en a point.

Le plus fâcheux de l'affaire, c'est que, pour 1833, M. Simon ne trouve plus de raisons : il est obligé d'admettre l'existenee de ces rendez-vous. Il lui faut alors discuter de quelle nature ils ont été, et l'on arrive à cette discussion mal influencé par le parti pris qu'ont révélé les premières.

Là encore M. Simon argumente. Premier argument : *Volupté* est l'histoire de Sainte-Beuve (voir Maréchal, *la Clef de Volupté*) ; or Mme de Couaën est innocente ; donc, de l'aveu de Sainte-Beuve, Mme Hugo est innocente. — C'est oublier que *Volupté* est un roman et que les faits réels

qui sont au fond ont pu et ont dû être transformés ; qu'il a été écrit avant la rupture complète de Victor Hugo avec Sainte-Beuve, pour être publié sous les yeux de Hugo, en 1834 ; que Sainte-Beuve savait — il l'a dit expressément — que tout y serait « épié ». Dans ces conditions, tirer argument de ce que l'héroïne n'est pas coupable, ce n'est pas décisif. — Deuxième argument : le *Livre d'amour* se compose de deux parties bien distinctes : l'une, de 1832-33, sincère et chaste ; l'autre, de 1837, mensongère et sensuelle. Il ne faut croire que la première partie. — Mais je voudrais d'abord qu'on m'eût démontré l'existence de ces deux parties et qu'on m'eût prouvé qu'elles appartiennent à deux époques vraiment différentes. M. Simon dit : Les pièces de 1832 ont un ton plus aisé et un accent sincèrement ému qui les renouent aux *Consolations* ; celles de 1837 une forme laborieuse et obscure qui les rattache aux *Pensées d'août* (p. 249 et 275). J'attends l'étude méthodique qui, sur des preuves aussi subjectives et fuyantes, aura solidement établi cette démonstration : jusque-là, je ne suis pas convaincu. M. Simon dit encore (p. 270) : Les premières pièces, ce sont celles qui ont été publiées en 1861 à la suite de *Joseph Delorme :* elles sont chastes et ne nomment personne ; les dernières sont celles que Sainte-Beuve n'a point publiées en 1861 : elles sont sensuelles et calomniatrices. Oui, certaines pièces ont été publiables et publiées en 1861, d'autres non publiables et non publiées à la même date. Cela prouve-t-il que les dernières n'existassent point alors ? Aucun de ceux qui ont étudié le *Livre d'amour* en lui-même, au seul point de vue littéraire et sans parti pris, n'a fait la découverte que M. Simon se flatte d'avoir faite. M. Simon lui-même n'a fait cette découverte que depuis ses propres articles de la *Revue de Paris* et peut-être même depuis que M. Faguet lui a solidement démontré qu'il était inadmissible que le *Livre d'amour* fût d'un bout à l'autre un mensonge. Tout cela est peu fait pour que l'on

accepte aveuglément les dires de l'avocat de Mme Hugo.

Ici encore pourquoi a-t-il quitté la position excellente, inexpugnable, de pur défenseur ? Pourquoi, au lieu de renverser les rôles, ne les a-t-il pas laissés tels qu'ils doivent être, la charge de l'accusateur étant de faire la preuve. Mme Hugo a accordé des rendez-vous à Sainte-Beuve, aurait-il pu dire ; tout le monde est d'accord, le *Livre d'amour* lui-même assure qu'ils ont été innocents ; prouvez-moi qu'ils ont changé de caractère ; prouvez-moi que, quand ils ont cessé, ce n'est pas précisément quand Mme Hugo a vu Sainte-Beuve tenter de sortir du respect qu'il avait promis ? Or quelles preuves aurait-on à lui fournir hors celles qu'offre le *Livre d'amour* et qui par là même sont irrecevables ?

Mais M. Simon n'est point las de cette discussion dangereuse. Quand se placerait, demande-t-il, la prétendue chute de Mme Hugo ? « On serait tenté de croire que ce pourrait être en 1833, lorsqu'elle fut informée de la liaison de Victor Hugo et de Juliette. » (P. 252.) Et il répond en affirmant que cela n'est pas. Mais pour quelle raison ? Il invoque les vers de Hugo, *Date lilia ;* mais ces vers, parus en 1835, sont datés du 16 octobre 1834, et il s'agit de 1833. Il invoque des lettres tendres de Mme Hugo à son mari ; mais ces lettres sont de 1835, et il s'agit de 1833. Ce sont encore des arguments à côté. Pourquoi M. Simon ne se borne-t-il pas à dire : Nous savons que Mme Hugo a été trahie d'autres fois ; qu'elle a pardonné et pardonné sur-le-champ, sans avoir l'idée de se venger ni de son mari ni de la complice : prouvez-moi que cette fois-ci elle a voulu se venger ? Qui le lui prouverait ?

Voyez encore à la page 261. M. Simon explique que Mme Hugo fut froissée, profondément affligée de l'article sur les *Chants du crépuscule* (novembre 1835) : « Ce n'était plus là le Sainte-Beuve de 1830, le Sainte-Beuve des *Consolations*. Elle jugeait la petitesse de celui qu'elle avait aimé,

qu'elle aimait encore. [Mais je n'en sais rien : pourquoi M. Simon fait-il sans qu'on le lui demande des concessions aussi graves ?] Quelque chose s'était rompu dans l'union de leurs âmes, et, dans ces chaînes-là, quand un anneau se défait, les autres suivent. Elle dut faire doucement des reproches à Sainte-Beuve de la faute qu'il avait commise et se montra sans doute avec lui plus froide et moins expressive. Elle en prit une teinte de mélancolie : sa vie de cœur était-elle finie ? » C'est intéressant cela. On est enchanté quand M. Simon ajoute : « Nous ne faisons point là de vaines conjectures » et promet d'apporter ses preuves. Mais ces preuves, ce sont des lettres de 1836 (et non de 1835), d'où il ressort que Mme Hugo, en 1836, était indulgente et mélancolique. Que cette mélancolie lui vînt de l'article sur les *Chants du crépuscule* ou même de la conduite de Sainte-Beuve en général, c'est une chose dont il n'y a pas trace. Et les explications de M. Simon restent des conjectures gratuites.

Quoi qu'il soit de tout cela, Mme Hugo rompit avec Sainte-Beuve en 1837. M. Simon aurait peut-être pu citer ici ce fragment significatif d'une lettre de Hugo à Pavie : 28 novembre 1837.. : « Et puis quel ami est meilleur que vous ? Nous disons cela bien souvent, les soirs d'hiver, ma femme et moi, *en songeant à tant de faux visages qui nous ont trahis*. C'est une bonne et noble chose qu'un ami comme vous. »

Arrivons enfin au chapitre sur le *Livre d'amour*. C'est là que doit trouver place la discussion essentielle. Plus que jamais M. Simon se montre ici avocat dangereux, et de tout ce chapitre ressort un scabreux dilemme. Si on l'en croit, il faut, ou bien admettre la sincérité du *Livre d'amour* et que Mme Hugo fut coupable, ou bien admettre que Sainte-Beuve, froidement, de parti pris, à tête reposée, « résolut d'ajouter aux premières et discrètes élégies, des pièces — huit ou dix, il n'y en a pas davantage — où il

l'appellerait par son nom, où il la désignerait nettement, brutalement, par des faits notoires de son entourage et de sa vie. Elle l'avait abandonné, il la punirait en la calomniant.» (P. 271.) — Cela est par trop incroyable. M. Simon ne se rend donc pas compte que — en l'absence de preuves décisives — on admettra plutôt la fragilité d'une femme qu'une machination aussi noire et aussi mélodramatique ? Au lieu d'opposer à l'hypothèse de la chute de Mme Hugo une autre hypothèse, au moins croyable, il s'en va chercher la plus inadmissible de toutes !

Et ceci s'aggrave encore de toute la discussion qui suit, discussion qui révèle un parti pris vraiment choquant. — M. Simon reproche à Sainte-Beuve d'avoir dans la pièce *A la petite Ad.*, insinué qu'il était le véritable père de sa filleule. Et naturellement il s'indigne. — Relisons donc cette pièce.

Sainte-Beuve y salue l'« enfant délicieux », et il la nomme

> *dernier-né des époux* dont j'ai rompu la joie.

Si elle est le dernier-né *des époux*, elle n'est pas sa fille. — Sa vue l'attendrit, car sur son front sont comme gravés à son insu

> Pour ta mère et pour moi tant d'ardents météores,
> Tant d'orages pressés et tant d'événements.
> ... Pour nous tu souffris
> *et* dus à nos chagrins tes sucs presque taris
> Et restas longtemps pâle. »

Ainsi donc l'enfant a été victime de la passion de sa mère et de son parrain ; leurs chagrins l'ont marquée dès avant sa naissance, mais sa naissance même n'est nullement rattachée à cette passion. — Sainte-Beuve continue :

> Enfant qu'avec mystère
> Il me faut apporter comme un fruit adultère.

Est-ce « comme un fruit adultère que tu es », ou « comme si tu étais un fruit adultère » ? Le vers suivant nous tire immédiatement de peine :

> Oh ! sois le bienvenu, *chaste fruit*, noble sang.

Si elle est un « chaste fruit », elle n'est pas un « fruit adultère » : elle est la fille d'Hugo. — Plus loin :

> Toi seule, enfant sacré, me rattaches à Lui ;
> Par toi, je l'aime encore, et toute ombre de haine
> S'efface au souvenir que ta présence amène.

Si la petite Adèle n'était pas la fille de Victor Hugo, comment rattacherait-elle Sainte-Beuve à lui ? Si Sainte-Beuve était le père de la petite Adèle, comment aimerait-il par elle celui qui, au nom d'une fiction légale, jouirait de l'enfant et de ses caresses, et lui interdirait de revoir son vrai père ? — Sainte-Beuve la compare à sa sœur Léopoldine : Léopoldine est belle ; elle a l'air noble, la dignité d'une infante, la lèvre fière,

> Mais c'est Lui, surtout Lui, que sa lèvre rappelle,
> Ce dédain, à demi sous la grâce aiguisé,
> Dit assez l'âpre veine où son sein fut puisé...
> Or toi, venue après, et quand pâlit la flamme,
> Quand ta mère, à son tour déployant sa belle âme,
> Tempérait dans son sein les fureurs du lion ;
> Quand moi-même, apparu sur un vague rayon,
> Comme un astre plus doux aux heures avancées,
> Je nageais chaque soir en ses tièdes pensées,
> Oh ! toi venue alors, enfant, toi, je te vois
> Pure et tenant pourtant quelque chose de moi.

Pesons bien les termes de ce couplet, puisque c'est là que l'on voit la prétendue revendication de paternité. Donc la petite Adèle ressemble moins que Léopoldine à Victor

Hugo. Pourquoi ? Parce que, quand elle est venue, la flamme de la mère pour le mari avait « pâli » et que, moins passive maintenant (« à son tour déployant sa belle âme »), elle « tempérait dans son sein », dans l'enfant qu'elle portait, l'influence paternelle. Où voit-on trace d'adultère en tout cela ? La petite Adèle tient quelque chose de Sainte-Beuve. Pourquoi ? Parce que, pendant que sa mère la portait, Sainte-Beuve « apparu sur un vague rayon... nageait chaque soir en ses tièdes pensées ». Où voit-on trace d'adultère en tout cela ? Comment M. Simon peut-il dire que « cela laisse entrevoir un partage » ? Au contraire, Sainte-Beuve dit expressément qu'il a occupé les pensées de son amie, mais cela seulement. Le dernier vers alors se comprend de soi :

Pure et tenant *pourtant* quelque chose de moi.

Il ne peut pas s'agir de la pureté personnelle d'une enfant de vingt mois : l'innocence personnelle d'un enfant naturel ou adultérin n'a pas besoin d'être affirmée et d'ailleurs ne s'oppose nullement à ce que cet enfant ait un père illégitime et lui ressemble. Il s'agit donc de la pureté de son origine, de sa naissance : tu n'es pas née d'un adultère ; tu n'es pas ma fille, et *pourtant* tu me ressembles un peu.— Il y a là des obscurités de forme parce que Sainte-Beuve n'est pas bon poète ; le sens général est clair, et il est tout juste le contraire de celui qu'on lui reproche. N'a-t-on pas assez à lui reprocher sans inventer encore des griefs si mal fondés ?

A la même page, M. Simon lance une autre accusation contre Sainte-Beuve. L'auteur du *Livre d'amour* a écrit :

Enfant délicieux *que sa mère m'envoie...*
... Enfant qu'avec mystère,
Il me faut apporter *comme un fruit adultère.*

Or, dit M. Simon, cette pièce est datée du 22 août 1832, et l'on voit par une lettre de Sainte-Beuve datée de juillet 1832 que c'est Victor Hugo lui-même qui avait envoyé la petite fille à son parrain, pour qu'il inscrivît quelques vers sur un album. « Et il est *probable* que ce fut cette visite de l'enfant qui suggéra à Sainte-Beuve l'idée de la pièce *A la petite Ad.* Donc Sainte-Beuve est pris en flagrant délit de mensonge. » Sainte-Beuve serait pris en flagrant délit de mensonge s'il était *certain* que ce fût cette visite-là qui lui eût suggéré la pièce, et s'il était *certain* qu'il n'eût jamais reçu d'autre visite de l'enfant. C'est ce qu'il faudrait prouver. — Et puis, si la pièce a été inspirée par cette visite, elle est donc bien du 22 août 1832? Mais M. Simon oublie que, selon lui, elle datait de 1837. A cinq ans de distance, voulant écrire une pièce diffamatoire et mensongère, Sainte-Beuve a le scrupule incompréhensible et maladroit de la rattacher précisément à une visite réelle, *dont on peut aisément rétablir le véritable caractère ?* Lui qui livre à Hugo un duel fourré, qui garde ses lettres précieusement, il doit bien penser que l'adversaire garde les siennes, et il s'expose à ce qu'on lui dise : Vous avez menti ; voilà votre lettre qui rétablit les faits.

Autres chicanes qui ne prouvent rien : Sainte-Beuve a écrit :

> Mon visage assidu, *délices de tes yeux!*

il a écrit :

> Est-ce moi dont...
> Serrant sur tes genoux *le front trop défleuri,*
> Tu murmurais : « C'est lui! *c'est le trésor chéri.* »

Cela est ridicule, c'est entendu. Mais il ne s'agit pas de prouver que Sainte-Beuve est ridicule ; il s'agit de prouver qu'il ment. Les Adonis aux cheveux bouclés ne sont pas

les seuls qui furent appelés « trésor », et je me suis laissé dire que Mirabeau était fort laid : il a pourtant été « les délices des yeux » de Sophie — et de plusieurs autres.

Un peu plus loin, M. Simon discute la fameuse déclaration de Sainte-Beuve : « Ces vers d'amour ont été faits, de l'aveu des deux êtres intéressés, pour consacrer le souvenir de leur lien. » (P. 277.) — Au lieu de la rejeter purement et simplement (pourquoi pas, puisque Sainte-Beuve est un « menteur » et un « calomniateur » ?) il l'interprète arbitrairement en faveur de sa thèse : Mme Hugo aurait connu et approuvé la première partie, la partie innocente du *Livre d'amour ;* elle n'aurait pas connu la seconde partie. « A quel homme ayant le sens commun, à quelle femme ayant le sens moral, Sainte-Beuve espérait-il faire accroire que Mme V. Hugo... aurait pu vouloir un instant éterniser la mémoire de sa chute et consentir à se voir célébrer devant l'avenir dans ces vers parfois ridicules, elle à qui sont dédiés les vers de *Date lilia ?* » — C'est encore répondre à côté. L'objection serait valable si Sainte-Beuve disait que ces vers « ont été *imprimés* de l'aveu des deux êtres intéressés », et alors elle serait forte. Il dit seulement qu'ils ont été « faits », et cela n'est plus invraisemblable : Mme Hugo (dans le cas où elle eût aimé Sainte-Beuve jusqu'à la faute) aurait fort bien pu agréer ces vers, y voir une consécration de leur liaison, un souvenir précieux pour eux-mêmes, — mais ne pas les croire destinés tels quels à la publicité (1).

Enfin, à propos des lettres de Mme Hugo à Sainte-Beuve, M. Simon fait un récit assez curieux. Ces lettres, dit-il, sont, à ce qu'on nous rapporte, au nombre de trois ou quatre cents. Sur un tel nombre, il y en aura bien quel-

(1) Un détail que je néglige. M. Simon croit (p. 281) qu'Hortense Allart n'a prodigué à Sainte-Beuve « d'autres faveurs que de vaines louanges ». — Voir la pièce *A Hortense, avec un Marc-Aurèle qu'elle m'avait demandé.*

ques-unes où se trouve la preuve indiscutable, et celles-là, Sainte-Beuve les aura conservées pieusement. « Eh bien, non! toutes ces lettres, ces trois ou quatre cents lettres, Sainte-Beuve les traite fort négligemment. Dans ses premières instructions testamentaires à Juste Olivier, il lui dit qu'il « pourra les détruire ». Plus tard, il ordonne qu'après sa mort elles soient remises à son ami Paul Chéron, en bloc, sans réserves, avec cette simple indication : — Il en fera ce qu'il voudra — et cette seule interdiction : On n'en livrera rien à aucun membre ou ami de la famille de Mme Victor Hugo. » Et cela, ajoute M. Simon, parce que Sainte-Beuve espérait bien qu'elles seraient détruites et, une fois détruites, laisseraient tout supposer. Or on sait ce qu'elles sont devenues : le docteur Chéron « trouve le dépôt quelque peu embarrassant ». Après avoir consulté quelques amis, on jugea inutile de garder les traces de l'intimité tendre que Mme Hugo avait entretenue en secret avec Sainte-Beuve. Et on les brûla.

Ce récit et cette discussion soulèvent bien des objections ou bien des questions.

D'abord y avait-il vraiment trois à quatre cents lettres? Mais c'est énorme, cela ; et c'est énorme surtout si l'on songe qu'il y eut dans les relations de Sainte-Beuve avec Mme Hugo bien des années de refroidissement ou même d'interruption totale. Trois à quatre cents lettres? Mais alors, de 1830 à 1837, elle lui écrivit avec une régularité, avec une fréquence, avec une fidélité extraordinaires — et compromettantes. M. Simon accepte sans discuter ce nombre surprenant, parce que, à cette page, cela rend plus frappant son raisonnement : « Parmi ces trois ou quatre cents lettres... il y en aura bien une dizaine, il y en aura bien trois ou quatre, il y en aura bien une » où nous trouverons la preuve ; mais ne voit-il pas que cela compromet un peu toute sa thèse?

Sainte-Beuve, ajoute-t-il, les traite « fort négligemment ».

— Voyons. Son testament de 1843 dit : « Il (l'exécuteur testamentaire) trouverait une petite cassette de bois jaune ; en l'ouvrant, il y trouverait des paquets de lettres cachetées et autres pièces qu'il pourrait ou détruire ou garder soigneusement en s'assurant que le *secret absolu* de ces papiers soit gardé. » Y a-t-il là tant de négligence? D'abord Sainte-Beuve les a gardées bien pieusement, ces lettres : elles lui étaient donc personnellement précieuses. Ensuite, il n'y avait pas eu de polémique à propos du *Livre d'amour*, encore à peu près secret. Sainte-Beuve pensait qu'il serait publié bien plus tard, à une époque où la question n'intéresserait plus grand monde. N'ayant pas eu à défendre sa véracité, il ne voyait dans ces lettres que des souvenirs et non des arguments. Si on les conserve, il réclame instamment le *secret absolu*. Où voit-on encore là de la négligence? Et enfin la perfide espérance que lui prête M. Simon est inadmissible : si ces lettres sont brûlées, qu'en pourra-t-on conclure? Sainte-Beuve n'a pas même dit de qui elles étaient ni qu'elles eussent le moindre rapport avec le *Livre d'amour*.

Mais à Chéron elles ont été remises en bloc, sans réserves, avec la liberté d'en faire ce qu'il voudrait. — Voilà qui serait en effet assez probant. Mais cela ne s'accorde pas du tout avec les dires de M. Troubat. Le secrétaire et héritier de Sainte-Beuve nous affirme au contraire que Chéron devait « garder le dépôt précieusement » ; que le critique l'avait chargé de s'en servir « pour défendre sa mémoire au besoin »; que s'il les lui donnait, c'était parce que Chéron les pouvait mettre en sûreté à la campagne, loin des bouleversements et des démolitions de Paris. Voilà des affirmations qu'il faut d'abord démontrer fausses avant de pouvoir affirmer à son tour la « négligence » de Sainte-Beuve.

Et puis, qu'est-ce que c'est que ce dépositaire qui trouve un dépôt « quelque peu embarrassant » et prend sur lui

de le détruire? Sa veuve n'admet point cela. Elle déclare publiquement qu'il a brûlé les lettres (toutes ou presque toutes) « sur les instances des parents de la famille de Victor Hugo ». — Encore une affirmation, et une affirmation grave à réfuter. M. Simon n'a pas le droit de passer sous silence de telles difficultés : prétérition n'est pas argument.

Nous devons donc, jusqu'à preuve du contraire, croire que Sainte-Beuve a tenu à la conservation de ces lettres et qu'il n'a pas fait ce calcul machiavélique d'en préparer la destruction en affectant de les vouloir sauver.

Ainsi s'écroulent ou — qui pis est — se retournent contre sa thèse bien des arguments qu'apporte M. Simon. Faut-il donc passer condamnation et, sur la foi de Sainte-Beuve, admettre que Mme Hugo fut sa maîtresse ? C'est une autre question.

Si j'avais à défendre la mémoire de Mme Hugo, voilà, me semble-t-il, comme je raisonnerais. D'abord, en dehors des affirmations du *Livre d'amour*, aucun des faits véritablement établis ne prouve sa culpabilité. Oui, elle a eu avec Sainte-Beuve une correspondance intime et secrète ; oui, elle a eu avec lui des rendez-vous cachés. Mais il faut tenir compte du milieu romantique où elle a vécu : elle a entendu célébrer l'amour pur, l'amour chaste, l'amour éthéré, les ardeurs spirituelles et idéales ; c'est une erreur à elle d'y avoir cru et de les avoir voulu réaliser : ce n'est qu'une erreur. Mais il faut tenir compte de l'étroite liaison que son mari et elle avaient entretenue avec Sainte-Beuve ; il était un frère pour eux deux ; c'est une naïveté à elle d'avoir imaginé prolonger et faire renaître cette union des âmes et ces tendresses fraternelles : ce n'est qu'une naïveté. Mais il faut tenir compte de la révolte que lui ont inspirée à la fois et la jalousie et l'infidélité de son mari : elle était traitée comme une coupable, sans l'être, par Victor Hugo qui, lui, était coupable ; elle avait besoin de consolations ; un sentiment de justice l'entraînait à

consoler à son tour un ami injustement exilé : c'est une imprudence à elle de s'être cachée pour se confier à lui et recevoir ses confidences : ce n'est qu'une imprudence. D'autre part, tout le monde la dit spontanée, rêveuse, distraite, étourdie (ceux qui ne l'aiment pas disent volontiers « gaffeuse ») : était-elle alors femme à mener si longtemps, sans se trahir, une intrigue secrète, et cela quand un jaloux épiait à chaque instant ses paroles, ses silences, ses rougeurs ou ses gestes ? Tout le monde la dit bourgeoise dans ses allures et ses idées, fort soucieuse du qu'en dira-t-on et des convenances : aurait-elle eu le cynisme jusqu'à la fin de ses jours de parler à son mari de son amant; de lui rapporter les services, les menues complaisances de cet amant : de lui demander même d'écrire à cet amant pour l'en remercier ; en un mot d'essayer ouvertement de les réconcilier? Enfin, quoi qu'on dise, il paraît impossible qu'elle n'ait jamais entendu parler de ce *libelle* qu'on connaissait autour d'elle. Innocente et se sachant calomniée, coupable et se sachant dénoncée, dans l'un et l'autre cas, elle n'aurait guère pu pardonner à Sainte-Beuve; elle ne l'aurait même pas dû pour sa propre justification,— *à moins que ce* Livre d'amour *ne lui ait été présenté d'une certaine façon par Sainte-Beuve.*

Sainte-Beuve a composé le *Livre d'amour* au fur et à mesure des événements. M. Faguet a bien montré que c'est un *journal*. Mais le poète n'aura pas seulement noté dans ce journal les paroles et les faits : il y aura noté ses désirs, ses espérances, ses rêves, et ce qu'il envoyait à son amie, ce n'était pas seulement le récit de ce qui s'était passé, c'était encore — pour l'émouvoir ? pour la tenter ? — le récit de ce qui se serait passé si elle avait exaucé ses vœux. Pour lui, c'était une façon de demander ; pour elle, c'était un roman passionné qu'elle n'était pas fâchée d'inspirer... Que lui importaient, dès lors, les inexactitudes ! c'était pour eux seuls. Et quand, plus tard, elle a su qu'il

avait publié ses vers, elle a dû croire, elle a cru, qu'il avait — en changeant dix vers, vingt vers — enlevé tous les noms propres et les détails de nature à la faire reconnaître. Ainsi s'expliqueraient son indulgence et sa persistante amitié.

Mais lui alors, pourquoi n'a-t-il pas fait ces changements? Par « impudeur lyrique », dit M. Lanson. Soit, à condition qu'on ajoute (et je sais que telle est la pensée de M. Lanson) par impudeur lyrique combinée avec la passion de la réalité : car les autres lyriques, — même Catulle, même Musset, — dans leurs œuvres *destinées au public*, n'ont point trahi ouvertement le nom de leur maîtresse. En un mot, ce serait par vanité d'homme de lettres et parce qu'un nom propre et ses détails précis donnaient littérairement à son poème quelque chose de plus vrai, de plus vécu. Quant aux conséquences que cela pouvait avoir pour la réputation de son amie, Sainte-Beuve n'y a pas même pensé. Qu'est-ce qu'un adultère, aux yeux de la postérité, pour ce célibataire? Et puis, tout au fond, il pensait bien que la beauté de ses vers couvrait, « honorait et blanchissait tout ». Louis XIV a-t-il jamais cru qu'une femme devrait être honteuse de lui avoir cédé ou même donné des bâtards? L'orgueil d'un poète romantique ne le cède pas à celui du grand roi.

Voilà par quels sophismes s'expliquerait la conduite de Sainte-Beuve. L'hypothèse de la calomnie voulue et préméditée est trop invraisemblable, car elle est trop abominable ; et s'efforcer, sans preuves, de la soutenir, c'est, par réaction, nous tenter d'en croire le « poète ». On me dira que cette hypothèse-ci n'excuse pas son action. Aussi bien je ne prétends pas l'excuser : je cherche seulement comment elle aura pu — *à ses yeux* — se justifier.

G. MICHAUT.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie

SIXIÈME ANNÉE N° 6 25 Juin 1907

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Leibniz l'Européen (1)

M. Jean Barusi, qui me semble un nom tout nouveau dans la littérature française, nous apporte, tout nourri « d'inédits » et d'inédits très intéressants, un gros et un bon livre sur Leibniz.

Ce n'est pas au Leibniz métaphysicien, ni au Leibniz jurisconsulte, ni au Leibniz mathématicien, ni au Leibniz historien, ni au Leibniz psychologue que M. Jean Barusi s'est attaché. C'est au Leibniz politique et politique actif, c'est au Leibniz poursuivant toute sa vie, à travers ses prodigieux travaux philosophiques, l'unification de l'Europe ; c'est au Leibniz qui fut, selon la très heureuse expression de M. Barusi, « un Européen ».

Leibniz, en effet, a cherché obstinément l'unification de l'Europe ; il a cherché obstinément à créer « la Chrétienté », la *Christianitas,* pour l'opposer à la barbarie, ou plutôt pour la mener à la conquête pacifique et à l'évangélisation de la barbarie.

(1) *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre,* par M. Barusi, chez Alcan.

Pour lui l'Europe moderne est le peuple de Dieu, comme les Juifs l'étaient dans l'antiquité ; et les autres parties du monde sont « les Gentils », qu'il s'agit de convertir, et toute dissension ou politique ou religieuse entre Européens est une guerre civile.

On voit combien Leibniz avait d'avenir dans l'esprit. Il en avait autant en politique générale qu'en philosophie, et le même homme qui, nonchalamment et comme en se jouant, inventait la théorie de l'Inconscient et disait : « Les perceptions remarquables viennent par degrés de celles qui sont trop petites pour être remarquées... et nous *savons* bien des choses auxquelles nous ne pensons guère... » ; ce même homme avait la conception nette des Etats-Unis d'Europe et la conception nette, aussi, du néo-moyen-âge, du néo-pouvoir spirituel universel, telle, ou à très peu près, qu'Auguste Comte l'a eue de nos jours.

Cette unification de l'Europe, Leibniz l'a cherchée d'abord *matériellement,* en se mettant en quête de la puissance matérielle qui pourrait unifier l'Europe par une hégémonie bien comprise, intelligente, pacifique et civilisatrice. C'est pour cela qu'il s'est tourné d'abord du côté de Louis XIV, le plus grand souverain, *la plus grande force européenne,* de l'époque. Il aurait voulu que Louis XIV conquît l'Egypte. Pourquoi ? Parce que c'était en Egypte qu'on pouvait le mieux, le plus sûrement et le plus efficacement, atteindre l'infidélité, le Turc ; parce que l'Egypte était la principale et en vérité l'unique ressource de l'Empire ottoman ; et parce que l'Egypte était la route des Indes et la porte de pénétration de l'Europe chez les infidèles, et qu'il fallait avant tout s'assurer de cette porte-là. Tout ce grand dessein sans cesse, du reste, repris par la France, quand la France avait et voulait avoir une force d'expansion, ce grand dessein, sans cesse repris, à un point de vue ou à un autre, partiellement ou complètement, c'est Leibniz qui l'a conçu le pre-

mier dans toute sa grandeur, dans toute sa plénitude, dans tout son sens philosophique et, pour ainsi parler, dans tout son sens d'*histoire universelle*.

Il ne réussit pas de ce côté-là et il se tourna un peu plus tard du côté de Pierre le Grand. Ce qu'il voyait de ce côté-là, ce n'était pas, sans doute, l'unité de l'Europe ; mais c'était un acheminement vers l'unité de l'Europe du Nord, unité qui était elle-même une préface de l'unité européenne. Ce qu'il voyait de ce côté-là, c'était encore, non seulement un nouveau boulevard de la chrétienté s'élevant et se cimentant ; mais une force d'agression et de pénétration dans le monde infidèle. Une Russie forte, c'était le coin que, le moment venu, l'Europe pourrait pousser dans la masse des peuples asiatiques. Donc pour Leibniz, quoiqu'il fût Saxon, mais parce qu'il était Européen, la Russie était, comme pour un Russe, la « sainte Russie ».

Il réussit de ce côté-là autant qu'il pouvait se flatter de réussir; il fut extrêmement bien vu de Pierre Ier ; il lui donna tout un plan, très curieux, dans le détail duquel je n'ai pas le loisir d'entrer, et que M. Barusi expose très bien, d'éducation et d'instruction nationale ; il fut pour beaucoup dans l'effort et dans l'essor de la Russie de Pierre Ier vers la civilisation.

A quelle autre puissance européenne Leibniz s'adressa-t-il encore ? Vous le savez. A une puissance énorme, de qui, du premier coup d'œil, Leibniz avait mesuré les forces : à la Compagnie de Jésus. Certes, Leibniz, protestant, tout compte fait, n'avait pas pour les jésuites une naturelle tendresse d'âme ; certes il connaissait leurs points faibles ; et certes, lui, du reste grand admirateur de Pascal et c'est un des plus précieux inédits de M. Barusi qu'un commentaire de Leibniz sur « les deux infinis » de Pascal, a des mots et même des pages très rigoureuses sur la morale latitudinaire des jésuites ; mais encore, d'abord, il

était frappé ou il a dû l'être du « libéralisme » et de la largeur d'idées des jésuites sur certains points, de cet esprit de tolérance qui avait poussé certains jésuites à déclarer sauvées jusqu'aux âmes païennes aimant Dieu, qui avait conduit Bourdaloue à dire avec tant d'éloquence : « Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant et qu'un Dieu mort y paraît les bras étendus et le côté percé d'une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous... Je dis tous, et c'est ce que je ne puis trop vous redire, afin que nul ne l'ignore, car malheur à moi si, par une erreur insoutenable et contre tous les témoignages des saintes Ecritures, j'entreprenais de prescrire des bornes aux mérites et à la reconnaissance du Sauveur » ; — ensuite Leibniz était frappé, et au cœur, de l'œuvre des missions évangéliques ; et, alors que ni les protestants d'Allemagne ni les protestants de Grande-Bretagne n'avaient de missionnaires, il était heureux, reconnaissant et ému de voir les jésuites exécuter ce grand dessein de pénétration de l'Europe chrétienne dans le monde infidèle, qui était sa pensée fixe et sa pensée maîtresse, et malgré toutes les divergences entre les jésuites et lui, il s'écriait dans le plus beau langage du monde : « Le dessein de porter la lumière de Jésus-Christ dans les pays éloignés est si beau que je n'y distingue pas ce qui nous distingue. »

Et ceci est encore un beau et précieux inédit.

Voilà, — j'abrège, — de quelles différentes manières Leibniz a poursuivi *matériellement* l'unification de l'Europe.

Il l'a poursuivie *spirituellement*, presque jusqu'à sa mort, par son grand dessein de la « Réunion ». Il s'agissait de la réunion des catholiques et des protestants de toute l'Europe. Le regretté à jamais M. Brunetière a assuré que l'idée fixe de Bossuet a été la grande affaire de la réunion. Il l'a prouvé ; car il prouvait tout ; mais la chose reste improbable. Il est vraiment plus assuré que l'affaire de la réunion a été la pensée fixe et la passion fixe de Leibniz.

Dès 1678, la correspondance de Leibniz avec Bossuet porte quelques traces — plus légères que ne le veut croire M. Barusi — de ce dessein secrètement caressé. A partir de 1691, la correspondance porte tout entière sur ce point, vive, pressante, obstinée, presque impérieuse, en tout respect, de la part de Leibniz ; condescendante, cordiale et même chaleureuse ; mais quelquefois un peu fuyante — c'est très bien prouvé par M. Barusi — de la part de Bossuet.

Les traits principaux de cette correspondance, ou plutôt les essentielles *positions* des deux interlocuteurs, me paraissent — sauf erreur, car ces matières sont où l'on glisse — celles-ci :

Du côté de Leibniz : esprit *catholique* décidé, net, énergique ; c'est-à-dire persuasion que la chrétienté doit être une, doit être universelle, et qu'elle sera une et universelle et indivisée et indivisible, ou qu'elle ne sera pas. Et il n'est rien de plus juste ; car c'est à la division de l'Eglise chrétienne que nous devons tous les progrès et du philosophisme et de la simple et sotte indifférence aussi bien philosophique que religieuse ; et la division de l'Eglise a porté des coups aussi forts au protestantisme qu'au catholicisme, et peut-être plus forts à celui-là qu'à celui-ci. Mais sur ce point Bossuet (qui ne s'y trompe pas) et Leibniz sont d'accord, et il serait difficile de dire lequel est le plus *catholique,* selon la définition qui précède, du catholique Bossuet et du protestant Leibniz.

Du côté de Leibniz encore, raisonnement qui est toujours le suivant et du reste conviction profonde qui est toujours ce qui suit : n'est-il pas vrai qu'entre les différents groupes catholiques il y a des divergences aussi grandes qu'entre catholiques et protestants, sinon plus grandes, et en vérité ce serait chose à examiner qu'entre protestants et catholiques, et par conséquent n'est-il pas vrai que tout protestant pourrait être reconnu et déclaré

catholique par l'Eglise de Rome tout aussi bien que tel catholique qui n'est pas du tout dans les sentiments de Mgr l'Evêque de Meaux ? Leibniz revient très souvent sur cet argument essentiellement réaliste ; très souvent il répète qu'il y a des jansénistes, des jésuites, des quiétistes, des gallicans, et qu'entre ces écoles se prolongent des discussions qui se rapportent à des points tout aussi graves que les matières dogmatiques qui séparent Rome des protestants. Et pourtant les controverses sur la grâce, sur la probabilité, sur l'amour de Dieu, sur le pouvoir du Pape, n'empêchent pas l'union ecclésiastique des jansénistes, des jésuites, des quiétistes et des gallicans.

Du côté de Bossuet, les positions essentielles étaient les suivantes, ou plutôt ce qui inspirait plus ses résistances intimes que sa discussion et ce qu'il disait peu, ou à mots couverts, mais ce à quoi il pensait sans cesse, étant ceci :

Le protestantisme, c'est beaucoup moins certaines idées particulières sur l'Eucharistie ou sur le nombre des sacrements, ou sur le mérite des œuvres ou ceux de la foi, que ce n'est *le sens propre*, c'est-à-dire cette idée chère à tout protestant que c'est lui-même, en sa conscience, qui est légitime interprète de la parole divine. Tout est là comme différence entre le protestant et le catholique, et voilà pourquoi Bossuet répétait sans cesse qu'il fallait, non pas que les protestants se réunissent d'abord et se soumissent ensuite ; mais qu'ils se soumissent d'abord et qu'ils se réunissent après ; et c'est précisément à cette soumission préalable qu'il ne croyait pas, jugeant que pour un protestant c'était l'abdication de sa personnalité même.

Il était peu sensible à l'argument de Leibniz : il y a des différences aussi profondes entre groupes catholiques qu'entre catholiques et protestants ; il y était peu sensible ; parce qu'il savait bien, et il avait quelque raison de le

savoir, que sans doute quiétistes, jansénistes, jésuites, ne s'entendaient point ; mais que tous convenaient et se réunissaient au moins en ceci qu'ils se soumettaient par avance au jugement définitif du Saint-Siège, résolution ferme qui fait de toute divergence, si profonde qu'elle soit, une simple discussion et un simple échange de vues ; tandis que tout protestant, à moins qu'il ne soit catholique sans le savoir (ce qu'était Leibniz), tout homme de tempérament protestant, si faible que soit le désaccord qui le sépare d'un autre chrétien, le fait immense, infranchissable et irréparable par son impuissance à l'abandonner sur l'ordre d'une autorité extérieure, par son incapacité d'abdiquer, par cette conviction, et il faudrait dire par cette constitution intime, qui consiste à estimer que renoncer à son opinion particulière, c'est renoncer à soi-même.

Voilà ce qui arrêtait Bossuet, qui était au moins aussi bon psychologue que Leibniz. Bossuet avait pour ainsi dire dans l'esprit la page si pénétrante et si vraie, encore que mêlée d'un grain de paradoxe, que Macaulay devait écrire plus tard : « Placez Ignace de Loyola à Oxford, il y deviendra le chef d'un schisme formidable. Placez John Wesley à Rome, il y sera le premier général d'une société dévouée aux intérêts et à l'honneur de l'Eglise. Placez sainte Thérèse à Londres, son enthousiasme inquiet se transformera en folie mêlée de ruse. Placez Joanna Souchcote à Rome, elle y fait un ordre de Carmélites aux pieds nus, prêtes à souffrir le martyre pour l'Eglise. » — Ce qui veut dire que le milieu protestant produit, fait fermenter et germer l'hérésie, c'est-à-dire l'opinion particulière intransigeante ; tandis que le milieu catholique fait naître, lui aussi, l'opinion particulière, mais toujours dominée par une idée de discipline et un ferme propos de s'abandonner elle-même, si elle est, après discussion, condamnée par qui de droit.

Etant données ces différences fondamentales, on comprend assez que Bossuet, qui les connaissait, ait été partagé dans toute cette discussion entre le désir passionné — et qui ne l'aurait eu et quel homme eût été Bossuet s'il ne l'avait pas eu ? — d'aboutir à la « réunion », et une pensée, amère et triste, de derrière la tête, dont il ne pouvait s'abstraire et qui le hantait sans cesse, que la réunion était impossible, que, du moins, nul homme ne pouvait la faire, puisque c'était la mentalité protestante, la complexion protestante qu'il fallait d'abord changer, chose qui est au nombre de celles dont le temps seul est capable.

Et c'est ce double sentiment : d'une part désir passionné de la réunion, et sentiment que le devoir est de s'y efforcer ; d'autre part sentiment de l'inutilité probable de cet effort, qui a donné à Bossuet dans toute cette campagne, malgré une parfaite loyauté, une attitude qui, de temps en temps au moins, ne laisse pas de sentir la gêne.

Second point, très important : Bossuet est gallican. Il veut une certaine liberté de l'Eglise française, ou plutôt, bien « concordataire » en ceci, il veut que l'Eglise française *ait deux chefs* : le pape romain et le roi français. Au fond c'est cela même, la pensée de Bossuet ; et Napoléon Ier le comprenait bien et savait ce qu'il faisait quand, par ses *Articles organiques*, complément du Concordat, il ordonnait d'enseigner impérativement dans tous les séminaires les quatre articles de la Déclaration de 1682.

Bossuet est donc gallican. Ce point est précisément à l'inverse du précédent. Comme catholique, ennemi du sens propre, Bossuet est sceptique à l'endroit du « catholicisme » possible des protestants et ne croit pas qu'il leur soit possible de devenir disciplinables ; mais comme gallican il se défie d'une soumission hâtive, d'une « disciplination » précipitée qui n'aurait pour mobile qu'une idée plus politique que religieuse, qui n'aurait pour mobile que la passion de l'unité européenne, qui ne serait pas

profonde comme il l'entend, qui aurait sa source dans l'esprit plutôt que dans l'âme, qui serait plus intellectuelle que morale, qui, par suite, serait capable de certains retours et exposée à certains accidents et qui, à tort ou à raison, lui paraît être précisément l'état d'âme du très respectable M. de Leibniz.

Comme gallican et personnellement, du reste, Bossuet doit être choqué de l'antigallicanisme ardent de M. de Leibniz. M. de Leibniz ne va-t-il pas jusqu'à laisser entendre que les gallicans violent plus précisément la loi de l'unité de l'Eglise que ne font les protestants ? N'a-t-il pas dit que les députés de l'assemblée du clergé de 1682 furent « gens absolument dépendants de la Cour de France et qui entreprenaient, et cela sans cause et sans besoin, de décider hardiment les plus hautes questions de l'infaillibilité du Pape et de la supériorité du Concile ? » N'a-t-il pas dit avec indignation que lorsque le pape Innocent III condamnait les casuistes, la Cour de France faisait défendre la publication de cette censure ? N'a-t-il pas dit que l'insubordination des évêques français « procédait plus de l'esprit de la Cour que de l'esprit de l'Eglise » ?

Oh ! oh ! voilà qui est être *par trop catholique !* Quand les protestants se mettent à être catholiques, ils le sont avec excès, et ce protestantisme ultramontain ne peut pas être tout à fait du goût de Bossuet.

Oui, tel me semble bien être l'état d'esprit de Bossuet dans cette affaire. Entendez bien que s'il vous paraît contradictoire, il ne l'est, tout compte fait, qu'en apparence. Il y a deux points de vue parce qu'il y a deux objets. Relativement aux protestants, en face des protestants, Bossuet se défie du sens propre, de l'individualisme et se dit : « Jamais ces gens-là ne seront disciplinables, disciplinés et en un mot catholiques. » Relativement à Leibniz lui-même, en face de Leibniz, Bossuet se dit : « Celui-là, pour ainsi parler, est trop catholique ; il l'est avec l'intransi-

geance, l'absolu, l'outrance et l'excès de quelqu'un qui l'est parce qu'il veut l'être plutôt que parce qu'il l'est. Or cette manière de l'être, parce qu'elle est volontaire, est superficielle. Elle ne tiendrait pas. Quand on est ultrapapiste par simple passion de l'unité religieuse, il y a des chances pour que l'on ne restât papiste qu'à la condition que l'on fût pape. Je me défie du catholicisme possible des protestants parce que je le crois impossible ; et je me défie du catholicisme de M. de Leibniz parce que je le crois trop exagéré pour n'être pas volontaire, trop volontaire pour n'être pas forcé et trop forcé pour n'être pas, à la rencontre, un peu fragile. »

C'était d'assez bon sens et c'était d'assez bonne psychologie.

Tant y a que Bossuet, étant Bossuet, c'est-à-dire d'une part antiindividualiste et de l'autre gallican, ne pouvait pas, tout en désirant passionnément la réunion et par conséquent se prêtant cordialement à la conversation avec Leibniz, avoir avec M. de Leibniz une autre attitude que celle qu'il a eue.

Et pourtant, au fond des choses, c'est Leibniz qui avait raison. Il voulait l'unité religieuse, comportant des nuances et des libertés de pensée, particulières, de l'Europe ; il voulait même, et le titre du livre de M. Barusi est exact, quoique prétentieux, « l'organisation religieuse de la terre. » Il voulait, avant les Etats-Unis d'Amérique, les Etats-Unis d'Europe. Tous ceux qui ont désiré les Etats-Unis d'Europe sont dans le vrai. La vérité c'est les Croisades. Parfaitement ! La vérité peut avoir une première forme et même une seconde et même une troisième un peu confuse, un peu mêlée et un peu violente. Mais encore, la vérité, c'est les Croisades.

La vérité c'est l'Europe obéissant à une même grande pensée générale et, unie et forte, se donnant une expansion civilisatrice.

La vérité c'est la pensée de Roosevelt : il faut être unis entre gens de même race et même de races diverses, pour former un grand peuple qui serve partout la cause de la civilisation et de la moralisation : et si l'on me dit que ce qui fut la pensée profondément consciencieuse et profondément religieuse de Leibniz n'est chez l'Américain qu'un *bluff*, je répondrai qu'il est bien possible ; mais en remarquant que la vérité peut avoir une forme vulgaire sans laisser d'être la vérité.

Oui, tous les hommes qui ont rêvé des Etats-Unis d'Europe ont eu une pensée saine et tout à fait vénérable. Les conquérants, même, s'ils ont eu cette pensée comme au bout de leurs ambitions et convoitises, sont excusables par la beauté du but poursuivi.

En tout cas « l'Européen » Leibniz, qui n'était pas un conquérant, est infiniment vénérable pour avoir eu cette pensée à l'état fixe et à l'état pur et pour l'avoir poursuivie de tout son cœur. Il était large d'esprit, chaud de cœur et un peu subtil ; mais non point chimérique, et son éclectisme n'était que de la compréhension rapide et assez puissante. Comme philosophe il est de tout premier ordre, mais comme « actualiste » il est singulièrement intéressant et extrêmement sympathique. On doit remercier M. Barusi d'avoir, en ramassant de l'inédit avec une infinie diligence, mis en lumière toute nouvelle cet aspect, insuffisamment connu, de cette très grande figure.

Son livre a de gros défauts. Il est souvent confus et pénible à lire ; il est mal composé ; il se recommence souvent et se répète, et, pour ainsi parler, chevauche quelquefois sur lui-même. Comme rédaction il est inégal, quelquefois bien écrit, très bien, souvent d'un style ambitieux, tourmenté et qui semble être aux petits soins pour ne pas se faire entendre. M. Barusi écrira (à propos de Charles XII) : « Il regardait très loin, croyant de façon mystique être le héros qu'il rêvait. Muet et hautain, confiné dans un monde

où circulaient sans doute quelques images poétiques et religieuses, il avait horreur des autres. Leibniz trouva un roi dédaigneux de la parole et jaloux de ne point exprimer des rêves qu'il voulait maintenir en lui comme des instincts; il fut stupéfait et blessé... » Ah ! le bon écrivain ! — Et M. Barusi écrira : « Un homme du xvii[e] siècle ne peut être assimilé à un homme du xx[e] qu'à l'aide de fausses analogies, tout extérieures. Au contraire, si l'on essaye de faire vivre Leibniz, on saisit, au plus profond de lui-même, un perpétuel effort pour transposer et intégrer en son esprit la neuve vie diffuse d'un univers qui, de toutes parts, s'est élargi et se veut étreindre... La plupart des penseurs n'adaptent jamais leur esprit à la réalité matérielle nouvellement arrachée... » — Ah ! le scélérat !

Il faut lire le livre de M. Barusi, malgré quelques difficultés qu'on rencontre dans cette tâche. Car c'est peut-être un livre à refaire; mais à coup sûr c'était un livre qui méritait d'être fait.

EMILE FAGUET.

La Famille et l'Etat dans l'éducation [1]

M. l'abbé Sertillanges, que l'on sait assez que je tiens en très haute estime philosophique et littéraire, poursuit avec succès cette prédication sociologique et politique à laquelle il s'est préparé par de longues études et dont il a fait comme son office propre.

Il a étudié l'année dernière la question de la liberté de l'enseignement, et il nous donne aujourd'hui en un juste volume, remaniées et mises au point, les cinq conférences qu'il a faites sur ce sujet.

M. l'abbé Sertillanges est, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, un esprit très brillant, très sérieux aussi, mais surtout très brillant, qui, ayant tout particulièrement des qualités d'orateur dialectique, se laisse entraîner, pour nous entraîner nous-mêmes, par ses facultés de dialectique éloquente et, quelque partie de son sujet qu'il traite, s'abandonne à la thèse présente, à la thèse *actuelle*, la développe dans toute sa force et dans toute son ampleur, va jusqu'au bout, d'un très beau train ; et puis, le lendemain, traitant une autre partie de son sujet et s'abandonnant de nouveau à une autre thèse, va, de même, jusqu'à l'extrémité, avec vigueur et impétueux mouvement et d'ailleurs en forte et impérieuse logique.

Peut-être, ainsi, il se met parfois en contradiction, apparente au moins, de telle sorte qu'il serait embarrassé pour accorder ensemble les conclusions sinon divergentes, du moins dispersées, des diverses parties de son œuvre.

(1) Conférences de l'abbé Sertillanges, chez Lecoffre.

Ou plutôt, il serait embarrassé; non, lui ne le serait pas, tant sa logique alerte et ingénieuse a de ressources toujours prêtes ; mais son lecteur ingénu ne laisse pas de l'être un peu et de rester au bout du volume, s'il a de la mémoire, un peu indécis en présence des choses prouvées du chapitre III qui s'opposent dans son esprit aux choses également très prouvées du chapitre VII.

Ainsi M. l'abbé Sertillanges, en son livre sur *la Famille et l'Etat dans l'éducation*, s'attache, naturellement, à définir d'une part les droits de l'Etat en choses d'enseignement, d'autre part les droits de la famille. Fort bien ; mais quand il en est aux droits de l'Etat, il est peut-être trop exclusivement frappé de ce qu'il y a de légitime dans l'intervention de l'Etat en éducation ; et quand il en est aux droits de la famille, il est peut-être trop exclusivement pénétré de ce qu'il y a de sacré et d'intangible dans l'office de la famille en matière d'éducation.

Il en résulte comme il arrive dans Proudhon, et cette comparaison ne blessera sans doute point M. Sertillanges, que la thèse est fortement plaidée, que l'antithèse est solidement établie et que l'on désire ardemment une synthèse, une conciliation ou simplement un classement définitif nettement établi. Or c'est cette dernière partie de l'œuvre qui me semble manquer un peu.

L'impression générale du lecteur *risquerait* donc d'être celle-ci : En éducation, instruction, enseignement, l'Etat a tous les droits — la famille aussi.

Cette impression, pour être très large, ne laisse pas d'être un peu confuse et quelque peu décevante.

En effet, voici ce que M. Sertillanges pense du droit de l'Etat en éducation. L'Etat n'est point du tout, comme le veulent les libéraux, qui au fond ne sont que des anarchistes, un simple pouvoir de défense du côté de l'étranger et d'ordre public à l'intérieur. Vouloir le réduire à cela ce serait « restreindre son rôle à un minimum ridicule »,

et vous ne voudriez point, n'est-ce pas, que l'Etat fût ridicule ? Tout le monde sera sensible à la force de cet argument.

Non, l'Etat est bien autre chose ; il est « ce qui est *établi* (*status*) » et il est « ce qui *gouverne* » ; et il est comme le centre actif de la société, laquelle « n'est pas une simple coopérative de protection ; mais un organisme complet, opérant une synthèse de vie et obéissant à une loi intérieure de développement. »

Déjà voici qui est inquiétant pour l'idée de liberté et rassurant pour l'idée autoritaire. Si la société est un organisme et le gouvernement son centre actif, — ah ! je la connais cette bonne théorie des professeurs prussiens ! — il va de soi que le gouvernement aura pour devoir de gouverner la société comme le cerveau gouverne les membres, non pas sans doute *perinde ac cadaver*, mais *perinde ac vivum corpus*, et aura particulièrement et tout particulièrement pour devoir d'aider la société dans sa synthèse de vie et dans sa loi intérieure de développement. Et naturellement, comment l'y aidera-t-il ? En démêlant cette loi intérieure de développement.

Comment la démêlera-t-il ? S'il est peu scrupuleux, en se demandant tout simplement ce que lui-même il pense et il désire, en quoi il sera peu incriminable, puisque, après tout, il est le centre actif de la société et du reste l'émanation de la nation. S'il est très scrupuleux, en suivant les indications du suffrage universel qui est probablement l'expression de la « loi intérieure de développement », et par exemple, de nos jours, il aura pour mission de déchristianiser la France, puisque c'est bien là l'actuelle « loi intérieure de développement » de la société française. Le gouvernement présent peut trouver une très bonne base d'opération dans la sociologie prussienne adoptée par M. Sertillanges.

— Mais ceci est procès de tendances !

— Soit; et suivons M. Sertillanges quand il est, non pas dans ces théories trop abstraites, dont, après tout, on pourrait tirer tout ce qu'on voudrait, mais dans le vif de la question prise en soi.

Quand il est dans le vif de la question, M. Sertillanges raisonne ainsi : Mirabeau assimilait l'éducateur à un marchand et l'Etat à un pouvoir qui n'a qu'à assurer la liberté du commerce. Monstrueuse erreur ! On n'a pas le droit de vendre impunément une marchandise frelatée. « L'éducateur ignorant ou immoral ou gravement négligent est dans le cas du médecin qui estropie ou du pharmacien qui empoisonne. On ne donne pas à ceux-ci la liberté de l'assassinat ; on les contrôle... Ce principe ultralibéral s'applique sans nul inconvénient aux vêtements de confection et aux ustensiles de ménage, parce que le dommage n'est pas immense, que peut entraîner la malfaçon de ces articles... Mais laisser le pharmacien combiner ses drogues à sa guise, le médecin expérimenter sur le vif, le notaire jouer avec l'honneur et la fortune des familles et l'éducateur *pétrir à sa façon* des cerveaux d'enfants sans que nul contrôle intervienne, ne serait-ce pas livrer aux bêtes les plus sacrés et les plus précieux de nos biens ? »

Je vous demande un peu qui vous croyez entendre, et si c'est M. l'abbé Sertillanges ou M. Combes ? Avec cette théorie qui assimile l'éducation à la médecine et à la pharmacie et qui assimile à un empoisonneur l'instituteur qui donne aux enfants des idées qui ne sont pas les vôtres, on arrive tout simplement à interdire l'enseignement à tout homme qui ne sera pas franc-maçon.

Car enfin, en pharmacie, on sait ce que c'est qu'un poison ; on sait à quelle dose un poison est un remède et à quelle dose il est un poison. Mais en fait d'enseignement, en fait d'idées, où est l'idée-poison ? L'idée-poison, c'est l'idée qui n'est pas la mienne ; l'idée-poison, c'est l'idée qui me contredit ; l'idée-poison, c'est l'idée qui peut m'ôter

des électeurs. Moi, gouvernement, j'interdis — et de très bonne foi — l'enseignement à tous ceux qui sont suspects d'avoir des idées contraires aux miennes et qui par conséquent sont des empoisonneurs publics, et à cela je suis parfaitement autorisé par la doctrine de M. Sertillanges.

J'entends bien que M. Sertillanges ne parle ici que de « contrôle ». Il n'admet évidemment pas que le gouvernement ait le droit de proscrire les enseignements des « empoisonneurs ». Mais, vraiment, où, d'abord, s'arrête le contrôle, et ensuite a-t-il ou n'a-t-il pas de sanction ? L'Etat, le gouvernement, centre actif de l'organisme social, contrôle les enseignements. Il trouve mauvais et empoisonneurs tous ceux qui répandent des idées contraires aux siennes ou différentes des siennes. Evidemment et légitimement : s'il ne jugeait pas ainsi il serait sceptique. Eh bien, que va-t-il faire ? Dire à l'instituteur qui n'est pas dans ses idées : « vous êtes empoisonneur ; je vous désapprouve ! » et s'en aller ? Est-ce que cela a le sens commun ? Du moment que vous accordez à l'Etat le contrôle de l'enseignement, vous lui accordez la sanction de ce contrôle et le droit par conséquent de mettre en interdit le contrôlé que le contrôle a révélé comme empoisonneur.

On voit donc que M. Sertillanges accorde tout simplement à l'Etat sur l'enseignement un droit absolu.

— Il me dira : « Vous ne voulez donc sur l'enseignement public aucun contrôle ? A mon tour je vous crierai : « c'est monstrueux ! »

— Qui vous dit cela ? Je veux sur l'enseignement public le contrôle légitime, et par conséquent, par définition pour ainsi dire, le contrôle de ceux qui sont les protecteurs naturels des enfants, c'est-à-dire le contrôle des pères de famille. Ce sont eux qui ont le droit de mettre le nez dans l'école et d'y jeter les yeux. Quant à l'Etat père de famille lui-même, représentant de tous les pères de famille de France et soucieux de contrôler en

leur nom et non au sien et à leur point de vue et non au sien, laissez-moi rire avec douceur. Voyez-vous l'Etat, dans un établissement à esprit chrétien, se mettant au point de vue chrétien pour contrôler? C'est pourtant ce qu'il devrait faire. « Je représente les pères de famille. Dans l'établissement d'en face, établi et soutenu et peuplé par des francs-maçons, je me place, pour contrôler, au point de vue franc-maçon ; dans celui-ci établi, soutenu et peuplé au point de vue catholique, je me place au point de vue catholique. » Voilà évidemment ce qu'il devrait faire et voilà ce qu'il est burlesque de supposer qu'il fasse et ce que, vraiment, il ne peut pas même songer à faire.

L'Etat, dans la réalité des choses, dans la pratique, c'est le gouvernement, et le gouvernement c'est un parti au pouvoir, et ce parti contrôle l'enseignement à son point de vue, c'est-à-dire contrairement à l'esprit de la moitié moins un des citoyens ; et s'il contrôle, ou le droit de contrôle que vous lui accordez est une mauvaise plaisanterie, ou du droit de contrôler découle le droit de fermer, de boucler et de proscrire.

Voilà pourtant ce qu'il y a, sans, ce me semble, aucun tour de force de maïeutique ou d'interprétation sophistique, voilà ce qu'il y a dans les théories de M. Sertillanges sur le droit de l'Etat.

Mais il va plus loin !

— Jusqu'où peut-il bien aller ?

— Mais jusqu'à la doctrine jacobine elle-même. Tout à l'heure il accordait à l'Etat le droit de contrôle, qui, à moins d'être une bourde, entraîne le droit de répression et de proscription ; mais enfin il n'accordait que le droit de contrôle. Maintenant le voici qui accorde et qui proclame que l'Etat doit *agir* sur l'enseignement et agir *au nom d'une doctrine*. L'Etat doit avoir une doctrine à lui et agir sur l'enseignement dans le sens de cette doctrine. Oh ! bien, maintenant, je vous demande ce qui distingue

M. Sertillanges de Danton, de Hérault de Séchelles, de M Chaumié ou de M. Combes.

Telle est pourtant sa théorie, et il l'expose avec une très bonne logique et dans toute son ampleur et sans en rien déguiser ou seulement atténuer. Lisez cette *comberie* : « Puisque l'Etat représente un organisme » [oh ! il n'oublie pas ses principes] et que ce qui est ainsi organisé c'est la vie intégrale et non telle ou telle manifestation particulière de la vie [traduisez en langage pratique : « puisque ce qu'on peut compter comme organisme social c'est la majorité et non pas les minorités » — ou comment, diantre, voulez-vous que je traduise ?], il est de droit que l'Etat s'inquiète de tout et qu'il agisse sur tout dans la mesure où le requiert le bien commun et temporel dont il a la charge. Or, pour agir, il faut des principes ; ces principes enchaînés composent une doctrine, et cette doctrine *il faudra que l'Etat la maintienne et l'applique pour assurer le bien commun tel que le conçoit la conscience collective*... Il en est qui voudraient qu'il n'y eût pas de doctrine d'Etat. Mais, de grâce, que peut-on décider, ou faire, ou empêcher, ou réprimer sans doctrine ? Le tout sera de savoir jusqu'où celle-ci devra s'étendre, et je viens d'en indiquer le principe en parlant de conscience collective. Ce que celle-ci conçoit ou sanctionne, dans les limites du bien, c'est très évidemment ce qu'on peut demander au pouvoir de prendre à son compte. Le reste, qui n'exprime que la conscience d'un groupe, ne saurait en prudence et en justice trouver sanction dans la loi. »

J'ai tenu à citer toute cette page parce qu'elle est d'une parfaite clarté, d'une solide logique, et parce qu'elle peut devenir « la table de la loi » en matière d'éducation, de l'Etat autoritaire et jacobin. L'Etat doit agir. Sur quoi ? sur tout, et par exemple sur ma vie domestique, mes mœurs privées et mon hygiène ; car cela est certainement « dans les limites du bien ». Sur quoi particulièrement ? Sur

l'enseignement. En s'inspirant de quoi ? En s'inspirant d'une doctrine très arrêtée, enchaînement de principes très fermes. Mais à qui demandera-t-il et empruntera-t-il cette doctrine ? A la conscience collective, c'est-à-dire à la pensée de la majorité de la nation.

— En tenant compte des minorités ?

— Jamais de la vie ! La pensée d'un groupe ou d'un autre, ou d'un troisième, n'exprimant que la conscience d'un groupe, ne peut trouver place dans la loi et dans la doctrine de l'Etat. Par conséquent, en ce moment, le gouvernement français a pour devoir, ne tenant compte que de l'âme collective, d'avoir une doctrine antireligieuse et d'agir sur tout, et en particulier sur l'enseignement, pour déchristianiser la France.

Ou je ne sais ni lire, ni conclure logiquement sur ce que je lis, ou tel est le conseil que M. Sertillanges donne au gouvernement français actuel, lequel n'en a nullement besoin, mais lequel pourra être heureux de trouver sa pensée exprimée en très beau langage et dans toute sa pureté et toute sa hardiesse.

Pourquoi M. l'abbé Sertillanges fait-il de pareilles concessions à des gens que très évidemment, et comme le prouve le reste de son volume, il n'aime point du tout et dont il condamne les errements ? Pour une raison, je crois, qui lui fait le plus grand honneur, pour une raison de profonde loyauté. La loyauté consiste à ne jamais réclamer, dans l'opposition, ce qu'on n'exécuterait pas si l'on était au pouvoir ; la loyauté consiste à dire, dans l'opposition, à proclamer comme doctrine ce qu'on exécuterait si l'on était au pouvoir. Or M. Sertillanges se dit à lui-même, en belle franchise de cœur et en mépris de toute hypocrisie et de toute dissimulation : « Si la France était en majorité catholique et si j'étais au pouvoir, qu'est-ce que je ferais ? Au nom de la conscience générale et de l'âme collective, j'agirais sur l'enseignement dans le sens catholique très

énergiquement, en respectant seulement la liberté des « consciences de groupes », mais en m'inspirant profondément de la conscience collective. Ce que je ferais, je dois dire que c'est la vérité doctrinale, permanente, éternelle. Je ne puis pas dire autre chose. »

Et voilà pourquoi M. Sertillanges reconnaît à l'Etat le droit d'avoir une doctrine d'Etat et de la *maintenir* et de l'*appliquer* de tout son cœur.

En attendant, quelque effort qu'il fasse par ailleurs, pour se rattraper, il a accordé en principe tout ce que M. Combes réclame.

Et comment M. Sertillanges se rattrape-t-il ensuite, comme je dis, et retient-il tout ce qu'il a donné ? En vérité je n'en sais rien, et j'ai dit tout d'abord qu'entre sa thèse et son antithèse je n'ai aperçu aucune idée nette qui permît de les concilier, qui permît de ne les plus voir comme opposées et irréductibles l'une à l'autre. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il plaide l'antithèse et très fortement et en beaucoup plus de pages que la thèse et avec, je ne dis pas plus d'énergie, car nous venons de voir s'il est énergique comme étatiste, mais, cependant, avec plus de complaisance et d'insistance. Il est bilatéral, et il y tient fort ; mais encore il n'est pas ambidextre, et il faut reconnaître que tout en usant de sa main gauche, il aime encore mieux se servir de sa main droite.

Et c'est ainsi qu'après avoir préconisé si haut et si clair les droits de « l'âme collective », il est d'une dureté magistrale et magnifique contre « l'Unité morale » qui, à ce qu'il faut croire, n'est pas du tout la même chose : « Il ne faut pas, dit-on, qu'il y ait deux Frances, il ne faut pas qu'il y ait deux jeunesses ; mais pour qu'il n'y ait pas deux jeunesses, va-t-on en escamoter une ? Et pour qu'il n'y ait pas deux Frances, voudra-t-on qu'il n'y en ait plus du tout, en ôtant à la France cela même dont on a dit que c'était sa raison d'être : l'amour du droit et de la

liberté ? — Vous qui êtes libres penseurs, au nom de quoi vous posez-vous en absolu ? Qu'avez-vous de plus que moi qui vous permette de me réduire au silence, et que représentez-vous qui vous autorise, soit vous, individus, soit vous, majorité, soit même, quand cela serait, l'unanimité moins un homme, à crier : « Halte-là ! » et *à enchaîner l'avenir en enchaînant l'éducation.* »

Remarquez, du reste, dit très justement M. Sertillanges, que, comme il arrive si souvent, le moyen va contre le but, ou plutôt le moyen va contre le but que l'on prétend poursuivre et que l'on feint de vouloir atteindre. La recherche de l'unité morale par le moyen de la violence n'aboutira qu'à exciter les haines, et par conséquent qu'à diviser davantage : « Si l'on veut diviser et diviser encore, on n'a qu'à employer le moyen d'unification dont je parle ; car alors on froissera ce qu'il y a dans la conscience française de plus profond ; on provoquera des réactions, et nous irons toujours d'oppressions en oppressions et de haines en haines. »

Rien n'est plus vrai, et M Sertillanges est trop intelligent pour n'avoir pas compris que c'est précisément pour cela que les prétendus partisans de l'unité morale cherchent à déchristianiser le pays. Ils seraient désespérés de l'*avoir déchristianisé* ; car alors ce de quoi ils vivent, c'est-à-dire des haines des citoyens les uns contre les autres, ils l'auraient perdu ; mais ils feignent de poursuivre l'unité morale, et ne redoutent rien autant que de l'obtenir. Ils ne recherchent que le maintien de l'état de lutte duquel ils tirent profit.

Il y a une unité morale qui naîtrait fort bien d'une égale liberté accordée à toutes les croyances et d'un égal respect pour toutes les idées. De cette unité morale, nos anticléricaux ne veulent pas; parce que dans le calme et l'apaisement des passions religieuses, on leur demanderait, à eux en tant que gouvernants, de bonnes réformes, une

bonne administration et un bon gouvernement, ce qui dépasse leurs moyens ; alors que rien n'est plus facile que de gouverner en exploitant des passions.

Il y a une autre unité morale qui serait obtenue le jour où le gouvernement aurait *athéicisé* toute la France. Nos gouvernants n'en veulent pas davantage, parce qu'alors aussi on dirait aux gouvernants : « Et maintenant, il n'y a plus d'anticléricalisme à faire, faites autre chose. »

Entre l'unité dans la liberté et l'unité dans l'irréligion triomphante, nos gouvernants sont enchantés d'entretenir une période de luttes où il leur suffit d'être antireligieux pour obtenir d'être élus. Donc quand M. Sertillanges leur dit : « Vous cherchez l'unité morale ! mais vous y tournez le dos ! » ils pourraient répondre : « Naïf, ou farceur ; nous le savons bien ! »

De même M. l'abbé Sertillanges raisonne très bien et d'une façon originale et ingénieuse quand il nous dit : On traite d'excessifs, si ce n'est de monstrueux, les droits que le père de famille s'arroge quand il prétend donner à ses enfants l'instruction qu'il veut ; on dit que c'est du droit romain et non pas du droit moderne, et que cette barbarie doit disparaître : « mais l'on ne s'aperçoit pas qu'on en maintient le principe [de cette barbarie], *quand on donne aux gouvernants à l'égard des pères de famille un droit comparable, sinon semblable, à ceux précisément que possédaient jadis les chefs de famille sur leurs enfants.* » — Il faut croire que « la barbarie nous quitte toujours avec grand'peine ; quand on la chasse par la porte, elle revient par la fenêtre. »

La vérité, c'est qu'avec plus ou moins de bonne foi, l'Etat moderne, « ce monstre froid, comme dit Nietzsche, le plus froid de tous les monstres froids », se targue, en effet, depuis Saint-Just, d'être l'unique père de famille qui soit et qui doive être dans toute la nation. C'est une idée monarchique transformée en une idée républicaine,

comme sont du reste exactement toutes les idées des républicains radicaux.

M. Sertillanges le montre très bien en nous présentant Fénelon qui, en son *Télémaque*, parle exactement le langage des Jacobins de 1793 et de 1907. Fénelon fait dire à Mentor que « les enfants appartiennent moins à leurs parents qu'à la République », qu'ils sont surtout et avant tout « les enfants du peuple » et que le roi, « qui est le père de tout son peuple, est encore plus particulièrement le père de la jeunesse qui est la fleur de toute la nation ». Comme en mille autres choses, les Jacobins ont tout simplement ici *transposé la monarchie*, mis à la place du mot *roi* le mot *peuple*, et du reste n'ont rien ni changé ni voulu changer au fond des choses. Le plus énergique et le plus profondément convaincu monarchiste du monde, c'est un Jacobin. Ce n'est pas une raison pour qu'il ait raison.

Pareillement encore je trouve un modèle de bonne discussion dans les pages où M. Sertillanges prend et serre pour ainsi dire comme dans un étau les anticléricaux actuels entre leurs deux formules favorites. Ils disent sans cesse : *neutralité scolaire* ; et ils disent sans cesse : *unité morale.* Mais pour qui nous prend-on, si ce n'est pour gens d'intelligence très tempérée, quand on nous propose ces deux formules, et quand on suppose que nous ne nous apercevrons point qu'elles sont parfaitement contradictoires ? Si l'école est neutre religieusement, c'est-à-dire si elle n'est ni pour ni contre Dieu, ni pour ni contre le christianisme, ni pour ni contre le catholicisme ; si elle s'abstient strictement de tout sentiment et de toute idée à l'égard de ces grands objets ; comment, diantre, pourra-t-elle bien arriver jamais, votre merveilleuse « unité morale » ? D'où pourra-t-elle venir ? Comment pourra-t-elle s'établir dans les esprits ?

Et si vous poussez à l'unité morale, que deviendra la neutralité ? Si vous poussez tous les enfants de France à ne-

penser qu'une chose, cette chose il faudra pourtant bien, pour qu'ils la pensent, la leur enseigner, ou tout au moins la leur suggérer. Il est difficile de se tirer de ce petit dilemme très simple.

La vérité c'est que la neutralité c'est la façade, ou pour mieux dire l'enseigne, ou, pour être plus poli, l'inscription ; et que l'unité morale, c'est-à-dire l'irréligion, c'est la maison même. Du moment que vous parlez de l'unité morale comme du but suprême, votre neutralité ne peut être qu'une neutralité armée et même une neutralité très guerroyante.

Ainsi va M. Sertillanges, excellent dans la polémique, bon dialecticien, mais quelquefois un peu déconcertant, soit par la générosité, soit par la coquetterie qu'il met à plaider la cause de ses adversaires, ou qui peut servir à ses adversaires, aussi habilement que la sienne.

Il me rappelle quelquefois — me pardonnera-t-il cette injure ? — il me rappelle quelquefois Platon s'amusant à être si fort dans la démonstration de la doctrine de son adversaire, qu'on doute si l'adversaire l'aurait aussi bien défendue lui-même et qu'on se demande comment Platon se défendra lui-même et se guérira des coups qu'il se porte. M. Sertillanges prend successivement le personnage d'avocat du Diable et d'avocat de Dieu. Cela certes est permis quand on a beaucoup de ressources dans l'esprit et d'ingéniosité dialectique. Seulement j'aurais peut-être désiré que M. Sertillanges craignît un peu plus que, d'aventure, le Diable ne lui fût plus reconnaissant qu'il ne faudrait.

E. F.

Extraits de Veuillot

L'infatigable M. Albalat nous donne avec introduction et commentaires des *Pages choisies* de Veuillot, qui sont très judicieusement choisies. Pourtant elles ne donneraient pas, j'en conviens, et j'en préviens, une idée complète de Louis Veuillot. Il y a un Veuillot très sérieux, très solide, bon philosophe, assez bon théologien, muni d'histoire, qui a écrit des livres (ou recueils d'articles) terriblement sérieux ; qui n'est pas amusant ; qui est assez fort et très convaincu. Ce Veuillot-là on ne le trouve pas du tout ou presque pas du tout dans le recueil de M. Albalat. M. Albalat a voulu surtout nous montrer le polémiste aigu, tranchant et contondant, le fléau de M. Havin, de M. Pelletan (Eugène) et de M. Edmond About.

Il a eu raison sans doute. Ce qui est amusant, d'abord est plus amusant que ce qui est ennuyeux, et ensuite ce qui est amusant porte bien plus que ce qui ne l'est pas la marque personnelle de Louis Veuillot.

Mais cependant il ne faut pas oublier que partout, et en France surtout, ce qu'un auteur écrit d'amusant fait sa réputation, et ce qu'un auteur écrit d'indigeste fait sa considération. J'ai toujours dit aux débutants : « On n'est pas grand'chose en ce pays quand on n'a pas montré une fois au moins que l'on peut être assommant. » Montrer un Veuillot qui n'ennuie jamais, c'est ne pas assez vouloir qu'on le prenne au sérieux. « De quel droit, Monsieur, aurait-il dit, donnez-vous à supposer que je suis toujours spirituel ? Vous êtes vendu à mes ennemis. N'en croyez

rien, au moins, ami lecteur. J'ai un fonds solide. J'endormirai Monsieur tout aussi bien qu'un autre. »

Sauf ce péché, qui est véniel, je n'ai rien à reprocher au recueil de M. Albalat. Il tire de l'oubli où, malgré leur éclat, ils commençaient à s'enfoncer, des morceaux merveilleux de belle prose française marqués au coin d'un esprit bien français. Le terrible railleur est bien là et le polémiste éloquent et le *caricaturiste* étonnant de vérité autant que de verve, et le critique littéraire, toujours étroit, mais excellent à mettre le doigt sur le point faible, la tare, la *paille* ; et aussi le moraliste amer et cinglant qui ressemble à un prédicateur du XVIe siècle, etc., etc.

Car Veuillot, ayant un grand fonds, n'a eu aucune peine, tout en gardant toujours son accent, à faire beaucoup de personnages.

Voyez-moi un peu comme notre homme drape le sieur Champfleury considéré comme critique et comme homme de style : « M. Champfleury, capitaine des réalistes, écrit en ses commentaires, parmi beaucoup d'autres maximes d'importance, celle-ci : « *Il est difficile de prononcer le nom de Béranger sans en dire quelques mots.* » La correction grammaticale voudrait « sans en dire quelques syllabes » ; mais alors la pensée serait moins profonde. Car il s'agit, la suite le prouve, de la personne de Béranger et non de son nom. Il faut donc entendre que l'on ne peut nommer Béranger sans dire quelques mots *de lui.* Mais alors pourquoi le grand réaliste parle-t-il comme si Béranger était une chose ? Est-ce finesse d'esprit ou incapacité de langue ? Je l'ignore. L'homme est fin, mais la fée Ironie ne l'a doué que d'un français un peu gros. Malgré ce gros français, le capitaine des réalistes n'est pas rien. Il mérite certainement qu'on l'écoute lorsqu'il ne dit que quelques mots... »

La suite vaut cela. Je n'écris ici que pour vous mettre en goût.

Et que me direz-vous de ceci qui est contre M. Jourdan ?

— Oh ! oh ! Quelque chose contre M. Jourdan m'est bien indifférent.

— Peut-être trouverez-vous qu'il n'y a presque rien de plus actuel que ce que Louis Veuillot, en 1866, si je ne me trompe, dit à M. Louis Jourdan :

« ... Au bout de six ans, je vous retrouve tel que je vous ai laissé. Hélas ! pardonnez-moi le compliment, vous n'avez rien perdu ! En ce temps-là vous étiez fécond en aperçus borgnes et en raisonnements boiteux ; votre esprit ne voyait pas juste, ne marchait pas droit ; vous faisiez l'entendu et vous chopiez toujours ; vous affichiez des maximes libérales et vous les dissolviez par des affirmations de sectaire ; vous ne cessiez de crier justice, liberté, amour ; et vous ne manquiez jamais de conclure contre l'opprimé. Je retrouve tout cela. Il vous était ordinaire aussi de raisonner contre vous-même, d'apporter des preuves qui ruinaient vos arguments. Je retrouve cette méthode. Quelque peau que vous eussiez revêtue, ou de brebis ou de lion, toujours vous laissiez passer des oreilles d'une extraordinaire longueur : oh ! que c'est toujours bien vous ! Dans le morne sanhédrin cacographique, votre physionomie se distinguait par un épanouissement prodigieux de satisfaction. Aucun ne doutait de soi ; vous seul aviez cette plénitude et ce sourire. Vous êtes tel encore et je dois avouer que jamais vous ne parûtes ni si incapable ni si content. »

Comme critique littéraire, Veuillot fut d'une extraordinaire *sensibilité*. Il était sensible surtout au défaut, sans doute ; mais tant s'en faut que la qualité lui échappât, que *ce qui fait qu'un auteur est très différent d'un autre* restât pour lui indistinct. Personne au contraire n'avait plus que lui ce sens-là. Je rappelle — car il fut très célèbre en son temps — je rappelle pour les gens de mon âge ; mais j'apprends

très probablement à ceux qui ont cinquante ans de moins, le jugement, que je trouve étonnant, de Louis Veuillot sur les *Chansons des Rues et des Bois*, de Victor Hugo : « Les *Chansons*, sœurs très ressemblantes des *Châtiments* et filles comme eux de l'âme grossière et violente, sont cependant singulièrement mieux tournées. L'auteur n'a pas donné de pièces de métier où paraissent autant la force et la dextérité de sa main. Cela est plein, sonore, d'une sûreté, d'une netteté, d'un relief admirables. *Peu de coton* [il a bien vu, cependant, qu'encore il y en a], peu de chevilles ; c'est de la chair vivante et ferme qui bondit de la seule vigueur des muscles et palpite de la seule chaleur du sang. Je voudrais oser dire que *ce recueil est le plus bel animal qui existe en langue française.* »

Ce n'est pas très facile à trouver ces choses-là, ces choses où il y a autant d'imagination que d'esprit et autant d'esprit que de justesse d'esprit.

Voyez maintenant si, en regrettant que le critique soit si sévère, vous n'avouerez pas que, tout compte fait, il a raison, et que son impression, sa *sensation* est juste. Il s'agit de Leconte de Lisle :

« ... Cet effet invariable est une sensation de rêve lourd et décousu. On voit et on entend des choses dont on ne se rend pas compte, d'immenses ombres farouches qui s'allongent, s'allongent dans de fausses ténèbres et une fausse lumière, escortées d'immenses bruits confus. La vue et l'ouïe sont frappées jusqu'à se ressouvenir, et ce rêve vague rappelle vaguement des rêves plus évanouis. L'intelligence ne perçoit rien de net, le cœur n'entend rien qui le touche, la curiosité seule est saisie ; mais elle l'est fortement. Puis tout rentre dans le brouillard et y reste enveloppé. On ne se rappelle pas une figure. On n'a pas retenu un seul vers. Cependant que de figures gigantesques et que de vers bien faits, sonores, souples, flamboyants, niellés comme le meilleur acier de Damas et capables de trancher

des rochers ! Seulement ils n'entrent pas dans le cœur. Millevoye a mieux réussi avec son pauvre fer-blanc. Le Musée du Louvre possède une célèbre mêlée de Salvator Rosa. Dans un site sauvage, au milieu des rocs et des ruines, quelques centaines de furieux se portent de terribles coups. La rage est sans pareille ; on se perce, on se renverse, on s'étrangle, on s'écrase ; et personne n'a une égratignure ni une goutte de sang. Voilà justement l'effet des poèmes de M. Leconte : un simulacre enragé d'effort et de douleur ; point de blessures, ni sang, ni larmes. »

Eh ! eh ! ce n'est pas si faux ! Et puis ce n'est pas très mal écrit.

C'est comme ceci, que je ne pourrai jamais me résoudre à contresigner ; car enfin c'est un peu plus injuste qu'il n'est permis de l'être pour être spirituel ; mais c'est une des plus belles demi-pages que je connaisse dans toute la littérature française, et il faut bien que je convienne tout bas qu'il y a du vrai. En tout cas, c'est superbe :

« J'ai vu, à Saint-Malo, le tombeau de Chateaubriand sur un rocher qui apparaît de loin. L'emphase de ce tombeau peint l'homme et ses écrits et leur commune destinée. Chateaubriand a exploité sa mort comme un talent ; il a pris dans son tombeau une dernière pose et il a fait de ce tombeau une dernière phrase ; une phrase qui se pût entendre au milieu du bruit de la mer ; une pose qui se pût voir encore dans la brume et dans la postérité. Mais ce calcul sera trompé. N'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même et rien fait que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout entier. Sa gloire placée en viager est venue s'éteindre dans cette mer dont il a voulu suborner le murmure pour le transformer en applaudissement éternel. »

Hein ? Peut-on mieux *parodier en beauté* le style d'un homme, de manière à lui faire entendre, coquetterie ou malice, que, si l'on voulait, on écrirait exactement comme il a écrit ?

M. Albalat n'a pas manqué de donner quelques spécimens du talent poétique de Louis Veuillot. Il a bien choisi. Il n'a pas donné le sonnet sur les Normaliens qui est un joli cautère. Il a peut-être eu tort. Mais il a donné l'admirable petit poème sur *les Pleurs de Musset,* qui suffirait à prouver que Louis Veuillot fut un poète. Je ne résiste pas au plaisir de le transcrire :

Entre la tisane et l'absinthe,
De gloire et d'opprobre entouré,
Musset, déjà presque enterré,
Murmurait d'une voix éteinte :
« Il me reste d'avoir pleuré. »

Parole grande et quasi sainte,
N'était son accent ulcéré.
Des plaisirs qui l'ont enivré,
Du laurier dont sa tête est ceinte,
Il lui reste d'avoir pleuré.

A cette marque en lui trop rare
Je reconnais le fond sacré.
L'abbé Delille au vers plâtré,
Parny, Rousseau, Lebrun-Pindare,
Voltaire, ont-ils jamais pleuré ?

Le poète est celui qui pleure.
Non pas que je trouve à mon gré
L'élégiaque et le navré
Qui versent des larmes à l'heure :
Nul pleureur n'a jamais pleuré.

Comme, sous peine que tout meure,
L'eau dort en l'épaisseur du pré,
Ainsi dans l'artiste inspiré
Le trésor des larmes demeure ;
Ainsi Jean Racine a pleuré.

C'est de ces larmes que sont faites
Les fleurs du jardin diapré.
Là Nicolas n'est point entré,
Quoique grand parmi les poètes ;
Mais Nicolas n'a point pleuré.

O pleurs, ô sang de l'âme humaine,
Don que fait le cœur épuré,
Don que le cœur sent préféré.
Nous pleurons, quand Dieu nous ramène,
De n'avoir pas assez pleuré.

J'aurais voulu aussi que M. Albalat recueillît le beau sonnet : *Un vers d'André*, comme caractérisant plus que tout autre poème l'esprit et l'âme même de Louis Veuillot, qu'il écrive du reste en vers ou qu'il écrive en prose :

« Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice ! »
En nos jours infestés de triomphes pervers,
Plein d'horreur et d'ennui, je me redis ce vers,
Comme André dut le dire au chemin du supplice.

Il faut se taire ; il faut que le juste pâtisse,
Que sa lèvre et son bras portent les mêmes fers,
Que l'insulte s'ajoute à tant de maux soufferts,
Et qu'à masque levé la fraude s'applaudisse.

Nul refuge ! Partout on les verra vainqueurs.
Ceux dont ils n'ont pas fait des sbires sont claqueurs ;
Le monde est leur conquête et veut qu'on le subisse.

Point de lutte ! Ecrasé du flot des apostats,
Raillé, muet, il faut mourir sous les pieds plats.
« Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice ! »

Celui-ci n'aurait aucune connaissance de M. Albalat qui ne saurait pas d'avance, sans que je le lui disse, que

M. Albalat a consacré aux manuscrits de Veuillot, à ses corrections et à ses ratures, une petite étude très consciencieuse. Il résulte de cette enquête que Veuillot se corrigeait beaucoup. Ses corrections et remaniements consistaient surtout en *condensations*. Il avait cela de commun avec presque tous les grands écrivains. M. Albalat en donne plusieurs spécimens très curieux.

Passé maître en ce travail, Veuillot l'a, au moins une fois, appliqué à autre qu'à lui. Il s'est amusé, dans son article bien divertissant, intitulé *Le français de l'Université*, à refaire toute une page de M. Etienne, professeur de ce temps-là. L'exercice est très curieux et très profitable. Toujours charitable, Veuillot le termine ainsi : « Cela ne sera pas encore magnifique, et surtout cela ne deviendra pas plus vrai ; mais enfin il y aura de moins quelques platitudes et de plus quelque physionomie de grammaire. »

Veuillot se moquait beaucoup d'About et de Sarcey en tant que caressant la secrète pensée que Voltaire revivait en eux. Le malin savait bien quel était celui des Français de 1850 qui avait en lui le plus de Voltaire, tout en le détestant comme un frère.

E. F.

André Theuriet

Ils s'en vont, l'un suivant l'autre, les bons poètes généreux et tendres. simples et naïfs, amoureux des beaux rythmes et des pensées douces et des nombres harmonieux. Après André Lemoyne, très vite après, voici que Theuriet nous quitte, Theuriet le peintre des bois, des nids et des cœurs, Theuriet le poète romancier qui ne cessa jamais d'être poète quand il écrivit des romans, et qui fut romancier poétique comme il avait été et comme il continuait d'être poète romanesque.

Il s'en va, comme Victor Hugo, « dans la saison des roses », dans cette saison qu'il avait tant aimée, tant décrite et tant chantée et si gracieusement. Je ne sais pourtant si je n'aurais pas souhaité qu'il mourût plutôt en la saison d'automne, en cette saison des vendanges, souriante encore, mélancolique déjà, dont il avait si profondément senti et fait sentir le charme et comme fait passer le frisson et les parfums dans ses vers.

Je m'endors et déjà le frissonnant matin
Baigne les pampres verts d'une rougeur furtive ;
Et toujours cette odeur enivrante m'arrive,
Avec le dernier chant d'un rossignol lointain
Et les premiers cris de la grive.

De cette saison il avait le sourire triste et doux, la bonté mélancolique, la fécondité puissante encore, mais comme mêlée, non point de lassitude, mais de quelque langueur. Il avait la voix claire et un peu traînante d'un bouvier chantant dans les premiers brouillards d'octobre. Il

avait la bonté des horizons voilés et déjà recueillis, quoique tièdes encore. Il était, depuis quelques années surtout, l'homme au doux regard qui regarde surtout au delà. Il était le veuf qui sait qu'on l'attend.

Point de plainte, point même de tristesse ; mais cette espérance grave qui a placé son objet au delà des choses. Il semblait ne plus songer à son œuvre, si belle, si délicate, si personnelle, qui n'avait été imitée de personne et qu'on n'imitait point. Il ne songeait sans doute qu'à ce monde invisible où il était assuré qu'on se réunit pour toujours.

Il fut l'homme d'un seul livre, qui était grand, puisque c'était la nature : et d'un seul amour qui fut plus grand encore, s'il est vrai que le cœur est plus grand que le monde.

Qu'il s'en aille par ce printemps de cette année qui ressemble tant à l'automne. Qu'il s'en aille, comme il l'a voulu, à petit bruit, lui qui ne parla jamais qu'à demi-voix, comme on parle aux amis, aux femmes, aux morts et à Dieu.

Qu'il s'en aille dans la paix, auprès de celle qu'il a aimée, et, dans les jardins inconnus,

Que toujours cette odeur enivrante le suive,
Avec le dernier chant d'un rossignol lointain
Et les premiers cris de la grive.

E. F.

Le marchand de vin dans les vieilles communes de l'Italie [1]

Les philosophes ont bien raison de dire que les plus grandes choses ont débuté modestement. Tout le monde sait quelle place tient le marchand de vin dans la civilisation contemporaine. En politique....., glissons ; mais il sera permis de dire d'un mot que le plus savant publiciste qui se présenterait aux électeurs sans avoir au moins pour lui la neutralité des débitants de sa circonscription, serait sûr par avance de sa défaite. En métaphysique, le cabaretier est un penseur qui résout lestement les problèmes les plus ardus de l'ontologie ; en science, c'est un chimiste qui lutte sans désavantage contre la curiosité du Laboratoire municipal. Ses ancêtres italiens du XIVe siècle étaient de bien plus petits compagnons.

Mais, avant de le prouver, j'ai hâte d'expliquer, d'excuser le choix de mon sujet. Je ne crains pas qu'on m'accuse d'avoir hanté les cabarets du XIVe siècle ; mais, dans le cas où je paraîtrais en savoir trop long sur la matière, mon excuse est simple. Je n'ai pas couru après les documents, ils sont venus à moi, et en si grand nombre qu'il aurait fallu pousser la dignité jusqu'à l'abnégation pour se refuser le divertissement de les classer et de les interpréter. Les vastes chroniques de l'Italie où je cherchais depuis plu-

(1) L'article qu'on va lire reproduit pour le fond une conférence faite le 15 décembre 1906, à la Sorbonne, en ouvrant la quatorzième année de travaux de la Société d'études italiennes.

sieurs années tout autre chose (1) et qui contiennent, en leur qualité de chroniques, les faits les plus disparates, m'ont offert incidemment une foule de notions piquantes que je n'ai pas eu le courage de perdre. — « Oui, mais pourquoi aviez-vous commencé par recueillir les premières quand vous ne vous flattiez pas que la gerbe deviendrait grosse? » — Cette objection m'amène à un aveu plus complet. Il y aurait un réel intérêt pour la science à reprendre plus méthodiquement un ordre de recherches qu'elle avait abordé au temps des romantiques, quand le drame et le roman donnaient des lettres de noblesse à la roture : l'histoire des métiers et professions. Il existe, par exemple, une très spirituelle *Histoire des hôtelleries, cabarets*, etc., par Ed. Fournier et Francisque Michel ; mais les deux auteurs voulaient surtout amuser, et, pour y réussir, ils ont tout brouillé, siècles et nations. De semblables recherches, conduites avec plus d'ordre, de simplicité, ouvriraient bien des jours nouveaux sur la vie d'autrefois : une même corporation ne s'est pas toujours comportée de la même manière, n'a pas toujours été également considérée ; l'estime qu'on lui accordait n'a pas toujours été mesurée sur son mérite ; la littérature, à une époque donnée, s'est souvent divertie à la peindre non pas telle qu'elle l'avait alors sous les yeux, mais d'après un type arbitraire ; autant de matières à réflexion. Voilà pourquoi, après avoir écrit un certain nombre de monographies analogues (2), je me hasarde aujourd'hui chez les taverniers.

(1) Savoir les éléments de mon récent ouvrage, *La Foi religieuse en Italie au XIVe siècle*, Paris, Fontemoing 1906.

(2) *Abbés et Abbesses dans la comédie française et italienne au XVIIIe siècle* (*Revue bleue* du 24 sept. et du 1er octobre 1898) ; *le Soldat dans la littérature française au XVIIIe siècle* (*ibid.*, 7 oct. 1899) ; *le Juif dans la comédie au XVIIIe siècle* (*Rev. des études juives* de juillet-sept. 1899) ; *le Type du professeur dans la littérature française* (dans *l'Enseignement secondaire*) ; *l'Etudiant dans la littérature française de la période classique* (*Bullet. mensuel de l'Association générale des Etudiants*, juin 1899) ;

I

Dans ce monde du moyen âge où tous riaient dès qu'on cessait de pleurer, où la poésie s'appelait la gaie science, le cabaretier, semble-t-il, aurait dû être, comme dirait Victor Hugo, un heureux drôle. La liqueur qu'il débite n'est hétérodoxe qu'au pays des infidèles ; elle se réclame d'un vénérable inventeur à qui l'Eglise pardonne de s'être laissé surprendre par son fumet et sans qui d'ailleurs l'humanité se noyait plus irrévocablement dans l'eau. Toutefois la surveillance sous laquelle a lentement grandi la corporation des cabaretiers dans les temps modernes n'a rien eu de paternel. La société, particulièrement dans les petites républiques d'Italie qui semblaient faites pour les rendre heureux, les soumit à des gênes de toute nature.

D'abord, et c'est ce qui surprend le moins, au nom de la religion. Le chômage général des jours de fête ne profitait en rien aux taverniers : « Comment, direz-vous ? si l'on ferme les ateliers, si l'on ferme les boutiques, tout le monde va se reposer, c'est-à-dire se promener d'abord, et ensuite, selon la saison, se rafraîchir ou se réchauffer. » Point du tout. Dans nombre de communes, le marchand de vins doit fermer comme les autres ou ne servir à boire qu'aux étrangers de passage, bien plus reconnaissables alors qu'aujourd'hui à tel détail de costume ou de prononciation. Dans ces communes, il n'est même pas permis, aux jours de fête, de vendre du vin à emporter ; les exceptions sont peu nombreuses et soigneusement délimi-

es Professions et l'opinion dans la littérature française (*Revue d'hist. litt. de la France*, 1901) ; *le Peintre dans la littérature d'imagination des Italiens* (p. 355 sqq. du recueil offert à M. Scherillo, *Dai tempi antichi ai tempi moderni*, Milan, Hoepli, 1904) ; auxquels il faudrait ajouter *Le type de l'Allemand chez les classiques italiens* (*Bullet. ital.* de juill.-sept. 1901).

tées, par exemple, en faveur d'une corporation qui célèbre la fête de son patron, d'un notable qui chausse pour la première fois les éperons de chevalier, ou à l'occasion d'un départ pour un voyage au long cours, pour la guerre. Le Vendredi Saint, toutes ces exceptions se réduisent à une, en faveur des femmes en couches (1).

Certes, des règles si rigoureuses devaient être assez souvent enfreintes. Qui oserait soutenir que jamais aujourd'hui un bourgeois de Monaco ne réussisse à se glisser dans la salle de jeu dont l'administration réserve aux étrangers le dangereux accès ? Mais l'analogie des interdictions est ici caractéristique. Puis l'Eglise, qui tenait fort à l'observation du chômage, en assurait le respect par une foule de prohibitions subsidiaires qui diminuaient la facilité des contraventions. En voici un exemple qui n'a rien de spécial aux taverniers. L'Eglise disait : « Les jours de fête, vous ne vendrez pas » ; mais elle ajoutait : « et vous n'exposerez pas vos marchandises aux regards, vous ferez disparaître ces bancs extérieurs sur lesquels en semaine on vous autorise à pratiquer un étalage supplémentaire ; vous ne les laisserez même pas devant votre porte, sous prétexte d'offrir un repos aux promeneurs. »

Venait ensuite la surveillance exercée au nom de la simple morale.

En premier lieu, il était généralement défendu aux cabaretiers de recevoir chez eux des courtisanes et des joueurs de dés. Aujourd'hui, c'est uniquement affaire à régler entre le chef de l'établissement et sa conscience, j'allais dire entre lui et la nature de sa clientèle ; l'un tolère la femme galante, l'autre souffre les hétaires de luxe, tel autre les grisettes et tel autre les dames qu'escortent les joueurs de bonneteau ; mais jamais préfet de police n'o-

(1) V. par exemple les statuts de la corporation rédigés à Pise en 1303, dans le recueil de M. Bonaini.

serait parquer sur le trottoir l'armée féminine du vice. Il est vrai qu'alors peut-être, comme encore aujourd'hui dans la plupart des villes de l'Italie, le vice s'offrait, non pas sur le trottoir, mais d'une fenêtre, au coin de son feu. En tout cas, on ne lui souffrait pas en principe un quartier général ; s'il s'en faisait un, il y était de bonne prise. Il faut croire que les avertissements de la police produisaient leur effet ; car M. D'Ancona dit que, si quelques cabaretiers s'entouraient d'accointances suspectes, le plus grand nombre ne pensait qu'à bien vendre son vin (1).

On surveillait aussi le choix des emplacements qu'on abandonne aujourd'hui aux intéressés. De nos jours, un emplacement favorable sera surtout un bon coin. Alors c'était la proximité d'une église en renom ; à l'aller ou au retour, les fidèles vidaient un broc, sans doute pour mieux digérer le sermon qu'ils venaient d'écouter ou qu'ils allaient entendre. De mauvaises langues prétendent que si, au XVII[e] siècle, le culte d'un saint suspect, san Cresci, fit des progrès rapides à Florence, c'est qu'un abbé Gondi, secrétaire de Côme III, écoulait à un prix doux un vin de son cru dans un cabaret sis en face de l'église (2). Mais quand on n'était pas patronné, on réussissait beaucoup moins aisément à dresser son cabaret à la porte d'un sanctuaire, comme une toile d'araignée à l'entrée d'un berceau de vigne. Une autre sorte d'emplacement qui aurait été aussi fort recherché, si l'on n'y avait mis ordre, c'était la proximité des couvents d'hommes. L'Église, alors si puissante, si riche, elle attirait nombre de sujets sans vocation qui aimaient à trouver sous leur main ce à quoi ils n'avaient pas entendu renoncer en entrant dans les Ordres : cabarets et le reste. En 1318 il fut interdit à tout cabaretier florentin de s'installer à moins de trois cents brasses d'un couvent.

(1) *Origini del teatro italiano*, deuxième édition, I, p. 621-7.
(2) Notes sur le *Gazzettino* de Gigli, Milan, Daelli, 1864, p. 158.

On allait plus loin : pour prévenir une orgie nocturne, on interdisait au cabaretier de tenir des lumières dans sa boutique ; à la chute du jour certaines communes voulaient qu'il mît les consommateurs à la porte. Il y avait pourtant alors, comme aujourd'hui, dans chaque ville, des célibataires, des étrangers domiciliés qui, après toute une journée de labeur, pouvaient souhaiter innocemment de se rencontrer dans une salle hospitalière pour y deviser avant l'heure du sommeil. Qu'auraient fait ces deux honnêtes Français dont me parlait un jour mon vieil ami M. Ernest Mérimée ? C'étaient deux négociants établis depuis un temps immémorial à Madrid où ils avaient tous deux pris femme ; quand ils avaient parlé espagnol toute la journée avec leurs clients et leur famille, leur plaisir était de se retrouver dans un café pour y parler la langue maternelle en jouant une partie de dominos ; leur français était devenu ce qu'il avait pu ; on les entendait dire tour à tour : « C'est à vous d'empecer. » (*Empezar*, commencer.) Mais ce langage hybride était encore pour eux la France.

Venait ensuite une série de prohibitions édictées au nom d'une vertu chère au moyen âge, la loyauté. Au XIVe siècle, la loyauté commençait, en Italie, à sortir des mœurs publiques, mais non des mœurs commerciales ni, par suite, de l'administration, puisque, dans les États libres, le pouvoir était aux mains de négociants ; tandis que nos rois chevaliers fabriquaient de fausse monnaie, Florence ne refondait même pas ses vieilles pièces quand elles valaient plus que le taux légal ; elle inscrivait sur son Grand Livre les emprunts forcés qu'elle prélevait ; elle tenait assez exactement sa parole pour que les pères plaçassent sur sa dette civile la dot de leurs filles. Donc le gouvernement se croyait en droit d'exiger que le marchand de vin tînt en parfaite loyauté ses engagements exprès ou tacites envers le public. Il interdisait toute altération de la marchandise, alors que ces fraudes rappelaient souvent

l'innocence de l'âge d'or. Aujourd'hui, de par les progrès de la chimie, les altérations de l'alcool sont nombreuses, savantes, formidables, d'où ce dialogue que j'ai un jour recueilli dans un omnibus. Deux messieurs endimanchés causent assis l'un en face de l'autre, l'un marchand de vin en retraite, l'autre son successeur : « Et » dit le retraité « que faites-vous d'un tel (le premier garçon du débit) ? » — « Toujours comme de votre temps, laborieux, intelligent, aimé de la clientèle, mais il boit. » Sur quoi le vendeur haussant les épaules : « Dans notre état, un homme qui boit est un imbécile ; il sait bien que nous ne vendons que de la..... malpropreté. » Les débitants italiens paraissent avoir introduit dans leur vin surtout des substances inoffensives dont même l'adjonction en petite quantité est, en certains cas, pour diverses raisons, indispensable, telles que l'eau, le plâtre (1). On pratiquait également le coupage, falsification qui, elle aussi, paraît aujourd'hui anodine. On mêlait bien quelquefois dans le vin des substances réputées nuisibles (2) ; mais elles ne préoccupaient pas l'opinion publique pour qui les péchés des cabaretiers demeuraient peccadilles ; lorsque, dans les *Malandrini* de Cecchi, un fruitier et un tavernier se reprochent de falsifier leurs denrées, il s'agit seulement d'eau introduite par l'un dans son vin, par l'autre dans son fromage qui dès lors pèsera plus ; et chacun se justifie allègrement : « c'est pour qu'on ne se grise pas, » dit le tavernier ; « c'est pour tenir mon fromage frais, » riposte le fruitier.

Toutes ces altérations n'en étaient pas moins interdites et réprimées avec une grande rigueur. On pouvait fabriquer pour soi du vin mouillé ou même en expédier au loin ; la surveillance des gouvernements s'est toujours relâchée

(1) C'est peut-être à cause de ce mélange d'eau et de plâtre (*gessatura*) que le mot de *gesso* en argot est devenu synonyme de vin.

(2) On en verra quelques-unes énumérées aux pages 95-96 du XXIXe volume de la nouvelle série de l'*Archivio veneto*.

en faveur de l'industrie de *pacotille* ; mais de sévères amendes punissaient l'infraction commise en tout autre cas. On défendait de faire voyager ensemble, sauf sur mer, le *picciolum* et le vin non baptisé ; en quelques endroits, on faisait jurer que le vin offert aux consommateurs était sans mélange et l'on intéressait les courtiers à découvrir la fraude en leur promettant, outre *la credenza* (le secret), une part de l'amende. Seule, Venise se doutait de la complication des problèmes qu'ailleurs on tranchait lestement ; seule, elle consentait à écouter les deux cloches et à entendre raison. Elle permettait d'allonger le vin dans une proportion donnée, quand on lui prouvait qu'autrement on ne pouvait pas en livrer aux petites gens au tarif qu'elle imposait en leur faveur ; elle consentait à élever ce tarif lorsqu'on lui démontrait que le mélange gâtait par trop le vin : elle ne défendait pas le coupage d'une façon absolue ; elle tolérait même l'introduction de substances étrangères inoffensives, à condition que ses agents y présideraient et ne s'en iraient qu'après avoir cacheté le tonneau à livrer aux détaillants, moins naïve donc que ce prévôt de Paris qui, pour offrir une garantie au consommateur, l'autorisait à voir tirer le vin du baril, comme si c'était sur le parcours de la cave à la boutique que s'opère la falsification (1).

Loyal envers le public, le tavernier devait l'être aussi envers ses confrères ; on lui interdisait par exemple, dans certaines villes, de souffler la boutique ou le garçon d'un autre. Y avait-il bien là déloyauté ou simplement discourtoisie ? Il est toujours extrêmement délicat de s'entremettre dans la concurrence commerciale. On en arrive vite à l'arbitraire ; on se forge, à l'usage des autres, des devoirs purement imaginaires. Par exemple, le moyen

(1) L'ordonnance de ce prévôt est du 27 septembre 1371. Pour Venise, voir l'*Archivio veneto*, nouvelle série, XXIX[e] volume, p. 92, 93, 94.



âge s'était mis en tête qu'il n'était pas juste qu'un même homme exerçât plusieurs métiers à la fois. Pourquoi ? On ne le disait pas ; mais, partant de ce beau principe, on interdisait aux cabaretiers de donner à manger (1). Notez l'absurdité de ce règlement : si la contrainte était de mise en pareille circonstance, c'est tout le contraire qu'il faudrait ordonner : un consommateur qui n'obtiendrait à boire qu'à condition de manger s'enivrerait bien plus difficilement.

Mais le grand danger de l'arbitraire est qu'il n'est pas longtemps désintéressé. Sous prétexte de ne pas permettre les empiétements, de laisser tout le monde vivre, on en arrivait à sacrifier le débitant au producteur, au propriétaire de vignobles qui était souvent un gros personnage, membre d'une corporation nombreuse et opulente. Les Statuts de Viterbe stipulaient que les propriétaires de vignobles auraient le droit de vendre directement leur vin au détail ; c'était fort juste ; mais, s'ils permettaient l'exportation du vin, ils en interdisaient l'importation, sauf pour les vins de provenance lointaine comme le malvoisie, d'un usage non journalier, incapables par suite de faire concurrence aux produits du terroir ; par là, ils obligeaient le débitant à se fournir exclusivement chez les vignerons de la commune ; puis, ces Statuts défendaient aux cabaretiers de discréditer le vin vendu directement par le propriétaire, sans intimer à celui-ci la même réserve à l'endroit du cabaretier (2). Tout cela sent la partialité.

(1) Sur ce point, leur condition n'était pas meilleure en France : Chéruel, dans son *Dictionnaire historique*. dit qu'à Paris ce fut seulement à partir de 1680 que les cabaretiers purent servir du pain et de la viande, et encore à la condition de les faire venir d'une hôtellerie.

(2) P. 80-84 du VII[e] vol. de l'*Archivio della Società Romana di Storia Patria*, article de M. Torquato Cutari : *Le corporazioni delle Arti nel comune di Viterbo*. D'après cet article d'ailleurs, Viterbe aurait devancé l'avenir par une singularité bien remarquable ; là, on n'aurait imposé

Ailleurs on imposait aux détaillants un coûteux intermédiaire entre eux et le producteur, savoir le fermier de l'introduction des vins en ville : par exemple, à Bologne, un arrêté de 1334 défendait aux cabaretiers et hôteliers de vendre au détail du vin ou du vinaigre sans la permission du *conduttore*, à peine de vingt sous bolonais par mesure (1) ; c'est par un même monopole que s'enrichit à Côme, au xviie siècle, un ancêtre du millionnaire qui détourna de ses devoirs la mère de Manzoni.

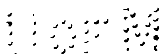
III

Ces gênes de toute sorte expliquent pourquoi, dans des villes riches, élégantes, artistiques comme les cités italiennes du xive siècle, les tavernes payaient si peu de mine. A la vérité, je n'ai à peu près rien trouvé de précis, et mes amis n'en ont pas trouvé davantage, sur l'installation des cabarets de ce temps-là, et je n'oserais dire dans quelle mesure celle qui fait partie du château médiéval récemment édifié à Turin peut en donner l'idée ; mais tout concourt à faire penser qu'on y trouvait juste de quoi s'asseoir, et sur des bancs encore, et de quoi ranger les verres ; c'est par exemple à quoi se borne l'inventaire de deux tavernes louées le 26 avril 1389 par l'*Opera*, c'est-à dire par les Fabriciens de Pise (2). Avec tant de peintres sous la main, il semble bien qu'avant le xve siècle on n'ait pas songé à les décorer. L'hôtellerie de Lagnasco en Piémont avait des fresques du xve siècle qui représentaient trois couples

aux métiers aucun procédé de fabrication, aucun temps d'apprentissage ; point d'obligation de *chef-d'œuvre ;* quiconque avait boutique était maître dans son art.

(1) V. p. 479 du livre de M. G. Arias, *Sistema della costituzione economica e sociale italiana nell' età dei Comuni*. Turin, Roux et Viarengo, 1905.

(2) Je dois cette communication à l'amitié de M. Vitt. Cian ; le document avait été trouvé par un de ses élèves au n° 5 des archives de cette Fabrique.



qui dansaient ; on connaît le mot de Biagio de Cesena rangeant les nudités de la chapelle Sixtine parmi les fresques bonnes pour bains et hôtelleries ; Benedetto Varchi, au milieu du XVIe siècle, mentionne une belle hôtellerie située aux portes de Florence (1) ; mais ces dates nous font arriver au cœur de la Renaissance. Evidemment le cabaretier, qui ne se sentait fort bien vu nulle part au moyen âge, se sentait encore surveillé de plus près en Italie. Un petit fait achèvera de le montrer. Chez nous, le cabaretier qui voulait brusquer la fortune y employait librement un crieur, gaillard aux poumons solides, à la langue bien affilée, qui allait par les rues certifiant que nulle part on ne buvait d'aussi bon vin qu'à telle enseigne ; si le cabaretier avait encore plus foi dans sa propre éloquence, il faisait l'article pour son propre compte ; dans certaines villes d'Italie, au contraire, le débitant n'avait même pas le droit de dire sur le pas de sa boutique : « J'ai de bon vin (2). »

Sans doute la corporation s'ingéniait : on inventait le faux client, le consommateur à gages, qui, mêlé parmi les autres, leur vantait la cave de la maison avec toutes les apparences de la compétence et du désintéressement. Voici un passage des *Malandrini* de Cecchi qui nous fait assister à un achalandage de ce genre : « Restez à déjeuner ; vous serez ici à merveille : bonne table, bons crus, un vin blanc qui étincelle ; du rouge, vous m'en direz des nouvelles ; et des variétés à n'en pas finir ; des vins qui vous baisent, qui vous mordent, qui font venir la larme à l'œil, la componction, rien qu'à les regarder pétiller dans le verre. Quand vous les approchez de vos lèvres, on dirait qu'ils

(1) *Breve Artis vinariorum*, de Pise, 1303.

(2) Pour les crieurs français, v. le *Dictionnaire* précité de Chéruel et mon article précité aussi sur les Professions dans la littérature française ; ils avaient chez nous, dit-on, le droit de forcer les passants à goûter le vin qu'ils annonçaient et d'imposer leurs services aux cabaretiers. Fr. Michel et Ed. Fournier, *op. cit.*, I, p. 33-36.

vont vous sauter au visage pour vous arracher les yeux, et ils glissent tout doucement par le canal du gosier. » La scène continue : il s'agit maintenant de retenir à coucher les hôtes qui s'enquièrent s'il y a des voleurs dans le pays; c'est le tour du patron : « Le matin de bonne heure ou le soir, je ne dis pas. Mais vers midi on est en sûreté. » Certainement les cabaretiers s'étaient avisés de ces tours avant Cecchi ; mais c'est nécessité qui avait été pour eux mère d'invention.

IV

Toutefois le besoin de se désaltérer, de causer à l'ombre est de tous les siècles. Les marchands de vin, même alors, avaient des clients et quelquefois des clients de marque. Le poète bourgeois Rustico di Filippo avait laissé tout son argent chez eux ; Forese Donati, ami de Dante, frère du chef des Noirs, Antonio Pucci le Chroniqueur, Bonaccorso Pitti le pince-sans-rire, avaient, pour parler la langue d'aujourd'hui, des habitudes de café, comme plus tard Machiavel et, à un degré moindre, Parini et Goldoni. Les dictons prétendaient qu'aller à la taverne, c'était aller à la vie éternelle, au Paradis. On voyait donc quelques taverniers faire fortune.

Au surplus, la corporation n'était pas au bas de l'échelle sociale ; on ne rangeait pas ses membres parmi les journaliers (*braccianti*), ni même parmi les simples suppôts d'une corporation ; ils formaient en général un *Art* distinct, compris même quelquefois, comme à Pise, parmi les Arts majeurs (1). De ce chef, ils avaient une maison d'état, non pas de simples bureaux ; ils élisaient

(1) A Florence, ils formaient un Art mineur, et, en 1524, on les voit dans Benedetto Varchi obligés de s'entendre avec quelques autres corporations pour diminuer leurs frais par une demi-fusion.

des dignitaires ; ils possédaient quelquefois, par exemple à Viterbe, des hôpitaux spéciaux (1). Tout cela les relevait à leurs propres yeux. J'ai trouvé quelque part qu'à Rome la corporation des balayeurs se qualifiait, dans ses protocoles, de vénérable ; nul n'aurait protesté si les marchands de vin se fussent décerné la même épithète. Ils participaient de plus aux honneurs publics dans la mesure où, selon les villes, y participaient les corporations du même ordre que la leur. Dans le quart de siècle qui suivit le soulèvement des Ciompi, on voit assez souvent des cabaretiers parmi les Prieurs de Florence.

Mais il faut compter qu'à raison de huit Prieurs par deux mois, on faisait en vingt ans à Florence une terrible consommation de Prieurs ; puis, d'autres corporations étaient bien plus souvent représentées dans la Seigneurie ; par exemple, vers le temps où Christoforo di Francesco a siégé au Palais Vieux, durant six bimestres consécutifs, on trouve un seul tavernier contre trois changeurs. L'honneur d'avoir pendant deux mois le vivre et le couvert au siège du gouvernement, de sortir au son des trompettes ne faisait monter que de bien légères fumées dans les têtes, pour qui savait être attendu chez lui par la pauvreté. Aussi la corporation des marchands de vin était alors très modeste, très paisible. Ils comptaient naturellement parmi eux quelques mauvais sujets, Niccolò di Gozzo, par exemple, condamné à être brûlé comme *ruffian de femmes* et pendu par grâce le 13 novembre 1379, Ciardo exilé en février 1382 et Jacopo di Banello, surnommé Ghiribozzolo, tenaillé le 6 août de l'année suivante, ces deux derniers

(1) Pour Viterbe, voir l'article susdit de M. Cutari ; sur les hôpitaux de corporation en général, voir le passage précité du IXe livre de Bened. Varchi. Comme institution analogue, je ne connais à Paris que le Cercle des Marmitons, fondé le 12 juin 1899, sous les auspices et dans les locaux de l'Institut catholique, pour offrir à ses protégés, outre une récréation honnête, les moyens de remplir leurs devoirs religieux

pour des motifs que j'ignore. J'inclinerais pourtant à croire qu'eux aussi ils expiaient des méfaits d'ordre privé ; le 20 janvier 1365, un de leurs confrères avait encouru l'*ammonizione* (1) ; mais on sait que pour être frappé d'incapacité politique, il suffisait de porter ombrage aux meneurs de *Parte Guelfa.* Dans les documents qui m'ont passé sous les yeux, je n'ai vu que deux taverniers dont les fautes réelles ou imaginaires soient d'ordre politique, un Vénitien suspect d'une trahison, à la date du 1er mars 1392, et un Bolonais, à la date déjà plus récente du 29 octobre 1421, décapité pour homicides et complot politique (2).

Les fauteurs de désordres fondaient pourtant sur eux des espérances : Marchionne di Coppo Stefani les range parmi les corps d'état que Gautier d'Athènes travaillait en vue d'établir sa tyrannie. Mais la corporation demeurait tranquille ; jamais elle ne fut alors appelée, comme chez nous, cantinière de l'émeute. Lorsque les Ciompi donnent l'assaut au palais de la Seigneurie, on les voit se servir des tables des cabaretiers pour s'abriter, en s'approchant des murs, contre les pierres qu'on leur lançait du toit ; mais on ne dit pas que les cabaretiers eussent prêté ces tables ; durant la bagarre, un membre ou un ami du gouvernement, poursuivi par les émeutiers, se réfugia chez un marchand de vin, sous le lit duquel on le découvrit ; mais on ne dit pas que sa retraite eût été décelée par le débitant, tandis que, tout récemment encore, à Paris, un malheureux agent poursuivi par des perturbateurs, ayant cherché asile chez un cabaretier, celui-ci le rejeta entre les mains de ses persécuteurs qui l'accablèrent de tant de coups que l'infortuné en perdit momentanément la raison.

(1) V. cette condamnation et la précédente au *Diario d'anonimo fiorentino* précité, aux dates indiquées.

(2) Sur le premier fait, voir les *Libri commemoriali della republica di Venezia*, publiés par M. Predelli, Venise, 1876, p. 213 du IIIe vol., et sur le deuxième la chronique de Mathiolo, p. 321.

IV

Détail curieux : c'est une autre branche du commerce de l'alimentation, celle de la boucherie, qui, alors, dans la politique intérieure de l'Italie, représente la violence, et cela un peu partout. Elle semble avoir formé une corporation bien plus riche et plus en vue que celle des marchands de vin. A Sienne notamment, en 1368, parmi les *Riformatori*, contre deux taverniers et un hôtelier, il y a trois bouchers et six charcutiers ; dans les listes de conseillers des Compagnies de milice, à la même époque, on rencontre quatre charcutiers contre pas un marchand de vin ; et les cabaretiers et hôteliers de la ville sont compris dans la corporation à laquelle des bouchers donnent leur nom (1). Le métier de boucher, au reste, ne dispose pas à la douceur, et c'était encore plus vrai quand il n'existait pas d'abattoirs publics et que chaque boucher assommait lui-même. La mère de Confucius, qui logeait d'abord en face d'un boucher, déménagea, dit-on, de peur que l'enfant ne prît des mœurs cruelles ; et les chroniqueurs du moyen âge, lorsqu'ils parlent latin, désignent volontiers les débitants de viande du même nom que les bourreaux, *carnifices*. Aussi, tandis que de nos jours la corporation ne fait guère parler d'elle en politique, à part les bouchers de la Villette, déjà rentrés dans le silence, en Italie elle se jetait dans le choc des partis.

Le premier exemple que je vais citer est bien connu des italianisants, mais il est trop frappant pour être omis. Lorsque Giano della Bella menaçait de courber sous la loi l'insolence des Grands de Florence, ceux-ci exploitèrent à la fois pour le perdre les scandaleuses falsifica-

(1) V. les *Documenti per la storia dei rivolgimenti politici del comune di Siena dal 1351 al 1369*, par M. Julien Luchaire. Lyon, Rey, 1906, p. 189-190, 152-159, 48.

tions des bouchers et son courageux amour de la justice ; ils lui mirent sous les yeux ces fraudes éhontées, lui demandèrent s'il comptait les tolérer ; puis, quand il se fut écrié : « Périsse plutôt la cité ! » ils ameutèrent la corporation contre lui : « Un gros boucher », écrit Dino Compagni, « surnommé l'Agneau, homme de peu de foi, artisan du mal, dénigrait Giano pour plaire à la populace. Il achetait les gens du peuple, il tramait des complots et il était si malicieux qu'il faisait croire que c'était lui qui faisait nommer les membres de la Seigneurie. *Il promettait des emplois.* Il était d'une haute stature, hardi, effronté, grand parleur, et nommait impudemment les conjurés ; il disait qu'il tenait avec eux des conciliabules *dans une cave* et qu'il était souvent allé les convoquer, *une lanterne à la main.* »

A Bologne, vers la même époque, les bouchers sont d'enragés guelfes ; d'accord avec le Gonfalonier de justice, ils proposent une résolution contre les membres du parti vaincu déjà rayés pourtant des listes de proscription ; c'est leur bannière qui marche en tête quand on descend dans la rue pour les combattre. A Sienne, en 1355, un de leurs confrères, Gano di Benedetto, se fait l'instrument empressé et cruel d'une vengeance des Douze, et l'année suivante conspire contre eux. A Florence, au temps de Benedetto Varchi, les fraudes des bouchers seront si provocantes qu'on sera obligé de prononcer contre plusieurs d'entre eux l'interdiction temporaire ou perpétuelle d'exercer la profession, ou même l'exil. A Rome, en 1526, ils répondront par une émeute à une augmentation de taxe (1).

(1) V. pour Bologne M. Vito Vitale, *Il dominio della P. Guelfa in Bologna, 1280-1327*, Bologne, Zanichelli, 1902, p. 104, 128, 161 ; pour Sienne, M. Julien Luchaire, *op. cit.*, p. LIX ; pour Florence, Varchi, *Stor. fiorent.*, liv. VIII ; pour Rome, Guichardin, *Storia d'Italia*, livre XVIII.

V

Revenons à nos sages marchands de vin.

Que pensait d'eux la littérature ?

Elle ne les dédaignait pas. Les conteurs et plus tard les comiques les mirent souvent en scène et presque toujours pour les peindre comme des hommes joviaux. Nous pourrions les suivre à travers les Nouvelles de Sacchetti, l *Orlando Furioso* d'Arioste, le *Ricciardetto* de Forteguerra, sans épuiser leur veine de bonne humeur, leur fonds de récits divertissants. Mais ce serait regarder un masque placé sur leur figure par la nécessité du métier ; les taverniers parlaient pour égayer le consommateur et quelquefois pour l'empêcher de parler. Celui qui a le mieux lu à travers ce masque, c'est Manzoni. Souvenez-vous de cet hôtelier milanais qui voit arriver chez lui un soir d'émeute le héros des *Fiancés*, Renzo Tramaglino. Renzo est le plus paisible garçon que la terre ait jamais porté ; mais un seigneur tente de lui ravir Lucia ; on l'a contraint d'abandonner sa maison ; il est entré le matin dans Milan ; les boulangeries, à la suite d'une disette inintelligemment combattue, étaient au pillage ; le gouvernement baissait la tête : Renzo a beaucoup marché, beaucoup crié, à peine a-t-il trempé ses lèvres dans le vin qu'il a commandé, sa tête se prend ; il se met à déclamer contre les tyranneaux, encouragé par le gros de l'assistance ; mais le maître du logis se ronge d'inquiétude parce qu'il a reconnu parmi les buveurs ce que nous appellerions un agent en bourgeois ; il sait bien que son nouveau client ne répondra pas seul de ses téméraires paroles ; il s'approche de Renzo, essaie inutilement de tirer de lui les déclarations prescrites par les règlements, lui suggère l'idée d'aller se mettre au lit, mais ne l'y décide qu'avec beaucoup de peine ; le lendemain, il est vertement sermonné par la

police. Voilà le vrai type du tavernier italien ; Tassoni s'en était douté lorsqu'il avait montré un hôtelier bolonais sur le point de dénoncer à l'Inquisition trois voyageurs suspects (Mars, Bacchus et Vénus, s'il vous plaît), qui s'éclipsèrent à temps. Les gouvernements frappaient impitoyablement à l'occasion : le 20 août 1320, Venise ferma quatre de ses seize hôtelleries (1). Un simple tavernier pesait évidemment encore moins dans la balance : il se sentait toléré tout juste et se comportait en conséquence.

Il y était aidé par un fond de résignation que la foi entretenait. Sa corporation avait les pieuses habitudes de toutes les autres ; elle s'assemblait dans des chapelles à elle, faisait célébrer des offices, distribuait des aumônes. Il s'y rencontrait, non seulement de très honnêtes gens, mais des hommes fort pieux. Lorsqu'en 1406 on fera venir en procession à Florence cette madone de l'Impruneta dont on réclamait l'assistance dans toutes les détresses, c'est un marchand de vin qui racontera la cérémonie. Il y avait même des taverniers qui renchérissaient sur l'orthodoxie. Une doctrine s'était formée qui voulait que le Christ et les Apôtres n'eussent rien possédé, même en commun, et qui, par suite, prétendait réduire l'Eglise à vivre d'aumônes quotidiennes, théorie émise en haine, non pas du clergé, mais de ses vices, et dont l'objet était de renforcer l'autorité de l'Eglise définitivement épurée. A la soutenir, toutefois, on jouait sa liberté et sa vie : or, en 1411, deux marchands de vin lucquois tenaient ouvertement pour la *Pauvreté du Christ*. Faut-il s'en étonner, quand, jusque parmi ces terribles bouchers, et parmi les moins estimables d'entre eux, on en trouvait qui en 1530 croyaient encore aux prophéties de Savonarole, brûlé trente-deux ans auparavant ? C'était pendant le

(1) P. 220-221 du 1er volume des *Libri commemoriali* précités. — Le passage de Tassoni est à l'octave 60 du IIe chant de la *Secchia Rapita*.

fameux siège de Florence. Un boucher, un traître qui trafiquait dans le camp ennemi, sur le vu d'une médaille qui représentait d'un côté Savonarole et de l'autre Florence menacée par une épée, avait conclu que la ville allait être prise et il avait écrit à sa femme : « Réfugie-toi dans tel couvent ; nous allons entrer dans Florence ; je protégerai tes Religieuses, mais nous pillerons le couvent » (1).

Ce qui prouve que les plus fortes têtes n'échappent pas aux opinions de leur siècle.

VI

Reste à expliquer pourquoi des républiques démocratiques faisaient alors des conditions aussi dures à un commerce que leurs pareilles traitent aujourd'hui débonnairement.

Le premier motif est que ces républiques, par rapport aux nôtres, formaient de véritables aristocraties. Le *pays légal*, dans les cités les plus populaires et aux époques où il s'étendait davantage, n'embrassait pas plus de quelques centaines, de quelques milliers d'hommes. Les marchands de vin en faisaient partie, mais non pas leurs clients naturels. Ils auraient eu beau vouloir monter sur les épaules de leurs consommateurs, cela ne les eût pas sensiblement grandis.

Secondement (ce motif à lui seul n'aurait pas une grande importance), ils n'offraient peut-être pas une assez grande variété de spécimens pour séduire tous les palais ; ils n'en avaient pas pour tous les goûts. Ils offraient du vin de toute provenance, mais toujours du vin ; du moins, l'alcool ne se présentait pas alors sous ces mille et une formes qu'il revêt aujourd'hui ; l'eau-de-vie elle-même, qui, à la fin du XVIe siècle, comptait à Rome beaucoup trop d'ama-

(1) Chronique de Nardi.

teurs, était encore vendue au XVIIe par des marchands spéciaux, ce qui semble indiquer un débit réduit ; le consommateur aujourd'hui entend la trouver partout.

Enfin, électeur ou non, l'Italien était généralement sobre et l'est resté. Entendons-nous, je parle de l'Italien des plaines, des campagnes, des villes même, en un mot de celui qui a fait l'histoire de l'Italie ; je ne parle pas de l'Italien des montagnes. Il n'est pas vrai d'une façon générale que les vertus soient affaire de climat, puisque les Romains de la République et ceux de l'Empire ont vécu sur le même sol ; mais la vertu particulière qu'on appelle la sobriété est tout d'abord affaire d'altitude : à 1.500 mètres au-dessus du niveau de la mer, un Italien ne la possède pas beaucoup plus qu'un Suisse ; demandez-le aux romans sardes de Mme Grazia Deledda. Pour mon compte, j'ai passé plusieurs vacances dans les hautes vallées du Piémont, et je puis certifier que le dimanche on y boit sec et on s'y bat ferme ; l'homme le plus joyeux que j'aie jamais vu est un jeune gars des Tornetti di Viù qui, un jour de fête, avait embourré d'un camarade, après boire, dix-sept coups de couteau ! cela l'avait purgé de toute mélancolie. Mais l'Italien de la plaine semble né pour démentir le proverbe : *Sine Baccho et Cerere friget Venus*. La frugalité des Florentins en particulier était légendaire. Les maigres appointements donnés au cuisinier du Palais qui devait préparer la nourriture quotidienne des Prieurs, du Gonfalonier de justice, d'un notaire, des serviteurs, sans compter de temps en temps des hôtes illustres, nous avertissent qu'on faisait peu de cas d'un cordon bleu (1).

(1) Ces honoraires étaient de quatre florins et demi par mois, sur lesquels il payait deux aides et auxquels on ajoutait douze florins pour ses habits. Nulle part alors en Italie on ne se fût écrié :

Un cuisinier est un mortel divin

et la corporation ne s'en était certainement pas fait accroire le jour

D'ailleurs, multipliez par le coefficient qu'il vous plaira la somme de 8 fr. 40 à laquelle correspondait, paraît-il, pour le poids la somme dépensée par jour pour les hôtes du Palais Vieux qui ne devaient jamais être moins d'une douzaine à table, sans parler de l'office : vous conviendrez que les chefs de la république florentine ne la ruinaient pas en banquets. Sur ce point, du moins, les Médicis gardèrent tant qu'ils purent les anciens usages. On connaît l'étonnement de ce grand seigneur romain de la maison des Cibo, qui, devenu gendre de Laurent le Magnifique, voyait chez son beau-père un service des plus frugaux succéder, dès le lendemain de la noce, au festin du premier jour, et qui ne put se tenir d'avoir une explication à ce sujet : « C'est bien simple », répondit Laurent ; « le premier jour, j'agissais en chef de l'Etat, mais dès le second je t'ai fait partager l'ordinaire de la famille. » Après cela, croyez donc à la sincérité du poème écrit par Laurent à la gloire des buveurs ! Un demi-siècle après, il n'y avait pas grand'chose de changé, sauf peut-être que les journaliers laissaient souvent leur gain à la taverne ; les bourgeois gardaient l'esprit d'économie, de mesure, légué par leurs ancêtres ; leur table ne se distinguait que par une exquise propreté. « Il ne manque pas toutefois à Florence, » dit Benedetto Varchi en le constatant, « de familles qui reçoivent et qui mènent la vie brillante des gentilshommes, » mais il n'arrive à en compter qu'une dizaine (1). Dans d'autres villes italiennes, l'établissement du principat avait bien autrement accéléré les progrès de la gastronomie ; les ducs de Ferrare étaient célèbres par le luxe de leur table ; chez un de leurs sujets, le comte Alfonso Turchi, le cuisinier, en 1584, touchait plus et le sommelier autant que l'ins-

où, en 1354, Pierre d'Aragon, pour une commodité quelconque, avait chargé son maître-queux de réclamer à Venise une dette (p. 221 du IIe vol. des *Libri commemoriali* publiés par Predelli.

(1) Livre IX de sa *Storia fiorentina*.

titutrice et la gouvernante des filles de la maison (1) ; les bons *Ambrogiani* allaient rendre célèbre la cuisine milanaise ; mais, bourgeoise ou princière, la gourmandise, de par la constitution politique, ne pouvait plus servir les intérêts des marchands de vin.

Heureusement la corporation a su attendre : elle a trouvé de nos jours sa place au soleil.

CHARLES DEJOB.

(1) V. l'ouvrage du regretté Angelo Solerti, *Ferrara e la corte Estense nella seconda parte del secolo XVI*, Città di Castello, Lapi, 1900, p. LX, note I, et p. CXLV et suiv.

Pour Elvire (1)

LE SÉJOUR DE LAMARTINE A AIX-LES-BAINS

Paris, ce 2 mai 1907.

MON CHER CONFRÈRE,

Encore un mot. Je serai court. Vous vous rappelez qu'au mois d'août dernier, je terminais ma réponse à M. Doumic par ces lignes : « Je souhaite de tout mon cœur qu'une autre découverte — puisqu'il ne s'en tient pas sur ce point à la protestation même d'Elvire — achève de lui ouvrir les yeux. Ce jour-là je m'estimerai payé de ma peine. »

Eh bien, M. Doumic est en train d'exaucer ce vœu, sans qu'il s'en doute ou qu'il ait l'air de s'en douter. Chaque document nouveau qu'il utilise à l'appui de sa thèse fortifie la mienne, semblable à ces parallèles couvertes qui rapprochent chaque jour l'assaillant d'une place assiégée. M Doumic a beau maintenir ses conclusions, il est obligé de reconnaître avec moi que dans la plupart des détails du roman de *Raphaël* Lamartine a dit la vérité. Et c'est ma faute, je l'avoue, s'il m'a pris en défaut sur le point particulier qui fait l'objet de cette discussion, car, au lieu de m'en rapporter — quant à la date de l'arrivée de Lamartine à Aix-les-Bains et à la durée de son séjour dans cette ville d'eaux — aux dires de MM. Félix Reyssié et Anatole

(1) Voir la *Revue Latine* des 25 juillet et 25 août 1906.

France, je n'avais qu'à m'en tenir purement et simplement au récit même de Lamartine et à sa *Correspondance*.

Mais ce que M. Doumic n'a pas vu dans le récent article qu'il a donné au *Journal des Débats* (1), c'est que le carnet de voyage de Mme Charles ruinait complètement les conclusions de la lettre qu'il a publiée dans la *Revue Latine* du 25 juillet dernier.

Que dit, en effet, ce précieux document ? que Madame Charles partit de Paris le 27 juin 1816 (c'est la date que j'avais indiquée dans mon livre) ; qu'elle n'arriva à Aix-les-Bains que le 18 ou le 19 septembre, ayant passé tout l'été en Suisse, comme le dit Lamartine, et qu'elle ne quitta cette station thermale que le 26 octobre.

Mais ce recul du temps ne modifie en rien la durée du séjour des amoureux à Aix et laisse debout les conclusions que j'en ai tirées.

Il résulte, effectivement, de la pièce nouvelle mise au jour par M. Doumic, de la *Correspondance* de Lamartine et d'une lettre qui est entre mes mains, que le *délai moral* dont j'ai parlé incidemment et qui m'a valu les railleries de M. Doumic, se trouve confirmé en plein.

Depuis le mois d'août dernier, à la suite d'un supplément d'enquête, j'ai eu la bonne fortune moi aussi de découvrir plusieurs lettres de Lamartine datées de l'automne 1816. L'une d'elles même se rapporte à l'objet de notre procès. J'ignore à qui elle est adressée, mais je suppose que c'était à Louis Vignet. En tout cas elle est datée d'Aix-les-Bains, 5 octobre 1816, et elle dit : « *Je viens d'arriver à Aix et je me sens déjà mieux*..... »

Lamartine arriva donc sûrement à Aix tout à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Nous savions déjà par *Raphaël* qu'il y était arrivé après Mme Charles. Or, comme il est établi par le carnet d'Elvire qu'ils n'en

(1) N° du 6 avril 1907.

partirent ensemble que le 26 octobre, il est acquis également qu'ils y restèrent ensemble environ vingt-cinq jours. Là encore Lamartine a dit la vérité, puisqu'il écrivait à son ami de Virieu le 12 décembre 1816 : « Je suis ici (à Mâcon) depuis un mois. Vignet vient d'en partir. Il y était venu m'accompagner des eaux d'Aix *où j'en ai passé un pour ma santé*... (1) »

Eh bien, que M. Doumic le veuille ou non, le *délai moral* dont il s'est moqué existe bien. Et si une chose m'étonne, c'est qu'il ait été assez léger ou inconséquent pour m'avoir chicané sur ce point dans les termes que vous savez, puisque, à l'époque où il vous adressa sa lettre, il avait en poche le carnet de voyage de Mme Charles ! Qu'il ne dise pas non, je pourrais lui indiquer le jour et l'heure où il entra en sa possession. Il s'était même flatté *inter pocula* qu'il lui donnait des armes contre moi. Or voilà précisément que ces armes se retournent contre lui. N'est-ce pas très amusant ? Je n'en triomphe pas, mais j'en suis bien content tout de même. Et je termine cette lettre en souhaitant comme dans la précédente que M. Doumic découvre une autre pièce qui lui dessille tout à fait les yeux. S'il ne la trouve pas, c'est peut-être moi qui cette fois la lui fournirai. On a vu des choses plus drôles que celle-là !

Croyez, mon cher confrère, à tous mes sentiments sympathiques et dévoués.

LÉON SÉCHÉ.

(1) *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 265 (éd. in-18).

Lettre de M. Armand Charpentier

Paris, 2 mai 1907.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Je reçois l'article que vous avez bien voulu consacrer à mon roman : *La Beauté du Devoir*, dans le dernier numéro de la *Revue latine*.

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier, et cela d'un cœur sincère, de votre amabilité. Vous avez parlé de mon livre avec une impartialité, plutôt flatteuse, à laquelle je m'empresse de rendre un complet hommage.

Ceci dit, permettez-moi quelques observations.

Vous avez établi un rapprochement entre mon livre et le *Dreyfusisme*. Il est incontestable que sans l'affaire Dreyfus, je ne l'aurais probablement pas écrit. Sur ce point, je suis d'accord avec vous. Mais, où je me sépare de vous, c'est sur la généralisation que vous essayez d'établir. Qu il y ait eu des dreyfusards antipatriotes, c'est certain. Mais il est non moins certain qu'il y a eu des dreyfusards patriotes. Votre collègue M. Georges Duruy, pour ne citer que celui-là, en est un exemple de marque. Il serait donc plus exact de dire qu'il y a eu des patriotes et des antipatriotes dreyfusards ; de même des libres penseurs et des catholiques (voir pour ceux-ci M. Aynard, l'abbé Brugerette, M Léon Chaine, etc...).

Ce sont vos amis qui ont eu le tort — selon moi — de ne pas admettre aux jours héroïques de l'affaire que l'on pût être à la fois, avec la même ardeur et la même sincérité, patriote et partisan de la revision d'un jugement basé sur une illégalité.

J'entends bien votre objection. Vous écrivez : « Tout ce qui porte un galon dans l'armée... est profondément criminel. » (page 211.)

Je pourrais vous répondre que cette situation, pure fiction de romancier, est voulue pour donner à la fabrication de mon roman plus d'intérêt. Mais je veux bien vous suivre loyalement sur le terrain de comparaison sur lequel vous vous êtes placé dans votre article. Et je vous répondrai que j'ai, malheureusement, pour moi l'histoire. Ce n'est pas de ma faute si le colonel Picquart a été une exception, si ses chefs et ses inférieurs — à de rares exceptions près — se sont mis de l autre côté. C'est là un fait, et je ne puis que le constater.

Aussi bien, hélas ! cette grande masse de moutons de Panurge ne

fut pas aussi coupable que nous l'avons dit — en toute bonne foi. Aujourd'hui qu'une lumière plus complète a été projetée sur l'affaire, nous voyons que ces hommes furent trompés.

C'est leur excuse. Je veux bien leur en accorder le bénéfice, mais encore faut-il laisser quelque mérite supérieur à ceux qui ne se laissèrent ni tromper, ni intimider.

Enfin, vous semblez me faire un reproche — avec beaucoup de fine amabilité, je le reconnais — des théories exposées et défendues par le professeur de philosophie Pierquet. Je vous réponds ceci : J'ai fait de Pierquet un théoricien de l'anarchie, je ne puis pourtant pas le faire parler comme un nationaliste ou comme un clérical. Et comme dans la fabulation de mon livre il représente la raison et la justice, naturellement ma sympathie penche pour lui. Pareillement, aux jours de l'affaire, Jaurès et Sébastien Faure avaient la sympathie de républicains très modérés ne partageant aucune de leurs idées.

Aussi bien entre M. Jules Soury, athée, — et restant tel — et M. François Coppée, catholique, ne s'est-il pas établi un courant d'analogue sympathie.

La vérité est assez délicate à dire ; cependant elle commence à se dégager, à s'imposer. Dans un excellent livre qui a pour titre : *Les leçons de la défaite*, M. Jehan de Bonnefoy, alias l'abbé Brugerette, l'a écrite dans une page que tous les catholiques devraient connaître et méditer. Voici cette page, textuellement :

« Ce sont les hommes de notre parti qui ont créé le mouvement « d'iniquité contre lequel tous les ennemis du cléricalisme ont opéré le « mouvement inverse des revendications de la justice. D'autre part, « c'est de ce conflit que sont sorties par le jeu des actions et des réac- « tions inévitables toutes les lois dites de *défense* et d'*action* républi- « caine.

« Supprimez la forfaiture du général Mercier suspendant en 1894 « les garanties légales pour le capitaine Dreyfus, et faisant condamner « cet officier innocent au moyen de pièces ignorées de lui et de son « avocat, oui, supprimez ce crime initial d'un chef de la justice mili- « taire qui fait étrangler un accusé sans discussion, parce qu'il est juif, « et vous n'avez plus d'affaire Dreyfus, par conséquent plus de lois de « défense et d'action républicaine. Mercier est l'artisan inconscient de « l'œuvre de désorganisation religieuse accomplie en ces dernières « années. A lui tout seul cet incorrigible aura, en un certain sens, « causé plus de mal à l'Eglise de France, que tous les efforts réunis « des libres penseurs pendant un siècle. » (*Les leçons de la défaite*, page 92.)

Déjà, avant l'abbé Brugerette, M. Léon Chaine, catholique dreyfusard de la première heure, avait prononcé cette phrase mémorable qu'il eût pu dédier à M. Edouard Drumont :

« Catholiques, catholiques, vous avez laissé voiler la statue de la « Justice, ne vous étonnez donc pas de voir renverser celle de la « Liberté. »

Et c'est la vérité, une vérité profonde, une vérité historique, que l'on

peut démontrer mathématiquement — j'ai tenté la démonstration dans divers articles — et qui s'imposera de plus en plus à la conscience de notre pays.

Le général Mercier n'a pas l'air de se douter des terribles responsabilités qui pèseront sur lui ; et c'est moins les hommes de mon parti — que somme toute il a servi d'une façon détournée et par un geste inconscient — que les hommes de votre parti qui lui feront sentir dans un avenir prochain la responsabilité qu'il a prise.

Je crois bien que M. le général Mercier souhaiterait que le silence se fît plus complet, plus définitif sur l'affaire. Mais, heureusement pour nous, *l'Action française* et M. Charles Maurras ne l entendent pas de cette oreille. Ceux-là encore, sans s'en douter, nous rendent un précieux service. Fasse le ciel qu'ils continuent !... Le *Dreyfusisme* — comme l'on dit dans votre parti — est en effet — mais pas dans le sens que vous croyez — un ferment de révolte. L'Affaire a dressé des énergies qui, sans elle, n'eussent jamais existé. Anatole France, Mirbeau, l'un sceptique, l'autre pince-sans-rire, n'en sont-ils pas des exemples-types ? Ils ne sont pas des exceptions ; leur cas est : multitude.

Voilà pourquoi — ceci va vous paraître paradoxal mais c'est profondément vrai — si les hommes des partis de réaction (politique et religieuse) avaient la claire intelligence de leurs intérêts, ils auraient compris que les meilleurs moyens — le seul moyen — de faire faire machine en arrière au gouvernement, — au bloc de gauche si vous préférez, — était de proclamer leur erreur dans l'affaire Dreyfus, d'ouvrir les yeux en juillet, au moment de la grande lessive. Comme cela, le ferment *Dreyfusisme* disparaissait et les énergies auxquelles je faisais allusion plus haut retombaient, redevenaient flasques comme jadis.

Il fallait aussi que ceux qui, comme M. Lemaître, Coppée, pour ne citer que ceux-là, avaient pris la tête du mouvement nationaliste, somment en juillet dernier le général Mercier de parler. A ce général derrière lequel votre parti a marché avec une confiance qui, plus je l'examine, me stupéfie, il fallait tenir le langage suivant : « L'heure est « venue de parler et de tout dire. Surtout, ne parlons plus du *Borde-* « *reau*, ni des aveux et autres plaisanteries avec lesquelles on a amusé « la galerie pendant 8 ans. Personne n'y croit plus. De deux choses « l'une, ou vous avez une preuve sérieuse, et il faut la dire, la donner, « l indiquer, ou vous n'avez rien, et alors nous rédigeons un manifeste « qui sera affiché dans les 36.000 communes de France et par lequel « nous, Patrie française, nous proclamerons notre erreur et rendrons « hommage à ces deux grands citoyens : Zola et Picquart. »

Voilà ce qu'il fallait dire, en juillet dernier, au général Mercier. Comme il n'a aucune preuve, il eût gardé le silence. Cela permettait à la Patrie française de sortir dignement de l'aventure. Je regrette pour elle qu'elle ne l'ait pas fait ; mais j'en suis heureux pour mon parti et pour mes idées.

Je vous inflige la lecture de choses qui, sans doute, ne vous intéressent guère. Il est probable, d'ailleurs, que votre foi, semblable à

celle de M. Jules Soury, auquel je causais (*sic*) il y a peu de temps, reste intacte, et pour ma part je trouve cela merveilleux.

Mais je m'excuse d'être si long et je vous prie d'agréer mes remerciements pour le grand plaisir que m'a procuré votre article — mes amis, les dreyfusards, ayant en général fait le silence sur mon livre.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Confrère, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

ARMAND CHARPENTIER.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie

SIXIÈME ANNÉE N° 7 25 Juillet 1907

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Essai sur les Passions (1)

M. Théodule Ribot a consacré aux passions une étude sommaire à mon avis, volontairement un peu sèche et qui s'interdit absolument les développements, les digressions les plus naturelles, et même des considérations qui sembleraient être tout à fait dans le sujet (comme par exemple sur les caractères pathologiques des passions). C'est presque un livre tout en définitions. A la vérité, les définitions y sont, comme toujours sous la plume de M. Ribot, d'une rigueur qui laisse peu à désirer et qui défient la critique.

M. Ribot s'est attaché surtout aux objets suivants : Bien définir ce que c'est qu'une passion, et pour cela, avant tout, distinguer radicalement les passions des émotions ; — indiquer à grands traits, mais avec précision, comment les passions naissent, comment elles se développent, comment elles finissent ; — faire une liste des passions un peu plus complète que celles qui sont dressées généralement, la plupart des psychologues se restreignant d'ordinaire à un cercle très restreint, et semblant ne considérer comme passions que les cinq ou six vices moraux

(1) Par M. Théodule Ribot, chez Alcan.

que vous connaissez tous : amour, ambition, avarice, etc.

M. Ribot a fort bien rempli ces trois desseins, sauf quelques réserves que je ferai peut-être au cours de cet article.

Il a parfaitement distingué la passion de l'émotion jusqu'à montrer que presque toujours il y a entre elles plutôt contrariété que similitude. L'émotion est une rupture brusque de l'équilibre habituel et normal. Une passion ne s'appelle passion que quand elle est prolongée, habituelle, confirmée par l'habitude, et aussi quand elle est (ici je suis peut-être moins de l'avis de M. Ribot) quand elle est pensée, souvent pensée, quand, tout en restant dans la sensibilité, elle est passée dans l'entendement et a passé *par* l'entendement pour revenir, renforcée ainsi, dans la sensibilité. — En un mot, une émotion peut être la première source et le point de départ d'une passion; mais la passion est une émotion prolongée et intellectualisée. L'émotion se produit et peut ne pas revenir. La passion a pour caractère de revenir toujours. On peut avoir une émotion de pitié et n'avoir point du tout la passion de la pitié, une émotion d'ambition ou d'avarice et n'être aucunement un ambitieux ni un avare.

Rien de plus juste et rien qui soit plus utile à dire ; car la confusion entre les passions et les émotions est continuelle chez les moralistes mondains, chez les romanciers, chez ceux qui font des réflexions sur leurs voisins et leurs connaissances ; et cette confusion est cause d'énormes erreurs.

Quant à ceci que la passion est une émotion non seulement prolongée et passée en habitude, mais *intellectualisée* comme dit M. Ribot, je suis moins sûr du fait. Il est très vrai que la plupart des passions sont intellectualisées et qu'elles sont renforcées par ce travail de l'entendement sur elles. Je n'ai pas besoin de rappeler la jolie théorie de Stendhal sur la cristallisation. La cristallisation n'est pas autre chose que le travail de l'imagination, et du reste de

tout l'esprit, sur l'amour. On aime, mais en réfléchissant sur son amour et sur l'objet de son amour, on se donne des raisons d'aimer ; on se dit que jamais amour ne fut plus légitime. plus justifié, mieux fondé, plus raisonnable, etc. L'amour est, dans ce cas, une émotion intellectualisée ou un besoin intellectualisé, — et il est presque toujours dans ce cas-là. De même l'ambitieux raisonne son ambition et se dit, par exemple, que dans un pays où il y a tant d'imbéciles, où il n'y a vraiment que des imbéciles, non seulement ce serait une sottise énorme que de ne pas viser au sommet, mais que c'est un devoir pour un homme comme lui de servir ses concitoyens en y visant. L'intelligence donne ainsi des raisons en faveur de la passion sous forme d'excuses, et ce n'est pas tout à fait la même chose ; mais ce sont des raisons encore. L'avare ne dira pas qu'il a bien raison d'être avare et que c'est très bien de sa part ; mais il dira que, *sans doute*, un peu trop d'économie est chose peu belle ; mais que dans des temps si durs, dans des circonstances si incertaines, dans l'ignorance où l'on est sur les lendemains, on ne peut vraiment pas rendre la main aux passions toutes généreuses et aux mouvements tout charitables que l'on sent en soi.

Tout cela est vrai : les passions sont très souvent, peut-être le plus souvent intellectualisées ; mais il me semble que bien souvent elles ne le sont pas et restent inconscientes ou tout au moins irraisonnées, et que c'est peut-être alors qu'elles sont les plus fortes.

Bien souvent, et ceci vaut, je crois, la peine d'être remarqué, bien souvent le passionné ne connaît pas sa passion, ne s'en doute pas, et croit jusqu'à un certain point, croit assez fort, vraiment, *avoir la passion contraire*.

Vous avez certainement remarqué cela. Un avare croit être prodigue et se le reproche ; un prodigue croit être avare et s'en veut de l'être ; un courageux croit être couard et se fait une scène à lui-même à ce sujet.

Rien du reste n'est plus naturel. Voici le mécanisme. Je suis avare, foncièrement, par innéité. Par conséquent, à moins d'être observateur et comparateur des autres avec moi-même, ce qui est chose rare, je ne m'aperçois pas du tout de mon avarice, pas du tout, non plus qu'un homme laid ne se doute de sa laideur ; je me crois normal.

Mais, comme on n'est jamais uniquement ce qu'on est surtout, il m'arrive, malgré mon avarice, de donner quelquefois cinquante centimes à un pauvre. C'est alors que je m'aperçois de ce que je fais, ce que je fais étant anormal ; c'est alors que ce que je fais émeut ma sensibilité ; et je m'écrie : « C'est étonnant à quel point je tiens peu à l'argent. J'ai des tendances à la prodigalité qu'il faudra surveiller. »

De même un Don Quichotte, un homme naturellement généreux et courageux et redresseur de torts, qui se mêle de toutes sortes de choses qui ne le regardent pas, par esprit de générosité et de charité : il lui arrivera bien, un jour, de laisser passer une injustice sans se mêler de la réparer. Comme cela sera contraire à sa nature, il le remarquera et il le dira, surtout la seconde ou la troisième fois que cela lui sera arrivé : « Décidément je suis un lâche. »

De même il n'y a que les personnes très pieuses qui s'accusent de tiédeur religieuse, etc.

Pour mon compte, j'avais adopté pendant un certain temps pour méthode de tenir pour révélateur du caractère de quelqu'un le mot qu'il prononçait le plus souvent, *pris à rebours*. Celui qui répétait sans cesse le mot « sincère », je le cataloguais Tartuffe ; celui qui répétait sans cesse le mot « indépendance de mon caractère », je le classais pleutre. Je me trompais rarement. Je reconnais du reste que je me trompais quelquefois. Toujours est-il que le fameux : « C'est étonnant comme je ne tiens pas à l'argent ! » m'a été dit cinq ou six fois et toujours par des avares

fieffés, et très sincèrement je crois, et par l'effet du mécanisme que je viens de décomposer.

Je crois donc, d'après tout ce qui précède, que la passion est une maladie de la sensibilité, prolongée, devenue chronique, le plus souvent incurable, qui *tantôt* est intellectualisée et reçoit cette intellectualisation de nouvelles forces, mais aussi peut par cette intellectualisation se modifier jusqu'à devenir guérissable ; — *tantôt* reste tout entière dans la sensibilité au point d'être inconsciente ou du moins inaperçue de l'entendement, et alors est absolument incurable.

L'orgueilleux qui se croit modeste, je le connais ; j'ai la démangeaison de le nommer ; j'y résiste — est incurable absolument.

Comment les passions commencent, M. Ribot, quoique sommaire, est très complet là-dessus, et sa classification me semble excellente. Les grandes passions naissent avec la vie et tiennent au plus profond de notre tempérament. Les grandes passions sont physiologiques. On est ambitieux, autoritaire ou avare à l'âge de huit jours, c'est déjà l'habitude, la nature étant une première habitude, comme a dit déjà Pascal.

Les petites passions (qui du reste peuvent grossir terriblement) sont quelquefois dues à des causes externes. Le « milieu » donne des passions. « Il y a des gens [et je dirai beaucoup] qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient pas entendu parler d'amour. » (La Rochefoucauld.)

L'imitation (ce qui revient à peu près à ce qui précède ; mais encore on peut n'imiter qu'une personne, et alors il n'y a pas influence de milieu) l'imitation donne des passions. Il faut attribuer à mon avis beaucoup plus à l'imitation qu'à l'hérédité les ressemblances passionnelles entre les fils et les pères.

La suggestion donne des passions. Dans la catégorie des passions par suggestion, il faut faire entrer les passions

inspirées par les lectures. Les enfants qui deviennent itinérants pour avoir lu des ouvrages d'explorateurs sont partiellement des suggestionnés.

Il est bien entendu que toutes les passions qui ont des causes externes sont plus faibles que celles qui ont leurs racines dans le tempérament, et très probablement sont guérissables. Cependant la difficulté, ici absolument insurmontable, est de savoir dans quelle mesure une passion artificielle est encore naturelle ; car elle l'est toujours. On ne subirait pas l'influence du milieu si l'on n'avait pas en soi quelque chose sur quoi le milieu a prise. On n'imiterait point la passion d'un autre si l'on ne l'avait pas déjà un peu. Et c'est précisément pour cela qu'il y a des fils qui prennent les passions de leurs pères : familles d'avares ; mais aussi des fils qui prennent des passions exactement contraires à celles de leurs pères : père avare, enfant prodigue. Dans ce dernier cas, l'imitation ne pouvait pas avoir lieu, parce que le crochet, pour ainsi parler, auquel l'imitation pouvait attacher sa chaîne n'existait pas.

Ainsi de suite. Toute passion artificielle est donc naturelle ; seulement elle n'est pas naturelle fortement, et elle ne se développerait pas si des causes externes ne la renforçaient tellement qu'elles semblent la créer.

Je crois aussi que certains individus ont vraiment des passions tout artificielles. Ce sont les gens sans caractère. Un homme, moins le caractère, est un simple animal imitateur. Les gens sans caractère empruntent leurs passions à leurs voisins. Seulement, dans ce dernier cas, leurs passions sont des passionnettes et ne sont véritablement pas des passions.

En résumé, il y a de grandes passions : ce sont des maladies morales qui tiennent au fond même du tempérament ; — il y a de petites passions, susceptibles, d'ailleurs, de grandir : ce sont des passions d'imitation, des passions artificielles qui avaient du reste un petit fond

naturel impossible, d'ailleurs, à mesurer ; — il y a des passions purement artificielles, mais qui, n'ayant aucune racine, n'ont aucune force.

Comment les passions se développent, c'est ce dont M. Ribot n'a presque rien dit, et je le regrette. Je ne dirai pas : rien n'est plus intéressant, non, mais c'est une des choses les plus intéressantes qui soient.

Elles se développent de toutes sortes de façons. Elles se développent par elles-mêmes en quelque sorte, comme un organisme ; elles font végétation et cela peut être *décrit*, non *expliqué* précisément. Elles prennent la force d'une habitude et elles prennent des forces dans l'habitude. Elles deviennent un mouvement machinal. L'homme qui a aimé les femmes les aimera toujours de plus en plus, même sans effet et sans espoir, parce que c'est devenu en lui un *geste de tout son être*, et le geste a son influence régressive sur le fond même de l'être. Le vieux galant suit les femmes parce qu'il les aime ; mais il les aime parce qu'il les suit machinalement. Appliquez la formule au jeu, à l'ambition, à l'activité, au besoin d'agitation, etc., vous la trouverez exacte.

Voilà ce que j'appelle le développement des passions par elles-mêmes, le développement spontané des passions. C'est leur développement le plus ordinaire, c'est leur développement classique. C'est celui que Balzac a eu, ce me semble, presque uniquement en vue. Inclination devenant passion, passion devenant manie, manie devenant démence, c'est la marche ordinaire de ses études de caractère et de ses peintures de caractère. Il y a aussi beaucoup de cela — plus mêlé et moins rectiligne — dans Shakespeare, et, du reste, dans nos classiques français eux-mêmes.

Les passions se développent aussi (comme elles naissent) par l'imitation. Qui se ressemble s'assemble ; mais aussi, par un retour bien naturel, qui s'assemble se ressemble, et même ceci est encore plus vrai que cela. Les femmes libertines se recherchent ; mais quand elles se sont trou-

vées, par l'effet de la fréquentation, elles deviennent plus libertines qu'elles ne l'étaient. Il y a une sorte d'émulation inconsciente. Rien, comme on sait, ne développe plus l'ambition comme ce fait que les ambitieux se trouvent toujours ensemble dans les réunions publiques, dans les assemblées, dans les conseils des ministres. Les milieux développent les passions déjà fortes et éteignent les passions qui n'étaient que des velléités, comme le vent éteint les bougies et rallume le feu. Un conseiller général ambitieux, devenu député, devient plus ambitieux, ambitieux décidément, et ne vit plus s'il n'est ministre. Un conseiller général qui se croyait peut-être ambitieux (velléité) mais qui ne l'était pas, devenu député, est écœuré de la mêlée parlementaire et n'aspire qu'à la retraite et à l'obscurité. Il y a un ancien ministre, et non des moindres, un homme presque historique, qui, depuis quelques années, montre en sa personne ce phénomène d'une manière extrêmement sensible à l'œil de l'observateur.

Les passions fortes se développent aussi par les obstacles qu'elles rencontrent. A l'inverse de l'ancien ministre dont je parlais tout à l'heure, il y en a un, actuellement en exercice, dont l'ambition, très forte dès sa jeunesse, déçue pendant trente ans, a été terriblement avivée et accrue par ses déceptions mêmes. Les gens de complexion amoureuse sont admirables pour devenir plus amoureux par l'exercice de leur passion, et aussi par les obstacles que leur passion rencontre. C'est ce qui fait qu'ils deviennent assassins ou qu'ils deviennent « persécutés » La manie de la persécution n'est pas autre chose qu'une passion — celle-ci ou celle-là — qui n'a pas pu s'assouvir, qui a été obstruée et qui se persuade peu à peu que l'univers entier s'est conjuré pour la refouler et la combattre. La manie de la persécution est une volonté de puissance qui n'a pas trouvé à se satisfaire et qui devient aiguë, qui devient folle par l'effet sur elle des résistances qu'elle a rencontrées.

Les passions se développent encore par l'intellectualisation. L'esprit, l'entendement raisonne la passion et, l'esprit étant toujours la dupe du cœur, l'entendement donne raison à la passion et la développe en lui persuadant, de quoi du reste elle n'aurait pas besoin, qu'elle est justifiée et légitime. Il me semble que cela se produit le plus souvent comme *réponse à une objection*, externe ou interne.

Quelqu'un a dit à l'ambitieux : « Reste donc tranquille. L'ambition est une duperie. Le repos et jouer du violon valent beaucoup mieux. »

— « Il a bien raison, dit l'ambitieux ; mais c'est précisément pour cela que l'ambition est quelque chose en soi de noble et d'héroïque. *Ignobile otium*, dit le poète. Moi aussi, j'aimerais le *farniente* ou les occupations pacifiques. Mais comme cela est peu digne d'un homme ! »

Et l'imagination et le raisonnement plus ou moins sophistique, « la logique des sentiments », comme dit très bien M. Ribot lui-même, travaillent dans le sens de la passion, indéfiniment.

Ou bien c'est le passionné lui-même qui se fait l'objection, et, *satisfait de se l'être faite*, ce qui lui prouve qu'il n'est pas un être dominé par sa passion et un envoûté, il se réfute immédiatement lui-même avec plus de satisfaction encore.

Voilà seulement quelques exemples de la façon dont les passions se développent dans le cœur de l'homme. J'aurais voulu que M. Ribot, avec son abondance d'informations et sa finesse d'analyse psychologique, eût insisté un peu plus sur ce point-là.

Comment les passions finissent-elles ? Car il arrive qu'elles finissent. Cela n'arrive pas très souvent, mais enfin cela arrive. Elles finissent par la mort, par la folie, par substitution, par transformation d'une passion en une autre passion, par épuisement. Je ne dirai presque rien des deux premières façons de finir, qui ne sont pas, à

proprement parler, des *fins*. Le passionné marche vers la mort qu'il sait qui est la conséquence de sa passion (ivrognerie, gourmandise, amour), sans vouloir s'arrêter à la considération de la mort ou en préférant délibérément la mort à la répression de sa passion. Le fait est très fréquent. Je n'ai pas besoin de dire que, dans ce cas, ce n'est pas la passion qui finit. Elle n'a jamais été plus forte que la veille du jour où la mort arrive. C'est la vie, non la passion, qui cesse.

Ou bien le passionné se tue, d'une façon ou d'une autre, soit par suicide proprement dit, soit par un acte passionnel (vengeance par exemple) qui entraîne avec lui la mort acceptée formellement par le passionné. Là aussi la passion ne prend pas fin ; elle n'a jamais été plus forte qu'au moment même où elle met fin seulement à son exercice.

Les véritables fins de passion sont donc : par épuisement, par transformation, par substitution.

La passion finit par épuisement à cause de sa force même, ou plutôt, car ce que je viens de dire est assez mal dit, à cause de la dépense de forces générales que sa violence entraîne. Voici le mécanisme, admirablement décrit, à mon avis, par M. Ribot : la passion est le résultat d'un *drainage*, à son profit, de l'énergie générale, de l'énergie totale de l'être humain ; c'est une condensation de la personnalité en une seule énergie, surchargée en quelque sorte de dynamisme ; c'est une hypertrophie locale (simple figure). Or « cette hypertrophie partielle est nécessairement compensée par le dépérissement du reste ». Il en résulte qu'en se développant, en s'exerçant, en s'exaspérant, la passion tarit ses sources, ou, si l'on préfère, ses aliments. Elle use son charbon.

L'amoureux « perd le boire et le manger », comme dit le peuple. Or, à perdre le boire et le manger, il perd aussi les forces générales qui lui permettent d'être amoureux.

L'ambitieux s'épuise tellement par la suractivité et le surmenage qu'il en vient à tuer en lui le désir. Après une campagne électorale, tout candidat dit : « Je ne recommencerais pas ! » Or, s'il est forcé de recommencer le lendemain, il est possible qu'il s'abatte sous la fatigue et renonce. Le souvenir même d'une telle prostration peut tuer en lui toute ambition politique, et il est possible qu'il ne « recommence pas » quatre ans après.

C'est, après tout, le phénomène de l'indigestion. Une indigestion de foie gras dégoûte souvent à tout jamais... du foie gras. Mais il arrive que des indigestions répétées guérissent de la gourmandise elle-même.

Je n'ai pas besoin de dire que sont à l'abri de la mort par épuisement les passions qui ne demandent pas d'activité. L'avarice, le jeu, sont les passions-types de cette catégorie. Aussi sont-elles celles qui ne guérissent guère, si tant est qu'elles guérissent jamais. J'y ajouterai (entre autres) la passion de l'adoration, je veux dire la passion d'être adoré. Le poète, le philosophe, l'auteur célèbre, ou simplement l'objet d'un engouement, ne peut jamais guérir de la passion qu'il a d'être encensé par un groupe de thuriféraires. Voltaire a tort quand il représente un homme qui finit par être exaspéré de s'entendre dire :

Que son mérite est extrême,
Que de grâce, que de grandeur !
Ah ! combien, combien Monseigneur
Doit être content de lui-même !

Pourvu, du moins, que la louange soit un peu diversifiée, jamais elle ne lasse. C'est ce qu'avec la fatuité naïve qui était un de ses ridicules Alfred de Vigny exprimait ainsi :

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime,
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés.

Je veux en ce miroir *me connaître moi-même* (1),
Juge toujours nouveau de nos travaux passés !
Flots d'amis renaissants ! Puissent nos destinées
Vous amener à moi de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez !

Non, ces passions, avarice, jeu, soif d'être encensé, ne demandant aucune dépense d'activité, n'ont aucune raison de mourir par épuisement et ne meurent pas.

Les passions finissent encore par substitution ou par transformation. C'est à peu près la même chose, ce n'est pas tout à fait la même chose. Par substitution M. Ribot entend le remplacement d'une passion par une autre très différente de la première. Par transformation M. Ribot entend le remplacement d'une passion par une passion qui a avec la précédente un fond commun.

La fin par transformation, pour commencer par celle-ci, est une fin apparente, en somme. Songez à la transformation de l'amour humain en amour divin. Si cet amour divin prend la forme de charité et de dévouement à l'humanité misérable, je ne crois pas qu'il faille dire qu'il y ait transformation ; il y a bien pour moi substitution ; mais si, comme il arrive le plus souvent, l'amour humain se transforme en amour divin extatique, en passion de s'entretenir seul à seul avec Dieu, il n'y a que transformation, car il y a bien fond commun. Le fond commun, c'est « l'égoïsme à deux » qui est la définition même de l'amour.

M. Ribot range dans cette catégorie (transformation et non substitution), et avec raison je crois, le changement d'une passion *en son contraire*. En effet, ce ne sont pas les choses contraires qui sont très éloignées l'une de l'autre, ce sont les choses différentes. La passion religieuse se change quelquefois en passion antireligieuse.

(1) Souligné, ce qui est le comble de la naïveté, par Vigny lui-même.

Il n'y a que transformation : le fond est commun. Je dis du moins que le fond *peut être* commun. J'en ai un exemple bien frappant. Deux dames que je connais *ont été* toutes les deux très pieuses et de la même façon De quelle façon ? De celle-ci. Elles croyaient toutes deux que Dieu les aimait, mais les aimait particulièrement ! Elles disaient toutes les deux : « Tout ce que je demande à Dieu, il me l'accorde. » L'une des deux est devenue antireligieuse à fond et elle m'écrivait : « Comment peut-on croire en Dieu ? Comment Dieu peut-il exister puisque j'ai été si malheureuse ? » A partir du moment où il lui est apparu que Dieu ne lui accordait pas tout ce qu'elle lui demandait, très logiquement elle n'a plus cru Dieu possible. — L'autre a été aussi malheureuse, à peu près, que la précédente et est très religieuse encore. C'est sans doute que sa base religieuse était plus large, et que si elle croyait en Dieu parce qu'il lui accordait ce qu'elle sollicitait, elle y croyait aussi pour autre chose. Du reste je ne réponds pas d'elle autrement. La piété à base d'égoïsme se change en impiété le plus naturellement du monde ; la piété *mêlée d'égoïsme* a toujours des chances de se transformer de même.

Enfin les passions finissent assez souvent par substitution véritable. Passion B, qui n'a aucun rapport saisissable avec passion A, remplace passion A. C'est moins rare qu'on ne croit. D'abord « chaque âge ayant ses plaisirs », chaque âge a ses passions, et il est assez naturel que (ce qui fait une belle vie, au dire de Pascal) on commence par l'amour et l'on finisse par l'ambition ; et que (ce qui en fait une assez vilaine) après avoir passé de l'amour à l'ambition on finisse par l'avarice ou par le jeu. En général, comme il est naturel, ces passions dont j'ai dit qu'elles ne demandent pas d'activité, avarice, jeu, désir d'être adoré, s'accommodent bien à la vieillesse. C'est pour cela que les moralistes disent avec assez de raison

aux hommes : « Tâchez de rester jeunes ! », ce qui veut dire tâchez de ne pas avoir de passions séniles et de conserver ces passions qui ont un air (et peut être quelque mélange) de vertu. Quand Vauvenargues a dit : « Aimez les passions nobles », il n'a pas voulu dire autre chose.

Voilà des exemples de substitutions.

La gourmandise succédant à la passion amoureuse (et, comme on sait, il y a un proverbe populaire là-dessus où il est question de cave ouverte) est-elle une substitution ou une transformation ? C'est un problème. Je vous convie à y réfléchir. Je penche à croire que ce n'est qu'une simple transformation ; mais je n'en suis nullement sûr. Il y a à ce propos un cas morbide rapporté par M. Ribot et qu'il ne faut nullement récuser sur cette raison qu'il est morbide. Une *jeune* femme, longtemps poursuivie par l'obsession amoureuse, accepte, à la suite d'un mariage rompu, quelques verres de consolation dans un cabaret, « ce qui la console si bien qu'elle recommence, et au lieu d'être une obsédée amoureuse, elle devint une dipsomane ». Je crois bien qu'il n'y a que transformation.

Il y a des substitutions plus nettes. Bolivar changea complètement de caractère au milieu de sa vie (c'est-à-dire encore jeune). Grand débauché d'abord, il devint impassible, tenace, dissimulé, patient. L'ambition et le patriotisme mêlés et intimement unis l'avaient transformé. D'Alfieri on rapporte à peu près la même chose, sauf que sa passion dernière fut ambition littéraire et non politique.

On peut supposer qu'en général ces substitutions se font ainsi : un homme a *plusieurs* passions. L'une est très forte, quoique restant latente, parce que les circonstances ne la favorisent pas. Telle ou telle circonstance la favorisant, elle éclate et refoule toutes les autres.

C'est sur les substitutions de passions à d'autres passions ou sur les transformations de passion que sont

fondées dans le théâtre et dans le roman les *évolutions de caractère*, qui sont des choses admirables quand elles sont bien traitées, c'est-à-dire de telle sorte que le spectateur en saisisse facilement et bien la secrète logique.

Auguste, dans *Cinna*, est, comme il fut toujours, affamé de vengeance au commencement de la pièce ; il est comme passionné de clémence à la fin. Comment l'auteur a-t-il rendu : 1° sensible, 2° intelligible et vraisemblable, cette substitution ? Il s'est servi de la transition suivante. Il a représenté d'abord l'idée de clémence comme une transformation de l'idée de vengeance. Auguste prenant Cinna par le cou et lui mettant le nez violemment dans son ignominie, c'est un Auguste qui se venge, qui se venge d'une certaine façon, mais qui se venge et bien intelligemment ; car, remarquez, Cinna étant surtout un homme de vanité, l'humilier est précisément le supplice le plus cruel qu'on lui puisse infliger. Sur cette « vengeance d'Auguste », Nietzsche a dit des choses merveilleuses, qu'on trouvera, si l'on veut, dans mon volume sur Nietzsche.

Et ensuite, cette vengeance d'Auguste étant assouvie, Corneille montrera Auguste comme engagé dans la clémence par cette forme qu'il a donnée à sa vengeance même ; — et enfin il le montrera comme s'exaltant dans cette idée de clémence, précisément parce qu'elle lui a coûté, et s'y exaltant si bien que c'est une véritable passion nouvelle qui commence.

Voilà une substitution précédée de transformation, et par conséquent très intelligible pour le public.

Appliquez cette clef à l'évolution de caractère de Néron dans *Britannicus*.

Ne l'appliquez pas — c'est mon opinion — à l'évolution de caractère de Don Juan dans le *Don Juan* de Molière. A mon avis le Don Juan de Molière n'a pas le même âge aux différents actes, et c'est toute une vie de libertin, de vingt à quarante ans ou à cinquante ans, que

Molière a voulu écrire. S'il en est ainsi, il ne s'agit ici que des substitutions qui tiennent aux différences d'âge, les plus naturelles et qui s'expliquent d'elles-mêmes.

George Eliot, dans l'admirable *Silas Marner*, a décrit, sinon expliqué, une véritable substitution de passion. Silas Marner, après une condamnation imméritée et qui le stupéfie, devenu misanthrope, n'a de passion que l'avarice. Il voit avec bonheur son trésor de patient épargneur grossir dans la cachette où il l'enserre. Dans le même temps, la même nuit, je crois, son trésor lui est dérobé et un enfant abandonné lui tombe comme du ciel. Il se prend pour l'enfant de la même passion qu'il avait pour son or. (Ceci non expliqué) Et avec l'amour qu'il a pour cet enfant, tous les sentiments d'humanité et même de pitié lui reviennent peu à peu (ceci très bien déduit).

Question latérale : une passion peut-elle mourir brusquement, « par coup de foudre » ? On a peu de renseignements là-dessus, et par parenthèse je ferai une chicane à M. Ribot sur les exemples qu'il donne. Il aime tant la concision qu'il ne les donne, ces exemples, que par allusion.

Il cite Raymond Lulle, « l'anecdote sur Hypatie », Mlle de Lespinasse. Fort bien ; mais croit il que tout le monde connaisse si bien l'histoire de Raymond Lulle, d'Hypatie et de Mlle de Lespinasse qu'il ne soit besoin que de mentionner les noms de ces personnages ? Pour mon compte j'ignore absolument « l'anecdote d'Hypatie ». Pour Raymond Lulle, passionné pour les plaisirs jusqu'à trente ans et se jetant brusquement dans la vie religieuse et scientifique, il semble bien qu'il n'y a, comme dit M. Ribot, que transformation. Quant à Mlle de Lespinasse, je ne vois pas substitution de passion, je vois substitution d'objet de passion. Amoureuse elle était ; amoureuse elle a été d'un autre homme. Le fond n'a pas changé. J'ignore du reste, étant donné l'extrême laconisme du passage, à

quel moment de la vie de M[lle] de Lespinasse M. Ribot peut songer.

Un peu par intuition, je suis disposé à croire à la cessation de la passion par coup de foudre quand déjà un assez long travail inconscient, ou peu senti, a préparé ce coup de foudre. J'ai observé ceci. Un jeune homme très amoureux, très soupçonneux aussi, mais que ses soupçons et sa jalousie ne rendaient, semble-t-il et lui semblait-il, que plus amoureux, vit de ses propres yeux, un jour, une preuve indubitable de la félonie de sa bien-aimée. Il est *certain* qu'à dater de ce jour, non seulement il ne l'aima plus, mais, ce qui est bien plus significatif, il ne la détesta plus. Elle lui devint vraiment indifférente. Voilà qui est brusque ; mais encore le long travail psychique de décristallisation qui, semblait-il et lui semblait-il, ne le rendait que plus amoureux. n'avait-il pas, cependant, préparé la cassure finale? La colère et la haine peuvent bien travailler parallèlement à deux choses, sans qu'on s'en doute : à fouetter et éperonner la passion amoureuse pour le moment ; mais aussi à miner sourdement les étais, les soutiens (estime, confiance, amitié) de telle sorte qu'à un moment décisif ils s'écroulent et elle avec eux. Il est possible. Je crois à la fin des passions par coup de foudre, mais j'y crois peu.

Enfin, comme j'ai dit, et c'est une des parties les plus neuves de son travail, M. Ribot a allongé la liste des passions et bien montré que telle affection morale dont on ne parle jamais est une passion comme une autre, quoique moins typique avant d'être étudiée de près. Il y a, par exemple, la passion esthétique, la passion de la science, la passion religieuse, la passion politique, la passion patriotique ; au-dessous de ces grandes passions, toutes capables, et c'est en cela qu'elles sont des passions, de devenir des états d'âme sublimes ou des maladies, il y a les petites passions, qu'on peut appeler petites parce qu'elles

ont un caractère de puérilité, comme la passion du collectionneur, la passion du luxe, la passion du colérique et du grondeur et du récriminateur, la passion de la peur et de la timidité, etc.

De chacune de ces passions, aussi dangereuses que les autres et plus répandues que les passions-types comme l'ambition et l'avarice, M. Ribot a tracé en quelques traits nets et larges une monographie extrêmement juste et prégnante.

Il a très bien fait d'étudier les petites passions. Elles ont autant d'importance dans la vie sociale que ce qu'on appelle les grandes. Y songer me rappelle ce que La Rochefoucauld a dit de la paresse — par parenthèse, de la paresse, M. Ribot n'a point parlé — : « C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions comme l'ambition et l'amour qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse ; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie ; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus. » — On en pourrait dire autant peut-être de toutes ces petites passions que l'on appelle communément d'innocentes manies. A toutes ces passions-ci ce que dit encore La Rochefoucauld de la paresse est applicable : « Nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions. » Insidieuses et dangereuses, les petites passions. Ce que j'en dis n'est pas pour recommander les autres.

Et maintenant, quelle passion vous souhaiterai-je ? Celle, s'il en est une, qui peut guérir sans qu'une autre s'y substitue immédiatement. Hélas !

EMILE FAGUET.

Questions littéraires et sociales (1)

C'est un recueil de discours et conférences prononcés par M. Bazin en divers lieux, à Paris, à Nantes, au Vésinet, à Rome. La topographie de ce livre est variée, et s'il a l'unité de pensée maîtresse, il n'a pas l'unité de lieu.

Il est bien intitulé. Il est en effet question ici de politique et de littérature. Exactement comme le dernier livre de M. Bourget, ce volume s'adresse aux lettrés et aux politiciens, et les uns et les autres peuvent en tirer bon profit.

Les idées politiques de M. Bazin — assez analogues du reste à celles de M. Bourget — sont assez connues. Profondément patriote, il est convaincu qu'une bonne partie du patrimoine moral de la France est l'idée chrétienne, et que tout ce qui éloigne la France de l'idée chrétienne la diminue. Très persuadé, d'autre part, que « le socialisme c'est le christianisme sans Dieu », comme a dit je ne sais plus qui, et comme tant d'autres l'ont répété, il est socialiste chrétien avec sincérité et avec éloquence.

A quoi il fait surtout appel, avec grande raison, c'est à l'énergie française qu'il voit avec désespoir fléchir de tous les côtés. Il rapporte à ce propos une anecdote très intéressante. Un Anglais de ses amis, après avoir parcouru la France, lui disait : « Une chose m'afflige encore plus que la violence des méchants. J'arrive de X... Il y avait là un couvent de religieuses ; elles ont été chassées. J'ai demandé aux habitants du pays ce qu'ils pensaient de ce renvoi brutal.. Ils m'ont répondu par des lamentations : « C'étaient de saintes filles ; elles faisaient du bien ; nous

(1) Par M. René Bazin ; chez Calmann Lévy.

les aimions, je vous assure ; nous les regrettons ; c'est déplorable. » Ils pleuraient ; ils ne s'indignaient pas ; ils ne s'emportaient pas ; ils n'avaient pas ce que j'aurais voulu voir en eux : le sentiment indigné de l'injustice. »

Rien de plus juste. Un jour que je parlais des mêmes choses à un de mes amis, très sceptique du reste, et que je disais, assez sottement : «... Mais que peut faire une minorité ? » il me répondit : « Ce que peut faire une minorité ! Mais, si elle est énergique, elle peut *tyranniser ;* à plus forte raison elle peut rester libre. Le despotisme, c'est des servitudes qui s'offrent. »

Cela me semble assez vrai et c'est tout à fait à méditer.

C'est dans le même ordre d'idées que je trouve, citée par M. Bazin, une lettre que je ne connaissais pas, du président Roosevelt. Je la dédie personnellement à M. Paul Adam, qui a trop insisté sur la prétendue vulgarité du président Roosevelt. Vulgarité, c'est cependant un peu trop dire. Voici, partiellement, cette lettre, qui était adressée au poète Mistral : « Vous donnez un enseignement que nul plus que nous n'a besoin de recevoir, nous, nation ardente, inquiète, ayant soif de richesses, un enseignement qui, après l'acquisition d'un bien-être matériel relativement considérable, nous apprend que les choses qui comptent réellement dans la vie sont les choses de l'esprit. Les industries, les chemins de fer, ont leur valeur jusqu'à un certain point ; mais le courage et la puissance d'endurance, l'amour de nos épouses et de nos enfants, l'amour du foyer et de la patrie, l'amour des fiancés l'un pour l'autre, l'amour et l'imitation de l'héroïsme et des efforts sublimes, les simples vertus de tous les jours et les vertus héroïques ; toutes ces vertus-là sont les plus hautes, et si elles font défaut, aucune richesse accumulée, aucun industrialisme imposant et retentissant, aucune fiévreuse activité, sous quelque forme que ce soit, ne sera profitable ni à l'individu ni à la nation. Je ne méconnais pas la valeur

des choses du corps de la nation ; seulement je désire qu'elles ne nous portent pas à oublier qu'à côté de son corps il y a aussi son âme. » — Ce petit commentaire sans prétention, sans façon, d'allure bourgeoise, du mot de Montesquieu : « Le principe des républiques, c'est la vertu », ce qui veut dire : « Les républiques seront vertueuses ou elles ne seront pas », m'a fait un très grand plaisir. Il apparaît d'autant plus comme sincère qu'il n'est pas déclamatoire. Cela sent la conviction et, en forme très simple, est d'un esprit très élevé. C'est du reste tout à fait dans le ton de tous les discours de M. Roosevelt.

M. Bazin a très bien fait d'encadrer ce petit morceau.

On peut dire que tous ceux de M. Bazin lui-même peuvent se résumer, pour ainsi dire, en un appel au courage civique. C'est ce qui en fait l'unité. C'est ce qui en fait aussi l'extrême mérite et l'opportunité parfaite. On ne saurait trop répéter le mot excellent par lequel M. Bazin ramasse, si je puis dire, tout cela : « *On a trois ou quatre fois dans sa vie l'occasion d'être brave, et tous les jours celle de n'être pas lâche.* »

A côté de ces nobles, généreuses et, quelquefois aussi, très piquantes prédications civiques, le volume de M. Bazin contient des réflexions, méditations et leçons littéraires d'un très vif intérêt. Je recommande telles considérations sur le roman feuilleton tenu, avec raison, pour le seul éducateur du peuple français à l'heure actuelle, pour le seul cours d'adultes qui soit réellement suivi et qui donne au peuple français l'éducation la plus folle qui puisse être rêvée, puisqu il détruit en lui peu à peu ce fameux « bon sens » dont on a fait tant de bruit, « cet éternel bon sens lequel est né français », comme disait Musset, et qui, s'il est né français, ne semble pas destiné à mourir comme il a vécu.

Il ne faut pas, peut-être, s'effrayer outre mesure à ce sujet. On peut se dire que les insanités romanesques du

roman feuilleton ne font que glisser sur des esprits du reste demeurés sains et fermes. Mais il ne faudrait pas trop se fier à cela, et il y a bien de ce côté au moins un très grand danger. Le signaler, me dira-t-on, ne sert pas à grand'chose. Encore est-il qu'il est de conscience de jeter le cri d'alarme.

Il y a dans le livre de M. Bazin une partie, comment dirai-je, non pas précisément autobiographique, mais autobibliographique, qui est fort précieuse. Voici ce que j'entends par autobibliographique. M. Bazin fait une étude, en passant, pour le public des conférences de la salle des Mathurins, sur l'art de faire un roman, et naturellement, sans le moindre embarras, car tous les détours ici ne serviraient de rien, il dit tout simplement à son public comment il fait ses propres romans. Cette confidence, on peut le penser, ne manque pas d'exciter la curiosité.

Or voici comment M. Bazin écrit ses romans. Il ne s'attelle pas, comme Zola, à un roman qu'il veut écrire cette année ou l'année prochaine, et sur lequel il se documente sans songer à aucune autre chose pendant cinq, six ou dix mois. Non, c'est une méthode qui n'est peut-être pas mauvaise, mais qui n'est pas celle de M. Bazin. M. Bazin a dans son esprit des types divers de personnages, soit : le paysan, la religieuse, la modiste. Ces « images » fragmentaires, imprécises, il les porte avec lui, longtemps, des années. Il les a dans son esprit, comme il dit, « en disponibilité ». Il les caresse de temps en temps, tantôt l'une, tantôt l'autre.

Et, d'autre part, il prend des notes un peu sur toutes choses, des notes qui pourront un jour servir à donner du corps et de la substance à ces types ou servir à constituer, à établir le milieu où ces types évolueront.

Vous voyez bien ce double travail : travail, si l'on peut parler ainsi, de rêveur, qui laisse un personnage typique se développer comme de lui-même dans l'esprit de l'au-

teur ; travail d'historien et d'érudit qui, d'autre part, sans préoccupation d'adaptation et d'ajustage, ramasse des « petits faits » intéressants.

Un jour, par suite de quelque circonstance, un de ces personnages « disponibles » se présente à l'esprit de l'auteur comme celui qui est arrivé à son point de maturité ou simplement comme celui dont il aimerait à s'occuper. A celui-ci l'auteur va tout droit et lui dit — ce sont les propres expressions de M. Bazin — : « C'est toi que je veux ! C'est toi qui vas vivre ! » Et alors l'auteur, parcourant ses cahiers de notes, voit ce qui pourrait convenir comme trait de physionomie ou comme détail des contours à son personnage.

Le cahier de notes ainsi compris, ainsi fait, n'ayant nullement été composé *en vue* d'un personnage déterminé, ni même d'un roman déterminé, ne lie pas, n'enchaîne pas l'auteur. Il y puise ce qui *se trouve* être de prise pour le moment. C'est un simple répertoire de souvenirs. Ce ne sont que des souvenirs marqués d'un certain degré de précision. La faculté créatrice en est aidée, n'en est point gênée et s'y joue très librement.

M. Bazin a des réflexions très justes là-dessus, et qui rappellent les *réflexions d'un peintre genevois sur un bâton d'encre de Chine :* « Le cahier de notes. Je ne m'en dédis pas. Je sais qu'il a ses détracteurs et qu'il y a des jugements qui le condamnent. M. Brunetière a dit : « Toutes sortes de notes ont cet inconvénient qu'il n'y a rien de si difficile que de résister à la tentation de s'en servir. » Je réponds que cela dépend. Je dirai même que les notes sont nécessaires, à la condition de ne jamais les relire à moins d'y être invité par l'appel immédiat du sujet, par la rencontre qui se fait dans l'esprit *du geste logique du personnage avec le geste autrefois vu et saisi au vif de la nature* Elles ne feront pas le roman, parce qu'elles n'en ont ni la puissance ni le droit ; parce qu'elles sont incohé-

rentes ; parce que le groupement de ces choses demi-vivantes n'est pas la vie ; mais elles y aideront ; elles mettroñt une agrafe au manteau, une plume à la toque, un peu de noir au sourcil. Elles sont *costumières.* Sans elles une foule de détails et de mots, obscurs dans la mémoire, ne se retrouveraient pas... »

C'est bien ce que je disais : des souvenirs un peu précisés. Or l'imagination ne fait guère autre chose que se promener parmi les souvenirs, les revivifier et les rattacher au récit qu'elle fait. Le cahier de notes, c'est un recueil de souvenirs précis.

Reste que le mot de M. Brunetière est bien vrai. Il est difficile de résister à la tentation de se servir de toutes ses notes. On n'en voudrait pas perdre et on les fait rentrer toutes, et par conséquent quelques-unes de force et gauchement, dans l'œuvre en train. Il faut une vertu pour laisser sans emploi des notes curieuses.

Eh bien ! précisément M. Bazin montre, sans affecter de le montrer peut-être, ne songeant pas qu'il le montre, que cette vertu, il est capable de l'avoir ; il l'a. Car, dans cette conférence, il s'amuse à aligner un certain nombre de notes sur le petit monde des modistes, notes qui n'ont pas trouvé place et à qui il n'a pas voulu faire une place dans son roman *De toute son âme.* Et il y en a de bien curieuses, de ces notes prises sur le vif, de ces mots d'ouvrières modistes dits à M. Bazin. Il y en a de navrants, de candides, de naïfs, de profonds. En voici quelques-uns :

« Savez-vous ce qu'on souffre quand on se sent impuissantes devant un travail qui est un gagne-pain ? A chaque saison, j'ai de ces moments de souffrance. Je ne m'y habitue pas. Il me semble, à chaque fois, que c'est fini, que je n'aurai plus d'idées. *Un soir, j'ai prié Dieu*, le grand *artiste*, de me rendre capable de faire le travail qu'il veut que je fasse. Et le lendemain j'ai eu deux idées. » — Cette

bonne petite fille est touchante, demandant à Dieu de lui donner une idée de chapeau.

Et cette autre que tout ce bruit qu'on fait autour des idées socialistes inquiète, attire, intrigue, elle ne sait pas elle-même pourquoi, bien entendu : « Je me rappelle avoir vu des socialistes en Angleterre. Nous en rencontrions des milliers le dimanche, réunis sur une place, en plein vent. Ce qui m'intéresserait aujourd'hui, ce serait de connaître leurs théories. *Je veux lire, dimanche, l'article « Socialisme » dans Larousse.* »

Une autre a un mot qui ferait honneur à Mme de Staël, à Mme de Rémusat, à Mme de Sévigné, à n'importe qui : « J'aime lire un livre qui vient d'être lu par une personne aimée, et celui dont j'ai à couper les pages me donne toujours une première impression sèche. Je vais donc lire d'abord le roman que mon amie a lu. »

Une autre dit tout simplement ce mot profond de résignation et aussi de sens des choses : « *Je n'en veux pas à la vie : je sais qu'elle est faite pour quelques-uns.* »

Il y en a d'autres. Il y en a une dizaine de pages. On voit que M. Bazin a de beaux cahiers de notes ; on voit qu'il a quelques raisons de défendre cette institution des cahiers de notes. On voit aussi qu'il sait se servir de ces cahiers-là, puisqu'il sait n'en pas prendre tout. C'est quelque chose comme ce que disait La Bruyère de ces engagements qui ont un si grand délice que ce charme ne peut être surpassé que par celui d'y renoncer par vertu. Le cahier de notes a de si certaines utilités que c'est un mérite de s'en servir, et de telles tentations que résister à s'en servir est une vertu. M. Bazin est un homme de mérite et un vertueux.

En tout cas son volume, idées, théories, effusions et confidences, est tout entier bien intéressant.

E. F.

L'Émigré

M. Bourget, dans le livre qu'il intitule *l'Emigré*, nous a encore donné un de ces beaux récits où il unit l'art du romancier dramatique à la forte et pénétrante réflexion du sociologue.

L'intérêt (et aussi le défaut) de *l'Emigré* est précisément d'avoir été continuellement écrit par deux hommes dont l'un s'intéresse de tout son cœur aux questions politiques du temps présent, et dont l'autre, qui fut romancier dans sa jeunesse, aime encore singulièrement brouiller, débrouiller et parfiler une intrigue subtile et déliée.

Il suit de cela qu'il y a dans *l'Emigré*, de juste compte, deux romans, ou *plutôt* une histoire et un roman, continuellement et habilement entrelacés, du reste, dont l'un, cependant, finit par prévaloir un peu sur l'autre, et par, sinon la faire oublier, du moins l'offusquer un peu.

Commençons si vous voulez par « l'histoire », c'est-à-dire par la partie du roman qui est vraiment d'histoire contemporaine et qui est *ce qui est arrivé* à des centaines de Français d'aujourd'hui.

Landri de Claviers-Grandchamp est le dernier descendant d'une famille qui remonte exactement à 1060. Il a été élevé religieusement et aristocratiquement, c'est-à-dire patriotiquement, c'est-à-dire dans le culte de la religion nationale et de l'ancienne forme sociale sous laquelle la nation s'est faite et a été grande. Il pourra devenir très peu croyant et il pourra très sincèrement accepter la forme démocratique et l'organisation républicaine. Mais le pli

premier ne s'effacera jamais. Les vrais « principes », ce ne sont pas, quoi que puisse vouloir la langue actuelle, des idées générales, ce sont les « traces », comme dit Malebranche, que nos premières impressions ont laissées dans notre esprit.

Ainsi *constitué*, du reste brillant, élégant, charmant, charmeur et tout ce que vous voudrez, qui importe peu au fond des choses, Landri de Claviers-Grandchamp a passé par l'école Saint-Cyr et est présentement lieutenant de dragons. Il adore son métier, son arme et son uniforme. On n'est pas aristocrate au fond de l'âme sans désirer d'être officier, puisque c'est la seule manière de se distinguer vraiment du reste des hommes, et puisque la manière moderne de porter l'épée, c'est de porter un sabre.

Or les déceptions de Landri et comme quoi, ayant cru rester un aristocrate, il est, à cause de son nom, un paria, c'est « l'histoire » que je vous ai annoncée. Landri aime une jeune veuve qui est exquise (joli portrait de femme, tracé sobrement et dans sa meilleure manière déliée et fine par M. Bourget). Cette jeune femme est une bourgeoise; elle s'appelle Mme Olier. Le nom n'est illustre que dans l'histoire de la littérature religieuse. Le père de Landri, excellent, mais aristocrate comme on l'était en 1824, ne veut pas entendre parler d'une Mme Olier, née Férial, pour sa bru. Ce n'est pas seulement une femme qu'on épouse, c'est la famille de cette femme. Des Claviers-Grandchamp frayant et cousinant avec des Férial, quelque bonne volonté qu'on y mette, ce n'est pas possible. Refus du père.

Il y a pis : c'est que, si le père refuse, Mme Olier refuse aussi. Très intelligente, elle sait bien qu'elle ne peut pas entrer dans la famille Claviers-Grandchamp. Elle y serait si dépaysée qu'elle y serait une intruse. Elle a vu, sans doute, la *Catherine* de M. Lavedan et elle sait que tout en est profondément vrai, jusqu'au dénouement exclusive-

ment, qui est postiche et qui n'est qu'une concession de l'auteur à la sensibilité bourgeoise du spectateur. Elle sait qu'une bourgeoise épousée par un grand seigneur n'est jamais dans la maison de ce grand seigneur qu'une manière de maîtresse légitime. Elle refuse.

« Mais enfin, se dit Landri, suis-je donc un paria parce que je suis noble ? Un prolétaire épouse qui il veut quand il est aimé ; un bourgeois, de même Nous seuls... Oui, nous sommes des parias. »

Cependant voici Landri qui, par suite de circonstances très vraisemblables, se trouve commander le peloton d'exécution, je veux dire le peloton qui, pour cause d'inventaire, doit enfoncer la porte d'une église. Il n'est guère croyant, mais la religion a fait partie de ses principes, selon la définition que j'ai donnée plus haut à ce mot. Jusqu'au dernier moment, il tient bon ; car il aime tant son métier ! Au dernier moment il commande par file à droite ! Le voilà mis en disponibilité. Paria, toujours paria. Que faire?

Moi, je l'ai dit ailleurs, je me ferais agriculteur ou industriel. Tant que, en ce pays, l'Etat n'aura pas socialisé l'agriculture et l'industrie, les Français que l'Etat repousse doivent, pour ne pas quitter le sol, se réfugier dans les professions qui sont encore individuelles. Industrie, commerce, agriculture, barreau aussi et médecine, sont les places de sûreté des « parias ». Or on ne doit quitter son pays que quand on n'y peut plus rester sans s'incorporer à un Etat qui du reste vous repousse. En d'autres termes, on ne doit quitter son pays que quand on en est littéralement chassé. Landri se croit trop ou se croit trop tôt chassé, alors qu'il n'est que suspect. Il s'en va en Amérique avec Mme Olier, qui n'a plus de raison de lui refuser d'être sa femme.

Voilà l'« histoire », l'histoire vraie, qui est contenue dans ce beau livre de l'*Emigré*. L'« Emigré » est un homme

qui, traité en émigré à l'intérieur, se résigne à être un émigré au dehors. Voilà « l'histoire ».

Le « roman » broche sur l'histoire, souvent d'une façon très heureuse, parfois d'une manière assez malencontreuse, à mon avis, toujours, comme vous pouvez penser, d'une manière brillante. Il y a une aventure secrète, qui est très triste, dans la destinée des Claviers-Grandchamp. Landri de Claviers-Granchamp n'est pas le fils du marquis de Claviers-Grandchamp. Il est le fils de M. Jaubourg, bourgeois gentilhomme très riche, qu'on appelle familièrement Jaubourg-Saint-Germain, à cause de ses relations aristocratiques. Mme la marquise de Claviers-Grandchamp a commis une faute de jeunesse dont le jeune Landri est le résultat.

D'autre part, le marquis de Claviers-Grandchamp s'est ruiné par son faste, fortement aidé du reste en cela par son intendant Chaffin, qui est un drôle.

Et Jaubourg en mourant (très belle l'agonie de Jaubourg) a laissé toute sa fortune qui est immense au jeune Landri. Et enfin, par lettres anonymes, appuyées de preuves, le marquis est prévenu de l'origine adultérine de son fils, origine que Landri a apprise lui-même par les dernières paroles, confuses mais suggestives, de Jaubourg.

De tout cela — questions de sentiment, questions d'honneur et questions d'argent mêlées — se fait entre le père et le fils et les coquins qui les entourent et les honnêtes gens mêlés à ces coquins un roman très intrigué, très chargé d'incidents, très clair aussi et très dramatique encore, qui m'intéresse extrêmement, qui même quelquefois me passionne et que j'admire ; mais qui a le tort grave, à partir du milieu du volume, d'empiéter sur l' « histoire » avec laquelle il n'a aucun rapport intellectuel ou moral, et de me la faire peu à peu oublier presque complètement.

Je dirai un peu plus. Si l'on a le tort ou l'imprudence d'y trop réfléchir, on s'avise que le « roman » est un peu

en contradiction avec l'histoire. Landri n'est pas le dernier des Claviers-Grandchamp. Il n'est pas Claviers-Grandchamp; il est plutôt, diraient les gens qui cherchent des sobriquets, Clapier-Petitchamp. Il est le fils de Jaubourg Mais, s'il vous plaît, alors, en bonne doctrine aristocratique, il ne devrait pas avoir les sentiments délicats, généreux et chevaleresques qu'on lui voit!

Je sais bien (et je trouve ceci excellent) que l'on procède souvent plus de l'éducation qu'on a reçue que du sang qu'on a reçu, et que c'est le cas que M. Bourget a voulu qui fût celui de Landri. Très bien; mais encore il n'est pas bon que le lecteur puisse avoir cette objection dans l'esprit et à fleur de lèvres. Il n'est pas bon surtout qu'à cause de cette idée il puisse imaginer un roman tout contraire à celui qu'il a sous les yeux. Ah! la théorie qui suggère trop la théorie contraire; et le récit qui suggère trop, comme plus vraisemblable, à notre avis, le récit contraire à celui que nous lisons: voilà de grands écueils à éviter pour les auteurs. Or ici il y a au moins quelque chose comme cela. Quand nous en arrivons à savoir que Landri n'est qu'un petit bâtard de bourgeois, nous voyons le roman qui aurait pu être fait avec ce père qui n'est pas père et ce fils qui est fils d'un autre. Nous voyons le père grand seigneur et le fils ultra bourgeois, s'étonnant de l'être, l'étant toutefois, s'éprenant d'une petite bourgeoise, préférant l'uniforme gardé à l'esprit de sacrifice; qui sait? un pur « fichard » peut-être, ou tout au moins « j' m'en fichard » — tant pis pour M. Bourget, qui m'apprend à faire des calembours — et nous voyons père et fils se heurtant de front, et nous voyons fils et père comprenant enfin, quand la révélation arrive, pourquoi, après avoir été jusqu'à la vingtième année du fils en assez bon accord, ils ont fini, ce qui était inévitable, par ne plus se comprendre.

Et nous bâtissons ainsi un roman qui se tient à peu près et dont nous sommes très satisfaits. Nous avons tort

d'en être satisfaits; mais, tout compte fait, c'est celui de M. Bourget qui nous en a donné l'idée.

Malgré ces quelques regrets que je suis forcé d'exprimer à propos de l'œuvre nouvelle du puissant romancier, je ne puis que m'incliner une fois de plus devant son extrême mérite. La lecture de *l'Émigré* est un très vif plaisir. Le récit est passionnant; l'intérêt de curiosité est en éveil depuis le commencement jusqu'à la fin. A cet égard ce roman, quoique beaucoup moins vigoureux comme fond, quoique beaucoup moins substantiel et essentiel que *l'Etape*, n'est inférieur ni à *l'Etape* ni au *Divorce*. Il rappelle très souvent *André Cornélis*. Du moins l'impression qu'il fait est de même nature.

Les personnages ne sont pas tous également bien tracés. Landri et Mme Olier sont un peu pâles, encore que celle-ci soit toute sympathique et charmante. Ce qui est excellent, c'est le marquis de Claviers-Grandchamp. Grand, bien fait, robuste, sexagénaire qui n'a pas fléchi d'une ligne, beau cavalier, grand chasseur, amphitryon fastueux, généreux, charitable, un peu borné, ne comprenant rien à son temps, ne se connaissant qu'en honneur, mais en cela expert, raffiné et sûr, le marquis de Claviers-Grandchamp est admirable de netteté, de dessin, de couleur et de relief.

Ce qui est excellent encore, c'est Chaffin le fils, docteur en médecine, savant précis et sec, volontairement amputé de toute littérature, de tout sens artistique, de toute imagination; orgueilleux et dur; matérialiste absolu; du reste trouvant une conscience dans son amour-propre et dans sa fierté et éperdu de désespoir sombre quand il s'aperçoit que son père est un coquin, *et que par conséquent les Chaffin peuvent être méprisés par les Grandchamp*. C'est cette idée qui est insupportable aux plébéiens; c'est elle qui, à beaucoup d'entre eux, donne une haute valeur morale. La conscience peut avoir des sources plus pures, mais celle ci

ne laisse pas d'être abondante. Tout cela est bien marqué dans le caractère de Chaffin le fils.

Que dirai-je encore pour vous mettre en goût? Ceci, peut-être, qui est bien important : il n'y a peut-être pas de dissertations et il n'y a pas de paysages. Voilà un roman original. J'ai suffisamment dit qu'il n'a point seulement des mérites négatifs.

E. F.

Un Prince royal (1)

L'idée est assez intéressante. Elle pouvait séduire un homme à la fois d'imagination et de sens historique. C'est, sous des noms de fantaisie, l'histoire de Napoléon IV. On le voit et on le suit depuis 1870 jusqu'à sa mort au pays des Zoulous. Le personnage principal est pourtant plutôt l'impératrice Eugénie. On la voit, depuis les approches de la guerre de 1870, dominée par un ministre de mélodrame, qui est, je crois, même dans les idées de l'auteur, de pure invention, et qui lui fait commettre toutes sortes de sottises et même de crimes. On voit de plus apparaître de temps à autre la figure sinistre du prince Napoléon, éternel intrigant et artisan éternel de noirs complots. Du reste, toutes les figures, excepté celle du jeune prince et d'une certaine princesse anglaise qu'il aime et dont il est aimé, sont terriblement sinistres. Histoires de testaments à dérober et à détruire. Pour pouvoir dérober celui qui est en faveur de Napoléon IV et ne laisser subsister que celui qui est en faveur de l'impératrice, le ministre de mélodrame empoisonne Napoléon III. Finalement, Napoléon IV, maltraité par sa mère et par le ministre d'Ambigu, s'engage dans l'armée anglaise et va combattre au bout du monde. Il y meurt. Assassiné ? L'auteur penche à le croire. Suicidé ? L'auteur accepte plus complaisamment cette hypothèse. Nouvelle histoire de testament. Le ministre satanique en invente un qui déshérite le prince Napoléon...

Ne croyez point qu'il n'y ait pas de talent. Les cinquante

(1) Roman, par M. Jacques Erive ; Librairie universelle.

premières pages mettant sous nos yeux les angoisses de la souveraine en juillet et août 1870, sont d'un style assez énergique et d'une bonne couleur. L'assassinat de Napoléon III est bien mené, bien filé, et forme un drame qui ne laisse pas d'être attachant. La fin est abandonnée, et l'on sent que l'auteur est fatigué, et cependant encore dans la façon dont on cache à l'impératrice la nouvelle de la mort du prince et dans la façon dont elle l'apprend brusquement, il y a quelque adresse de narrateur.

Je n'ai pas besoin de dire, du reste, que tout cela, comme fond, est d'une extrême puérilité. C'est de l'histoire vue par quelqu'un qui est comme imbibé des aventures de Rocambole. C'est un feuilleton de petit journal écrit par un auteur qui a quelque souci du style, et même quelque habileté de style.

E. F.

Les " Sonnets " de M. Amiel

J'ai à signaler un excellent recueil de sonnets, de M. L.-R. Amiel. Le volume est intitulé modestement *Sonnets*. Il est présenté au public par une chaleureuse préface de M. Sully-Prudhomme. Le si regretté M. Theuriet le connaissait et l'estimait très haut. La plupart de ces sonnets sont inspirés par des œuvres d'art, peintures ou sculptures des grands maîtres. M. Amiel est passé maître à ce jeu savant et exquis, qui consiste à traduire en vers les œuvres de l'art plastique, *Joconde, Antiope* ou Vierges de Raphaël. Ces « transpositions d'art » qu'aimait tant Gautier réussissent admirablement entre ses mains. L'auteur nous donne ainsi le plaisir de goûter deux fois un chef-d'œuvre, et il faut dire sans la moindre exagération, que plus d'une fois, à un chef-d'œuvre il en ajoute un autre. Quelques-uns de ces sonnets sont consacrés à l'expression de sentiments personnels. Infiniment différents, par conséquent, de ceux qui précèdent, ils ne leur sont, au point de vue du talent, nullement inférieurs, et M. Amiel prouve ainsi la souplesse de son génie propre et l'excellence de son instrument. Ce volume est de ceux qui doivent être lus et qui sont destinés, après avoir été lus, à être gardés.

E. F.

Littérature romande

L'HISTOIRE DE JOSEPH SELON LA TRADITION MUSULMANE

Par JEAN SPIRO,

Professeur à l'Université de Lausanne (Paris, Fischbacher 1907).

Je n'ai pas à apprécier la valeur scientifique du livre que M. Jean Spiro, professeur de langues et de littératures orientales à l'Université de Lausanne, vient de publier sous ce titre, mais ce que je puis dire, c'est que tout en débrouillant d'une main qui semble fort experte l'écheveau des textes et des commentaires, M. Jean Spiro a écrit une narration des plus agréables. Ceux qui aiment les contes feront bien de lire cette histoire de Joseph. Elle est plus amusante et plus jolie que celle qui se trouve dans la Genèse. Il faut même dire que le récit de la Genèse paraît froid et décoloré quand on le rapproche de celui que M. Jean Spiro nous donne d'après le Koran, d'après Firdousi et d'autres poètes. La Genèse nous dit par exemple que Joseph était beau de taille et de visage. Cela est assez vague, et je suis bien aise que M. Spiro m'ait appris en quoi consistait la beauté de Joseph. Il ressemblait, nous dit-il, à la lune quand elle est pleine. Voilà qui est plus précis ; et voici qui l'est encore plus : « Il avait les cheveux frisés ; ses cils étaient comparables au duvet dont est formée l'extrémité des ailes de l'aigle. Il avait la peau si fine que l'on voyait les fruits et les légumes dont il se nourrissait passer à travers son gosier. »

A la bonne heure ! Et comme je comprends mieux

maintenant que lorsque j'avais huit ans et que je piochais mon « histoire sainte » pourquoi la femme de Putiphar « porta les yeux » sur ledit Joseph !

Cette femme de Putiphar, qui n'a pas de nom dans la Genèse, en a un dans Firdousi, et un très joli. Elle s'appelle Zulaykha. M. Spiro nous raconte sa mésaventure avec des détails dont je lui sais un gré infini. Je n'en citerai qu'un seul, mais qui mérite particulièrement d'être rapporté.

Lorsque Joseph se fut enfui, laissant son vêtement dans la main de cette aimable dame, vous savez que celle-ci l'accusa d'avoir voulu la violenter, et que Putiphar fit mettre Joseph en prison, malgré ses dénégations. Tel est du moins le récit biblique, et jusqu'à présent je n'avais pas songé à le mettre en doute. Mais Al-Hasan, Ikrima et Qotâda racontent les faits d'une manière toute différente. Joseph n'alla pas en prison, et Zulaykha fut confondue. Voici comment. Un conseiller du roi, homme sage et perspicace, ayant entendu l'accusation de Zulaykha et le démenti de Joseph, dit : « Si la tunique est déchirée par devant, c'est elle qui a raison, et c'est Joseph qui est un menteur ; mais si la tunique est déchirée par derrière, elle a menti, et Joseph est véridique. » Quand le mari eut vu que la tunique était déchirée par derrière, il reconnut l'innocence de Joseph.

Est-ce assez ingénieux ? Et combien simple !

Les étudiants de M. Spiro sont bien heureux d'avoir un professeur qui leur raconte d'aussi belles histoires. Quand je parle aux miens de Joseph, ce n'est pas d'après Firdousi, Al-Hasan ou Qotâda, mais d'après *Omasis*, tragédie de feu M. Baour-Lormian, de l'Académie française. C'est moins drôle.

Il faut lire le livre de M. Jean Spiro, qui est professeur à l'Université de Lausanne, et même officier du Nichan Iftikhar.

PAUL SIRVEN.

Une lettre inédite de Gérard de Nerval

Depuis le tragique « fait-divers » qui, un matin de janvier 1855, mit en émoi, rue de la Vieille-Lanterne, les buveurs tôt levés et les commères, le nom du romantique suicidé n'est pas tombé dans l'oubli. En fouillant le malheureux Gérard, à la Morgue, on trouva sur lui un passeport pour l'Orient. Il en portait un autre, que la police ne sut pas lire. Sa poche de pendu contenait un sauf-conduit pour la postérité.

Non pour une postérité bruyante et claironnante ; non pour celle qui clame ses admirations ou les publie à son de trompe. A d'autres les commémorations ou les exhumations à grand apparat. Gérard de Nerval ne sera jamais *panthéonisé*. C'est une élite qui veille sur sa mémoire ; quelques délicats, amis discrets d'un art très fin, quelques dévots à qui les manifestations répugnent et qui préfèrent à la piété démonstrative la ferveur d'un culte intime. Ils se souviennent que ce mort, qui n'a point subi la mainmise d'une gloire officielle, fut, de son vivant, un « passionné de l'incognito (1) ».

Pourtant il leur échappe de dire à haute voix et même d'imprimer leur sentiment pour cet écrivain non classé dans les manuels. Parfois, c'est une allusion ; il arrive même que c'est un article ; et mieux encore. Il y a quelques mois, un livre paraissait, une biographie abondante, riche d'informations, écrite de main d'artiste (2).

(1) C'est aussi vrai de lui que de Beyle, dont on l'a dit.
(2) *Gérard de Nerval*, par Gauthier-Ferrières (Lemerre).

Elle recevait bon accueil. Et voici que, ces temps derniers, en une occasion solennelle, le plus jeune de nos académiciens et l'un des plus illustres (1) évoquait le poète charmant qui nous apprit à goûter les ballades écloses dans l'Ile de France. Il le faisait apparaître dans la patrie de son enfance et de son rêve, en plein paysage du Valois, décor à la Watteau que l'automne voile d'un écran de douceur et de mélancolie. Il disait la grâce expressive et le pur français des vieux airs dont *Sylvie* nous apporte l'écho ; exquises inspirations, « mêlées d'église, de guerre et d'amour, et qui palpitent demi-mortes sur d'anciens lieux de fêtes ». Quelque chose toutefois, en cette résurrection, nous peinait. Un instant, nous apercevions, dans le « fol délicieux », le client du docteur Blanche. N'était-ce pas lui qui se promenait par les rues de Senlis, en tenue bizarre, affublé d'un manteau rouge, une volaille sous le bras ? « Je vais, disait-il, sacrifier un coq à Esculape. »

Il venait, d'ordinaire, en ce pays, dans les bois qui avoisinent Châalis et Dammartin, invoquer pour sa guérison, ou en remercier, une autre divinité. Pour exorciser les « esprits inférieurs » qui s'agitaient en lui, pour chasser la « meute hurlante » contre laquelle il se débattait (2), il recourut plus d'une fois, non pas à un dieu du paganisme, mais à une fée. Car c'en était une, la belle dentellière de Loisy qui lui fredonnait de si jolis refrains, tout en remuant ses fuseaux. Il aurait pu dire, comme Henri Heine son ami : « Aux jours de ma jeunesse, dans les bois, dans les bois... les elfes ont gracieusement voltigé autour de moi... » Sylvie lui avait été, dès son enfance, un génie familier et doux. Si, plus tard, un autre souvenir éclipsa celui de la petite fille à la peau hâlée, aux pieds nus,

(1) M. Maurice Barrès, dans son discours de réception à l'Académie française, le 17 janvier 1907.

(2) V. le livre cité de M. Gauthier-Ferrières, pp. 248-249.

au large ruban flottant parmi des tresses noires, il sut, aux heures de détresse, voir dans Adrienne le fantôme décevant et reconnaître en Sylvie une prometteuse de bonheur vrai.

C'est à elle qu'il criait : « Sauvez-moi !... » Mais ne refusa-t-il pas le salut qui était en elle ? S'il la trouva, certain jour, si différente de la paysanne qui pêchait les écrevisses dans la Thève et la Nonette, si elle désapprit les vieilles chansons, si elle se fit « demoiselle », pour devenir la femme d'un pâtissier, Gérard dut s'accuser lui-même. Car il l'avait bien longtemps délaissée. Quand il la vit perdue pour lui, il dit adieu à la « réalité douce » et courut de nouveau à sa chimère. Il envoya un bouquet de Mme Prévost à cette Aurélie, en qui il poursuivait l'image d'Adrienne, et, le lendemain, il partit pour l'Allemagne.

« Qu'allais-je y faire ? » se demande-t-il. — « Essayer de remettre de l'ordre dans mes sentiments. »

Etait-il bien sûr d'y trouver un lieu d'apaisement et de cure morale ? Ce qu'il y eut de tourmenté en lui, et d'exalté, ne s'explique-t-il point — en partie — par des influences germaniques ? Dans cette « victime du romantisme », qui garda en son art tant de qualités classiques, son récent et pénétrant biographe ne voit-il pas surtout une victime des climats d'outre-Rhin ? Les germes morbides qui sommeillaient en lui ne purent que s'éveiller dans son pèlerinage sur le Brocken, en compagnie de Faust et de Méphistophélès, au bruit du sabbat. M. Gauthier-Ferrières n'exagère pas : « L'Allemagne fut pour lui le chemin de la folie. »

C'est pour cela, sans doute, qu'elle l'attirait si fort. Combien souvent, avec ou sans argent dans sa poche, il s'achemina vers « la terre de Gœthe, le pays d'Hoffmann... Teutonia, notre mère à tous ! » disait-il.

Au sortir de la retraite où sa raison, une première fois ébranlée, avait pour un temps recouvré de l'assiette, il était retourné à Vienne, où déjà l'avait saisi le vertige du suicide. Ce fut encore en Allemagne qu'il courut, aussitôt obtenu son *exeat* de chez le D[r] Blanche, où il avait fait un nouveau séjour, après sa seconde et grave rechute. Sa libération fut signée le 27 mai 1854. Le 30, il était à Strasbourg, à l'hôtel de la Fleur, d'où il écrivait : « Je travaille, je fais de jolies choses (1). » M. Gauthier-Ferrières, qui cite ce billet à un ami, en mentionne un autre adressé le 20 juin, de Donauwerth, par Gérard à son père. Entre ces deux dates, le voyageur avait passé à Munich et à Nuremberg. Nous en avons la preuve dans une lettre du 18 juin à Francis Wey, précieux document par les impressions esthétiques et l'état moral dont il témoigne (2). En ces trois pages, d'une écriture fine, élégante et sage, où rien, je suppose, ne révélerait à un graphologue le client du médecin aliéniste, Gérard est tout entier :

Munich.

« MON CHER FRANCIS,

« Je ne sais si la lettre que je t'ai écrite de Bade te sera parvenue ; car, comme celle-ci, elle ne t'était pas adressée directement. Je regrette bien de ne t'avoir pas vu à mon départ, mais vous étiez à la campagne et il fallait enfin se décider. Je viens de parcourir encore ces bords du Rhin, objet pour nous deux de tant d'illusions et de désillusions. J'y ai recueilli de quoi travailler longtemps, non seulement sur ce vieux sujet, mais sur le petit monde de pensées qui éclôt au milieu du grand. Je t'avouerai que je sens mon

(1) Lettre à Busquet, citée par M. Gauthier-Ferrières, p. 267.

(2) Nous en devons l'obligeante communication à M[me] Emmanuel Mennessier-Nodier.

genre d'esprit bien moins déplacé ici qu'ailleurs, et surtout au centre même de la civilisation et des lumières et de ce que nous appelons l'école du bon sens. Nous sommes tous un peu fous dans cette bonne Allemagne, mais nous l'avouons franchement. Je me suis à peu près décidé à aller voir Ratisbonne et Nuremberg ; ensuite je verrai. Le calme me revient tout doucement, mais pour de bon, je crois ; le grand air et la locomotion m'avaient encore un peu rendu ces agitations qu'il faut craindre. Mais c'est passé, et j'y prends garde. Dis à ta femme que je regrette bien de ne lui avoir pas fait mes derniers adieux, mais en vérité j'étais honteux de ne point finir par en finir. Le pavé de la vieille ville était gluant, tu en conviendras.

« Je renonce à te remercier des peines que tu t'es données pour moi ainsi qu'Eugène (1) ; mais je n'oublierai pas que j'ai trouvé ta main pour m'aider jusqu'au dernier moment.

« Je reprends cette lettre à Munich, et je comprends pourquoi j'en ai commencé plusieurs sans te les envoyer. J'étais encore agité, comme on dit à la maison B. Depuis quelques jours, je me sens très bien ; l'exercice et l'isolement agissent. Quoiqu'on puisse dire que le méchant vit toujours seul, le bon a besoin d'être seul quelquefois, et, franchement, la société avait abusé de moi tout autant sans doute que j'avais abusé d'elle. Je n'en aurai que plus de plaisir à mon retour en embrassant mes vrais amis. Vous savez qui je veux dire.

« Je conjecture que tu es absent de Paris à cette heure ; mais ta femme voudra bien lire cette lettre et la prendre pour elle, en attendant que je lui écrive directement.

« Je m'aperçois que je deviens très catholique en traversant ces beaux pays où on l'est si facilement et si poétiquement. J'ai entendu environ trois messes, ce jour même

(1) Eugène de Stadler, son ami.

qui est le dimanche de la Fête-Dieu (1). Mais je n'y ai pas grand mérite, car elles étaient en musique et dans des églises à rocailles, par un temps splendide, avec des chœurs et des fioritures d'opéras italiens. Ensuite je suis allé voir les musées, et je choisis ce moment de joie douce pour vous écrire. Je ne sais trop quoi vous demander. Où m'arrêterai-je ? A Nuremberg sans doute, mais les lettres mettront plus de temps à se croiser... Si quelqu'un avait le loisir d'en envoyer toujours une à Ratisbonne ? Mais voyez comme je suis incertain moi-même. Enfin, si je n'y allais pas, je la ferais revenir d'ailleurs. C'est que je change un peu d'itinéraire selon le temps et les occasions.

« J'étudie beaucoup, ou du moins tant que je peux. Me voici à mon troisième pays depuis Strasbourg. Peut-être a-t-on eu raison de m'empêcher d'aller en Orient. Après tout, j'irai plus tard et je suis toujours sur le chemin. — Je ne regrette que tous les efforts qui ont abouti à si peu. Tu sais à qui il faut dire aussi tous mes regrets et tous mes remerciements. Par exemple conviens que je suis un grand fat d'avoir, contre ton avis, rendu l'argent ou presque tout Mais n'en parlons plus et tâchons de tirer parti de ce qui reste.

« Où êtes-vous ? à Lucienne ? si j'étais petit oiseau...

« Ce 18 juin (2).

« Ton ami Gérard. »

P. S. — « Je suis à Nuremberg. C'est une ville ravissante et pleine de bibelots fort peu connus. Albrecht Dürer y règne en maître et je t'écris en face de son image. Il y a

(1) Cette indication va nous servir à dater la lettre.

(2 Vérification faite sur le calendrier, c'est la date de 1854 qu'il faut inscrire ici. La Fête-Dieu tomba, en effet, cette année-là, le eudi 15 juin, et la célébration en fut renvoyée au dimanche 18.

des fontaines et des églises merveilleuses. Que n'es-tu là ! »

« Ces bords du Rhin, objet, pour nous deux, de tant d'illusions et de désillusions... » Le désenchantement l'avait, en effet, tout d'abord accueilli au delà du fleuve frontière. En mettant le pied sur le pont de Kehl, il s'était écrié : « Et voilà encore un rêve, encore une vision lumineuse qui va disparaître sans retour de ce bel univers magique que nous avait créé la poésie. » Puis, arrivé sur la rive allemande et ne voyant nul rideau se déchirer tout à coup pour mettre devant lui le microcosmos du docteur Faust, il avait dit : « Rien ne change encore ; nous avons laissé des douaniers là-bas, et nous en retrouvons ici ; seulement ceux de France parlaient allemand, ceux de Bade parlent français... » Pourtant, il ne savait pas résister à l'appel de Lorely, la « fée radieuse des brouillards », l' « ondine fatale ». D'un signe, elle l'attirait, si averti fût-il de ses tromperies, et bien que son nom même signifiât grâce et mensonge. Et il démêle bien lui-même la raison du charme qui l'a ramené dans cette patrie du romantisme : « ... Je sens mon genre d'esprit bien moins déplacé ici qu'ailleurs, et surtout au centre même de la civilisation et des lumières, — et de ce que nous appelons l'école du bon sens. Nous sommes tous un peu fous dans cette bonne Allemagne, mais nous l'avouons franchement. »

Par la vertu de « l'exercice » et de « l'isolement », — on peut l'écrire sans ambages, puisqu'il y fait une si nette allusion, — sa folie, à lui, celle que soigne le docteur Blanche, s'apaise, et il informe ses amis qu'il y « prend garde ». Ce n'est pas toutefois qu'il n'ait fait à Strasbourg quelques imprudences. S'il ne l'avoue pas à Francis Wey, nous le savons d'ailleurs. Il s'est laissé entraîner au bal des Savetiers, où, par gageure, il a bu force chopes de bière. Si bien qu'en rentrant à l'hôtel, il a fait assez de bruit pour mettre en fuite des clients. Aux garçons, qui

lui adressaient ce reproche poli : « Vous ne vous rendez peut-être pas bien compte de l'heure », il a répondu : « Je n'ai pas de montre, et le jour paraît de bonne heure. Aurais-je dérangé quelqu'un ? il fallait me le dire. » — « Monsieur sait bien ce qu'il fait. » — « *Pas toujours.* » Ce mot s'accompagna-t-il d'un sourire ? Après son premier accès, qui avait fait si grand bruit par le monde, il avait affecté de badiner sur sa mésaventure. On se souvient de certaine dédicace à Alexandre Dumas : « Maintenant que je ne suis plus sur l'hippogriffe et qu'aux yeux des mortels j'ai recouvré ce qu'on appelle vulgairement la raison... » (1). Il parle, on l'a vu, moins légèrement des « agitations » qu'il lui a fallu de nouveau calmer « à la maison B... ».

Il déclare, quelques lignes plus loin, un catholicisme esthétique, fait de son goût pour la belle musique et les églises à rocailles.

Il avait traversé, l'année d'avant, un catholicisme d'autre sorte, quand il était entré, un soir, à Notre-Dame de Lorette, et s'était agenouillé devant l'autel de la Vierge, cherchant dans sa mémoire la formule de l'*Ave Maria.* Il commençait, à vrai dire, une crise cérébrale. Peut-être, si la santé lui était revenue, comme il disait, « pour de bon », eût-il fait un Durtal avant Huysmans, un de ces pèlerins qui arrivent à la foi par le chemin de l'art.

Mais si tranquille que soit le ton de sa lettre, et si confiant qu'il paraisse en sa guérison, la menace est proche d'une récidive dernière et terrible du mal. Et nous, qui la voyons planer sur lui, nous suivons avec angoisse les étapes du voyageur. A-t-il déjà dans sa poche l'ébauche de cette *Pandora* qui doit infliger un si décisif démenti à ses assurances de bon équilibre ? Tandis que, dans le pittoresque Nuremberg, il flâne avec délices devant les fon-

(1) Dédicace des *Filles de feu.*

taines et les églises, une vision nous obsède. Nous apercevons ici, à l'ombre de la gothique tour Saint-Jacques, un lacis de rues sombres et torses, parmi lesquelles une se distingue, plus noire et plus sinistre. A la porte d'un bouge, picore, dans des immondices, le corbeau qui, une nuit d'hiver, volètera autour du pendu.

MICHEL SALOMON.

Nos muses

Mme LA COMTESSE, M. DE NOAILLES (1)

Le Romantisme, dont quelques hommes résolus ont entrepris de désencombrer la littérature, a pris, semble-t-il, le galant parti d'en appeler à nos belles dames ; et complaisantes aux vaincus, ou mues par ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas, nos belles dames ont accueilli ce mystérieux personnage ; elles l'ont adopté, fêté, gavé de caresses ; elles ont chanté sa romance et roucoulé ses oraisons. Elles ont vécu à leur tour son invraisemblable destin ; elles nous ont dit leurs ivresses et raconté leurs désespoirs ; elles se sont écriées, augustes :

> Je suis, ce soir, fière de vous,
> O ma douleur incomparable !

Je ne fais pas ici le procès du Romantisme ; je pense, avec feu M. Brunetière, que la littérature personnelle, ou confidentielle, n'est pas toujours méprisable ; mais que ceux-là seuls y ont droit qui ne sont pas les premiers venus, ou que la nature a doués d'une âme tragique ou charmante ; et je crois bien que, tout compte fait, Mme de Noailles possède une âme à la fois tragique et charmante. Je ne dirais pas, il est vrai, comme elle, en une pièce dédiée à Stendhal :

> Quand on est comme vous et moi,
> On est hors du temps et des lois.

(1) *Les Eblouissements*, 1 vol. in-16 de 416 p., Paris, Calmann Lévy, 1907. — Cf., du même auteur, *Le Cœur innombrable* et *L'Ombre des jours*, 2 vol.

Mais il est vrai aussi que je n'ai pas le bonheur d'être Anne, princesse Brancovan, épouse lyrique de Mathieu, comte de Noailles. Il est peut-être des créatures privilégiées, formées d'une argile merveilleuse, et devant qui le temps marque le pas, et les lois humblement fléchissent. La question est controversée, et je n'ai du reste pas la moindre envie de la discuter ici. Il me plaît au contraire de me pencher en homme curieux, séduit et amusé, sur cet exemplaire d'humanité débridée et pittoresque, exubérante et frénétique, qu'est Mme la comtesse de Noailles ; et je voudrais au moins essayer de comprendre, sinon de définir

Ce cœur tumultueux et cette âme excessive.



Et tout de suite, il m'apparaît que la sensibilité de Mme de Noailles est commandée et presque exclusivement gouvernée par la sensation. Et cela est tellement évident, que la très distinguée « poétesse » le reconnaît elle-même : « Mon âme si proche du corps », écrit-elle quelque part. De fait, cela seul la touche ou l'émeut qui participe en quelque manière du monde des sons, des parfums et des couleurs. Mais de plus, et ceci achève de nous renseigner sur la nature de sa sensibilité, ses états d'âme toujours se traduisent en gestes, et toujours aussi ses pensées se moulent en images :

D'autres iront en proie au douloureux vertige,
Et leurs gestes feront de la douleur dans l'air.

Mme de Noailles a mis la main, récemment, sur le seul titre qui convînt à ses poèmes : *les Éblouissements*. Elle communie en effet, par les cinq sens, avec la nature extérieure, et celle-ci la jette en de perpétuelles pâmoisons. Mais telle est cependant la diversité des spectacles qui se

succèdent autour de nous, qu'à force de s'y attarder on se désaccoutume peu à peu de toute vie intérieure : et c'est, je crois, ce qui est arrivé à Mme de Noailles. Avec le torrent d'images qui l'entraîne et l'emporte inlassablement, son énergie, peu commune pourtant, s'en est toute allée ; et impatiente, semble-t-il, de se développer en surface, elle a négligé de s'étendre en profondeur. Avec sa belle honnêteté, — car la sincérité de cette âme est touchante, — elle l'avoue en propres termes :

Moi dont le cœur est tel
Qu'aucun désir n'y peut demeurer long et grave...

On ne conçoit rien de plus différent de la passion germanique ou celte, toute en profondeur et volontiers muette, que ce romantisme affolé, convulsif et claironnant, exquis mais déconcertant, dont Mme de Noailles a su fixer dans ses vers l'étrange frisson. Et comment s'étonner que cette musique endiablée abrite ou recouvre une philosophie de l'éphémère :

Epuisez, cependant que vous êtes fidèles,
La chaude déraison,
Vous ne garderez pas vos amours éternelles
Jusqu'à l'autre saison.

Le vent qui vient mêler ou disjoindre les branches
A de moins brusques bonds
Que le désir qui fait que les êtres se penchent
L'un vers l'autre et s'en vont.

Reconnaissez-vous, dans ces vers, le galop effarant des musiques tziganes ? Pourtant, nous dit Mme de Noailles.

Pourtant, vous le savez, je suis de ce pays
Qui commence en Asie et va jusqu'en Sicile...

Eh bien, je crois connaître un peu l'Asie et passablement la Sicile ; j'ai visité la Grèce et la Grande-Grèce, et

j'avoue n'y avoir point rencontré l'espèce de fièvre qui est propre à notre *authoress*. Au vrai, rien n'est moins oriental, rien, sinon les *Orientales* de Hugo. Et, par exemple, le harem authentique est quelque chose d'infiniment, de prodigieusement terne, paisible et plat, et Mme de Noailles, s'il lui prenait fantaisie de s'y enfermer, n'y pourrait seulement pas tenir une seconde. Je me la représente donc plutôt sous les espèces d'une gitane, déracinée comme tous ceux de sa race, et secouée comme eux de l'éternelle angoisse des errants, condamnée enfin, par je ne sais quel verdict obscur, à interpréter sur un luth français leur hallucinante musique.

Et néanmoins, car il n'est point d'existence parfaitement une, cette « romanichelle » indisciplinée, si j'ose ainsi dire, a compris, réalisé même çà et là la pure beauté de l'ordre latin. Il arrive à ses nerfs de se détendre, et à son cœur fougueux de s'apaiser : et c'est alors, dans ces moments de trêve — oh ! très relative — du désir, qu'elle touche à la perfection de son art, dominant son rêve et le gouvernant, selon le vœu exprès des formules classiques. Elle s'est laissé prendre au charme discret, et séduire par cette atmosphère de distinction qui sont tout le poème de l'Ile de France. Je crois bien cependant qu'elle a regardé un peu à travers son imagination nos paysages gaulois, car il paraît, chasseurs, mes amis,

Qu'on y voit, à l'aube incertaine,
Des lièvres rouler dans le thym,
Comme chez Jean de la Fontaine.

Ce qui n'est pas imaginaire, et ce que personne, avant Mme de Noailles, n'avait goûté aussi pleinement, aussi voluptueusement, ni traduit dans une langue aussi savoureuse, truculente et avisée, c'est la poésie des vergers. Sentez-vous monter, de ces vers, l'effluve enivrant des choses potagères :

Dans le jardin sucré d'œillets et d'aromates,
Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu
Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates,
Chancellent de rosée et de sève pourvus,

Je viendrai, sous l'azur et la brume flottante,
Ivre du temps vivace et du jour retrouvé ;
Mon cœur se dressera comme le coq qui chante
Insatiablement vers le soleil levé...

Un goût d'éclosion et de choses juteuses
Montera de la courge humide et du melon,
Midi fera flamber l'herbe silencieuse,
Le jour sera tranquille, inépuisable et long.

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde,
Des peines de ma vie et de ma nation ;
J'écouterai chanter dans mon âme profonde
L'harmonieuse paix des germinations.

Je n'aurai plus d'orgueil et je serai pareille,
Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité,
A mon frère le pampre et ma sœur la groseille
Qui sont la jouissance aimable de l'été...

Faire ce rêve d'établir chez soi, dans son propre cœur, une sorte de paix végétale, quand on est, quand on s'appelle Mme de Noailles : quelle gageure ! Aussi bien, ce n'est là qu'une trêve, un intermède bucolique entre deux fugues épiques. L'idylle végétale elle-même enveloppe ou couve du drame :

Mon Dieu, mon Dieu ! la paix touche au délire aussi.

Et c'est qu'à y bien regarder, tout sens est absent des spectacles de la nature, ou plutôt ils n'ont de sens que celui que nous leur prêtons. Mme de Noailles, par exemple, aborde la nature avec toute son âme, et c'est bien toujours celle-ci, avec ses spasmes et ses langueurs, ses folles ardeurs et ses extases, qu'elle découvre dans la nature.

Les fleurs y souffrent, comme elle, et comme elle s'y pâment ; le soleil y crève d'amour, le vent y bondit comme un cœur. Impassible ou complaisante, la nature invariablement consent au signalement que nous donnons d'elle ; elle se doute apparemment qu'elle ne nous intéresse qu'à moitié, qu'elle est le second de nos soucis, et qu'auprès d'elle, en elle, c'est rarement d'elle que nous rêvons. Certes, les fleurs, les fruits, les feuillages mouvants, nous sont d'aimables compagnons.

Pourtant ce que l'on veut surtout, ce que l'on veut,
C'est la tendresse et c'est l'amour finalement.

Mme de Noailles nous l'affirme, et je la crois sans peine. Vous pensez bien toutefois que la tendresse est chez elle d'une essence particulière, qu'elle est embrasée et haletante, éperdue et farouche, assez voisine de celle des fauves, dont on assure qu'ils griffent quand ils aiment. Ah ! ces violons qui sanglotent, se tordent et râlent, s'exaltent, défaillent, puis agonisent sous l'archet fou qui les flagelle ! Et pourquoi tout cela, grand Dieu ! pourquoi ces chants fiévreux, ces gammes insensées et ces notes démentes !... pour s'aller étendre un beau jour sous trois pieds de terre et prouver au monde une fois de plus que tout n'est que vanité

La mort ! Mme de Noailles en est comme obsédée. Elle s'entraîne même à considérer l'inévitable échéance :

Je rêvais sous l'arceau de la nuit claire et lisse.
La Mort m'a pris le bras,
Elle m'a dit : Tu bois la vie et ses délices,
Et pourtant tu mourras.

Mourir : imaginez, si vous le pouvez, ce que cela représente d'inouï, de contradictoire et d'inconcevable pour l'être emporté, pour la vivante chaleureuse qu'est Mme de Noailles. Et remarquez que déjà, à la seule idée qu'elle pourrait vieillir, son cœur se cabre et se désole affreusement :

Ah ! Jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là,
Vous, vos rêves, vos pleurs, vos rires et vos roses,
Les Plaisirs et l'Amour vous tenant, — quelle chose
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela !

Eviter donc cette chose odieuse, vieillir, c'est le vœu que forme, je crois, Mme de Noailles :

Je sais que ta suprême envie
Est de mourir de volupté.

Oui, mourir ainsi, dans un dernier spasme, et léguer au monde un témoignage brûlant de son ineffable et constant délire :

Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi,
Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre ;
Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,
Vers mon ombre riante et pleine de clarté,
Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie,
Car ma cendre sera plus chaude que leur vie.

***

Il est bien évident que rien, dans la littérature française, à ne considérer des œuvres que leur effet sur les cinq sens, n'est comparable à ces braises : car je ne saurais appeler ces vers autrement. Mme de Noailles a donc inauguré dans ce pays, ou dans la littérature de ce pays, sinon un genre, au moins une manière de sentir. Mais je doute qu'elle fasse école ; et en tous cas, jusqu'à ce jour, son œuvre demeure unique, et s'il est vrai qu'elle s'impose à notre attention par l'incontestable talent qui s'y manifeste, il est non moins vrai qu'elle nous attire et nous retient par l'espèce de scandale dont se corse le fait de son avènement. On lit Mme de Noailles un peu comme on va faire un tour au *Divan japonais*, ou à la *Pagode chinoise*, ou à la *Case indienne :* parce que cela est « autre », étrange, singulier, unique.

L'œuvre poétique de Mme de Noailles est, je le répète, unique, et comme telle, un peu déconcertante. Mais de plus, et à la prendre en elle-même, je doute qu'elle puisse jamais satisfaire, — je dis bien satisfaire et non intéresser — ceux-là, parmi les grands passionnés, que blessent le bruit, les cris, les grands gestes désordonnés, et dont le cœur agité, douloureux, dispute âprement son rêve aux basses curiosités de la foule. Ceux-là sont, à mon sens, les vrais passionnés, et c'est parce qu'ils sentent l'énorme disproportion de leur rêve aux satisfactions que la foule leur peut offrir, qu'ils évitent systématiquement de se donner en spectacle; ou s'ils apostrophent la foule, c'est pour lui dire avec Leconte de Lisle :

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire,
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal.

Ah ! sans doute, Leconte de Lisle, son maître Vigny, étaient des hommes, et Mme de Noailles est une petite fille : oui, mais combien précoce, et si délicieuse !

Petite fille, au surplus, fort irrévérencieuse, à l'égard, entre autres, de nos traditions prosodiques. Et cela, je le regrette doublement : d'abord pour ces traditions elles-mêmes qui, il ne faut pas craindre de le répéter, n'ont rien d'arbitraire et répondent au vœu secret, à l'essence même ou à la nature de l'expression poétique ; pour Mme de Noailles ensuite, dont l'étourdissante faculté imaginative eût trouvé dans ces traditions tout ensemble une discipline et un point d'appui. Il faut à l'image, pour produire son effet, tout son effet, un cadre approprié, qui la limite et la fasse saillir ; égarée en un vers boiteux, elle est comme une jolie fille en haillons, c'est-à-dire quelque chose d'à la fois adorable et repoussant. Aimez-vous cela ? Moi pas.

J.-E. Fidao-Giustiniani.

A Madame Paul Coulon

NÉE ANDRÉE DELATOUR-FERRUS

I

MARIAGE

Jeudi 23 Février 1905.

La haute basilique, et ses flèches, ses tours
Rêvent sous la blancheur d'un grand voile de neige ;
La Mariée, au porche, avec son long cortège,
Paraît, sa beauté pure éclaire les entours.

La fleur de l'oranger tient la dentelle à jours,
Nimbe ce front charmant où le feu divin siège ;
La chaste mousseline en plis soyeux protège
La vierge aux grands yeux noirs, aux cheveux noirs et [lourds.

Aux arbres la candeur des branches constellées,
Aux taillis les frissons de fleurs immaculées,
Sous le recueillement du blanc ciel nuageux.

L'Ange de la Musique, enivré, parle à l'âme,
Il plane, en un grand vol, sur les rameaux neigeux,
Dans ce blanc lilial chante un épithalame !...

II

LE PETIT JEAN

8 Juin 1906.

Tu désirais un fils : je vins, Mère chérie,
Quand les longs chatons blancs pleuvaient des peupliers,
Flocons purs et soyeux s'épanchaient par milliers,
Neige de Juin voilant la pelouse fleurie.

Les blancs ramiers chantaient leur tendre rêverie,
Leur berceuse divine aux sommets familiers ;
Marguerites et lis égrenaient leurs colliers ;
Les roses parfumaient cette blanche féerie...

La famille assemblée au bonheur triomphant,
Dans l'extase, admirait le tout petit enfant,
Venu du Ciel, aux bras de la Mère exaltée !

Puisses-tu voir ainsi tous tes vœux exaucés,
Comme un rêve argentin plein d'ivresse enchantée,
En de longs jours d'azur et de blancheurs tissés !...

Paris, Janvier 1907.

MARIE-CLAIRE SUTTIN.

La légende de don Juan

M. G. de Bévotte vient de publier sous ce titre un livre (1) qui est à la fois une étude scientifique et une œuvre d'art. Il a recherché avec une diligence inlassable les divers monuments littéraires par lesquels s'est manifestée l'évolution de la légende de don Juan depuis les origines jusqu'au romantisme. Il les a soigneusement classés et expliqués les uns par les autres, et à chacun il a attribué son rôle véritable et sa place à peu près définitive. A cette matière confuse il a imposé un ordre à la fois logique et chronologique. Il a fait voir que don Juan était une des représentations les plus significatives des divers milieux et des époques diverses qui l'ont conçu. Don Juan n'est point un *caractère*, au sens classique du mot. Les traits essentiels de sa physionomie se prêtent avec une étonnante plasticité aux transformations et déformations que, pour mieux se reconnaître en lui, lui font subir successivement les peuples de l'Europe moderne. Le donjuanisme enferme une philosophie de la vie qui dresse l'individu en face des contraintes de la religion ou de la loi, mais dans des attitudes sans cesse renouvelées et qui excitent des sentiments différents. Jusqu'au romantisme, don Juan est le grand seigneur à la fois séduisant et odieux dont le châtiment est nécessaire à l'Eglise et à la société. Il devient depuis Hoffmann le héros épuré et sympathique qui cherche vainement dans des formes concrètes

(1) Chez Hachette. Le livre a été imprimé en 1906 et porte cette date, mais il n'a pu paraître que ces jours-ci.

la réalisation d'un rêve infini. Par quels avatars a-t-il passé à mesure qu'au cours du XIXe siècle les idées et les mœurs se modifiaient ? C'est ce que M. de Bévotte nous dira dans un second volume qui d'ailleurs n'épuisera pas le sujet. Don Juan ne sera jamais emprisonné dans un type local, ni fixé et figé en une figure d'une universelle et immobile généralité. La froide main du *Convié de pierre* ne le condamnera à un trépas sans résurrection que le jour où les femmes ne demanderont plus aux hommes de leur jouer la comédie de l'amour. Don Juan a encore un bel avenir devant lui.

A quel moment et dans quel pays s'est-il engagé sur la route où il a fait tant de victimes ? C'est une question qui ne peut avoir de réponse. Nous n'avons pas à compléter la fameuse liste des mille et trois. Il nous est même interdit, pour le moment, de sortir de l'Europe, et d'étudier, par exemple, ce don Juan japonais qui s'appelait, dit-on, Genji, et dont une princesse, qui signait du pseudonyme de Murasaki Shikibu, écrivit la geste vers le Xe siècle de notre ère. Il est enfin assez inutile de disserter longuement sur les raisons sociales et politiques qui nous expliquent pourquoi ni le pays de Thésée ni celui de César n'ont point fait une place dans leur art aux grands séducteurs qu'ils connurent. En somme, la légende de don Juan n'est entrée dans la littérature européenne qu'avec l'œuvre d'un religieux de l'ordre de la Merci, de ce Gabriel Téllez, plus connu sous le nom de Tirso de Molina, qui fut au XVIIe siècle un des plus grands poètes dramatiques de l'Espagne.

Cette œuvre est une *comedia* en trois actes qui s'appelle *El Burlador de Sevilla y Convidado de piedra* (le Trompeur de Séville et le Convié de pierre). On y trouve les éléments essentiels de la légende : les aventures galantes de don Juan, la statue de pierre et les deux repas auxquels elle prend part, enfin le châtiment miraculeux du héros. A

quelles sources Tirso de Molina est-il allé les demander ? M. de Bévotte a fort bien montré qu'ils ne reposent sur aucun fondement historique, et que rien ne nous autorise à parler d'un don Juan Tenorio comme d'un Rodrigo de Bivar qui mit d'abord en lumière dans des exploits réels cette figure du Cid qu'idéalisa ensuite l'imagination populaire. On rencontre un peu partout en Europe des romances populaires où un jeune homme qui pousse du pied une tête de mort l'invite par raillerie à dîner avec lui et est à son tour invité par elle. La leçon commune à tous ces contes est qu'il ne faut point vivre en impie et outrager les trépassés. On la retrouve dans la légende de don Juan comme dans les légendes distinctes de Leonzio et d'Aurelio. Faut-il les rattacher toutes trois à une même origine cléricale ? Je serais plutôt tenté de croire que la légende de don Juan est née sur le sol même de l'Espagne. M. de Bévotte suppose que Tirso de Molina ne doit la conception générale de sa pièce qu'à *El Infamador* de Juan de la Cueva et à *Dineros son calidad* de Lope de Vega. On pourra sans doute remonter plus haut. M. Ramón Menéndez Pidal vient de recueillir dans les provinces de Ségovie et de Búrgos une romance populaire qui ne dérive certainement pas de *El Burlador de Sevilla* et où nous voyons pour la première fois intervenir une statue de pierre. Ni la tradition orale ni les archives d'Andalousie ne nous ont encore livré tous leurs secrets. Il y a à peine quelques années que nous commençons à connaître cette primitive épopée espagnole qui se réduisait auparavant pour nous au poème du *Cid*. Peut-être découvrira-t-on bientôt la trace d'une légende se rapportant à Séville et nous expliquant pourquoi les familles Tenorio et Ulloa ont été mêlées au conte du *Convié de pierre*. Ce sera la véritable source de *El Burlador de Sevilla*.

La part de Tirso de Molina n'en restera pas moins grande dans la diffusion de la légende de don Juan. Il ne

lui a pas seulement donné la vie de la représentation. Il y a fait entrer des éléments et des personnages qui en seront désormais inséparables. Par la grandeur fantastique du merveilleux qu'il a étroitement uni à la peinture de son héros, il lui a communiqué une force d'émotion qui l'a imposée par delà les frontières de son pays. Il en a tiré enfin une leçon nouvelle. *El Burlador de Sevilla* est un drame unique, parce qu'il est à la fois l'œuvre d'un poète et d'un théologien. Tirso de Molina ne s'est pas contenté d'y faire entendre une éloquente protestation contre l'abus des faux serments où Dieu fut invoqué. Il y a développé une thèse singulièrement originale dans l'Espagne du XVIIe siècle. La *comedia divina*, héritière non pas des mystères mais des miracles de notre moyen âge, avait déjà mis en lumière l'efficacité souveraine des pratiques dévotes et la toute-puissante vertu de la confession. Tirso de Molina est à peu près le seul qui ait fait entendre à ses contemporains que parfois il pouvait être trop tard pour se repentir. Don Juan a beau réclamer en mourant un confesseur: il n'est plus temps pour lui d'obtenir son pardon. Cet avertissement salutaire ne se rencontre guère en Espagne dans la *comedia*, même sous sa forme religieuse. Il aurait paru sans doute trop désolant à un Lope de Vega, qui ne cessa point d'être amoureux en devenant prêtre, et qui demeura presque jusqu'à son dernier jour un grand pécheur autant qu'un grand croyant.

Ce n'est pas, bien entendu, cette thèse théologique que les Italiens, qui ont été les grands colporteurs de la légende de don Juan, se sont attachés à faire ressortir. Ils ont traité *El Burlador de Sevilla* selon la méthode qu'ils ont appliquée à tant d'autres *comedias*. Sous l'influence de la tradition classique, ils lui ont donné plus de clarté et de simplicité. Cédant au goût de leur public, ils y ont introduit une licence voluptueuse qui a remplacé la peinture tragique de l'honneur. Les personnages chers à la

commedia dell'arte, le niais Pantalon et le Docteur pédant, se sont substitués aux paysans espagnols, le *gracioso* s'est changé en *zanni*, et de ces bouches nouvelles sont sorties des bouffonneries qui ont fait perdre à la légende sa gravité première. Enfin le merveilleux grandiose de Tirso de Molina n'a plus servi que de prétexte à une sorte de féerie.

Voilà la forme sous laquelle la légende de don Juan a pénétré en France. Dans la dédicace de son *Festin de pierre*, le sieur de Villiers déclare en 1660 que ce qui a paru de plus beau dans la représentation, c'est « la figure de dom Pierre et celle de son cheval », et il ajoute que, si tous les écrivains se faisaient corriger par Corneille, sa « trouppe n'auroit pas esté réduite à faire paroistre un homme et un cheval, faute de quelque chose de meilleur ». Qu'est-ce à dire sinon que, pour de Villiers et pour son public, la légende de don Juan n'était plus qu'un spectacle à machines et trucs ingénieux ? Molière lui a rendu sa saveur tragique, et il en a fait une comédie française d'une portée européenne. Quoi qu'en pense M. de Bévotte, le héros de Tirso n'était pas seulement un séducteur élégant qui, pour parler comme Thomas Corneille, faisait « porter à la galanterie les livrées de l'amour ». Il y avait déjà chez lui cette hautaine méchanceté dont fera parade le maître de Sganarelle. « Le plus grand plaisir que je puisse éprouver, disait-il, c'est de tromper une femme et de la laisser sans honneur. » Il n'en est pas moins vrai que cette perversité est autrement profonde et complexe chez le grand seigneur libertin que Molière a voulu représenter. Ce qu'il recherche dans la femme, ce n'est pas tant la joie cruelle de la duper que le désir de savourer son premier enivrement. Il est à la fois le blasé qui ne peut plus désirer ce qu'il possède, et l'artiste toujours en quête d'une plus délicate volupté. Il annonce le roué du XVIIIe siècle et il laisse par moments entrevoir l'amant mystique que nous peindra le romantisme.

M. de Bévotte remarque fort justement qu'à partir de Molière la légende de don Juan cesse d'être une fable surnaturelle pour devenir une étude psychologique ou une peinture de mœurs. Les chapitres qu'il lui consacre jettent un jour plus éclatant sur une idée chère à tous ceux qui s'occupent de littérature comparée. Ils nous font voir une fois de plus qu'en aucun pays aucune matière étrangère ne peut pénétrer si elle n'y vient point à son heure et si elle n'y prend pas les couleurs de son nouveau milieu. Ce que nous empruntons aux autres, c'est encore et toujours nous-mêmes. On ne redira jamais assez que la véritable invention ne consiste point à trouver quelque chose, mais à tout convertir « en sang et nourriture ».

La psychologie générale n'a pas moins à gagner que la littérature comparée à des études comme celle de M. de Bévotte. Ce n'est pas nous éclairer médiocrement sur les hommes que nous expliquer leurs diverses façons de concevoir don Juan. Je ne suis pas certain, comme M. de Bévotte, qu'il faille voir en ce héros une individualité naturelle que l'institution du mariage a seule rendue extraordinaire. Son inconstance maladive me paraît aussi anormale que l'amour unique qui exige des circonstances très rares et qui peut devenir un « égoïsme à deux » assez déprimant. La grande faiblesse de don Juan, c'est de ne voir dans la vie que l'amour. Et c'est pourquoi cet égoïste féroce a toujours plu et plaira toujours aux femmes. Elles sentent que c'est le plus grand prêtre de leur culte ; elles savent que leur règne serait diminué le jour où périrait à jamais le donjuanisme. C'est ce qui assure l'éternité, non pas de la légende, qui est morte en se dépouillant de son merveilleux, mais du héros qu'elle a fait arriver à la lumière de l'art.

E. Martinenche.

Une lettre de M. Doumic

MON CHER DIRECTEUR,

M. Séché *répond* dans la *Revue Latine* du 25 juin à un article que j'ai publié dans le *Journal des Débats* du 6 avril.

Obligé de reconnaître qu'il s'est trompé sur toute la ligne, il affecte de prendre des airs de triomphateur. A qui croit-il en imposer ?

Il s'agissait de fixer les dates exactes du séjour de Mme Charles et de Lamartine à Aix. M. Séché écrit que Mme Charles avait quitté Aix le 15 septembre, qu'elle et Lamartine n'avaient eu devant eux « qu'une dizaine de jours pour devenir amis », et que le « délai moral » leur avait manqué pour aller jusqu'au bout.

1° J'ai montré, en me reportant aux originaux, que le mot *septembre*, dont est datée une lettre de Mme Charles à Monnier, n'est pas de la main de Mme Charles et peut donc être négligé.

2° J'ai publié dans la *Revue Latine* du 25 juillet 1906 un document d'où il résulte que Mme Charles se trouvait à Aix le 20 octobre, avec Lamartine et Vignet.

3° J'ai publié dans les *Débats* du 6 avril dernier les extraits d'un document décisif, le carnet de Mme Charles, établissant que Mme Charles a commencé par faire un séjour à Genève, puis qu'elle est arrivée à Aix le 17 septembre, pour en repartir le 26 octobre et, après avoir passé par Mâcon, rentrer à Paris le 3 novembre.

Conclusion : le commun séjour de Lamartine et de Mme Charles a duré soit cinq semaines, comme il est dit

dans *Raphaël*, soit un mois, comme il est dit dans la *Correspondance*.

M. Séché conteste-t-il aucun de ces faits ? Cela lui est bien impossible. La lettre qu'il cite en apporterait plutôt la confirmation, si cela était utile.

Alors ?...

Alors M. Séché en tient toujours pour son « délai moral ». Eh bien ! qu'il épilogue tout à loisir sur ce délai moral ou non. Et puisqu'il ne trouve pas qu'il se soit encore assez fait moquer de lui, qu'il prolonge indéfiniment une discussion dont il est seul à ne pas sentir le ridicule.

Je comprends son dépit. Il a pour spécialité de publier des petits papiers. Or il n'a trouvé ni les *lettres d'Elvire à Lamartine,* ni le *document Vignet*, ni le *carnet d'Elvire*. C'est vexant, j'en conviens.

M. Séché se console comme il peut, en écoutant aux portes. Il écrit textuellement ceci : « A l'époque où M. Doumic vous adressa sa lettre, il avait en poche le carnet de « voyage de Mme Charles. Qu'il ne dise pas non, je pourrais « lui indiquer le jour et l'heure où il entra en sa posses- « sion. Il s'était même flatté, *inter pocula*, qu'il lui donnait « des armes contre moi. » Ça, Monsieur Séché, ce n'est plus du travail de critique : c'est de la besogne de police.

Veuillez, mon cher Directeur, me croire votre bien affectueusement dévoué.

René Doumic.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie

Sixième Année N° 8 25 Août 1907

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Alfred de Musset et ses amis

M. Léon Séché est en très grand progrès. Il a renoncé à faire de la critique, et il s'est cantonné presque strictement dans le reportage. Autrefois il examinait, il instruisait les affaires, il scrutait les âmes, il était psychologue et moraliste ; il nous prouvait par raisons démonstratives qu'Alfred de Vigny était janséniste et qu'il était de toute impossibilité que Mme Charles eût été la maîtresse de Lamartine. Maintenant (pour le moment du moins, car il y a toujours lieu de craindre les rechutes avec une nature si primesautière et si éternellement jeune), maintenant M. Séché se borne à recueillir des documents et à les mettre bout à bout. Je ne lui cacherai point qu'il est beaucoup meilleur et beaucoup plus utile dans cet office que dans l'autre, je veux dire dans le reportage pur et simple que dans ce mélange de reportage et de critique où il mettait jadis ses soins.

Comme l'ancien homme n'est jamais tout à fait brûlé, il y a bien encore un peu de critique dans l'*Alfred de Musset* en deux volumes que publie M. Léon Séché. Alfred de

Musset y est comparé diligemment avec Joachim du Bellay. Il aurait pu l'être tout aussi bien avec Pontus de Tyard, Tristan l'Hermite, Colardeau, Fabre d'Eglantine ou Simoni de d'Amargos ; mais enfin c'est avec Joachim du Bellay que le hasard a voulu qu'il le fût, et ce n'est pas moi qui m'y opposerai autrement. Il n'y a rien de plus inoffensif.

Sauf cette excursion d'une vingtaine de pages dans la haute critique, petite coquetterie de l'auteur qui ne veut pas qu'on oublie complètement qu'il fut le successeur de Sainte-Beuve et qu'il ne tient qu'à lui de le redevenir, les deux volumes sont exclusivement des recueils de faits anciens et nouveaux sur Alfred de Musset.

Deux volumes, faisant ensemble six cent soixante pages, cela paraîtra bien considérable comme simple biographie. Il faut s'entendre. Ceci n'est pas de la biographie. Ce n'est presque jamais de la biographie. C'est de la *péribiographie.*

A propos d'Alfred de Musset, M. Léon Séché nous donne tout ce qu'il sait sur les amis et camarades et simples connaissances d'Alfred de Musset, sur toutes les personnes qu'il connaît et même qu'il ne connaît point. A ce compte, ce qui est étonnant, c'est qu'il n'y ait que deux volumes.

Ainsi, par exemple, M. Léon Séché nous donne une biographie complète, très copieuse, et du reste très intéressante, de Roger de Beauvoir. Et puis à la fin il nous dit : « M. de Musset a-t-il connu Roger de Beauvoir ? Mon Dieu, non. Il l'a rencontré sur le boulevard. Ils ont dû même souper quelquefois ensemble. » Voilà la méthode et voilà le secret des deux gros volumes. M'en plaindrai-je ? Point du tout. Il suffit que je sois prévenu et je le suis tout de suite. J'aimerais peut-être à l'être dès la première page et que le titre fût : *Personnages du temps d'Alfred de Musset ;* mais en vérité que m'importe ? Il me suffit que l'ouvrage soit infiniment abondant en anecdotes curieuses

et amusantes sur le monde littéraire du temps de Louis-Philippe et du Second Empire.

Il l'est ; il l'est à souhait. Se servant de tout l'imprimé et ramassant — on peut se fier à M. Léon Séché pour cela — une masse énorme d'inédit, se faisant ouvrir, en particulier, et compulsant avec ardeur les archives de la famille d'Alton-Shée, causant avec une curiosité diligente avec Mme la comtesse d'Alton-Shée, Mme Samson-Toussaint et quelques autres survivants et survivantes de cette époque éloignée, M. Léon Séché, qui a su déjà par toutes ses études se faire contemporain de tous les romantiques, a réussi à faire un livre qui n'a ni plan ni méthode, et qui ne veut pas en avoir, et qui, tout compte fait, n'en avait guère besoin, et qui est très souvent un régal pour le chercheur et le curieux, je dirai même pour le moraliste. Ce sont matériaux excellents pour écrire l'histoire, ou tout au moins pour la compléter.

Feuilletons ce livre sans plus de méthode qu'il n'en a lui-même, en nous attachant à ce qui est complètement inédit et nouveau ou à ce qui est très peu connu.

M. Léon Séché a insisté sur les origines *italiennes* de Musset. Musset descendait un peu des Salviati par cette Cassandre Salviati, amie de Ronsard, qui avait épousé un Claude de Musset en 1580. Il est certain que cela n'explique rien et même peut inciter à dire des sottises, comme toutes les questions d'origine quand on veut leur attribuer trop d'importance ; mais cela était à noter.

M. Séché a précisément recueilli des témoignages probants sur l'orgueil nobiliaire et la modestie littéraire d'Alfred de Musset. Cela aussi était à mettre en lumière. Comme Lamartine, comme Chateaubriand, et je ne voudrais pas dire comme Scudéry, mais enfin... ces hommes de lettres qui sont gentilshommes affectent presque toujours de n'être en littérature que des amateurs. Alfred de Vigny seul, à qui un seul orgueil ne suffisait pas, a crié à

la fois sa noblesse ancestrale et sa grandeur littéraire tout du haut de sa tête. Je remarquerai cependant, et sans faire de cela le moindre reproche à Musset, qu'il a parlé de son génie indirectement, mais encore en ne barguignant pas sur le mot:

J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Je remarquerai de plus, et ceci tout à fait à l'éloge de Musset, que si Vigny se plaît à dire qu'il est noble de race et encore plus noble par son talent, Musset, lui, aime à dire qu'il est noble de race et encore plus par son cœur.

Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé.

C'est bien mal écrit; mais c'est d'un très bon sentiment. En somme, comme auteur, Musset fut un modeste et un homme très bien élevé. Il ne fut pas « homme de lettres » dans le mauvais sens et trop fréquent de ce mot, et il ne fut pas de ceux qui

... par la chaleur de montrer leurs ouvrages
S'exposent à jouer de fâcheux personnages.

C'était chose connue, mais que M. Léon Séché, par ses documents, met en plus vive lumière.

On n'est point fâché d'apprendre que le Rodolphe de l'*Idylle,* celui qui dit :

Quand la réalité ne serait qu'une image
Et le contour léger des choses d'ici-bas,
Me préserve le ciel d'en savoir davantage !
. . . .

est le prince de Belgiojoso. Du moins c'est d'Alton-Shée qui l'assure. A la vérité Rodolphe pourrait bien être

Alfred Tattet ou d'Alton-Shée lui-même aussi bien que Belgiojoso. Il pourrait être aussi *un des deux Alfred de Musset*, Musset ayant été toujours double et ayant toujours eu l'habitude de se dédoubler (Célio et Octave, *Nuit de Décembre*, etc.). Je suis même absolument sûr que l'*Idylle* n'est pas autre chose que les deux Musset conversant et discutant ensemble. Mais encore cette indication est intéressante.

L'article très amusant sur Roger de Beauvoir contient des vers burlesques de cet auteur sur l'*Esmeralda* de Victor Hugo qui sont d'un tour funambulesque assez drôle. Des épigrammes du même sur quelques hommes illustres du temps sont bien tournées. Sur Mignet :

Mignet fit en petit ce que Thiers étendit (1).
Aux mêmes prés tous deux on les vit paître.
Or si Mignet n'est que Thiers en petit,
On peut penser ce que Mignet peut être.

Sur Victor Cousin, dont certains ouvrages avaient été condamnés en cour de Rome :

Victor Cousin, je bénis ton martyre
Et cet *Index* qui maudit tes écrits ;
Car le pape à coup sûr nous aurait mieux punis
En nous ordonnant de les lire.

Sur Thiers, toujours considéré comme historien de la Révolution et de l'Empire :

En gros bouquins ce petit phénomène
Fit l'histoire de son pays.
A l'Institut on ne l'eût pas admis
S'il avait fait la sienne.

(1) C'est-à dire l'*Histoire de la Révolution française*.

Sur cette dernière je soumettrai à M. Léon Séché un petit problème. Elle est tout au long dans les *Cigarettes* de Victor Mabille, parmi les quarante et quelques boutades en vers que Mabille a envoyées aux académiciens d'alors et à quelques candidats à l'Académie. Mabille a-t-il volé Beauvoir ou Beauvoir volé Mabille, ou se sont-ils rencontrés, ce qui est encore possible, ou...? Enfin, c'est toujours l'histoire si joliment racontée par Arnault. Chamfort cause avec Lebrun. Lebrun lui dit l'épigramme célèbre :

Eglé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

— C'est vous qui avez fait cette épigramme ?

— Sans doute..Vous ne me croyez pas capable de l'avoir faite ?

— Mais si ! mais si ! Pourquoi ne l'auriez-vous pas faite? Je l'ai bien faite, moi. »

C'est comme l'épitaphe d'Héloïse Ranquet, qui est en plein dans les œuvres de Brébeuf et dans les œuvres de Corneille (avec quelques variantes). A qui est-elle ? Au plus grand des deux, puisqu'elle est belle. Naturellement ; mais encore ? Il faudrait voir. J'ai cherché à voir et n'ai pas pu y réussir.

Il faut savoir que les épigrammes de Roger de Beauvoir ont été trouvées par M. Léon Séché dans les papiers de Beauvoir. Or dans les papiers de tout homme de lettres il y a des choses qui sont de lui et des choses qu'il avait extraites de ses lectures pour son plaisir. C'est ainsi que les éditeurs des œuvres posthumes de Mme Swetchine ont mis dans ses œuvres une page qui lui faisait le plus grand honneur, qui, du reste, était très bien dans sa manière, et qui était de Sainte-Beuve.

Je ne veux pas quitter Roger de Beauvoir sans citer sa meilleure épigramme, que je souhaite qui soit de lui.

Une nuit, au bal de l'Opéra, un domino ayant crié à Roger qui s'en allait : « Bonne nuit, Roger ! » Roger de Beauvoir improvisa (ou à peu près, sans doute) :

Votre souhait va bien me chagriner,
Entre nous convenez qu'il n'est pas fort honnête :
Nous n'aimons pas qu'on nous souhaite
Ce que l'on pourrait nous donner.

Celle-là est du meilleur cru. Le XVIIIe siècle n'a pas fait mieux.

Sur Félix Arvers et le fameux sonnet, M. Séché, à force de rechercher l'origine italienne, a fini par trouver une origine française, à laquelle, bien entendu, Félix Arvers n'a jamais songé, mais *qui pourrait être une source*, ce qui est toujours intéressant. C'est un madrigal de Bernard Cocquard, avocat au Parlement de Dijon. Ce madrigal, qui se trouve dans un recueil de vers publié en 1754, le voici :

Est-il tourment plus rigoureux
Que de brûler pour une belle
Sans oser déclarer ses feux ?
Hélas ! tel est mon sort affreux,
Quoique je sois tendre et fidèle.
L'espoir, qui des plus malheureux
Adoucit la peine mortelle,
Ne saurait me flatter comme eux ;
Et ma contrainte est si cruelle
Que celle à qui tendent mes vœux
Lira ce récit amoureux
Sans savoir qu'il est fait pour elle.

J'apprends encore par M. Séché que la dame pour laquelle il semble bien décidément qu'a été fait le sonnet d'Arvers, et à qui Musset en adressa trois, qui sont charmants, comme on sait, avait pour mari un homme qui

n'aimait pas les sonnets. « Cet homme assurément n'aimait pas la musique. » Nous le savons par un sonnet, précisément, de Guttinguer, qui est exécrable, du reste, mais qui a sa valeur documentaire :

Comment ne pas aimer les sonnets, ô Marie !
C'est le phénix pourtant, et, bien mieux, c'est l'amour.
Il est si caressant, si rapide, si court !
Nous lui devons Pétrarque et sa Laure chérie.

C'est un flacon doré d'extrait de poésie,
Qu'on peut porter sur soi, respirer tout le jour ;
C'est du plus fin des dieux un malicieux tour
Pour faire deviner ce qu'il ne faut qu'on dic.

Ce pédant Despréaux croit l'élever aux cieux
Disant (l'instituteur !) dans des vers de carême :
« Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème. »

Parbleu ! je le crois bien ! l'éloge est curieux !
Mais je conçois, voyant ce qu'un sonnet peut faire,
Que le poème soit ce qu'un mari préfère.

Si Mme Méneissier-Nodier a montré ce sonnet à son mari, celui-ci a dû dire : « Vous voyez bien, chère amie, que j'ai raison de ne pas aimer les sonnets. »

On trouvera dans le livre de M. Séché toute l'histoire, restée très inconnue, de la pièce de d'Alton-Shée intitulée *l'Ivresse*. C'était une pièce, du reste prodigieusement sotte, à en juger par l'analyse très étendue et les extraits qu'en donne M. Séché, — qui était évidemment inspirée par le souvenir d'Alfred de Musset, mort à l'époque où elle fut écrite. Avant la représentation de cet ouvrage, qui, d'ailleurs, ne fut jamais joué, Paul de Musset prit très justement ombrage et réclama, mais sans ménagements et d'un ton trop impérieux, auprès de d'Alton-Shée, qui l'envoya assez galamment promener. D'Alton avait tort dans le fond et Paul de Musset dans la forme. Celui-ci, comme on

sait, ne se possédait plus quand il s'agissait de la mémoire de son frère. Au fond il n'aurait fallu que... d'abord ne pas la faire, la pièce, puisqu'elle est mauvaise ; mais à admettre qu'on la fît et à supposer qu'elle fût bonne, il n'aurait fallu que la dépayser et la *délocaliser*, et faire du principal personnage un débauché italien du seizième siècle. Les convenances eussent été gardées.

Sur le chapitre des femmes, et ce chapitre est tout un volume dans l'ouvrage de M. Séché, ledit ouvrage est d'un fort grand intérêt, malgré tout ce qui a été dit déjà et répété à propos de Musset amoureux. Judicieusement, sur George Sand M. Séché a été très court, le sujet étant épuisé jusqu'au-dessous du tuf. Je ne vois à relever pour votre instruction et votre plaisir, dans son chapitre, qu'un sonnet de Musset qui est presque inédit, puisqu'il n'a été publié que dans une revue et qui, sans être sublime, est digne d'habiter les mémoires :

Il faudra bien t'y faire à cette solitude,
Pauvre cœur insensé tout prêt à se rouvrir,
Qui sais si mal aimer, qui sais si bien souffrir.
Il faudra bien t'y faire et sois sûr que l'étude,

La ville et le travail ne sauront te guérir.
Tu vas pendant longtemps faire un métier bien rude,
Toi, pauvre enfant gâté, qui n'as pas l'habitude
D'attendre vainement et sans rien voir venir.

Et pourtant, ô mon cœur, quand tu l'auras perdue,
Si tu vas quelque part attendre sa venue,
Sur la plage déserte en vain tu l'attendras ;

Car c'est toi qu'elle fuit de contrée en contrée,
Cherchant sur cette terre une tombe ignorée
Dans quelque triste lieu qu'on ne te dira pas.

Le chapitre sur Mme Jaubert est extrêmement intéressant, parce qu'il contient de l'inédit, et de l'inédit très

piquant, sur les relations de Musset avec cette fantasque et dangereuse Rachel ; aussi parce qu'il contient de l'inédit de Mme Jaubert elle-même, lequel est souvent cruellement insignifiant, mais quelquefois d'un joli ragoût. Exemple : « Le Sainte-Beuve nous met très en appétit de Michelet. L'antipathie de ces deux hommes est facile à saisir. L'un chemine au bord du fleuve, un parapluie d'une main, un microscope de l'autre ; Michelet voyage en ballon avec une longue-vue ; ils ne peuvent guère se rencontrer. »

Bon, aussi, le chapitre sur Rachel elle-même, quoique apprenant moins. De l'inédit pourtant encore, certains *mots* de Rachel trouvés dans les carnets de Roger de Beauvoir. Il y en a de bien jolis. Voyez d'où vous êtes le solennel M. Molé disant à Rachel : « Je vous félicite, Mademoiselle : vous avez sauvé la langue française » ; et entendez bien l'accent de Rachel répondant : « J'en suis, Monsieur, d'autant plus heureuse que je ne l'ai jamais apprise. »

Sur la princesse Belgiojoso peu de chose de bien nouveau, mais le chapitre est bien fait ; il est vivant ; on y voit très net le beau Mignet, maître de *céans*, mais maître toujours un peu inquiet, avec peut-être quelques droits, je veux dire quelques raisons de l'être, et personnifiant assez bien le vers de Vigny :

Un amour taciturne et toujours menacé ;

et tout le fretin de courtisans et de caillettes ; et Musset lui-même, gamin, cavalier, impertinent volontairement, mais toujours un peu plus qu'il ne voulait l'être et en définitive furieux contre *elle* et contre lui de l'avoir été.

Et l'on y lit pour la première fois cette *lettre d'automne*, cette lettre de la brillante Belgiojoso, autrefois chantée par les plus grands poètes du siècle et reconnue pour leur chef par les plus énergiques conspirateurs italiens, maintenant inclinant vers l'horizon du soir. La lettre est

vraiment belle. C'est comme une paraphrase involontaire du « calme, toujours plus calme » de George Sand : « Oui, chère amie, je vieillis [1850]. Point encore visiblement au physique [jamais les femmes ne s'aperçoivent de cela] ; mais j'éprouve cette transformation morale que j'ai devinée depuis longtemps être *la cause* de toute vieillesse. [C'en est la conséquence ; mais comme elle a raison, et comme c'en est bien aussi la cause !] Après tout, cette transformation est infiniment plus douce que je ne pensais. Elle consiste principalement en ceci que je vis dans le passé beaucoup plus que dans l'avenir. Or la contemplation de l'avenir est naturellement inquiétante ou *agitante,* si le mot existait ; tandis que celle du passé, quand elle n'éveille point de remords, calme et rassérène l'esprit. Les images qui me causaient jadis une terreur et une aversion féroces m'attirent aujourd'hui et me paraissent remplies de charme. C'est cet attrait qui ira toujours croissant jusqu'à ce qu'il me courbe vers la terre, dépouille mon front et ride mon visage. Après tout, si le sentiment qui accompagne la vieillesse n'est pas plus amer, je salue cette heure inévitable en lui disant : Sois la bienvenue ! Combien j'ai redouté son arrivée ! *Que j'avais tort de croire que quelque chose dans la nature pût être entièrement mauvais !* » — A mettre en marge à l'admirable entretien de Montaigne sur la mort. Il n'en sera pas déparé.

Mais ce qu'il y a encore de plus intéressant et de plus nouveau dans la compilation de M. Séché, c'est ce qui se rapporte aux dernières amours de Musset. Je ne parle pas du « caprice » qu'il eut pour Mme Collet ou que Mme Collet eut pour lui. Ce fut très court ; ce n'intéressa point du tout Musset, à ce qu'il me semble, et ce n'eut d'autre résultat que le livre de Mme Collet, *Lui*, qui est bien mauvais et qui ne donne que des renseignements insignifiants sur Musset et du reste très suspects. Mais les amours de Musset et de Mme Allan sont presque inconnues, et M. Séché, grâce aux

lettres de Mme Allan à Mme Samson-Toussaint, qui lui ont été confiées, les connaît parfaitement, et elles ont bien le caractère de la vraie passion, et elles sont tristes et presque tragiques.

C'était en 1848. Mme Allan et Musset étaient exactement du même âge. Ils avaient trente-huit ans tous les deux. Seulement Mme Allan était jeune, et Musset était vieux. Longtemps ils ne furent qu'amis. C'est dans ce temps que Musset adressait à Mme Allan le sonnet fameux : « Se voir le plus possible et s'aimer seulement... »

Mais Musset, quoique bien fatigué déjà, ne pouvait pas longtemps admettre l'amitié avec une femme sans que l'amour s'y mêlât ou s'en mêlât. Il pria, il supplia, il pleura. Mme Allan céda en vérité par pitié et par effroi du mal qu'un refus aurait pu faire à son ami. Quatre jours après, comme vous vous y attendez bien, il y eut entre eux un « orage terrible », suivi, chez Musset, de délire, d'hallucinations effroyables, de véritables crises de folie. Ce fut au point que (une fois de plus) la mère de Musset le confia à son amie comme à la seule personne qui pût le guérir ou le calmer, tâche presque affreuse que Mme Allan accepta avec courage et, dans tout le sens du mot, avec dévouement.

Il avait encore des minutes charmantes : « Aujourd'hui nous avons lu, critiqué, admiré ; car il a encore enthousiasme et émotion. Les larmes lui viennent de beaux vers ou de belles mélodies, et lorsque son imagination est hantée par le beau, il est l'homme du beau de ses livres... Voilà ma vie. Durera-t-elle?... » — Il est, j'allais dire étonnant, c'est au contraire la chose la plus naturelle du monde; mais il est curieux de constater que Musset est à cette époque exactement tel que le peint George Sand et, plutôt encore, tel qu'il s'est peint lui-même dans la *Confession d'un enfant du siècle*. Le portrait qu'en trace Mme Allan, du reste d'une netteté singulière, est extrêmement intéressant à cet égard : « Je n'ai jamais vu de con-

trastes plus frappants que *les deux êtres* enfermés dans ce seul individu. L'un bon, doux, tendre, enthousiaste, plein d'esprit, de bon sens, naïf, chose étonnante, naïf comme un enfant, bonhomme, simple, sans prétention, modeste, sensible, exalté, pleurant d'un rien venu du cœur, artiste exquis en tous genres, sentant et exprimant tout ce qui est beau dans le plus beau langage, musique, peinture, littérature, théâtre... Tournez la page et vous avez affaire à un homme possédé d'une sorte de démon, faible et violent, orgueilleux, despotique, fou, dur, petit, méfiant jusqu'à l'insulte, aveuglément entêté, personnel et égoïste autant que possible, blasphémant tout et s'exaltant autant dans le mal que [il s'était exalté] dans le bien... L'excès, voilà sa nature, soit en beau, soit en laid... Je ne sais comment il a pu y résister jusqu'à présent et comment il n'est pas mort cent mille fois. »

Cela dura de 1847 à 1850. Au commencement de 1851, Mme Allan, n'en pouvant plus, profita d'un voyage assez lointain pour rompre. Elle mourut encore avant Musset, en 1856, d'une maladie qui demandait une opération chirurgicale qu'on tarda un peu trop à faire. Elle fut emportée avec une rapidité vertigineuse et comme dans un tourbillon. C'était une très grande artiste, paraît-il, et c'était une femme d'un très grand cœur. A y songer, il semble bien que de toutes les femmes de Musset ce fut elle qui l'aima le plus profondément, le plus sincèrement, le plus simplement. Toutes les autres ont eu pour lui une affection où entrait soit beaucoup de snobisme, soit beaucoup de littérature. Quant à lui, il aima toujours sincèrement, mais avec de tels défauts de caractère et de tempérament qu'il ne jouit jamais d'aucun amour.

Sans le faire précisément « mieux connaître », selon la formule consacrée, le livre de M. Séché achève, complète et accuse quelques traits de sa physionomie.

Emile Faguet.

L'ombre s'étend sur la montagne [1]

C'est un très beau poème d'amour et de douleur que celui que M. Edouard Rod a intitulé *L'ombre s'étend sur la montagne*.

C'est l'histoire d'une *rupture d'automne*, si l'on me permet de m'exprimer ainsi.

Deux amants, après s'être aimés vingt ans, se séparent au premier frisson du vent d'octobre qui poudre à frimas leurs cheveux. *Seulement* ce n'est pas l'automne qui les sépare; ce n'est pas la fatigue d'aimer; ce n'est pas l'accalmie de l'âge; ce n'est pas, non plus, l'apaisement des sens; car les sens n'ont jamais été pour rien dans leur affaire.

Qu'est-ce donc? C'est la force des choses; c'est la force de la situation; c'est la force des lois qui règlent les rapports de l'être humain lui-même avec l'être humain. Ils se séparent parce qu'une situation qui a pu être acceptable, acceptée et très facile pendant vingt ans devient impossible vingt ans après qu'elle a commencé et de plus en plus impossible. C'est très curieux.

Irène a épousé à vingt ans M. Jaffé, professeur et quadragénaire. Elle était fermement individualiste. Il était individualiste très convaincu. Ils n'admettaient ni l'un ni l'autre qu'un être humain pût aliéner sa liberté. Ils ont pourtant préféré (par décence, sans doute) le mariage à l'union libre; mais ils ont signé un papier par lequel ils

(1) Par M. Edouard Rod, chez Fasquelle.

s'engageaient l'un envers l'autre à reprendre chacun sa liberté dès qu'ils le jugeraient convenable, loyal et juste.

Mme Jaffé a eu une fille. Puis elle a cessé d'aimer son mari, qu'à vrai dire elle n'avait jamais aimé passionnément. Et elle s'est mise à aimer un violoniste polonais, « Chopin du violon », M. Lyzel, qui est très distingué, très aimable, très sentimental et très grand artiste dans le sens le plus complet du mot.

Ils se sont aimés mentalement, par union complète des âmes; je ne dis pas sans le moindre trouble des sens, mais sans leur rien accorder.

A cause de cela Mme Jaffé n'a pas cru devoir reprendre sa liberté du côté de son mari et le quitter. Malgré cela, elle l'aurait dû faire, comme tout le roman est destiné à le prouver. Elle l'aurait dû faire parce que cette situation ternaire créait une équivoque, un « mensonge », dans lequel trois personnages allaient désormais vivre d'une façon continuelle.

Le mari a accepté cette situation, parce qu'il était convaincu, avec raison, de la parfaite innocence *réelle* des relations entre Lyzel et Irène, et parce que, quoique bon psychologue, il n'a pas su prévoir *ce que deviendrait* cette situation plus tard.

Vingt années se sont passées. Irène, quoique ses tempes grisonnent, est toujours charmante. Lyzel, quoique son front se dégarnisse, est toujours délicieux. Ils sont tristes pourtant, et de la terrasse d'Interlaken, regardant le crépuscule noyer peu à peu la Yungfrau, ils se disent mélancoliquement : « L'ombre s'étend sur la montagne. »

Pourquoi sont-ils tristes? Parce que la petite Anne-Marie est devenue Mlle Jaffé; parce qu'Anne-Marie a grandi, et parce qu'elle les regarde et même les épie avec une sourde hostilité. Cette enfant comprend vaguement la situation fausse, le « mensonge » dans lequel vit sa famille et dans lequel sa famille la fait vivre elle-même.

Ils comprennent cela encore mieux. Cette petite fille sera par leur faute difficile à marier.

— Oh! pas tant que cela, direz-vous. Des jeunes filles dont la famille est dans cette situation, et pire, et qui se marient, cela se voit tous les jours.

— Sans doute, mais, de par cette situation, Anne-Marie n'en est pas moins jetée *de l'autre côté*. Il y a deux côtés ; il y en a même plus de deux, hélas! mais n'en envisageons que deux pour le moment. Il y a un monde où un jeune homme n'épouse qu'une jeune fille dans la famille de laquelle il n'y a rien de louche ni de suspect. Ce monde est restreint, si vous voulez; mais il existe. Il y a un monde où les jeunes gens épousent des jeunes filles à familles suspectes, pourvu qu'elles soient personnellement honorables et surtout pourvu qu'elles soient riches. C'est dans ce monde-là, c'est de l'autre côté de la ligne de démarcation, que se trouve rejetée Anne-Marie.

Il y a, non pas pis, mais plus actuel et plus déchirant dès le moment présent : il y a ceci que Mme Irène se sent peu à peu éliminée, expulsée de sa famille, de sa maison, et particulièrement du cœur de sa fille, comme un corps étranger. Quand Lyzel est absent pour une raison ou pour une autre, Dieu! qu'elle est seule! Son mari dit à la jeune fille : « Que faisons-*nous* aujourd'hui? » Anne-Marie dit à son père : « Que faisons-*nous* aujourd'hui? » Et se retournant vers Irène : « En êtes-vous? Viendrez-vous avec *nous?* » Cela, tout naturellement. Irène n'est pas précisément de la famille; elle est une manière d'invitée. Anne-Marie et son père s'appartiennent l'un à l'autre; Irène appartient à un tiers ou, si vous le voulez, à un quart.

Voilà les réflexions mélancoliques qu'échangent Irène et Lyzel. Lyzel en sent la justesse ; mais il résiste. Il est de ceux qui n'ont qu'un amour dans leur vie et toujours croissant ; il est de ceux (détail secondaire, mais qui précise un peu la physionomie, laquelle, du reste, demeure

pâle) qui n'aiment jamais qu'une seule femme, tout en ne détestant passe sentir aimés par plusieurs. Il résiste donc ; mais il comprend très bien.

Quant à Irène, qui souffre de la situation plus que lui, elle ne dissimule pas qu'il faudra en venir à une séparation, au moins jusqu'au mariage d'Irène.

Ainsi ils devisent, tristement, se demandant où est le devoir et où il a été, et si mieux n'aurait pas valu, il y a vingt ans, une rupture entre M. et Mme Jaffé, quoiqu'il eût été dur d'abandonner Anne-Marie. Que faire et qu'eût-il fallu faire ?

C'est l'autre face de l'*Autre danger* de M. Donnay. Pour une femme qui a un ami il y a un danger, c'est son mari. Oui, dit M. Donnay ; mais il y a un « autre danger » ; c'est sa fille, si sa fille devient amoureuse de l'ami. — Oui, dit à son tour M. Rod ; mais il y en a encore un autre : c'est sa fille, si sa fille, comme il est plus naturel encore, devient l'ennemie de l'ami.

Très juste. Pour la femme mariée qui a un ami, il n'y a que des dangers de tous les côtés. C'est à se demander comment il peut se faire qu'il y ait tant de femmes mariées qui ont des amis.

Mais cependant que devient le mari pendant tout ce temps-là ? Le mari ? Je vais vous le dire. Il évolue. Il évolue d'une façon qui m'a paru très juste. Il évolue de l'anarchisme au traditionalisme et au conservatisme, comme M. Maurice Barrès ; mais, ce semble, pour d'autres raisons. Très réfléchi, très raisonneur, très dogmatique, un peu borné même, mais bon logicien ; d'autre part, comme tous les hommes, se faisant un système qu'il croit le produit de sa raison et qui n'est que le reflet de son caractère, il a été individualiste quand il était encore jeune. Peu à peu, à voir la situation où l'individualisme, inconséquent, du reste, de sa femme, l'a placé, les a placés, lui et sa fille, il est devenu très étatiste, très conservateur,

et s'est persuadé que l'individu doit se sacrifier à la collectivité, en d'autres termes que sa femme doit se sacrifier à lui, et, si l'on veut, à sa fille.

Il expose à sa femme précisément toutes les raisons d'une rupture avec Lyzel, que celle-ci exposait il y a quelques jours à Lyzel lui-même. Et — ce qui est d'une très fine observation — contre ces raisons qui sont celles-là mêmes qu'elle exposait à son ami, Irène se révolte furieusement dès qu'elles sont déduites par son mari. Scènes violentes.

« Très bien ! finit par dire le mari quelques jours après, je reconnais que, quoique ayant raison, je suis relativement dans le faux : 1° parce que j'ai supporté cette situation depuis vingt ans, et que par conséquent il y a, consacrant cette situation, ce que M. Léon Bourgeois appellerait un quasi contrat tacite ; 2° parce que j'ai signé un papier établissant notre complète liberté réciproque au gré de l'un ou l'autre d'entre nous. Mais alors je m'appuie précisément sur cette convention et je vous dis, non plus : « Rompez avec M. Lyzel » ; mais : « Rompez, d'ici à quinze jours, soit avec M. Lyzel, soit avec moi. » C'est le partage, si spirituel, si intellectuel, si purement transcendant et suprasensible qu'il puisse être, qui est devenu, désormais, impossible. »

Irène cède enfin et envoie à Lyzel, qui présentement est en Amérique, une déclaration de rupture.

Rupture d'automne, par suite de foyer brisé, et à cause de l'impossibilité d'en fonder un autre. Irène sent bien, et elle l'a senti depuis le commencement du roman, que la présence de Lyzel au foyer conjugal est devenue impossible et qu'également impossible, à son âge, est d'abandonner sa fille et de s'en aller avec Lyzel. Oui, elle l'a senti depuis le commencement du roman ; mais de sentir qu'il faut rompre et de ne pouvoir se résoudre à le faire, c'est tout le roman ; la lutte de l'amour d'Irène contre sa

raison, c'est tout le roman que M. Edouard Rod a voulu écrire.

Il lui a donné un dénouement accidentel et postiche que je n'aime guère. *L'ombre s'étend sur la montagne* comportait une de ces fins qui ne sont pas des dénouements. Irène, restée au foyer, devait s'enlizer de plus en plus, lentement, insensiblement, dans la tristesse morne de la vieillesse désemparée et déracinée. *L'ombre s'étend sur la montagne* devait finir tout simplement par l'ombre s'étendant de plus en plus sur la montagne. L'auteur a voulu qu'il y eût un dénouement proprement dit. Irène contracte une grave maladie dans une pinède paludéenne, et elle en meurt, d'une façon très touchante, entre son mari, son ami et sa fille réconciliés dans la douleur.

Je veux bien que cela soit touchant, et de fait j'ai été touché; mais c'est ce que j'appelle un dénouement accidentel, et par conséquent conventionnel et faux, et qui altère l'idée générale ou le sentiment général que le roman doit laisser. Résultait-il des données du roman, résultait-il de la situation où se trouvent Irène, Lyzel et Jaffé, qu'Irène devait contracter une maladie mortelle dans une pinède? Non? Alors le dénouement est faux; et il ne me laisse pas sur l'impression sur quoi le roman proprement dit devait me laisser. Toute la mort d'Irène, quoique très belle en soi, est un épilogue, ou plutôt un hors-d'œuvre, ou plutôt un contre-œuvre.

L'ouvrage, en somme, est très beau. Les qualités d'*écrivain* de M. Rod y sont plus grandes qu'en aucun autre de ses romans. Les caractères principaux sont excellemment tracés. J'ai dit que celui de Lyzel est un peu effacé. Je ne puis pas dire autre chose. Mais celui d'Irène est d'une netteté et aussi d'une profondeur et encore d'un charme à n'y rien souhaiter.

Celui de M Jaffé est minutieusement suivi avec une sûreté admirable. Cet homme qui se contredit ne se dé-

ment jamais. Derrière la thèse qu'il soutient d'abord avec assurance et derrière la thèse contraire qu'il soutient ensuite avec entêtement, il est admirablement le même homme, personnel, égoïste, ergoteur et habillant les suggestions de son intérêt en théories générales très nettement drapées. Il est ravissant.

Je regrette que l'auteur n'ait donné aucun caractère ni presque aucun rôle, en tout cas aucune physionomie à Anne-Marie. Il n'était aucunement nécessaire, me direz-vous, qu'elle eût rien de tout cela. Je l'accorde; son existence seule suffit comme obstacle au bonheur d'Irène et Lyzel et comme ressort de tout le drame. Oui, mais encore elle est en soi personnage si important de cette histoire qu'on ne serait pas fâché que non seulement elle existât, mais qu'elle vécût. Elle vit très peu. Compensation insuffisante, un personnage inutile, la mère frivole d'Irène, est joliment crayonnée et elle est impayable.

Tout compte fait, ce roman est une œuvre.

E. F.

Les partis en France (1)

Le volume de M. de Boisjolin intitulé : *Les partis en France* est intéressant. Il est original, quelquefois obscur; mais il est nouveau et curieux. Aucune des idées de M. Boisjolin n'est mienne ; mais je l'ai suivi avec beaucoup de plaisir intellectuel dans ses expositions hasardeuses.

M. de Boisjolin donne un nouveau classement des partis. Il n'y a, suivant lui, à bien prendre les choses en leur réalité, en France, que les quatre partis suivants :

1° *Le parti catholique ou mondain* (légitimistes, bonapartistes, plébiscitaires, réactionnaires sans nuance déterminée) ;

2° *Le parti civique et scolaire* (républicains de gouvernement, radicaux, radicaux-socialistes) ;

3° *Le parti syndicaliste-collectiviste ;*

4° *Le parti anarchique cosmopolite.*

De ces quatre partis M. de Boisjolin donne une psychologie assez souvent non inexacte, quoique restant toujours un peu confuse. La psychologie du « catholique mondain » est même plus qu'approximative ; elle est forte et fine, tout en étant démesurément contemptrice. Il est évident qu'il ne faut pas dire : « A quoi bon opposer des raisonnements à *des êtres* qui ne vous reprochent pas les raisonnements contraires aux leurs, mais le crime même de raisonner ? » Je n'ai jamais vu que M. d'Haussonville ou M. Bourget fît un crime à quelqu'un de raisonner. M. de Boisjolin ne

(1) Par M. Jacques de Boisjolin, chez Eugène Rey.

connaît évidemment que des conservateurs assez bizarres.

Ailleurs une défense très habilement présentée du parti collectiviste tourne brusquement à une invective dont on ne comprend pas le sens et qui repose probablement sur un contre-sens : « Là-dessus [sur les théories collectivistes] les critiques supputent et divaguent, arguant à la fois de despotisme et d'utopie. Ceux qui jugent le collectivisme irréalisable ne laissent pas de le trouver très dangereux ; ceux qui en perçoivent les moindres effets à distance de siècles le taxent tout de même de chimérique. Ce sera un couvent, ce sera une caserne, toute culture idéale disparaîtra ; les intérêts matériels étoufferont tout ; les enfants seront réduits au minimum ; la civilisation sera conquise par des races plus nombreuses et plus féroces ; la décentralisation s'émiettera jusqu'à la poussière, ou au contraire il faudra une armée d'employés... Ces inconcevables pronostics montrent combien il est vain de raisonner sur l'avenir sans considérer le présent. On dirait qu'ils ne les supportent pas, la caserne, le couvent, le bureau ! En quoi des milliers d'hommes soumis au régime du couvent seraient-ils plus malheureux que vingt moines ? S'il n'y a en Europe qu'une seule raffinerie, le sucre en sera-t-il plus mauvais ? Le bon Cabet indigna les bourgeois de 1830 par le tableau qu'il traçait de son Icarie. On lit aujourd'hui sans danger le roman d'une communauté industrielle florissante. C'est le tableau de la vie que mènent les employés du *Bon Marché*... »

Encore que très réfutable, voilà une discussion serrée, nette et topique. Or tout à coup l'auteur ajoute : « Au fond de ces diatribes est la croyance qu'un homme doit, au détriment du bonheur général, présenter à ses contemporains et à l'histoire une imposante personnalité. Il est un de leurs auteurs qui s'écrie : « Moi qui suis aristocrate ! » Voilà un de ces compliments qu'on se fait à soi-

même quand on a été nourri dans les idées du collège, l'émulation, les prix, les applaudissements... »

Qu'est-ce qui prend M. de Boisjolin? En quoi se dire aristocrate est-il un compliment que l'on s'adresse? L'aristocratisme, c'est une opinion. On dit : « Je suis aristocrate », comme on dit : « Je suis spiritualiste» ou: « Je suis positiviste. » Le diable me pique si je vois là-dedans le moindre compliment que quelqu'un s'adresse à soi-même, ou seulement le signe de quelque contentement de soi-même ?

M. de Boisjolin a de ces incartades ou de ces fougades assez fréquemment. Elles amusent, du reste ; mais aussi elles *divertissent*, c'est-à-dire font sortir un peu du sujet.

Tout compte fait, M. de Boisjolin est un esprit très vif, très curieux, très hardiment aventureux, très engageant et séduisant. Il me rappelle un peu Gobineau, de qui, du reste, il n'a aucunement les idées. Que dirai-je pour dire en un mot? Son volume est un de ceux qui donnent envie de les contredire. Oh! ce n'est pas si commun les livres qui donnent cette envie-là!

E. F.

Femme de peintre (1)

Femme de peintre, qui est, je crois, la première œuvre publiée de M. Gustave Amiot, nous annonce un psychologue exercé et un très bon écrivain. L'histoire est simple. Une jeune fille de province, fille de magistrat très austère, s'éprend d'un jeune peintre qui lui-même s'est épris beaucoup de sa beauté et un peu de sa fortune. Sa famille fait quelques objections, quelque opposition, puis cède au caprice de la jeune fille. Elle prend évidemment le chemin de la souffrance ; mais ne pas le prendre la ferait souffrir aussi ; et dès lors ne vaut-il pas mieux qu'elle commence au moins par un peu de joie ? Ainsi l'on doit raisonner dans une vie qui contient si peu de bonheur. Elle se marie donc. Ce qui devait arriver arrive. Lune de miel délicieuse. Ensuite le désastre. Le délicieux Chambotte, qui n'était que grâce et mélodie, devient coureur, infidèle, brutal et quelquefois grossier. La jeune femme est désespérée De toutes ses forces, avec mille maladresses, du reste, avec des inspirations aussi très heureuses qui lui viennent du cœur, elle cherche à le ramener. Peine inutile. C'est un caractère qu'il faudrait changer. C'est proprement la chose impossible. Tout cela devrait se terminer par un divorce, et se terminerait certainement ainsi dans la réalité. L'auteur a préféré, ce qui est toujours le droit d'un auteur, le dénouement accidentel (dans tous les sens du mot, comme on va voir). En une partie d'automobile

(1) Roman, par Gustave Amiot, chez Calmann-Lévy.

Chambotte se casse les deux jambes et un bras ou deux. Il demeurera infirme, invalide, et par conséquent sédentaire. Sa femme sera son Antigone. D'autant plus que le beau Chambotte est, de plus, défiguré et ne sera jamais plus le beau Chambotte. Mme Chambotte n'a plus aucun besoin de divorcer.

Chemin faisant il y a de petits tableaux de la vie artiste, des portraits d'artistes et de femmes d'artistes qui sont singulièrement précis, nets, et que l'on sent pris sur le vif. Tout le volume est d'un art fin, serré et sûr. M. Gustave Amiot est excellemment doué. Nul doute qu'il n'y ait ici le commencement, brillant déjà, d'une très grande carrière de romancier à la fois réaliste et distingué, ce qui est une très belle alliance de mots et aussi une très belle combinaison de choses.

E. F.

Le Point d'honneur [1]

Le nouveau roman de M. Maurice Paléologue, *le Point d'honneur*, offre cet intérêt qu'un cas de conscience y est posé et qu'un conflit de devoirs y est décrit.

Le cas de conscience est celui-ci. Paul, très amoureux de Victorine et très aimé d'elle, peut-il l'épouser, étant donné qu'il n'a que trente mille francs de rente et qu'elle est en possession de seize millions ?

Non, il ne peut pas l'épouser. Il peut être son amant ; mais il ne peut pas l'épouser. Il est plus moral qu'il soit son amant que non pas qu'il l'épouse. Oui, il est plus moral.

Vous résistez ; vous dites : « Cependant... » Prenez garde ! Il y a un « d'autant plus que ». Voici le « d'autant plus que ». Ces seize millions, Victorine les tient de son défunt mari. Or Paul a été l'amant de Victorine, très peu, mais très peu suffit pour compter, du temps du mari. Donc c'est dans la fortune de l'homme qu'il a trompé et trahi que Paul viendrait s'installer, se carrer, s'étaler et se vautrer. Non, c'est impossible.

Par parenthèse, c'est sur cette considération auxiliaire, qui pour moi est la plus forte, que l'auteur a le moins insisté. Il y a là pour moi une maladresse. Mais enfin vous voyez le cas de conscience dans toute son étendue, et vous concluez peut-être comme Paul : non, le mariage est impossible ; dans ce cas particulier il est plus selon l'hon-

(1) Roman, par M. Maurice Paléologue, chez Plon.

neur d'être amant que d'épouser. Voilà le cas de conscience.

Et le conflit de devoirs, me direz-vous ? Le voici. Paul a un devoir envers lui-même qui est évidemment de n'épouser point ; mais il a un devoir envers Victorine qui serait sans doute de l'épouser. Car il l'a séduite et il lui doit réparation ; car, aussi, malgré la faute qu'elle a commise, elle a des sentiments de moralité civile et de morale religieuse, et elle tiendrait infiniment à être mariée à l'église et même à la mairie ; car, enfin, elle est estimable et Paul a le devoir de lui montrer qu'il l'estime.

Et, ainsi, Paul est placé entre deux devoirs, l'un envers lui, l'autre envers elle ; et il se demande d'abord si l'on ne doit point sacrifier les devoirs envers soi-même aux devoirs envers autrui ; ensuite si, ce qui arrive si souvent, le fameux devoir envers soi-même n'est pas simplement un subtil déguisement de l'orgueil.

Donc il y a conflit de devoirs brochant sur le cas de conscience, et cela redouble l'intérêt, et l'auteur a exposé avec clarté et avec finesse ces petits problèmes psychologiques.

Finalement Paul réussit à faire comprendre à Victorine que le mariage serait un scandale de la morale ; et Paul et Victorine s'unissent, de résolution ferme et arrêtée, en union libre et secrète.

Soit ; je comprends leurs raisons, ou plutôt *les* raisons, devenues les *leurs*. Mais... pardon, Monsieur ; s'il naît un enfant, je vous prie ? Vos scrupules moraux auront abouti à faire un enfant naturel qui restera toujours illégitime. Voilà de bel ouvrage !

Oui, c'est ainsi : Paul et Victorine et M. Paléologue ont songé à tout, sauf à cela. C'est, avec une variante, le vers de Vigny :

L'Enfant ? Tel est le siècle : ils n'y songèrent pas.

Dans toutes ces affaires, c'est toujours, au temps où nous sommes, à l'enfant qu'on songe le moins.

Peut-être M. Paléologue me répondra que c'est prévoir les bonheurs de trop loin, et que l'enfant venu, s'il doit venir, c'est un nouveau roman qui commencera. Le scrupuleux M. Paul sera de nouveau placé entre deux devoirs, le devoir envers lui-même, toujours subsistant, et le devoir envers l'enfant, qui sera un devoir nouveau-né. Nouvelle tempête sous un crâne. Et l'on verra comment de ce nouveau roman l'auteur, quel qu'il soit, pourra se tirer.

Soit encore ; mais il me semble cependant que l'idée de l'enfant à venir était, devait être un élément du roman actuel, et ne pouvait pas être ou oubliée ou négligée systématiquement.

La solution, quoique élégante, prête donc encore à la critique et au moins à la discussion. Dans les romans anciens on avait, dans ce cas, recours à un expédient. Le « jeune homme pauvre » de Feuillet devenait riche tout à coup par un héritage inattendu, et l'obstacle entre lui et la jeune fille riche tombait. M. Paléologue n'a pas voulu de ce moyen de comédie. Je comprends ce dédain, et je l'approuve. Je m'attendais, en lisant le roman de M. Paléologue, à l'expédient inverse. Comme il est très facile de perdre sa fortune, je pensais que Victorine serait ruinée et qu'aussitôt Paul lui offrirait de partager les pauvres trente mille livres de rente qu'il possède. M. Paléologue n'a pas voulu non plus de ce procédé à l'usage des poètes comiques.

Ma foi, alors, il ne pouvait guère conclure autrement qu'il n'a fait Reste l'enfant possible, qui me gène toujours.

Tant y a qu'il y a beaucoup d'art malicieux, en quelque sorte, à conduire doucement et fortement le lecteur à un dénouement immoral qu'il est presque forcé de reconnaître comme étant plus honnête que le dénouement moral. C'est amusant.

Quant à la dernière ligne, où il est dit que jamais le monde ne soupçonna même la liaison de Paul et de Victorine, serviteur ! Le monde n'est pas si bête que cela. Il voit souvent des liaisons irrégulières où il n'y en a pas ; mais la réciproque n'est pas vraie. La dernière ligne du roman de M. Paléologue est trop rassurante. Ne vous y fiez pas. C'est un conseil désintéressé que je vous donne.

E. F.

ERRATUM

Dans le dernier numéro de la *Revue Latine*, le nom de l'auteur d'*Un Prince royal* est écrit Jacques Erive. C'est Jacques Trève qu'il faut lire.

Les lettres belges

I

Il existe des écrivains belges qui écrivent en français. Les noms de Rodenbach, Lemonnier, Maeterlinck, Verhaeren ne sont pas inconnus du public parisien. L'Académie française a couronné MM. Iwan Gilkin et Valère Gille. Le boulevard n'ignore pas M. de Croisset. Et hier, le théâtre de l'Œuvre jouait *Pan*, de M. Van Lerberghe.

Je me propose d'analyser et d'étudier ici l'œuvre et l'influence des auteurs belges les plus dignes d'intérêt. Mais, auparavant, je voudrais esquisser rapidement l'histoire littéraire de la Belgique, rechercher si l'on trouve une littérature *belge* dans le passé, et en quoi elle a consisté.

***

Tout d'abord, qu'est-ce que la Belgique ?

Telle qu'elle est à présent constituée, elle est née en 1830 : par le consentement des diplomates, dit-on, qui ratifièrent la volonté, énergiquement exprimée par les Belges, de se séparer des Hollandais, auxquels ces mêmes diplomates les avaient unis à la légère, quinze années plus tôt.

Ce n'est que depuis peu de temps que la Belgique vit d'une existence indépendante, et que les circonstances

historiques ont enfin réalisé le rêve que les ducs de Bourgogne avaient poursuivi (1).

L'État bourguignon, en effet, c'est la première ébauche de la Belgique. Insensiblement, les contrées dont le traité de Verdun, en 843, avait attribué à la France la partie située à gauche de l'Escaut, à l'Allemagne la partie située à droite de ce fleuve, s'étaient détachées de leurs maîtres respectifs : c'est sous le sceptre de Philippe le Bon qu'elles furent réunies pour la première fois.

Malheureusement, la dynastie bourguignonne s'éteignit trop vite, et, celle-ci disparue, la Belgique fut liée aux destinées de la maison d'Autriche. Après la rupture avec les Provinces-Unies, à la fin du XVIe siècle, les Pays-Bas du sud connurent, sous le gouvernement paternel des archiducs Albert et Isabelle, quelques années heureuses et une quasi-autonomie. Mais bientôt, les événements les rejetaient dans l'orbite de l'Autriche et en faisaient la proie des guerres et des conquêtes. Il fallut deux siècles d'épreuves encore pour que les provinces belges pussent jouir du bienfait de l'indépendance et de la liberté.

Diverses causes expliquent l'apparition tardive de la nationalité belge, et donnent à l'histoire de ce pays un caractère particulier.

La Belgique ne forme pas une unité géographique. Elle n'est séparée de ses voisins ni par des fleuves profonds, ni par une grande étendue de côtes, ni par un rempart de montagnes. Pas de frontières naturelles pour la défendre : aussi, dans le seul XVIIe siècle, la Hollande lui enlève le Brabant septentrional, une partie du Limbourg et de la Flandre, pendant que la France lui prend l'Artois, le Cambrésis et la portion de la Flandre qui est aujourd'hui française. Pas de muraille de Chine pour l'isoler :

(1) On consultera avec profit la remarquable *Histoire de Belgique* de M. H. Pirenne (Bruxelles, Lamertin, 4e vol. en cours de publication).

comme aux armées, elle est ouverte aux idées qui lui viennent du Sud et de l'Est. et elle a toujours été particulièrement accueillante à celles que la France a semées par le monde.

D'autre part, aucune dynastie belge n'a réussi à exercer une action centralisatrice assez longue et assez bienfaisante pour créer, comme en France ou en Angleterre, une unité politique et morale, une nation.

Pendant plusieurs siècles, le comte de Flandre reconnaît le roi de France comme son suzerain; le prince-évêque de Liége relève de l'empire d'Allemagne jusqu'en 1789. Le morcellement politique favorise et développe le particularisme local. C'est à ce particularisme étroit et jaloux des petits États et des villes que se heurtent les ducs de Bourgogne. Bruges, Gand, Dinant, Liége ne voient pas le but éloigné que ceux-ci veulent atteindre, ne comprennent pas leurs combinaisons à longue échéance, et le rêve bourguignon meurt avec Charles le Téméraire dans les plaines de Nancy. Après eux, le gouvernement est étranger. Autrichiens ou Espagnols sacrifient la Belgique aux intérêts de leur politique générale, et en font le champ de bataille de l'Europe.

Enfin, ni unité ethnologique ni unité linguistique, comme, par exemple, en Allemagne.

Deux populations, égales en nombre, habitent la Belgique : les Flamands et les Wallons. Les premiers remontent aux Francs qui, dès l'époque romaine, s'étaient infiltrés dans la Belgique septentrionale et, lors des grandes invasions, y établirent définitivement et officiellement leur domination. Les seconds descendent des Celtes romanisés, que les forts romains échelonnés de Bavai à Cologne, la forêt charbonnière et le massif de l'Ardenne protégèrent, au ve siècle, contre les envahisseurs germaniques. Encore aujourd'hui, Flamands et Wallons occupent à peu près, vis-à-vis les uns des autres, les posi-

tions que leurs ancêtres détenaient il y a quatorze cents ans.

Comme eux également ils parlent, les uns une langue germanique, les autres une langue romane. C'est le flamand, dialecte issu de l'ancien bas-francique, en Flandre et en Campine ; c'est, en Wallonie, le français, avec deux dialectes romans, le wallon et le picard (1).

Les conquérants romains avaient construit une route qui allait de Cologne, capitale de la Germanie seconde, à Bavai, ville des Nerviens, et servait à mettre en communication le Rhin et la mer ; au delà, c'est le domaine germanique ; en deçà, la *romania*; la frontière linguistique suit approximativement cette chaussée romaine, et, depuis quinze siècles, elle n'a guère varié que de l'épaisseur d'une commune.

Cette frontière linguistique n'a, d'ailleurs, jamais coïncidé avec la frontière politique. Au moyen âge, les grandes principautés belges furent bilingues ; celle qui passe pour la plus germanique, la Flandre, comprend Lille, Douai, Arras ; celle qui passe pour la plus romane, le pays de Liége, englobe le comté de Looz qui est complètement flamand ; le Brabant, lui aussi, est mixte.

Ce bilinguisme donne à la Belgique une physionomie spéciale : sur le sol des Pays-Bas méridionaux, deux civilisations se sont affrontées et pénétrées, deux littératures ont fleuri : la germanique et la française.

(1) On les confond souvent sous le nom de *wallon*. « De ladite ancienne langue wallonne ou rommande, dit déjà Jean Le Maire de Belges au XVIe siècle, nous usons en notre Gaule Belgique, c'est-à-dire en Hainault, Cambrésis, Artois, Liége, Namur, Lorraine, Ardenne et le rommand Brabant. » Au point de vue philologique, il faut distinguer. Le *wallon* — qui n'est pas, comme Taine l'a cru, « un français gâté » — est parlé dans les provinces de Liége, Luxembourg et Namur, dans l'est du Hainaut, le sud du Brabant et dans la région de Malmédy qui appartient à la Prusse rhénane ; le *picard* dans tout le Hainaut à l'ouest de Charleroi, la Flandre « wallonne » et l'Artois.



Les circonstances historiques, cependant, ont assuré au français une situation prépondérante. L'aire de son emploi et de son influence n'a jamais été limitée à la partie romane du pays.

« Les Flamands, dit un savant historien belge, M. Godefroid Kurth, ont *deux* langues maternelles. Dès le XII[e] siècle, le français fut en pays flamand la langue d'assimilation de la haute culture intellectuelle. »

La Flandre était rattachée à la France par tant de liens, subordination politique, situation géographique, relations commerciales, que déjà au XIII[e] siècle le français y avait jeté de profondes racines.

Pour la noblesse, ce n'est pas seulement un instrument et une marque de culture, c'est en vérité une seconde langue nationale. De même pour les riches patriciens et pour les adeptes du grand commerce. La plupart des chartes émanées, au XIII[e] siècle, de la féodalité flamande sont écrites en français, comme presque toutes les lettres de change des marchands yprois. A Ypres, comme à Saint-Omer, les documents administratifs sont rédigés dans cette langue.

Les nécessités commerciales, l'administration, les mœurs favorisent le français.

C'est un signe de « courtoisie » que de le connaître. De même que la noblesse flamande, la noblesse brabançonne aussi se francise. Les jeunes seigneurs sont envoyés en pays wallon pour acquérir la connaissance de la langue, ou bien on leur donne des précepteurs français ; le trouvère Adenet le Roi nous l'apprend :

> Avoit une coutume ens el tyois (flamand) païs
> Que tout li grant seignor, li conte et li marchis,
> Avoient, entour aus, gent françoise tous dis
> Pour aprendre françois lor filles et lor fils.

Au xive siècle, le français se maintient à la cour des princes, dans la noblesse, parmi les familles riches de la bourgeoisie. Il va progressant à la cour et dans l'administration des ducs de Bourgogne, princes français.

Durant tout le moyen âge, le français a donc joui, en Belgique, d'une place privilégiée ; il n'en va pas différemment à l'époque moderne.

« Favorisé par la mode, qui pousse à l'imitation des classes dirigeantes, par la politique, par les progrès de l'enseignement et la vitalité du mouvement économique, le français, écrit M. Henri Pirenne, pénètre profondément la population, au xvie siècle. National dans la partie méridionale du pays, il s'est acclimaté dans le nord, et il contribue pour sa part à maintenir l'unité des dix-sept provinces : c'est au cri de : *Vive le gueux !* que toutes ensemble, wallonnes et thioises, elles se soulèveront bientôt contre l'Espagne. »

Les témoignages abondent de cette diffusion surprenante du français et de ses progrès, qu'il ne dut jamais à la contrainte.

En 1517, Antonio de Beatis, secrétaire du cardinal Louis d'Aragon, constate qu'aux Pays-Bas chacun parle le français. Guichardin fait la même remarque peu de temps après, et nous voyons Marnix de Sainte-Aldegonde regretter que, pour apprendre un idiome étranger, les Flamands s'empressent d'oublier leur langue maternelle.

Plus tard, la situation n'a pas changé.

Le père Bouhours nous assure, en 1671 (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*), que « non seulement les personnes de qualité en font une étude particulière jusqu'à négliger leur langue naturelle », mais que « le peuple apprend la langue française aussitôt que la sienne ». Regnard, quand il visitera Anvers, fera la même constatation : il notera (*Voyage de Flandre et de Hollande*) que les plus « polis » des habitants « tâchent à se conformer aux manières françaises,

et par les habits, et par la langue, qu'ils se font gloire de posséder en perfection ». Enfin, P.-G. Van Muysen, l'auteur des *Lettres d'un voyageur*, publiées en 1787, nous enseigne aussi qu'à Tongres tout le monde se pique de parler français, particulièrement les femmes.

D'autre part, si l'on veut se rendre compte à quel point l'influence de la langue française a été profonde en pays flamand, qu'on parcoure, même superficiellement, le savant ouvrage dans lequel M. Salverda de Grave a étudié « les mots français dans le néerlandais » (1) : on se convaincra que le vocabulaire français a, pour ainsi parler, « imprégné » la langue néerlandaise.

Voyons maintenant quel a été l'apport de la Belgique dans le grand courant de la littérature française.



C'est dans un monastère belge, celui de Saint-Amand, qu'un moine écrit au IXe siècle le plus ancien texte français, la *Cantilène de Sainte-Eulalie*.

La Belgique était alors le pays des monastères, comme elle sera plus tard le pays des communes. A ce moment où les lettres françaises sortent des limbes, c'est dans des abbayes wallonnes que sont également élaborés l'*Homélie sur Jonas* et les deux cent quarante vers de la *Vie de saint Léger*. Sans doute, la forme en est bien pauvre et gauche, mais n'est-il pas intéressant de constater que c'est en Belgique que débute la littérature française (2)?

A la même veine religieuse appartiennent deux œuvres liégeoises du XIIe siècle, les *Vers del Juïse* (jugement), qui dépeignent le jugement dernier et les souffrances des

(1) *De Franse woorden in het Nederlands*, door J. J. Salverda de Grave. Amsterdam, J. Müller, décembre 1906, gr. 8°.

(2) Ce fait peut, nous semble-t-il, s'expliquer facilement. Les Francs ont dû se consolider dans le Nord avant de conquérir le Midi, qu'ils n'ont guère conquis d'ailleurs, ni politiquement, ni linguistiquement.

damnés, et le *Poème moral*, qui flagelle les mœurs relâchées des grands et des petits.

C'est à la Belgique wallonne également qu'on assigne la délicieuse « chantefable » d'*Aucassin et Nicolette*, qui « conte et fabloie » d'Aucassin, le noble fils du sire de Beaucaire, et de Nicolette la blonde « bachelette au clair visage », qui s'aimèrent malgré leurs parents. Légende exquise, œuvre à la fois candide et ironique, sentimentale et pittoresque, expressive et souple, et qui, selon Gaston Paris, est, avec la *Chanson de Roland*, « la plus représentative de la poésie française au moyen âge ».

La fermentation épique, qui a produit en France une si riche moisson, n'a fait germer sur le sol belge que de rares œuvres.

La légende d'Obéron se localise dans le Hainaut; celle du Chevalier au cygne se rattache à la famille du héros belge de la première croisade, Godefroid de Bouillon ; la légende d'Ogier le Danois en lutte contre Charlemagne et celle des quatre fils Aymon se réfugient au pays de Liége, où elles ont laissé des traces encore vives.

Cependant, ce n'est point le pays de Liége qui a fourni à la littérature française de Belgique, au moyen âge, le contingent le plus important. A part quelques œuvres, cléricales d'origine et d'esprit, il n'a guère produit. La Flandre et le Hainaut se distinguent bien davantage.

Quand la poésie lyrique courtoise, après avoir conquis tout le Midi, se répandit vers le Nord, la cour de Flandre devient, en effet, un centre où affluent les trouvères. La femme de Thierry d'Alsace, Sibylle d'Anjou, les protège. Son fils, Philippe, hérite de ses goûts libéraux et éclairés. C'est à lui que le Champenois Chrétien de Troyes, le plus grand poète du XIIe siècle, dédie *Lancelot ;* c'est lui qui prête à Chrétien le « livre » d'où celui-ci tirera *Perceval*.

La lyrique provençale avait mis en honneur des thèmes poétiques qui bénéficièrent d'un extraordinaire engoue-

ment. Ce sont des Picards qui cultiveront le genre nouveau, tels Huon d'Oisi († 1191) et son élève Conon de Béthune, dont la rudesse véhémente n'est pas sans charme, Gontier de Soignies, Blondel de Nesle, Monniot d'Arras.

La cour de Brabant rivalise avec celle de Flandre. Henri III protège Adenet le Roi, un des trouvères les plus féconds et les mieux inspirés, qui fut aussi roi des ménestrels à la cour de Gui de Dampierre, comte de Flandre.

Malheureusement, les foyers de poésie allumés par ces princes s'éteignirent avec eux, et eurent un rayonnement éphémère et trop faible.



Des cours, le goût de la poésie se répand dans la bourgeoisie opulente : bourgeois et clercs de Picardie et de Flandre s'y adonnent ; des confréries poétiques, des *puys*, se fondent dans les villes du bassin de l'Escaut, que le commerce et l'industrie avaient enrichies.

A battre les métaux et à tisser ses tapisseries, Arras avait fait fortune. C'est là que cette lyrique bourgeoise est la plus brillante. Des commerçants bons vivants, cossus, spirituels, narquois et un peu vulgaires la cultivent, et lui font exprimer leur âme optimiste et moyenne. Jean Bodel, prince du *puy*, et Adam de la Halle l'illustrent.

Le *puy* de Valenciennes remonte, prétend-on, à l'an 1229. Celui de Tournai aurait une origine aussi ancienne. Inactif au milieu des guerres du XIVe siècle, il fut réorganisé en 1477, et la première pièce qu'il couronne fait allusion à la mort du Téméraire :

Il tuoit l'ung, l'autre batoit,
Puis chy, puis là, à l'aventure,
Sans aviser comment on doibt
Bien commenchier et mieulx conclure.

Nous avons conservé le règlement de cette « escole de rhétorique », les noms de quelques-uns de ses membres

notoires comme Jehan de Marvis, Jehan Crespiel, Michault Canone, Jehan de Baudrenghien, ainsi que le registre des réunions et des pièces couronnées jusqu'en 1491.

Le Belge est « associationniste » ; on dirait qu'un instinct le pousse à fonder des « sociétés ». Après les *puys* et à leur image se créèrent les « chambres de rhétorique ». Une littérature paisible et bonhomme s'y épanouit.

Dans les *puys*, le drame profane était né. Qu'on se rappelle les deux chefs-d'œuvre qu'Adam de la Halle fit jouer à Arras : le *Jeu de la Feuillée*, avec son savoureux mélange de verve cynique et de fantaisie ailée, et la gracieuse pastorale de *Robin et Marion*, prélude charmant de notre opéra comique.

Les autres villes n'étaient pas restées en arrière. La plus ancienne « farce » qui nous soit parvenue, celle de l'*Aveugle et du garçon*, vit le jour à Tournai, en 1277.

Les chambres de rhétorique organisèrent aussi des représentations théâtrales. Mais le luxe des décors et des costumes, plus que les qualités du style et du fond, attirait les spectateurs, et de cette fièvre de spectacles aucune œuvre durable et significative n'est restée.

D'ailleurs, à la culture désintéressée des lettres, à la propagande littéraire ne se borna point le rôle des chambres de rhétorique ; elles cédèrent vite au mouvement des idées contemporaines ; les controverses religieuses et les passions politiques envahirent ces sanctuaires des Muses : ils devinrent peu à peu des foyers de propagande protestante. La question mise au concours par la chambre des Fontainistes de Gand, en 1539 : « Quelle peut être la plus grande consolation de l'homme mourant ? » provoque une foule de réponses conçues dans le sens des doctrines réformistes. Le 26 janvier 1559, Philippe II met un terme à ces jeux de l'esprit qui jetaient le trouble dans la religion catholique, et les chambres de rhétorique périssent au milieu des désordres civils.

A la cour des princes, dès le XIVᵉ siècle déjà, la poésie agonise. Quelques seigneurs conservent bien un ménestrel attitré. On mentionne Baudouin de Condé, « poète ordinaire » de Marguerite de Flandre; son fils, Jean de Condé, ménestrel du comte Guillaume Iᵉʳ de Hainaut († 1337); Watriquet de Couvin, protégé du connétable Gaucher de Châtillon et du comte Gui de Blois. Mais, poètes sans originalité ni inspiration, ils ne composent que des *dits* graves, solennels et monotones. La mode du lyrisme est passée; l'ironie dissout le sentiment. Et ces poètes que nous avons nommés ne dédaignent point, après avoir rimé quelque fastidieux poème allégorique, de conter à leur aristocratique auditoire quelque joyeux conte gras : Jean de Condé raille les ordres monastiques dans les *Braies au prestre*, le *Clerc caché derrière l'escrin;* il accumule les grivoiseries dans le *Sentier battu*, dont les protagonistes sont des dames et des chevaliers réunis pour un tournoi; Watriquet met en scène les *Chanoinesses de Cologne* et les *Trois dames de Paris*.

L'homme du peuple, le bourgeois des villes se délectait sans doute à ces histoires piquantes, à ces fabliaux salaces et goguenards, mais sa verve s'exerçait de préférence au détriment de l'autorité, des institutions, des nobles.

Renard le rusé devait plaire à ces plébéiens frondeurs et libres. Aussi l'épopée animale eut-elle en Flandre une vogue prodigieuse.

Maître Nivard, l'auteur de l'*Isengrinus*, était, d'ailleurs, un clerc gantois. Le *Couronnement Renard*, si dur pour les moines et les ordres mendiants, fut composé par un Flamand et dédié au comte Guillaume de Dampierre. *Renard le Nouveau* est du Lillois Jacquemart Gelée.

***

Je n'ai point parlé encore d'un goût que le Belge trahit dès le XIᵉ siècle : le goût de la littérature sérieuse, de la littérature *utile*.

Baudouin II (1169-1206), comte de Guines, fait traduire en « roman » par maître Landri de Waben le *Cantique des cantiques*. Un hennuyer, Jean de Thuin, achève, vers 1240, la plus ancienne traduction en prose d'ouvrage profane : la *Pharsale*. Baudouin V de Hainaut, beau-frère de Philippe d'Alsace, recherche les ouvrages d'érudition, et la plus ancienne traduction en prose française d'une œuvre historique est celle de la chronique de Turpin, faite par Nicolas de Senlis, pour Yolande de Saint-Pol, sœur de ce même Baudouin V.

Mais, s'il aime les traductions et les ouvrages didactiques, le Belge manifeste pour les œuvres historiques une prédilection évidente. Il n'est pas de pays dont l'historiographie soit plus riche. Les princes ou les nobles ne sont pas les seuls à s'y intéresser : c'est pour les bourgeois de Tournai que Philippe Mousket rima, en plus de 31.000 vers, une *Chronique* qui allait de la prise de Troie à 1241.

A côté de ce dernier, on peut citer : le naïf Jean d'Outremeuse, qui raconta l'histoire du pays de Liége en 1340, dans la *Geste de Liége*, et vingt ans après dans le *Miroir des histoires* ; son continuateur, Jean de Stavelot, et Jacques de Hemricourt (✝1403), sorte de gentilhomme campagnard, Liégeois de vieille roche, amoureux de généalogies aristocratiques, qui, pour la noblesse hesbignonne, composa, dans un langage pittoresque et pompeux, le *Miroir des nobles de la Hesbaye* et la *Guerre des Awans et des Waroux*. Mais il faut mettre hors de pair Jehan le Bel et Froissart, qui, les premiers, secouèrent les liens de l'historiographie locale et particulariste pour s'occuper de l'histoire de l'Europe.

Chanoine de Saint-Lambert, Jean le Bel (1290-1370) n'a rien d'un homme d'Eglise, sinon le camail et la prébende. Fils de riches bourgeois de Liége, il aime la vie large et heureuse. Il « savoit faire chanchons et vierlais et quéroit tos desduys et tos ses soulas ». C'est un courtisan, familier

de Jean de Hainaut. Il va avec son maître guerroyer à la suite d'Edouard III contre les Ecossais et, à la demande des d'Avesnes, ses protecteurs, il s'improvise chroniqueur: il raconte les guerres entre la France et l'Angleterre sous Edouard III, dans un esprit d'antipathie non déguisée pour Philippe VI de Valois. Sa langue est ferme ; son style, coloré et vivant. Plus d'un récit dont les anthologies font honneur à Froissart lui appartient : le dramatique épisode du siège de Calais, par exemple.

Son disciple, Froissart, né à Valenciennes en 1338, mort vers 1405, commença par sacrifier à l'allégorie à la mode dans des poèmes aimables et gais. Puis il se mit à son tour à narrer les principaux événements de la guerre qui mettait aux prises la France et l'Angleterre. Grand « globe-trotter », « interviewer » et « reporter », — si nous pouvons ainsi dire, — mêlé à la politique de son temps, informé des hommes et des faits, il ambitionna d'être un historien. Il fut, du moins, un chroniqueur admirable dans l'art de peindre, de rendre l'impression vive de la chose vue.

Admirable aussi — je veux dire : étonnant — par son détachement à l'égard de l'objet dont il traite. Quand son protecteur est la reine Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III, il rédige une première version favorable à l'Angleterre ; quand il est le commensal de Wenceslas de Luxembourg, il se montre, dans sa seconde rédaction, sympathique aux Français.

Il est impartial, dit l'un ; il est sceptique, assure l'autre; au vrai, il est surtout intéressé. L'intérêt personnel seul le conseille. Au reste, pas plus que Commines, né dans une famille d'Ypres, grandi à la cour du Téméraire et devenu l'homme de confiance de Louis XI, il n'est sollicité par l'intérêt national.

Bientôt cependant, l'aube d'une nationalité va luire, et le soleil bourguignon se lever.

(*A suivre.*) OSCAR GROJEAN.

Charles de Spoelberch de Lovenjoul

Charles de Spoelberch de Lovenjoul est mort à Royat, dans une chambre d'hôtel, le 3 juillet dernier. Il avait 71 ans. Ainsi a disparu une des physionomies littéraires les plus originales et les plus sympathiques de ce temps.

Par le geste, par l'allure, par le vêtement et par la conversation, cet érudit de belle école était resté un homme du monde. Grand seigneur, il corrigeait par une urbanité exquise ce que pouvait avoir de grâce un peu hautaine sa personne. Ceux qui l'ont approché, et mieux encore ceux qui l'ont aimé, savent ce que son cœur cachait de bonté, son intelligence de finesse, son âme de simplicité.

Depuis dix ans. la blancheur de sa barbe en pointe et de sa moustache en coup de vent lui donnait l'aspect d'un vieillard. Mais il était resté jeune par le cœur et par la tête. Son activité physique avait encore quelque chose de militaire. Sa vigueur intellectuelle ne s'était pas démentie. Ses facultés étaient plus merveilleusement aiguisées que jamais. Et si, sur la fin, un deuil cruel lui avait fait restreindre le cercle de ses relations, il avait gardé pour ses amis la même affection loyale, sûre et dévouée. Chaque année il revenait à Paris, toujours alerte, distingué, vivant. Il y a trois semaines encore, on l'y voyait en riante santé. Et voilà qu'un accident diabétique vient de l'emporter en trois jours, loin de son pays, loin surtout de cette bibliothèque fameuse qui faisait son orgueil et sa gloire. Mais lui qui ne désirait plus qu'une chose, l'affection désintéressée de ceux qui n'ignoraient pas la grandeur de son

âme, a eu au moins la consolation de mourir dans les bras de son plus cher ami. Autour de son cercueil, il n'a voulu que ses proches. Humblement il est parti, sous le drap des pauvres, entre quatre cierges, accompagné seulement de pleurs, de regrets et de prières. Il est mort chrétiennement, et son dernier geste a été encore un geste de simplicité et de beauté.

Descendant d'une vieille et célèbre famille de Belgique, alors qu'autour de lui on était occupé d'affaires ou de mondanités, lui s'était pris de violent amour pour les lettres françaises. Il était venu à Paris pour y chercher des livres, y entendre de la musique et y utiliser sa fortune mieux que, dit-on, n'ont accoutumé de faire les gens de sa classe. On le vit dans les librairies fureter, choisir et emporter, et d'abord on l'appela « le petit Belge ». Tout étonné de constater qu'il ne disait pas « savez-vous », vite on le traita comme un Français de France. Michel Lévy, qui était avisé et qui n'a pas fait école, le devina et le présenta aux écrivains qui fréquentaient sa maison. Il connut là et ailleurs George Sand, Théophile Gautier, Dumas fils, Sainte-Beuve et d'autres, et peu à peu sa vocation se précisa. Il serait l'archiviste de la littérature française au XIXe siècle. Et c'est ainsi que pendant plus de quarante ans il consacra son argent, son intelligence et ses loisirs à réunir dans sa magnifique bibliothèque de Bruxelles les lettres, les manuscrits, les moindres souvenirs de six des plus grands écrivains du XIXe siècle : Musset, George Sand, Gautier, Mérimée, Sainte-Beuve, et surtout Balzac.

Rien de plus intéressant et de plus évocateur qu'entendre Charles de Spoelberch narrer ses souvenirs de chercheur. Il avait une voix souple qui s'animait avec le regard. Le geste suivait, vif, spirituel : « Oui, j'ai trouvé ceci sur un « bahut. J'étais juché sur un escabeau qui remuait ; j'au- « rais pu me tuer, mais je m'agrippais à la corniche, et « George Sand de la pièce voisine m'encourageait en me

« criant : « Trouvez-vous » ? Et moi je répondais : « Ça y est... j'y suis !... Non, pas encore !... » Il y avait là un acteur célèbre qui répétait tous mes mots, tant je mettais à les dire de conviction et de chaleur. » On a raconté un peu partout ses expéditions dans le quartier Beaujon, quand il partait à la chasse des manuscrits de Balzac pillés par des fournisseurs non payés. Chez un savetier il découvrit la plus grande partie des *Lettres à l'étrangère* et il ne le pardonna jamais à Mme Hanska.

On aurait tort de croire que Charles de Spoelberch fut un illuminé. Il avait un bon sens solide et du goût critique. Il travaillait d'après une méthode parfaite. Il était exactement le contraire d'un maniaque.

En plus, et c'est ce qui faisait le charme de son commerce, on ne sentait chez lui aucune espèce de prétention. Même il était modeste. Il avait accoutumé de dire : « J'ai « regretté toute ma vie de ne pas écrire en français. » C'est là un jugement que nous avons le droit d'infirmer. Il ajoutait encore : « Je ne suis qu'un amateur ! » On verra qu'il était mieux. Il avait horreur de la publicité. Il a refusé son nom à tous les dictionnaires biographiques. Il ne figure pas au Larousse. Il a ignoré longtemps qu'il fût au Gubernatis. Sa photographie n'a été guère reproduite qu'une fois, dans l'*Illustration*. Il était terrible pour les indiscrets qui parlaient d'autre chose que de ses livres et de ses collections. En vérité Spoelberch était bien mieux qu'un illuminé ou un arriviste : c'était un homme dans la plus noble acception du mot.

Sa bibliothèque, à elle seule, était une belle œuvre, conçue avec logique, savamment organisée. L'auteur même de cet article en a dressé jadis pour la *Revue Latine* (1) un catalogue sommaire qui donne un aperçu des manus-

(1) Voir le n° de février 1906. Spoelberch a bien voulu écrire que ce catalogue est le plus complet et le plus substantiel qui ait été dressé jusqu'ici de sa célèbre collection.

crits, épreuves, correspondances, éditions originales qu'elle contient.

Elle avait ce caractère particulier qu'en y entrant on n'apercevait pas un seul livre. Eclairée par un toit en verrière, elle était garnie d'armoires épaisses, hautes de 4 ou 5 mètres. Il fallait pousser des portes à coulisses pour apercevoir les piles énormes des livres ou les collections de manuscrits et de journaux, le tout inventorié méticuleusement par M. de Spoelberch lui-même. Il y avait aux environs de la grande salle des couloirs bourrés ; au dedans des étages divers, un balcon qui dominait la partie principale, des meubles centraux à compartiments variés. L'aménagement était du haut en bas des plus ingénieux. Pour éviter les rats, on y entretenait des chats, le dallage avait été vernissé, les murs doublés de zinc sous le plâtrage. Spoelberch a légué à l'Académie Française, qui en aura la garde, à Chantilly, son inestimable trésor; mais qui transportera le dallage et les murs doublés de zinc ? Tout au plus pourra-t-on expédier les chats.

Charles de Spoelberch — le vicomte, comme l'appelaient les chercheurs — a fait mieux qu'une besogne de bénédictin et de constructeur. Son érudition était, certes, considérable, puisque ses six auteurs n'ont pas écrit une ligne qu'il ne l'ait répertoriée. Elle n'était pas inintelligente. Spoelberch a pu fixer de nombreux points d'histoire littéraire qui sans lui fussent restés dans l'ombre. Personne ne le remplacera. Personne ne pourra non plus se reconnaître dans le monceau de notes inédites qui dorment dans son bureau. Il a emporté dans la tombe une encyclopédie littéraire que sa mort a fermée pour jamais.

Son œuvre imprimée est du reste suffisamment imposante. Il n'a pas écrit moins de six volumes sur Balzac, toute une mine de révélations. Il en a écrit trois ou quatre sur Théophile Gautier, un sur George Sand, et il en promettait d'autres. Ses *Lundis d'un chercheur* l'élèvent, lui,

disciple de Sainte-Beuve, au rang de chef d'école, école de critique érudite, sérieuse, pas prétentieuse et solidement armée. Au temps de sa jeunesse, n'avait-il pas aussi composé des vers qui ne manquaient ni de grâce ni de tour ni d'envolée ? En musique, et cela, on ne le disait que dans l'intimité, c'était un mélodiste charmant autant que modeste.

A Bruxelles, il écrivit en français avant quiconque. Il y excella avant ceux qu'on célèbre aujourd'hui. Il ouvrit une voie, et on ne lui rendit pas justice.

En France, on ne démêlera bien son influence sur le mouvement de la critique personnelle que dans quelques années. On verra qu'elle est plus grande qu'on ne pensait. Si l'on prend la date originale de la publication de ses travaux, on s'apercevra qu'ils précèdent tous les travaux de critique biographique contemporains. C'est lui qui, après Sainte-Beuve, fit le mieux comprendre, et par d'autres procédés, que la critique est souvent « une botanique morale ». Tous les prétendus « trouveurs » de documents et révélateurs de correspondances, tous les mussettistes, tous les sandistes, tous les beuvistes, qu'ils l'aient voulu ou non, lui doivent quelque chose. Généralement ils n'ont eu ni son goût, ni son jugement, ni sa perspicacité. En un genre qui a plus d'utilité et plus de surface qu'on ne semble le croire d'ordinaire, il a été au tout premier rang.

Ceux qui aimaient à le visiter à son hôtel de Bruxelles ou à son appartement de la rue d'Alger ; ceux surtout que pendant de longues années il a gratifiés de son affection, entourés de son dévouement touchant, suivis de son attention inlassable ; ceux à qui il avait donné un peu de son cœur, perdent en lui un de ces rares amis qu'on ne remplace pas. Et la France elle-même perd, en ce Belge de haute race, un de ses enfants d'adoption qui l'honorent le plus par l'intelligence et par le caractère.

JOSEPH AGEORGES.

La symphonie de la Pluie

Il pleut !... Dans la forêt un chuchotement d'aise,
Et la petite feuille élargit son écran,
Et le grand hêtre séculaire, s'étirant,
Pâme sous la caresse intime qui le baise.

Il pleut. Le laboureur révère ce mystère,
Laissant les blés couchés et les sillons béants.
Il pleut !... C'est le silence infini des néants.
Il pleut très loin. — Il pleut jusqu'au bout de la terre.

Il pleut ! — La ville est lourde et tend ses dos énormes.
Silencieuse, sous le fouet torrentiel.
La Pluie est le crachat formidable du ciel
Quand il ne veut plus voir la hideur de nos formes.

Discrète, — telle Inès apportant une épître, —
Elle heurte à mon huis du fin bout de son doigt
Et me dit : « Reste ici ! Comme on est bien chez toi. »
La Pluie est mon ami de derrière la vitre ;

La Pluie est, dans la lutte, inflexible et cruelle,
La Pluie est glaive ! — Elle transperce ! — elle est stylet ;
Nul effort ne la rompt ni ne la fuit ! Elle est
La Pluie infiniment multiple et parallèle !

Innombrable, avec la rafale pour fanfare,
Elle hurle et se rue au flanc du rocher droit.
Et se plaint ! — On dirait comme une armée ; — on croit
Saisir des cris dans sa clameur qui vous effare.

Après l'orage elle est très douce. — Elle a les charmes
Alanguis d'une paix qui tombe et donne frais.
Femelle, elle se fait caresse, — et tu dirais
Une rosée, — ou bien une lèvre, — ou des larmes.

H. Lepoil.

Pour un Enlumineur

A Henri Caruchet.

Pour que le feuillet blanc où chante la pensée
Dans la ligne de prose ou les rimes du vers
S'éblouisse de songe et survive aux hivers,
Vous aimez à fleurir de scènes et de fleurs
Le titre en frontispice et la marge enchâssée,
Comme au temps des missels et des enlumineurs.

Tout un herbier vivace éclôt à chaque page,
Guirlande suspendue à des envols d'oiseaux,
Ou grappes de fruits mûrs, ou soleils de vitraux,
Tandis qu'en cul-de-lampe étroit comme un baiser
Se resserre et s'avive et s'ouvre un paysage
Qui paraît plus immense en son cadre irisé.

Eployé sur lui-même et formant auréole,
Un paon bleu fait la roue en un long frisson d'yeux ;
L'épi blond barbelé semble prier les dieux ;
L'aile de la colombe a l'air d'un éventail ;
Le chardon s'agenouille et le papillon vole :
C'est un fourmillement de couleurs et d'émail.

Vous imagez la strophe et colorez la prose.
Le motif qui se scelle et les fleurs du contour

Inclinent ma pensée au vague de l'amour.
Vous êtes plus poète et moins enjolivé
Que les rimeurs confits d'idéal et de rose,
Puisqu'en marge des vers vos dessins font rêver !

JEAN BONNEROT.

(*Le Livre des Livres.*)

Béranger est-il un grand poète ?

Est-il vraiment un grand poète? La question va tout de suite paraître dangereuse à quelques-uns, encore qu'elle soit de circonstance, puisqu'on vient précisément de célébrer le cinquantenaire de la mort du chansonnier ; mais son nom représente si peu de chose, à l'heure actuelle, au point de vue littéraire que beaucoup n'admettent même pas qu'on puisse en discuter. Béranger, ce sont trois syllabes glorieuses que chacun connaît, qu'il assimile par la pensée à quelques images : chansons, révolution, Dieu des bonnes gens, popularité, bonhomie, légende napoléonienne, — et voilà tout. De littérature, pas trace. De poésie, pas l'ombre. C'est un vieux refrain oublié qui chantonne encore de temps en temps, mais personne ne se soucie plus ni de l'air ni des paroles de la chanson.

Eh bien, on a grand tort, disons-le tout de suite, de traiter avec cette négligence la figure de Béranger, — et pour deux raisons : d'abord, parce qu'elle est beaucoup plus intéressante au point de vue littéraire que n'imaginent les dédaigneux (qui, du reste, ne l'ont pas lu), puis parce qu'elle soulève un problème beaucoup plus important, celui de la fonction même du poète et de la nature de la poésie. Mais parlons d'abord de l'œuvre avant de discuter l'esthétique.

Par un ensemble de circonstances qu'il serait trop long de rappeler ici et qui touchent à l'état social de la France entre 1815 et 1830, Béranger s'est trouvé, vers cette époque, dans l'obligation, pour donner à sa pensée toute sa valeur et pour en faire vraiment une arme de combat, de la développer dans la forme la plus légère et la plus hérissée

de difficultés, peut-être, de toutes les formes poétiques, dans la chanson.

Ces difficultés, il n'est pas parvenu à les vaincre entièrement, parce que quelques-unes sont à la base même du genre littéraire qu'il adoptait ; mais, malgré elles, il est arrivé à faire entrer dans ce cadre exigu tout ce que l'on n'y mettait pas jusqu'à lui, et qui constitue précisément ce qu'il y a de meilleur dans sa manière. Il y aurait ajouté bien autre chose s'il n'avait été enfermé dans les règles étroites de la forme littéraire la moins propice au développement du lyrisme ou de la satire. Aussi, pour le juger équitablement, et avant même de nous demander quelle est la valeur de son apport, devons-nous souligner la nature de ces difficultés qui sont, nous le répétons, les conditions mêmes du genre.

La première, c'est qu'il convient, avant tout, de faire choix d'un sujet à la fois large et simple. La chanson circule de bouche en bouche ; on la fredonne à l'atelier ; on l'entonne aux champs ; le gamin la siffle dans la rue ; la petite ouvrière la murmure ; ses refrains vont de porte en porte, de ville en ville, de chaumière en chaumière, et c'est surtout dans la grande masse du peuple qu'elle s'infiltre, qu'elle se répand, qu'elle fait tache d'huile.

Cette nécessité de ne chanter que des choses simples, à la portée de tous, ne limite pas seulement le choix des sujets : elle incite forcément l'auteur à se répéter. Et, de fait, l'inspiration de Béranger n'est pas très variée ; elle correspond à trois ou quatre grands sentiments qui animaient alors l'âme de la nation : rappel des gloires passées de l'empire, patriotisme exalté, défiance du cléricalisme renaissant, souvenirs de la Révolution, espérance dans l'avenir de la force populaire, qui sont pris, repris et développés vingt fois de vingt manières différentes.

D'autre part, à cette première difficulté s'en ajoute une seconde, qui est l'exiguïté de la forme : une chanson bien

faite est forcément un morceau de poésie assez court, qui comprend seulement quelques couplets. D'où l'impossibilité de s'étendre, de donner libre jeu à son inspiration, de déployer ses ailes quand on en a. Or Béranger en avait, et nous citerons tout à l'heure de lui quelques morceaux d'un admirable souffle poétique. Mais comment leur donner l'ampleur nécessaire? Enfermé dans la nécessité de faire court, de terminer presque brusquement, le poète se voit contraint d'esquisser à peine un mouvement qui s'annonçait de façon superbe et qui retombe aussitôt qu'ébauché.

C'est qu'à la fin de chaque couplet une troisième chausse-trape est établie par le chansonnier : le refrain est là, qui l'attend, refrain le plus souvent sans rapport avec la pensée qu'il vient d'exprimer, et qui coupera cette pensée, qui en détruira l'effet; c'est le vice même du genre de la chanson qui la classe parmi les genres du second ordre, quel que soit le talent de ceux qui le cultivent.

Prenons, par exemple, le *Dieu des bonnes gens*, où Béranger s'efforce de s'élever jusqu'à des hauteurs lyriques :

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Peut-on trouver des strophes où l'opposition soit plus marquée entre le ton martial et qui, même, tend à être épique des cinq premiers vers, et le ton léger du refrain dont les deux vers sont amenés avec une gaucherie si pénible !

Mais à qui la faute, objectera-t-on, et quelle malheureuse idée a eue Béranger de composer des vers qu'il eût voulus dignes d'une ode et de leur accoler le premier refrain bachique venu ? Et ne peut-on distraire de son œuvre des morceaux où le refrain, loin d'être une gêne pour le poète, renforce, au contraire, l'expression de sa pensée en la soulignant chaque fois d'un trait plus accentué ?... A la vérité, nous pensons bien qu'on peut rencontrer chez lui une chanson de ce genre, et la preuve, c'est que nous en avons découvert une, en effet, où le refrain, admirablement approprié au sujet, ne diminue en rien la force de celui-ci. Cette chanson, c'est celle du *Vieux drapeau tricolore* :

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté ;
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.

Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs :
Déployons-le sur la frontière.
Quand secouerai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il n'est donc pas très exact — on s'en aperçoit suffisamment par cet exemple pris entre plusieurs autres dans l'œuvre de Béranger — que *toujours* le refrain soit un obstacle insurmontable pour le poète ; mais si ce n'est point là une barrière infranchissable, avouons que c'est une entrave bien gênante et qui constitue une sérieuse difficulté.

Le chansonnier se trouve ainsi dans la situation la moins privilégiée de tous ceux qui s'adonnent à l'art poétique : il est gêné dans le choix de ses sujets ; il est gêné dans l'importance qu'il peut leur donner ; il est gêné par la forme même du genre qu'il a adopté. Et, cependant, l'instinct triompha de tous ces obstacles chez Béranger, au point que non seulement il ne fut pas inférieur à tous ceux qui l'avaient devancé, mais encore il apporta à la chanson deux choses incomparables qu'elle n'avait jusque-là iamais connues : la finesse et l'art de la composition.

La finesse, Lamartine l'avait notée dans son *Cours de Littérature* comme un des caractères distinctifs des poésies de Béranger : « Chacune de ses chansons, a-t-il dit, pre-
« nait la physionomie de son visage : le front candide, les
« yeux clignés, la bouche équivoque, les joues joviales,
« le regard narquois, le demi-sourire, le doigt sur les
« lèvres ! Sa figure était sa chanson, sa chanson était sa
« figure. »

Etrange phénomène d'adaptation : la finesse du style et de l'esprit, la délicatesse et le charme s'acclimatant dans un genre poétique destiné avant tout à s'adresser au peuple, toujours rustre, toujours épais, toujours vulgaire.

Cependant tel est l'effet de la passion politique, si ardente alors au cœur de tous les Français : leur haine aida à leur compréhension. Ils devinèrent les finesses, les sous-entendus, les malices secrètes du chansonnier, parce qu'ils exécraient les mêmes êtres et les mêmes choses que lui ; ils le sentirent d'instinct tout entier, parce que sa mentalité correspondait exactement à la leur.

Grâce à cette qualité de compréhension particulière, la muse de Béranger put revêtir des formes que la chanson n'avait jamais connues. L'auteur du *Roi d'Yvetot* avait débuté par une littérature bachique, en prenant comme modèles les joyeux drilles du *Caveau*. Il put bientôt, sentant qu'il serait également entendu de tous, donner libre cours à sa fantaisie poétique qui était légère et charmante. Il rima des chansons qui sont autant de minuscules tableaux délicieusement brossés, où la fraîcheur des teintes ne le cède à nulle autre, et qui donnent très souvent l'impression d'un La Fontaine moins rêveur, plus réaliste, mais aussi délicat. Lisez, par exemple, cette touchante chanson des *Oiseaux* adressée au poète Arnault partant pour l'exil :

L'hiver, redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants :
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui, sur une aile agile,
Peut s'éloigner quelques instants !

Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

La finesse des nuances s'unit ici à la finesse de la pensée reconnaissante envers son protecteur, et qui veut lui épargner les aventures du départ pour l'exil.

Bien d'autres chansons de cette qualité seraient à citer : *l'Anniversaire, le Chasseur et la Laitière, les Vendanges, la Tourterelle et le Papillon*, presque toutes issues, du reste, des *Dernières Chansons*, dont cette exquise *Pâquerette et l'Etoile :*

Dans l'ombre, aimable pâquerette,
Mon rayon le plus doux te luit
Et dessine ta collerette
Sur le noir manteau de la nuit,

qui rappelle quelque quatrain tiré des *Emaux et Camées*.

Le Retour dans la patrie est une véritable élégie, dans le petit cadre de laquelle le poète a su enfermer beaucoup d'air, un horizon même :

Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans enfin je te revois !
De mon village,
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Toutes ces petites œuvres sont bien éloignées, on le voit, des chansons à boire telles qu'elles étaient en honneur au Caveau et telles qu'en créait Désaugiers. On ne peut le dissimuler : il y a dans cette verve charmante et multiforme un principe d'art qui a toujours été ignoré des devanciers de Béranger, et dont on pouvait déjà apercevoir l'existence dans ses toutes premières compositions, telles que *le Roi d'Yvetot*. Il y a, en somme, un poète véritable là où on nous avait habitués à entendre des rimailleurs. Ce poète ne manifeste pas seulement sa présence par une finesse de style ou d'esprit, par une délicatesse de touche, par une grâce innée ; on sent derrière son œuvre un effort conscient et très grand, un travail acharné, — le même travail et le même effort que l'on discerne derrière le ton primesautier d'un La Fontaine.

« Il y a tel de mes couplets, disait Béranger, qui m'a coûté des semaines de réflexions. » Cela est exact ; l'on s'en aperçoit très bien lorsqu'on analyse cinq ou six morceaux pris au hasard dans son recueil. L'inspiration est très inégale, sans doute ; certains jours elle est abondante et nourrie, souvent aussi elle est desséchée ; mais jamais vous ne rencontrez dans ces petits morceaux de longueur, de négligence ou de défaillance. On a l'impression que chacun de ces vers qui, au premier abord, semble si léger et d'une venue si prompte, a été élaboré lentement, péniblement même, aiguisé de loisir et lancé seulement lorsque l'auteur se jugeait incapable d'un effort plus grand.

Cet art de la composition, Béranger l'a poussé très loin. Lamartine prétend qu'il composait une chanson comme un poème épique ou comme un drame en cinq actes. Sans être aussi affirmatif, on peut assurer qu'il la composait avec une adresse, instinctive probablement, qui tenait du prodige. Nous ne pouvons ici donner des exemples qui allongeraient démesurément cet article, mais nous ren-

voyons ceux que cette question de technique peut intéresser la chanson intitulée *Sainte-Hélène :*

> Peut-être il dort, ce boulet invincible
> Qui fracassa vingt trônes à la fois...

dans laquelle on pourra voir avec quelle ingéniosité, avec quelle adresse, avec quelle dextérité surprenante, Béranger mêle en quatre couplets des regrets de république, des glorifications de conquêtes, des rappels de victoires sanglantes et de liberté pacifique, tout à la fois.

Là gisait le talent suprême de l'auteur des *Souvenirs du Peuple*, encore que, comme toutes les qualités littéraires, cette habileté se doublât chez lui parfois d'un défaut : le manque de négligence, le manque de brio, le manque de jeunesse ardente et extravagante. Lorsqu'il chante l'amour, Béranger n'est pas assez amoureux ; lorsqu'il chante le vin, il n'est pas assez ivre ; lorsqu'il chante la légèreté de la vie et l'insouciance des peines, il n'est, au fond, ni assez folâtre ni assez étourdi. On le sent pondéré, sans être guindé toutefois, mais précis, net et sérieux.

Béranger avait-il vraiment le tour d'esprit d'un chansonnier? Voilà ce qu'on est en droit de se demander lorsqu'on lit certaines de ses dernières poésies qui n'ont plus du tout le caractère de chansons, mais sont de véritables *chants*, chants lyriques d'une correction classique, rigoureuse et sobre. La *Sainte Alliance des Peuples* est un modèle du genre :

> J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
> Semant de l'or, des fleurs et des épis ;
> L'air était calme, et du dieu de la guerre
> Elle étouffait les foudres assoupis.
> « Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
> Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
> Peuples, formez une sainte alliance,
> Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit divisez mieux l'espace :
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous, attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main. »

De même lorsqu'on l'étudie comme satirique et que l'on parcourt toute la gamme de ses chants-invectives dont quelques-uns sont rugis d'une façon si poignante, on sent combien son souffle était puissant et quels morceaux d'éloquence dignes des *Châtiments* il eût pu frapper si son inspiration n'avait été enfermée dans le genre trop étroit de la chanson.

Cela commence à *Louis XI*. cri de colère contre le vieux roi Louis XVIII. L'allusion était transparente et personne ne s'y trompa :

Il vient ! Il vient ! Ah ! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais ?

Cela continue par le *Chant du Cosaque*, hymne de vengeance d'une patriotique ironie, réponse fière et farouche à l'envahisseur sans scrupules, au barbare implacable semblable à ceux que Béranger avait contemplés lui-même en 1814 et en 1815 dans Paris livré à l'étranger :

Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Mais c'est surtout dans ses derniers chants, tels que *le*

Vieux Vagabond, qu'il a exprimé avec le plus d'éloquence sa haine contre la société menteuse de laquelle toute une classe n'a rien à attendre, cri de désespoir, de rancœur et de vengeance qui devait malheureusement trouver un écho trop sonore dans le peuple de Paris quelques années plus tard. Des chansons dans la manière du *Vieux Vagabond* ne sont pas chansons, à proprement parler. Ce sont de ces morceaux de poésie satirique et enflammée qui naissent, pour ainsi dire, spontanément à certaines époques de l'histoire, comme un cri poussé en même temps par cent mille poitrines Tout le mérite du poète consiste à formuler en termes définitifs ces paroles de haine et de vengeance qu'il sent s'agiter dans le cœur de tous ses concitoyens, et qu'il résume, sous l'empire de son talent, en une formule brève et éloquente.

C'était l'art suprême de Béranger, et c'est ici que nous touchons le fond même de la question que nous nous étions posée au début. Le poète le plus grand, ou même, simplement, le « grand poète » est-il celui qui, sous l'effort de son génie, parvient à hausser sa personnalité au-dessus de tous les êtres de son époque, donnant à toutes ses facultés, à toutes ses émotions, à toutes ses peines, à tous ses plaisirs, à tous ses rêves, une ampleur démesurée qui le fait considérer par les autres comme une sorte de surhomme écrasant la foule de sa puissante structure, — ou bien le « grand poète » est-il celui qui, avant tout, est le chantre d'une nation, l'expression des citoyens d'une race qui se reconnaissent en lui comme dans le plus fidèle des miroirs ? Au lieu d'être l'homme le plus férocement égoïste, est-il l'homme le plus continûment représentatif, celui qui, vivant surtout par l'instinct et de l'instinct, demeure à tout instant en rapports secrets mais directs avec les âmes de ceux qui l'entourent, écoute sans qu'elles s'en doutent les émotions secrètes qui les animent, et, concentrant en lui-même tous ces secrets mouvements du cœur universel, les

redit à voix haute dans la langue la plus immédiatement compréhensible à tous ?...

Si le « grand poète » est l'artiste de cette dernière espèce, à coup sûr on peut dire que Béranger fut celui-là. Lamartine l'a écrit : « La qualité dominante du talent de Béranger « était dans son cœur. Ce cœur, véritablement collectif, « était le cœur d'un pays plus encore que le cœur d'un « homme ; tout y vibrait d'une émotion plus universelle « que personnelle... Son talent, c'était sa nature ; sa « popularité, c'était son patriotisme ; sa puissance, son « humanité. » Il se reconnut tout de suite dans le peuple comme le peuple se reconnut tout de suite en lui. Il savait si bien exprimer les sentiments qui, confusément, s'élaboraient dans les consciences de tous, il avait vu dans les cœurs avec une clairvoyance si parfaite que chacun *reconnaissait*, pour l'avoir déjà pensée, sa dernière chanson, et avant même de l'avoir apprise. On peut mettre en fait qu'aucun artiste, à aucune époque de l'histoire littéraire, n'a vibré davatange à l'unisson de son public, n'a plus excellemment été le poète représentatif en soi.

Si, maintenant, l'on considère la facture de cette poésie elle-même, on reconnaîtra que l'auteur des *Souvenirs du Peuple* ne fut pas seulement un artiste d'instinct, mais fut, avant tout, comme nous l'avons montré, un grand travailleur et qui apporta à la chanson des éléments qu'elle n'avait jamais connus. Par son souci de la composition, par les rythmes divers qu'il maniait avec une aisance sans égale, par l'esprit de finesse qu'il déployait, on peut dire qu'il renouvela véritablement la chanson. Son vers trotte, allègre, s'adaptant à plaisir aux caprices de la pensée, passant du couplet léger à l'élégie triste et tendre et de l'idylle pure à l'ode sévère. Et toujours la forme conserve cette correction classique et cette sobriété vigoureuse qui l'apparentent aux chefs-d'œuvre du grand siècle. « Il y a du Shakespeare dans ce chansonnier ! » s'écriait le chantre

d'Elvire. Nous avons vu aussi qu'il y avait un ironiste amer et un satiriste du premier ordre, à qui il a manqué très peu de chose pour se développer dans toute son ampleur.

Ainsi, quand on l'analyse, on découvre que Béranger est multiple, embrassant successivement tous les genres et réussissant, en somme, dans presque tous, autant qu'il était possible de réussir avec un instrument aussi peu souple que la chanson. Cette multiplicité des formes de sa pensée, qui correspond à la multiplicité des sentiments qui l'assaillent, l'apparente encore avec l'âme populaire si diverse, si bigarrée, tour à tour si enthousiaste et si placide, si gaie et si méchante, si bonne et si terrible. C'est décidément dans ces relations secrètes qui unirent, toute sa vie, le chansonnier à ses concitoyens, qu'il faut chercher l'originalité de sa pensée et sa véritable importance littéraire. Béranger homme représentatif d'une nation, Béranger homme-drapeau, c'est, nous l'avons dit, un des exemples de cette conception du « grand poète » que l'on peut se faire, et c'est dans ce sens que l'on peut vraiment dire qu'il fut grand. Lorsqu'un homme a incarné, durant cinquante ans, l'esprit national, lorsqu'il a exprimé dans ses chants tous les sentiments qui ont fait tressaillir un peuple entier, le culte du passé, l'amour de la patrie, la fierté de la liberté conquise, on peut dire que, quelles que, soient par ailleurs ses qualités littéraires (et nous avons vu que celles de Béranger ne sont pas négligeables), il a joué un grand rôle, et on a conservé le droit d'affirmer qu'il fut et demeure un grand poète !

ALPHONSE SÉCHÉ et JULES BERTAUT.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie

SIXIÈME ANNÉE N° 9 25 Septembre 1907

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

L'Art pour l'Art [1]

M. Albert Cassagne a écrit un très beau livre, un livre qui, malgré ses défauts, reste *très beau*, sur la fameuse question de « l'Art pour l'Art »...

Je me trompe un peu. Ce n'est pas précisément sur la question de l'art pour l'art que M. Cassagne a écrit son livre, c'est *sur les artistes qui, de 1840 à 1870 environ, ont été plus ou moins pénétrés de la doctrine de l'art pour l'art.* Vous voyez tout de suite la différence. La thèse est plus historique que philosophique. Elle vise un groupe plutôt, bien plutôt, qu'elle ne vise une idée, et ce groupe, elle le ramène, elle le ramasse, tant mal que bien, *autour* de l'idée de l'art pour l'art comme autour de son centre ; mais c'est de ce groupe qu'elle s'occupe et de ses sentiments divers et de ses tendances et de ses habitudes, sentiments, ten-

(1) *La théorie de l'art pour l'art en France*, par M. Cassagne, chez Hachette.

dances et habitudes qui n'ont souvent qu'un lointain rapport avec la théorie de l'art pour l'art.

Et c'est ainsi qu'après avoir lu ce titre : *Théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes*, on est un peu étonné de lire deux cents pages sur l'antibourgeoisisme des romantiques, et des romantiques de 1825 autant que de 1850, si bien que quand arrive le chapitre : *L'art pour l'art et la morale*, on se dit : « Enfin nous allons entrer dans la question. »

Et c'est ainsi encore que lorsqu'on arrive aux chapitres sur l'*exotisme* des néoromantiques, et sur les rapports des néoromantiques avec les sculpteurs et les peintres et encore sur la façon dont les néoromantiques travaillaient, on se dit : « Mais que nous voilà loin de la doctrine de l'art pour l'art ! » Et je sais bien que l'on peut — c'est toujours facile — rattacher et l'exotisme et le *plasticisme* et même les manières, diverses, du reste, dont les néoromantiques travaillaient, à leurs idées de l'art pour l'art, et je sais bien que M. Cassagne n'oublie jamais de tendre ces fils et de les montrer avec beaucoup de soin ; mais ce sont fils un peu ténus et un peu fragiles, qui se cassent de temps en temps ou qui échappent un peu aux regards.

M. Cassagne a étudié une époque et non une question. Il y avait, étant données les préoccupations d'esprit où se trouvait M. Cassagne quand il a écrit son livre, trois partis à prendre :

1° Ou s'attacher à *la question* prise en toute son ampleur ; étudier la question de *l'art pour l'art* chez les anciens, chez les modernes et chez les contemporains ; voir dans Platon et autres — sans oublier Cicéron — ce que les anciens ont pensé des rapports entre l'art et la morale ; ce que les hommes du XVIIe siècle et du XVIIIe en ont pensé, et bien remarquer que précisément pour eux la question n'existe pas et qu'ils subordonnent toujours l'art à la morale ou à un but pratique ; et c'est justement ceci que la question pour eux

n'existe pas, qui montre à quel point ils sont d'un certain avis dans cette question, et rien n'est plus intéressant; arriver enfin aux contemporains et à ceux particulièrement qui ont énergiquement séparé l'art de la morale et de tout but pratique.

2° Ou étudier *la question*, la question encore, mais uniquement la question, chez les néoromantiques et les premiers réalistes, l'étudier profondément, et se borner ensuite à indiquer que *peut-être* cette idée de l'art pour l'art, très forte chez eux, a eu quelque influence sur leur exotisme, leur *plasticisme* et même leur manière de travailler. — Dans ce cas le titre adopté par M. Cassagne eût été très juste.

3° Ou étudier purement et simplement les artistes littéraires de 1840 à 1870 à tous les points de vue, et c'est ce que M. Cassagne a fait; mais dès lors son titre est faux et il déroute dès le premier pas, et ce n'est plus une question que traite M. Cassagne, mais une époque qu'il décrit.

Il y a donc eu de l'incertitude dans la façon dont M. Cassagne s'est posé à lui-même la tâche à faire.

Mais prenons le livre tel qu'il est et, puisque d'une part il traite de toutes sortes de choses, et d'autre part il traite *même* de la question, parlons d'abord de toutes sortes de choses et arrivons ensuite à la question même.

I

Il y a des lacunes qui étonnent dans le livre de M. Cassagne. Il n'a presque rien dit de Balzac. Balzac étant justement un des derniers romantiques et un des premiers réalistes, il me semble qu'il rentrait, sinon dans la *question*, du moins dans le *sujet*, tout autant que Banville ou Barbey d'Aurevilly. M. Cassagne se borne à faire remarquer quelque part combien il y a de dissertations dans les romans

de Balzac. Soit ; et cela n'est aucunement déplacé ; mais il me semble qu'il était curieux de montrer comment Balzac, de même qu'il est moitié romantique et moitié réaliste, de même est tantôt utilitaire tantôt artiste ; tantôt veut agir, et fortement, sur la marche de son siècle, tantôt redevient le pur et simple peintre qui décrit des personnages parce qu il aime les peintures vraies ou parce qu'il trouve dans ces personnages une certaine beauté, soit beauté proprement dite, soit beauté de laideur ; et cette complexité eût été intéressante soit à démêler, soit simplement à décrire.

En revanche, il y a dans ce volume quelques noms qu'il n'y aurait eu aucun inconvénient à en tenir éloignés ou à peu près. M. Cassagne abuse de Louis Bouilhet. Mon Dieu ! nous ennuie-t-il avec ses retours perpétuels de Louis Bouilhet et ses interventions itératives dans la conversation, étant donné surtout que Flaubert occupe une place légitime, certes, mais énorme, dans le volume, et que Louis Bouilhet n'est guère que le clair de lune de Flaubert. Il n'éclaire donc point du tout les choses.

De Renan, aussi, M. Cassagne aurait peut-être bien fait de ne point parler. D'abord, soit dit en passant, Renan lui fait dire des sottises : « Les démocraties réservent aux artistes les plus hautes satisfactions et une influence à exercer. Renan s'en est aperçu, sur le tard, par la réflexion et aussi par le fait, quand il s'est vu comblé d'hommages et entouré d'égards par les dirigeants de la troisième République. » —Oh ! oh ! Premièrement Renan ne s'est aperçu de rien du tout, n'a ressenti aucunement de hautes satisfactions lui venant de la démocratie, ne s'est pas vu influent le moins du monde sur elle ; et en conséquence l'a toujours détestée, sans se priver de le lui dire. Secondement, si quelques égards et quelques hommages lui sont venus des dirigeants de la troisième République, ce n'est nullement au grand artiste qu'ils s'adressaient. Anecdote : Renan avait prononcé ce

jour-là un discours très agressif contre le gouvernement. Un académicien très spirituel me rencontra le soir : « Oui ! oui ! un peu vif. Que voulez-vous ? Lui seul peut se permettre cela. A nous autres on ferait sentir le ressentiment et la colère. Mais lui, il a déboulonné le bon Dieu. La reconnaissance l'emportera toujours sur le mécontentement. » — Voilà la vérité des choses, Monsieur Cassagne, voilà la vérité des choses !

Ensuite, car ceci n'est qu'une vétille, ensuite qu'est-ce que Renan a bien à faire dans ce volume ? Il n'était ni romantique ni réaliste, ni dernier réaliste ni premier romantique, ni dernier romantique ni premier réaliste, ni « art pour l'art ». Il n'était rien de ce dont s'occupe le présent livre. Il était artiste littéraire très personnel ; il ne s'occupait pas de question d'art, et pour lui la question de « l'art pour l'art » n'existait pas, parce qu'en tant que penseur il n'écrivait que pour démontrer quelque chose, et tantôt ceci tantôt cela ; mais toujours quelque chose. De là son mépris peu dissimulé pour les artistes, qui, évidemment, sont pour lui des amuseurs qui ne l'amusent pas ; pour les poètes et orateurs du XVIIe siècle qui pour lui ne pensent pas assez ; pour les romanciers, qu'il déclare, en style poli, qu'il lira quand il sera gâteux ; pour un Edmond de Goncourt (« il ne m'a pas compris, étant radicalement incapable de comprendre une idée »), etc., etc. Renan n'a rien à voir dans la question de l'art pour l'art, non plus qu'un Spinoza ou un Leibniz. Ni pour ni contre. Il est trop dans un autre plan géométrique.

Les deux cents pages de M. Cassagne sur l'antibourgeoisisme des romantiques sont très intéressantes, pleines de faits, de documents, de citations curieuses. Je n'ai pas besoin de dire qu'à prendre les choses rigoureusement, scientifiquement, elles n'ont aucun rapport à la *question*. Si l'antibourgeoisisme avait été chez les romantiques une *conséquence* de leur théorie de l'art pour l'art, nous serions

dans la question Mais l'antibourgeoisisme est antérieur, chez les romantiques, à la théorie de l'art pour l'art et il s'étale dans *Chatterton* bien avant de se donner carrière dans Flaubert, et il ruisselle dans Théophile Gautier bien avant de jaillir dans Baudelaire. Inutile de dire qu'il remonte bien plus haut que les premiers romantiques eux-mêmes. On le trouve suffisamment dans La Bruyère, dans Boileau et dans Molière lui-même. Dans ce temps-là, comme il était assez naturel, les hommes de lettres se mettaient avec les grands contre les bourgeois ; mais ils avaient pour le bourgeois le même mépris qu'avaient les grands seigneurs. Pour La Bruyère et Boileau, cela n'a pas besoin d'être démontré. Pour Molière, il faut distinguer. Pour ce qui est des idées, il est bourgeois, bourgeois fieffé. Il a toutes les idées bourgeoises de son temps, et il n'a que celles-là, et il semble absolument incapable d'en avoir d'autres. Mais, partie parce que c'est son métier de poète comique, partie *par amour même pour les bourgeois* et dans le dessein très formel de les corriger de leurs vices et travers, il les drape avec une vigueur qui ne devait pas être désagréable aux gens de la cour. Molière est le fléau de la bourgeoisie. La métaphore est exacte : le fléau sépare la paille du bon grain.

Molière me rappelle toujours un bon jeune bourgeois qui n'était pas très fort, mais qui m'a semblé très caractéristique de sa classe. Il venait de voir jouer *le Gendre de M. Poirier*, et il me disait : « C'est très joli, cette comédie. Ah ! ah ! il est bien habillé le marquis ! Mais... (un scrupule lui venait) mais... de temps en temps, vraiment, l'auteur semble se moquer de M. Poirier. » Ce bon jeune homme avait vu, dès la première scène, la comédie très nettement : noble et bourgeois ; le noble aura tous les ridicules, le bourgeois tout le bon sens et la haute raison ; on ne peut pas faire autrement une comédie sur le XIXe siècle. Et puis, à la réflexion, il s'était dit : « Mais cet auteur

ne sait pas son métier. Il se moque même du bourgeois. C'est étrange. » De même un bourgeois au sortir du *Bourgeois gentilhomme* devait se dire : « Ah ! ah ! il est bien berné, Dorante ; et Mme Jourdain lui montre joliment son béjaune. Cependant, j'ai cru remarquer que l'auteur se moque par-ci par-là de M. Jourdain. »

Il n'en est pas moins que l'antibourgeoisisme a forte part dans Molière.

Si, donc, l'antibourgeoisisme a de longtemps devancé la théorie de l'art pour l'art, il ne peut pas être rattaché à la théorie de l'art pour l'art comme à sa cause. Inversement s'y rattache-t-il comme *étant sa cause* ou une de ses causes? Mon Dieu, non, pas beaucoup. Les romantiques, les premiers, *qui n'étaient pas du tout les partisans de l'art pour l'art*, étaient antibourgeois. Les néoromantiques ont été *et* antibourgeois *et* partisans de l'art pour l'art. Ceci à cause de cela ? Non Ils étaient antibourgeois parce qu'ils détestaient, selon le mot de Flaubert, « toute façon basse de penser et de sentir ». Ils étaient « art pour l'art » par réaction contre leurs devanciers qui avaient souvent *consacré l'art à quelque chose*, ce qui, dans la pensée des néoromantiques, les avait empêchés d'avoir autant de génie qu'ils en pouvaient avoir. Quand il ne regarde pas seulement au vrai ou au beau, l'artiste se *distrait*, se déroute, s'égare et s'abaisse. Toute l'idée, sur ce point, des néoromantiques, est dans cette formule.

— N'y a-t-il point en outre ceci, me dira M. Cassagne, que, *comme le bourgeois ne peut pas admettre un art qui ne vise pas à un effet utile*, c'était contre le bourgeois, et pour s'en séparer nettement, et pour avoir une raison de plus de le mépriser, que les néoromantiques inventèrent la théorie de l'art pour l'art, auquel cas je serais pleinement justifié d'avoir rattaché la théorie de l'art pour l'art à l'antibourgeoisisme ? » — Allons ! Je veux bien et il y a quelque chose comme cela ; mais c'est bien un de ces fils ténus et

fragiles dont je parlais en commençant. Il y a de la taquinerie dans la théorie de l'art pour l'art ; mais il y a bien plus qu'une taquinerie : il y a une très haute et très noble doctrine, et c'est précisément ce que tout le livre de M. Cassagne prouve fortement et met en vive lumière.

Sur l'exotisme des néoromantiques, M. Cassagne dit des choses excellentes et *neuves*. Il montre assez bien que les romantiques en général et les néo romantiques en particulier se réfugiaient dans le lieu éloigné ou dans le temps éloigné pour échapper à un lieu ambiant qui les dégoûtait et à un temps actuel qui leur donnait la nausée ; pour échapper en particulier — à cela il tient et vous comprenez bien pourquoi — à la quasi-nécessité, en s'occupant de choses actuelles, de servir une cause ou de paraître la servir. Quand on s'occupe du Parthénon, de Ganga ou de Carthage, on est sûr au moins de bien faire de l art pour l'art, de l'art pour le beau, et non pas de l'art pour un résultat pratique. C'est vrai.

Ce n'est pas si vrai que cela pourtant, puisque voilà Leconte de Lisle qui, écrivant sur Hypatie, ne fait pas autre chose qu'une déclamation enragée. admirable d'ailleurs. contre l'infâme christianisme. Mais enfin il est suffisamment exact que l'exotisme est une manière de rejoindre les *Templa serena* et d'échapper au soupçon même de glisser à l'art utilitaire. Comme Herbert Spencer l'a si bien dit, l'utile même perd son caractère premier en traversant les siècles, « l'utile devient le beau lorsqu'il a cessé d'être utile ». On comprend donc très bien pourquoi les purs artistes se jettent très souvent, soit du côté du lieu éloigné, soit du côté du passé, et y vivent avec volupté. C'est une application particulière du « *Odi profanum vulgus et arceo* ».

Sur la manière de travailler des néoromantiques, M. Cassagne a dit des choses singulièrement hasardées, et ce chapitre n'est point, à mon avis, le meilleur de son livre.

Il a prétendu prouver deux idées essentielles : la première que, pour les néoromantiques. la forme et l'idée sont indissociables et même identiques et qu'ils ont parfaitement raison de penser ainsi et que c'est bien conformément à cette formule qu'ils travaillaient ; — la seconde que, si l'on veut à toute force distinguer deux éléments, ce n'est pas la forme qui naît de l'idée, mais bien plutôt l'idée qui naît de la forme.

Ce bouleversement des idées reçues ne me troublerait pas autrement, si j'y voyais seulement une part de vérité, un commencement de vérité, un atome de vérité. Après y avoir réfléchi très sérieusement, je n'y vois pas seulement des « paradoxes un peu forts », comme M. Cassagne reconnaît qu'au premier abord on peut le croire, mais — et voilà un mot qui m'échappe rarement — des absurdités fondamentales.

Il est bien certain que les romantiques ont soutenu ces deux idées ; seulement M. Cassagne, en se donnant un mal énorme pour arriver à les approuver, a tort de les approuver en effet. Il est bien certain que Victor Hugo a dit : « C'est une erreur de croire qu'une même idée peut avoir plusieurs formes Une idée n'a jamais qu'une forme qui lui est propre, qui est sa forme excellente et *qui jaillit toujours en bloc avec elle du cerveau de l'homme de génie.* » Il est bien certain que Leconte de Lisle a dit : « Penser, c'est prononcer une phrase intérieure, et écrire, c'est tout simplement reproduire cette phrase intérieure. » Il est bien certain que Baudelaire a dit : « L'idée et la forme sont deux êtres en un. » Il est bien certain que Flaubert a dit : « La forme ne peut se produire sans idée, et [ni] l'idée sans forme. » Il est bien certain qu'ils ont répété à qui mieux mieux, sous des formes différentes, l'axiome de Boileau :

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Seulement d'où vient que leur manière de travailler, manière parfaitement connue par les *brouillons* manuscrits qu'ils ont laissés, dément parfaitement leurs affirmations à cet égard ? M. Cassagne, traduisant leurs assertions (et du reste, ce me semble, les aggravant un peu), affirme ceci : « ... l'écrivain n'a pas à combiner d'abord un thème logique, un canevas grossier, pour le traduire ensuite en style. *Il n'y a pas deux moments :* la conception à l'état brut, la rédaction en langue vulgaire, dans la forme banale et impersonnelle qui est à tout le monde ; — puis l'écriture d'art, travail de ciselure et d'ornementation après coup. » — Comment se fait-il alors que Victor Hugo, ce qui éclate à la lecture de ses manuscrits, ait vingt fois sur le métier remis son ouvrage ? M. Cassagne, saisi d'un scrupule, s'écrie : « Il ne faudrait pas tirer un argument contraire du procédé employé par Hugo pour composer *Aymerillot* par exemple. [Il a composé *Aymerillot* sur cent lignes de prose de Jubinal trouvées dans une revue.] Le cas paraît, somme toute, exceptionnel et la qualité du résultat en fait un tour de force dont Hugo seul était capable. » La qualité du résultat prouve que Victor Hugo, sur un « canevas grossier » qu'il avait sous la main, a fait un chef-d'œuvre et que, donc, *il y a deux moments,* l'un pour la pensée et l'autre pour la forme. Et que dirons-nous des pièces comme *Booz endormi,* où les remaniements sont multiples et où *les plus belles choses ont été introduites* après coup ? Il semble bien qu'en effet il n'y ait pas deux moments ; mais qu'il y en ait dix.

Et que dirons-nous de Flaubert dont *nous avons les canevas* et dont les canevas sont informes et qui n'a jamais travaillé autrement que sur un premier canevas contenant sa pensée, puis sur un second déjà prenant un peu figure, puis sur un troisième et ainsi de suite jusqu'à ce que la forme fût venue ? Nous voilà loin de « la forme jaillissant toujours en bloc avec l'idée » et de « il n'y a pas deux moments ».

Et, pour quitter un instant les romantiques, comment travaillait Racine ? Sur un canevas en prose. Nous le savons. Et ensuite que faisait-il ? Probablement il y mettait « l'écriture d'art, le travail de ciselure et d'ornementation après coup ».

Et comment travaillait André Chénier ? Nous le savons. Il écrivait d'abord en prose, et en prose si peu soucieuse de la forme qu'elle est incorrecte, que les phrases mêmes ne sont pas faites. Et il sculptait cela ensuite.

Dira-t-on que Racine et André Chénier ne sont pas des artistes ?

Le travail de l'écrivain est tout comme celui du sculpteur. Il est par tâtonnements ; et il y a d'abord l'ébauche et ensuite un long travail de perfectionnement minutieux. L'idée, sauf exception (et cela se voit très bien dans André Chénier, où la prose informe du canevas contient déjà quelques vers, lesquels, eux, ont *jailli*), l'idée, sauf exception rare, *ne peut se présenter que confuse*, ne peut se présenter que sans sa forme ; et puis, peu à peu, en se concentrant, en prenant conscience d'elle-même, en se cuisant pour ainsi dire, elle trouve sa forme, elle trouve son mot et s'écrie, pour ainsi dire : « Ah ! enfin ! le voilà ! » C'est toujours, sur ce point, Fontanes qui a raison :

> Le mot doit mûrir sur l'idée
> Et puis tomber comme un fruit mûr.

Je dirai même qu'en général, et surtout quand il est question d'écriture artiste, — car il doit arriver que *le mot éloquent* jaillisse, fond et forme ensemble, et je ne crois pas que le « *qu'il mourût* » ait été trouvé au bout de huit jours, — je dirai donc que le plus souvent, et surtout quand il est question d'écriture artiste, si la forme et la pensée arrivent en même temps, c'est que la pensée était banale.

Étant banale elle a trouvé tout de suite la forme banale et par conséquent toute prête qui lui convenait naturellement. Quand je dis : « Il y a des moments critiques dans la vie des peuples comme dans celle des individus », on me croira si l'on veut, et l'on m'incriminera de suffisance ; mais j'affirme que, pensée et forme, tout a été trouvé d'un seul coup, a jailli d'un bloc et que la pensée a trouvé sa forme sans hésitation, dans un éclair. Mais quand M. Sully-Prudhomme trouve :

Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle ;
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit;

je crois que chacun des mots justes a mis du temps à mûrir sur l'idée. La théorie de la *consubstantialité* de l'idée et de la forme est vraie en ce sens que ce n'est que quand l'idée a trouvé son mot qu'elle s'est trouvée vraiment elle-même ; mais en ce sens que l'idée amène son mot avec elle dès qu'elle naît, la théorie n'a pas le sens commun. Banville a affirmé, sans y songer, que Racine. André Chénier et Victor Hugo lui-même n'étaient pas des poètes quand il a dit : « L'homme qui n'est pas poète pense en prose et ne peut que traduire en vers ce qu'il a pensé en prose. Aussi ses vers n'ont-ils jamais plus de valeur que n'en a une version anglaise écrite par un Français. »

L'autre idée, celle que *l'idée naît* de la forme, est encore plus fausse. Cette fois, nous avons affaire à une véritable calembredaine. M. Cassagne, tout en marchant ici comme chat sur braise et en prenant toutes sortes de précautions, l'accepte trop, veut trop l'accepter partiellement et lui trouver « une grande part de vérité ». C'est une idée qui n'a jamais été qu'une des mille boutades de Flaubert, répétée, peut-être en mystification olympienne, par

Gautier, qui aimait fort ce genre de divertissement, et acceptée bouche bée par Edmond de Goncourt, qui gobait toutes les mouches.

Goncourt dit : « Gautier répète et rabâche amoureusement cette phrase : « De la forme naît l'idée », une phrase que lui a dite ce matin Flaubert et qu'il regarde [qui ? Flaubert? Gautier?] comme la formule suprême de l'école. » Voilà tout ce que nous savons sur la fortune de cette théorie parmi les néo romantiques. Elle ne semble pas avoir tenu grande place dans l'histoire littéraire.

Elle n'a du reste aucune valeur. D'abord elle est en contradiction avec l'idée précédente, assez chère, celle-là, à toute l'école, que la pensée et la forme naissent *ensemble.* Ce n'est plus cela. Maintenant il y a bien « deux moments ». Seulement c'est la forme qui a le premier et la pensée qui a le second. Il faudrait prendre parti ou concilier.

Ensuite voyez-vous une forme, quelle qu'elle puisse être, où il n'y a pas encore de pensée ? Cela n'a que cet inconvénient que ce ne peut même pas se concevoir. Banville a dit quelque chose d'analogue, mais seulement d'analogue, quand il a dit que de la rime sortait le vers. Ce n'est pas tout à fait faux puisque l'exercice des bouts-rimés existe et que dans cet exercice c'est la rime qui suggère l'idée au versificateur. Seulement cela tendrait à conclure que les plus beaux vers du monde sont des bouts-rimés et que le bout-rimé est la formule suprême de l'art.

Il est bien vrai, je le reconnais d'autant mieux que je me suis efforcé parfois de le prouver, que la rime donne des idées et quelquefois de belles idées. J'ai cru m'apercevoir et j'ai essayé de démontrer que les plus beaux vers de *Booz endormi* :

Le vieillard qui revient à la source première
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants,

avaient été suggérés par les rimes des deux vers suivants, certainement pensés *avant* ceux que je viens de transcrire. Seulement il ne faudrait pas se laisser aller trop souvent à cette pente. Elle est terriblement dangereuse.

L'énormité de Banville a été de transformer cela en une doctrine et en une règle.

En général, du reste, il faut se défier du *Traité de versification* de Banville. Il contient une part énorme d'impertinence, de paradoxe et de « contre le bourgeois ». Il consiste, je dirai le plus souvent, à prendre le contre-pied des règles classiques pour s'amuser et se divertir. Parce que les maîtres classiques en versification ont dit que « ce qui distingue presque uniquement la langue poétique de la prose, c'est l'inversion, » Banville dira : « De l'inversion. Article unique : il n'en faut jamais faire. » Or il en a fait lui-même, ce qui prouverait peu ; et Hugo en a fait d'admirables, ce qui prouve beaucoup.

Parce que les maîtres classiques en versification ont dit que la cheville était une chose affreuse, et parce que Musset a dit :

> Le dernier des humains est celui qui cheville,

Banville établira doctement que, comme on ne peut pas assembler des planches sans chevilles on ne peut pas faire de vers sans chevilles, ce qui est probant; et que la cheville est un des éléments nécessaires et précieux de la versification française.

Et enfin parce que Boileau a dit :

> La rime est une esclave et ne doit qu'obéir,

Banville dira qu'elle doit commander et que tout vient d'elle. Il faut faire attention à ce caractère un peu mystificateur du *Traité de versification* de Théodore.

Quoi qu'il en soit, Banville lui-même n'a pas dit que l'idée naisse de la forme. Mettons qu'il a oublié de le dire.

Sur ce point M. Cassagne a fait une très jolie trouvaille, qu'il n'a pas voulu perdre et dont, après tout, je le remercie de nous avoir fait part ; mais qu'il me semble avoir un peu trop prise au sérieux. Je parle de la petite dissertation où Edgar Poë explique l'invention et la composition de son poème *le Corbeau*. Edgar Poë nous expose gravement : 1° qu'il a songé à faire une pièce courte et triste avec un refrain ; 2° avec un refrain non pas absolument uniforme, mais relativement variable ; 3° qu'à ce moment de ses projets le mot *never more* lui est passé par la tête ; 4° qu'il a pensé que ce mot continuellement répété ne pouvait pas être prononcé par une créature raisonnable et qu'il fallait le faire prononcer par un animal ; 5° qu'il a pensé qu'il ne pouvait être prononcé que par un perroquet ou par un corbeau ; 6° qu'il s'est dit qu'il ne pouvait l'être, la pièce devant avoir le caractère triste, par un perroquet, animal comique ; 7° qu'il s'est donc arrêté à l'idée de corbeau ; 8° etc., etc.

C'est très amusant ; mais mon opinion là-dessus c'est qu'Edgar Poë s'est moqué de nous.

M. Cassagne tient pourtant à la « part de vérité » que contient cette théorie de la pensée naissant de la forme, et en homme très intelligent — oh ! pour cela ! — il va très bien, tout droit, chercher à l'appui le mot de Pascal qui a frappé si vivement tous ceux qui se sont occupés de cette question : « Un même sens change selon les paroles qui l'expriment. Les sens reçoivent des paroles leur dignité au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples. » Cette pensée a paru tout simplement fausse à Havet, qui a mis en note : « Pascal n'a pas achevé ; il n'aurait pu trouver des exemples à l'appui d'une remarque qui n'est pas vraie. » M. Brunschwigg trouve la remarque vraie et trouve des exemples. Il rapproche cette pensée de

Pascal de cette autre pensée de Pascal : « Les mots diversement rangés font un divers sens et les sens diversement rangés font différents effets. » Et il propose comme exemples *roi* et *tyran* que Pascal oppose en un autre endroit, et *magistrat* et *robin*, etc.

C'est à mon avis M. Brunschwigg qui a raison. Pascal veut dire : une idée change selon la forme qui l'exprime. Elle change, non pas en soi ; mais elle change de degré ; elle monte ou descend dans la hiérarchie des valeurs. Elle reçoit de la forme plus ou moins de *dignité*. Si je dis : je suis *épris ;* je suis *amoureux ;* je me suis *amouraché ;* j'exprime la même idée, le *sens* est le même ; mais ce sens reçoit une certaine dignité du mot *épris*, un certain caractère méprisable du mot *amouraché*, et ni l'un ni l'autre du mot *amoureux*. De l'un à l'autre mot le sens a donc changé, non en soi, non en sa généralité ; mais il a changé de degré, de « dignité ».

Rien n'est plus juste. Mais est-ce que cela prouve que du mot naît l'idée ? Est-ce que, même, cela a trait à cette question ? Absolument non, à mon avis. Dans ce à quoi pense Pascal le sens est toujours *avant ;* il est toujours antérieur. Il y a l'idée de roi. Selon que vous voulez l'exprimer simplement, ou l'exalter ou la déprécier, vous dites *roi*, ou *monarque*, ou *tyran*, ou *roitelet*, et l'idée prend ou perd de la dignité à l'emploi de ces mots. Il y a l'idée de juge. Selon que vous voulez la simplement exprimer, ou l'exalter ou la déprécier, vous dites *juge, magistrat* ou *robin*. Mais jamais dans ces cas (et multipliez-les autant que vous voudrez), ce n'est le mot *monarque* qui a fait naître l'idée du roi, ni le mot robin qui a fait naître l'idée de juge. Non, la pensée de Pascal n'a rien à faire dans la question. Elle est *à côté*. C'est ce que j'appelle une vignette ou un cul-de-lampe. Il ne faudrait pas de vignette dans un ouvrage aussi grave que celui de M. Cassagne. Ne continuons pas de tourner et retourner cette idée de la pensée

naissant de la forme ; elle n'a pas le sens commun et, à elle non plus, M. Cassagne n'aurait pas dû s'arrêter.

II

J'arrive à la question véritable. L'art doit-il être *pour* quelque chose d'extérieur à lui ou pour lui-même ? Les néoromantiques ont pensé qu'il devait être pour lui-même et ils ont trouvé cette formule : *l'art pour l'art*. L'idée est juste en son fond, en ce qu'elle *voulait dire ;* et la formule est détestable, par la bonne raison que rien n'est *pour soi-même*, excepté le sommeil et la mort, et encore je n'en suis pas sûr du tout. Au moins, tout genre d'activité a un but qui n'est pas lui-même, les plus frivoles comme les plus graves. Direz-vous que le jeu est pour le jeu ? Pas du tout. Il est pour le plaisir, ou pour le délassement, ce qui est encore dire plaisir. L'idiot même qui tourne ses pouces ne tourne pas ses pouces pour tourner ses pouces ; il les tourne pour se divertir. C'est un minimum de divertissement, mais c'est encore une activité en vue d'un plaisir, c'est un jeu.

L'art pour l'art est donc une formule vide de sens.

A supposer même que les néoromantiques eussent voulu dire que l'art est un jeu, comme Schiller l'a dit le premier, ils auraient dû établir cette formule : *l'art pour le plaisir*. « L'art pour l'art » ne signifie exactement rien.

Mais il ne faut pas regarder à ce que cette formule signifie, il faut regarder à ce qu'elle *voulait* signifier. Elle avait, dans la pensée de ceux qui l'ont inventée, un sens négatif. Elle voulait dire : point d'art pour l'utile, point d'art pour le bien, point d'art au service de la morale. C'est se tromper que de mettre l'art au service d'une idée morale, ou d'une idée sociale, ou d'une idée politique. L'art pour lui-même ; l'art pour l'art.

Soit, et M. Cassagne a fait remarquer judicieusement que ce n'était pas nouveau, que c'était du Cousin : « Le *seul* objet de l'art est le beau. L'art *s'abandonne lui-même* dès qu'il s'en écarte. » Sur quoi Janet dit excellemment : « On doit à Victor Cousin la théorie de l'indépendance de l'art. »

Les néoromantiques tenaient à cela extrêmement, d'abord par jaloux esprit d'indépendance ; ensuite par cette vue très juste, qui chez eux du reste a un peu trop le caractère d'une obsession, que l'artiste perd la moitié de sa valeur dès qu'il a une autre préoccupation que de bien faire son métier ; enfin par réaction (il y a toujours de cela dans toutes les écoles, et c'est la première chose à quoi le critique doit songer), par réaction contre l'école précédente qui avait mis précisément l'art au service de la morale.

De quelle morale ? direz-vous. Oh ! d'une singulière morale, sans doute, mais enfin d'une morale. Le romantisme avait prétendu réhabiliter la passion, diviniser la passion. C'était une morale immorale ; mais c'était une morale, c'était un système, et qui avait parfaitement la prétention de mener l'humanité dans une voie nouvelle et meilleure que l'ancienne, ou plus belle... Bref, comme l'immoralisme de Nietzsche est encore une morale, l'immoralité romantique était une manière de morale encore.

D'autre part, une autre morale, qui n'était point celle de la passion, qui était celle — très difficile à définir — d'une sorte de bonté béate, extatique et un peu bizarre et paradoxale, avait été prêchée par Hugo et l'était encore par lui au moment où les néoromantiques se constituaient en école. Hugo aimait à montrer un sultan féroce sauvé parce qu'il a écarté les mouches d'un pourceau agonisant, et cela faisait bondir de fureur aussi bien Proudhon que Flaubert.

— En un mot, pour toutes sortes de raisons, qui, à mon

avis, sont toutes fortes, les néoromantiques voulaient rendre l'art indépendant de toute morale, ne plus mettre l'art au service d'une morale quelle qu'elle fût, et ni ils n'étaient « immoralistes » à la façon de certains romantiques de 1830, ni ils n'étaient « moraux » à la façon d'un Hugo ou d'un Lamartine ; ils étaient « amoraux » ; ils tenaient la *préoccupation morale* éloignée d'eux. Soit.

— Mais alors pourquoi n'avoir pas pris comme formule « l'art pour le beau » ? C'était leur vraie définition ! — Faites attention. Ils étaient, comme le titre de M. Cassagne l'indique fort bien, ils étaient néoromantiques et premiers réalistes, et c'est-à-dire que les uns étaient encore romantiques et les autres déjà réalistes, et que même quelques-uns, comme Flaubert, étaient à la fois réalistes et romantiques. Donc la formule « l'art pour le beau » ne les *contenait pas*. Il y en avait pour qui la formule aurait dû être « l'art pour le vrai ». Il y en avait pour qui la formule aurait dû être « l'art tantôt pour le vrai, tantôt pour le beau ». Ils ont senti cela et ils se sont rabattus sur cette formule : « L'art pour l'art », qui est bien malheureuse et qui, à la prendre littéralement, voudrait dire : « L'artiste est un automate. Il fait quelque chose pour ne réaliser rien. Il tourne des sonnets comme Binet tourne des ronds de serviette. »

La vérité est que l'art a toujours un but et que, selon le but poursuivi, fût-ce inconsciemment, il y a trois arts : l'art pour le beau, l'art pour le vrai, l'art pour le bien.

Et aucun de ces trois arts ne doit mépriser l'autre, et ils sont tous les trois très légitimes, et ils ont tous les trois chacun leur genre de mérite, de dignité et même de beauté. Il y a (commençons par le plus contesté), il y a un *art pour le bien*. Mais parfaitement ! L'erreur des néoromantiques a été de le contester. Il y a un art pour le bien. Est-ce que Bossuet n'est pas un artiste ? Est-ce que Marc-Aurèle n'est pas un artiste ? Est-ce que Lamartine à la

tribune n'est pas un artiste? Est-ce que Proudhon n'est pas un artiste? Il y a un art qui poursuit un but d'utilité; soit d'utilité morale, soit d'utilité religieuse, soit d'utilité sociale; et c'est un art, et c'est un grand art. Orateurs de la chaire, orateurs de la tribune, moralistes, publicistes, pratiquent un art qui a ses lois, qui a ses traditions, qui a ses caractères spécifiques et qui a, certes, ses difficultés, et la formule de cet art, c'est « l'art pour le bien ».

Cet art-là, il a naturellement des rapports avec la morale, et de toutes les lois qui le régissent, la morale est la première. Permettez-moi de ne pas refaire à ce propos le *Gorgias*. Tel qu'il est, malgré ses imperfections, il me paraît suffisant. J'ajoute qu'il est nécessaire.

Il y a un autre art qui a pour objet le vrai. Celui-ci, c'est avec la science qu'il a des rapports. C'est l'art réaliste. L'artiste réaliste ne doit être qu'un serviteur du vrai. Il doit n'être, pour commencer, qu'un observateur. Il doit noter des faits, enregistrer des faits, accumuler des faits sans se préoccuper d'autre chose que de ceci: « Sont-ils exacts? » comme le savant recueille des faits sans se préoccuper d'autre chose que de leur authenticité.

Ensuite commence son art, très analogue, tout compte fait, à celui du savant. De même que le savant cherche la loi des faits, c'est-à-dire la façon dont ils se répètent, la façon dont ils sont identiques à eux-mêmes, défalcation faite des accidents et des anomalies; de même l'artiste réaliste cherche la *moyenne* des faits vrais, défalcation faite des excès, outrances et monstruosités, de telle sorte que le lecteur qui vit dans la moyenne de la vie puisse et doive s'écrier: « Comme c'est vrai! Comme c'est la vie! » Dès que l'on est dans l'exceptionnel on n'est plus dans « l'art pour le vrai »; on est dans l'art idéaliste, que, du reste, on peigne des héros ou des monstres; on est dans l'art pour le beau, l'extrême laideur étant un genre de beauté, une beauté de caractère, comme disent les peintres.

L'art pour le vrai consiste donc à connaître *le réel* et, du réel, à tirer une moyenne qui est ce que les hommes appellent *le vrai*.

De plus l'art pour le vrai consiste à présenter aux yeux cette « moyenne » avec clarté, netteté, couleur, relief, composition habile, intérêt dramatique au besoin, toutes choses qui de l'art pour le vrai sont, non le fond, mais les ornements.

Et enfin « l'art pour le beau », ou art idéaliste, consiste à dégager de la réalité ce qu'elle a en elle qui peut éveiller chez nous un certain sentiment qui s'appelle l'admiration. L'admiration peut être éveillée chez nous par beaucoup de choses assez diverses, par les beautés naturelles, par les beautés animales ou humaines, par des sentiments élevés, c'est-à-dire désintéressés, par le laid aussi, laid matériel ou laid moral, car le laid provoque un étonnement mêlé d'effroi qui est de la même nature que l'admiration ; mais elle est éveillée toujours *par quelque chose d'extraordinaire*, par quelque chose qui dépasse la moyenne connue.

L'art pour le beau *paraît* une déformation du réel et il ne peut pas *paraître* autre chose ; mais il n'est pas une déformation du réel, il est choix dans le réel de ce qui peut et doit étonner, et ce qu'il a trouvé de tel dans le réel, il ne le déforme pas ; il le donne comme il est ; seulement il *paraît* toujours une déformation du réel parce que le réel pour nous c'est la moyenne, et qu'en effet l'art pour le beau déforme la moyenne en ce sens que, par définition même, il s'en écarte.

De ces deux derniers arts la nature même nous donne des exemples qui serviront à faire mieux comprendre. Je dis de ces deux derniers arts : art pour le vrai, art pour le beau ; car pour ce qui est de l'art pour le bien la nature n'en peut donner aucun exemple, la nature étant absolument indifférente au bien comme au mal, la nature n'ayant aucun rapport avec la moralité ; et, la nature

étant amorale, l'art pour le bien est exclusivement humain.

Mais de l'art pour le vrai et de l'art pour le beau la nature nous offre très bien des exemples. Un paysage mêlé de vallons et de collines, de vallées gracieuses et de « coteaux modérés » est un paysage *vrai*. Il est dans la moyenne ; il suffit à nos yeux et il leur est familier. Devant lui nous disons : « C'est bien cela, » et nous avons une sensation agréable. Un paysage de montagnes ou de mer sollicite, pour ainsi parler, notre admiration, et nous disons : « Que c'est beau ! » Même, remarquez-le, quand ce n'est pas *composé*. Il suffit que ce soit très grand, que cela dépasse la moyenne, ou dans le beau, ou dans l'horreur.

— Et dans la platitude ? me direz-vous. La plaine de Beauce évidemment n'est « pas ordinaire » ; elle n'est pas dans la moyenne. Or il ne viendra à personne l'idée de la trouver belle !

— Croyez-vous bien ? Est-ce que le désert n'est pas beau ? Est-ce que la mer immense, à l'état calme, n'est pas belle ? Les lignes horizontales ne sont-elles pas belles, à la condition qu'elles soient grandes ? Si, en général, on ne trouve pas la Beauce belle, c'est qu'elle est cultivée. Rappelant par sa culture un pays moyen, on trouve étrange qu'elle ne soit pas ondulée comme un pays moyen. Elle offre deux caractères qui sont en discordance. Elle a l'air d'un désert manqué ; ou elle a l'air d'un pays de culture non arrosé et par conséquent manqué aussi. Mais imaginez-la déserte, elle vous paraîtra belle ; et j'ajoute que pour celui qui a l'habitude de ne voir que les lignes et de faire abstraction du reste, elle est belle comme elle est et fait dire à l'artiste : « Ceci aussi a parfaitement son genre de beauté ! »

Donc il y a l'art pour le bien, l'art pour le vrai, l'art pour le beau.

Ces trois arts, sans être séparés l'un de l'autre par des barrières infranchissables et *précisément parce qu'ils ne le sont pas*, doivent pour ainsi parler se défier les uns des autres. Ils ne doivent pas, chacun d'eux, se laisser envahir ni même pénétrer par l'un ou par l'autre des deux voisins, ni par tous les deux. Ils doivent rester *juris sui*.

Si l'art pour le bien est trop beau, ou trop joli, sacrifie trop à la beauté, que dis-je, est seulement suspect de la chercher, il perd de son autorité. Un sermon trop beau ou trop joli ou trop spirituel fait dire de l'auteur : « C'est un artiste, » et le prédicateur n'a plus aucune influence sur les âmes. J'oserai dire : « C'est bien fait ! » L'auteur a manqué son but, puisque, ayant à « faire du bien », il a « fait du beau ». Il faut que les beautés du sermonnaire ou du moraliste soient des beautés de bien, c'est-à-dire des beautés de conviction et de persuasion. La définition du parfait sermonnaire est celle que Voltaire a donnée de Bourdaloue : « Il songe plus à convaincre qu'à persuader, et jamais il ne songe à plaire. »

Et l'art pour le bien doit-il se défier de l'art pour le vrai? Ne croyez pas m'étonner. Je réponds avec assurance : certainement ! Voyez-vous un orateur sacré faisant complaisamment, artistement, amoureusement, comme un Flaubert ou un Zola, des portraits du vice, du crime, ou seulement de la médiocrité, comme La Bruyère ? Il ne serait pas du tout dans son rôle, et comme tout à l'heure on disait de l'autre : « C'est un artiste ! » de même on dirait de lui : « C'est un satirique ! » Et il perdrait lui aussi de son autorité. Bourdaloue a eu, par ses portraits, des succès qui n'étaient pas de très bon aloi, il faut le dire, malgré le grand respect qu'il inspire très légitimement. Et croyez-vous que Bossuet ne s'en soit pas aperçu ? « On veut de la morale dans les sermons et l'on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme... » Je doute

peu que ces paroles, prononcées en 1681 devant l'assemblée représentative de toute l'Église de France, ne soient une allusion aux « caractères et portraits » de Bourdaloue, alors dans toute sa vogue.

Tout de même l'art pour le vrai doit se défier et de l'art pour le bien et de l'art pour le beau. S'il se propose un but moral, ce qui, du reste, est respectable, on le voit trop et on le soupçonne aussitôt de n'être pas vrai, de gauchir les faits et les portraits en vue de la conclusion où il veut arriver, *d'arranger* la vérité pour que cet arrangement aboutisse à un dénouement moral ou à une conclusion morale. Et alors l'artiste perd toute son autorité, *puisqu'il ruine ses arguments mêmes*. Ses arguments, c'étaient les faits s'ils étaient vrais ; s'ils sont suspects de n'être pas exacts, ils sont ruinés comme faits et en même temps comme arguments. Tout s'écroule, et cette œuvre d'art pour le vrai, pour avoir voulu être œuvre d'art pour le bien, n'est ni art pour le bien ni art pour le vrai.

Pareillement l'art pour le bien doit se défier de l'infiltration en lui de l'art pour le beau. Car si de la réalité qu'il prend au filet et qu'il capte, il tire de la beauté (ou de la laideur), s'il idéalise, dans un sens ou dans un autre, il devient composite et il donne au lecteur une impression composite. Il fait dire au lecteur, d'une page à l'autre, tantôt : « Comme c'est cela ! » et tantôt : « C'est extraordinaire ! » Or ces deux impressions sont assez incompatibles, parce qu'elles sont contraires et se gênent l'une l'autre. L'une est une impression d'étonnement et d'émoi ; l'autre est une impression de sécurité. L'une est une impression d'abandonnement à un auteur qui vous ravit dans l'extraordinaire ; l'autre est une impression de collaboration avec l'auteur ou de contrôle sur l'auteur à qui l'on dit : « C'est bien cela. Vous avez très bien observé. Je suis témoin. Vous auriez pu dire encore dans le même sens telle chose, que j'ai entendue. » Ces impressions de nature si différente

ne vont pas bien ensemble. J'ai loué Flaubert, à la fois réaliste et romantique, d'avoir mis tout son romantisme dans tels de ses romans et tout son réalisme dans tels autres, et de n'avoir jamais mêlé celui-ci et celui-là.

Et enfin l'art pour le beau doit se défier et de l'art pour le bien et de l'art pour le vrai. Sans doute il doit lui aussi, comme l'art pour le bien et l'art pour le vrai, avoir son point de départ dans la réalité, sans laquelle on ne ferait que du fou ; mais son office est de dégager de la réalité ce qu'elle a d'extraordinaire, de très beau, ou d'effroyablement laid, de très noble ou de sinistrement scélérat, etc. Dès qu'il n'est pas dans une certaine outrance, — outrance de telle sorte que le lecteur puisse la mesurer en quelque sorte, et mesurer à peu près la distance qui la sépare de la réalité ; ne pas aller plus loin, — dès qu'il n'est pas dans une certaine outrance, il a l'air de se démentir ; il a l'air de se renoncer ; il a l'air plat

Le Félix de Corneille est excellent. Il est la vérité pure. D'où vient qu'il détonne un peu et qu'il faut faire effort pour l'admettre et en disant : « pourquoi non ? » Précisément parce qu'il est vrai dans une pièce où tout est survrai ; si vous préférez et je préfère, parce qu'il est vrai de la vérité moyenne dans une pièce où tout est d'une vérité supérieure.

Et vous vous servez de cette transition pour me dire : « Vous citez Corneille, et donc vous n'allez pas dire que l'art pour le beau a à se défier de l'art pour le bien ; car certes, Corneille ne s'en est pas défié et il a fait de l'art pour le bien à tour de bras ! »

Beaucoup de réponses à cette objection très raisonnable. D'abord Corneille, on ne le dit jamais ou du moins on ne le dit pas assez souvent, Corneille a aimé tout autant, j'entends pour son art, les scélérats que les vertueux. Son théâtre est plein de généreux prodiguant des actes et des paroles de la plus sublime vertu ; mais il est plein aussi

d'affreux scélérats prodiguant des actes monstrueux et des « maximes de perversité » à ravir Bouvard et à délecter Pécuchet. Pourquoi cela? Parce que Corneille précisément sait son métier, en a l'instinct. Il n'est pas précisément vertueux, il est idéaliste, c'est-à-dire il aime l'extraordinaire, l'exceptionnel et, comme il a dit lui-même, « l'invraisemblable ».

Et, même quand il semble avoir pour but *le bien*, a-t-il pour but *le bien* ? Non ! Je dirai effrontément : non ! Il n'a pas pour but le bien ; il a pour but l'admirable. Le bien est chose pratique, chose que l'auteur conseille à son lecteur de faire, tout de suite, demain, aujourd'hui. Ce n'est pas à cela que songe Corneille. C'est précisément ce qui a fait son différend avec l'hôtel de Rambouillet pour *Polyeucte*. Tout simplement Corneille restait au point de vue de l'admirable, et les habitués de Rambouillet se plaçaient au point de vue du bien. « Tout l'hôtel de Rambouillet, dit Voltaire, et en particulier l'évêque de Vence, Godeau, condamnèrent cette entreprise de *Polyeucte*. On disait que c'est un zèle imprudent, que plusieurs évêques et plusieurs synodes avaient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et contre les lois ; qu'on refusait même la communion aux chrétiens qui par des témérités pareilles avaient exposé l'Église entière aux persécutions... » Voyez-vous bien ? Ces messieurs de Rambouillet se placent au point de vue du bien, du bien même très philosophique, du bien selon Kant, du bien considéré comme « ce que l'on voudrait qui fût érigé en loi générale et universelle des actions des hommes ». Corneille n'y comprend rien. Évidemment ! Il ne s'est pas placé au point de vue du bien ; il s'est placé au point de vue de l'admirable.

Enfin, et ceci est le plus important, on se trompe sur quelques-uns des artistes *littéraires* idéalistes, parce que quand ils « font du beau » on peut assez facilement s'ima-

giner qu'ils « font du bien », alors qu'ils ne songent pas du tout à en faire. La raison en est claire, à ce qu'il me semble. Les artistes idéalistes *non littéraires*, peintres, sculpteurs, architectes, musiciens même (quoique ici il y ait une petite distinction à faire que je n'ai pas le temps d'établir et que j'établirai une autre fois), ces artistes ne peignent pas des âmes. Donc ils ne « font que du beau », et il n'y a pas lieu qu'ils « fassent du bien » ou qu'ils paraissent en faire. Les artistes littéraires, eux, peignent des âmes humaines. Or, *une des beautés* des âmes humaines, c'est la vertu, c'est le bien, c'est la morale. La morale est une des beautés du genre humain. C'est même, entre les beautés, celle qui lui est exclusivement propre. Rien d'étonnant donc à ce que l'art idéaliste peigne la beauté morale *comme tout autre genre de beauté*, sans du reste avoir en vue de la recommander et de faire œuvre morale. Les poètes idéalistes envisagent et peignent la vertu *sub specie pulchritudinis*, et tout simplement parce que la vertu est une beauté.

La question ainsi démêlée, je reviens et je dis encore : de l'art pour le bien, l'art pour le beau doit se défier ; car l'art pour le bien, lui, recommande la vertu et a pour office de la recommander, et ses moyens pour cela sont l'éloquence avec tout ce qu'elle contient ; raisonnements, objurgations, supplications, etc., et c'est de tout cela précisément que l'art pour le beau doit se défier, et c'est tout cela qu'il doit s'interdire.

Et maintenant que la foule, en présence d'une œuvre d'art où il y a de la vertu, *prenne la peinture pour un plaidoyer*, il n'y a pas grand mal ; mais elle se trompe, et ce n'est pas l'œuvre d'art qui s'est trompée.

Donc, il y a tout un art qui se rattache à la morale non pas seulement comme à sa dernière fin, mais comme à sa fin toute proche et qui y va directement : art pour le bien. Il y a deux autres arts qui se tromperaient sur eux-mêmes

et qui se feraient du tort en se préoccupant de la morale, qui sont indépendants d'elle et qui n'ont rien à faire d'elle comme elle n'a rien à faire en eux : art pour le vrai, art pour le beau ; art réaliste, art idéaliste.

Et toutes les fois qu'à ces deux arts-là, la critique demande des comptes relativement à la morale, toutes les fois qu'elle leur demande leurs papiers de morale, elle est un gendarme inintelligent.

Et maintenant, dernière question, qui pour beaucoup est la principale. Si l'art, si ce qu'en général on appelle l'*art* (art pour le beau, art pour le vrai) n'a pas en la morale sa fin prochaine, n'a-t-il pas en la morale sa fin dernière ? En d'autres termes, de l'art ne résulte-t-il pas, *en définitive*, quelque chose au profit de la morale et ne doit-il pas en résulter quelque chose ?

La morale, cette « Circé des philosophes », comme a dit si spirituellement Nietzsche, est tellement la Circé de tout le monde, de quoi, tout au fond, je suis enchanté, que tous les critiques, pour satisfaire chez le public et en eux-mêmes un secret désir, s'arrangent toujours de manière à sauver la morale, à donner au moins quelque chose aux appétits de la morale sur ce point, et ils arrivent toujours à assurer qu'*indirectement* du moins (Paulhan) ou qu'à longue distance, l'art profite toujours à la morale, ce qui revient à dire (ou presque) que l'art se rattache encore à la morale comme à sa dernière fin.

Je ne vois guère que ce janséniste de Brunetière qui déclarât net non seulement que l'*art* (l'art pour le vrai, l'art pour le beau et naturellement il ne parlait pas du sien) était amoral, mais que même il était immoral tout simplement.

M. Cassagne, comme tout le monde, a essayé de montrer que la morale, en dernière analyse ou plutôt en dernière répercussion, tirait encore bénéfice de l'*art*. L'œuvre d'art — je prends loyalement les arguments les plus nets et les

plus sérieux de M. Cassagne, — l'œuvre d'art, même ne contenant pas de morale, nous offre cette *garantie* morale qu'elle reflète la moralité personnelle de l'artiste. Les grands artistes sont de très honnêtes gens et la moralité de l'artiste passe dans son œuvre et le lecteur la sent et en fait, s'il le veut, son profit.

Ceci est bien faible de tout point ; car d'abord, il arrive assez souvent que l'artiste n'a aucune moralité ou une moralité extrêmement faible, et je veux bien, à la rigueur, qu'on me parle de la haute moralité de Théophile Gautier, de Flaubert et de Baudelaire; mais je commencerais à sourire, ou peut-être je continuerais, si l'on m'entretenait de la haute moralité de Raphaël, de Benvenuto Cellini, de La Fontaine, de Rousseau et de Byron. Il ne faut pas faire grand état de la moralité latente que contient l'œuvre, du reste amorale, d'un grand artiste qui très souvent était immoral ou amoral lui-même.

Ce genre d'arguments sent un peu les avocats qui font flèche de tout bois et, pour mon compte, par esprit de contradiction, ils me rejetteraient du côté de ceux qui n'admettent en art que la *Case de l'oncle Tom*.

Un autre raisonnement de M. Cassagne est le suivant. La morale se dégage de l'œuvre, pourvu que l'œuvre soit vraie. Elle se dégage de l'œuvre comme elle se dégage de la vie.

Ou, en d'autres termes, dans l'œuvre d'art qui est vraie, comme dans la vie qui est la vérité même, la morale se dégage d'elle-même. Et c'est le sens de ces belles paroles néoromantiques : « la vertu d'un grand artiste, c'est son génie » (Leconte de Lisle) ; « la moralité de l'artiste est dans la force et la vérité de sa peinture » (Barbey d'Aurevilly) ; « la morale de l'art consiste dans sa beauté même » (Flaubert).

Révérence parler, ces phrases sublimes me paraissent des puérilités. A les prendre là où elles sont le moins

éloignées du sens commun, à savoir quand elles visent l'art pour le vrai et non l'art pour le beau, elles se ramènent à cette bonne vieille bêtise si connue : « La Fontaine est moral. Il est moral comme l'expérience. » Mais, pour Dieu ! est-ce que l'expérience est morale ? Elle est démoralisante ! Est-ce que la vie est morale ? Elle est démoralisante ! Est-ce que c'est de la vie qu'une morale se dégage ? Une morale se dégage du sentiment moral, s'il vous plaît, et non pas du spectacle de la vie, qui est démoralisant à souhait. La morale se pose *contre* la vie et lui dit : « Quoi que tu me conseilles de contraire à moi, je reste moi. » Voilà la vérité.

Et d'une œuvre d'art qui reflète admirablement la vie telle qu'elle est, vous voulez qu'une morale se dégage ? C'est une plaisanterie !

C'est la plaisanterie que précisément Taine a faite, en un jour d'*humour*, à une dame anglaise auprès de qui il était assis à table : « J'ai un beau roman à vous recommander, un roman où l'héroïne, pour s'être mal conduite, tombe dans une misère noiré, est acculée au suicide, se tue en effet ; et ses enfants vont gagner leur vie dans une fabrique. Le titre pourrait être *Des terribles effets de la perversion morale et de l'oubli des commandements de Dieu.* — Oh ! dit l'Anglaise, envoyez-moi cela. Je l'introduirai dans les bibliothèques populaires, dans les écoles de petites filles. Redites-moi le titre. — C'est *Madame Bovary.* »

Oui, on peut prendre les choses ainsi, quand on s'amuse. Seulement, Mme Bovary tombant dans tous les malheurs, non par suite de son immoralité, mais par suite de sa prodigalité, la véritable moralité du roman est : on peut prendre des amants ; mais il faut se faire payer par eux et avoir de l'ordre. Voilà la moralité qu'enseigne *Madame Bovary* et qu'enseigne la vie réelle.

M. Cassagne, qui n'est pas un sot, sent si bien lui-même la faiblesse insigne de cette théorie, qu'il la réfute en sour-

dine à mesure qu'il la procure. Avec beaucoup de tranquillité il déclare cette doctrine « non seulement soutenable ; mais très haute », et puis il ajoute : il est vrai que, « pour dégager la moralité qui est contenue dans la vie ou dans une œuvre que l'on peut assimiler au spectacle de la vie pour l'impartialité et l'absence de tout parti pris, il faut que le lecteur soit lui-même moral et intelligent... » Précisément, et c'est pour cela que la théorie est nulle de toute nullité. — Ailleurs, en ses conclusions, revenant sur ce point et ne se contredisant point, et au contraire, il dira avec une ingénuité qui est peut-être volontaire et qui, en ce cas, serait du meilleur *humour* de pince-sans-rire : « L'art... requiert chez ceux auxquels il s'adresse certaines conditions de moralité, certaines facultés d'interprétation qui ne se trouvent pas toujours réunies à un degré suffisant pour que ses leçons portent tout le fruit dont elles sont susceptibles... » Autrement dit : L'art moralise ; il rend moraux ceux qui le sont. On ne peut pas être plus de l'avis de quelqu'un que je ne le suis de l'avis de M. Cassagne.

Il faut s'y résigner. Il y a un art pour le bien. Il y a un art pour le vrai et un art pour le beau, lesquels, dans la langue courante, on appelle « l'*art* ». « L'*art* » n'est ni moral ni immoral. Il n'a avec la morale aucun rapport. Les « artistes », comme l'a dit très bien Malherhe, ont dans la société, au point de vue social et au point de vue moral, l'importance des joueurs de quilles. « L'art » est simplement un divertissement. Tous les divertissements sont, sinon funestes à la vie chrétienne et à la vie morale, comme le veut Pascal, du moins étrangers à la vie chrétienne et à la vie morale, et assez dangereux pour elle. Tout au plus le moraliste accommodant — et du reste, à mon gré, avisé — dira-t-il qu'il y a divertissements et divertissements et que, s'il est admis qu'il faut à l'homme des divertissements, il aime mieux qu'on aille au Musée du Louvre, que non

pas qu'on aille au café. C'est tout ce que j'ai toujours accordé et tout ce que j'accorde aux défenseurs de l'art relativement aux mœurs. La concession du reste a de l'importance.

Reste que personne ne connaît mieux les artistes littéraires de 1840 à 1870 que M. Cassagne et qu'il a fait, surtout au point de vue historique, un ouvrage de première valeur.

ÉMILE FAGUET.

A travers les revues italiennes

Sans tomber dans l'écueil de la vanité qui nous est si souvent reproché, il nous semble permis de constater qu'il y a peu à glaner, pour nous, dans la moisson des revues étrangères.

Nous ne sommes plus aux champs bibliques où Booz, dans sa tendre générosité, laissait tomber des épis pour la Moabite et, s'il nous plaisait de piller à même les gerbes, nous en emporterions souvent du beau blé de France !

Dans les revues italiennes, en particulier, on fait une large place aux littératures étrangères, et la nôtre s'y reflète comme en un miroir fraternel ; mais leur intérêt consiste surtout, il nous semble, dans leurs études sur la production nationale.

Dans cet ordre d'idées il nous faut signaler un article de l'excellente *Critica* de Naples dans lequel son directeur, M. Benedetto Croce, traite d' « Un caractère de la plus récente littérature italienne ».

Il s'attache à démontrer le manque de sincérité particulier à la période qui va de 1885-90 à nos jours et prend à partie d'Annunzio, Fogazzaro et Pascoli.

Nous reconnaissons d'autant plus volontiers le mérite de cet article, sa désinvolture et le brio avec lequel il est écrit, qu'il est en opposition complète avec notre opinion sur les artistes en général et sur ceux dont il s'agit ici en particulier.

Il doit y avoir des causes complexes au jugement porté

par la *Critica*, et la politique, l'âpreté des questions sociales et méridionales pourraient ne pas y être étrangères.

Non seulement il paraît pénible d'accuser un artiste d'insincérité, mais l'injustice d'une telle accusation est flagrante dans le cas qui nous occupe.

Du moment qu'une œuvre vient à la lumière et qu'elle se rapproche suffisamment de la perfection pour que sa valeur ne soit même pas contestée, il serait paradoxal de prétendre qu'elle ait pu être créée sans la conviction, sans l'élan de foi, sans l'entraînement tout impulsif et vrai qui sont les dons essentiels de tout esprit fécond.

Ce sont ces dons qui distinguent surtout l'artiste du dilettante ; ce dernier s'épuise dans la stérilité du doute... ; il comprend, souffre et vibre d'autant plus douloureusement qu'il ne peut s'exprimer lui-même.

Que lui manque-t-il donc, sinon la foi ? et s'il avait la foi, s'il sentait en lui le don créateur, comment pourrait-il le trahir !

Appliquée à d'Annunzio, en particulier, l'objection de la *Critica* nous jette dans une véritable stupéfaction... D'Annunzio est, par excellence, l'artiste né, il n'est même que cela ! j'allais écrire qu'il l'est de « droit divin », pour ceux que l'esprit traditionnel et monarchique anime encore !

Ce n'est un mystère pour personne que la fantaisie, l'exaltation du caractère italien, sont toutes superficielles, on pourrait dire à fleur... d'esprit.

Le fond du caractère est basé sur la raison, le goût de l'ordre, de l'équilibre, de la pondération ; l'Italien a une simplicité tout antique.

Si l'on s'enthousiasme chez lui pour les grandes et indomptables envolées du génie, on n'est point indulgent aux embardées de l'originalité, aux excentricités capricieuses des talents audacieux...

On crie volontiers à la névrose, dès que l'on est étonné,

et l'auteur de l'article qui nous occupe n'hésite pas à écrire que Carducci, comparé aux trois littérateurs précités, lui représente un homme sain, opposé à « trois neurasthéniques » !

Qui ne voudrait l'être à ce prix! et quels Edens seraient les sanatorii si l'on y produisait des chefs-d'œuvre tels que *le Feu*, *le Plaisir*, l'incomparable *Fille de Jorio*, ou si l'on pouvait y décrire, dans la paix mystique d'une sorte de cloître, les modernes extases du *Saint* !

L'insincérité et le vide, voilà le reproche que l'on formule contre leurs auteurs, réservant celui de l'emphase pour M. Pascoli.

A titre de boutade, cette opinion nous a paru intéressante à signaler.

Minerva, dans son numéro du 16 juin. nous entretient d'un article paru en mai dans la *Nuova Antologia* sous la signature de A. Chiapelli, qui traite de : « la survivance humaine et la psychologie moderne ».

Cette étude est inspirée à l'auteur par les travaux de divers écrivains anglais et étrangers.

Il y est constaté que notre époque tend à remettre en honneur les spéculations de l'esprit et que le goût de la philosophie est dans une période de renaissance.

Ces tendances conduisent à la méditation et à l'examen des hypothèses se rattachant à la destinée humaine et au mystère de la mort.

Les religions pour être suivies demandent la simplicité du cœur et de l'esprit ; elles ne suffisent plus à la complexité de nos âmes ; mais, comme d'autre part un culte de l'idéalisme naît, par antithèse, de l'état actuel des choses, de l'intérêt passionné que chacun apporte aux biens matériels, ce serait à la science que nous demanderions de le satisfaire.

C'est là où nous devrions chercher les causes de l'attention passionnée qui, après s'être manifestée dans un milieu

d'élite, tend à se généraliser en même temps que s'affirme la propension à l'individualisme sous toutes ses formes.

Nous sommes en plein développement des spéculations scientifiques, l'homme voit sans cesse reculer devant lui les limites du possible, et s'il reste « borné dans sa nature », il est, plus que jamais « infini dans ses vœux ».

Tout ceci expliquerait la faveur actuelle de l'occultisme, de la théosophie, des études psychiques, télépathiques, d'un réveil des volontés qui osent tenter les miracles de la téléboulie, de tous les phénomènes pouvant nous indiquer la voie qu'il faut suivre dans l'espoir d'accorder notre soif de spiritualisme avec le désenchantement de notre raison désabusée et déçue... et, parfois, avec les irrésistibles impulsions de notre sentiment.

C'est en considérant le côté pratique et rationnel de la question positive que l'on saisit l'intérêt suscité par elle chez les Anglo-Saxons et dans la jeune Amérique ; intérêt dont les causes sont toutes différentes de celles qui nous animent, bien que notre but soit le même.

Les savants et les philosophes qui, de nos jours, s'attachent à l'étude de ce problème, ont comme principaux adversaires quelques métaphysiciens attardés et des théologiens rivés à leur dogme.

Les premiers se basent sur la raison pure, les deuxièmes sur les révélations.

On peut qualifier l'ère que nous traversons de période d'attente, d'anxiété intuitive pendant laquelle ceux qui cherchent et qui ont qualité pour trouver avouent qu'ils ne savent rien encore.

La théorie la plus généralement admise, et qui est celle de M. Chiappelli, est que l'incertitude dans laquelle nous sommes ne conclut pas à la fameuse « faillite de la science » ni à la vanité de l'idée de survie ; seulement la preuve matérielle que tous demandent et sur laquelle

pourrait s'appuyer la démonstration d'une découverte scientifique est loin d'être faite.

Peut-être le sera-t-elle un jour, si les études psychologiques et médiumniques aboutissent et nous révèlent, comme on l'espère, des forces naturelles encore inexpliquées ou trop mal connues.

Aussi bien, le problème ne sera pas résolu ce jour-là, car la présence d'entités intelligentes existant en dehors de nous ne nous donnera que la notion d'un monde spirituel et nous avons besoin, pour les percevoir nettement, que les esprits revêtent une forme matérielle qui nous soit sensible, ainsi qu'ils le font par les manifestations médiumniques.

Chiappelli fait une allusion directe à cette intuition de l'au-delà que nous possédons tous plus ou moins : « Il y a des signes dans notre nature, écrit-il, et dans l'évolution générale de la vie qui nous font pressentir qu'il existe autre chose, en dehors des limites présentes de notre existence et nous en donnent l'intuition, sinon la preuve. »

Si nous croyons encore que rien ne se perd, il semble difficile d'admettre qu'une exception soit faite pour notre essence spirituelle.

Épicure niait déjà que l'absence de foi en l'immortalité pût diminuer en nous le goût de la vie et nuire à notre bonheur. Chiappelli conteste cette théorie et s'inscrit également contre celle de l'immortalité impersonnelle et celle d'une personnalité inférieure qu'il ne peut admettre.

Il repousse les principes du psychologue Münsterberg qui tendent à démontrer que l'absence de croyance en l'immortalité ne saurait porter atteinte au culte de la vie ni à celui de la mémoire.

En supposant que les facultés extraordinaires des médiums et l'état de suggestion collective où se trouve grâce à leur présence une assemblée de gens ordinaires ne puissent produire les phénomènes que l'on obtient

par le spiritisme, la voie serait ouverte à une théorie de la démonologie.

Même en admettant les phénomènes de télépathie des apparitions, des visions des mourants, nous n'aurions point par eux la preuve rigoureusement positive de l'indépendance et de la spiritualité de notre âme ni même celle d'une vie qui lui soit propre.

Beaucoup, parmi les initiés, croient que nous sommes sur le seuil d'un monde inconnu, que nous allons franchir.

Sans oser l'espérer aussi fermement, il est certain que la plupart d'entre nous attendent que la science, précédée par l'intuition, trouve enfin la formule du magique « Sésame » qui nous ouvrira les portes d'Infini...

Pour certains, le problème est encore loin d'être résolu.

D'autres enfin partagent l'impression par laquelle l'auteur termine son remarquable article ; elle contient tout le douloureux désenchantement que la science de la vie mêle à notre philosophie et nous rappelle que l'espérance est plus précieuse que la certitude, et que le mobile de nos pénibles recherches perdrait tout son attrait le jour où nous aurions la conviction d'obtenir une certitude prochaine !

HADALY.

La philosophie de M. O. Hamelin

Si je disais que M. Hamelin est l'auteur d'un « système de catégories », je définirais assez exactement le livre qu'il vient de faire sous ce titre : *Essai sur les Eléments principaux de la représentation* et dont il vient de soutenir en Sorbonne les thèses fondamentales. Il en faut moins assurément pour être reçu docteur et pour l'être « très honorablement ». Mais M. Hamelin est de ceux qui aiment mieux attendre que de ne pas montrer du premier coup tout ce dont ils sont capables. Et le succès de l'œuvre a justement récompensé la patience de l'écrivain.

On appelle catégories, depuis Aristote, les idées universelles impliquées dans toute affirmation, quelle qu'elle soit. Si je dis : « Pierre est malade », je *qualifie* un *sujet*, dans un *temps* et dans un *lieu* définis ; j'affirme une *relation* entre deux *notions* ; je dis, par exemple, qu'actuellement « l'idée de ce malade est *comprise* dans celle de *Pierre*... » etc. Bref les *catégories* sont à la fois les nerfs de toute pensée, et par là même de tout discours.

En un sens tout le monde les admet : nous venons de dire pourquoi ; sans elles impossible de parler ni de penser. Leur existence est indiscutable : on sait ou l'on devrait savoir clairement et distinctement ce que c'est qu'une catégorie Il est d'ailleurs facile de nommer les principales : après tout, ce sont elles que les grammairiens désignent sous le nom de « parties du discours ».

En un autre sens tous les philosophes sont loin d'admettre les *catégories*. Par suite. si sous le même mot nous sous-entendons, vous et moi, des idées ou des choses différentes, il en résultera, selon toute évidence, que, vous et moi, nous n'étions pas d'accord. Nous ne croyions nous entendre qu'à la condition de ne point nous expliquer. Or s'il est vrai — et cela est vrai en grande partie — que la question du dénombrement, de la hiérarchie et de la généalogie de ces notions-mères par excellence est aussi par excellence la question de la philosophie; si d'autre part il est indiscutable que, par le temps qui court, les philosophes s'entendent aussi peu que jamais les uns les autres, on ne tardera pas à se convaincre que la question la plus évidente de toutes, prise d'un certain biais, ne devienne aussitôt la plus obscure et la plus désespérément obscure. Regardons les choses sous ce nouvel aspect et nous en serons vite convaincus.

Le dénombrement des *catégories* est un problème. En effet, toutes les langues n'ont pas le même nombre de parties du discours. Et puis il n'est pas certain que l'énumération des « parties du discours », même là où un grammairien serait tenté de la juger irréprochable, coïncide avec la meilleure énumération possible des catégories. Le discours n'est point partout le miroir fidèle de la pensée. Autre difficulté. On pourrait chercher dans l'énumération des sciences un moyen de nombrer les catégories.

La géométrie et les mathématiques en général, en y comprenant l'astronomie et la mécanique, ont affaire au Nombre, à l'Espace, au Temps, au Mouvement. Le *nombre*, l'*espace*, et le *temps* et le *mouvement* pourraient donc être élevés au rang de catégories sans qu'il y eût lieu, même entre philosophes, d'en disputer interminablement. La physique de son côté ainsi que la chimie sa voisine, et même sa plus que voisine, ont pour objet des *altérations* de *qualités*; l'histoire naturelle classe les êtres et les *spécifie*. D'autre part,

toutes les sciences de la nature ont pour objets la découverte de *lois*. Or une loi n'est rien et n'exprime rien si elle ne statue sur des relations de coexistence et de succession. Nous voici donc en présence de la *causalité.*

Or voici un philosophe, Schopenhauer, qui veut bien admettre au nombre des catégories, l'espace, le temps et la causalité. Le même philosophe n'a jamais mis en doute ni le mouvement, au moins apparent, des corps, ni les altérations des qualités physiques ou chimiques, ni les espèces du monde vivant... Il ne suffit donc pas de constater le mouvement et l'altération pour les ériger en catégories. La question se complique. Et, quelle que soit la prédilection des philosophes pour les controverses, ils aiment trop à voir clair dans leur propre esprit pour que ce besoin d'y voir clair ne soit en définitive la cause principale, on irait même fort bien jusqu'à dire la seule cause de leurs dissentiments.

Il résulte de l'exemple de Schopenhauer, et cet exemple n'est ni le seul ni peut-être le plus illustre, qu'on n'est pas encore fixé sur le nombre des éléments principaux de la représentation, soit des catégories.

Qu'on ne le soit point davantage sur leur ordre hiérarchique, chacun le comprendra sans difficulté. Comment « ordonner » ce que l'on ne sait pas encore « nombrer » avec exactitude ? Même il est deux questions à résoudre : 1° dans quel ordre classer les catégories ? 2° peut-être ferait-on bien de se demander tout d'abord si les catégories, à supposer que leur dénombrement fût chose faite, sont ou ne sont pas réfractaires à tout essai de distribution hiérarchique.

Malheureusement il est une autre question à résoudre, de laquelle pourrait bien dépendre la solution des précédentes. Et c'est-là peut-être de beaucoup la plus difficile, pour ne point la juger inextricable. C'est la question de généalogie. Ces catégories dont chacun parle,

d'où vienent-elles? Que nous les constations indirectement en les dégageant de l'expérience, et qu'après les avoir « abstraites » nous les « généralisions », il n'y a là rien que de plus naturel. On sait qu'il est une école de philosophes où l'on professe que toute idée vient des sens, directement ou indirectement. Les catégories en viendraient, mais par la voie indirecte. Il faudrait les découvrir. On ne les obtiendrait que par une opération analogue à celle du mineur.

Voici maintenant que de l'extrémité de l'horizon philosophique opposée à celle où nous venons prendre place, d'autres philosophes accourent. Écoutons leurs propos. Ces catégories que vous découvrez dans les couches sous-jacentes de l'esprit, nous disent-ils en substance, et que vous vous figurez être l'œuvre indirecte de la connaissance sensible, sont l'œuvre de la pensée même. Du moment où vous avez besoin des catégories pour faire œuvre de pensée et de poème, il est tout naturel que l'analyse des éléments de la méthode scientifique vous amène à les découvrir. Elles ne peuvent pas ne pas apparaître à un moment donné de cette analyse. Là-dessus nous sommes tous d'accord. Mais — ce sont toujours nos mêmes philosophes qui protestent — voici où nous différons. Tandis que vous vous figurez extraire les catégories des choses, — car les extraits ou des choses ou des sensations dont l'origine est l'impression faite par les choses revient assez au même, — nous n'allons pas aussi vite que vous. Supposez, en effet, que les catégories, loin d'être le résultat éloigné d'une empreinte des choses sur notre esprit, fussent au contraire le résultat d'une prise de possession des choses par l'esprit lui-même, dans l'une et l'autre hypothèse l'expérience nous mettrait inévitablement, à un moment donné, sur la voie de leur découverte. Supposez que l'esprit soit une table rase : les choses viennent s'y inscrire, et l'examen des caractères imprimés sur la table, une fois que l'art de

les lire nous sera devenu familier, nous rendra tôt ou tard les catégories perceptibles. La vérification expérimentale des catégories ne prouve donc rien. Le problème de leur généalogie reste un problème. Celui-ci se confond avec le problème général de la connaissance, lequel, à son tour, s'identifie au problème essentiel de la philosophie. Car si la philosophie a pour objet ce qu'on est convenu d'appeler les « premiers principes », il reste toujours à se demander d'où il est possible de les extraire. si c'est de l'expérience sensible ou de l'expérience intellectuelle. Et c'est pourquoi dire de M. Hamelin qu'il vient de nous apporter un nouveau « système des catégories », ou qu'il vient de doter la philosophie française d'une nouvelle doctrine, ce sera dire deux fois la même chose.



Pareillement on dirait deux fois la même chose en constatant : 1° le caractère métaphysique de la philosophie de M. Hamelin ; 2° le caractère idéaliste de sa doctrine.

Pour mettre ce point en lumière, nous allons être contraints à une digression un peu longue. La doctrine en question, pour être saisie dans son esprit général, veut être située à son rang dans l'histoire de la pensée. De là un retour inévitable sur cette histoire.

Réel ou imaginaire, l'objet de la métaphysique est, comme son nom l'indique, extérieur, sinon étranger, au monde des faits sensibles. Il s'agit pour le métaphysicien de rattacher, ou même de réduire le monde à tout un ensemble de vérités ou de rapports « intelligibles ». Le mot fera sourire. « Intelligible » signifie ordinairement « chose facile à comprendre en raison de sa vérité ou de sa vraisemblance immédiate ou médiate ». Or rien n'est plus fermé

au simple mortel que le monde de ces réalités métaphysiques ou prétendues telles. Ce monde est même si généralement fermé à la plupart des hommes qu'il passe pour un monde de fantaisie. De plus, ce que les philosophes en racontent est loin de donner une impression d'évidence immédiate. Aussi les philosophes se sont-ils fait la réputation d'être inintelligibles. Il n'importe. Le mot intelligible admet un autre sens, celui de : non-sensible. Est intelligible par conséquent tout ce qui est accessible à la seule pensée, étant par essence inaccessible à la sensation.

— Alors, à entendre les métaphysiciens, il y aurait deux mondes? D'une part, le monde des êtres sensibles, monde du changement, du devenir, de l'éphémère, ce n'est pas assez dire : de l'instantané ; mais s'il fallait en croire M. Henri Bergson, « instantané » ne serait pas encore assez dire. De l'autre, le monde des réalités immobiles, immuables, éternelles. Donnons à ces réalités-là le nom d'*idées ;* nous aurons le platonisme. Appelons les *choses en soi* ou *noumènes*, par opposition aux objets de nos sensations, réduits à la condition de pures apparences ou de *phénomènes ;* nous aurons la doctrine de Kant. Alors Kant, c'est Platon ? Pas tout à fait. Même c'en est le contraire. Aller du monde sensible au monde intelligible équivaut chez Platon à passer de l'ombre ou de la pénombre à la pleine lumière. Chez Kant, on passe du jour à la nuit. Et c'est le monde intelligible que la nuit enveloppe, puisqu'il nous est à jamais inconnaissable.

La connaissance n'est donc point vraie ? Et de la vérité pour laquelle nous ne pouvons cesser de croire que notre intelligence est faite, les équivalents sensibles seuls, pourrait-on dire, sont à sa portée. Telle est la pensée de Kant.

Même on aurait les meilleures raisons de considérer cette thèse comme l'une des pierres angulaires du kan-

tisme orthodoxe. On en a conclu jadis au « scepticisme » de Kant ; il est vrai que c'était au temps où le « scepticisme » de Pascal venait d'être découvert par Victor Cousin. Kant ne fut jamais sceptique, puisque la première de ses trois *Critiques* semble bien avoir eu pour principal sinon pour unique objet de fonder la sienne. Qu'est-ce, en effet, que la *Critique de la Raison pure*, sinon la consécration de la science newtonienne ? Aussi bien, du moment où les « choses en soi » se réfractent dans tous les esprits, conformément à des lois dont la nécessité garantit l'universalité, et à plus forte raison la constance, le savoir reste possible et la science communicable. Encore est-il que cette science n'atteint pas le réel.

On s'explique, dès lors, la courte durée du kantisme primitif, les essais tentés par les successeurs de Kant pour sauver la science en supprimant le monde intelligible (Renouvier) ou le monde des noumènes (Hégel).

Dans la doctrine de Renouvier, les phénomènes seuls restent objets de connaissance ou de « représentation », mais il n'est plus de « choses en soi », ou plutôt les phénomènes et les choses se confondent. Les catégories régissent tout ensemble l'esprit et la réalité, laquelle coïncide d'ailleurs avec ce que l'esprit se représente. Nous nous acheminons vers l'idéalisme, si même nous n'y abordons pas.

Hégel revient à Platon. Il n'y a plus de noumènes, mais il y a des idées. Et ces idées deviennent des « notions » : du monde suprasensible où Platon leur assignait un lieu de séjour éternel, les idées descendent dans l'esprit de l'homme, et c'est là qu'elles prennent conscience de leur mouvement et de leur vie. On a pu se demander si les deux mondes de Platon, le « sensible » et l' « intelligible » étaient numériquement distincts. Chez Kant ils ne le furent jamais. Chez Hégel, pas davantage. Le monde de l'hégélianisme est une synthèse d'idées vivantes, et l'on irait fort

bien jusqu'à dire agissantes. Et c'est pourquoi le chef de l'école insistait volontiers sur l'identité du « réel » au « rationnel ». On éprouve en lisant Hégel le plus singulier des vertiges : quelque chose comme un vertige de la raison. Quand ce vertige cesse, on s'aperçoit qu'après tout, l'effort pour réduire tout le réel au rationnel, c'est ni plus ni moins l'effort que devrait tenter tout philosophe, s'il est vrai qu'expliquer revienne à donner des raisons. Et comment expliquer serait-il autre chose ?

Il serait impossible de prétendre que Renouvier eût consenti à se laisser situer dans le voisinage de Hégel. Renouvier n'eût jamais accepté l'idée hégélienne, et la thèse d'un réel que la raison pénétrerait de part en part lui eût semblé un défi au double témoignage de l'expérience sensible et de l'expérience morale. Et pourtant, si Renouvier se tint toujours à distance du pur empirisme, et si le nom de « phénoménisme rationnel », proposé par M. Fillon pour définir sa doctrine, lui parut une dénomination bien choisie; l'hypothèse d'une philosophie qui se réclamerait à la fois de Renouvier et de Hégel cessera de paraître invraisemblable. Cette philosophie est précisément celle de M. Hamelin.

Et d'abord Renouvier éprouve à l'égard du noumène de Kant une antipathie spéculative aussi intransigeante que celle de Hégel. Il y a là une inimitié toute pareille, gage d'une possibilité de réconciliation posthume. Quant à l'idéalisme radical de Hégel, il eût fait, croyons-nous, reculer Renouvier. Et pourtant la doctrine de Renouvier confine à l'idéalisme, pour n'en rien dire de plus.

Car si l'on estime, avec Renouvier, que la représentation se suffit à elle-même, autant n'admettre entre la pensée et la réalité qu'une simple différence de points de vue. D'une part, en effet, il n'est point de choses en dehors des phénomènes. De l'autre, essayer de se représenter ces phénomènes tels qu'ils seraient dans l'hypothèse où ne serait

point l'esprit qui se les représente est une entreprise chimérique. De là vient l'idéalisme. Le sens commun le tourne en dérision, attendu qu'aux yeux du sens commun, s'exprimer comme on vient de le faire équivaut à supprimer le monde matériel. Ce dont le sens commun ne se doute pas, c'est que son prétendu réalisme n'est au fond qu'un idéalisme qui s'ignore. Le monde, « quand on essaie de se le figurer survivant à la disparition de tout spectateur, s'abolirait instantanément si l'on ne prenait la précaution de substituer aux spectateurs réels supprimés par hypothèse des spectateurs imaginaires sans lesquels on pourrait bien encore parler de la survivance du monde... quitte à parler en l'air et à prononcer des mots vides de sens. Le sens commun, au fond, est idéaliste. Il ne s'en doute pas. Il ne s'en doutera jamais. Félicitons-le de son inconscience. Si jamais il parvenait à s'en affranchir, c'est pour le coup que nous reverrions défiler tout un long chapelet de conséquences absurdes auxquelles les philosophes remédieraient en vain.

Il nous plairait maintenant, car le moment où nous allons retrouver M. Hamelin est assez proche, d'expliquer comment il est venu prendre place entre Hégel et Renouvier. Nous allons aborder une question difficile, et le lecteur voudra bien nous excuser d'être obscur si, malgré notre bon vouloir, nous ne parvenons pas à nous rendre clair.

***

On sait comment il est possible de mettre d'accord Hégel et Renouvier. Même l'accord qui vient d'être essayé, si l'on s'en tenait là, autoriserait à suivre indifféremment l'un ou l'autre maître, au moins tant qu'il y aurait seulement à faire coïncider l'idée et la chose, la représentation et le phénomène.

Or nous avons constaté entre Hégel et Renouvier des antipathies profondes. D'où viennent-elles ? Il a déjà été permis de l'entrevoir, et les causes en sont multiples. Nous dirons, sans toucher aux autres, celles qui intéressent notre sujet.

Renouvier admet des catégories, c'est-à-dire des lois universelles de la connaissance. Hégel en admet. De l'un à l'autre philosophe, les catégories diffèrent. On pourrait comparer les deux listes et constater les différences. On n'aurait point, par cela seul, dégagé l'*opposition* des deux attitudes et des deux méthodes, car c'est bien d'une opposition véritable qu'il s'agit.

Nous avons déjà opposé l'un à l'autre deux essais d'explication : l'une part de l'expérience sensible, et parce qu'il est possible d'en dégager les catégories, les empiristes — on les appelait autrefois « sensualistes » — prétendent extraire les catégories de la réalité sensible. Les idéalistes, au contraire, les expliquent par la nature même de la pensée. Ils nous assurent que penser les choses revient à les situer dans le temps, dans l'espace, à les soumettre au joug du nombre, de la causalité... etc. Faisons maintenant un effort pour nous placer au cœur même de la pensée. Supposons que nous ayons fait la liste des éléments premiers de la connaissance, et que nous ayons obtenu, en nous élevant progressivement du plus abstrait au moins abstrait : 1° la Relation en général ; 2° le Nombre, 3° le Temps, l'Espace... Arrêtons-nous là.

Deux cas sont possibles. Ou ces éléments admettent un ordre de juxtaposition. Alors ils ne communiquent pas : telle est sur ce point la thèse de Renouvier Ou bien il y a passage de l'un à l'autre : telle est la thèse de Hégel. Et dans son voisinage immédiat nous rencontrons M. Hamelin. Ce philosophe adopte la liste de M. Renouvier. Ne nous attendons pas aux raisons qui lui ont dicté sa préfé-

rence et l'ont empêché d'opter pour la liste hégélienne. Disons seulement, mais cette réserve est capitale, qu'il a entrepris de trouver un passage d'une des catégories à l'autre et cru découvrir un moyen de s'élever de la relation au nombre, du nombre au temps, du temps à l'espace. Ce que Renouvier avait juxtaposé, M. Hamelin l'a composé, organisé. Il a dû, chemin faisant, amender la liste de Renouvier, mais sans l'altérer dans son caractère : comme Renouvier il s'est élevé de l'idée la plus pauvre, celle de rapport, à l'idée de la conscience et de la personne, or ces deux idées expriment l'être sous son aspect le plus connu et le plus riche. A la différence de Renouvier son disciple a construit un système où chaque catégorie arrive à son rang, appelée, désirée, aspirée même, oserai-je dire, par celle qui figure sur l'échelon immédiatement inférieur. Le *Rapport* appelle le *Nombre*, qui à son tour appelle le *Temps ;* le *Temps* gravite vers l'*Espace*, et tous deux appellent le *Mouvement*. Ne disons point que le nombre « émerge » du rapport, pas plus que le mouvement de l'espace. Autant vaudrait prétendre que le désir contient son objet, auquel cas le désir perdrait toute raison d'être. Je viens de recourir, pour illustrer la pensée de M. Hamelin, à une image aristotélicienne. C'est qu'aussi bien si sa doctrine n'est pas aristotélicienne ni sa méthode non plus, l'esprit de sa philosophe est imprégné d'aristotélisme.

La doctrine est renouviériste. La méthode est hégélienne. Et l'on achèvera de s'en convaincre quand nous aurons rappelé, — chose que tout le monde sait ou est censé savoir — la Thèse, l'Antithèse et la Synthèse. Ces trois expressions correspondent, chez Hégel, aux trois moments traversés par l'Idée. L'Antithèse, son nom visiblement l'indique, contredit la Thèse, et la Synthèse — son nom aussi l'indique, — réconcilie l'Antithèse et la Thèse. Il y a donc là un mouvement d'idées, une histoire véritable au sens

littéral du mot. Car la Synthèse va devenir le premier moment d'un nouveau mouvement... et ainsi de suite jusqu'à ce que l'histoire idéale du monde, laquelle coïncide ou devrait coïncider avec son histoire réelle, soit pleinement achevée.

De Hégel revenons à M. Hamelin. Ce philosophe aperçoit entre les catégories de Renouvier un double mouvement d'opposition et de conciliation grâce auquel les catégories forment une chaîne. L'image de la chaîne est d'ailleurs plus exacte que la métaphore de l'échelle utilisée tout à l'heure, l'idée de chaîne excluant celle d'intervalle sans exclure celle de diversité.



Quelles sont les catégories (1) de M. Hamelin ? Si nous en donnons la liste, chaque terme de cette liste ne représente guère rien de plus qu'un mot. Or on n'attend pas de nous une analyse philosophique assez contraire aux habitudes de cette revue. Et c'est toute une longue, une très longue analyse du livre qu'exigerait l'explication des termes généraux distribués comme il suit : 1° Relation, Nombre, Temps ; 2° Temps, Espace, Mouvement ; 3° Mouvement, Qualité, Altération ; 4° Altération, Spécification, Causalité ; 5° Causalité, Finalité, Personnalité.

Ces termes se trouvent partout, jusque dans les manuels. Ils sont donc, par eux-mêmes, vagues de sens et à plus forte raison vides du sens précis que M. Hamelin leur attache. On aura deviné que l'intérêt du livre vient des développements qui justifient la définition. J'ai donc presque

(1) Par excès de scrupule, et pour ne point laisser croire qu'il prend le mot au sens exact de Kant, M. Hamelin écrit le terme de *catégorie*. Ce mot nous paraît quand même de plein droit.

perdu mon temps à transcrire cette liste. Je dis *presque*, parce que cette transcription ne me cause qu'un demi-remords. Elle n'est peut-être pas, ainsi que je le croyais à l'instant même, dénuée de tout intérêt. Le dernier terme de chaque groupe devient le premier du groupe supérieur. Voilà qui est nouveau. Pourquoi ? Si les catégories forment une chaîne et si, à partir du *Temps*, chaque anneau, dernier terme d'une série de trois, devient le premier d'une série ultérieure, la liste de ces catégories nouvelles devient instructive. Et malgré leur première origine renouviériste, on peut ici parler de catégories nouvelles, puisque de nouvelles fonctions viennent de leur être reconnues. Si je n'écrivais que pour les philosophes, j'appellerais ces fonctions *dialectiques*, je rappellerais que Renouvier les a presque formellement méconnues ou contestées et à peu près délibérément omises. Et cela suffirait pour faire pressentir à un lecteur philosophe la profonde originalité du présent ouvrage.

Mais j'écris pour des profanes, des profanes dont je n'ai malheureusement pu éviter de mettre la patience à une rude épreuve, des profanes à demi brouillés avec la philosophie, et qui s'étonneront de me voir prendre un ton grave pour les entretenir de ce qu'ils appelleraient non sans dédain — je n'ai pas dit : sans exactitude — un jeu de patience. Je voudrais justifier ce jeu de patience qui a exercé pendant plus de vingt ans une vigueur d'esprit des plus rares, et une profondeur de pensée à laquelle, tout récemment, les philosophes de la Sorbonne, collègues immédiats de M. Hamelin, se plaisaient à rendre hommage.

*
* *

On sait depuis Kant, et surtout depuis Comte, que la philosophie entendue au sens de métaphysique n'est pas une

science. On sait aussi depuis Comte que de chaque science se dégagent un certain nombre d'idées ou de vues générales. Additionnez-les,et leur ensemble formera une ébauche, je devrais plutôt dire un « programme » de philosophie. Pourquoi « programme » ? Parce que ces conclusions, tirées de prémisses respectivement hétérogènes, ne sauraient former un ensemble. Il leur arriverait même de se contredire entre elles qu'il n'y aurait pas lieu d'en être surpris. Dès lors il conviendrait de transformer ces solutions en énoncés de problème et de les soumettre à une critique préalable. Et le philosophe interviendrait ici fort à propos... On ne serait donc pas très loin de reconnaître l'instabilité de l'œuvre essayée dans le *Cours de philosophie positive* et de raisonner comme il suit : ou bien cette philosophie positive doit abdiquer, laisser chaque science faire son œuvre sans se mêler de ce qui se passe chez les sciences voisines, ou bien, s'il est une philosophie distincte de l étude successive des sciences proprement dites, cette philosophie ne peut s'en tenir à une simple addition de généralités, et alors de nouveau la philosophie positive abdiquera, non plus cette fois en faveur de la science, mais en faveur de la critique. Ce qui revient à dire que la métaphysique, après avoir renoncé à se présenter comme science, peut continuer à faire valoir ses droits sous l'étiquette de « Critique » ou d' « Essais », ce qui revient au même. M. Hamelin ne l'entend pas autrement. D'ailleurs il n'est pas une seule fois question, dans son livre, de rétrograder de Kant à Descartes.

Si la philosophie est essentiellement une critique, d'où cette critique tirera-t-elle sa matière ? De la science, d'une science dont le progrès est la loi. Or s'il est permis de penser, avec Auguste Comte et ceux de son école, que la philosophie est condamnée aux thèses conjecturales, attendu que depuis ses origines jusqu'à nos jours elle a

vécu d'hypothèses, et encore d'hypothèses souvent gratuites, on est, d'autre part, conduit à se demander si le développement des sciences ne mettra pas un terme à cette situation précaire, et rien ne prouve, et Renouvier parfois s'est exprimé dans ce sens, qu'avec le progrès des systèmes, le nombre des solutions possibles du problème philosophique n'ira pas diminuant, et qu'à la limite une seule ne prévaudra point. Nous ne dirons point ce qui sera, mais ce qui pourrait avoir chance d'être. Songez que la science moderne ne date pas encore de trois siècles. Comment, par suite, oser prétendre qu'elle ne permettra pas, un jour, à la philosophie de se fixer ?

Il est donc loisible à un philosophe de venir poser à nouveau le problème philosophique. Et certes les philosophes manquent plus facilement à la tâche que la tâche aux philosophes. Un esprit de la valeur de M. Hamelin ne se rencontre pas tous les jours. Et c'est pourquoi une œuvre comme celle qu'il vient d'accomplir peut ranimer la curiosité métaphysique et démontrer par son propre exemple que ce n'est point une curiosité stérile. Ceci soit dit en faveur du « genre » dont est le livre de M. Hamelin.

Quant à la manière dont il a traité le genre et l'espèce sous laquelle il l'a envisagée, on peut se demander s'il y avait utilité à reprendre une tâche dans laquelle on a prétendu que Hégel avait échoué, devant laquelle Renouvier a senti faiblir... dirai-je son intérêt ou ses forces ?

Parlons d'abord de Hégel. On peut n'avoir pas son génie sans pour cela manquer du talent nécessaire à une réforme de sa méthode. Le génie fraye les voies nouvelles ; il peut même s'y épuiser et, le moment venu d'exploiter la route, y marcher à contre-voie. Je ne dis point que tel fut le sort de Hégel. Je prétends seulement qu'on peut, sans se

donner pour un nouveau Hégel, essayer de corriger sa méthode afin de la ranimer (1).

Parlons maintenant de Renouvier. Pour quels motifs essaierait-on d'enchaîner les éléments de la représentation qu'il s'est contenté de « ranger ».

1° Parce que Renouviern'a jamais considéré ses « rangs » comme invariables. Il ne les a point toujours maintenus.

2° Parce que de « l'enchaînement » des éléments de la connaissance pourrait bien dépendre le sort de l'idéalisme. Ne disons même plus « idéalisme » : c'est « spiritualisme » et « rationalisme » que nous serions en droit de dire. Car du moment où M. Hamelin arrive à un dernier chaînon qui est la conscience, c'est que la conscience est nécessaire à la représentation, c'est qu'une pensée qui ne se penserait pas perdrait son être en perdant son point d'appui.

Admettez maintenant qu'une liaison synthétique entre les lois directrices de la pensée soit impossible. Deux hypothèses aussitôt s'offriront à l'esprit dont l'une mène droit à l'autre : celle d'une raison incapable de se donner d'un seul coup le plan de son œuvre; celle d'une raison traversée par des obstacles imprévus, heurtée dans ses démarches par un principe rebelle. De beaucoup plus vraisemblable que la première, cette hypothèse restaurerait l'ancien dualisme. Et l'empirisme redeviendrait possible. Car si la raison ne pénètre pas le monde de part en part, on ne pourrait dire jusqu'où elle le pénètre, si même elle y pénètre, ce que rien ne garantit plus désormais. Et c'est où la doctrine de Renouvier, entendons sa doctrine des catégories, laisse une porte ouverte sur l'em-

(1) Comment M. Hamelin a corrigé cette méthode et pourquoi il l'a corrigée, nous le dirons ailleurs, dans la *Revue philosophique*, où nous analyserons et résumerons le livre. Nous avons dû renoncer à le dire ici, où il nous eût été impossible d'être à la fois court et clair.

pirisme, une porte par laquelle il nous est arrivé jadis à nous-même de passer sans encombre Si. en ce temps-là, M. Hamelin avait achevé son livre, peut-être eussions-nous hésité à passer.

Ne nous y trompons donc point. Sous les dehors d'un problème tout spécial, et que les métaphysiciens seuls se divertissent à ne pas résoudre, M. Hamelin vient de poser un problème du plus haut intérêt : celui de la valeur de la raison et de la science. On sait le défi de Nietzsche et des nietzschéens à la raison philosophique et à la science humaine, œuvre de cette raison. Il serait aisé de justifier cette attitude par celle de nos philosophes, et des plus renommés, qui ont fait ou paru faire dans le développement du monde une part à l'accident, à l'imprévisible, à l'irrationnel. Les pragmatistes du temps présent ne négligent aucune occasion de chanter leurs louanges, au risque de les compromettre par leur éloge, plus encore peut-être par leur assentiment. Il leur plaît de vivre dans cette persuasion que l'action prime la science, — ce qui pourrait bien être une formule creuse, — et que le contenu de la vérité scientifique est, en dernière analyse, déterminé par des nécessités d'ordre pratique. Serait vrai dès lors ce que nous aurions besoin de croire pour agir, et cela seulement. D'où résulterait ce corollaire : « Cessera d'être vrai ce dont l'action n'exigera plus la croyance. »

Il n'est pas sans intérêt de constater que, de ce point de vue, le sort de la science est assez étroitement lié au sort de la philosophie. Par la mesure d'une ruine commune, nietzschéens et pragmatistes auraient-ils rapproché la philosophie de la conscience ? En tout cas, en se les représentant l'une et l'autre comme étant l'œuvre d'une même raison, ils auraient fait preuve d'une clairvoyance assez exceptionnelle et, par cela même, encore que par cela seul, bien mérité des philosophes.

Et c'est pourquoi, en lisant le livre de M. Hamelin, je me suis souvenu d'Aristote lisant les livres d'Anaxagore, et se déclarant en présence du seul philosophe qui fût véritablement ami de la raison.

LIONEL DAURIAC.

Lettres inédites de Lamennais

1818-1853

Ceux qui s'intéressent aux idées ou à la personne de Lamennais n'ont pas à se plaindre ; depuis quelques années ils ont pu voir se succéder à intervalles assez rapprochés un grand nombre de publications consacrées à cet écrivain ; plus de deux cents lettres inédites ont ainsi vu le jour ; et en attendant l'étude d'ensemble qui nous a été promise ici même (1), d'obscurs « menaisiens » s'estimeront heureux si, en amassant les matériaux nécessaires et par des travaux d'approche, ils facilitent la tâche à ceux qui peuvent l'entreprendre. Cette humble besogne, malgré l'apparence, n'est pas superflue, car, après avoir beaucoup parlé de Lamennais, on se trouve n'avoir presque rien dit, d'abord sans doute parce qu'étant trop près de lui, on n'avait pas le recul suffisant pour le bien juger, mais surtout parce qu'on était mal documenté. On a parlé, comme il arrive, faute de savoir. Que faire donc aujourd'hui ? Attendre et se taire est assurément le parti le plus sage, puisque c'est le seul qui nous permettra d'écouter Lamennais lui-même.

(1) *Revue Latine*, n° du 25 septembre 1904.

Mais faut-il l'écouter encore s'il doit nous dire toujours la même chose? Nous ne possédons, c'est vrai, qu'une infime partie de sa volumineuse correspondance, qui ne comprend pas moins de 3000 lettres, — il en écrivait jusqu'à dix par jour, et cela durant plus de cinquante ans ; — mais comme nous ne pourrons jamais nous flatter d'avoir la collection complète de celles même qui n'ont pas été détruites, ne faut-il pas s'en tenir à ce que l'on a, sans se fatiguer à poursuivre ce qu'on ne peut atteindre ? A quoi bon entasser les documents inédits, publier des lettres dont l'intérêt souvent est mince et qui ne nous apprennent rien de très neuf sur le compte de Lamennais? Si les plus caractéristiques et les plus belles nous ont été conservées, toutes les autres ne sont-elles pas négligeables ?

Ces questions troublantes, on peut bien se les poser aux heures de lassitude, après des recherches infructueuses ; on n'a jamais dû faire, en s'y arrêtant, une vraie découverte. Si la certitude absolue exige « l'énumération complète », sachons nous en passer ; mais, sans y prétendre, travaillons à nous en rapprocher, et quand nous n'arrivons qu'à rendre un peu plus probable ce qui nous semble vrai, tâchons de croire que nous n'avons pas entièrement perdu notre peine. Nous sommes, en général, trop curieux de confidences et de révélations sensationnelles, nous cherchons trop dans la vie des grands hommes tout ce qui est de nature à transformer l'idée que nous donne d'eux leur histoire. On avertit donc les lecteurs qui goûtent surtout l'imprévu et les coups de théâtre, afin de leur épargner une déception nouvelle : ils ne trouveront pas dans les lettres qui suivent le Lamennais inconnu dont l'existence mystérieuse devra garder encore pour eux le charme d'un rêve; ceux, au contraire, qui se contentent du Lamennais qu'ils connaissent, seront peut-être bien aises de le retrouver ici dans sa réalité.

I

Je reçois, Monsieur, une lettre de MM. Keating, de Londres. Ils me marquent n'avoir pas encore reçu l'envoi que vous leur deviez faire pour M. l'abbé Le Pointe, et même n'avoir pas avis de l'expédition. Cet envoi devoit se composer de la collection de l'*Ami du Roi* (1), 14 vol. ; des numéros du même journal depuis le 12 février, et des *Mémoires* de l'abbé Georgel (2), 2 vol. in-8°. Veuillez, s'il vous plaît, ne pas négliger cette affaire. Je serois bien aise de savoir aussi si je puis compter sur les livres que vous vous étiez chargé de demander à Rome. Mon frère s'étonne qu'ils n'arrivent point ; il désire, pour la règle, avoir un reçu des exemplaires de la *Vie de M. de Solminihac* qu'il vous a expédiés.

Je suis avec une parfaite considération, Monsieur, votre très humble serviteur.

L'abbé DE LA MENNAIS.

22 mai.

Suscription : *A M. Leclere, libraire,*
quai des Augustins, au coin de la rue Pavie,
Paris.

Timbre de la poste : 25 mai 1818.

(1) *L'Ami de la Religion et du Roi*, journal dirigé par Picot et auquel Lamennais avait collaboré en 1814. Lamennais, qui condamne la tendance gallicane de Picot, appelle ordinairement son journal l'*Ami du Roi* tout court. Sur ses rapports avec Picot et Anatole Feugère : *Lamennais avant l'« Essai sur l'indifférence »*, Paris, Bloud, 1906, in-8°, p. 442 et 449.

(2) *Mémoires pour servir à l'histoire des événements de la fin du XVIIIe siècle*, 1817. L'auteur (1731-1813), un jésuite, aumônier de Louis de Rohan, coadjuteur de l'évêque de Strasbourg, l'avait accompagné dans son ambassade de Vienne en 1772.

II

Je reçois, Monsieur, le reçu des 100 exemplaires de la *Vie de M. de Solminihac* que vous m'annoncez et 2 exempl. de la *Tradition* (1). Je vous en remercie infiniment.

Je crains qu'il n'ait été commis une erreur par rapport à l'*Essai* (2) envoyé à Londres ; en ce cas, je vous prierois de la rectifier le plus tôt possible. Cet ouvrage était destiné pour M. Edouard Gerningham (*sic*), bien connu de M Keating. J'en avais prévenu M. Leclere en lui donnant l'adresse de M. Gerningham, 2, Boltom-row, Piccadilly. M. Le Pointe a déjà un exemplaire de mon livre.

Je suis avec une parfaite considération, Monsieur, votre très humble serviteur.

F. DE LA MENNAIS.

27 mai.

Suscription : *A M. Caron jeune, chez M. Leclere, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavie,*
Paris.

Timbre de la poste : 27 mai 1818.

(1) *Tradition de l'Eglise sur l'Institution des Evêques*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit par Lamennais en collaboration avec son frère l'abbé Jean-Marie, parut en 1814 sans nom d'auteur. Il fut réédité en 1830 en 1 vol. in-4° sans aucun changement, sinon qu'on lit après le titre : « par l'abbé F. de Lamennais. » La thèse ultramontaine était vigoureusement posée et défendue dans cet ouvrage qui a été comme éclipsé par le livre *du Pape* de J. de Maistre, au succès duquel il avait pourtant contribué. Cf. le chap. VIII de mon étude sur Lamennais citée plus haut.

(2) *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Il s'agit du 1er volume, paru en décembre 1817, le 2e n'ayant paru qu'en 1820.

III

Le 11 août 1828.

J'ai un peu tardé à vous écrire, mon cher Monsieur Waille, non par négligence, mais faute de loisir. Je m'occupe de mon écrit (1), qui sera plus long et qui me prendra plus de temps que je ne pensois.

Depuis notre départ, nous n'avons reçu aucunes nouvelles de l'abbé de S[alinis] ; il nous tarde d'apprendre où en est son affaire. Il y auroit de l'inconséquence et une extrême faiblesse à l'abandonner s'il y a un moyen *quelconque* de le(?) suivre. Je lui avois demandé précédemment douze livres de chocolat de Bayonne où l'on en trouve de bon à 5 francs. Veuillez lui rappeler sa promesse et lui rembourser ce que je lui devrai pour cet objet.

Lorsque M. Perrier partit avec M. Comballot (*sic*), M. Gerbet se chargea d'envoyer sa malle à Rennes par le roulage. Elle n'est point encore arrivée, ce qui nous étonne. Nous prions M. Gerbet de faire au bureau du roulage les réclamations nécessaires. Son frère attend une lettre de lui et toute la Chesnaie lui présente amitiés et compliments.

IV

Je conserverai précieusement, Monsieur, le bel ouvrage (2) que vous avez bien voulu m'envoyer. Également

(1) *Des Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*, Paris, 1829, in-8°. Les ordonnances du 28 juin 1828 contre les établissements ecclésiastiques consacrés à l'éducation de la jeunesse furent l'occasion de cet ouvrage.

(2) *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque* (1834-1847). L'auteur, Léonard Chodzko, appartenait à une famille dont plusieurs membres, au cours des quatre derniers siècles, s'étaient illustrés. Né en 1800 à Oborck, il mourut à Poitiers en 1871, après avoir été bibliothécaire au ministère de l'instruction publique.

remarquable sous le rapport littéraire et sous le point de vue de l'art, il honore l'émigration polonaise, et quand votre grande nation aura repris le rang qui lui appartient en Europe, il restera comme un souvenir doux alors des jours de souffrance et d'exil. Celui de la renaissance viendra. Il viendra certainement ; je ne sais si je le verrai, car je me fais vieux, et le travail de la vie en ces rudes temps a usé mes forces ; mais sous ma tombe même mes os tressailliront quand la Pologne, brisant le joug de son oppresseur, reparaîtra libre au milieu du monde, car cette noble terre est pour moi comme une seconde patrie. Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments très dévoués.

F. DE LA MENNAIS.

1er septembre 1836.

Suscription : *A M. Léonard Chodzko,*
rue Saint-Germain-des-Prés, 9, Paris.

V

Je n'ai jamais supposé, mon cher d'Ortigues, que M. Dantan, dont j'admire d'ailleurs, même en ce genre, le talent si rare et si original, m'ait proposé de faire ma charge, et ce n'est pas là du tout ce que j'avais dans l'esprit en vous écrivant ; ma répugnance, peut-être ridicule, mais que plusieurs de mes amis augmentent encore par leurs insistances, est de figurer sur toutes les cheminées et tous les étalages ; d'où il résulte qu'on ne peut presque plus sortir sans être reconnu et regardé, ce que je déteste. J'aime et je choye mon obscurité, comme à peu près le seul bien qui me reste, et celui certainement qui m'est le plus doux. Avec la vogue si méritée qu'ont toutes les productions de M. Dantan, je perdrois ce bien, et, blâmez-

m'en si vous voulez, je ne saurois m'y résoudre. L'*oblitus omnium obliviscendus et illis* d'Horace est devenu ma devise, comme elle doit être celle de tout homme de mon âge à qui le ciel a départi un peu de bon sens. Rien ne peut m'être plus pénible que de ne pas déférer à un désir de M. Dantan, pour qui j'ai, sous tous les rapports, une estime profonde ; mais il comprendra mes raisons, j'espère, et manquassent-elles même à ses yeux du poids qu'elles ont aux miens, il les agréera comme une excuse recevable de la part d'une des personnes qui l'honorent le plus. Recevez de nouveau, mon cher d'Ortigues, l'assurance de mon attachement.

F. LAMENNAIS.

18 novembre.

Suscription : *M. Joseph d'Ortigues,*
rue Saint-Lazare, 40.

Timbre de la poste : 19 novembre 1838.

VI

Je suis très sensible, Monsieur, aux sentiments que vous me témoignez au nom de plusieurs de vos amis. L'estime des gens de bien et des vrais patriotes compense bien amplement les souffrances qui suivent aujourd'hui l'accomplissement des devoirs les plus saints. C'est par l'inébranlable fidélité à ces devoirs, par un courage calme, une constance calme, que ceux qui ont encore au fond de leur âme avec l'amour de la patrie quelque souci de leur avenir, sauveront la France que des hommes infâmes s'efforcent d'étouffer dans la boue. Je ne vois aucun inconvénient au projet que vous avez conçu, pourvu que vous vous gardiez soigneusement de donner prise aux brutalités d'un pouvoir soupçonneux et violent dans sa lâcheté.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

F. LAMENNAIS.

Sainte-Pélagie, 15 novembre 1841.

Suscription : *Monsieur, Monsieur Charles Moiney, rue de Bayeux, Caen.*

VII

Je regrette beaucoup de ne pouvoir accepter l'invitation de Mme Marliani. Je pars après-demain pour la Bourgogne, et tous mes jours sont pris jusque-là. Je prie M. et Mme Marliani d'agréer mes hommages et mes compliments.

F. LAMENNAIS.

13 juin [*1843*] (1).

Suscription : *Madame, Madame Marliani, rue Grange-Batelière, 7.*

(*A suivre.*)

ANATOLE FEUGÈRE et LOUIS THOMAS.

(1) Lamennais a fait un voyage en Bourgogne en juin 1843. Il était le 18 juin de cette année chez M. Adrien Benoît-Champy, à Villeneuve, près Arnay-le-Duc, Côte-d'Or, *Œuvres inédites de F. Lamennais, publiées selon le vœu de l'auteur*, par E. D. Forgues (nouv. éd.), 1864, t. II, p. 494, note 2.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Sixième Année N° 10 25 Octobre 1907

La

Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

L'Anarchie morale :
Deux livres contre le mariage

Dans tous les pays de décadence nationale, — et ce n'est peut-être qu'une coïncidence ; mais il est possible que ce soit autre chose, — les livres contre le mariage se multiplient. Ils sont légion. Je n'en examinerai aujourd'hui que deux, l'un qui nous vient de Suède et l'autre qui nous vient de Paris, de très inégale valeur du reste. L'un est intitulé : *de l'Amour et du Mariage* et est l'œuvre de l'illustre Mme Ellen Key ; l'autre s'appelle : *du Mariage* et appartient au très distingué critique littéraire M. Léon Blum.

I

Quand on lit *de l'Amour et du Mariage*, la première impression est que l'on a affaire à un auteur très intelligent, très pénétrant et presque profond ; à un esprit de tout premier ordre. Le sens psychologique et le sens social aussi sont infiniment heureux et sont extrêmement

aiguisés chez Mme Key. Elle connaît l'homme ; elle connaît la femme autant qu'on puisse la connaître, et elle y fait des découvertes intéressantes. Elle connaît l'amour beaucoup mieux, tout compte fait, que Stendhal (qui n'a su que l'amour masculin) et même que Schopenhauer à certains égards.

Je ne sais rien de plus juste, de plus observé, au fond, avec un peu d'imaginé et d'inventé, mais dans la mesure juste, l'invention n'étant qu'une élaboration discrète de l'observation, que ceci : « La femme moderne a découvert la différence entre sa nature amoureuse et celle de l'homme [à savoir que l'homme est polygame et la femme monogame]. A vrai dire elle a nié et elle continue de nier cette découverte. Elle croit que, seules, les mœurs sociales sont cause de cette différence, qui est un fait, et qu'elle voudrait abolir. Mais tandis que les unes voudraient arriver à ce but en exigeant de l'homme la chasteté [*Un Gant* de Bjornson ; *Les Hommes nouveaux* de G. Fanton], les autres y tâchent en proclamant pour la femme la liberté... Chez beaucoup de femmes l'amour unique est devenu une condition organique, ou, comme on a coutume de dire, une nécessité physique. Le fait de cette unité de l'âme et des sens dans l'amour se rencontre assez souvent pour qu'on puisse dire que la nature les a créées pour cela, de même qu'on peut dire qu'elles sont faites pour un amour qui dure toute leur vie. Or l'un et l'autre phénomène est un fait si rare chez les hommes qu'on peut le qualifier d'anormal. Mais conclure de là qu'il suffit de demander à l'homme le même effort pour obtenir le même effet, c'est tirer de deux causes différentes les mêmes conséquences. Le caractère érotique de la femme et celui de l'homme demeurent différents. La chasteté à laquelle l'homme peut atteindre différera toujours de celle qu'on demande à une femme, *sans être moindre*. Il restera, certes, toujours plus porté qu'elle à la polygamie ; ce n'est

pas à dire qu'il continuera à se disperser en satisfaisant ses besoins sexuels. [Et, d'autre part] la femme, bien plus que l'homme, est la proie de l'amour, qui la domine et détermine toute sa nature. L'homme, en des heures fugitives, est maîtrisé avec plus de force par l'amour ; mais il s'en délivre plus vite et plus complètement. La femme, au contraire, et cela d'autant plus complètement qu'elle est plus femme, est entièrement subjuguée par les sentiments. De là une plénitude, un équilibre, une unité dans la vie sensuelle qui manquent à l'homme. Chez la plupart des femmes, et pour les motifs indiqués plus haut, l'amour est une chaleur égale, *une flamme douce* qui ne s'éteint pas. De là certains chagrins que l'homme fait éprouver à la femme. En effet, entre ses heures de passion, il est beaucoup plus calme qu'elle et incapable d'éprouver, comme elle, une tendresse constante. Aussi trouve-t-elle rarement qu'elle remplisse la pensée et le cœur de son mari comme il remplit sa propre âme. »

Est-ce assez bien analysé ? Vous me direz que Musset en a dit tout autant en trois vers :

. . . . . . La pensée
D'un homme est de plaisirs et d'ennuis traversée ;
Une femme ne vit et ne meurt que d'amour.
Elle pense une année à quoi lui pense un jour.

Cependant la page de Mme Key est d'une analyse plus circonstanciée et plus complète.

Que me direz-vous encore de ceci, qui me semble du devin Tirésias, tant il me paraît qu'en vérité il faut avoir été homme et femme pour démêler et distinguer si bien les différences, même subtiles, entre l'amour masculin et l'autre : « Il y a sans doute une exagération dans l'assertion qu'une honnête femme ne sait les exigences de son sexe que quand elle aime. Mais la différence immense entre elle et l'homme, *c'est qu'elle ne peut les*

satisfaire qu'en aimant. La différence radicale entre elle et l'homme, c'est qu'il donne plus souvent sa mesure dans la vie active que dans la vie sentimentale tandis que c'est le contraire chez la femme. Et tandis que la valeur d'un homme, pour lui-même comme pour autrui, dépend de ses œuvres, la femme ne se juge, dans son for intérieur, que d'après son amour. Elle ne sent sa valeur que si son amour est pleinement apprécié, s'il fait vraiment le bonheur de celui qu'elle aime. Il est vrai que la femme demande aussi à l'homme de satisfaire ses sens. Mais tandis que le désir ne naît souvent chez elle que longtemps après qu'elle aime assez pour sacrifier sa vie à celui qu'elle aime, le désir naît souvent chez l'homme longtemps avant qu'il n'aime assez une femme pour lui sacrifier son petit doigt. L'amour, le plus souvent, naît dans l'âme d'une femme et de là passe aux sens ; parfois même n'y arrive pas ; chez l'homme, le plus souvent, l'amour part des sens pour aller à l'âme, sans toujours y atteindre. Et de toutes les différences, c'est la plus douloureuse. »

Je n'insiste pas, puisqu'ici nous sommes en face de la vérité même et débrouillée avec une exactitude aussi lumineuse qu'impitoyable.

Voulez-vous une définition, une énumération plutôt des *immoralités essentielles ?* Je vous présente ceci : « Quand les idées morales tiendront compte du critérium de la sélection [moins pédantesquement : quand l'idée morale sera plus en possession et en conscience d'elle-même], la société considérera comme immorales : une union sans amour ; une union sans responsabilité ; une union entre dégénérés ; la stérilité volontaire ; toutes les manifestations de la vie sexuelle qui supposent la violence et la séduction ; et celles qui prouvent soit l'aversion contre les fins de la nature, soit l'impuissance à remplir ces fins. »

A la condition que l'on limite raisonnablement l'article « dégénérés », car on pourrait en abuser et à peu que

nous ne soyons tous des dégénérés, je souscris à ce programme et j'admire la netteté d'esprit dont il est marqué.

Vous rappelez-vous, dans la *Francillon* de Dumas fils, le mot de Francillon elle-même : « Eh ! Monsieur ! la maternité, c'est le patriotisme des femmes... » — A la première (dans ce temps-là on était patriote) on applaudit cinq minutes. Le lendemain je répétai le mot dans une maison amie. La dame du logis poussa un cri de protestation et d'horreur. Elle était un précurseur. Je ne fréquentai plus très longtemps dans cette maison-là. J'ai retrouvé le mot dans le livre de Mme Key : « La vitalité d'un peuple se mesure *en première ligne* à la capacité et au désir des femmes à donner la vie à des enfants sains, à la capacité et au désir des hommes à défendre la patrie. » (Je copie la traduction ; elle est faite par quelqu'un qui ne sait pas la langue française ; mais cela ne fait rien au fond des choses.)

Dans le même ordre d'idées je ne connais rien de plus beau ni de plus vrai que cette page de Mme Key que l'on pourrait intituler : *De la nécessité de la famille :*

«... Beaucoup de femmes qui se suffisent à elles-mêmes pour tout le reste recherchent le mariage, même sans amour ; d'autres femmes, qui veulent garder leur indépendance, souhaitent la maternité en dehors du mariage. Les unes et les autres sont dans le faux. Il faut que l'enfant soit le but de toute la vie. L'enfant a besoin de la famille pour naître ; il faut qu'il trouve auprès de sa mère la clairvoyance de l'amour par les qualités qu'il hérite de son père. Une femme qui n'a jamais aimé le père de son enfant nuira à cet enfant d'une manière ou d'une autre, mais à coup sûr, ne fût-ce que par sa manière de l'aimer. L'enfant a besoin d'un cercle joyeux de frères et de sœurs et l'amour maternel le plus tendre même ne saurait lui en tenir lieu. Priver sciemment et volontairement son enfant du droit de recevoir sa vie du fait de l'homme, l'exclure délibérément et d'avance de la tendresse d'un père est un acte d'égoïsme

qu'une femme ne commet pas impunément. Il ne faut pas que le droit à la maternité sans le mariage dégénère en droit à la maternité sans amour. Il est aussi avilissant d'accepter une union libre sans amour que de se marier sans aimer. Dans les deux cas, l'enfant est le fruit d'un larcin. L'enfant né d'un père dont la mère ne veut pas partager la vie [Quel traducteur ! Le texte veut dire : l'enfant né d'un père que la mère élimine], voilà l'enfant illégitime au vrai sens du mot. »

Jamais on n'a mieux présenté les choses, ni mieux montré que maternité, famille et amour sont tellement connexes et même *aspects différents d'une même chose*, que si l'un manque, on peut dire que les autres n'existent que très incomplètement.

C'est plaisir encore de voir Mme Key discuter avec Schopenhauer et montrer spirituellement les points faibles de la théorie célèbre, et qui du reste demeure une découverte admirable. Vous connaissez la théorie du maître : l'amour, c'est l'attrait réciproque des contraires ou tout au moins des fortes dissemblances. C'est le génie de l'espèce qui veut cela, pour compenser et neutraliser les qualités contraires et aussi les défauts contraires, afin de maintenir un équilibre suffisant dans l'espèce.

Il y a du vrai, reconnaît Mme Key ; car entre époux une harmonie qui naît des similitudes fait certainement le bonheur relatif des deux époux ; mais elle est « monotone », elle est « pauvre » [j'ajouterai : elle est déprimante] et elle devient dangereuse pour le développement de l'individu et celui de l'espèce ».

Rien de plus juste, et c'est un des mille aspects de la loi de la guerre : les peuples qui sont toujours en paix sont heureux ; seulement ils meurent ; il en est des individus comme des peuples.

Il y a donc, incontestablement, du vrai dans la doctrine de Schopenhauer. Mais aussi songez que les différences

trop fortes entre caractères, que « les divergences d'opinion dans la conception de la vie, dans l'appréciation des fins, des valeurs, de la direction de l'existence, finissent par mener à l'*hostilité !* »

— Qu'importe ! répondra le philosophe ; c'est pour l'enfant que le génie de l'espèce agit, non pour les parents. Que les parents se fassent la guerre, c'est une condition de la bonne constitution des enfants ; ou, si l'on veut, que les parents se fassent la guerre, c'est un effet de contrariétés entre eux qui sont condition de la bonne constitution des enfants.

— Heu ! Heu ! répond Mme Key, il me semble que des parents toujours en querelles et qui ne sont du même avis sur rien auront peut-être des enfants d'une innéité excellente ; mais auront surtout des enfants d'une éducation épouvantable. Le génie de l'espèce n'a pas assez prévu cette conséquence. Il paraît qu'il ne pouvait pas tout prévoir. Et elle conclut assez judicieusement, ce me semble, en disant que « l'instinct sexuel est au fond dans la vérité, mais qu'il a dépassé son but, en rapprochant des êtres par un attrait susceptible de se changer rapidement en haine » ; qu'il y a « une limite » en deçà de laquelle différence engendre attrait salutaire ; au delà de laquelle différence engendre ou est destinée à engendrer antipathie funeste, même à l'espèce.

Voilà de joli bon sens. N'unissons pas le blanc au blanc ; mais n'allons pas jusqu'à unir le blanc au noir. Il faut des tempéraments en toutes choses.

Aussi bien la théorie de Schopenhauer est surtout *un fait* qu'il a admirablement démêlé jusqu'en ses menus détails ; mais les conséquences qu'il en tire, ou plutôt l'explication générale dont il l'enveloppe, sont douteuses. Oui, en amour, en amour vrai, — je ne dis ni en sensualité, ni en amitié plus ou moins mêlée d'amour, — les contraires s'attirent. Voilà le fait. Ecartons « le génie de l'espèce », qui est trop

métaphysique pour moi ; j'ai essayé plusieurs fois d'expliquer ce fait par ceci que l'amour est, sinon avant tout, du moins pour bonne part, *curiosité*, et que c'est cette curiosité qui fait que A va naturellement à son contraire, c'est-à-dire à l'inconnu. (Voir mon livre : *Pour qu'on lise Platon.*) En tout cas voilà le fait ; et c'est grand honneur à Schopenhauer de l'avoir débrouillé.

Mais que ce fait soit quelque chose de providentiel ou seulement d'heureux ; que le génie de l'espèce commande ainsi *pour* que les enfants soient bien constitués, ou seulement que du fait en question *il résulte* que chez les enfants les qualités et défauts des parents soient compensés et neutralisés, c'est, pour mon compte, ce que je n'ai guère vu. En général, les enfants *prennent d'un côté* et ne prennent quasi aucunement d'un autre. En général tel enfant est « tout son père » ou est « toute sa mère ». Le mélange est rare, donc rares compensation et neutralisation. Et reste seulement que l'antipathie de la mère et du père fait une mauvaise éducation des enfants. Mme Key, dans la mesure où elle contredit Schopenhauer, me paraît avoir raison. En tout cas sa dissertation est très fine.

Que de bonnes choses encore, quoique « réactionnaires » et un peu trop « antiféministes » même pour moi, sur les femmes qui travaillent, j'entends celles qui travaillent en dehors de la maison, les « extérieures », comme je les appelle : « Comme le dit si bien Charles Albert [qui est ce Charles Albert, je l'ignore], « l'amour veut du calme et le loisir de rêver » ; il ne peut se contenter des miettes de notre personnalité et de notre temps... C'est ainsi que les hommes d'aujourd'hui sont exclus de l'amour ; non seulement ils ne peuvent réaliser l'amour dans le mariage ; mais ils n'ont guère de chances de le connaître [nulle part] dans sa plénitude. Ces jeunes femmes, harassées par leur travail, n'ont même pas le loisir de prendre soin de leur beauté et de leur personne. Il n'y a plus que les femmes du monde et

celles du demi-monde qui s'adonnent à la toilette... Les femmes prennent de plus en plus part à la vie active, et la préoccupation de leur extérieur les occupe bien moins que le développement de leur personnalité. Cette évolution donne quelque chose d'hésitant à leur nature ; or ce que l'homme aime chez la femme, c'est justement son tact, sa mesure, son aisance, *le calme dans la possession de soi-même*, qui manque le plus souvent à l'agitation des jeunes filles de la génération actuelle. »

Je n'en finirais point, en vérité, si je voulais relever tous les passages ou de très ferme bon sens, ou de très fine psychologie, ou de juste observation, ou de sentiment très élevé et très pur que contient le beau livre — oui, c'est bien un beau livre — de Mme Key. Mme Key est évidemment une haute conscience et un grand esprit.

Pourquoi faut-il que son livre, quoiqu'il ne soit nullement saccadé et quoiqu'il se développe avec lenteur et dans une belle tenue littéraire, n'ait aucune suite ? Jamais on ne voit nettement, ni même vaguement, où va l'auteur, et je doute qu'il le sache bien précisément lui-même. Le fil conducteur manque absolument et j'ai renoncé, moi qui me pique d'y être expert, *à en mettre un*. Qu'un autre le tente ! Jamais livre qui est une thèse, qui veut être une thèse et qui a constamment *le ton* d'une thèse, ne fut moins une thèse. Il n'est pas *posé* le moins du monde... Il flotte, ou plutôt il circule comme un ruisseau parmi des prairies, qui ne sait ni où il va ni où il retourne. Je ne m'étonne pas que, dans son pays, Mme Key passe pour féministe aux yeux des uns et pour antiféministe aux yeux des autres. Elle pourrait passer aussi pour conservatrice et pour novatrice, pour rétrograde et pour révolutionnaire. Elle est très lucide sur chaque sujet qu'elle aborde ; elle n'a aucune compréhension d'un ensemble, ou du moins elle ne donne nullement l'impression qu'elle en a une.

De là, comme vous pensez bien, des contradictions en

nombre respectable. Elles fourmillent. Sans aller plus loin, je viens de vous citer une très belle dissertation où il est mis en vive lumière que l'enfant est le but de la vie. C'est à la page 127 ; c'est aussi à la page 6 ; c'est aussi ailleurs. Et à la page 219 je lis : « On oppose le droit des enfants au droit de l'individu. On dit : S'il y a des enfants, il faut que les parents malheureux en ménage demeurent unis. Mais aujourd'hui un être affiné en matière amoureuse ne peut appartenir à un autre sans un sentiment de profonde abjection, s'il ne l'aime pas ou s'il sait qu'il n'en est pas aimé. Une union maintenue dans ces conditions sans amour est une humiliation profonde ou un célibat à vie, en tout cas une grande infortune. Le plus souvent, on ne s'occupe que des enfants ; *on oublie que les parents méritent d'être considérés comme une fin.* On n'exige pas que le père ou la mère commettent un crime pour l'amour de leurs enfants ; on les blâmerait s'ils venaient à faire de la fausse monnaie pour subvenir à leur entretien. Mais on n'éprouve aucun scrupule à condamner une mère « pour l'amour de ses enfants » à vivre dans une union où il lui semble se prostituer. »

Bon ; nous étions tout à l'heure en présence de M. Brieux écrivant *le Berceau*, et maintenant nous entendons la « Nora » de la *Maison de poupée*. Il faudrait concilier tout cela ; il faudrait concilier.

Ailleurs, nous avons affaire à Mme Key partisan de l'accession des femmes à la vie politique et à Mme Key hostile à l'accession des femmes à la politique :

Recto : « Etant donné que chaque cellule de l'organisme social est mâle ou femelle, il est inadmissible qu'une organisation définitive ne finisse pas par exprimer ce double caractère. De même que la famille, cette forme élémentaire de l'Etat, il faudra un jour que l'Etat soit une unité où le principe masculin et le principe féminin soient représentés tous deux. Il faudra constituer une *union gouvernementale* là où

nous trouvons jusqu'ici un Etat célibataire. C'est en fonctionnant elles-mêmes, mais en laissant les cellules masculines fonctionner pour elles, que les cellules féminines pourront atteindre l'apogée de leur développement comme membres de la société... Tous les Etats de l'Europe portent encore une Russie dans leur sein, cette partie de la société que Camille Collet appelle avec raison « le camp des muettes », c'est-à-dire les femmes sans droits politiques... » — Parfait. Mme Key veut que les femmes soient citoyens. C'est une opinion. Je dirai même que c'est la mienne.

Verso : « Il n'est pas prouvé que la femme puisse conquérir des diplômes universitaires et revêtir des fonctions publiques sans nuire à la sûreté de son coup d'œil, à la finesse de son sens psychologique... Si les femmes se mettent à porter les mêmes charges que les hommes, elles auront comme eux le dos voûté... Il y a des gens qui comptent sur l'influence de la femme pour relever le niveau moral, sous prétexte que les femmes sont supérieures aux hommes dans la vie privée. On invoque à l'appui de cette thèse la proportion plus grande des criminels hommes ; on oublie que si l'homme est poussé au vol par la misère ou par le goût des plaisirs, la femme est une prostituée cataloguée — et plus souvent non cataloguée. On oublie que si l'homme commet un crime en état d'ivresse, c'est surtout le mauvais état de sa maison et le mauvais caractère de sa femme qui l'a poussé à boire... Le crime est le plus souvent bisexuel... La main de la femme est plus pure que celle de l'homme ; mais ni ses yeux, ni ses oreilles, ni ses lèvres. Malheureusement il n'y a pas de statistique des crimes commis contre l'honneur... Du reste, la seule chose qui serait intéressante, ce serait de savoir si les femmes sont moins accessibles à la corruption ou moins promptes à pactiser avec leur conscience, moins capables d'intrigue, moins portées à la malveillance. Mais les congrès féministes, la presse féminine, les comités de femmes, ainsi que les

candidatures de femmes en Angleterre, en Amérique et ailleurs montrent d'une manière fâcheuse combien les femmes, elles aussi, perdent tout sens moral dans la vie publique ; elles aussi disent que la fin justifie les moyens ; elles aussi... elles aussi... » — Bien ! Bien ! Il faut refuser aux femmes l'accès à la vie politique. Que voulez-vous que je vous dise ? Je voudrais que l'on prît parti ou que l'on conciliât. Mme Key ne fait ni l'un ni l'autre.

Même sur la question du divorce, qui est celle sur laquelle Mme Key a l'opinion la plus nette et la plus ferme, elle ne s'aperçoit pas qu'elle se contredit encore. Vingt fois elle dit qu'il faut admettre le divorce par volonté d'un seul, « le divorce librement consenti qui ne dépende que de la volonté de l'une ou des deux parties », et voici qu'elle écrit : « Une chose est certaine : c'est que nul n'est plus aveugle sur la douleur conjugale que celui qui la cause. *Rien n'est donc plus inique que de s'en rapporter à l'un des époux de la décision du débat.* » Je ne sache pas de formule plus heureuse et, aussi, qui condamne plus nettement le divorce par volonté d'un seul des conjoints.

Cela est continuel. Il faut s'y résigner. Mais le livre y perd une grande autorité. Il expose tant de convictions successives qu'il ne convainc jamais. Au fond, c'est la force d'esprit qui manque ici. Mme Key est un penseur qui pense beaucoup et même vivement ; mais qui n'a pas assez de puissance pour mettre en ordre l'armée de ses idées et les disposer en camp retranché — ou les faire marcher en ordre de bataille. Elles restent une foule.

Si pourtant, en nous attachant à ce qu'elle répète le plus souvent, ce qui est un signe, et à ce qu'elle réserve pour la fin de son volume, ce qui en est un autre, nous essayons de nous faire une idée approximative de ce que peuvent être les idées dominantes de Mme Key, nous arrivons à peu près à ceci.

Mme Key, individualiste ardente, très fortement marquée

de l'influence de Jean-Jacques Rousseau et de Tolstoï et d'Ibsen, très persuadée que le devoir de l'être humain est de chercher son bonheur, et c'est-à-dire ayant pour ce qu'on a appelé jusqu'à présent « le devoir » l'aversion la plus profonde; Mme Key, en un mot, de tempérament anarchique, ne croit, en choses de rapports sexuels, qu'à l'amour, ne respecte que l'amour et a une défiance invincible à l'égard du mariage. Elle citera vingt fois, ce qui est bien indigne d'un penseur comme elle, cette prétendue décision, niaise à souhait, de je ne sais quelle cour d'amour du moyen âge, que le mariage et l'amour sont incompatibles ; elle dira que « l'amour est toujours moral, et que le mariage sans amour est toujours immoral », ce qui, rapproché de l'axiome précédent, reviendrait à dire que l'amour est toujours moral et que le mariage est immoral toujours ; elle alignera sans sourciller des formules d'individualisme féroce : « C'est l'idée fondamentale du protestantisme [ceci très profond, du reste, comme généalogie des idées et des tendances], le droit de libre examen, qu'il convient d'appliquer à la question du divorce. *Chaque conscience devra découvrir pour son compte ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire* » ; — et encore : « L'humanité a besoin, non seulement d'hommes prêts à sacrifier leur vie pour une idée ; *mais d'hommes assez courageux pour sacrifier aux autres leur propre conception du devoir.* » [Ça, c'est du bon Nietzsche, du meilleur Nietzsche.] « Cette vérité est liée d'une manière indissoluble et nécessaire à la théorie de l'évolution... Nul lecteur de l'*Enfer* de Dante ne souhaite, certes, à Françoise de Rimini l'énergie de repousser l'amour de Paolo ! Et les mystères de l'âme sont tels qu'un homme a pu se purifier dans l'adultère de la souillure du mariage... Mais mieux vaut le divorce... Un poète, un artiste a une femme qui du commun accord de tous n'est pas à sa hauteur. Tout à coup la vie qu'il trouvait triste et vide redevient belle à ses yeux... C'est qu'il

aime une autre femme. Il écoute la voix de son amour et il fait bien... Mais la majorité des gens inclinent à penser que la souffrance d'une femme insignifiante importe plus que la perte morale d'un homme de valeur ! »

En conséquence de ces « vérités », Mme Key *tend* à l'union libre : « Le nœud de la question qui nous occupe, le sujet des discussions passionnées... est de savoir si c'est l'union libre ou l'union indissoluble dont l'action moralisatrice est le plus efficace. » — « Nous avons montré que la jeunesse veut lutter contre la prostitution par la liberté de l'amour, et nous avons vu là une preuve du progrès de la morale sexuelle. » — « La seule solution, c'est la proclamation des droits de l'amour : les amants devront s'unir au besoin sans consécration légale » ; et, comme dernier mot à la dernière ligne : « Quand toute la forêt sera verdoyante, la loi sur le mariage n'aura qu'un seul paragraphe, celui que Saint-Just proposait il y a un siècle : « Ceux qui s'aiment sont mari et femme. »

Mme Key *tend* donc à l'union libre ; mais elle admet le mariage, à la condition, naturellement, qu'il soit aussi pareil que possible à l'union libre. Elle n'admet que le mariage d'amour mutuel, et en cela je suis de son avis ; et elle veut que le mariage soit rompu aussitôt que l'amour a cessé chez l'un ou l'autre des deux époux. Donc le mariage qu'elle admet ne diffère de l'union libre que par la non-clandestinité, que par la déclaration que deux amants font à la société qu'ils vont cohabiter jusqu'à nouvel ordre.

Je trouve — et probablement Mme Key aussi — ce mariage-là, sinon plus immoral (il l'est autant), du moins plus indécent que l'union libre. Il y a dans l'union libre la même fragilité du lien que dans ce mariage-là ; la même pensée de derrière la tête que cela durera ce que cela pourra, mais non pas toujours ; mais il y a dans l'union libre clandestine une certaine pudeur qui consiste à ne pas

dire toutes ces belles choses à un monsieur respectable représentant de la société.

Le fond de la pensée de Mme Key est incontestablement ceci : l'union libre, ou le mariage tel qu'il doit être, *ne crée absolument aucun devoir, aucune obligation ;* car le seul devoir est d'aimer. Vous vous unissez parce que vous vous aimez ; cela est sublime ; mais l'un de vous n'aime plus ; qu'il s'en aille ! Non seulement son devoir n'est pas de rester ; mais son devoir est de partir, car l'amour l'appelle ailleurs.

— Mais sa femme l'aime encore !

— C'est un devoir personnel, et c'est un devoir social de sacrifier les autres.

— Mais il y a des enfants !

— C'est un devoir envers eux que de ne pas leur infliger le spectacle d'un ménage sans amour.

— Mais cette pauvre femme n'a rien fait pour être jetée dans la rue !

— Elle est sotte et, lui, il aime une penseuse qui lui donne des idées. Son devoir est d'aller à la penseuse.

En un mot, dès que l'amour cesse chez un des conjoints, quelle que soit la situation du reste, la répudiation est un devoir strict ; la répudiation par une femme du mari qu'elle n'aime pas, la répudiation par un mari d'une femme qui a cessé de plaire, est le plus sacré et le plus indispensable des devoirs.

Nous avions tort de dire tout à l'heure que le mariage ou l'union libre ne créent pas de devoirs. L'union libre ou le mariage créent potentiellement un devoir ; ils n'en créent qu'un ; mais ils en créent un : c'est le devoir de la répudiation.

Le curieux, c'est que Mme Key se rend très bien compte — vous savez qu'elle est bonne psychologue — que le mariage subsiste très bien, reste très fort et assez heureux *sans amour*, et elle met cela très vivement en lumière : « Il

n'y a pas lieu de craindre, dit-elle, que la liberté du divorce devienne synonyme de polygamie » ; car « le mariage a des alliés très sûrs dans les conditions physiques et psychiques de la vie humaine ». La vie commune, l'amour disparu, se tient en quelque sorte par elle-même ; « toutes les frondaisons printanières ont beau être tombées et la vie commune sembler froide et dépouillée comme des branches dénudées, elle n'en demeure pas moins immuable ». Ajoutez que « l'être qui a donné pour la première fois le plaisir des sens à un autre être acquiert sur lui un pouvoir qui ne cesse jamais tout à fait »...

Il n'y a rien de plus juste. Quand l'amour a cessé entre époux, et presque toujours il cesse très vite, les époux restent unis par la reconnaissance obscure de la chair et surtout par les liens de l'habitude, qui constituent ce que j'appellerai une sympathie de proximité, une sympathie de vicinité ; allons, lâchons le mot, puisqu'il m'obsède, une sympathie d'attelage. — Et cette sympathie-là est plus forte peut-être (et assurément) que l'amour même.

Mme Key reconnaît donc que le mariage et le bon mariage peut subsister sans amour. Or le constate-t-elle avec plaisir, ou plutôt le regrette-t-elle ? Il semble bien qu'elle le regrette, puisque, sachant que le mariage peut être passable, l'amour ôté, elle n'en consacre pas moins tout un livre à démontrer que dès que l'amour cesse entre époux, c'est un devoir pour eux que de se quitter et un crime de lèse-amour que rester ensemble. Mme Key est comme hypnotisée par l'Amour, le « grand Amour », le « vrai Amour », et elle est toujours prête à tout lui sacrifier, même au moment où elle sent bien (et où elle dit) qu'il n'est pas si nécessaire que cela. A des gens qui, elle le sait, peuvent vivre une vie saine, utile et assez heureuse, sans être amoureux, elle crie : « L'amour ! L'amour ! Ne songez qu'à cela ! Brisez tout pour lui ! N'est-ce pas lui qui passe ? Courez ! » Au fond, je la pousse un peu pour

lui faire dire ceci ; mais il ne faudrait pas la pousser beaucoup pour le lui faire dire : « l'amour est tellement le devoir, ou est tellement divin qu'il vaut qu'on lui sacrifie même le bonheur. »

Cette « morale nouvelle », qui est à peu près celle d'Alfred de Musset, me paraît très misérable, et un livre consacré à persuader aux hommes qu'ils ne se trompent pas en mettant la passion au-dessus de tout me paraît la plus mauvaise action du monde. Talleyrand dirait : « C'est plus qu'une mauvaise action ; c'est une sottise ». Mon Dieu oui, ce livre est une très grande sottise assaisonnée de talent ; et rien n'est plus regrettable que le talent qui s'y trouve, puisqu'il peut donner quelque crédit au reste.

II

M. Léon Blum, lui, n'est pas un naïf, n'est pas un hypnotisé, n'est pas un congestionné. C'est un farceur, plein d'esprit du reste. Son livre, du *Mariage*, est une gageure d'impertinence et de cynisme, analogue au *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot ou aux *Lettres de Malaisie* de M. Paul Adam. M. Léon Blum veut faire pousser des cris d'indignation, il y réussit et il est content. M. Léon Blum serait sans doute plein de pitié pour quelqu'un qui prendrait son livre au sérieux et qui le discuterait gravement.

C'est pourtant, par jeu aussi, ce que je ferai ; par jeu d'abord, comme je dis, et aussi bien je suis encore en vacances ; pour ceci encore qu'à dépiauter des paradoxes on trouve quelquefois des vérités, des idées justes, des observations intéressantes dont les paradoxes ont été comme l'occasion. Je ne réponds de rien sur ce point ; mais je me risque.

M. Léon Blum a été frappé de ce fait, comme tout le monde, que les hommes, en France surtout, se marient

tard, ce qui force les jeunes filles à se marier tard, elles aussi ; que les hommes, avant de se marier, font beaucoup d'expériences de l'amour, au sens le plus bas de ce mot ; que les jeunes filles n'en font point ; que le mariage est pour les hommes une fin et pour les jeunes filles un commencement ; qu'il en résulte un désaccord funeste et toutes les conséquences que vous savez ; et que cela est très mauvais, et qu'il faudrait changer tout cela.

Beaucoup d'autres ont fait ces observations et reconnu ce mal, et ils sont arrivés à cette conclusion (ouvrages déjà cités : *Un Gant*, de Bjornson ; *Hommes nouveaux*, de G. Fanton) : Il faudrait qu'homme et femme se mariassent jeunes et vierges aussi exactement l'un que l'autre. Je crois qu'il y a en Norvège une ligue de jeunes filles établie sur ces principes.

M. Léon Blum — et vous savez comme on fait un bon gros paradoxe ; ce n'est pas difficile : on prend une vérité de sens commun, et puis on la retourne comme un gant ; on en prend mathématiquement le contraire ; d'où il appert qu'un paradoxe étant une banalité retournée est aussi banal que la banalité elle-même — donc M. Léon Blum s'est dit : « Mais si l'on procédait à l'inverse ? Si, au lieu d'exiger des jeunes gens la virginité, *on ne l'exigeait pas* des jeunes filles ; et si l'on permettait aux jeunes filles, en les y conviant du reste, à faire avant leur mariage les mêmes expériences de l'amour que font les jeunes gens ? Homme et femme arriveraient au mariage dans les mêmes conditions, ce qui est le but cherché. Voilà la solution. »

Cette idée trouvée, son livre était fait ; il n'avait plus qu'à l'écrire.

Il l'a écrit en s'appuyant sur deux affirmations qui sont les suivantes : il y a, et dans la vie de la femme comme dans celle de l'homme ; d'abord une période polygamique, ensuite une période matrimoniale ; la période polygamique va jusqu'à l'âge de trente ou trente-cinq

ans ; la période matrimoniale va depuis l'âge de trente ou trente-cinq ans jusqu'à la mort ; — les jeunes filles ont besoin, comme les jeunes gens, de jeter leur gourme pour être ensuite, par satiété et parfait mépris des plaisirs de jeunesse, d'honnêtes et fidèles épouses. Donc les jeunes gens se marieront vers trente-cinq ans ; les jeunes filles, vers trente. Les jeunes gens auront des maîtresses et le mieux sera qu'ils en aient beaucoup successivement, depuis vingt ans jusqu'à trente-cinq ; les jeunes filles auront des amants, et le mieux sera qu'elles en changent souvent, depuis quinze ans jusqu'à trente.

La conséquence sera qu'il n'y aura pas d'adultères. S'il y a adultère féminin, c'est que la femme, mariée trop tôt, n'a pas satisfait son instinct polygamique et le satisfait après le mariage au lieu de le satisfaire avant. S'il y a adultère masculin, c'est chez l'homme marié trop tôt (mais le cas est rare) pour la même raison ; chez l'homme marié à l'âge normal, c'est parce que l'homme se sent trompé, au moins se sent délaissé par la femme, et cherche ailleurs satisfaction ou distraction, et c'est encore une conséquence de cette erreur, la femme mariée trop tôt.

Donc le nouveau régime est celui-ci : les jeunes gens continuent à vivre comme ils vivent aujourd'hui et les jeunes filles se mettent à vivre comme les jeunes gens vivent maintenant.

— Mais c'est la jeune fille déflorée, déveloutée, flétrie, n'ayant plus rien qui fasse qu'on veuille d'elle. On ne les épousera jamais.

— Pourquoi non ? N'épouse-t-on pas des veuves ? Dans mon système, *on n'épousera que des veuves.* Voilà tout. Non seulement on ne s'en portera pas plus mal ; mais on s'en portera beaucoup mieux.

— Mais quelles veuves ! Veuves de plusieurs époux !

— De plusieurs, oui ; il le faut ; car c'est l'instinct polygamique qu'il s'agit de satisfaire, et je ne conseillerais

pas à un homme de trente-cinq ans d'épouser une jeune fille qui n'aurait eu qu'un amant de quinze à trente. Ce serait le signe qu'elle n'a pas l'instinct polygamique, et c'est dans ce cas que l'expérience amoureuse aurait laissé sur la jeune fille une empreinte très défavorable au mari. Dans ce cas je conseillerais à la jeune fille d'épouser tout simplement son amant. Il faut donc, dans mon système, qu'on n'épouse que des jeunes filles plusieurs fois veuves. C'est dans ce cas qu'il n'y a point d'empreinte laissée et qu'on se trouve devant sa jeune femme exactement comme, dans le système actuel, la jeune femme se trouve devant son mari, c'est-à-dire en face d'un passé tout à fait effacé, qui ne compte pas, qui n'existe plus. Donc n'épousons que des veuves plusieurs fois veuves. Vous me dites qu'on épouse une veuve, mais non pas une dix fois veuve. Oh ! pourquoi non ? C'est exactement la même chose. Une dix fois veuve n'a pas plus qu'une veuve simple cette ignorance qui est, paraît-il, pour vous un charme ; elle ne l'a ni plus ni moins ; et elle a épuisé l'instinct polygamique, ce qui est l'essentiel et le nécessaire. N'épousez que des dix fois veuves. Cinq ou six fois peut, du reste, suffire.

— Mais ces six fois veuves auront cinq ou six enfants !

— Ah ! pour cela non ! Non ! elles n'auront jamais d'enfants ! Jamais ! Elles prendront pour ne pas en avoir tous les moyens qu'il faut pour cela et qu'on aura eu le soin de leur apprendre. Le malthusianisme absolu fait partie essentielle de mon système, et j'y insiste minutieusement, avec réfutation des objections, du reste ridicules, le long de trente-cinq pages.

— Mais, sacrebleu, Monsieur, décidément, ce que vous me proposez d'épouser à trente-cinq ans, c'est la dernière des prostituées !

— Les mots ne me font pas peur. Ce que je vous propose d'épouser, c'est précisément ce que vous dites ; et si je vous propose d'épouser une femme qui a été ce que vous

dites *avant*, c'est pour qu'elle ne devienne pas ce que vous dites *après*.

— Hum !

— Vous voyez bien que vous n'avez plus rien à dire.

J'ai promis de discuter ce système sérieusement, pour m'amuser. Il n'y a rien de plus amusant que d'être sérieux. Il repose sur un certain nombre de parfaites erreurs psychologiques. M. Léon Blum est un psychologue très adroit et assez fin quand il s'agit de débrouiller un *cas*, et il y en a une dizaine dans son livre qu'il a analysés d'une façon charmante, vraiment charmante. Mais les grandes vérités psychologiques générales, il les ignore, ou a fait le ferme propos de les ignorer. D'abord il invente de sa grâce — et je dois reconnaître qu'il en fait un instant l'aveu — il invente de sa grâce la période polygamique et la période matrimoniale. Cela n'est pas tout à fait faux (je ne parle pour le moment que des hommes, mais cela est trop peu vrai pour que l'on puisse bâtir dessus une théorie générale).

Il n'y a ici que des cas personnels.

Un certain nombre d'hommes sont polygames. Mais ceux-là, ils ne le sont pas pour une période ; ils le sont pour toute leur vie ; et vous les marierez à cinquante ans, ils n'auront pas épuisé pour cela leur intinct polygamique.

Un grand nombre d'hommes sont « nés époux », comme dit quelque part M. Blum lui-même, et ceux-là ils sont monogames depuis l'âge de dix-huit ans. Ce sont gens qui n'ont pas beaucoup de tempérament, et surtout qui n'ont pas beaucoup d'imagination, et surtout qui n'ont pas de curiosité. Vous le dirai-je ? Ceux-ci sont les hommes normaux et sont *les plus nombreux de beaucoup dans l'humanité*.

S'il n'y paraît pas, cela tient aux conditions économiques dans lesquelles se trouve la bourgeoisie européenne et surtout la bourgeoisie française. Le jeune homme de vingt

ans, qui, à mon avis, devrait être marié depuis six mois, a devant lui dix ou douze ans pendant lesquels il a « à se faire une position » et à ne pas se marier. Pendant ces douze ans, il est polygame et, le plus souvent, de la plus ignoble façon du monde. Mais croyez-vous qu'il le soit volontiers et naturellement ? Pas du tout. Il l'est parce qu'il ne peut pas faire autrement et à son corps défendant.

La preuve, ou une preuve, très significative, à mes yeux, c'est que pendant ces douze ans, il ne désire rien tant, le plus souvent, que rester uni très monogamiquement avec la femme — et, pourtant, quelle femme ! — avec laquelle il s'est... mettons agglutiné, trois mois après son arrivée à Paris.

La preuve, ou une preuve, c'est qu'assez souvent, cette femme-là, il l'épouse ! S'il ne l'épouse pas plus souvent, c'est que cette femme, d'une part sans aucun sens moral, d'autre part si stupide qu'elle ne comprend même pas qu'il est de son intérêt matériel de se cramponner, l'abandonne, bien plus souvent, sachez-le bien, qu'il ne l'abandonne lui-même.

Voilà l'homme vrai, l'homme normal, l'homme moyen. Je ne dis pas que cet homme n'a jamais l'idée de faire une infidélité à sa compagne. L'homme est polygame toujours, toujours un peu, sauf exceptions rares. Je dis que le désir de n'avoir qu'une compagne de sa vie, *de ne point changer*, est le fond de l'homme moyen, avec une arrière-pensée seulement, quelquefois suivie d'effet, de faire ailleurs un voyage d'exploration, mais toujours avec esprit de retour.

Voilà l'homme moyen. Parce que M. Blum a vu des hommes de vingt à trente-cinq ans pratiquer, tous, la polygamie, il en a conclu qu'il y avait une période de polygamie. Ce sont là les erreurs qu'inspire la statistique. M. Blum a pris une nécessité économique, une nécessité sociale, pour une loi naturelle. Et de ce que tous les hommes, de vingt à trente-cinq ans, pratiquent la polyga-

mie, il ne faut nullement conclure, malgré les apparences, qu'il y a, même pour l'homme, une période polygamique; non, il y a des conditions économiques qui forcent l'homme, malgré lui, à être polygame à un certain âge. Il n'y a pas autre chose.

Seconde erreur de M. Blum. Il a cru que ce qui est vrai de l'homme est vrai de la femme, ou plutôt que ce qu'il croyait vrai de l'homme est vrai de la femme, et que la jeune fille a, elle aussi, sa période polygamique de quinze à trente ans. Cette seconde erreur est plus forte que la première. Oh ! ici aussi, car je suis un homme qui sais les choses ; et comme tous les hommes qui savent les choses, j'ai l'air de ne pas les savoir, parce que, du moment que je sais les choses, je ne tranche pas ; ici aussi je reconnais qu'il y a du vrai ; pas beaucoup de vrai ; mais un peu. Je reconnais que de quinze à trente ans la plupart des jeunes filles vivent en état de polygamie intellectuelle. Elles rêvent de celui-ci, de celui-là, d'un troisième. Elles aiment à fleur de songe une dizaine de jeunes hommes pendant dix ans. Je l'ai dit il y a une trentaine d'années : nous épousons tous une veuve, une petite veuve, une moralement veuve, qui quelquefois est, de cette façon, bien entendu, veuve dix fois. Voilà qui est accordé.

Seulement il n'en est pas moins vrai que si l'homme est polygame (dans la mesure que j'ai marquée plus haut), la femme ne l'est pas, la femme ne l'est que dans la mesure presque insignifiante que je viens d'indiquer. La femme est essentiellement monogame La femme est monogame en ce sens que cette arrière-pensée de polygamie que l'homme a presque toujours, même quand il est très *uxorius*, la femme ne l'a jamais. La femme, quand elle n'en est plus à rêver ; quand elle en est à épouser un homme d'une façon ou d'une autre, a toujours la profonde conviction que c'est pour la vie. La fille du peuple, que M. Blum cite souvent en exemple, prend un amant à

seize ans. Soit ; mais ce n'est nullement par polygamie et pour épuiser sa polygamie pendant la période polygamique. Elle le prend bien pour toujours, très naïvement, et avec la conviction profonde, *physiologique*, à peine traversée parfois de quelques doutes, que c'est bien pour toujours. Toutes les jeunes filles bourgeoises qui se marient, après la période de polygamie intellectuelle et cérébrale dont j'ai parlé, en sont là aussi, exactement.

La preuve de cette monogamie foncière de la femme, c'est l'« empreinte », c'est le premier amant ou époux éternellement aimé, aimé physiologiquement, aimé par les entrailles mêmes de la femme, à tel point que les enfants d'un successeur lui ressemblent, j'entends ressemblent à « monsieur le premier ».

Reste la prostituée. Oui. Eh bien, il y a des prostituées-nées, comme il y a des hommes polygames-nés. Elles sont, je crois, extrêmement rares. On s'imagine qu'il y en a beaucoup, parce que chaque homme en a rencontré une. Mais cela tient à ce qu'elles sont, par définition, pour beaucoup d'hommes et que beaucoup d'hommes ont rencontré la même. Cela fait encore une erreur de statistique et de calcul.

La vérité est que la prostituée-née est excessivement rare, beaucoup plus rare que le polygame-né, lequel n'est pas très fréquent.

Donc peu de prostituées-nées. Les autres prostituées sont des femmes qui ont commencé par être monogames comme leurs sœurs, et qu'une première déchéance a jetées dans la classe des femmes pour tous. Les conditions de vie de cette classe ont peu à peu presque complètement *dénaturé* ces femmes, et il est très vrai qu'elles n'ont presque plus l'instinct monogamique. Mais c'est la vie qu'elles sont forcées de mener qui les a conduites là, et il ne faut tirer de leurs mœurs, légitimement, aucun argument.

J'ajoute même que l'instinct monogamique est si fort

chez la femme, que même chez la prostituée il reste *comme instinct*. Tout le monde sait que la dernière des prostituées vous parle infatigablement de son premier amant, et très évidemment l'aime encore.

Vouloir donc, pour les raisons qu'en a M. Léon Blum et qui sont peut-être vénérables, imposer à toutes les jeunes filles de l'univers le régime des prostituées, encore que ce soit peut-être le salut du genre humain, c'est d'abord aller si directement contre la nature même de la femme que j'estime que c'est un peu chimérique, un peu ; et c'est ensuite aller contre le but poursuivi par M. Léon Blum lui-même.

Pourquoi ? Mais parce que quand on va contre la nature d'un être on peut réussir, mais en le dénaturant. La prostituée, j'ai cru le montrer, est un être dénaturé. Vous pouvez faire de toutes les jeunes filles des prostituées ; mais vous les aurez dénaturées, et quand arrivera la période matrimoniale, je suis à peu près sûr qu'elles seront prostituées autant qu'auparavant, sauf exceptions rares ; et votre but est manqué.

On a dit avec beaucoup de raison : « La punition de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours. » De même, et c'est une affaire de pli pris, la maladie des femmes que vous aurez forcées à aimer trop les hommes sera de les aimer jusqu'à soixante ans. Votre but est manqué. En choses morales, c'est une erreur de prendre une inoculation pour un vaccin. M. Blum inocule l'instinct prostitutionnel aux jeunes filles, et il est persuadé que c'est une vaccination. Ce n'est, j'en ai peur, qu'une intoxication. Décidément, je n'ai pas confiance.

Mais alors que faire ? me dira douloureusement M. Blum ; que faire pour que les jeunes filles ne s'épuisent pas à désirer l'amour pendant que les jeunes gens le font et n'arrivent pas ardentes au mariage pour embrasser des tisons éteints, d'où viennent toutes les suites que vous savez?

Il n'y a qu'une seule solution, incomplète du reste et dont je ne cacherai aucunement les lacunes. Il n'y a qu'une seule solution, que je préconise depuis bien longtemps : c'est le mariage jeune, le mariage très jeune, le mariage vierge ; le mariage vierge bilatéralement, bien entendu ; mais, il faut le dire, tant nos moralistes contemporains, en renversant toutes les valeurs, nous forcent à préciser les choses qui sembleraient aller de soi ; donc je dis le mariage entre très jeune homme vierge et très jeune fille vierge *elle-même*.

Avec ce mariage-là, point d'expériences amoureuses de vingt à trente-cinq ans de la part du jeune homme ; et c'est-à-dire point de corruption, d'avilissement et de gangrénation du jeune homme ; point d'attente stérile, irritante et démoralisatrice aussi chez la jeune fille ; des êtres jeunes et sains se livrant à l'amour sain, normal et fécond, dans la saison où il est normal de s'y livrer ; des parents sains et robustes ; des enfants sains et robustes, une race saine et robuste.

J'ajoute : une famille *véritable*, où les souvenirs de joies nuptiales sont intimement unis aux souvenirs de première jeunesse, et, à cause de cela, ont quelque chose de charmant et de profond, gage d'union persistante des cœurs ; et il y a une grande différence entre se dire à cinquante ans : « Te souviens-tu des premiers jours, où nous étions si jeunes, si gais, si fous, si naïfs et si enfants ? Nous étions adorables ! » et se dire : « Te souviens-tu des premiers jours, quand j'avais quarante ans et toi trente, et que j'étais fourbu comme un vétéran et toi rouée comme une potence ? » — J'exagère un peu ; mais encore...

J'ajoute une famille *véritable*, où, parce qu'il n'y a pas une très grande différence d'âge entre les enfants et les parents, les parents peuvent comprendre les enfants et, parce qu'ils les comprennent, les bien diriger ; où les enfants, comprenant que leurs parents les comprennent,

ont confiance en eux ; et il ne faut pas qu'il y ait *deux générations selon le temps* entre un père et son fils, et entre une fille et sa mère ; car alors il n'y a plus contact intellectuel ni moral.]

Voilà les bienfaits du mariage jeune et du mariage vierge. J'ai dit qu'il a ses inconvénients. L'adultère, surtout l'adultère du mari, ne laisse pas d'être fréquent dans ce genre de ménage, les curiosités se réveillant, vers la trentaine, chez un homme qui ne les a pas satisfaites avant son mariage. La polygamie, méprisée longtemps, reprend ses droits, si j'ai le front de m'exprimer ainsi. Je ne me dissimule pas cela.

Mais, d'une part, le souvenir d'un mariage qui a été tout amour et tout amour jeune et frais est si puissant, même sur l'homme, que bien souvent, peut-être le plus souvent, le mari restera fidèle à sa femme.

D'autre part, j'aime mieux un peu d'adultère après (je dirai, si l'on me pousse, même chez la femme) que *le stage* d'à présent, si profondément démoralisateur, corrupteur, et qui tarit les sources vitales et les sources morales de la race.

C'est là le point précis ; c'est là ce qui me sépare précisément de M. Blum ; je veux dire ce qui m'en séparerait s'il était sérieux. Il fait la part du feu : il met toute l'ignominie de la vie humaine avant le mariage, pour que le mariage soit pur ; du reste il fait énorme la part du feu. Je ne la lui fais pas ; je conviens qu'il se la fera peut-être ; mais j'aime mieux au besoin qu'il se la fasse quand la race saine sera assurée, tardivement, médiocrement du reste et après tout sans grand dommage.

Et je répète qu'il y a d'immenses chances pour que le lien extrêmement fort que crée d'ordinaire entre deux êtres le mariage jeune, vierge, pur et plein de joie ne se rompe point et même ne se détende pas. Je n'ai pas besoin de dire que je n'admets que le mariage d'amour, ou tout au

moins, selon l'expression française, qui est devenue ridicule et qui est excellente, le mariage d' « inclination ».

Objection : Et comment voulez-vous qu'un homme qui n'aura sa position faite qu'à trente ans se marie à vingt et fasse six enfants de vingt à trente ? J'ai répondu à cela, il y a une dizaine d'années dans un de mes volumes politiques, je ne sais plus lequel. Des conditions économiques nouvelles créent des mœurs nouvelles ; mais il faut savoir s'arranger de manière qu'elles en créent de bonnes et non de mauvaises. Il y a toujours moyen. Il ne faut que savoir se retourner. Oui, le jeune homme de vingt ans ne peut pas nourrir sa femme et ses enfants. Eh bien, que ce soient les grands-parents qui les nourrissent jusqu'à la trentaine du jeune père. Voilà la solution.

Vous vous êtes marié à vingt ans et votre père, qui en avait quarante-cinq, s'étant marié jeune lui-même et qui était en pleine force productive, qui gagnait de l'argent, vous a soutenus vous, votre femme et vos enfants, jusqu'à ce que vous vous soyez fait une position ; et vous rendrez à votre fils le même service dans les mêmes conditions. Il n'y a qu'une transposition. Ce sont maintenant des hommes de quarante à soixante ans qui entretiennent *leurs enfants*, qu'ils ont eus tard ; ce seront des hommes de quarante à soixante ans qui entretiendront *leurs petits-enfants*. Chacun aura élevé une famille, comme maintenant, et personne ne pourra se plaindre ; mais ce qui aura été sauvé, c'est la race, les enfants ayant été créés par des jeunes gens, ainsi que la nature le veut.

Ajoutez que nous y revenons, à la famille *véritable*, telle que je l'esquissais plus haut. Elle est composée maintenant non pas de parents et enfants, mais de grands-parents, parents et enfants indissolublement liés jusqu'à la soixantaine des grands-parents, et ayant besoin les uns des autres ; elle redevient patriarcale et traditionnelle et tout ce qui s'ensuit, c'est-à-dire forte. Elle est élément excellent de

nation vigoureuse et puissante. Les conditions économiques modernes, qui paraissaient tout à l'heure si funestes, voilà, parce qu'on a su les bien prendre, qu'elles donnent lieu à un état social meilleur que celui où l'on était même avant elles ; par le remède qu'elles ont imposé, parce qu'elles étaient mauvaises, elles aboutissent à un progrès magnifique. Il y a toujours — toujours, je n'en sais rien ; mais je l'espère — à tirer du mal, non seulement le bien, mais le meilleur. Tant y a que c'est ici le cas.

— Mais il y aura une génération sacrifiée, la nôtre ! Il y aura une génération, pour commencer, qui aura élevé deux générations. Le père actuel qui, selon les méthodes actuelles, aura eu des enfants à trente-cinq ans et les aura élevés jusqu'à cinquante-cinq, marie son fils âgé de vingt ans et le voilà qui a encore à élever les fils de ce fils...

Il est vrai, il y aura une génération sacrifiée. Il le faut certainement pour changer de méthode. Cette génération ayant sauvé l'humanité, sera en vénération dans tous les siècles.

« Ne nous frappons pas » pourtant, comme disait cet optimiste. Il peut y avoir transition. Que la génération qui vient se marie à trente ans, la seconde à vingt-cinq, et la troisième à vingt : les charges seront partagées et elles seront très supportables. Mais le mariage à vingt ans et les petits-enfants *nourris* par le grand-père, *élevés* conjointement par le père et le grand-père, c'est où il faut arriver aussi vite que possible, et c'est la solution vraie de tous les problèmes que nous venons d'agiter.

Je demande pardon, encore un coup, au public d'avoir discuté sérieusement la thèse de M. Léon Blum. Je crois même qu'il y a lieu de lui en demander pardon à lui-même.

Émile Faguet.

Princesses de science (1)

Je suis bien en retard pour dire à quel point j'estime que *Princesses de science* de Mme Colette Yver est un bel ouvrage.

Et d'abord c'est une étude de mœurs, et presque une étude historique, qui doit rester, qu'on devra consulter quand on fera une histoire de la société française au commencement du xxe siècle. Tout le monde médical est là, le grand et le petit.

Hommes de génie et femmes de talent, profondément convaincus de la grandeur de leur mission, ardents à la recherche, au travail et à la charité, véritables grands prêtres de la science et de la guérison, ne songeant qu'à la médecine, même dans leurs réunions mondaines et autour de la table fleurie (il y a un dîner admirable de vérité et en même temps de talent), suivis comme des dieux par leurs disciples le long des lits d'hôpital (il y a un hôpital étonnant de vérité et de relief), personnages fiers et bons, à qui la modestie est inconnue, mais qui ont de grands cœurs en même temps que de puissants cerveaux et qu'on ne s'étonne pas qui inspirent des admirations enthousiastes et comme des fanatismes.

Hommes besogneux, donnant leur nom comme réclame à des ceintures hygiéniques et à des plaques électro-magnétiques, courant le cachet, donnant la consultation au rabais, toujours en vagues marchés et en compromis-

(1) Par Mme Colette Yver, chez Calmann-Lévy.

sions louches avec des pharmaciens-mercantis, dégradés et démoralisés par la misère, envieux et effrontés, débineurs et cyniques, écume sociale qui inspire, comme la tragédie antique, mais sans beauté, la terreur et la pitié.

Tout cela est vivant ; tous ces personnages, et ils sont vingt, sont très fortement marqués d'une individualité nette et ferme ; pas un ne ressemble à un autre : Balzac aurait été content. Il faut certainement compter les fameux *Morticoles* de Léon Daudet et *le Mal nécessaire* d'un auteur dont le nom me fuit ; mais *Princesses de science* complète ces deux ouvrages intéressants, et, il faut bien le dire, les domine.

Les « princesses de science » proprement dites, c'est-à-dire les femmes médecins, pour en venir à elles, sont au nombre de quatre, si j'ai bien compté. Nous avons :

1° La pauvre femme sans talent, sans vocation, sans *innéité*, parvenue au doctorat à force de travail et de mémoire, donnant des consultations et faisant des visites à quarante sous, encore pas toujours payées et même rarement, et mourant de faim, elle, son mari et ses quatre enfants, dans un intérieur qui ressemble à un campement de bohémiens ;

2° La doctoresse grande dame, qui a réussi, qui a une habitation fastueuse et un cabinet luxueux, qui a la gloire, qui a l'estime, profondément flatteuse, des grands maîtres, des rois de la science médicale. Célibataire et voulant obstinément rester telle ;

3° La doctoresse par vocation irrésistible, fille de grand médecin, habituée dès l'enfance à ne voir rien de plus beau que la médecine, sorte de séminariste ou de jeune lévite du grand temple médical, infiniment intelligente, du reste, et faisant une découverte en faisant sa thèse, mais femme cependant et épousant avec amour un jeune confrère, sans vouloir renoncer à la médecine ;

4° La pauvre petite Russe aux robes minces et au man-

teau usé, travaillant quinze heures par jour, consacrant deux demi-heures à ses repas, ne bougeant tout le jour de l'hôpital et toute la nuit de sa table de travail... et lâchant avec ivresse la médecine et ne voulant plus entendre parler de livres de science, ni autres, je crois, dès qu'elle a trouvé un brave garçon qui l'aime et qui l'épouse à tour de bras. Pour elle (sans qu'il y eût dessein de sa part), l'hôpital a été ce que sont pour d'autres la salle de bal ou la plage à la mode, simplement le lieu où elle a trouvé épouseur. Bonne petite fille, bonne petite femme.

Ces quatre types sont dessinés excellemment, surtout la doctoresse pauvre en sa vulgarité touchante, et la petite Russe.

Je sens moins la vérité de la doctoresse triomphante, quoique certains traits de hautaine indépendance m'en plaisent fort et quoique certaine conversation entre elle et le grand docteur accoucheur ait grande allure et soit, malgré la froideur apparente, d'une profonde émotion.

Enfin la principale héroïne, la jeune fille de génie qui épouse, malgré son génie, est d'un très grand intérêt, certainement, mais l'auteur n'a pas su en éclairer tous les côtés. On voit très bien pourquoi elle veut rester médecin : s'il y a quelqu'un qui ait la passion de la science en général et de la médecine en particulier, certes, c'est bien celle-là. Mais on ne voit pas assez pourquoi elle devient amoureuse et pourquoi elle épouse.

— Ce n'est pas malin, me répondra l'auteur, et ce n'a pas besoin d'être expliqué. Elle est femme. Voilà qui suffit comme explication.

— Je vous demande pardon ; cela ne suffit pas du tout. D'abord il faut être ignorant comme un maître d'école pour ne pas savoir ceci : que le plus grand nombre, je crois, des femmes sont femmes ; mais qu'il y en a beaucoup encore qui ne le sont pas. Ensuite nous sommes ici dans un monde spécial, où il est bon que nous soyons instruits

sur le sexe des femmes qui nous sont présentées ; et en particulier l'héroïne, étant dessinée tout d'abord et exclusivement comme étudiant en médecine passionné, il était besoin qu'on nous prévînt, par tel ou tel artifice à trouver (par exemple en nous la montrant aimant tendrement les enfants, et c'eût été dans un hôpital d'enfants malades qu'il eût fallu nous la présenter), qu'elle était femme, ou capable de le devenir, autant ou presque autant qu'elle est fanatique étudiant en médecine. Non, ce n'était pas absolument inutile. On est un peu étonné de la voir se marier.

J'accorde que, néanmoins, le type est vigoureusement tracé et de très haute allure. Il est évidemment pris sur le vif. Je gagerais que l'auteur l'a purement copié, — vous savez l'originalité et la puissance créatrice qu'il faut avoir pour copier, — et puis qu'il a ajouté le mariage, pour pouvoir faire le roman et faire la thèse.

J'y arrive, à la thèse, en prévenant avec insistance et lourdement que le roman vaut par lui-même, vaut comme roman, vaut comme chef-d'œuvre, et que de la thèse on peut faire abstraction tant que l'on voudra ; mais enfin, puisque thèse il y a, et que M[me] Yver en a voulu faire une, j'arrive à la thèse.

Elle n'est pas très fortement prouvée, entre nous. Quoi ? Par l'histoire des quatre femmes médecins qui nous est contée, l'auteur a voulu nous prouver que les femmes ont tort de faire de la médecine et qu'une profession, surtout celle-ci, exercée par la femme, fait le malheur du ménage, détruit le foyer. En effet, voyez ces quatre destinées féminines.

L'une de ces femmes, d'abord, n'avait pas la vocation, et ensuite, aussitôt qu'elle a été mariée, a compris que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de devenir une bonne ménagère. Ne parlons pas de celle-ci. Elle ne prouve rien, si ce n'est qu'il y a des vocations scientifiques qui sont de fausses vocations. Elle prouve aussi, si l'on veut, que la

vraie vocation de la femme, c'est le mariage. Veuillez croire que j'en suis très convaincu. Seulement j'ai toujours dit qu'il est bon qu'une jeune fille ait une profession dans la main, surtout si elle est pauvre, d'abord pour n'être pas amenée à considérer le mariage comme une nécessité qui s'impose à elle et pour n'être pas amenée, à cause de cela, à pratiquer la répugnante chasse au mari ; ensuite, une fois mariée, pour n'être pas sous la dépendance d'un homme qui peut être indigne ou seulement insupportable et pour avoir dans sa profession une ressource lui permettant de s'évader. Savoir un métier, c'est tout simplement, pour une femme, être une personne et n'être pas une chose. Cela vaut la peine qu'on apprenne un métier. La petite Russe que Mme Yver nous présente a fait, consciemment ou inconsciemment, ce petit raisonnement-là. « Me marier, ah ! certes, oui, si je peux ; mais pour le cas très probable où je ne me marierais pas, avoir un métier pour ne pas mourir, et même, pour le cas où je me marierais, avoir un métier pour pouvoir sortir du mariage si j'y suis malheureuse. » Cette petite Russe est le bon sens même ; mais ou son exemple ne prouve rien, ou il prouve *lui-même* contre la thèse que semble plaider Mme Yver. Mme Yver semble dire aux jeunes filles : « N'apprenez pas de métier. » La petite Russe prouve qu'il faut en apprendre un, même quand on n'a aucune vocation, quitte, du reste, à se marier si on le peut. Le métier est une *assurance*.

A l'autre extrémité de la chaîne, nous avons la dame « grand médecin », la doctoresse qui a réussi, mais qui comprend que la profession médicale est incompatible avec le mariage et qui reste célibataire, et qui devient la maîtresse libre, la maîtresse autonome, la maîtresse sans cohabitation, d'un médecin célèbre. Celle-ci, je la comprends mal. Je la comprends aussi peu que je comprenais très bien la petite Russe. L'auteur semble vouloir nous dire par ce cas : « Voyez le malheur de ces femmes-là !

En voici une qui a presque du génie, tout au moins qui a réussi admirablement bien. D'autre part elle aime le Dr X... Mais elle sent si bien que si elle l'épousait, c'en serait fait de son métier, qu'elle aime passionnément aussi, qu'elle ne l'épouse pas, de peur de devenir mère de famille, et qu'elle contracte avec lui une union louche sans dignité, sans franchise, avec, évidemment, pratique du malthusianisme. Voilà où cela mène, la médecine : à un célibat pénible et triste, ou, si l'on a un cœur, à quelque chose d'assez misérable et honteux. »

En vérité, je trouve que c'est exagérer les choses. La doctoresse éminente pouvait parfaitement épouser le docteur illustre, avoir une maison, avoir des enfants et continuer de pratiquer la médecine. Elle en aurait fait moins ; elle aurait choisi ses clients ; elle aurait été surtout médecin consultant ; mais elle n'aurait pas cessé d'être médecin et de consacrer à la science une bonne partie de son temps.

— Oh ! on ne peut pas faire de la médecine comme on fait de l'aquarelle, « cinq minutes par-ci, cinq minutes par-là », comme dit la bonne dame de *Un beau mariage* d'Emile Augier.

— Pas tout à fait, je le reconnais ; mais on peut parfaitement y consacrer quelques heures par jour, sans que rien en souffre, quand on est une femme de tête comme est celle dont nous nous occupons. On peut surtout aider son mari, le seconder, le conseiller, et, puisque c'est d'un médecin que cette dame est amoureuse, c'est précisément le cas où elle serait très bien avisée d'épouser. Non, l'histoire de la doctoresse éminente n'est pas très probante.

Arrivons aux cas des deux doctoresses qui épousent et qui continuent d'exercer. Ces deux cas sont au fond le même ; la seule différence est que l'une de ces femmes est géniale et dans une bonne situation de fortune, tandis que l'autre est pauvre et sans valeur. Or le ménage de l'une

et le ménage de l'autre sont déplorables. Chez la doctoresse *chic*, dont le mari est médecin, il y a jalousie de la part du mari, conflit sourd, hostilité latente ou à demi déclarée et aussi, parce que la femme n'est pas assez souvent à la maison, l'enfant tombe malade et meurt. — Chez la doctoresse de bas étage, les enfants sont mal élevés ; l'intérieur est dans un désordre effroyable et le mari devient alcoolique.

Tout cela est très vraisemblable, tout cela est juste. Seulement le lecteur ne peut pas s'empêcher de dire *qu'il en arriverait tout autant*, dans un ménage et dans l'autre, si la femme, point médecin pour une obole, était toujours dehors pour les raisons qu'ont d'ordinaire les femmes de n'être pas chez elles ; si la femme faisait des visites et courait les magasins de deux heures de l'après-midi à sept heures et allait dans le monde le soir. Dès lors rien n'est prouvé, rien du tout.

Mme Yver a attaqué les femmes médecins, à ce qu'elle croit. Au fond, elle n'a attaqué que les femmes qui ne restent pas chez elles, quelque façon qu'elles aient de n'y pas rester et quelque raison qu'elles aient d'en sortir. Dès lors le livre porte un peu à faux, puisque les femmes médecins peuvent se défendre ; puisqu'elles peuvent dire : « Nous ne sortons pas plus, nous ne sommes pas plus sorties que les autres femmes et nous sommes des *extérieures* pour un motif plus avouable que les autres femmes. Dès lors pourquoi nous attaquer particulièrement ? On veut nous faire rougir devant des femmes qui ne soignent ni leur mari ni leurs enfants, mais qui, du reste, ne soignent personne. S'il vous plaît, nous ne rougissons pas du tout. »

Et d'un autre côté j'entends un mari me dire : « Oh ! si j'avais une femme qui fût médecin !

— Tiens ! pourquoi ce désir ?

— Mais, s'il vous plaît, elle serait toujours dehors, comme la mienne ; mais au moins ce serait pour quelque

chose d'utile, et, au retour, elle me ferait, même à moi, une petite visite de médecin qui pourrait m'être salutaire. »

Voilà l'objection, qui a sa valeur ; qui, du moins, sans ôter toute son autorité au beau livre de Mme Yver, l'affaiblit un peu, empêche qu'il ne nous prenne et ne nous maîtrise sans résistance. Nous nous disons toujours, ce qui est fâcheux pour un auteur : « Il y a pis à attaquer ; il y a pis à tourner en ridicule. Réservez votre fouet pour celles qui, aussi déserteuses, le sont de façon beaucoup moins honorable. Vous avez l'air de faire indirectement l'apologie des mondaines. »

Mme Yver me répondra qu'elle ne fait nullement l'apologie des mondaines ; que dans l'immense armée des femmes qui ne restent pas chez elles, il lui est bien permis de prendre une catégorie particulière et de s'attaquer à elle. — Evidemment ; mais on ne peut pas s'empêcher de songer aux autres et de se dire que, pendant que celle-ci est prise à partie, les autres sont épargnées.

La vérité est que « la femme doit rester à la maison comme le cœur dans la poitrine », et que le *domi mansit, lanam fecit*, est la bonne vieille loi qui ne doit jamais être abrogée. Mais la vérité est aussi, latéralement, pour ainsi dire, *qu'il faut*, pour les raisons que j'ai dites plus haut, que les femmes aient un métier comme ressource si elles restent célibataires et comme ressource aussi si elles sont mal mariées. La vérité est encore que la femme mariée peut exercer, discrètement et modérément, un métier, même mère de famille, sans que le feu soit à la maison, et que cela peut lui être très utile, si elle a peu d'enfants et aussi quand les enfants sont élevés, ce qui finit par arriver ; très utile, ne fût-ce précisément que pour la détourner de devenir une femme oisive ou une femme tourbillonnante, choses également exécrables. (Je reconnais que le métier le plus difficile à exercer discrètement et modérément est

celui de médecin, et qu'ici Mme Yver reprend assez fortement ses avantages.)

Et la vérité est surtout que Mme Yver a écrit un très bon livre, qui est souvent, qui est presque toujours exquis comme œuvre d'art, et qui, même comme thèse, est admirablement fait, puisque, sans effort, sans appareil et comme en se jouant, il présente *tous les cas possibles* et en vérité tous les aspects de la question.

Madame Tinayre, Madame Tinayre, je vous aime bien ; Dieu sait si je vous aime ; mais vous avez décidément une rivale, une vraie rivale. Sans vous connaître personnellement, je ne doute pas, du reste, que vous n'en soyez enchantée.

E. F.

Une lettre de M. Roger de Beauvoir

Nous recevons de M. Roger de Beauvoir la lettre suivante :

16 septembre 1907.

« MONSIEUR,

« On m'a envoyé à la campagne, où j'étais depuis quelque temps, la *Revue Latine* dans laquelle vous citez quelques quatrains attribués à mon père par M. Léon Séché (1).

« Ces vers sont bien, comme vous le dites, de M. Victor Mabille, l'auteur des *Cigarettes*.

« Ils ont dû être copiés *par moi*, alors tout enfant ; j'ignorais qu'ils seraient jamais reproduits.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments de profonde estime et de respectueuse sympathie.

« ROGER DE BEAUVOIR. »

(1) Les trois quatrains sur les académiciens du temps.

ERRATUM

J'avais, par une déplorable défaillance de mémoire, attribué à Fontanes les deux vers que je citais dans le dernier numéro de la *Revue Latine* :

> Le mot doit mûrir sur l'idée,
> Et puis tomber comme un fruit mûr.

On me fait remarquer qu'ils sont de Nodier. Voici le contexte, qui n'est pas mauvais, mais qui diminue un peu la portée du distique considéré isolément :

> Le simple, c'est le beau que j'aime,
> Qui sans frais, sans tours éclatants,
> Fait le charme de tous les temps.
> Je donnerais un long poème
> Pour un cri de cœur que j'entends.
>
> En vain une muse fardée
> S'enlumine d'or et d'azur ;
> Le naturel est bien plus sûr :
> Le mot doit mûrir sur l'idée,
> Et puis tomber comme un fruit mûr.

Je remercie mon correcteur, d'autant plus que c'est une correctrice.

E. F.

La Famille et l'État dans l'éducation

Réponse de M. l'abbé Sertillanges à M. Faguet

Monsieur,

Au milieu d'éloges qui me confondent et dont je ne veux rien dire, l'article que vous avez bien voulu consacrer à mon ouvrage *La Famille et l'Etat dans l'éducation* insère quelques reproches auxquels je serais heureux de répondre. Ma personne n'a ici nulle importance, et volontiers je l'abandonne aux critiques. L'honneur d'être discuté par vous, Monsieur, m'est d'ailleurs beaucoup plus sensible que ne peuvent l'être quelques réserves. Mais la question soulevée est grave. Puisque je n'ai pas réussi à la préciser assez pour qu'un esprit aussi pénétrant que le vôtre ait saisi le nœud où je l'attache, je me réjouis de l'occasion qui me permet de serrer un peu plus fort, si je le puis, la mince gerbe d'idées qu'a louées en détail votre bienveillance.

Votre critique générale est celle-ci : Je serais trop porté à pousser à fond toutes mes thèses. Quand j'en suis à énumérer les droits de l'Etat en matière d'éducation, je serais « peut-être trop exclusivement frappé de ce qu'il y a de légitime dans l'intervention de l'Etat », et quand j'en suis aux droits de la famille, je serais « peut-être trop exclusivement pénétré de ce qu'il y a de sacré et d'intan-

gible dans l'office de la famille ». Il en résulterait cette impression : « En éducation, instruction, enseignement, l'Etat a tous les droits, — la famille aussi », impression que vous jugez à bon droit « un peu confuse », — je dirais beaucoup, — et « quelque peu décevante », — je dirais tout à fait.

Un tel reproche me touche, car je n'ai rien plus à cœur, et je l'avais dit, que d'établir partout des synthèses ; de garder autant qu'il est en moi l'exacte proportion des choses ; de me maintenir je ne dis pas, certes, dans ce juste milieu banal dont tout le souci est de ne froisser personne, mais au contraire, au risque de froisser le grand nombre, ce qui arrive, de dire la vérité à chacun et de saisir, dans la complexité des faits, le principe qui peut harmoniser leurs exigences.

Je me suis donc bien trompé !

Excusez-moi, Monsieur ; mais puisque loyal vous voulez bien me reconnaître, loyal je vais me montrer en disant : Je me suis trompé sans doute en la forme, je n'ai nulle envie de le contester, je m'incline ; mais quant au fond, même après vos critiques, je crois avoir rempli mon programme.

Si vous ne le pensez point, je viens d'en fournir une raison qui m'accuse ; mais j'en crois voir une autre, et loyalement, toujours, je vais la dire.

Ne serait-ce point, Monsieur, que, lecture faite, vous vous trouvez de ceux que mon juste milieu a froissés, parce qu'ils se trouvent à un extrême ?

Ce qui est froissé en vous, vous dites que c'est l'esprit de synthèse ; vous le dites, et vous essayez de le faire voir, mais quant à moi, j'ai réussi seulement à voir que vous le dites.

Ce qui est froissé en vous, ce n'est pas l'esprit de synthèse, c'est l'esprit de thèse, je dis : de thèse libérale, comme chez Danton ou Hérault de Séchelles, auxquels

vous voulez bien me çomparer, ce serait l'esprit autoritaire.

La preuve de ce que j'avance, la voici. Critiquant mon manque de synthèse, vous dites, en la phrase si artistement balancée que je citais, que je suis « trop exclusivement pénétré, en mon premier discours, de ce qu'il y a de sacré et d'intangible dans l'office de la famille en matière d'éducation ». Et puis, quand vous recherchez vous-même qui contrôlera l'enseignement, c'est-à-dire qui exercera le minimum d'action en cette matière, vous répondez : Les pères de famille seuls. Alors ? Où est ici la synthèse ? En quoi pouvais-je exagérer les droits de la famille aux yeux de qui lui accorde tout ?

Ce que j'exagère, avouez-le, c'est l'esprit synthétique que vous me reprochez de ne pas maintenir. Je l'exagère, parce que je lui permets de limiter le libéralisme doctrinaire auquel M. Faguet se complaît, que M. Faguet a si brillamment défendu dans un volume célèbre.

Vous êtes un libéral, Monsieur, autrement « impénitent » que Lacordaire. Vous êtes un libéral qui se retient sur la pente de l'anarchie. J'en soupçonne la raison : c'est que sans doute vous sentez vivement l'abus des thèses autoritaires. Qui se voit mal gouverné sent le besoin de demander qu'on ne le gouverne pas du tout. Mais l'absence de gouvernement produit aussi des maux, et précisément je crois que ces maux sont d'abord ceux-là mêmes que vous voulez fuir ; car je ne sais pas de meilleur moyen d'amener la tyrannie que de débrider les libertés.

Voici donc ce qui nous divise.

J'ai dit que l'Etat n'est point du tout, comme le veulent les libéraux purs, un simple pouvoir de défense du côté de l'étranger, d'ordre public à l'intérieur ; que le prétendre, ce serait réduire la société humaine à n'être plus qu'une *coopérative de protection*, au lieu de l'organisme complet,

de la synthèse de vie qu'elle doit être. Si nous creusions, Monsieur, cette idée, nous en viendrions à opposer au *contrat social*, dont la thèse libérale relève, la conception seule scientifique — j'allais dire seule sérieuse — de la société *fait naturel*, reliant par conséquent les individus selon tout ce qui répond authentiquement au mot *nature*.

C'est au nom de cette idée que le catholicisme, discipline sérieuse s'il en fut, maintient le principe de la religion d'Etat, sans oublier d'ailleurs la prudence et sans refuser à qui que ce soit la justice. Car, à ses yeux, l'aspect religieux de la vie est le plus naturel de tous, et il ne peut donc être laissé en oubli quand il s'agit d'incarner dans l'Etat l'unité naturelle des hommes.

Ce que j'en dis n'est qu'à titre d'exemple ; je sens combien de précisions seraient ici nécessaires. Mais le fond de l'idée subsiste. Je maintiens qu'une nation est autre chose qu'un agglomérat de libertés ; qu'elle est chose organique ; que l'autorité y joue le rôle de l'âme dans le corps, avec cette différence — car toute comparaison cloche — que les organes humains qui composent le corps national ont une autonomie, ayant une destinée propre, de sorte que la *symbiose* politique les peut bien encadrer, limiter, mais non pas absorber ou réduire.

S'il est *naturel*, disais-je, que les familles se groupent en nations comme les individus se groupent en familles, il est *naturel* tout autant que les familles obéissent au pouvoir national comme on obéit au dedans au père de famille.

J'ajoutais qu'il y a là une justice en même temps qu'une nécessité organique. C'est une justice que le milieu dont nous vivons ait le pouvoir de légiférer sur nous et de nous contraindre. Parce que nous vivons de la nature, nous trouvons simple que la nature nous impose ses lois et ses exigences. Vivant de Dieu, source commune des êtres, nous sentons bien, pour peu que ce problème, le

plus haut de tous, s'impose à notre inattention, que nous devons obéir à la loi de Dieu. C'est parce que l'individu vit de la famille qu'il doit se soumettre à la famille. De même chaque famille vivant de la société qui la prolonge, qui élargit son influence, qui multiplie ses ressources, qui enrichit sans mesure son développement, elle doit subir la loi de la société, et par suite de l'Etat en qui la société trouve son organe.

J'en concluais que l'Etat mis en face des familles pourra être appelé à influer sur elles non pas seulement au point de vue des relations extérieures, ainsi que beaucoup aimeraient à le dire, mais d'une certaine manière en tout, à savoir en tant que le tout intéresse la vie commune.

Et voilà, Monsieur, ce que vous trouvez « inquiétant pour l'idée de liberté, rassurant pour l'idée autoritaire ». Voilà ce que vous appelez une « sociologie prussienne », un « combisme ». Vais-je bondir sous ces qualificatifs ? Mon Dieu non ! J'estime qu'en plus d'une chose, la Prusse pourrait nous donner des leçons de gouvernement, — sans préjudice des réciproques. Quant à M. Combes, par qui vous savez que j'ai souffert, je n'en suis pas moins disposé, s'il dit une chose utile, à en tomber avec lui d'accord, n'étant pas de ceux qui se tiennent obligés, quand un adversaire a dit *oui*, de dire *non* afin de maintenir la distance. D'ailleurs il faudra voir en quoi la thèse que je soutiens est si *prussienne*, en quoi et si vraiment elle est *combiste*.

« Inquiétante », soit, si l'on se prend à songer qu'elle peut être maniée de certaines façons et par certains hommes. Mais n'est-ce point le cas de toute autre ? Vous admettez, Monsieur, le droit de police, et vous savez à quels effroyables abus il a prêté. Le droit de défense extérieure n'a pas moins fait de victimes ; les concitoyens de Bonaparte ne peuvent pas l'ignorer. Tout droit de l'Etat est une arme « inquiétante ». Mais que serait, je

vous prie, un Etat sans droits ? Il faudra se résigner, toujours, dans une mesure. Le tout est de fixer celle-ci, et en ce qui concerne l'éducation, j'ai peur, Monsieur, que vous n'ayez pas réussi mieux que moi à poser la borne.

Défendant contre Mirabeau le droit de contrôle de l'Etat, j'écrivais : « L'éducateur ignorant, ou immoral, ou gravement négligent est dans le cas du médecin qui estropie ou du pharmacien qui empoisonne. On ne donne pas à ceux-ci la liberté de l'assassinat. » Sur quoi vous vous écriez : « Je vous demande un peu qui vous croyez entendre, et si c'est M. l'abbé Sertillanges ou M. Combes. »

Je ne saisis pas très bien le rapprochement, mais vous vous expliquez.

« Avec cette théorie, qui assimile à un empoisonneur l'instituteur qui donne aux enfants des idées qui ne sont pas les vôtres (ce n'est pas tout à fait ce que j'ai dit !), on arrive tout simplement à interdire l'enseignement à tout homme qui ne sera pas franc-maçon. » — Pourquoi ? — « Car enfin, en pharmacie, on sait ce que c'est qu'un poison : on sait à quelle dose un poison est un remède et à quelle dose il est un poison. Mais en fait d'enseignement, en fait d'idées, où est l'idée-poison ? L'idée-poison, c'est l'idée qui n'est pas la mienne ; l'idée-poison, c'est l'idée qui me contredit ; l'idée-poison, c'est l'idée qui peut m'ôter des électeurs. Moi, gouvernement, j'interdis — et de très bonne foi — l'enseignement à tous ceux qui sont suspects d'avoir des idées contraires aux miennes, et qui par conséquent sont des empoisonneurs publics. Et à cela je suis parfaitement autorisé par la doctrine de M. Sertillanges. »

Eh bien, non ! Très énergiquement j'ai répudié cette doctrine jacobine, et sachant bien d'où elle pourrait sortir, j'ai pris soin de fermer la porte. M. Faguet, qui a le poignet solide, l'a enfoncée, mais c'est une effraction, et j'en appelle de sa violence involontaire à sa justice.

Vous demandez, Monsieur, ayant bien vu que là est le

fond de tout : Où est l'idée-poison ? Et vous répondez en mon nom, en tout cas au nom de ceux qu'armerait ma thèse : C'est l'idée qui n'est pas la mienne. Or c'est ici que je proteste. J'ai pris soin de définir l' « idée-poison ». Si je ne l'avais pas fait, j'eusse pu encore butiner quelques vérités ; mais résoudre le cas proposé en ce qu'il a d'essentiel, c'est ce qui m'eût été interdit comme à d'autres.

L'idée-poison, c'est donc, dans ma doctrine, celle qui est *contraire à la morale publique*. (Cf. p. 83.) Et quand on m'a demandé ce que c'est que la morale publique, je n'ai pas répondu en invoquant l'âme des gouvernants, leur conception particulière de la vie, ni à plus forte raison leur intérêt électoral : j'ai invoqué ce que j'ai appelé d'un mot nécessairement un peu vague — nous ne sommes pas en mathématiques — l'*âme collective de la nation*, la *conscience nationale*. Non pas que la collectivité crée le droit, ainsi que l'entendent les étatistes ; mais en ce sens que le droit *en soi* ne peut devenir pratiquement droit *public* que dans la mesure où la conscienee publique l'assimile. En dehors de l'idée au pouvoir, au delà des majorités, il y a le fond de vérité pratique considéré à chaque époque comme la base du statut social, comme ce qui moralement nous assemble, étant aux yeux de tous — autant qu'on peut jamais parler de tous — ce sans quoi l'on ne peut *bien vivre*.

Cette vieille expression grecque répond à une pensée aux contours lâches, mais ce n'est pas vous, Monsieur, psychologue et sociologue éminent, qui m'en ferez un reproche. Il ne faut demander à chaque ordre de connaissances que le degré de précision qu'il comporte.

Quoi qu'il en soit, vous serez persuadé que la majorité, catholique ou maçonne, n'est pas ce que j'invoque en éducation. J'en ai dit la raison, et je l'ai empruntée à cette première thèse que soi-disant j'oublie en traitant la seconde. C'est que l'éducation est d'abord un service familial ; qu'elle ne devient service public qu'à titre subsi-

diaire, tellement que, selon l'expression de Brunetière que j'admets pleinement, l'Etat éducateur, s'il existe, n'est que le mandataire du père de famille ; que, par suite, on ne peut régir l'éducation comme on régit l'armée, la marine, l'hygiène et les autres services publics. Chaque famille, chaque père de famille a sa responsabilité, par conséquent son droit. Chaque groupe de familles pensant de même et comprenant de même l'intérêt de ses enfants doit pouvoir — sauf toujours l'intérêt de la morale publique — tirer les conséquences pratiques de ce qu'elle comprend, de ce qu'elle désire. Il ne dépend ni des autres familles, *fussent-elles l'immense majorité,* ni du gouvernement issu d'elles, de venir forcer la main à qui détient en premier et de par nature le droit éducateur. La nature est impérieuse, disais-je ; il n'est d'organisation ultérieure qui en puisse absorber les droits. Les limiter, oui, car la nation est *naturelle* aussi ; mais comme elle l'est secondairement, se trouvant plus loin de l'individu, source du droit, ce qu'elle trouve acquis au droit individuel que la famille représente, elle ne peut l'absorber ni prétendre y substituer les droits soi-disant supérieurs d'une majorité élective.

Que pourrai-je ajouter pour serrer d'un peu plus près le problème ? J'ajouterai simplement ceci : L'idée de *morale publique*, étant fonction du groupe, est essentiellement évolutive comme le groupe. Au moyen âge, ce que j'appelle ainsi comprenait le catholicisme intégral. Toute hérésie devenait antisociale par le fait qu'elle brisait non pas certes *l'unité morale* dans le sens où certains l'entendent aujourd'hui, c'est-à-dire l'unité dans une doctrine particulière superposée à la vie commune, mais l'unité fondamentale, celle qui avait créé le groupe, et dont on pensait que sans elle celui-ci serait livré à la dissolution, en tout cas à l'impuissance relativement au bien commun tel qu'il était alors compris.

Aujourd'hui, après les bouleversements survenus, un statut social nouveau s'est peu à peu introduit. Les bases en sont moins larges, les exigences moins étendues. La religion catholique est encore « la religion de la majorité des Français », mais elle n'est plus *ce qui nous assemble ;* en elle nous ne puisons plus les principes directeurs de toute l'activité nationale. Dès lors, gouverner en éducation ou en quoi que ce soit selon les exigences du catholicisme intégral, serait non seulement une folie, mais une injustice.

Et voilà pourquoi, Monsieur, je n'accepte aucunement la façon d'agir éventuelle que vous prêtez à ma « franchise ».

Si j'étais au pouvoir, et alors même que je croirais exact de dire : La France est en majorité catholique, catholique, dis-je, vraiment, et non pas seulement d'étiquette, je ne me tiendrais pas autorisé à organiser l'enseignement dans un sens exclusivement catholique. Je prendrais garde à la nouvelle essence de nos liens et à la *possession d'état* qui en résulte. Mais ce ne serait pas une raison pour verser dans la pure et simple anarchie libérale. En deçà de la *doctrine catholique d'Etat*, mais au delà du néant doctrinal où vous jette votre horreur du caporalisme, je rencontrerais une *doctrine morale d'Etat* dont il y aurait à déterminer en sagesse les articles.

De cela, vous ne voulez pas. Du moins le croyez-vous ; car quant à moi, j'en doute ; je crois même être sûr qu'il n'en est rien, et que la méthode socratique, même malhabilement appliquée, vous convaincrait sans trop de peine. Je vous demanderais par exemple : Admettez-vous que dans un Etat organisé, un ou plusieurs pères de famille puissent sans aucune raison, par malice ou négligence grave, refuser à leurs enfants toute espèce d'instruction ou d'éducation, les séquestrer de l'école, en faire des végétants, des parias de leur nation, des inutiles ? Non, vous ne l'admettez pas. Vous savez trop qu'il y a là un

intérêt national engagé; que, de plus, une telle façon d'agir est une violence négative au droit humain, je veux dire au droit de l'enfant corrélatif au devoir éducateur, et dont la famille sans doute est gardienne immédiate, première, mais dont l'Etat, qui enveloppe la famille de son influence, est le juge éventuel et le suprême garant.

Or, si vous admettez cela, vous consentez donc avec moi au contrôle de l'Etat sur l'éducation en vue d'assurer à celle-ci l'existence.

Mais peut-être repoussez-vous toute ingérence en ce qui concerne la qualité ? Je ne le crois pas davantage possible. Admettez-vous, demanderai-je, que le groupe *hervéiste* fonde des écoles où tout le programme scolaire serait inspiré de l'antipatriotisme ? En admettriez-vous où, du consentement de pères dépravés, on enseignerait le vol ? — Non, vous les fermeriez. Au nom de quoi ? Evidemment au nom d'une doctrine d'Etat, car nulle démarche réfléchie ne peut se passer de montrer derrière elle une doctrine. Je sais que pour préciser celle qui actuellement nous régit, celle qui devrait nous régir, un concile national aurait fort à faire. Nous sommes dans une anarchie morale relative en raison de laquelle les débats de notre assemblée seraient mouvementés; ses décisions, nécessairement flottantes. Tout de même, il en sortirait une table de la loi dont les principaux articles prendraient l'autorité que donne toujours l'unanimité morale. Or là s'arrêtent mes prétentions. J'ai peine à croire qu'elles puisent être jugées si *prussiennes*.

Ce que je demande à l'Etat, ce qu'en tout cas je lui accorde, — car pour l'instant, étant donnés ceux qui gouvernent, peut-être y aurait-il intérêt pour mon groupe à ce que l'Etat méconnût ce devoir, — mais ce que je lui accorde parce que je pense à l'avenir et ne fais pas une thèse de circonstance, c'est : 1° de veiller à ce que le devoir éducateur soit rempli dans l'ensemble du pays selon toute la

mesure qu'appelle le bien commun et que détermine l'état actuel des relations humaines ; c'est : 2° de se substituer, si besoin est et selon qu'il le peut, à ceux des pères que les fatalités de la vie empêchent de remplir leur devoir; mais alors de se substituer à eux selon eux et non pas selon lui-même ; c'est : 3° de réclamer des éducateurs les garanties de capacité et de moralité nécessaires ; c'est : 4° de surveiller l'exercice du droit d'enseignement en se basant sur la doctrine largement humaine que je viens de dire ; c'est enfin, pour le reste, de s'en rapporter à qui possède le droit immédiat et premier en éducation, à la famille.

On voit assez que, jugeant ainsi, je n'aurai rien à « retirer » ni à « rattraper » quand il s'agira de qualifier la conduite actuelle de mes adversaires politiques. Ce que je leur reproche, ce n'est pas d'avoir une doctrine et de l'appliquer fermement : en plus d'un cas je leur reprocherais le contraire. Ce dont je me plains comme catholique, c'est qu'ils gouvernent d'après une doctrine qui premièrement est mauvaise et deuxièmement n'est que leur doctrine personnelle, au lieu d'être celle de l'unanimité morale des Français ; c'est qu'ils invoquent la majorité — une majorité frelatée — en une matière où il ne s'agit pas de majorité ; c'est que le catholicisme étant ce qu'il est, un développement en valeur de la morale publique et son meilleur appui, ils le traitent en adversaire, en « ennemi de la constitution et des lois », confondant, volontairement ou non, celles de nos lois que le statut social rend essentiellement revisables avec celles qui coïncident avec lui, et qui sont donc comme lui intangibles.

Je sais qu'aux yeux de certains — du moins l'affirment-ils avec audace — le catholicisme serait précisément cela : un ennemi du statut social en son fond, un ennemi de la morale publique. S'ils persuadaient le pays, je conviens que je serais désarmé contre eux ; les mesures anticatholiques en éducation deviendraient le droit strict, je

n'aurais plus contre elles nulle ressource dialectique. Mais on me permettra de penser que cette démonstration n'est pas faite. Ceux qui s'en autorisent éventuellement prennent avec moins d'excuses l'attitude des chefs païens quand ils disaient aux premiers chrétiens : Vous êtes les ennemis de l'ordre établi, voire les *ennemis du genre humain*. S'ils triomphaient, nous reviendrions, nous, catholiques, au régime de persécution de nos débuts, et notre attitude serait la même. Nous nous retournerions vers les foules ; nous tâcherions d'éveiller en elles *l'âme naturellement chrétienne* ; nous essaierions de créer un nouvel esprit public, lequel nous donnerait un jour droit de cité. Mais à aucun de nous il ne viendrait à l'esprit de dire : La morale éducatrice ne regarde point l'Etat.

J'aimerais à insister, Monsieur, sur le beau thème que vos critiques me fournissent. Mais j'abuserais sans doute et de votre affabilité et de la patience des lecteurs. Si quelqu'un de ceux-ci désire faire connaissance plus ample avec une pensée qui n'a pour elle que sa droiture scrupuleuse, il peut lire mon volume : il y verra, je l'espère, plus de cohérence qu'un premier regard ne vous y en a fait découvrir.

Quand Platon « s'amusait à être si fort dans la démonstration de la doctrine de son adversaire qu'on se demandait comment il se défendrait lui-même », Platon savait qu'il était Platon et qu'il saurait se guérir des coups qu'il se portait. Je n'ai pas les mêmes ressources, et je ne *m'amuse* à rien de pareil. Je m'efforce simplement de dire le vrai ; de le reconnaître chez mes adversaires autant que le faux chez mes amis. C'est aujourd'hui une tactique peu comprise, mais je n'en démordrai point, parce que telle est, je crois, l'attitude convenable à une discussion sérieuse, à plus forte raison à l'action fraternelle et chrétienne qui est mon unique effort.

A.-D. Sertillanges,
Professeur à l'Institut catholique de Paris.

HYLAS

(FRAGMENTS)

Chante-moy d'une musette bien resonante et d'une fluste bien jointe ces plaisantes eglogues rustiques, à l'exemple de Théocrite et de Virgile.

JOACHIM DU BELLAY.

I

HYLAS

Je suis las de la route et de tout ce printemps.
Ah ! ces épais gazons de mousse sont tentants.
Trop d'inconnu bonheur autour de moi circule.
Je sens mes nerfs tendus. Mon cœur bat. Mon front brûle !
Douceur de vivre et d'être une chose qui vit,
Heureuse des parfums d'avril, et que ravit
Le clair azur sur la beauté de cette plage !
Les arbres longuement agitent leur feuillage
Et confondent leurs bruits aux rumeurs de la mer.
Et pourtant tout ce bruit, c'est le calme. Ah ! le clair,
L'émouvant et limpide matin ! Je suis ivre
De la fraîcheur de ce matin. Douceur de vivre !
Un besoin insensé de crier est en moi.
Ah ! des hommes à qui confier mon émoi !
Une bouche à baiser ! Avril est dans mon âme !

II

Le Chevrier

Vois cette nymphe nue
Qui se baigne en l'écume éclatante des eaux ;
Ecoute s'élever, là-bas, des chants d'oiseaux.
Apprends à vivre, enfant.
Lorsque j'avais ton âge,
Comme toi méfiant et comme toi sauvage,
A l'écart je restais en un triste repos,
Pour souffler des chansons en mes doctes pipeaux ;
Car je voulais, un jour, défier à des luttes
Mélodiques tous ceux dont les célèbres flûtes
Ont fait sonner le nom parmi nous, les bergers !
Ah ! le soleil pouvait allumer les vergers,
Ou la lune alanguir son ombre sur les routes,
Des femmes pouvaient bien passer en chantant, toutes,
Qu'importait ! La Musique était mon seul souci !

Mais, un jour de printemps, pareil à celui-ci,
Désœuvré, je marchais au bord d'un fleuve calme.
Des cris stridents d'oiseaux retentissaient. La palme
Blanche des peupliers frémissait au soleil ;
Les coteaux découpaient leur dur contour vermeil.
Des parfums enivrants me montaient aux narines
J'avais comme un besoin de crier ! Des clarines
Lointaines annonçaient un troupeau.
Des sylvains
Passèrent en riant vers moi. La fleur des vins
Rougissait leur visage et leur bouche cachée
Sous les poils. Ils allaient, d'une branche arrachée,
Agaçant une nymphe aimable qui fuyait.
Quand les feuilles touchaient sa chair, elle riait,
Chatouillée, et fuyait !

Ah ! de voir cette vie
Que j'ignorais, en moi ce fut une folie.
J'eus honte de moi-même et de mon long repos,
Et dessus mon genou je brisai mes pipeaux !

III

HÉRAKLÈS

Reste ; c'est bien. Je me retire, Hylas. Adieu.
Je me suis trop longtemps arrêté dans ce lieu,
Et Jason doit m'avoir proclamé fourbe et lâche.
Il a raison. Oui, lâche ! oh lâche ! qui s'attache
A l'amour d'un enfant au point d'en oublier
Les serments par lesquels il a pu se lier ;
Qui, pareil à la femme amoureuse qui pleure,
Ose encor supplier et gémir... et demeure !

O toi, sur qui j'avais reposé mon espoir,
Que je voyais, un jour prochain, — lorsque le soir
M'aurait fait avancer vers la funèbre issue, —
Lever entre tes mains mon arc et ma massue
Et poursuivre, à ton tour, mes antiques exploits,
Reste couché parmi la mousse, et que des doigts
Féminins et pensifs, touchant ta chevelure,
Fassent flétrir en toi toute gloire future !
Reste couché, ne te relève plus !
Pour moi,
— Retenant mes sanglots et domptant mon émoi, —
A pied je gagnerai Kolkhôs ! Adieu.

HYLAS

Te suivre !
Je le voudrais, mais je ne puis, car je suis ivre

De la bonne fraîcheur du matin, et je sens
Délicieusement s'éveiller tous mes sens.
Non, je ne suis pas fait pour un devoir unique :
Toute vie à ma vie intime communique ;
Je veux rester, nonchalamment, couché parmi
La mousse et les baisers...

HÉRAKLÈS

Hylas !

HYLAS

O mon ami,
Je te vénère, et ton ardeur, je te l'envie !
Mais puis-je, pour te plaire, en oublier ma vie ?
Ah ! j'hésite et je pleure...

HÉRAKLÈS

Hylas !

LA NYMPHE

Ne pleure pas,
Enfant, et d'Héraklès ne retiens plus les pas.
Par un grave baiser de ma bouche légère
Je saurai consoler ta peine passagère.

(Tandis qu'Héraklès s'éloigne sur le chemin qui descend vers la mer, toutes les nymphes, les bras levés en supplication vers l'azur, psalmodient.)

CHŒUR DES NYMPHES

Laissez descendre au fond de vous, pâles amants,
La paix de la nuit nuptiale.

Voici, pour ombrager vos blonds cheveux charmants,
Une couronne pastorale.

Mais pour toi — Héraklès — qui vois avec effroi
Cette féminine aventure,
De nos bras implorants nous appelons sur toi
Des dieux la vengeance future.

Oui, tu peux aujourd'hui mépriser le baiser
De notre bouche humide et pâle,
Car nous voyons le jour prochain où, maîtrisé,
Tu fileras aux pieds d'Omphale !

Jean-Marc Bernard.

Littérature romande

LA CHANSON DE MADELINE

Par M. Samuel CORNUT (1)

Madeline est une petite orpheline. Sa mère, qui vient de mourir, était une chanteuse connue ; son père, qui vit peut-être encore, est un père inconnu. Madeline a été recueillie par une tante du pays de Vaud. Cette tante s'appelle Véronique. Elle le mérite. Elle pourrait aussi bien s'appeler Ursule ou Anastasie. Quand je dis que c'est une tante du pays de Vaud, je me trompe. Elle habite le pays de Vaud, mais elle est de Neuchatel et ne le laisse pas oublier : « Cette enfant, dit-elle en prenant possession de la fillette, a bien du bonheur. » — Du bonheur de quoi ? — La tante ajoute : « Je déplore la mort de ma sœur, mais que serait devenue ma petite Madelon dans ces abominables villes où l'on voit sortir le diable de tous les trous et où l'on boit le péché comme de l'eau ? » Vous voyez bien qu'elle est de Neuchatel Une bien brave femme, d'ailleurs, « une manière de Providence avec des poignets de gendarme », mais une Providence tout de même. Une Providence assurément, mais tout de même avec des poignets de gendarme, et une moustache *item*. Elle commence par jeter au feu un tas de chiffons et fanfreluches de théâtre, seul héritage de Madeline, et à quoi Madeline tenait plus qu'à ses yeux. Que fera-t-elle cependant de la fille de la chanteuse, de ce petit être brillant et sonore (car Madeline chante à ravir) que le sort a mis sur sa route ? — « De

(1) Lausanne, Payot et Cie, 1907.

cette âme d'oiseau, nous dit M. Cornut, elle entend faire une âme domestique, en lui imprimant la marque des salutaires mortifications. »

Tel est le plan de Véronique ; mais Madeline, comme bien vous pensez, a aussi son plan, qui est de suivre son instinct, de faire l'école buissonnière, de cueillir pâquerettes et coquelicots, d'écouter le bruissement des insectes et la chanson du vent, et de pourchasser « l'oiseau d'or » dans la forêt de Niallins. Et tante Véronique, nonobstant ses poignets de gendarme, est obligée de la laisser courir. Le garde champêtre, lui aussi, s'avoue vaincu. Il n'y a pas jusqu'au régent Tové qui ne renonce à convertir cette paroissienne-là. Il a pourtant des arguments sans réplique, le régent Tové, et dans la salle d'école où il officie, quand il brandit sa règle de fer et la foudre de Jéhovah sur quarante têtes de linottes, on entendrait une mouche voler. Mais Madeline a une volonté d'un métal plus résistant que la règle de fer du régent Tové. Souple et tenace, sûre d'elle-même et de sa vocation, elle ne se soumet que pour se ressaisir l'instant d'après et marcher d'un pas plus sûr vers son destin.

Et un beau jour elle part pour Lausanne. Et un autre jour — non moins beau — elle lâche Lausanne pour Paris, cependant que la tante Véronique, accablée d'une si noire ingratitude, meurt de chagrin dans sa petite maison de Cerniat sous Treyvaux.

Ah ! elle sait ce qu'elle veut, cette petite Madeline... Et si elle brise tout ce qui lui fait obstacle, ce n'est pas par un vain caprice.

Non, ce n'est pas par un vain caprice. Ai-je besoin de vous dire qu'au dernier chapitre « elle monte d'un pas triomphant sur la scène de l'Opéra » ? Faut-il que je vous apprenne qu'à la page 245 « la presse unanime salue dans la frêle enfant blonde l'équilibre si rare d'un tempérament dramatique de premier ordre et d'une voix de soprano

d'une incomparable puissance » ? Vous l'aviez sans doute deviné. Et que cette « fille de la Norvège » devait révéler à l'univers « tout un monde de sentiments d'une saveur étrange, énigmatiques et fascinants comme son regard profond... »... Mais, direz-vous peut-être, pourquoi fille de la Norvège ? La mère de Madeline nous est présentée comme une Neuchateloise authentique, et son père a oublié de nous donner son état civil. Alors ? — O naïveté ! Ne savez-vous pas que les grandes chanteuses nous viennent aujourd'hui des fiords de la Baltique, et que nous n'avons plus d'oreilles que pour les voix « d'une blancheur stellaire » ? Puisque Madeline est une étoile, elle est Norvégienne, très certainement. Toutes les étoiles sont Norvégiennes. Pour ma part je n'en ai jamais douté...

Revenons à l'enfance de Madeline et au temps où elle chantait *Gentille batelière*, car c'est là proprement le sujet de M. Cornut. Ce que M. Cornut a voulu nous dire, c'est moins la volonté de Madeline et l'éveil de son génie que le charme étrange, inquiétant de ses douze ans. M. Cornut a voulu nous amuser au contraste de cette sylphide venue on ne sait d'où, et de ces bons gros petits Vaudois qu'il a plantés autour d'elle, un peu rustauds, nullement onduleux, et diaphanes encore moins. Car ce sont petits Vaudois du « Gros de Vaud », et qui poussent en un pays où l'on n'a pour tout horizon que des carrés de choux, des marécages et des fermes grises sur un sol de molasse. Et ce que M. Cornut a voulu nous peindre aussi, c'est l'hostilité sourde des propriétaires de ces carrés de choux contre cette petite sorcière de Madeline, qui a un autre minois que les « trois Quenouppe » et qui sait des chansons merveilleuses : « Une enfant vicieuse, oh ! pour sûr, et qui finira comme sa mère, sur un fumier. » Et enfin, et surtout, ce que M. Cornut a voulu nous conter, c'est l idylle enfantine de Madeline Dardel et d'André Périer, le plus innocent, le plus naïf et le plus gauche des chevaliers. Et le roman

de M. Cornut pourrait s'intituler : « Comment vint une petite fée au pays de Vaud ; comment elle l'agita en diverses manières par sortilèges et maléfices, et comment elle disparut emportant aux plis de sa robe le cœur d'André Périer, futur sous-archiviste de la bonne ville de Lausanne. »

C'est un gentil garçon qu'André Périer, bien élevé, délicat et fin, et qui ne met pas ses doigts dans son nez comme le gros Pleaux. Quand Madeline paraît au village, d'un joli geste André lui tend la main et la prend sous sa protection. Du premier coup il conquiert Madeline. Malheureusement il ne sait pas garder sa conquête. Madeline est d'humeur changeante, et André Périer ignore l'art de faire apprécier son dévouement. Il a beau défendre l'aimée contre toutes les Quenouppes ; il a beau thésauriser à seule fin de lui acheter un piano ; il y a des jours où le gros Pleaux a plus de succès que lui. Le gros Pleaux ! un butor et un goinfre ! Pauvre André Périer ! Quand Madeline s'en va, elle ne songe même pas à lui dire adieu. Madeline serait-elle une ingrate ou André un fier maladroit ?

Nous voici au dénouement. Il est étrange, ce dénouement, et j'avoue qu'il m'a tout d'abord un peu déçu.

Six ou sept ans après la fugue de Madeline, un jour d'été, André Périer, qui venait de soutenir brillamment une thèse d'histoire locale, prenait le frais sur la terrasse de la cathédrale en souriant à son avenir de sous-archiviste, lorsque « l'aimée » reparut tout à coup devant lui : « Je vous dois tout, lui dit-elle, et je vous ai fui. Pardonnez-moi. » Et elle lui dit ces mots avec un tel accent qu'André Périer put croire que l'heure avait enfin sonné pour lui d'une revanche complète et définitive.

Or André Périer, très ému et toujours amoureux, notez-le, pardonne, se dit : « J'ai retrouvé Madeline, » et s'en va

Il s'en va, André Périer ; il s'en va, les mains dans ses poches.

Voilà qui est extraordinaire, pensais-je ; décidément

cet André Périer n'est qu'un nigaud. Je suis fâché pour l'Université de Lausanne qu'elle en ait fait un docteur. O molasse vaudoise !

Réflexion faite, le dénouement de M. Cornut me paraît le seul possible. André Périer n'est pas un conquérant, c'est entendu, mais André Périer est un sage. Il s'est dit, non sans raison, que les grandes chanteuses ne sont pas destinées à tenir le ménage d'un sous-archiviste... En vérité, M. Samuel Cornut ne pouvait marier le « Gros de Vaud » avec la Norvège et un rond de cuir avec une étoile. On sait assez que ce n'est pas pour les étoiles que sont faits les ronds de cuir.

Au surplus — et ceci encore est une preuve de sagesse — André Périer est convaincu qu'il a eu le meilleur de la chanson de Madeline, le premier couplet :

Quand je vis Madeline
Pour la première fois,
Je montais la colline,
Elle courait les bois.
En robe du dimanche,
En jupe et guimpe blanches,
Elle allait sous les branches...

Au dernier chapitre, M. Cornut imagine que son héros, au cours d'une villégiature alpestre, entend Madeline chanter dans la montagne. Madeline conduit un chœur de jeunes filles, « et dans la nuit profonde, de chalet en chalet et d'Alpe en Alpe, une grande voix se détache et s'élance, une voix immense à remplir la terre et le ciel, une voix légère, ingénue, ailée, comme le rire perlé d'un enfant. » Et André Périer pense que « ni la splendeur du ciel, ni la liliale blancheur des cimes, ni tout le génie de celle qui chante, ne lui rendront jamais le premier regard de l'enfant blonde aux doigts de rose que le monde n'a pas connue et qui fut son premier amour ».

Ainsi pense André Périer. Ce n'est pas si mal pensé.

Les plus belles idylles sont peut-être celles qui ne « concluent » pas. Paul épouse-t-il Virginie ?

La Chanson de Madeline est une œuvre riche, complexe et harmonieuse. Il y a de tout dans les 250 petites pages de cet aimable petit volume : du réel et de la fantaisie, de la bonne humeur et de la mélancolie, de la poésie, de la prose, de l'ironie, voire même du symbole, et tout cela fort bien dosé, fort savamment équilibré. Et c'est écrit d'un style alerte, aisé, courant, exact.

Voici une vue du Léman qui est merveilleuse de précision :

« C'était un de ces jours blancs où d'insaisissables brumes enveloppent toutes choses d'un voile diaphane, fondent ensemble les heurts des lignes dans une lumière diffuse qui vibre en sourdine. Les rayons, tranquillisés, dédorés, émoussés par des nuages à peine visibles, flottaient en ombres transparentes le long des cimes violettes de la côte savoisienne, *en miroitements soupçonnés, en sillages d'argent sur l'onde assoupie :* chemins mystérieux, tracés par d'invisibles nefs qui ne partaient de nulle part, qui n'aboutissaient à aucun port, et s'égaraient dans leurs propres cercles et méandres... *L'horizon vaporeux prolongeait à l'infini ce lac de rêve, en des régions indécises, où se confondaient la terre et l'eau, des voiles latines joyeusement éployées semblaient voler dans les espaces, ou ne poser qu'un instant sur la vague leur blanche paire d'ailes.* »

On ne peut mieux rendre l'eau et l'atmosphère du Léman par « un jour blanc », et c'est là une « symphonie en blanc majeur » tout à fait remarquable.

La Chanson de Madeline est une bien jolie chanson, une des plus jolies qu'on ait entendues depuis longtemps dans le canton de Vaud — et même ailleurs.

PAUL SIRVEN.

ERRATA ET NOTE

sur l'article consacré à M. Hamelin

P. 554, l. 18. Au lieu de : pensée et de *poème*, lire : de pensée et de *science*.

P. 554, l. 25. Au lieu de : les *extraits*, lire : les *extraire*.

P. 554, l. 32. Au lieu de : *dans l'une* et l'autre hypothèse, lire : *l'une* et l'autre hypothèse.

P. 556, l. 15. Au lieu de : *mais*, s'il fallait croire, lire : *même* s'il fallait croire.

P. 557, l. 6. Au lieu de : fonder la *sienne*, lire : fonder la *science*.

P. 558, l. 17. Au lieu de : M. *Fillon*, lire : M. *Pillon*.

P. 560 : dernière ligne. Au lieu de : nous *attendons*, lire : nous *attardons*.

P. 567, l. 29. Au lieu de : par la *mesure*, lire : par la *menace*.

N. B. — Depuis que cet article a été écrit, M. O. Hamelin est mort en essayant de sauver deux personnes que la mer allait engloutir. Cette mort, survenue le 8 septembre, prive l'Université de Paris d'un de ses meilleurs maîtres et la France d'un de ses penseurs les plus éminents.

L. D.

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Sixième Année N° 11 25 Novembre 1907

La

Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Lamennais et Lamartine

M. Christian Maréchal continue à démontrer que tout ce qui a été pensé depuis 1820 jusqu'à 1850 l'a été par l'abbé de Lamennais, et que les autres écrivains de ce temps n'ont fait que le traduire en prose et en vers.

Il avait commencé cette démonstration par son ouvrage *la Clef de « Volupté »* (très bon du reste) ; il l'avait continuée par Lamennais et Victor Hugo (moins bon, très intéressant encore) ; il la poursuit par *Lamennais et Lamartine*, livre où il établit que la plupart des idées philosophiques de Lamartine sont des idées de Lamennais repensées et même tout simplement rédigées en vers par Lamartine.

Il n'a pas tort du tout, vous savez ; il n'a pas tort du tout. Il est très vrai que, quand on lit du Lamartine, que ce soit dans les *Méditations*, dans les *Harmonies*, dans *Jocelyn* ou dans la *Chute d'un ange*, on rencontre à chaque instant du Lamennais. Aussi ce livre était bien facile à faire ; il suffisait de lire Lamennais et Lamartine con-

curremment, en suivant bien l'ordre des dates : les citations se juxtaposaient automatiquement pour ainsi dire, et le livre se faisait tout seul.

Seulement il fallait s'aviser de ce rapprochement, et M. Maréchal seul s'en est avisé. Lamennais est si peu lu de nos jours que personne n'a songé à chercher Lamartine dans Lamennais. Je crois que dans le très remarquable livre de M. Citoleux sur *la Philosophie de Lamartine* Lamennais n'est pas nommé. En tout cas, il ne l'est guère. Et en disant ceci j'incrimine à la fois M. Citoleux et moi ; car, chargé de lire sa thèse en manuscrit et devenant ainsi son quasi collaborateur, je ne lui ai pas signalé cette lacune ; je n'ai pas songé à Lamennais comme source de Lamartine.

J'en rougirais, si Sainte-Beuve lui-même, qui écrivait au temps où écrivaient Lamennais et Lamartine, n'avait pas eu le même aveuglement ; car, sauf une seule fois, sauf un seul rapprochement *très général* entre l'auteur du *Lac* et l'auteur des *Paroles d'un croyant*, Sainte-Beuve n'a jamais, parlant de Lamartine, parlé de Lamennais ; parlant de Lamennais, parlé de Lamartine.

Il est incontestable pourtant que la pensée de Lamennais a été continuellement présente à l'esprit de Lamartine, et que Lamartine a traduit Lamennais beaucoup plus souvent qu'il n'a traduit Chateaubriand. Vous en trouverez cinq cents exemples dans le livre de M. Maréchal. Je vous en donne quelques-uns pour vous donner comme une première impression de la chose.

Prenons l'*Ode à Byron*. Lamennais avait dit : « Dieu nous a départi la mesure précise de lumière dont nous avons besoin dans notre condition présente, mais rien de plus. En accordant à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour parvenir à sa fin, il lui refuse ce qui ne servirait qu'à satisfaire une vaine curiosité... Il y a un ordre de connaissance que notre nature ne comporte pas. »

Lamartine dit :

Que peut contre le sort la raison mutinée ?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place...
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître.

Lamennais avait écrit : « O homme, qui parles avec tant d'orgueil de ta dignité et de ta grandeur, descends donc du trône que tu t'élèves dans ta pensée... Tout est bon, pourvu qu'il soit à son rang. »

Lamartine écrit :

Descends du rang des dieux qu'a surpris ton audace.
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place.

Il ne faut pas chicaner; l'imitation est incontestable.

Lamennais avait écrit: « Déchu d'un plus haut état, l'instinct de sa grandeur le tourmente sans cesse. » Lamartine, *trouvant la formule*, ce qui est quelque chose, et nous reviendrons là-dessus, écrit :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Lamennais avait écrit : « Il sent en lui-même un désir infini de connaître et d'aimer, parce qu'il peut et doit connaître la vérité infinie et aimer le bien infini. »

Lamartine écrit :

..De ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.

Lamennais avait écrit : « Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère ; nous cherchons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Il s'aime d'un amour infini, mais cet amour le tourmente. »

Lamartine écrit :

> Malheureux, il aspire à la félicité.
> Il veut sonder le monde et son œil est débile.
> Il veut aimer toujours ; ce qu'il aime est fragile.

Cela est continuel dans l'*Ode à Byron*, et ailleurs cela se présente très souvent. Les *Harmonies* sont toutes pleines de Lamennais, *Jocelyn* aussi, quoique moins, et la *Huitième Vision* de la *Chute d'un Ange*, la sublime *Huitième Vision* n'aurait pas été écrite, en vérité je le crois, si les *Paroles d'un croyant* ne l'avaient pas été.

Et il est intéressant encore de constater avec M. Maréchal, irréfutable sur ces points, comment Lamartine se corrige, remanie tel premier texte d'une *Méditation* et tel premier texte du *Voyage en Orient*, parce que, entre telle date et telle autre, il a pris contact avec tel écrit de Lamennais qu'il ne connaissait pas auparavant.

M. Maréchal a donc rendu un éclatant, un inappréciable, un incomparable service à l'histoire de la littérature en colligeant ces rapprochements curieux et suggestifs. Désormais on ne pourra pas faire une édition critique de Lamartine sans mettre en note une partie — je dis une partie — des citations de Lamennais que M. Maréchal a si diligemment et, tout compte fait, si intelligemment recueillies.

Je ne ferais *aucune* chicane à M. Maréchal, quoiqu'il y en eût encore à lui faire, s'il n'avait pas trop conclu dans son sens, s'il n'avait pas trop triomphé et s'il n'avait pas osé dire : « Lamartine sort-il diminué d'une semblable étude ? Je ne le pense pas. Ceux-là seulement éprouveront quelque déception *qui l'avaient assez peu pratiqué pour le croire un penseur*. Lui-même ne l'a jamais cru et l'a dit [ce qui, par parenthèse, signifie : il n'a jamais cru qu'il fût un penseur et il a dit qu'il l'était]. Les autres... éprouveront une satisfaction réelle à suivre dans son dévelop-

pement régulier cette intelligence singulièrement claire et vivante, *incapable d'inventer ni d'organiser des idées*, mais capable de les comprendre... »

Oh ! quand on le prend de la sorte et sur ce ton à l'égard d'un homme comme cet homme, on me pardonnera de récalcitrer, ou plutôt on ne me pardonnerait pas de ne le point faire.

Et d'abord M. Maréchal ne tient aucun compte de la valeur nouvelle, souvent incomparablement nouvelle, que prend la pensée de Lamennais une fois qu'elle a été repensée par Lamartine. Il semble, je l'ai déjà un peu indiqué, ne voir aucune différence entre cette platitude de Lamennais : « Déchu d'un plus haut état, l'instinct de sa grandeur le tourmente sans cesse, » et ce trait de génie de Lamartine :

> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Mon Dieu, non, pour M. Maréchal « l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux » et « déchu d'un plus haut état, l'instinct de sa grandeur le tourmente sans cesse », c'est même chose ; ce sont synonymes ; peut-être même M. Maréchal trouve-t-il plus forte la pensée de Lamennais.

« Non ! me répondra-t-il, je trouve seulement que c'est la même pensée. » Mais qui ne voit que repenser avec cette force et avec cette *plénitude,* c'est penser originalement, c'est montrer une *invention* et une *organisation* de l'idée que celui qu'on imite (peut-être) n'a eues aucunement. Je n'insiste pas ; c'est trop criant.

Or c'est le système continuel de M. Maréchal de rapprocher ainsi des pensées admirables de Lamartine de pensées de Lamennais qu'il est bien possible qui aient été le point de départ de Lamartine, mais qui sont si banales que Lamartine a pu les trouver partout ailleurs ou les trouver tout seul.

Lamennais écrit : « La raison humaine n'aperçoit rien avec cette parfaite clarté. Ce qu'elle ignore obscurcit plus ou moins ce qu'elle connaît... Une faible et vacillante lueur marque à peine quelques contours, quelques légers traits des objets qu'elle considère. Sitôt qu'elle en veut pénétrer la nature intime, d'épaisses ombres arrêtent ses regards. »

Exactement n'importe qui depuis Thalès aurait pu dire cela.

Lamartine écrit :

L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté :
Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère.
De sa propre splendeur Dieu se voile sur terre ;
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité.

Est-il certain que Lamartine a puisé l'idée qu'il vient d'exprimer dans les lignes précédemment citées de Lamennais ? Est-il certain que si Lamennais n'avait pas eu la pensée prodigieusement profonde que j'ai transcrite plus haut, Lamartine n'aurait jamais pu écrire les vers que nous venons de lire ? Je l'accorde ; mais qui ne voit qu'il y a plus de pensée philosophique dans les vers de Lamartine que dans les lignes de Lamennais, et qu'ici, quand même on accorderait que Lamennais est l'inspirateur, c'est Lamartine qui est le penseur ?

Faites cette épreuve sur les trois quarts environ des citations géminées de M. Maréchal, vous arriverez, je crois, à cette conclusion.

Vous arriverez aussi à celle-ci : que M. Maréchal donne comme traduction de Lamennais des textes de Lamartine qui n'ont avec les textes de Lamennais aucun rapport. Ici, M. Maréchal tombe dans le pur système Dreyfus-Brisac : rapprocher n'importe quoi de n'importe quoi et voir là une ressemblance qu'on y met et que personne ne voit. Il y

tombe rarement ; mais il y tombe. Lamennais dit que l'homme a « des élans vers un bien immense, infini, que le cœur pressent quoique l'esprit ne le comprenne pas encore ». Et cela, n'en doutez pas, est le texte que Lamartine traduit quand il écrit :

Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là, je m'abreuverais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'extase et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

Entre nous, Monsieur Maréchal, je ne crois pas du tout que dans le texte de Lamennais et dans celui de Lamartine il soit question de la même chose. Mais dans le texte de Lamennais il y a « bien immense » et dans celui de Lamartine il y a «bien idéal» : Lamartine a copié Lamennais. Système Dreyfus-Brisac. Jusqu'où la manie du rapprochement et la manie aussi de sacrifier un homme à un autre pousseront-elles les critiques ?

Elles les poussent jusqu'à voir chez l'auteur B, comme plagiat de l'auteur A, une pensée qui est tellement différente de la pensée de l'auteur A qu'elle en est *le contraire*, ou à très peu près. Lamennais écrit : « L'homme qui sent en lui-même un désir infini de connaître et d'aimer, parce qu'il peut et doit connaître la vérité infinie, *n'est point tourmenté d'un désir infini d'agir*, parce que son action comme être physique est naturellement et nécessairement bornée. » Naturellement, car on obéit toujours à sa passion, M. Maréchal trouve là le texte sur lequel Lamartine travaille quand il écrit :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux...

Naturellement. Mais, s'il vous plaît, Lamennais assure que

l'homme a un désir infini de connaître et *n'a pas* un désir infini d'agir, et Lamartine semble bien dire que l'homme a un désir infini d'action ! « Infini dans ses vœux » a *plutôt* le sens de désir infini d'action, de conquête, d'appréhension que tout autre sens. En tout cas, la distinction que fait Lamennais entre le désir de savoir et le désir d'agir, Lamartine ne la fait pas du tout, et par conséquent la pensée de Lamartine, si elle n'est pas le contraire de celle de Lamennais, est au moins essentiellement différente. Mais est-ce que Lamartine a pu penser quelque chose qui ne fût pas dans Lamennais ?

Je ferai remarquer, de plus, que Lamartine, qui n'a jamais pensé par lui-même, semble avoir écrit des choses philosophiques *avant* qu'il eût pris contact avec Lamennais et *après* avoir perdu tout contact avec Lamennais et *après* que Lamennais fut mort. Avant tout contact avec Lamennais, Lamartine avait écrit *le Désespoir, le Temple* et *l'Immortalité*. M. Maréchal prouve très bien que Lamartine a remanié *le Temple* et *l'Immortalité* et réfuté *le Désespoir* après avoir fait connaissance avec Lamennais, et que cela prouve la grande influence de Lamennais sur Lamartine. Certes, je suis ici tout à fait de l'avis de M. Maréchal ; mais il s'agit de prouver, non pas que M. Maréchal ait tort de voir une influence de Lamennais sur Lamartine, mais qu'il a tort de prétendre que Lamartine n'est nullement penseur et qu'il est « incapable d'inventer et d'organiser des idées ». M. Maréchal reconnaît lui-même que *la Providence à l'homme*, réfutation du *Désespoir*, écrite sous l'influence de Lamennais, est beaucoup plus faible que *le Désespoir*. Il en faudrait conclure que l'influence de Lamennais sur Lamartine a diminué la valeur philosophique de Lamartine. Je n'irai pas jusque-là, me défiant chez moi des généralisations précipitées que je condamne chez les autres.

Mais, d'autre part, si Lamartine a pensé avant tout

commerce avec Lamennais, il me semble qu'il a pensé un peu aussi, après. Pourquoi M. Maréchal arrête-t-il son étude sur Lamartine, « disciple » de Lamennais, après la *Chute d'un Ange* (1838) ? Parce qu'il ne trouve plus aucune influence de Lamennais sur Lamartine à partir de 1838. Or Lamartine a un peu écrit de 1838 à 1860 environ ; il a écrit un certain nombre d'ouvrages où il y a beaucoup d'idées philosophiques. Voir, pour faire court, le livre de M. Citoleux. Eh bien? Quoi? Lamartine pense, et quelquefois d'une façon singulièrement intéressante, sans avoir Lamennais pour le souffler. Il serait donc capable d'inventer et d'organiser des idées ? C'est bien étrange.

Il faut aussi, quand vous lirez le livre de M. Maréchal, vous défier un peu des points dits « de suspension » (...). Le procédé de M. Maréchal, procédé qui n'est pas déloyal, mais qui peut induire en erreur, est celui-ci. A-t-il constaté entre un texte de Lamennais et un texte de Lamartine quelque analogie, il les met en regard ; mais du texte de Lamartine il retranche et remplace par des points (.....) tout ce qui ne rappelle pas Lamennais. Il est inattaquable, puisqu'enfin ce dont il s'agit c'est ce que Lamartine a pu emprunter à Lamennais. Oui ; mais cela *porte le lecteur à croire* que toute pensée philosophique de Lamartine est de Lamennais. Or ce que M. Maréchal supprime du texte de Lamartine et remplace par des points est le plus souvent, est presque toujours beaucoup plus philosophique, beaucoup plus fortement philosophique que ce qu'il cite, d'où il suit que si M. Maréchal citait les développements de Lamartine en leur entier, le lecteur, au lieu d'arriver à cette conclusion que Lamartine ne pense que soutenu par Lamennais, arriverait à celle-ci que Lamartine ne pense jamais plus fortement que quand il le quitte, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Voici des exemples. Je demande pardon de la longueur des citations. On conviendra qu'ici il est nécessaire d'être

long. M. Maréchal met en regard ce texte de Lamennais et ce texte de Lamartine : « Les enfants du Christ, s'ils ont entre eux quelque différend, ne doivent pas le porter devant les tribunaux de ceux qui oppriment la terre et qui la corrompent. N'y a-t-il pas des vieillards parmi eux, et ces vieillards ne sont-ils pas leurs pères, connaissant la justice et l'aimant ? Qu'ils aillent donc trouver un de ces vieillards... Vous n'avez qu'un père qui est Dieu et qu'un maître qui est le Christ. Quand donc on vous dira de ceux qui possèdent sur la terre une grande puissance : « Voilà vos maîtres, » ne le croyez point. S'ils sont justes, ce sont vos serviteurs ; s'ils ne le sont pas, ce sont vos tyrans. Tous naissent égaux ; nul en venant au monde n'apporte avec lui le droit de commander... Si donc quelqu'un vient et dit : « Vous êtes à moi », répondez : « Non ; nous sommes à Dieu qui est notre père et au Christ qui est notre seul maître... »

Lamartine :

Vous n'établirez point de juges ni de rois
Pour venger la justice ou vous faire des lois ;
Car si vous élevez l'homme au-dessus de l'homme,
De quelque nom sacré que le monde le nomme,
En voyant devant lui ses frères à genoux,
Son orgueil lui dira qu'il est plus grand que vous ;
. . . .
Vous aurez des tyrans où Dieu voulut des frères.

Fort bien, et il y a certainement quelques rapports entre le texte de Lamartine et celui de Lamennais. *Seulement*, le texte complet de Lamartine sur cette pensée est celui-ci :

Vous n'établirez point de juges ni de rois
Pour venger la justice ou vous faire des lois ;
Car si vous élevez l'homme au-dessus de l'homme,
De quelque nom sacré que le monde le nomme,

En voyant devant lui ses frères à genoux,
Son orgueil lui dira qu'il est plus grand que vous ;
Il liera sur vos fronts le joug de vos misères ;
Vous aurez des tyrans où Dieu voulut des frères.
Si devant le Seigneur un homme fait le mal,
N'ayez pour le juger ni loi, ni tribunal ;
Pour venger par la mort la mort de la victime,
Ne donnez point au juge un meurtre légitime ;
Ne sachez pas le nom de cet homme de sang
Qui simule un forfait tout en le punissant !
Quand du bien et du mal tout homme a la science,
Le juge et le bourreau sont dans sa conscience :
Jusqu'à ce qu'au remords le crime ait satisfait,
La peine du coupable égale le forfait ;
Et par la loi d'en haut la justice outragée
Ne se tait dans son cœur que quand elle est vengée.
En retour du pardon que le ciel nous accorde,
Le plus beau don de l'homme est la miséricorde.
Il la doit à son frère, à soi-même, à celui
Qui seul a droit de juge et de venger sur lui.
La vengeance ou l'erreur inventa le supplice :
Ce monde vit de grâce et non pas de justice.

Quelque opinion qu'on puisse avoir de ces idées « tolstoïennes » de Lamartine, on conviendra du moins que ce sont *des idées* et qu'elles n'étaient point du tout dans le texte de Lamennais. Lamartine peut penser tout seul.

M. Maréchal rapproche ces deux textes de Lamennais et de Lamartine : « Et j'avais vu les maux qui arrivent sur la terre, et mon âme était triste, et l'espérance en sortait de toutes parts comme d'un vase brisé. Et Dieu m'envoya un profond sommeil. Et dans mon sommeil je vis comme une forme lumineuse debout devant moi, un esprit dont le regard doux et perçant pénétrait jusqu'au fond de mes pensées les plus secrètes. Et l'esprit me dit : « Pourquoi es-tu triste ? » Et je répondis en pleurant : « Oh ! voyez les maux qui sont sur la terre. » Et la forme céleste se prit à

sourire d'un sourire ineffable et cette parole vint à mon oreille : « Ton œil ne voit rien qu'à travers ce milieu trompeur que les créatures nomment le temps. Ce temps n'est que pour toi : il n'y a pas de temps pour Dieu. » Tout à coup l'esprit : « Regarde, » dit-il. Et, sans qu'il y eût pour moi désormais ni avant ni après, en un même instant, je vis à la fois ce que, dans leur langue infirme et défaillante, les hommes appellent passé, présent, avenir. Et tout cela n'était qu'un. »

Lamartine :

Le sage en sa pensée a dit un jour : « Pourquoi,
Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi? »
Mais l'esprit du Seigneur, qui dans notre nuit plonge,
Vit son doute et sourit ; et, l'emportant en songe
Au point de l'infini d'où le regard divin
Voit les commencements, les milieux et la fin :
« Regarde », lui dit-il, et le sage éperdu
Vit l'horizon divin à ses pieds étendu.
Par l'admiration son âme anéantie
Se fondit ; par le tout il comprit la partie.
. . . .

. . . .
Et le sage comprit que le mal n'était pas,
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas.

Certes, il est incontestable que le morceau de Lamartine est un souvenir du morceau de Lamennais ; je ne contesterai pas cela. Mais, puisqu'il s'agit de savoir si Lamartine est capable d'inventer et d'organiser des idées par lui-même, lisons le morceau de Lamartine tout entier.

Le sage en sa pensée dit un jour : « Pourquoi,
Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi ?
Si l'homme dut tomber (1), *qui donc prévit sa chute ?*
S'il dut être vaincu, qui donc permit la lutte ?

(1) Ici, supprimant quatre vers, (et quels vers !) M. Maréchal ne met même pas de *points* (...) Négligence à relever.

Est-il donc, ô Douleur ! deux axes dans les cieux,
Deux âmes dans mon sein ? dans Jéhovah deux Dieux ? »
Or l'esprit du Seigneur, qui dans notre nuit plonge,
Vit son doute et sourit ; et, l'emportant en songe
Au point de l'infini d'où le regard divin
Voit les commencements, les milieux et la fin,
Et (1), *complétant les temps qui ne sont pas encore,*
Du désordre apparent voit l'harmonie éclore :
« Regarde », lui dit-il, et le sage éperdu
Vit l'horizon divin sous ses pieds étendu.
Par l'admiration son âme anéantie
Se fondit ; par le tout il comprit la partie ;
La fin justifia la voie et le moyen ;
Ce qu'il appelait mal fut le souverain bien ;
La matière où la mort germe dans la souffrance
Ne fut plus à ses yeux qu'une vaine apparence,
Un mode d'existence, à l'autre contrasté,
Où la nature lutte avec la volonté,
Et d'où la liberté, qui pressent le mystère,
Prend pour monter plus haut son point d'appui sur terre.
Et le sage comprit que le mal n'était pas,
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas.

On conviendra peut-être que ce que M. Maréchal a supprimé du texte de Lamartine est ce où Lamartine se montre le plus philosophe ; que ce que M. Maréchal a supprimé est ce qui n'était pas du tout dans Lamennais et ce que Lamartine avait pensé par lui-même ; que les idées personnelles de Lamartine sont beaucoup plus fortes ici que celles de Lamennais, et qu'en vérité à ce brillant morceau philosophique de Lamartine Lamennais n'a fourni que le cadre. Mais il est très probable que ces pensées de Lamartine que M. Maréchal a supprimées et que j'ai soulignées ont, tout simplement, paru très insignifiantes à M. Maréchal, *puisqu'elles n'étaient pas de Lamennais.* L'idée

(1) Même observation.

préconçue bouche ainsi les yeux, et même les « crève », comme dit Pascal.

Il résulte de tout ceci que Lamartine, quand il se souvient de Lamennais, est d'abord « un écho qui agrandit la voix » ; et non seulement ceci, mais encore un homme qui *repense* de telle façon qu'il pense, et très fortement, et de telle manière qu'il donne cette impression que ce qui lui a servi de point de départ n'était pas pensé. Lamartine, si peu d'effort peut-être qu'il y ait mis, est un de nos plus grands poètes philosophes, et sa place est et doit rester dans le groupe des Vigny et des Sully Prudhomme. Je ne songe pas à donner de rangs.

Mais il résulte aussi de tout ceci qu'il est bien certain qu'il doit beaucoup à Lamennais et que M. Maréchal a très bien fait de mettre l'affaire en évidence, parce qu'on n'y songeait point. On citait, comme inspirateurs de Lamartine, Bonald, de Maistre, Cousin (avec raison), Herder (plus douteux); on ne citait pas Lamennais, trop loin de nos mémoires. Moi-même, — je suis ici pour me critiquer comme pour critiquer les autres, — j'ai fait tout un cours sur la *Chute d'un Ange* sans citer une fois Lamennais, bien que, comme on peut le savoir, j'aie étudié jadis Lamennais d'assez près. Très sérieusement j'en rougis. Il faudra le citer désormais. M. Maréchal a rendu, avec maladresse, mais de ceci qu'il ne soit plus question, un service signalé à l'histoire littéraire et à l'histoire des idées.

EMILE FAGUET.

De la Littérature Française du XVIIe siècle et de son influence en Europe (1)

La littérature française du xviie siècle a toujours été considérée, tant par les Européens que par les Français eux-mêmes, sauf quelques-uns, qui sont peut-être de faible autorité, comme la littérature française par excellence.

On y a reconnu, plus nettement marquées qu'à toute autre époque, les qualités d'ordre, de belle ordonnance et de clarté qui sont les marques mêmes de l'intelligence française et du génie français. On est généralement convenu que la tradition classique, la tradition gréco-romaine, embrassée avec une ardeur conquérante et trop indiscrète par les grands poètes et les grands prosateurs du xvie siècle, transmise par eux à ceux du xviie, avait été pratiquée par ceux-ci avec une justesse d'esprit, un sentiment de la mesure, un art instinctif de combiner l'originalité nationale avec l'inspiration antique, si heureux, si appropriés, si extraordinaires, qu'il était résulté de tout cela une « réussite » comme il y en a peu dans toute l'histoire des littératures.

A mon avis, si beaucoup d'influences se mêlent et s'entrelacent, à cette époque, dans le travail littéraire, et si nombreuses qu'on s'épuiserait à les compter, trois au moins sont si fortes, si éclatantes et si continues à travers le siècle

(1) Préface d'un livre anglais sur la Littérature Française du xviie siècle.

tout entier, qu'il faut les signaler avec une sorte d'autorité. Ce sont celles de Montaigne, de Malherbe et de Descartes.

Montaigne, par son influence, est beaucoup plus un auteur du xviie siècle qu'un auteur du xvie. Tous les lettrés du xviie siècle le lisent sans cesse et s'en pénètrent. Dans tous on en trouve des traces profondes, des souvenirs, des imitations et même des plagiats. Un signe frappant de cette sorte de pénétration intime, c'est que les deux hommes les plus chrétiens, les plus catholiques, les plus profondément religieux et par conséquent les plus éloignés de Montaigne, qui aient vécu au dix-septième siècle, Pascal et Bossuet, rencontrent en quelque sorte Montaigne devant eux et s'attachent à le réfuter. C'est la preuve que Montaigne était singulièrement vivant dans les esprits et que, quand on était dans des sentiments différents des siens, on sentait le besoin de le combattre comme un adversaire présent et présent partout.

Montaigne, tout en représentant la tradition antique excellemment et dans ce qu'elle avait de plus pur et aussi de plus accommodé à l'esprit français, représentait surtout et pour ainsi dire *dégageait* l'esprit français lui-même. Il donnait à ses compatriotes l'esprit de finesse, le goût des idées analysées avec profondeur et maniées avec dextérité et aisance, le goût des caractères étudiés avec une sorte de passion en même temps qu'avec sûreté et maîtrise, tous les goûts enfin de l'humaniste et du moraliste dans un homme de génie. Cette littérature du xviie siècle, qui tout entière s'est comme circonscrite dans l'étude de l'homme, lui doit en quelque sorte sa direction. Les « lettres de direction » à l'adresse du xviie siècle ont été écrites par Montaigne.

Descartes, moraliste lui-même — et n'oublions pas le *Traité des Passions* — a donné surtout au xviie siècle ce qui manquait à Montaigne ou ce que Montaigne avait dédaigné

d'avoir, la méthode sûre, l'ordonnance exacte, la suite rectiligne des idées, l'art des idées générales exposées en leurs grandes lignes avec ampleur, avec hardiesse et en pleine lumière. Maître, à cet égard, de Bossuet, de Bourdaloue, de Boileau, même de Molière et de Racine, tout autant que de Malebranche, il traçait les grands chemins à l'esprit français ; et si Montaigne eût été seul à exercer son ascendant sur les Français, ceux-ci peut-être eussent trop aimé les petits sentiers sinueux ; et si Descartes eût été seul, ils eussent trop pris l'habitude de ne passer que par la grande route ; et il est heureux que de ces deux grands esprits l'un ait révélé le charme des labyrinthes dont, du reste, on tient le fil, et l'autre ouvert largement, à travers la forêt intellectuelle, la route royale.

Malherbe enfin, après Ronsard, mais sans aucun des défauts de Ronsard, enseignait aux Français, d'abord la langue dépouillée, nette, précise et sans « bavures » ; ensuite et surtout la poésie oratoire, l'éloquence en beaux vers, l'ampleur et le mouvement de la période. Il faisait des Français des orateurs parfaits tant en vers qu'en prose ; car on apprend chez les poètes à écrire en prose ; et son influence, longtemps latente en quelque sorte, se déclara et fut immense sur l'école de 1660, sur ce groupe central de toute la littérature française, composé d'orateurs en vers et d'orateurs en prose mettant des idées générales en style nombreux, harmonieux et large, c'est-à-dire dans le style qui leur convient le mieux et qui les met dans la plus éclatante lumière.

Finesse gracieuse et forte, voilà pour Montaigne ; ordre et forte composition, voilà pour Descartes ; forme oratoire sûre et expressive, voilà pour Malherbe ; et raison partout ; c'est de quoi s'est formé l'esprit classique français de 1660 qui a eu à son tour sur les différentes littératures de l'Europe une si profonde influence et, tout compte fait, ce me semble, si salutaire.

Cette école de 1660 compte une dizaine au moins de très grands esprits, ayant chacun son originalité bien marquée, mais ayant entre eux des qualités communes et des rapports très étroits. Je ne nommerai ici, pour les caractériser, que les principaux.

Corneille, qui les a devancés, du reste, et qui n'appartient à ce groupe que comme un père appartient à sa famille, Corneille, stoïcien comme Montaigne, a pris souvent plaisir à l'être, et d'autre part, poète du libre arbitre et de la volonté, comme Descartes en était le démonstrateur convaincu et éloquent, Corneille a chanté la magnanimité, la grandeur d'âme, sans se priver du reste de peindre souvent des caractères bas et vils, et sans se priver de montrer une singulière pénétration dans l'analyse des caractères complexes. Mais il est surtout le poète de la volonté. Il dresse l'homme luttant contre les coups du sort et parvenant à en avoir raison, à force de croire en lui et en la force intime qui l'anime. Il a peint « ces âmes guerrières » dont se souviendra plus tard Bossuet, et il a fait comme défiler devant nos yeux un cortège d'âmes guerrières. Il est resté le type même des artistes qui visent au grand et qui tiennent pour la plus grande beauté le genre particulier de beauté qui est dans le bien.

Bossuet, au service de la religion qu'il enseignait, a mis la plus puissante éloquence, la « fougue verbale », mais la fougue disciplinée, les arguments impétueux et montant comme à l'assaut de l'adversaire, mais y montant avec ordre et précision, chacun à son rang, à sa place et à son heure. Il donna bien cette impression d'un général qui a comme entre ses mains des masses profondes et puissantes, et qui les jette en avant avec autant de véhémence que de précision et dans un mouvement précipité qui ne brise ni ne déforme jamais l'harmonie des lignes.

La Fontaine, le plus personnel et le plus original des poètes et même de tous les écrivains du XVIIe siècle, doit

peu à Montaigne, peu à Malherbe, encore qu'il l'ait beaucoup aimé, peu à Descartes, encore qu'il l'ait beaucoup lu et qu'il lui ait rendu un magnifique hommage. C'est un poète du XVIe siècle, affiné par le XVIIe siècle en général, par les influences diffuses qui circulaient, pour ainsi parler, autour de lui. Il a une ingénuité qui se tourne en élégance, une fraîcheur d'inspiration qui irait facilement à la surabondance et que le goût du temps ramène à la juste et fine mesure, et même à la concision restant aisée et gracieuse; une incroyable variété de tours et de manières qu'il doit à son naturel d'abord et ensuite à ceci qu'il lisait des auteurs de tout temps, de tout pays et de tout style ; par-dessus tout un don de la vie, un sens de la vie qui fait que le moindre de ses récits est un petit drame et que ses personnages ont une prodigieuse physionomie en leur figure, en leurs mouvements et dans toutes leurs démarches. Le plus poète de tous les poètes français, il se place comme à part et semble en dehors de toutes les influences parce qu'il les dépasse toutes.

Boileau est exactement l'élève de Malherbe et, qui plus est, ou qui pis est, si l'on veut, un élève devenu professeur, c'est-à-dire un élève qui craint d'aller plus loin que son maître et qui redoute d'être original. Avec de l'esprit, surtout de cet esprit satirique qui n'est pas le meilleur, il a du bon sens, de la raison et même de l'éloquence ; il sait tracer, sinon un portrait, du moins une silhouette, donner des préceptes littéraires en style clair et assez fort, disserter de choses morales avec une certaine autorité et un certain accent et s'emporter avec une ardeur fébrile contre un mauvais auteur. Il devrait être, ce que je ne crois pas qu'il soit, l'idole des « esthètes », puisqu'il a contre les écrivains qui ne sont pas de son école l'indignation et la haine qu'inspirent à l'ordinaire les scélérats. Il avait toutes les qualités et le principal défaut des hommes de lettres.

On a tout dit sur Molière, sur son don merveilleux de faire vivre des personnages, même complexes, de telle sorte que leurs propos et même leurs gestes deviennent des proverbes ; sur sa puissance comique, c'est-à-dire sur l'art d'exciter et de satisfaire de plus en plus, à mesure qu'il marche, l'intérêt de curiosité concurremment avec l'intérêt de malice ; sur sa profondeur même, ce qui est chose différente du don de la vie et ce qui consiste à tracer des caractères qui suscitent toujours de nouvelles observations, qui sont comme inépuisables pour celui qui les analyse et qui se révèlent toujours à nouveau aux yeux des générations successives. Mais on n'a pas assez insisté sur ceci que, comme Corneille, comme Boileau, comme plus tard La Bruyère, il est souvent, presque toujours, aussi dogmatique qu'un sermonnaire ; que les plus importantes de ses comédies sont des *pièces à thèses* ; qu'il veut enseigner, exercer une action morale, inspirer ses idées à ceux qui l'écoutent, et qu'il dirait tout comme un autre : « malheur à celui qui se contente d'être applaudi ». Comme presque tous les écrivains français du XVII[e] siècle, il a été un professeur éloquent de morale et a voulu l'être.

Racine, enfin, pour ne pas pousser plus loin cette rapide revue, a été dans tous ses ouvrages ce que Corneille n'a voulu être que quelquefois, un peintre subtil et délicat et profond des passions. Il n'en a, à vrai dire, étudié que trois : l'amour, la jalousie et l'ambition ; mais il a montré une habileté extrême à en suivre toutes les démarches, à en tracer, comme nous disons, l'évolution et à les peindre dans toutes leurs nuances, jusqu'aux plus fugitives, sans s'égarer pourtant dans le détail et sans perdre de vue la ligne générale. De là, en des pièces admirablement conduites au point de vue technique, une galerie de portraits humains que le temps ne peut ni effacer, ni altérer, ni ternir.

Ces grands hommes ont été très admirés de toute l'Eu-

rope de leur temps et ont eu sur la littérature européenne de leur temps une très puissante influence. En Allemagne cette influence a duré un siècle environ, depuis la guerre de Trente ans jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Il faut nommer Opitz, qui, à l'imitation de son maître hollandais Daniel Heinsius, s'inspire des principales idées de la littérature française de manière à être appelé le « Malherbe allemand », partisan déclaré du reste de la méthode d'imitation et voulant, beaucoup plus, du reste, comme Ronsard que comme Malherbe, faire passer dans la littérature de son pays toutes les beautés de toutes les littératures.

Il faut citer encore Fleming, imitateur des Français surtout en ce qu'ils ont d'italien ; Gryphius, copiste un peu déclamateur de Corneille et qui en France aurait été rangé en bonne place entre Rotrou et du Ryer; les divers et nombreux imitateurs des romans français de la première moitié du XVIIe, imitateurs qui, à la vérité, imitent plutôt l'Espagne à travers la France que la France elle-même. Il faut rappeler Gottsched, traducteur de l'*Iphigénie* de Racine, l'auteur de *Caton mourant*, l'ultra-classique allemand, qui, comme il fut le plus rigoureux des imitateurs de la France, fut aussi, ou à bien peu près, le dernier de ces imitateurs et fut vite détrôné par l'école nationale.

Il faut tirer un instant de l'oubli l'honnête et aimable fabuliste Gellert, qui s'inspira de La Fontaine autant au moins que de son cœur, ce qui fait qu'il avait deux sources excellentes dont il aurait pu, du reste, tirer un plus grand parti qu'il n'a fait.

Mais le grand nom qui domine toute cette période de 1650 à 1750 environ est celui de Leibniz, qui était un assez grand esprit pour n'avoir besoin d'aucun maître, mais qui doit cependant à Descartes l'impulsion première, l'inspiration générale, surtout sans doute la couleur même

de sa pensée, ce large et généreux optimisme qui est comme répandu dans tous ses ouvrages et les anime de confiance et d'espoir. Leibniz est une pensée française descendant dans les profondeurs d'une âme allemande et en sortant plus riche et plus abondante, mais gardant la saveur et le goût propre de ses origines.

Mais voici qu'est venu Lessing, et le « goût français » reçoit de lui un tel coup (de quoi personne ne doit se plaindre, tant il est bon qu'un peuple vive avant tout de sa propre vie intellectuelle et morale) que l'influence de la littérature fran çaise sur la littérature allemande n'a pour ainsi dire plus d'histoire à partir de 1760.

L'Italie subit aussi l'influence française, à partir de 1650, après en avoir exercé une immense sur les littérateurs français. Les *seicentisti*, à partir du milieu du siècle, sont très marqués de couleur française. Guidi se sent de Malherbe, avec plus d'enflure ; Testi, surtout élève d'Horace, du reste, a quelque chose de la grâce de Maynard et de Racan ; le « Pindare italien » Chiabrera suit plutôt les leçons que les exemples des poètes français ; mais son parti pris d'imiter les anciens est très évidemment d'origine française, et ses élèves, Filicaja, Menzini, suivirent, avec trop de fidélité peut-être, la même route. Et enfin, après le long silence qu'elle avait gardé ou le long sommeil où elle avait été plongée pendant tout le XVIIe siècle, la tragédie italienne se redressa en 1713 sous les traits de la *Mérope* de Maffei, lequel est le plus brillant élève, avec Voltaire, des tragiques français du XVIIe siècle.

Au XVIIe siècle, les Espagnols imitèrent fort peu les Français, et ce sont plutôt les Français qui les imitèrent. Mais dès le commencement du XVIIIe siècle l'Espagne se mit presque à l'école de la France. C'est Ignacio de Luzan y Guerra qui, élève de Descartes et de Port-Royal, donne à l'Espagne la *Logique de Port-Royal* en même temps qu'il lui révèle Milton. C'est Moratin, tragique et comique

tout à fait dans la manière française ; c'est Cadalso qui, après avoir fait ses études à Paris, imite les *Lettres persanes* dans ses *Lettres marocaines* et Voltaire dans sa tragédie *Don Sancho Garcia* ; c'est Jove-Llanos qui, en même temps que, lui aussi, il traduit Milton, donne au théâtre espagnol sa tragédie à la mode française *Pélage*. L'Espagne devra attendre le XIX[e] siècle pour revenir à son génie littéraire propre, lequel, ce que je suis très loin de lui reprocher, est aussi éloigné que possible du génie littéraire français.

L'Angleterre enfin reçoit l'influence française à partir de 1700 d'une manière incontestable. Addison est un élève de Boileau, mieux doué, plus spirituel et plus brillant que son maître, mais qui n'oublia jamais ses leçons. Moraliste, satirique, critique, poète romanesque, poète allégorique, poète tragique, il passa sans effort de l'esprit français à l'*humour* anglais et sut même souvent entrelacer, mêler et combiner l'un avec l'autre. Français exquis, tout compte fait, dont nous sommes tentés de dire comme Valentine de Milan de Dunois : « Il nous a été dérobé. »

Pope, qui devait être si imité en France, commença par nous devoir beaucoup. S'il a tout à fait, dans ses lettres, la manière et les manières de Balzac et de Voiture, il a dans ses poèmes de moraliste le tour d'esprit de Boileau, et il y est comme la transition entre Boileau et Voltaire, sans compter que la *Dunciade* semble bien avoir été imitée du *Lutrin*, ou qu'il y a au moins entre le *Lutrin* et la *Dunciade* un parentage évident qui révèle des tournures d'esprit toutes semblables.

Ce sont là de très grands noms. Au-dessous d'eux il faudrait placer celui de Waller, ami de Saint-Evremond et correspondant de La Fontaine, en qui l'on peut dire qu'a revécu ce qu'il y avait de meilleur dans nos spirituels « précieux » du XVII[e] siècle ; celui de Garth, l'amusant

humoriste, qui se rappelle et nous rappelle les plus fins de nos « burlesques » et qui a tellement amusé Voltaire que Voltaire l'a traduit en partie ; celui de Arbuthnot, celui de Gay, celui de lord Bolingbroke, celui de lord Chesterfield ; et si je n'y ajoute pas celui de Swift, c'est d'abord parce que si Swift procédait des Français, ce serait plutôt de ceux du XVIe siècle que de ceux du XVIIe siècle, et c'est ensuite parce que Swift est trop personnel et trop original pour être donné comme procédant de qui que ce soit.

Et, encore ici, il faut s'arrêter ; car on sait assez que, si tous ces humoristes anglais du commencement du XVIIIe siècle doivent certainement beaucoup aux Français, c'est, inversement, les « sentimentaux » anglais du milieu du XVIIIe siècle qui ont eu sur les Français, comme Diderot, Rousseau et Sedaine, une influence très forte et très pénétrante.

Tels sont, tracés à trop grandes lignes, la physionomie générale des grands écrivains français du XVIIIe siècle et le retentissement de leur parole à travers le monde européen du XVIIe siècle et de la première partie du XVIIIe. Ce moment glorieux pour la France, où, comme au XIIIe siècle, elle a été tenue unanimement pour la reine intellectuelle de l'Europe et où tous les yeux et toutes les oreilles ont été tendus de son côté, peut être jugé très diversement, selon que l'on se place au point de vue de tel ou tel peuple.

Partout, il faut le reconnaître, la prépondérance littéraire de la France et son prestige ont comme traversé et arrêté pour un temps le mouvement naturel, le mouvement national, l'évolution propre de la littérature de chaque nation. Cela est vrai surtout de l'Italie et de l'Espagne ; cela est vrai aussi, partiellement, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Mais peut-être n'est-il point si mauvais, pour plus tard, que, pendant un temps, un peuple, sinon se mette à l'école d'un autre, ce qu'il ne faut jamais faire,

du moins se mette à l'étudier diligemment, curieusement et passionnément. Les Français doivent le savoir, qui par quatre fois, à la suite d'une période d'imitation de l'étranger, se sont trouvés, et non pas sans doute par simple coïncidence, avoir une période de brillante et quelquefois splendide littérature : une première fois la Pléiade, après une forte étude de l'antiquité ; une seconde fois la littérature de 1660, après une étude curieuse des écrivains italiens et espagnols ; une troisième fois la littérature des Diderot et des Rousseau, après un salutaire engouement pour la littérature anglaise ; une quatrième fois le romantisme français, après une période de dévotion à l'égard des littératures anglaise et allemande.

Il est probable, — car en ces choses nécessairement obscures ou au moins très complexes, il ne faut rien affirmer, — il est probable qu'au contact avec l'étranger d'une part, d'une façon générale, l'esprit littéraire s'enrichit ; d'autre part, des parties de l'esprit national qui s'ignoraient elles-mêmes ou qui se soupçonnaient à peine se réveillent et prennent conscience d'elles-mêmes à se trouver dans une littérature étrangère ; que d'autre part encore le fond même de l'esprit national se démêle lui-même et prend force, par réaction même contre une littérature étrangère trop admirée pendant quelque temps, et ceci encore est comme un gain indirect.

Par exemple, l'*humour* anglais est de tous les temps ; mais nous avons vu qu'il semble s'être singulièrement développé en Angleterre après le contact que les Anglais ont pris avec l'esprit français ; et par exemple l'insurrection nationale de Lessing et tout ce qui s'en est suivi d'excellent pour la littérature allemande ont été provoqués par l'influence française qui à la fois a donné des forces à l'esprit allemand et à la fois l'a comme irrité et poussé à l'indépendance.

Vous vous rappelez ce que dit La Bruyère de ces enfants

drus et forts qui battent leur nourrice. Les nourrices donnent leur lait à leurs nourrissons pour qu'ils deviennent forts et au besoin pour en être battues. Elles ont ce dessein avec bonheur et elles courent ce risque avec plaisir encore. Quoi qu'il en soit, pendant environ un siècle, la France a été à l'égard de toutes les nations européennes une de ces nourrices-là, et ce n'est pas, tout compte fait, sans satisfaction qu'elle s'en souvient.

EMILE FAGUET.

ERRATUM

Article sur le livre de Mme Key : *De l'Amour et du mariage*, numéro du 25 octobre 1907, page 589, ligne 25 : « *assez courageux pour sacrifier aux autres leur propre conception du devoir.* » Il faut lire : « *assez courageux pour sacrifier* LES AUTRES *à leur propre conception du devoir.* »

Fragment d'une lettre

1er novembre.

Pour peu que vous songiez demain que c'est le Jour des Morts, vous aurez l'âme triste, mon cher ami; et c'est pourquoi je veux que vous trouviez dans votre courrier du matin quelques pensées de mon cœur. Moi aussi, je suis mélancolique en ce soir de Toussaint qui rappelle tant de chers disparus... J'évoque des souvenirs... J'égrène des regrets.... Et l'image du petit cimetière de campagne où je reposerai, moi aussi, dans quelques jours, passe devant mes yeux, recueillant et doux, avec ses croix modestes et ses tertres fleuris!... C'est une privation de ne pouvoir m'agenouiller aujourd'hui avec la foule silencieuse et pénétrée d'un saint respect qui ondule pieusement autour des tombes, cherchant la dernière pierre de la famille!... La vieille église de P... est tout contre. J'y ai revu l'autre dimanche, avec une émotion singulière, les bancs du catéchisme, occupant la place d'honneur, dans la pauvre nef étoilée d'or. Peut-être les mêmes bancs où à dix ans, timide et distraite, je m'asseyais pour écouter la leçon; les mêmes bancs d'où je me suis levée bravement un beau jour pour répondre à cette question du prêtre: « Pourriez-vous me dire, mes enfants, quel a été le plus grand miracle de Jésus? — C'est de s'être ressuscité lui-même! » ai-je dit bien haut. On me complimenta, et j'eus une belle image. Ce fut, je crois, ma seule réponse digne d'être notée: car je dois vous confesser, mon cher ami,

que j'avais en profonde horreur l'étude, sous quelque forme qu'elle m'apparût. Comme c'est loin ces souvenirs ! ces chants de ma première communion qui m'émouvaient tant ! — « Je suis chrétien ! voilà ma gloire !... » Je me rappelle, l'hiver dernier, sur la place du Palais-Royal, une fille en cheveux, l'air effronté et pourtant sympathique, qui fredonnait ce cantique en vendant des bouquets de mimosa et de violette... Je fus remuée... A travers les mille bruits de la cité, je perçus tout à coup comme celui d'une petite cloche lointaine... Je me retournai pour acheter des fleurs à la grande fille rousse.

Demain, j'irai comme tous les ans, au hasard, dans quelque nécropole parisienne : j'irai porter le secours de ma prière à une âme ignorée. Je chercherai le sentier couvert « où le rapide oubli, second linceul des morts », a posé sa griffe épineuse sur le nom de celui qu'on ne regrette plus... Dans les allées, des gens passeront avec des gerbes de chrysanthèmes... Je verrai défiler la douleur, le regret, ou simplement l'habitude !... Appuyé à une stèle, il y aura un homme triste, malheureux, distingué (tous les ans, j'en vois un comme ça), qui restera longtemps ainsi, sans faire un mouvement, sans remuer les lèvres... Je devinerai son cœur d'autant plus meurtri, que dans son regard vide le seul grand rayon n'aura pas passé !... Et je rêverai à beaucoup de choses... et je dirai à Dieu, avec l'abbé Perreyre : « Ayez pitié de ceux qui ne sont plus !... Ayez pitié de ceux qui doutent ! de ceux qui tremblent ! de ceux qui souffrent ! de ceux qui pleurent ; donnez à tous l'espérance et la paix ! »....

A. A.

Un guide pour les italianisants

M. Guido Mazzoni, professeur à l'Institut des études supérieures de Florence, vient de publier la deuxième édition, considérablement augmentée, d'un petit livre intitulé : *Notions préparatoires à l'étude critique de la littérature italienne* (1). M. Mazzoni, titulaire d'une des plus importantes chaires de littérature italienne, maître fortuné de plusieurs générations de professeurs et d'érudits, était la personne désignée entre toutes, dans la péninsule, pour donner la garantie de son nom à un manuel de ce genre. De fait, c'est un petit livre très utile, et point seulement utile aux spécialistes, — c'est pourquoi j'en parle ici. Car il n'est peut-être pas nécessaire d'être candidat au diplôme d'études ou au doctorat pour se trouver dans le cas d'avoir recours à un guide bibliographique bien fait. Il serait même à souhaiter que l'existence de livres de ce genre fût largement connue, et encourageât les travailleurs libres... en leur permettant d'être. L'histoire littéraire est certes un art difficile ; cependant il n'est pas bon que sa méthode et ses instruments restent à l'état d'une mystérieuse tradition orale, réservée aux initiés qui fréquentent les salles de conférences de nos Facultés. Les vastes et minutieux dépouillements qui, de plus en plus, apparaîtront nécessaires dans cette étude comme dans les autres études historiques, réclameront un nombre de collaborateurs toujours plus grand. Actuellement, grâce au livre de M. Mazzoni, un italianisant amateur, privé des leçons des maîtres compétents, peut néanmoins se mettre

(1) G. Mazzoni, *Avviamento allo studio critico delle lettere italiane*, 2a edizione, interamente rifatta, con appendici di P. Rajna e G. Vandelli sui testi critici. — Firenze, Sansoni, 1907. Prix : 3 fr.

au travail et commencer à faire œuvre utile. Sans parler des érudits, les simples amateurs voyageant en Italie et désirant se réserver quelques heures studieuses, consulteront avec profit ce volume (1), et particulièrement le chapitre III, qui énumère les principales bibliothèques de la péninsule.

Ce chapitre, dans sa brièveté, contient des renseignements curieux. Le grand public ne sait généralement pas que l'Italie est aussi admirable par ses bibliothèques que par ses musées : cette seule liste des *principales* bibliothèques italiennes l'en instruira. Il y en a d'infiniment respectables par leur ancienneté, comme celle de Venise, qui remonte à Pétrarque, ou mieux encore celle du mont Cassin, qui a été fondé par saint Benoît ! — La plupart cependant — du moins en tant que bibliothèques publiques — datent de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, qui a été, en Italie comme en France, l'époque de la « diffusion des lumières ». Et un certain nombre enfin est dû à l'administration française, qui, en supprimant les couvents, confisqua leurs livres au profit du public. Sans compter les grandes villes, dont la plupart ont, non pas une, mais plusieurs bibliothèques importantes (Naples et Florence en ont chacune quatre ; Rome en a au moins huit), de petites villes, comme Cesène, Modène, possèdent des trésors. Ce que l'auteur ne pouvait pas ajouter, mais ce que peut dire un étranger, c'est que les travailleurs sont parfaitement accueillis par le personnel de ces bibliothèques, et qu'une réglementation très libérale et un service bien fait leur donnent, en général, des facilités qu'ils ne trouvent pas toujours en d'autres pays. Qu'il me suffise de dire que le

(1) L'auteur a ajouté, à la fin du volume, quelques indications bibliographiques sur l'histoire de l'art. Pourrait-il, dans une nouvelle édition que je souhaite prochaine, développer davantage cette partie ? Son ouvrage, bien que destiné aux spécialistes, ne perdrait rien à devenir de cette façon le *vade-mecum* des touristes amateurs de littérature et d'art.

temps d'attente, à la Bibliothèque nationale de Florence, est d'un quart d'heure au plus, — et qu'il m'est arrivé dans une seule matinée de demander une vingtaine d'ouvrages sans soulever même une objection.

Une autre réflexion que suggère le petit volume de M. Mazzoni : le travail fait par les Italiens sur leur propre histoire littéraire a été vraiment colossal. Il est probable que c'est, dans son ensemble, le plus considérable de toutes les nations européennes. Ceci tient à l'excès même d'intérêt pour les lettres, à la manie littéraire, académique, qui fut un des maux de l'Italie, surtout pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. Pendant ce temps-là, de grands érudits, Crescimbeni, Quadrio, Mazzucchelli, Tiraboschi, ont amoncelé un matériel énorme, où les historiens modernes ne peuvent se dispenser de puiser largement. Mais l'histoire et la critique littéraires n'étaient pas, dès le XVIIe siècle, des études nouvelles, puisque le XIVe siècle en avait donné des modèles,— puisque Boccace avait écrit une *Vie de Dante* et un commentaire de la *Divine Comédie.* D'autre part, la multiplication des centres littéraires dans la péninsule a produit, dans le cours des siècles, nombre d'histoires littéraires locales; le manuel de M. Mazzoni en donne, ville par ville, une liste dont la longueur nous étonne, bien que l'auteur n'ait voulu indiquer que les ouvrages les plus importants. Il y a de quoi affoler les modernes historiens de la littérature. Mais les Italiens d'aujourd'hui se montrent sur ce point dignes de leurs devanciers, avec d'autres conceptions et une autre méthode. Le public trouvera volontiers, dans le même petit livre, le nom des meilleurs historiens de la littérature et des meilleurs critiques des dernières générations. Les Allemands (les Français beaucoup moins) ont apporté d'importantes contributions ; mais le plus gros du travail est fait maintenant, et excellemment, par les Italiens eux-mêmes. On a cru pouvoir tenter, récemment, une de ces vastes synthèses,

faites en collaboration, qui sont à la mode un peu partout aujourd'hui ; — plus exactement deux synthèses parallèles : une histoire des écrivains et une histoire des genres littéraires, deux collections intitulées : *Storia Letteraria d'Italia* et *Storia dei Generi Letterari* (1), qui comprendront en tout vingt-huit gros volumes, dont huit seulement sont publiés et dix en cours de publication. M. Mazzoni pense — et il a raison — que l'ouvrage, dans son ensemble, est d'une importance capitale et servira de base à tous les travaux ultérieurs. Mais justement à cause de l'importance de cette publication, il serait bon qu'un critique compétent écrivît un jour, quand elle sera finie (et c'en serait le complément indispensable), un autre ouvrage — moins gros — où seraient indiquées les qualités du premier, ses inégalités, ses imperfections, et la manière de s'en servir.

Ce n'est pas là le seul instrument précieux que l'Italie mette à la disposition de ceux qui étudient son histoire littéraire. Parmi ceux que signale encore M. Mazzoni, j'appelle tout particulièrement l'attention sur deux répertoires bibliographiques périodiques de premier ordre, que beaucoup de nations peuvent envier à l'Italie : le *Bulletin des publications italiennes reçues par la Bibliothèque nationale centrale de Florence* (2), et le *Catalogue méthodique des écrits contenus dans les publications périodiques italiennes et étrangères reçues par la Bibliothèque de la Chambre des députés*. Ajoutons un troisième répertoire, non périodique, fort bien fait encore, et qui sert de base à toute recherche sur l'activité intellectuelle de l'Italie pendant la deuxième moitié du XIX[e] siècle : le *Catalogue général de la librairie italienne de 1847 à 1899* (3), par A. Pa-

(1) Chez l'éditeur Vallardi, à Milan.

(2) *Bolletino delle publicazioni italiane ricevute per diritto di stampa dalla Biblioteca nazionale di Firenze*. S'adresser pour les abonnements à l'éditeur Bemporad, Florence.

(3) Associazione tipografico-libraria italiana, Milan, 1901-1903-1905.

gliaini. — D'autre part, l'Italie possède un grand nombre de revues consacrées à l'histoire littéraire : le fondamental *Journal historique de la littérature italienne*, publié à Turin depuis 1881, — l'excellente *Critique* de Naples (depuis 1903), — la *Revue* (*Rassegna*) *bibliographique de la littérature italienne*, de Pise, etc.

En vérité, des instruments nombreux et bons sont nécessaires. Il n'est peut-être pas de pays où la production littéraire ait été si abondante qu'en Italie, et cette production a commencé dès le XIIIe siècle. Que l'on jette un coup d'œil sur le chapitre VI du manuel de M. Mazzoni, où il énumère les principaux recueils de textes des deux premiers siècles de la littérature. Sans parler de la grande quantité d'œuvres inédites du XVe et du XVIe siècle que renferment encore les archives et les bibliothèques... Admirable domaine, peuplé de figures grandioses ou originales, fourmillant d'œuvres d'art et de pensée. Il y a encore de beaux jours pour les italianisants. Et le petit *Guide* dont j'ai parlé, dans sa sèche précision, apparaît, à le bien regarder, plein de mystère... Mais qui écrira jamais une histoire complète de la pensée et de l'art italiens ?

Cette demande, quelque peu naïve, m'amène à poser, à propos du même petit livre, un autre point d'interrogation. Il s'agit d'un problème de méthode, et je ne veux pas d'ailleurs insister, me réservant de revenir là-dessus prochainement, à propos du *Manuel d'histoire de la littérature italienne* récemment publié par M. Henri Hauvette... Je note, à la fin du livre de M. Mazzoni (ce sont, exactement, les dernières lignes), le passage que voici :

« On a, bien à tort, méconnu trop longtemps l'importance qu'a la préparation philosophique *même* pour l'historien et le critique littéraire. Nous ne pouvons essayer d'introduire dans ce petit livre tout ce qu'exigerait la bibliographie d'un pareil sujet. Terminons néanmoins par

l'indication de deux œuvres, qui ne sont pas originales au même degré, mais toutes deux fort utiles : H. Höffding, *Histoire de la philosophie moderne.* — B. Croce, *Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale* (1). »

Ainsi l'histoire de la pensée italienne dans ses plus hautes abstractions, d'une part, et, d'autre part, l'étude des rapports entre la pensée et la langue, dans un livre intitulé : *Notions préparatoires à l'étude de la littérature italienne,* sont des questions reléguées tout à la fin, comme en appendice, et pour lesquelles une bibliographie de deux lignes suffit, alors qu'on ne nous fait pas grâce des *Mémoires* de Cantalamessa Carboni sur *les Lettrés et les Artistes de la ville d'Ascoli Piceno* (Ascoli, 1830) et des *Biographies mirandolaises* de F. Ceretti (Mirandola, 1901-02) ! Je n'en fais pas un reproche à M. Mazzoni ; étant donnée l'orientation actuelle des études littéraires, et d'autre part le but et le caractère de son livre, il fallait le faire comme il l'a fait, et il était probablement impossible de faire mieux. Même l'objection n'atteint l'économie générale de ce livre que d'une façon toute théorique, et n'en diminue pas, au moins actuellement, la valeur au point de vue pratique. Toutefois la conception de l'histoire littéraire à laquelle ce livre répond n'est plus, actuellement, souveraine incontestée ; elle est attaquée, non pas tant dans ses résultats positifs, qui ont été et continuent d'être excellents, que dans ses résultats négatifs, si je puis dire : pour ce qu'elle ne fait pas et pour ce qu'elle empêche de faire. Encore une fois, il y a là une question de méthode sur laquelle je reviendrai sans doute prochainement.

Julien Luchaire.

(1) H. Höffding, *Storia della filosofia moderna,* traduzione italiana, Torino, 1905.
B Croce, *Estetica come scienza dell' espressione e linguistica generale : teoria e storia,* Palermo, 1904, 2e ed. (Le livre a été traduit en français.)

La Meuse

Le soleil a franchi les cimes : la vallée
S'éclaire peu à peu sous un ciel de satin,
Et la Meuse, où s'irise un reflet argentin,
Apparaît, tremble et fuit, vive et tout étoilée.

Au pied des monts boisés dort sa large coulée,
Et dans ce clair miroir que rosit le matin,
Sur le fond lumineux de l'azur enfantin,
Se mire en frissonnant la rive dédoublée.

Les courtils, les maisons, se répètent dans l'eau ;
Les coteaux renversés font un riant tableau
Sous les rochers drapés de bruyère et de mousse.

Mais un souffle soudain emporte ce décor,
Et sur les flots moirés que la brise rebrousse
Un brusque coup de vent sème des plumes d'or.

VALÈRE GILLE.

La Chute d'un Ange

ÉTUDE CRITIQUE

La Chute d'un Ange de Lamartine nous apparaît comme une des entreprises poétiques les plus considérables dont puisse s'honorer notre littérature. Accueillie, quand elle parut, avec froideur, et même avec une hostilité méprisante, elle vit peu à peu croître l'intérêt autour d'elle. L'auteur, qui avait prévu non sans quelque assurance ce retour d'opinion (1), ne s'était donc point trompé. Les lecteurs d'aujourd'hui, moins sensibles aux mérites purement formels, ne se laissent plus aussi facilement rebuter par des défaillances de style que l'auteur atténua d'ailleurs, lui-même, dans une large mesure ; moins ardents aux discussions théologiques, ils ne refusent point toute valeur à un poème suspect d'hétérodoxie : peut-être même y trouvent-

(1) *Lettre* à Virieu, du 17 juillet 1839 : «... C'est un soulèvement d'insultes et de mépris que j'ai rarement vu plus complet. Ce n'est pas totalement mérité, et sous quelques rapports pas du tout... Dans dix-huit mois, ce sera la réaction, comme pour le *Voyage en Orient*, écrasé deux ans, et auquel les presses ne suffisent plus en ce moment... » — A vrai dire, le revirement fut moins rapide pour *la Chute d'un Ange*, et ne se produisit guère avant la mort de l'auteur.

ils une saveur nouvelle et plus forte. Pour ces raisons, pour d'autres encore, surtout par la toute-puissance des véritables beautés, on apprécie maintenant comme il convient la rude grandeur d'un poème non achevé peut-être, mais fort de pensée et souvent admirable d'expression.

Original, énergique et viril, il doit séduire même ceux qui se plaignent de rencontrer trop souvent dans les poésies lamartiniennes la nonchalance monotone d'une âme indécise et trop tendre. Magnifiquement lyrique par la passion qui le conçut et qui l'anime, par l'abondance d'images riches et brillantes où se peignent, avec l'âme de l'auteur, les pays d'Orient et de longs siècles plus anciens que l'histoire, le poème se concentre parfois en des morceaux épiques d'invention hardie, grands d'allure comme de larges fresques, où le détail — souvent étrange, apocalyptique — révèle, sans que les délicats aient le droit d'en sourire, l'invention puissante, déconcertante, d'un auteur plus qu'humain.

Enfin ce poème exprime de la façon la plus franche, et souvent la plus heureuse, les croyances religieuses que Lamartine s'était faites à lui-même : certains de ses développements sont des modèles excellents de poésie philosophique. Lyrisme, épopée, philosophie, tout s'y mêle : c'est le grand œuvre de Lamartine, et c'est dans l'histoire de nos lettres une œuvre *classique* (1). Pourtant, bien que les éditions et réimpressions se soient succédé, nous n'en possédons point encore un texte satisfaisant. Les éditions actuellement faites présentent entre elles des variantes considérables qu'elles ne justifient ni même ne signalent. Pour apprécier l'œuvre en toute justice, il faut recourir à des éditions multiples et souvent rares. — Je voudrais ici exposer l'état de ces

(1) Elle figurait, l'an dernier, aux programmes des deux agrégations littéraires.

éditions, montrer quelques-unes des difficultés qu'elles soulèvent, et indiquer à grands traits la méthode qu'il semblerait opportun d'appliquer pour obtenir une édition définitive et nécessaire de ce chef-d'œuvre.

I. — Les textes.

Editions données par l'auteur. — De son vivant, Lamartine a publié plusieurs éditions de son poème. Je ne m'arrêterai qu'à celles qui marquent des étapes nettement distinctes dans l'histoire du texte, et je réunirai sous la même étiquette celles qui, faites à plusieurs années d'intervalle, ne présentent pourtant entre elles que de légères différences (1).

En mai 1838, deux éditions parurent, à quelques jours de distance, chez Gosselin et Coquebert, à Paris. Elles se donnent toutes deux pour l'édition « originale », et en fait elles ne diffèrent que par le format, et par quelques rectifications apportées au manuscrit durant la correction des épreuves (1° : in-8°, 2 volumes, Bibliothèque nationale, réserve, Ye, 4250-4251 ; — 2° : in-18, 2 volumes, B. nat., Ye, 25305-25306). Elles constitueront pour nous le texte premier, le texte *A*.

(1) Je dois prendre ce parti dans une courte étude qui ne peut avoir ni l'étendue ni la rigueur d'un commentaire d'édition critique. On n'oubliera point aussi que je veux surtout poser une question ; que je ne puis, par suite, avoir la prétention d'expliquer et d'apprécier ici toutes les variantes d'un poème de 12.000 vers, et que je dois m'en tenir à quelques fragments déterminés pris à titre d'exemples. - Mes conclusions sont fondées sur l'étude attentive de toute la première partie de la *Huitième Vision* (*Fragments du Livre primitif*). J'ai fait en outre quelques sondages dans le reste de l'œuvre, notamment dans la *Première Vision* (Daïdha endormie et Cédar), dans la *Troisième Vision* (Daïdha soigne Cédar blessé) et dans la *Dixième Vision* (le palais des Dieux et le festin).

Plusieurs éditions suivirent rapidement avec quelques corrections nouvelles, jusqu'à la « septième », qui parut en 1839 (2 vol. in-32, chez Gosselin, B. nat., Ye, 25307-25308). Celle-ci, qui reproduisait et accroissait considérablement les corrections apportées par les éditions précédentes, contenait en outre un important *Post-Scriptum à l'Avertissement*, écrit en novembre 1838. — C'est le deuxième état du texte, *B*.

Ce texte allait être réimprimé en 1840, le *Post-Scriptum* étant devenu l'*Avertissement de cette nouvelle édition ;* mais des cartons supprimèrent dans ce préambule plusieurs passages qui pouvaient paraître trop nettement opposés au christianisme (1) ; de plus, si le texte du poème était en général peu modifié, quelques paragraphes à la *Huitième Vision* avaient été purement et simplement retranchés pour les mêmes raisons de prudence et de conciliation qui motivaient les suppressions de l'*Avertissement*. C'est ce texte circonspect, *C*, qui fut réimprimé, sans modifications notables, dans les *Œuvres complètes* parues à Paris, chez les libraires Gosselin, Furne et Pagnerre, en 1845 (8 vol. in-18) et en 1850 (6 vol. gr. in-8°).

Enfin un dernier texte, *D*, considérablement amendé, fut publié en 1861. C'est celui qu'on trouve au tome XVI de l'édition des *Œuvres*, donnée par l'auteur en 41 volumes in-8° (B. nat., Z, 52775).

En confrontant ces quatre textes, on est conduit à faire deux constatations. D'abord il y a de l'un à l'autre, comme il est naturel, une amélioration sensible et continue, au point de vue de la correction et de la pureté de forme, si bien qu'un grand nombre des critiques littéraires formulées avec raison à l'apparition de l'ouvrage se trouvent sans

(1) Je n'ai vu que l'édition avec cartons (B. nat., Z, 52696-52697, t. XI et XII des *Œuvres complètes*, Paris, Gosselin et Furne, in-8°, 1837 et années suivantes). Sur les cartons, cf. Georges Vicaire, *Manuel de l'Amateur de livres du XIXe siècle*, t. IV, col. 1049-1050.

objet, si l'on considère l'édition de 1861. — Ensuite il y a eu une atténuation de pensée aussi constante et aussi remarquable ; des auteurs catholiques, en étudiant le poème d'après son texte de 1861, n'ont rien trouvé à y reprendre du point de vue doctrinal (1), tandis que les critiques de la première heure avaient pu penser, avec justice, que l'orthodoxie catholique, et aussi le principe de toute religion révélée, étaient gravement menacés par certains passages du *Livre primitif*, comme ils avaient pu noter une tendance, inconsciente peut-être, mais indubitable, de la pensée lamartinienne vers le panthéisme.

Editions posthumes. — Dans ces conditions, la tâche des éditeurs posthumes présentait de singulières difficultés, et s'ils ne les ont pas surmontées toutes, c'est d'autant plus fâcheux que c'est presque exclusivement par ces éditions récentes que le public peut actuellement connaître et apprécier le poème. Voici l'histoire de ces éditions, telle du moins qu'on peut la reconstituer avec vraisemblance (2).

Quand, dès 1870, la Société propriétaire des œuvres de Lamartine publia chez Hachette une édition in-16, c'est au texte *C* qu'on s'était reporté ; ce choix était légitime, car c'était le texte auquel l'auteur s'en était tenu pendant vingt ans, de 1840 à 1860, et nous verrons plus loin ce

(1) Cf. abbé Sanvert, *Notes sur la poésie religieuse de Lamartine*, Mâcon, in-8°, 1880 (les citations faites par l'auteur prouvent qu'il a eu en mains l'édition de 1861) : « Bien que Lamartine suppose ses héros régis seulement par la loi naturelle, dit-il, on sent continuellement la pensée chrétienne vivifier tout ce langage... »

(2) L'actuel administrateur de la Société propriétaire des œuvres, M. Robert Vallier, interrogé à ce sujet, a fort aimablement fait les recherches nécessaires dans ses archives ; mais il n'a pu me fournir de renseignements, les diverses éditions posthumes ayant été toutes établies par le premier secrétaire de la société, sans qu'il subsiste aujourd'hui de documents sur la façon dont son travail fut conçu et dirigé.

qu'il faut penser du texte *D*. Pourtant je ferai dès l'abord trois remarques, trois critiques :

1° D'abord le texte *C* n'a point été scrupuleusement suivi. Pourquoi pouvons-nous noter, ici et là, dans l'édition de 1870, quelques variantes par rapport à lui ? pourquoi l'éditeur a-t-il trop souvent recouru à quelque autre texte dont la forme en divers passages lui agréait davantage, sans qu'on puisse justifier son choix autrement que par des préférences personnelles, parfois avisées, du moins *toujours arbitraires* ?

2° D'ailleurs, ce ne sont pas là les seules modifications que l'éditeur fit subir à son texte. Frappé des importantes coupures que *C* présentait à la *Huitième Vision*, il prit le parti de rétablir les passages supprimés. Il estimait sans doute avec raison qu'il n'y avait plus lieu à cette époque d'agir avec autant de prudence que l'auteur avait cru devoir faire de 1840 jusqu'à la fin de sa vie. Mais il eût fallu distinguer : certaines suppressions avaient pu être faites pour des raisons de goût ou de style, et non par prudence ; en rétablissant indistinctement tout ce qui manquait à *C* par rapport à *A*, l'éditeur risquait de revenir sur des corrections littéraires et d'amoindrir ainsi la valeur de son texte : c'est ce qu'il a fait quelquefois.

3° Enfin il ne prit pas garde que s'il rétablissait ainsi, par endroits, le texte primitif du poème, il n'en continuait pas moins, en d'autres passages, à publier un texte atténué. Si les adoucissements apportés par l'auteur demeuraient dans son édition toutes les fois où ils avaient occasionné des corrections, tandis qu'ils disparaissaient quand ils s'étaient manifestés par des suppressions ; si les coupures de l'*Avertissement* étaient respectées dans le même volume où l'on ne tenait point compte des coupures du poème, il ne devait plus y avoir exacte concordance entre les diverses parties du texte. Si l'on regarde de près, on constate que c'est ce qui s'est produit.

Telle est l'édition un peu incohérente, à demi hardie, à demi réservée, à demi corrigée, à demi originale, que la librairie Hachette répandit, de 1870 à 1885, en de nombreux tirages. Ce n'est point à cause de son caractère mixte qu'elle ne nous satisfait point ; nous verrons au contraire que c'est peut-être ainsi qu'on doit concevoir une bonne édition du poème ; mais si elle fut établie avec intelligence, les règles qui dirigèrent alors l'éditeur ne furent ni assez claires ni assez rigoureuses.

Quand, en 1885, la librairie Lemerre publia, dans la *Petite Bibliothèque littéraire*, les Œuvres poétiques de Lamartine, l'éditeur, qui s'était probablement rendu compte des critiques qu'on pouvait formuler sur son texte, modifia sa conduite. Un avertissement nous prévient qu'on suit, cette fois, l'édition originale : « C'était le seul parti à prendre, disait-on, pour faire connaître dans sa fruste et géniale beauté ce poème contesté pendant la vie du poète. et depuis sa mort une des œuvres les plus admirées et les plus recherchées du public. »

Ce procédé nouveau, qui accusait plus nettement encore et généralisait une méthode tentée en quelques passages dans l'édition précédente, pouvait, pour les parties qui, comme le *Livre primitif*, contenaient un exposé de doctrine, donner d'excellents résultats ; de plus, et ce dut être l'argument qui décida l'éditeur à en user, il était fort simple, au regard des combinaisons de 1870. Il était donc en une mesure légitime. Aussi ne m'arrêterai-je point à chercher chicane à l'éditeur ; à demander pourquoi, puisqu'il affirmait suivre le texte *A*, il l'a pris tantôt dans l'édition in-8o et tantôt dans l'édition in-18 ; pourquoi même, ce qui est plus grave, on peut trouver dans son texte des corrections dues aux éditions postérieures, jusqu'à celle de 1839 inclusivement (texte *B*).
Je ne demanderai pas non plus pourquoi, puisqu'il donnait l'édition originale, il publiait en tête l'*Avertissement des*

nouvelles éditions qui se rapporte, naturellement, aux éditions postérieures ; on me répondrait trop aisément que cet *Avertissement* est intéressant et permet de bien pénétrer la pensée lamartinienne. — Mais ce qui m'étonne alors, c'est qu'en tête de ce poème original et sans atténuation, on nous donne l'*Avertissement* d'après l'édition de 1861, où il est fort adouci, et non, comme il serait légitime, d'après le texte *B* (le premier où il se trouve). Enfin, et surtout, à considérer la forme, je conteste absolument que, sous le prétexte de nous faire connaître l'œuvre « dans sa *fruste* et géniale beauté », on ait le droit de donner un texte auquel Lamartine, de lui-même, a cru devoir, par la suite, apporter des améliorations *par milliers*. Bref, si cette édition peut nous paraître bonne, sans être d'ailleurs irréprochable, au point de vue philosophique, c'est-à-dire en somme pour quelques passages rares et relativement courts, elle est presque partout artistiquement insuffisante, inférieure donc à celle de 1870, dans les neuf dixièmes de son étendue.

II. — Méthode pour l'établissement d'un texte définitif.

Examinons, à notre tour, comment on pourrait légitimement concevoir une édition du poème, j'entends une édition courante où, sans appareil critique, on produirait le texte le plus satisfaisant à la fois pour la forme et pour le fond.

Les variantes de forme. — Pour ce qui est de la forme, il est à peine besoin d'indiquer que le premier principe doit être de suivre le dernier texte donné par l'auteur. Partout où les variantes témoignent du seul souci de

modifier l'expression (car les variantes de pensée demandent à être étudiées à part), notre devoir le plus strict est de nous arrêter à la forme définitivement adoptée par Lamartine. C'est ce que fit l'éditeur en 1870 trop peu rigoureusement ; c'est ce qu'il négligea complètement en 1885. Le plus grand nombre des variantes, sinon les plus importantes, sont d'ailleurs de cette espèce ; si bien que pour presque toute l'œuvre, exception faite de l'*Avertissement*, de quelques passages du *Livre primitif*, de quelques vers peut-être, ici et là, dans le poème, c'est au texte *C* que l'on doit scrupuleusement recourir.

Il convient, avant d'aller plus loin, de dire pourquoi, comme l'éditeur antérieur, nous ne tiendrons compte à aucun point de vue du texte *D*. C'est bien le dernier qui ait été publié du vivant de Lamartine ; mais on ne peut dire qu'il ait été publié par Lamartine ; cette édition est l'œuvre de sa femme, et si elle présente parfois quelques heureuses corrections, comme l'auteur n'y est pour rien, nous n'avons pas plus le droit d'en profiter que nous ne voudrions user des modifications parfois déplorables que Mme de Lamartine crut souvent de son devoir d'apporter. Une page des *Souvenirs* de Charles Alexandre, le secrétaire du poète, suffit pour nous dicter notre conduite : «... Mme de Lamartine veille à l'édition, corrige, revoit les épreuves de ces quarante volumes (l'édition de 1861-1862, Paris, chez l'auteur, in-8o). Elle me convie au labeur. Un livre surtout la tourmente et la trouble, *la Chute d'un Ange, ce terrible poème*, comme elle l'appelle. Les orgies des géants la révoltent, toute cette peinture d'un monde antédiluvien, ces bacchanales colossales si confirmées par la Bible et l'histoire, qui légitiment le châtiment du déluge. Poussée par un mystérieux critique, qu'elle appelle *le Grammairien*, ardent à supprimer tout le poème, elle m'écrit presque chaque jour ses scrupules, ses critiques ; elle me supplie de corriger des rimes trop

nues ; d'effacer les mots *nudité* et *volupté* qui choquent sa pudeur anglaise ; de voiler Daïdha ; j'ai beau défendre ces mots si en situation dans ce poème : elle me force à trouver des rimes chastes. Elle fait plus : dans son zèle destructeur, elle veut supprimer des passages entiers, les descriptions sensuelles des *Douzième, Treizième* et *Quatorzième Visions*. Nous faisons un massacre ; nous abattons des centaines de vers dans cette forêt vierge de *la Chute d'un Ange*.

« *Lamartine ignore le crime ;* elle m'a supplié de garder le secret. Je suis son complice d'épuration, en protestant, en défendant le droit de cette poésie antédiluvienne. Elle fait de justes corrections de style au milieu des négligences laissées par son mari dans cette gigantesque improvisation. Elle tient à saigner, à purifier ce poème sensuel ; elle m'écrit qu'il fait croire à un *blasé* dans le poète, lui qui est si plein de jeunesse et de fraîcheur ! Sa religion lui commande la conversion du poème ; elle travaille au salut du génie. *Lamartine ne se doute de rien ;* il laisse faire, ne s'aperçoit pas des vides : ce Samson de la poésie laisse sa pieuse Dalila lui couper sa chevelure... » D'autres useront de cette confession pour apprécier la conduite de l'épouse et du confident d'un poète. Je n'en tirerai, ici, qu'une conclusion : c'est que l'édition de 1861 est non avenue, et que le texte définitif du poème doit être pour nous le texte *C* dans sa dernière édition, de 1850.

Quelques exemples pris au hasard dans des passages où, seules, des questions de forme soient en cause, tout en nous faisant voir les défectuosités des éditions actuelles, permettront de comprendre la méthode qu'il faut employer ici, et de mieux sentir combien elle doit être rigoureuse et souple à la fois. Elle doit laisser place à chaque instant au jugement personnel de l'éditeur, pour qu'il décide du caractère des variantes en présence desquelles il se trouve ; elle ne doit pourtant pas tolérer les écarts, arbi-

traires ou involontaires, que se permit l'éditeur de 1870, mais soumettre notre liberté à des règles précises et définies.

Première Vision (l'ange contemplant Daïdha) :
Edition de 1885, p. 37 (texte *A*) :

Ne vois-je pas son âme *à travers sa prunelle,*
Comme l'on voit son sang sous sa peau qui ruisselle ?
Depuis l'heure où sa mère, etc...

Texte *C* (1850), à adopter (déjà donné en 1870) :

Ne vois-je pas son âme *à travers son visage,*
Comme je vois la lune à travers ce feuillage ?
Depuis l'heure où sa mère à ses pieds l'étendit,
A son sourire en pleurs, fière, la suspendit,
Et, la pressant des bras à sa blanche mamelle,
Vit le jour de ses yeux poindre dans sa prunelle,
Est-il de cette bouche un seul vagissement,
De cette âme naissante un premier mouvement,
Un battement secret de ce cœur qui s'ignore
Que mon regard n'ait vu naître, germer, éclore,
Avant que leur frisson n'ait agité sa peau,
Comme je vois ces feux du ciel poindre sous l'eau ?

Il est évident qu'en reproduisant ce délicieux couplet avec les deux premiers vers tels qu'ils étaient venus d'abord, l'éditeur de 1885 a fait tort à Lamartine : la correction évite en effet trois ou quatre défauts, choquants, de style : « *Son sang sous sa* peau, *qui* ruisselle » est peu harmonieux, et le relatif ainsi placé se rapporte malaisément au mot sang. Ajoutons que le mot « peau » se retrouve quelques vers plus loin, comme la rime « pru-

nelle » se répète à un intervalle plus court encore. C'étaient de tels passages qui avaient à bon droit fait crier les puristes en 1838 ; Lamartine avait jugé bon de leur donner satisfaction et d'améliorer son texte. Pourquoi ne respecterions-nous pas sa volonté aujourd'hui ?

Troisième Vision (Daïdha panse Cédar blessé) :
Edition de 1885, p. 110 (texte *A*) :

Elle cueillit dans l'herbe, aux rayons de la lune,
Des simples feuille à feuille ; elle en étendit une,
Toute trempée encor du baume frais des cieux,
Sur chaque meurtrissure où pleurèrent ses yeux ;
Elle les attacha *de ses longs cheveux d'ambre,*
Comme des bracelets d'amour, sur chaque membre.
Pour que le sein gêné pût respirer plus d'air
Desserrant ses liens, elle les fit couler ;
Puis, à côté du corps s'asseyant sur la mousse,
Soulevant dans ses bras la tête sans secousse,
Sur ses genoux tremblants soutenant ce doux poids,
Et rapprochant *son* front de ces lèvres sans voix
Où ses cheveux épars, retombant en nuage,
Renfermaient lèvre à lèvre et visage à visage :
« Cédar, lui criait-elle...

Texte *C* (1850) à adopter :

Elle cueillit dans l'herbe, aux rayons de la lune,
Des simples feuille à feuille ; elle en étendit une,
Toute trempée encor du baume frais des cieux,
Sur chaque meurtrissure où pleurèrent ses yeux ;
Elle les attacha *comme un bracelet d'ambre*
Qu'une main amoureuse enlace à chaque membre;
Elle enleva tout poids de son sein comprimé
Pour qu'au souffle de l'air il s'ouvrît ranimé ;
Puis, à côté du corps s'asseyant sur la mousse,

Soulevant dans ses bras la tête sans secousse,
Sur ses genoux tremblants soutenant ce doux poids,
Et rapprochant *le* front de ces lèvres sans voix
Où l'ombre de son corps, répandant un nuage,
Renfermait lèvre à lèvre et visage à visage :
« Cédar, lui criait-elle...

Ici encore il y a de graves inconvénients à revenir au premier texte. Lamartine, qui avait parlé à la *Première Vision* des cheveux de Daïdha, ondoyant comme « un grand voile noir », eut raison de supprimer ici ces « longs cheveux d'ambre ». Aux deux vers suivants, une rime normande et une tournure lourde et malencontreuse ne devaient point être rétablies. Enfin, plus loin, la correction supprime, je le veux bien, un vers gracieux et qui fait image, pour le remplacer par un vers banal, et c'est probablement ce qui engagea l'éditeur en 1870 à ne point respecter, ici, le texte *C*. Lamartine, pourtant, n'a pas fait cette correction sans valable motif ; il a dû remarquer le rapprochement maladroit des adjectifs *son*, *ces*, *ses*, qui accroissait l'obscurité d'un passage où la construction n'était point déjà fort claire ; il a dû se rendre compte aussi que l'image exprimée — pour être gracieuse — n'était pas très juste, les cheveux de Daïdha, en retombant sur les lèvres de Cédar, ne pouvant que séparer les visages des deux amants, loin de les réunir ; il a, pour ces raisons, volontairement sacrifié un vers élégant en lui-même. Nous devons faire comme lui. Si nous ne voulons point laisser perdre le vers, nous pourrons l'indiquer en note : c'est le moyen le plus simple, le seul légitime, pour concilier le respect que nous devons à notre texte, à notre auteur, à notre goût. D'ailleurs, à bien voir les choses, c'est un procédé auquel nous aurons rarement besoin de recourir.

Huitième Vision, § 12.

Edition de 1885, p. 208 (texte *A*) :

Trouvez Dieu : son idée est la raison de l'être ;
Il n'a fait l'univers qu'afin de le connaître.
Vers celui dont le monde est l'émanation
Tout l'univers créé n'est qu'aspiration !
L'éternel mouvement qui régit la nature
N'est rien que cet élan de toute créature
Pour conformer *son être* à l'éternel dessein,
Et s'abîmer toujours plus avant dans son sein !
Le murmure vivant de la *nature* entière
N'est que l'écho confus d'une immense prière :
De la mer qui mugit aux sources du vallon,
Tout exhale un soupir, tout balbutie un nom ;
Ce *cri* qui dans le ciel d'astre en astre circule,
Tout l'épelle ici-bas, l'homme seul l'articule.
L'océan a sa masse et l'astre sa splendeur :
L'homme est l'être qui prie et c'est là sa grandeur !

Texte *C* (1850) à adopter :

Trouvez Dieu : son idée est la raison de l'être ;
L'œuvre de l'univers n'est que de le connaître.
Vers celui dont le monde est l'émanation
Tout ce qu'il a créé n'est qu'aspiration !
L'éternel mouvement qui régit la nature
N'est rien que cet élan de toute créature
Pour conformer *sa marche* à l'éternel dessein,
Et s'abîmer toujours plus avant dans son sein !
Le murmure vivant de la *pensée* entière
N'est que l'écho confus d'une immense prière.
De la mer qui mugit aux sources du vallon,
Tout exhale un soupir, tout balbutie un nom ;
Ce *mot* qui dans le ciel d'astre en astre circule,
Tout l'épelle ici-bas, l'homme seul l'articule.

L'océan a sa masse et l'astre sa splendeur :
L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur !

Ce passage est intéressant à considérer, car s'il présente des corrections dont chacune est insignifiante en soi, comme elles sont nombreuses, l'ensemble du morceau gagne beaucoup à être ainsi purifié. L'amphibologie du second vers disparaît ; des répétitions fâcheuses sont évitées : « univers » qui était déjà au second vers, « être », au premier, « nature », au cinquième ; enfin « cri », dont la force ne s'accordait guère avec l'impression de douceur qui se dégage du vers précédent, est heureusement remplacé par « mot », sans compter que le début du vers y gagne en euphonie. Nous servirions donc mal Lamartine en revenant, comme l'éditeur de 1885, au texte *A*, en y revenant à demi comme l'éditeur de 1870, qui respecte bien les trois premières corrections, mais ne tient pas compte des deux dernières !

Huitième Vision, § 7.

Edition de 1885, p. 203 (texte *A*) :

Le seul œil qui me voit, c'est votre intelligence :
Force qui ne connaît ni masse, ni distance,
Substance transparente où mon ombre se peint,
Nuit qui de ma clarté s'illumine et se teint !
Elle seule profère à toute créature
La révélation de l'immense nature.
La pensée est la langue entre le monde et moi !
Aucun être ne vit sans la porter en soi.
Mon être est le grand fruit de l'arbre de science
Que mon regard mûrit dans chaque conscience !
Tout ce qui sur la terre est grand, puissant et bon,
Se réunit en vain pour composer mon nom ;

Il y manque toujours pour que l'homme l'achève ;
Le voile s'élargit d'autant qu'on le soulève.
Dans mes œuvres sans fin je me suis défini,
Mais nul ne peut y lire, excepté l'infini !

Texte *C* (1850), à adopter :

. . . .
. . . .
La pensée est la langue entre le monde et moi !
Aucun être ne vit sans la porter en soi.
Mon être est le grand fruit de l'arbre de science
Que mon regard mûrit dans chaque conscience !
Plus elle l'illumine et plus j'y resplendis ;
Dans l'esprit grandissant moi-même je grandis,
Mais me connaître tout de l'orgueil est le rêve ;
Le voile s'élargit d'autant qu'on le soulève.
Dans mes œuvres sans fin je me suis défini,
Et nul ne peut y lire, excepté l'infini !

Le texte *C* (1850) est très supérieur à l'autre. Les trois vers modifiés ont été corrigés fort justement. L'idée qui s'y trouvait d'abord exprimée est déjà longuement développée dans les premiers paragraphes de la même *Vision*, et le troisième de ces vers avait le grave inconvénient d'être obscur et lourd (1). La correction, plus brillante,

(1) Notez qu'on trouvait déjà à la *Septième Vision :*

Comment, quoique *ici-bas nommé par des paroles,*
Ses rites les plus purs n'étaient que des symboles ;
Qu'aucun nom ne pouvait jamais le contenir ;
Que c'était l'outrager que de le définir...

C'est la même raison qui, au § 19 de la *Huitième Vision*, amènera cette nouvelle correction, très légitime :

A : S'il attribue à Dieu *l'inconstance de l'homme,*
Par les noms d'ici-bas si sa bouche le nomme...
C : S'il attribue à Dieu *les passions humaines,*
S'il l'arme de courroux, de vengeance et de haines...

apporte une image et une idée nouvelles ; en même temps elle formule, de façon éclatante, cette conception — chère à Lamartine — d'une révélation continuelle et croissante. Ici encore, l'édition de 1870 est préférable à celle de 1885, car elle tient compte de cette correction ; mais elle a, comme l'autre, le défaut grave de reproduire les six premiers vers. Ceux-ci sont à rejeter sans hésitation. D'autres suppressions peuvent être discutables, quand elles comportent des atténuations de pensée, et nous y reviendrons. La coupure est due ici uniquement à des scrupules littéraires. L'auteur s'est aperçu qu'au paragraphe 2 de la même *Vision* il avait déjà dit :

> Le *seul* livre divin dans lequel il écrit
> Son nom toujours croissant, homme, *c'est ton esprit !*
> *C'est ta raison, miroir de la raison suprême,*
> *Où se peint dans ta nuit quelque ombre de lui-même.*
> Il nous parle, ô mortels, *mais c'est par ce seul sens.*
> Toute bouche d'argile altère ses accents.
> *L'intelligence en nous*, hors de nous la *nature*,
> Voilà les voix dont Dieu parle à la *créature*.

Idée, image, mouvement, expressions, rimes, rien presque n'était nouveau dans le second passage. L'auteur l'a supprimé : respectons sa volonté, et lisons le fragment tel que le donne le texte *C*, non point comme l'éditeur de 1870 ou de 1885.

Jusqu'ici, nous avons formulé notre règle de conduite d'une façon fort précise ; le respect du texte *C*, au point de vue de la forme, nous est apparu comme un principe fondamental, toujours valable. C'est donc d'après lui que nous devrons établir presque tout notre texte. Est-il besoin, maintenant, d'ajouter que quelquefois pourtant un trop grand respect de ce texte serait maladroit ? Suivre une édition scrupuleusement, ce n'est point accepter les

fantaisies des typographes : il nous faudra parfois rejeter délibérément le texte postérieur, et remonter à une leçon plus ancienne. J'en citerai deux exemples particulièrement caractéristiques :

Huitième Vision, § 24.

Texte *A*, reproduit en 1870 et 1885, à adopter :

...Tu l'aimeras du cœur au-dessus de toi-même,
Et toute chose en lui, car lui, ton père, il t'aime !
Et pour lui rendre gloire et bénédiction,
Tu mêleras ton *âme* à la création.

Tandis que le texte adopté en 1870 et en 1885 est clair, et conforme à l'idée souvent exprimée chez Lamartine, que tous les êtres doivent communier dans une extatique aspiration vers Dieu, le texte *C* (1850) est inintelligible. Il porte en effet :

Tu mêleras ton *nom* à la création.

En confrontant les éditions, on s'aperçoit que « nom » est une coquille qui s'est introduite dans *C*, à la réimpression de 1845.

De même, au § 13 de la même *Vision*, Lamartine a dit (texte *A*) :

La parole, sublime et divin phénomène,
Mystère où dans un son s'incarne une âme humaine,
Ne fut ravie à l'ange et prêtée à nos sens
Que pour incarner Dieu dans de mortels accents.
Si la langue n'eût pas proféré ce symbole,
L'inutile matière eût perdu la parole.

Mais du jour du grand mot jusqu'au dernier des jours,
Le nom qui remplit tout la remplira toujours.
C'est l'instrument qui sert la *pensée* immortelle,
Qui lit dans la nature et qui bénit pour elle.
Des entrailles du globe à ces lettres de feu,
L'œuvre du genre humain c'est de trouver son Dieu !

Le texte *C* (1850) en transformant ainsi un de ces vers :

C'est l'instrument qui sert la *parole* immortelle,

rend la fin du passage incompréhensible, puisqu'aussi bien cet instrument n'est autre que la parole même. Il y a là encore une coquille (introduite dès le texte *B*) ; elle s'explique aisément, puisque c'est de la parole qu'il est question dans ce paragraphe, et que ce mot se trouve déjà deux fois dans les vers précédents ; mais il ne faut plus la reproduire.

Il nous faudra donc parfois remonter jusqu'au texte *A* ; parfois même il faudra remonter plus haut, jusqu'au manuscrit. En effet, il peut arriver qu'une faute commise dès la première impression ait passé, inaperçue, à travers toutes les éditions ; nous avons, en ce cas aussi, le devoir de la corriger ; je n'en prendrai qu'un exemple entre plusieurs : au § 43 du *Livre primitif*, on lit dans toutes les éditions contemporaines à Lamartine et posthumes :

. . Si vous élevez l'homme au-dessus de l'homme,
De quelque nom sacré que le monde le nomme,
En voyant devant lui ses frères à genoux,
Son orgueil lui dira qu'il est plus grand que vous ;
Il lira sur vos fronts le joug de vos misères;
Vous aurez des tyrans où Dieu voulut des frères.

L'expression soulignée est au moins étrange. J'avais

conjecturé, et l'examen du manuscrit m'a confirmé, que l'on doit écrire « *liera* » et non « lira », etc.

En résumé, nous pouvons ainsi formuler notre méthode pour la constitution du texte en tous les passages où il n'y a point une question de doctrine engagée par les variantes, c'est-à-dire dans le poème presque tout entier : reproduire scrupuleusement le dernier texte revu par Lamartine, le texte *C* (dans sa dernière réimpression de 1850).

Même quand les corrections apportées dans ce texte ont supprimé quelque vers heureux, respecter la volonté de l'auteur (rien n'empêche d'ailleurs de donner alors ce vers en note ; le cas ne sera pas si fréquent que notre édition en doive être surchargée).

Enfin, quand ce texte sera manifestement altéré, remonter de proche en proche jusqu'à une leçon satisfaisante, dans *C* (1845), *C* (1840), *B*, *A ;* parfois même recourir au manuscrit.

Les variantes de fond. — A première vue, on pourrait penser que les mêmes arguments qui nous font respecter, à propos de variantes de forme, le texte définitivement adopté par Lamartine, dussent nous faire accepter aussi, sans hésitation, les modifications de pensée que dénotent, en quelques passages, les éditions postérieures. Partout et pour tout nous devrions suivre le texte *C* (1850). — Je crois qu'il n'en est rien, et que l'éditeur de 1870, qui avait jugé utile de recourir au texte primitif chaque fois qu'il notait des suppressions dans l'édition postérieure, était parti d'un juste principe, si l'application qu'il en fit fut défectueuse. Nous nous en convaincrons, et nous verrons en même temps quel texte doit nous paraître le plus sûr, pour le fond, quand nous aurons examiné les faits de la polémique qui s'engagea sur quelques points de doctrine, dès l'apparition du poème.

Lamartine n'avait certes point prévu les tempêtes qu'al-

laient soulever les *Fragments du Livre primitif.* Il avait écrit ces vers, de juillet à septembre 1837, à une époque où la vie publique commençait à l'absorber. Chaque matin, entre quatre et huit, il s'était plu, sans désir de dogmatiser, à traiter largement ces questions morales, religieuses, sociales, qu'il retrouvait intimement mêlées à toutes les discussions qu'il avait à soutenir dans la lutte des partis où il s'engageait chaque jour plus avant. Il avait aimé à formuler plus clairement à sa conscience, dans de « fiers vers », comme il disait, les articles de sa foi philosophique, les principes qui, obscurément, dirigeaient sa conduite dans la bataille quotidienne. Cette façon de composer explique la chaleur et la vigoureuse franchise de toute cette partie du poème dans son texte original. Elle doit aussi nous avertir que c'est là que nous avons chance de trouver l'expression sincère des sentiments les plus intimes du poète. Aussi bien n'est-ce pas en beaucoup de points les mêmes idées, presque les mêmes termes que nous rencontrons dans cette pièce d'*Utopie* qu'il composa entre temps, au mois d'août 1837, et qu'il publia en 1839 dans les *Recueillements* ? Ici et là, il s'est mis tout entier.

La Chute d'un Ange paraît en avril 1838 ; aussitôt certains développements font scandale : du point de vue politique, on accuse l'auteur d'anarchie ; du point de vue religieux, on le dit antichrétien et panthéiste (1). Lamartine est d'abord surpris ; il ne croyait pas qu'on pût faire autant de bruit « à propos de quelques médiocres vers jetés

(1) Voir particulièrement *la Quotidienne*, articles des 27 mai, 6 et 23 juin 1838 ; *le Courrier français*, article du 28 mai 1838 ; *le Semeur*, articles des 13, 20, 27 juin 1838.

Ce ne sont point seulement des adversaires qui critiquent ces tendances. D'autres les reconnaissent pour les approuver. A son cours en Sorbonne, le professeur Lerminier déclarait que l'auteur de *la Chute d'un Ange* avait enfin compris son siècle et sa grande patrie, qu'il avait solennellement abjuré les honneurs rendus par lui au catholicisme pendant la Restauration (voir *la France* du 2 juin).

dans un petit épisode », comme il l'écrit, le 15 juillet, au baron Carre de Vaux : « *Je n'ai eu nulle intention dans ce morceau de professer quoi que ce soit en matière dogmatique, mais de formuler seulement le culte rationnel tel qu'il apparaît devoir être à un œil philosophique en dehors des faits existants. Ne pas dire autre chose que ma pensée en matière religieuse, là se borne comme poète toute ma tendance.* » Une lettre du 28 juillet, à Virieu, nous apprend que bientôt il se fait à ces véhémentes critiques ; il comprend même en une mesure l'émotion soulevée ; pourtant, dans les rééditions qu'il prépare, il ne songe point à faire autre chose que des retouches littéraires : «... Je ne te l'ai pas encore envoyé, parce que j'en préparais une *cinquième édition avec deux mille et tant de corrections de style...* »

Bientôt même il tient tête à l'orage ; il prépare une nouvelle édition, celle de 1839 (le texte *B*), et sauf de très légères atténuations, il demeure ferme en ses positions : « Je ne fais que des corrections littéraires et des corrections de chasteté d'images et de style dans *la Chute d'un Ange*, écrivait-il à Virieu le 19 août, *point ou peu de corrections d'idées rationnelles : on corrige son esprit, mais non sa conscience religieuse et philosophique...* » Et pour cette édition, il écrit dans le courant de novembre un *Post-Scriptum à l'Avertissement*, qui est une défense en même temps qu'une nouvelle profession de foi.

Des reproches sur les idées politiques il ne tient aucun compte ; il sait trop bien lui-même le caractère utopique de ses conceptions : le titre qu'il a donné dès le premier jour à la pièce qui figurera dans les *Recueillements* en fait foi ; le *Post-Scriptum* parle dédaigneusement de ces critiques faciles ; le texte du poème, à ce point de vue, n'accuse aucune correction. Mais ce qu'il tient à faire, c'est à justifier sa doctrine philosophique et religieuse, et il le fait en termes fort précis.

L'accusation de *panthéisme* l'a ému, et il la repousse de

toutes ses forces. Il reconnaît dans son *Avertissement* que « quelques expressions métaphoriques et inexactes de ses ouvrages ont pu donner lieu à cette méprise sur ses opinions religieuses ». C'est le danger de la poésie ; aussi s'explique-t-il nettement en prose ; et en même temps, il corrige dans le poème, au *Livre primitif*, un ou deux passages où de telles métaphores ont pu tromper les lecteurs sur ses véritables intentions. C'est une protestation solennelle et sincère, car s'il est indéniable qu'il a une tendance *artistique* vers cette doctrine, il en pressent toutes les difficultés ; et il n'a du panthéisme, en somme, qu'une foi profonde en ce principe fort orthodoxe : *in ipso movemur, et vivimus, et sumus.*

Il se défend aussi d'être *antichrétien.* « Je suis chrétien *à peu d'interprétation près* », écrivait-il à un ami (1). En fait, il est tout imprégné du christianisme ; il reconnaît dans l'*Avertissement* tout ce qu'il lui doit, et, soucieux de ne le point diffamer, il corrige dans le poème quelques expressions un peu vives échappées à l'improvisation. Pourtant il est deux points — importants — sur lesquels il ne compose point.

1° D'abord il est convaincu que le christianisme formaliste au nom duquel parlent ses critiques, comme il est loin du christianisme primitif, ne vaut point contre la véritable et pure doctrine, à laquelle il croit pouvoir remonter en s'appuyant sur la raison éclairée de son temps. Au milieu de ses protestations de respect, il ne parle que du « christianisme à sa source », du « pur et éternel christianisme », et l'on sent assez l'importance de ces épithètes

(1) Lettre du 15 juillet, au baron Carre de Vaux, citée plus haut. — Il ajoutait : « Maintenant, le christianisme à la lettre est-il le christianisme en esprit ? Le christianisme qui a traversé en s'en imprégnant les ténèbres des âges les plus honteux de l'esprit humain, est-il le christianisme de ses âges de développement et de lumière ? Là est la question. »

restrictives. De même, alors qu'il supprime dans son poème tout ce qui peut paraître irrespectueux pour les principes révélés de la doctrine, il ne supprime rien de ce qui dans son texte est en opposition formelle avec les interprétations formulées par les Églises.

2° Ensuite, il croit fermement qu'il n'y a point de vraie religion hors du rationalisme. Il écrivait à Virieu, le 19 août : « Je ne partage pas ton antipathie irrationnelle contre le rationalisme... La raison seule est le principe, le moyen et la fin ; c'est le Verbe parlant en nous. » Il lui écrivait encore, le 18 octobre : « En vivant, je me suis découragé quelquefois de penser, et jeté dans la pensée toute faite par désespoir. En vivant davantage et en m'améliorant un peu, j'ai rougi de ce désespoir qui dégrade la raison, et je reviens énergiquement et pieusement au rationalisme. » De même, dans son *Post-Scriptum à l'Avertissement*, il glorifie la raison, auxiliaire divin et nécessaire de la foi, révélation nouvelle qui doit confirmer l'autre ; à la même date, dans son poème, il ne retranche ni ne corrige rien de ce qui a trait à la définition de son déisme rationnel.

L'exacte concordance des idées exprimées dans ce *Post-Scriptum* avec celles qui ressortent du texte *B* et celles que révèle sa correspondance de l'époque, m'apparaît singulièrement significative. L'édition de 1839, au point de vue de la pensée, est une édition capitale. L'auteur a fixé sa doctrine et s'y tient malgré les critiques ; il a fait quelques légères corrections là où son expression première risquait de dénaturer ou de forcer sa pensée, mais il a maintenu tout ce qu'il a cru devoir maintenir. Ce texte (*B*), très cohérent et très concerté, doit faire foi.

Avec l'édition de 1840, les choses changent. Brusquement, l'auteur semble avoir renoncé à maintenir toute sa doctrine ; devant le mécontentement durable d'une grande partie du public, il *atténue :* à vrai dire ce n'est pas, le

plus souvent, par de nouvelles corrections, mais, notons-le, par de simples suppressions, si bien que, même ici, il ne rompt point avec le grand principe qu'il proclamait non sans solennité. nous l'avons vu : « *Ne pas dire autre chose que ma pensée en matière religieuse.* » — En même temps, et suivant la même méthode, par des cartons, il supprime dans son *Avertissement* tout ce qui pourrait éveiller les susceptibilités catholiques ou protestantes ; il renonce à proclamer la raison juge de la foi ; il renonce à convier à l'œuvre commune d'édification d'une foi nouvelle les hommes de bonne volonté, « à quelque culte, à quelque philosophie qu'ils appartiennent » ; il renonce à faire ses distinctions délicates entre « le pur et éternel christianisme », « le christianisme à sa source », et le christianisme, tout court.

Lamartine a-t-il fait ces modifications en toute sincérité ? a-t-il si vite renoncé à des croyances dont il disait, six mois auparavant, qu'il n'y changerait rien, « car on ne corrige point sa conscience religieuse et philosophique » ? Cela serait étrange. Considérons plutôt que le moment où Lamartine publia ce texte *C* était l'époque où, après de brillants succès politiques (1837-1839), il voyait son étoile pâlir un peu, où il se lassait des polémiques stériles qui l'épuisaient, où il écrivait à Martin Doisy (septembre 1839) qu'il songeait à ne plus faire de politique ni même de poésie, désireux de se consacrer, loin des luttes, à des études approfondies et calmes de philosophie religieuse. — Ainsi avertis, nous ne tiendrons pas compte de ces corrections que la lassitude, le désir de ne plus combattre, inspira à Lamartine, et qu'il fit dédaigneusement, à sa manière, sans rien modifier dans son texte, en supprimant simplement ce qui pouvait choquer ou déplaire. Le texte *C* ne saurait, à aucun degré, avoir, pour le fond, la même autorité que nous lui avons reconnue pour la forme.

Les faits sont assez probants, et il n'est point utile de surcharger ici notre démonstration d'exemples ; pour l'*Avertissement*, pour le *Livre primitif*, pour tous les passages où nous avons besoin de déterminer la vraie pensée de l'auteur, c'est au texte *B*, qui n'a point été réédité depuis 1839, que nous devons remonter, tandis que l'éditeur en 1885 remontait à *A*, après avoir fait, en 1870, une mixture peu cohérente de *C* et *A*. — Je me contenterai de citer une page de l'*Avertissement*, tel qu'il faut le lire ; on verra l'intérêt de ce texte, perdu dans l'édition de 1889, et dont on n'a jamais fait usage, que je sache, dans une étude sur Lamartine.

Texte donné dans les éditions de 1870 et 1885 (*C-D*) :	Texte *B*, à adopter :
... Je l'ai dit ailleurs : je considère le christianisme comme la plus vaste et la plus pure émanation de révélations divines qui ait jamais illuminé et sanctifié l'intelligence humaine. Mais cela ne veut pas dire que je foule aux pieds ou que je veuille éteindre en moi cette autre révélation permanente et croissante avec le temps que Dieu fait rayonner dans la raison.	Je l'ai dit ailleurs : je considère le christianisme *à sa source* comme la plus vaste et la plus pure émanation de révélations divines qui ait jamais illuminé et sanctifié l'intelligence humaine. Mais cela ne veut pas dire que je foule aux pieds ou que je veuille éteindre en moi cette autre révélation permanente et croissante avec le temps, que Dieu fait rayonner dans la raison ; *la raison, révélation naturelle qui juge toutes les autres, qui admet ou qui rejette, qui examine ou qui ratifie, miroir intime où toute religion est obligée de comparaître et qui ne réfléchit d'elle que ce qui est sain et lumineux.*
L'idée religieuse, quelque divine qu'elle soit dans son principe, lorsqu'elle devient culte et institution humaine, tombe dans des mains d'hommes, et devient susceptible par ce contact de participer à l'action des temps.	L'idée religieuse, quelque divine qu'elle soit dans son principe, lorsqu'elle devient culte et institution humaine, tombe dans des mains d'hommes, et devient susceptible par ce contact de participer *aux vicissitudes et* à l'action des temps.
En traversant des âges de ténèbres, d'ignorance et de superstition, le rayon le plus pur peut contrac-	En traversant des âges de ténèbres, d'ignorance et de superstition, le rayon le plus pur *perd de sa*

splendeur *première, et* peut contracter quelque chose de la nuit même qu'il a imparfaitement dissipée. *La raison humaine, ce regard de l'âme à son œuvre, alors a son tour. C'est à elle de dire : Ceci est de Dieu, ceci est de l'homme ; de rendre au jour ce qui est au jour, à la nuit ce qui est à la nuit. Autrement il arrive que,* les ténèbres et la lumière, les fantômes et les réalités restant confondus, l'esprit humain repousse le tout et reste sans culte et sans législation religieuse...	ter quelque chose de la nuit même qu'il a imparfaitement dissipée. Il arrive que les ténèbres et la lumière, les fantômes et les réalités, restant confondus, l'esprit humain repousse le tout et reste sans culte et sans législation religieuse...

On trouverait dans ce qui suit immédiatement quelques variantes encore entre les deux textes ; mais comme elles ne modifient nullement la pensée, mais seulement l'expression, c'est le texte *C* qui, à leur propos, reprend toute sa valeur et qu'il conviendrait de suivre. On comprendra, en effet, sans qu'il soit nécessaire d'insister, que là même où les raisons que nous avons énoncées doivent nous faire préférer le texte *B* à tout autre texte, *C* (1850) garde son autorité pour les corrections *de style* qu'il apporte.

Il nous apparaît, en définitive, que les éléments de notre texte seraient essentiellement fournis par *B* et *C* (1850) ; nous nous en tiendrions à *B* pour le fond ; au contraire nous suivrions *C* scrupuleusement dans ses corrections et suppressions, chaque fois que ces modifications sont de forme, sauf dans les cas où, le texte *C* étant manifestement altéré, nous devrions remonter, pour trouver un texte satisfaisant, s'il le faut jusqu'au manuscrit. — Enfin, de même que nous n'hésiterions pas à donner en note les vers heureux que des améliorations de style auraient pu faire tomber, nous indiquerions aussi les vers de ce genre que les modifications de pensée ont pu supprimer en 1839, telle métaphore jugée malheureuse, par Lamartine lui-même pour formuler sa pensée pouvant fort bien être poétique-

ment très belle. C'est ainsi que nous arriverions à un texte sensiblement différent de ceux des éditions posthumes, surtout de celui auquel on semble fixé depuis 1885 ; un texte plus légitime aussi, mieux fait pour faire apprécier l'œuvre comme elle le mérite, plus avantageux pour la gloire de Lamartine et pour le public.

On pourra faire quelques objections à cette méthode. On en contestera le principe, et je sais bien qu'il est toujours préférable, quand on le peut, de suivre, pour publier une œuvre, un texte unique : original, définitif ou intermédiaire ; j'espère pourtant que les raisons que j'ai fait valoir légitimeront la règle, où nous avons abouti, de donner un texte mixte. — On en trouvera l'application malaisée : le travail de l'éditeur, assurément, sera plus délicat, moins machinal, — d'aucuns, j'y songe, diraient peut-être moins scientifique ! Reconnaissons, toutefois, que ce travail n'est point démesuré, en dépit des multiples restrictions que j'ai tenu à faire ici même pour prévenir les objections : il suffira que l'éditeur — est-ce trop demander ? — examine avec soin le texte qu'il publie ; il aura bientôt fait de décider, en quelques passages déterminés, si les variantes intéressent la pensée ou la forme ; il aura bientôt fait de relever les passages plus rares encore où le texte *C* est assurément altéré. Et pour peu qu'il se soumette aux règles rigoureuses que nous formulions, je crois qu'il n'aura jamais à craindre les reproches de fantaisie personnelle ou d'arbitraire.

En tout cas, j'aurai atteint mon but dans ce court article si, en rappelant l'attention sur un incontestable chef-d'œuvre, et en indiquant les moyens de le goûter aussi complètement que possible, j'ai pu, par quelques constatations, montrer qu'il est peut-être injuste de prétendre que Lamartine ne revenait jamais sur ses prestigieuses improvisations ; heureux surtout si j'ai pu signaler une « crise » significative dans l'histoire de la pensée du poète,

entre 1838 et 1840, crise où me semblent s'éclairer et se préciser si bien ses tendances rationalistes et pseudo-panthéistes, que je m'étonne qu'aucun de ses historiens jusqu'ici, pas même M. Citoleux dans son intéressante thèse, n'ait jugé utile d'en tenir compte.

GEORGES ASCOLI.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

SIXIÈME ANNÉE N° 12 25 Décembre 1907

La

Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

L'Allemagne moderne (1)

Ce livre de vulgarisation distinguée, si je puis m'exprimer ainsi, et l'on comprend bien ce que je veux dire, était très nécessaire, et il remplit excellemment son dessein. Nous ne connaissons pas du tout l'Allemagne contemporaine, et les grands livres où nous pourrions en prendre connaissance, comme l'admirable *Formation de l'Empire allemand* de M. Denis, comme l'étonnante *Histoire d'Allemagne* de Lamprecht, ne sont pas assez portatifs, assez facilement assimilables. Il fallait, sur l'Allemagne de nos jours, un livre de 400 pages, écrit par un homme absolument informé, très intelligent et à peu près impartial, puisqu'on ne l'est jamais qu'à peu près. C'est précisément ce que nous avons.

M. Lichtenberger était admirablement préparé par ses précédents travaux à cette tâche que l'on voit qu'il porte aisément et qui lui a été surtout un plaisir. Philosophe, historien, philologue, insuffisamment économiste, mais capable de s'en tirer sur ce point en s'aidant de quelques bonnes statistiques, il avait presque tout ce qu'il fallait

(1) Par Henri Lichtenberger, chez Flammarion.

pour nous dresser un « état de l'Allemagne » clair, précis, véridique et complet. Il y a pleinement réussi.

Le volume se décompose ainsi :

Evolution économique : comment l'Allemagne, de pays agricole, est devenue pays industriel ; conséquences jusqu'à présent très favorables de cette évolution ; population augmentée d'une moitié en soixante ans ; l'Allemagne expansive et colonisatrice ; remplaçant la France et commençant à rivaliser avec l'Angleterre comme puissance mondiale.

Evolution politique : aspiration, depuis le commencement du XIXe siècle, à l'unité et à la liberté ; ces aspirations se contrarient ; d'une part le caractère allemand, essentiellement « disciplinaire », d'autre part les circonstances, l'éternelle angoisse du côté de l'Ouest, amènent le désir de liberté à céder complètement au désir d'unité ; et depuis vingt ans environ, il n'y a qu'un sentiment fort en Allemagne, le patriotisme allemand, la passion du sacrifice à la grande patrie allemande.

Evolution philosophique : *Toutes les audaces de la pensée, — n'ayant aucune influence sur la conduite pratique* (c'est, je crois, la pensée de M. Lichtenberger ; au moins c'est la mienne, et c'est le trait pour moi le plus original et le plus frappant de l'âme allemande), radicalisme matérialiste des Buchner et des Moleschott ; scientifisme de Hæckel ; immoralisme et nihilisme de Nietzsche ; tout cela très honoré, très prisé, très étudié, accueilli souvent avec enthousiasme ; et au milieu de tout cela une tendance invincible vers les solutions modérées dans la pratique ; catholicisme très libéral et protestantisme très modéré ; goût inné et persistant de concilier la foi et la science, ou de les laisser régner paisiblement dans les mêmes âmes ; respect général de toutes les opinions et de tous les cultes ; absence complète de fanatisme.

Evolution artistique : romantisme, puis réalisme, puis impressionnisme ; c'est-à-dire lyrisme, puis goût de l'ob-

servation ; puis retour au lyrisme, mais plus affiné, plus intime et moins déclamatoire ; au moment où nous sommes, essai d'un art « synthétique », c'est-à-dire effort pour faire profiter chaque art de la connaissance et du goût que l'on a de tous les autres, effort pour mettre autant d'universel que l'on pourra dans chaque art particulier, effort, en un mot, pour être gœthéen, pour être Gœthe, et pour être plus Gœthe que Gœthe n'a été, tentative destinée à échouer, mais qu'il est très bon, pour le renouvellement, pour la « réintégration » de l'art, qui soit faite de temps en temps.

Dans ces cadres, nettement et largement tracés, M. Lichtenberger a fait entrer une foule de faits très intéressants, et une foule d'observations curieuses et justes. Je ne sache pas d'analyse plus nette d'une chose qui forcément est très vague que ce que nous dira M. Lichtenberger de l'*attitude* de l'Allemagne relativement au sentiment religieux . « Je ne crois pas qu'il y ait dans l'Allemagne du XIXe siècle un recul de l'esprit religieux. On perçoit de plus en plus clairement les divergences fondamentales qui existent entre la religion d'aujourd'hui et la religion d'autrefois, mais *on ne se résigne pas* volontiers à admettre qu'elles soient deux principes *nécessairement irréconciliables*. J'ignore, bien entendu, si cette croyance est juste ou erronée... mais ce qui me paraît certain, c'est que l'Allemagne moderne ne statue pas, en règle générale, l'antagonisme nécessaire de la science et de la religion, mais s'efforce, au contraire, passionnément de les concilier. Elle n'aspire pas, dans le domaine spirituel, non plus que dans le domaine politique, à une rupture violente de la tradition. Elle croit qu'il y a continuité [ou qu'on en peut mettre une] entre le christianisme de jadis et la « religion » [le sentiment religieux] du temps présent. Elle estime que le christianisme est susceptible d'évoluer et de s'assimiler en quelque sorte les conquêtes successives de l'esprit humain. »

J'appelle toute l'attention du lecteur français sur l'état d'esprit suivant, très particulier, très original, inconnu de nous, bien entendu, autant que possible, et que j'appellerai, comme M. Lichtenberger ou à peu près, *le sentiment religieux interconfessionnel.* M. Lichtenberger vient d'indiquer la place immense, presque prépondérante, qu'occupent les catholiques dans le monde politique allemand ; il continue ainsi :

« Cette situation presque dominante du catholicisme dans un empire en majorité protestant apparaîtra comme moins paradoxale, si l'on considère de plus près les tendances de l'empereur Guillaume II en matière de politique religieuse. Un historien récent a cru remarquer que, parmi les protestants, comme parmi les catholiques les plus hautement cultivés, se développe actuellement une tendance que l'on pourrait appeler « interconfessionnelle », et qui va, sinon à effacer, du moins à atténuer les divergences, soit entre les différentes nuances du protestantisme, soit entre le protestantisme et le catholicisme. Il est certain, en tout cas, que c'est dans ce sens qu'est tournée la religiosité particulière de l'empereur. Son christianisme, très sincère et très *positif*, est strictement interconfessionnel. Il ne témoigne pas seulement au catholicisme la tolérance déférente que lui imposaient les traditions des Hohenzollern, et qui est naturelle chez le maître d'un empire vivant sous le régime de la parité religieuse. Il est visible qu'il ne se considère pas comme *extérieur* au catholicisme, mais qu'il se pose en représentant du *germanisme chrétien*, en souverain à la fois protestant et catholique. De là l'attitude de Guillaume II lors de la guerre de Chine, à laquelle il chercha à donner les allures d'une croisade de l'Europe chrétienne contre la race jaune sous la conduite du germanisme. De là ses prévenances envers le Saint-Siège, ses trois voyages à Rome, son pèlerinage en Terre-Sainte. Que cette conduite soit dictée par un calcul poli-

tique, rien de plus certain. L'empereur n'a pas seulement besoin du concours parlementaire du centre catholique pour sa politique au Parlement ; il compte aussi sur l'assistance du catholicisme *pour réduire l'opposition anti-allemande en Alsace et en Pologne*. Il apprécie l'importance du concours que peut apporter à la politique mondiale allemande une puissance internationale comme celle de la papauté, et cela spécialement dans des questions comme celle du protectorat des chrétiens en Orient. Mais les sympathies de Guillaume II pour le catholicisme ne sont très probablement pas dictées uniquement par des considérations d'intérêt ; elles ont leurs racines profondes dans la nature religieuse de l'empereur... »

Et je recommande encore au lecteur des pages non seulement pénétrantes, mais profondes sur le matérialisme allemand, sur le pessimisme allemand, enfin sur Nietzsche et (à la fois) sur son génie incomparable et sur les raisons pour lesquelles son influence est et sera quasi nulle en Allemagne.

Mais ce qu'il y a de meilleur, de plus solide, et, ce me semble, de plus vrai — sauf le manque d'ombres — dans tout le livre de M. Lichtenberger, c'est son esquisse du *caractère allemand*. Ici, M. Lichtenberger donne toute sa mesure, et il apparaît comme un maître en « psychologie des peuples », comme ils disent là-bas. Il ne se borne pas à nous parler, comme tous, du « sérieux allemand », de la « gravité allemande », de la « patience laborieuse » des Allemands ; il nous analyse tout cela avec précision, et il donne à toutes ces qualités leurs noms véritables et leurs définitions précises, et l'on voit en quoi consistent ces qualités mêmes et à quoi bien précisément elles s'appliquent. Je vais citer beaucoup ; ici au moins, je gâterais en traduisant ou en transposant :

« Il se révèle que ce peuple un peu lourd et lent, mais robuste et sain, constitue pour le développement d'une

civilisation capitaliste, un terrain exceptionnellement favorable. L'Allemand n'est point artiste, ni voluptueux, ni passionné à la façon des Romans. Il n'est pas, comme eux, amoureux de *far-niente*, de loisir, de vie en beauté, de sociabilité gaie. Sérieux et fort, travailleur opiniâtre et consciencieux, il est façonné d'ancienne date à une sévère discipline morale, soumis de bonne heure à un rude dressage militaire. Et voici que, dans cette nature sans grâce et sans brillant, mais solide et endurante, grandit une volonté de puissance vigoureuse, patiente et méthodique, capable de poursuivre avec une inlassable persévérance le but qu'elle s'est une fois donné, sans jamais se laisser distraire par un caprice ou une passion, sans jamais se laisser rebuter par une difficulté ou un obstacle. L'Allemand veut la puissance, non pas tant par désir personnel de se mettre en avant, de se faire valoir, non pas tant en raison des avantages matériels qu'elle peut procurer : il la veut pour *elle-même*, parce qu'elle est *la mesure de la valeur vraie* d'un homme, d'un groupe, d'un parti, d'un peuple... »

Voilà pour la *volonté calme et obstinée de puissance*. Et pour ce qui est de l'instinct disciplinaire, en voici l'analyse, plus fine encore :

« L'effort individuel est très intense en Allemagne ; mais il n'a pas pour conséquence l'individualisme anarchique [ni même l'individualisme tout court] ; c'est que l'Allemand éprouve à un moindre degré que d'autres peuples le besoin de développer sa personnalité *complète*. Volontiers il se confine dans quelque occupation spéciale à laquelle il se donne tout entier. Volontiers il sacrifie une portion de son individualité ; il se restreint, selon la forte expression allemande, à n'être qu'un *teilmensch*, une fraction d'homme, un spécialiste qui accomplit avec une supériorité marquée telle ou telle besogne très particulière... Pour cette raison aussi il aime à s'associer, à se subordonner ; il aime à se sentir partie intégrante d'une vaste

association dont il constitue un rouage. Il sait obéir et aussi commander. Et ce goût d'association et de subordination est inné chez l'Allemand. Il n'est pas obligé de se résigner à la discipline : il la pratique avec joie. Il est spécialiste avec volupté ; il se renferme dans les limites de sa compétence, dans son *Fach*, avec une certaine joie austère, nuancée souvent d'un peu de dédain ou d'ironie amusée à l'endroit du *dilettante* qui se mêle de ce qu'il connaît mal et qui prétend discuter *de omni re scibili*... Son sérieux, sa *Gründlichkeit*, méprise d'instinct les improvisateurs, les bousilleurs, les hommes universels qui... »

Volonté de puissance, ténacité, esprit d'ordre, instinct et amour de la discipline, instinct et amour de la division du travail, c'est de quoi se compose le génie pratique de ce peuple et c'est ce qui fait qu'il est particulièrement apte à être le gardien et l'ouvrier, non seulement de la « civilisation capitaliste », mais de la civilisation sans épithète. C'est bien de ce peuple que Nietzsche, qui l'a souvent si cruellement raillé, disait, un jour de bonne humeur et d'équité : « L'Allemagne d'aujourd'hui représente une somme considérable de capacités héréditaires et acquises, de telle sorte qu'elle peut dépenser et même gaspiller pendant quelque temps ce capital accumulé de forces. *Ce n'est pas* une haute culture qui, avec elle, est montée au pouvoir, encore moins un goût délicat, une noblesse raffinée des instincts ; *mais* bien une *vertu* plus virile que celle de tout autre pays d'Europe. Beaucoup de vaillance et de respect de soi-même, beaucoup de sûreté dans les relations, dans la réciprocité des devoirs, beaucoup d'aptitude au travail, beaucoup d'endurance, une héréditaire modération qui a plus besoin de l'aiguillon que du frein. J'ajoute qu'on y sait obéir sans être humilié par l'obéissance et que nul n'y méprise son adversaire... »

Un seul reproche sera fait à M. Lichtenberger, c'est de

pratiquer une admiration éperdue, et continuellement éperdue, qui ne connaît pas de nuances. M. Lichtenberger est amoureux de l'Allemagne comme Clitandre ou Acaste de Célimène, et il dirait avec ferveur :

> De grâces et d'attraits je la trouve pourvue ;
> Mais les défauts qu'elle a ne frappent pas ma vue.

Elle doit en avoir cependant quelques-uns, tout petits, presque imperceptibles, mais qu'un bon psychologue doit savoir démêler. Vous me direz : « Je le regrette pour vous ; mais elle n'en a pas. » Soit ; elle n'en a point ; mais alors, pour donner de l'autorité aux éloges, il fallait lui en inventer. On cite l'anecdote suivante sur l'auteur qui s'appelle X... « Veux-tu, lui disait un ami, qu'à travers les éloges que je vais te prodiguer dans mon article, je glisse quelques réserves pour donner d'autant plus de poids aux louanges. » X... réfléchit un instant, puis, très dogmatique : « Non. Pas de réserves. *On ne te croirait pas sincère.* »

On dirait qu'entre l'Allemagne et M. Lichtenberger le même dialogue ait eu lieu : « Non ! Pas d'ombres, a dit l'Allemagne ; on croirait à du parti pris. — C'est juste, » a dit M. Lichtenberger.

Eh bien, j'en suis pour ce que j'ai dit : l'Allemagne est sans défaut ; mais il fallait lui en trouver pour qu'on ne doutât point des qualités, incontestables du reste, que l'auteur adore en elle. Tel qu'il est, le volume devrait être intitulé *le Miracle allemand.* Eh bien, même devant un Dieu, il ne faut jamais crier au miracle. Louange sans mélange, mauvaise louange, même quand elle est juste.

On trouvera aussi, ou méchamment l'on voudra trouver quelque naïveté dans le *ainsi soit-il !* des dernières lignes. M. Lichtenberger avait dit, très judicieusement et à mon avis irréfutablement, page 136 : « Dans ces conditions, l'o-

pinion allemande estime que la France a cessé d'être pour l'Allemagne une rivale à redouter... Et l'on admet aussi, d'autre part, que l'alliance russe ou l'entente avec l'Angleterre n'ont pas modifié la situation avec avantage. Ces combinaisons, où la France est obligée de se contenter du second rôle, ne l'ont jusqu'à présent nullement rapprochée du but qu'elle poursuit... La Russie a tiré des avantages financiers de son alliance avec nous ; mais elle n'en a pas moins poursuivi en toute indépendance sa politique mondiale, en ajournant à une époque indéterminée toute idée d'une croisade franco-russe contre l'Allemagne. L'Angleterre ne demanderait pas mieux que de mettre aux prises la France et l'Allemagne, et l'entente franco-anglaise a failli nous impliquer dans une guerre où, sur le continent, nos armées se seraient trouvées seules en face des forces allemandes, et c'était là pour la France une combinaison médiocrement avantageuse... »

Bien. Donc *rien* ne peut arrêter l'expansion, au moins continentale, de l'Allemagne. Dès lors, n'y a-t-il pas quelque naïveté à dire à la dernière page : « Le nationalisme actuel de l'Allemagne doit-il être pour longtemps la conclusion de son évolution ? Peut-être a-t-on droit d'espérer qu'elle ne se raidira pas indéfiniment dans cette attitude de combat et ne sera pas un obstacle à la réalisation d'un état moins anarchique dans le monde civilisé... Peut-être n'est-il pas chimérique d'espérer que le xxe siècle verra grandir et s'étendre la religion moderne de la solidarité... »

Voyons ! Vous constatez qu'aucun obstacle matériel ne peut arrêter la marche de l'Allemagne vers l'hégémonie, et vous voulez qu'elle s'y arrête d'elle-même !

— C'est précisément parce que rien ne peut l'arrêter que je m'adresse à son bon cœur pour qu'elle s'y arrête spontanément.

— C'est là que je trouve quelque ingénuité. Jamais cela

ne se serait vu qu'un peuple ascendant cessât de monter, par simple goût des coteaux modérés; ni qu'un peuple dont rien ne peut contrarier l'expansion la contrariât lui-même par simple esprit de tempérance; et cela peut encore moins se voir chez un peuple dont le fond même, selon vous, est la tenace volonté de puissance. L'Allemagne fera ce qu'ont fait tous les peuples sains et forts : elle grossira tant qu'elle pourra.

— Il n'y a, toujours, aucun mal à lui donner le conseil que je lui donne !

— Ah ! Si ! Peut-être ! Parce que dire de l'Allemagne : elle cessera d'être impérialiste ; « de nombreux symptômes indiquent cette évolution comme depuis longtemps commencée » ; dire cela, que tout votre livre démontre qui est faux, c'est dire aux autres peuples : « Ne vous frappez pas; ne vous raidissez pas, car l'Allemagne cessera de se raidir ; c'est une affaire de peu de temps ; prenez patience et désarmez tout doucement » ; c'est endormir les nations menacées par l'Allemagne. Je ne sais pas si c'est une très bonne œuvre.

En tout cas, c'est un simple souhait très vain ; c'est un optatif hypothétique très creux ; c'est une espérance qui n'est fondée que sur elle-même. Ce genre de pensées et sentences doit être absolument banni d'un ouvrage sérieux.

Ces taches, qu'il fallait signaler, sont légères à tout prendre, et il reste que le livre de M. Lichtenberger est un ouvrage solide, infiniment scrupuleux et consciencieux, admirablement instructif et souverainement utile. Les Allemands le liront avec délices, et tant mieux pour eux. Quant aux Français, c'est un devoir patriotique pour eux de le lire et de le méditer. *Erudimini, imitamini,* s'il est possible.

EMILE FAGUET.

Spencer peint par lui-même (1)

L'autobiographie d'Herbert Spencer est certainement une des moins intéressantes autobiographies de grands hommes que nous possédions. Elle est sans art ; elle est fastidieusement minutieuse ; elle s'attarde et insiste sur une foule de petits faits qui n'ont rien de significatif ; elle est le plus souvent une sorte de commérage sur soi-même, ce qui est le défaut de tous les *mémoires* possibles, mais ce qui est plus accusé ici qu'ailleurs. Elle trahirait presque une sorte de médiocrité de caractère qui serait affligeante, si l'on était absolument sûr qu'elle a existé en effet, et que Spencer ne s'est pas involontairement enlaidi.

Elle est pourtant d'un homme qui n'a jamais cessé d'être intelligent, même en ces dernières années où, valétudinaire et morose, il rédigeait lentement et avec prolixité ses souvenirs, et elle offre quelque intérêt ici et là, et très consciencieusement je veux en extraire ce qu'elle offre de curieux et d'instructif et ce à quoi, en vérité, il eût été bon que l'auteur la réduisît.

Spencer nous renseigne autant qu'il peut sur son hérédité, et il a raison, et elle est digne d'attention. Il était fils de professeur, petit-fils d'instituteur. Il attribue, non sans quelque apparence de raison, à cette ascendance plusieurs traits de son caractère. S'il est un peu ridicule en supposant qu'il a les mains très petites parce que ni son père ni

(1) *Autobiographie*, par Herbert Spencer, traduite et abrégée par M. H. de Varigny, chez Alcan.

son grand-père n'ont travaillé de leurs bras, il peut être dans le vrai en conjecturant que s'il a été éminemment anti-ecclésiastique, c'est que son père avait une certaine répugnance pour la règle et pour les cérémonies sacerdotales. Je ferai pourtant remarquer que chez Spencer l'esprit de contradiction était très vif, et que si son père était peu d'église, ç'aurait peut-être été une raison pour que lui-même le fût très fort. Mais je ne tiens pas outre mesure à mon objection.

Spencer remarque encore qu'il a une faculté d'exposition des idées « étonnante », ce qui est très vrai, et que cette faculté est toute naturelle chez le fils et le petit-fils de professeurs ; qu'il a le sens critique et la passion de critiquer extrêmement développés et qu'il est assez naturel encore que le fils et le petit-fils de professeurs ait un penchant incoercible à relever les fautes ; qu'il a un extraordinaire instinct d'indépendance, et que cela lui peut venir de ce que des professeurs sont de petits rois absolus, qui ne relèvent que d'eux-mêmes et qui ne pratiquent en aucune façon ni à aucun degré le système parlementaire. Tout cela est assez plausible. C'est, du reste, quoique très sérieusement, avec une bonhomie aimable, que Spencer décrit ainsi son hérédité. Ce sont les meilleures pages de son livre.

S'expliquant — ici et là, et je relie et je résume — son tour d'esprit, Spencer ne nous laisse aucun doute sur ceci, que son horreur pour la métaphysique ne fut nullement une qualité acquise, mais qu'il était bien né totalement empesté du sens métaphysique. Très jeune encore, un volume de Kant lui tombe sous la main. Dès qu'il y voit qu'il se pourrait bien que le temps et l'espace n'existassent que dans notre esprit et n'eussent aucune réalité, « il ne va pas plus loin », et voilà qui est fini pour jamais. Une idée métaphysique, ou plutôt une idée qui n'est pas de pur sens commun, a frappé à sa porte ; une sorte de

répugnance instinctive et d'hostilité naturelle s'empare de lui. Spencer était antimétaphysicien-né. En dehors des faits sensibles et de l'enchaînement probable ou possible des causes et des effets, il était non seulement décidé à ne rien voir, mais incapable de rien chercher. Nul homme n'a existé pour qui l'attrait, dangereux, je le reconnais, du mystérieux existât moins.

Très jeune, vers vingt-cinq ans, longtemps avant d'avoir rien écrit, il s'exprimait ainsi, avec la même netteté que trente ans plus tard, dans une lettre particulière : « Je maintiens que nous sommes parfaitement incapables de comprendre la nature dernière des choses (1) ou leur origine, autant que l'homme sourd est incapable de comprendre le son et l'aveugle la lumière. Ma position est simplement que je ne sais rien là-dessus et que je ne saurai jamais rien, et que je dois me contenter de mon ignorance. Je ne nie et je n'affirme rien... Chaque alternative nous laisse dans des difficultés inextricables. Une divinité sans cause est aussi inconcevable qu'un univers sans cause. Si l'existence de la matière de toute éternité est incompréhensible, la création de la matière tirée du néant est incompréhensible également. Etant donné que toute tentative de concevoir l'origine des choses est futile, je me contente de laisser la question en suspens comme un mystère insoluble... »

Jamais Spencer n'est sorti de cette position. Jamais? Nous aurons peut-être à revenir là-dessus à la fin de cet article.

S'il est fermé comme par une banquise du côté de la métaphysique, il l'est bien singulièrement du côté de l'art. Il aime la musique, la peinture et la poésie, ou il croit les aimer ; mais il me semble qu'il n'y entre pas, ou bien

(1) Le texte imprimé porte : « derrière des choses » ; mais c'est sans aucune crainte que je corrige.

peu. En musique je suis très incompétent; mais je renvoie à une série d'articles de M. Lalo, dans le *Temps* d'il y a deux ou trois ans, sur Spencer critique musical. M. Lalo demeurait stupide devant l'incompréhension de Spencer. Cela ne m'étonne pas beaucoup quand je suis en présence des propos bizarres de Spencer sur le contourné et le disgracieux des draperies des statues grecques, sur les fautes de dessin de Raphaël et sur les contresens de Michel-Ange et quand je lis certaines impressions relatives à Homère et à Dante : « Mon indifférence pour la poésie épique, qui provenait sans doute de la même source (horreur de répétitions), a toujours duré, indifférence due en partie à la forme invariable du véhicule et en partie au caractère insuffisamment varié du sujet : récits, incidents, aventures souvent d'espèce très semblable. Mon sentiment se manifesta nettement lorsque, quelque vingt ans plus tard, je pris une traduction de *l'Iliade* avec l'idée d'étudier les superstitions des anciens Grecs et qu'après avoir lu environ six livres, je sentis quelle peine j'aurais à continuer ; j'eusse mieux aimé donner une forte somme d'argent que d'aller jusqu'à la fin. Passant sur ces ennuyeuses énumérations de détail des costumes et des armes, des chars et des chevaux, des coups donnés et des coups reçus, qui occupent des pages et des pages, sans parler de cette habitude enfantine de répéter les noms descriptifs, tels que « les Grecs aux belles jambes » (*sic :* est-ce le traducteur qui s'est trompé ?) « les Achéens aux longs cheveux », « les Troyens dompteurs de chevaux », et ainsi de suite (épithètes qui, lorsqu'elles n'ont rien à faire avec l'événement, sont nuisibles), sans parler non plus des nombreuses absurdités telles que celle qui consiste à donner la généalogie d'un cheval au milieu d'une bataille, et sans protester contre le sujet même qui en appelle sans cesse aux passions brutales et à des instincts de sauvage ; il suffit de dire que l'incessante répétition de batailles et de discours est pour moi intolé-

rable... » — « Quand je lis Dante, par exemple, j'ai vite besoin d'un changement dans le mode de présentation et dans la qualité de la substance qui est trop continuellement opulente, un tissu plein de beautés, mais sans beauté de ligne, une robe somptueuse mal faite. »

Quoiqu'il y ait une « âme de vérité », pour employer un de ses mots, dans ces observations, il est très évident que le sens artistique avait été complètement refusé à l'honorable M. Spencer. Il y a, sinon du « primaire », du moins du fils et du petit-fils de primaire dans M. Spencer.

Un autre trait, bien important et peut-être le plus important de la complexion de Spencer, c'est son *imperméabilité*. Il est absolument incapable de recevoir une influence, de pénétrer dans l'intelligence d'autrui ou de laisser l'intelligence d'un autre entrer dans la sienne. Dès qu'on n'est pas de son avis, dès qu'on a une conception générale des choses autre que celle qu'il a, il n'écoute plus et il se bouche les oreilles, exactement comme un « croyant » quand il se rencontre avec un libre penseur.

Il l'avoue naïvement, à plusieurs reprises, sans se douter même que déclarer qu'on ne peut comprendre que ce qu'on pense, c'est se décerner un brevet d'imbécillité que peut-être on ne mérite pas. Il lit quelques pages de la *Critique de la raison pure*, est choqué, comme j'ai dit plus haut, des idées de Kant sur l'espace et le temps, et : « Ayant rejeté ces vues, je n'allai pas plus loin. Bien qu'étant alors, ainsi que je l'ai toujours été, un lecteur impatient, même des choses qui dans une grande mesure m'intéressent et sont généralement acceptées, *il m'a toujours été impossible de lire un livre dont les principes fondamentaux ne cadraient pas avec les miens.* » — Ailleurs : « Je donnais peu d'attention à ce que l'on avait pu écrire soit sur la morale, soit sur la politique. Ceci était dû... à l'impossibilité de continuer à lire un livre dont les idées fondamentales différaient des miennes. J'ai donné de ceci un

exemple dans un chapitre précédent. Il arrivait par conséquent que des ouvrages systématiques sur des sujets politiques ou moraux qui étaient écrits à des points de vue tout à fait différents du mien ne furent jamais consultés par moi, *ce qu'on disait* de leurs doctrines me mettant en garde; ou bien j'y jetais un coup d'œil et je les laissais de côté. »

Même quand un auteur lui a plu d'abord, aussitôt qu'il dit une chose qui n'est pas du goût de Spencer, rupture, rupture sans retour : « Lorsque les *Modern Painters* de Ruskin avaient paru, *je fus ravi de trouver quelqu'un qui osait exprimer une opinion défavorable sur quelques-unes des œuvres de Raphaël...* Aussi, quand les *Stones of Venice* arrivèrent à l'*Economist*, j'ouvris le livre, en attendant beaucoup. Toutefois, en regardant les illustrations et le texte qui les accompagne, je vis que je me préparais à admirer une œuvre qui, pour moi, était du pur barbarisme. Ma foi dans le jugement de Ruskin fut instantanément détruite, et par la suite je ne prêtai pas d'autre attention à ses écrits que celle qu'impliquait la lecture des extraits publiés dans les revues et journaux... »

Certes voilà un beau cas d'unilatéralité, d'*einseitigkeit*, comme disent les Allemands ; c'en est un cas merveilleux. Spencer croit en lui, uniquement en lui, comme un instituteur français (je ne connais que ceux-là), et n'admet autrui que dans la mesure où autrui lui ressemble ; et il n'a de critérium de la valeur d'autrui que le plus ou moins de ressemblance d'autrui avec Herbert Spencer.

Vous me direz qu'hélas, nous en sommes tous là. Certainement, mais plus ou moins et avec plus ou moins de tendance à résister à ce penchant. De tendance à résister à ce penchant, Herbert Spencer n'en a aucune, mais plutôt il semble le cultiver avec une certaine diligence.

Il est donc extrêmement limité ; mais il faut convenir que ses limites sont, au moins, une partie de sa force. Il en

résulte pour lui qu'il ne trouve jamais aucune difficulté à rien, qu'il ne rencontre aucun obstacle dans la route toute droite devant lui sur laquelle il marche librement. Marian Evans, remarquant qu'il n'avait pas de rides, après avoir écrit la *Statique sociale*, il répondit : « Je pense que c'est *parce que je ne suis jamais embarrassé.* » Marian Evans trouva que c'était « la chose la plus orgueilleuse qu'elle eût jamais entendue ». Ce n'était que de l'ingénuité et c'était la vérité même. Spencer, une fois en possession de son idée générale (qu'il attendait du reste patiemment, sans la presser d'éclore et en laissant les faits s'accumu ler dans sa mémoire et la produire comme d'eux-mêmes), Spencer, une fois en possession de son idée générale, ne s'occupait d'aucune objection, les écartait, quand il les rencontrait, comme fausses, puisqu'elles étaient contraires à sa façon de voir, et laissait tranquillement tous les faits désormais observés s'ajuster à son idée générale, laquelle n'était contrariée par rien.

C'est ce qu'il reconnaît lui-même, avec sa naïveté accoutumée, quand il dit aux toutes dernières pages de son autobiographie : « Pendant ces trente dernières années j'ai éprouvé souvent de l'orgueil à voir chaque division et chaque partie de division s'adapter au reste, chaque élément remplir exactement sa place et aider à faire un tout harmonieux. »

C'est bien cela : l'esprit systématique, une fois maître de son système, n'a même pas besoin *d'y faire entrer* les faits qu'il rencontre, les observations qu'il fait ; il n'a besoin que de les y laisser entrer d'eux-mêmes, et il suffit pour cela que de son système il ne doute jamais et que son système il le protège soigneusement contre les conceptions étrangères qui pourraient l'ébranler, et les choses vont toutes seules, et l'auteur n'est jamais embarrassé, et il n'a pas de rides, et il éprouve souvent de l'orgueil.

Le génie (car Spencer en a) consiste peut-être à n'avoir

qu'une idée, comme un idiot, mais à y rapporter, avec intelligence et ingéniosité, exactement tout ce qu'on observe et tout ce qu'on rencontre. C'est précisément dans ce cas que le génie est ce qu'a dit Buffon : « une aptitude à une longue patience. »

Vous me direz que Gœthe et Renan sont aussi des hommes de génie et qu'ils sont si différents de Spencer qu'ils sont précisément le contraire de lui, et qu'ils sont aussi hospitaliers qu'il est fermé et verrouillé, et qu'ils sont merveilleux à comprendre leur pensée et le contraire de leur pensée, et qu'ils sont curieux de leur pensée et plus curieux de ce qui est opposé à leur pensée. A quoi je vous répondrai qu'il y a des génies de différents genres — et même de différents degrés.

L'autobiographie de Spencer n'est pas intéressante seulement par cette analyse, curieuse et évidemment très sincère, de la complexion de Spencer ; elle l'est encore par quelques portraits (celui de Stuart Mill est très bon), par quelques détails de mœurs (très peu, du reste) et par toute une partie humoristique qui est importante. Spencer a de l'humour et il a de l'amertume, et il cesse d'être ennuyeux en parlant de lui, dès qu'il s'avise, et cela arrive fréquemment, d'avoir de l'un ou de l'autre. On sait déjà par d'autres livres de lui qu'il ne dérageait pas contre les critiques qui n'avaient pas fait attention à lui. Cela se manifeste ici aussi et de façon qui n'est pas désagréable. Sur les *Premiers Principes :* « N'étant ni un livre de voyage, ni une biographie politique, ni un volume de scandales de cour, ni une traduction nouvelle d'un auteur classique, ni le compte rendu d'une campagne meurtrière, ni une hypothèse nouvelle concernant l'auteur à qui il faut attribuer *Junius*, ni une discussion des amours de la reine Marie, mon livre ne tentait nullement les chroniqueurs des journaux littéraires et n'éveilla que peu d'attention. »

Sur le même sujet : « Dans l'*Athenæum* du 5 novembre 1864, un paragraphe concernant le livre (les *Principes de Biologie*) commençait ainsi : « Ce n'est ici que l'un des deux volumes et tous les deux ne sont ensemble qu'une partie d'un ouvrage plus considérable ; c'est pourquoi nous devons nous borner à l'annoncer. » Si nous imaginons le critique bien des années après, ayant devant lui *le Système de philosophie* terminé, il aurait pu dire avec bien plus d'à propos : « Voici dix volumes sur cinq sujets différents dont il nous est manifestement impossible de donner un compte rendu. C'est pourquoi nous devons nous borner à les annoncer. »

Sur *une belle carrière* : « La carrière de M. Brunel est là pour prouver que les honneurs ne vont pas toujours où ils devraient aller. Parti du bon pied en tant que « fils de son père », il acquit d'abord une réputation par l'introduction de la *voie large*, qui fut adoptée en fin de compte pour 1450 milles de route, après avoir coûté 4 millions et demi de travaux supplémentaires. Après avoir causé pendant un demi-siècle par les accidents une grande perte de temps, de travail et d'argent, ce qui peut s'évaluer à une perte d'un million de livres ou deux vingt-cinq ou (cinquante millions de francs), la voie large fut abandonnée. Puis vint l'affaire du vapeur *Great Eastern*. L'histoire de ce bateau est une série d'insuccès commerciaux jusqu'à sa disparition finale il y a quelques années. Il y eut encore l'adoption sur une grande échelle du système de traction atmosphérique, ce qui nécessita une dépense nette de 360.000 livres ; encore du capital jeté à la rue, car, après un long essai, on dut renoncer à ce système... Pour avoir fait beaucoup d'ouvrages qui ont dû être détruits, pour avoir dilapidé des millions du capital national et entraîné la ruine de beaucoup de ses concitoyens, M. Brunel fut anobli et sa mémoire est commémorée sur les quais de la Tamise par une statue. »

Sur lui-même et sur les raisons pourquoi il ne s'est pas marié : « Pendant toutes les années où j'aurais pu travailler ayant auprès de moi une femme et des enfants, l'exiguité de mes moyens me rendait le mariage impossible; quand mes moyens furent suffisants, le moment était passé. Pourtant il se peut que même en cela la fortune m'ait favorisé. Ma nature est peu faite pour une vie commune qui exige d'incessants compromis et beaucoup de patience. L'extrême tendance à la critique jointe à l'impossibilité où je suis de rien taire aurait, je le crains, amené de perpétuelles querelles domestiques. Après tout, le célibat était probablement ce qui me convenait le mieux, comme il était aussi ce qui convenait le mieux à la femme inconnue que je n'ai pas épousée. » Très joli ; cependant remarquez que « comme il était.... » donne un sens faux ; il faudrait : « comme *ne pas se marier avec moi* était ce qui convenait le mieux à la femme inconnue que je n'ai pas épousée. » Il faut être précis.

Sur une dame intellectuelle, très littéraire, très poétique, très shakspearienne : « Elle aimait à lire les drames de Shakspeare à haute voix et s'imaginait en déclamer les tirades parfaitement. Une fois, après avoir insisté sur le respect qu'il lui inspirait, elle acheva en disant : « Ah ! je voudrais qu'il fût en vie et l'avoir ici. Combien nous jouirions tous deux de causer ensemble ! »

Il aime à rapporter des traits d'*humour*. Il y en a un bien joli de George Eliot. Spencer, très fier d'avoir inventé une mouche artificielle, expliquait à George Eliot qu'il avait fort bien calculé qu'il suffirait pour attirer le poisson d'un insecte bourdonnant sur l'eau, sans aucun trait particulier : « C'est cela, dit George Eliot ; vous êtes si passionné de généralisation que vous pêchez avec une mouche abstraite. »

Un autre, de Huxley, méritait d'être rapporté. Ces Anglais ont bien de l'esprit. Conversation entre auteurs.

Chacun expose sa manière de travailler : « Moi, dit l'un, il y a un peu d'excitation au début, et puis, après, je bous doucement, à pression modérée. — C'est très bien, cela, dit Huxley ; mais cela suppose du vide dans les parties supérieures. »

Les dernières pages de l'*Autobiographie* sont pleines d'intérêt et d'un intérêt bien inattendu. A soixante-treize ans, Spencer, je ne dirai pas devient métaphysicien, non ; mais désarme, en quelque sorte, devant la métaphysique. Il n'a plus pour elle la tranquille indifférence qu'il avait jadis. Elle l'attire, elle le sollicite et elle l'inquiète ; et loin d'en être à dire qu'en ces matières tout est insoluble, il souhaite, au moins, une solution. S'il a changé, non point de conviction, mais du moins d'attitude relativement « aux *credos* religieux et aux institutions qui les soutiennent », c'est parce que « la place qu'ils occupent ne sera jamais vide ; mais que sans cesse se poseront de nouveau les grandes questions relatives à nous-mêmes et aux choses environnantes... »

Ces questions sont obsédantes pour tout le monde, et « ceux qui savent beaucoup éprouvent plus que d'autres le besoin d'explication ». L'évolution existe ; mais quel est le but de l'évolution et en a-t-elle un ? Et « *d'où vient* cette transformation universelle, continuellement à l'œuvre durant une éternité passée — et qui se poursuivra sans repos pendant une éternité future » ? Et enfin, « s'il n'existe nulle part une intelligence comprenant ce que nous ne comprenons pas, qu'en conclure » ?

Voilà l'état d'esprit de Spencer à soixante-treize ans et voilà ce qui lui fait dire en finissant : « Ainsi j'en suis venu à considérer avec *une sympathie* basée sur une communauté de besoins les credos religieux qui jouent dans une certaine mesure le rôle que l'interprétation rationnelle essaie de jouer sans y parvenir. Mais je m'écarte d'eux, parce que je ne puis accepter les solutions qu'ils propo-

sent, tout en souhaitant qu'une solution puisse être trouvée. »

Autrement dit M. Spencer n'a pas trouvé de solution métaphysique qui le satisfît, mais il n'élimine plus la métaphysique et il reconnaît le besoin qu'en a l'humanité, et il la place au premier rang des besoins de l'humanité, et il ne la traite plus de besoin factice, mais de besoin légitime et de besoin qui fait honneur à ceux qui l'éprouvent. Un pas de plus, M. Spencer ferait de la métaphysique lui-même. Il n'a pas assez vécu pour montrer au monde M. Spencer métaphysicien, et peut-être a-t-il été retenu par un peu de respect humain. Mais il était au seuil même du temple de la métaphysique, et il n'y était plus en lui tournant le dos. C'est une des plus belles victoires que la métaphysique ait remportées, ou, pour parler le langage du sujet, c'est un des plus beaux phénomènes d'attraction métaphysique que l'histoire de la physique suprasensible ait à enregistrer.

Spencer, sans le vouloir assurément, s'est un peu diminué par son autobiographie. Prenez là une leçon : il ne faut pas écrire ses mémoires quand on est très vieux, parce qu'alors tout s'est affaibli en nous, sauf la vanité, sauf aussi un certain grain de niaiserie qui est au fond des plus intelligents d'entre nous. Donc Spencer ne s'est pas agrandi par ses mémoires ; mais ils sont intéressants encore. J'y ai trouvé bon nombre de choses curieuses, et d'autres que moi, plus compétents sur le fond du sujet, pourront assurément en trouver bien davantage.

E. F.

La Morale de l'Amour [1]

M. Paul Adam est un moraliste très austère, très rigoureux, très rigoriste, qui est si loin de plaider les droits de la passion, comme Mme Key, ou tel autre, qu'il n'admet même pas pour elle les circonstances atténuantes et qu'il la poursuit partout comme un chien fait sa proie. M. Paul Adam est un Bourdaloue qui aurait fait ses études chez Perse et chez Juvénal. Depuis Proudhon nous n'avons pas eu de moraliste aussi intransigeant que M. Paul Adam. Vous n'avez peut-être pas cette idée de lui. C'est peut-être que vous aviez lu ses ouvrages. Mais lisez *la Morale de l'amour*, qui est de lui, je vous en donne ma parole, et vous verrez que je ne dis rien qui ne soit exact, et même très tempéré et modéré. J'en pourrais dire bien davantage.

La Morale de l'amour, dont le titre est un peu ambitieux et un peu trompeur, en ce qu'il fait croire que l'on a affaire à un traité systématique, ou tout au moins continu, comme *l'Amour* de Stendhal, est un simple recueil de chroniques publiées je ne sais où, sans doute dans le journal des derniers jansénistes. Elles sont souvent agréables à lire, parfois brillantes, toujours vertueuses. Les thèmes où M. Paul Adam revient le plus souvent dans ces pages sévères sont la sentimentalité bête ou la bête sensualité des jeunes Français, la vanité française, l'indulgence pour le crime passionnel, l'indulgence pour l'adultère. Sauf réserves de détail, je suis d'accord avec lui sur tous les points.

(1) Par M. Paul Adam, chez Méricant.

M. Paul Adam dit à ses fils quand ils auront vingt ans : Ne soyez pas amoureux ; ne prenez pas une petite maîtresse qui est souvent une petite apache et qui est toujours une petite pécore ; ne soyez pas amoureux, ou, si vous vous sentez tels, mariez-vous de très bonne heure avec une fille saine, intelligente et instruite, sans vous préoccuper de dot le moins du monde, les belles dots françaises mettant dans le ménage 8 francs par jour, ce qui ne vaut guère qu'on s'en occupe. Les Anglais et les Américains font ainsi, et la seule explication est là de la supériorité des Anglo-Saxons.

Mes lecteurs n'ont pas besoin que je leur dise à quel point je suis ici tout à fait de l'avis de M. Paul Adam.

Sur la vanité française, M. Paul Adam a de très bonnes observations aussi. D'abord il lui trouve un nouveau nom, et très juste et qui précise les choses. Il l'appelle « le besoin d'être envié ». Très bien dit. C'est bien là la définition exacte : « Besoin d'être envié. Toute notre bourgeoisie se gâche l'existence en satisfaisant au besoin d'être envié. La dame en partance pour Nice dans le fiacre chargé de malles guette aux yeux des flâneuses le mauvais regard de celle que sa pénurie retient au boulevard. La personne riche d'une famille remercie son luxe de la tristesse qu'il donne aux cousines dépourvues de rentes. Ce n'est rien de fréquenter les gens célèbres si l'on n'en peut parler comme d'amis très intimes à des parents, à des camarades obscurs qui regrettent, à ce moment-là, la médiocrité de leur vie, gardant malaisément leurs soupirs et baissant les yeux. Avoir une chère amie à la mort est un délice, si l'on peut nommer, parmi les docteurs qui la soignent, les plus illustres membres de l'Institut, ceux de qui la consultation se paye gros... » Etc., etc. ; car ici, très malheureusement, le développement est facile et la série des exemples pourrait être illimitée.

Sur le crime dit passionnel — comme si tous les crimes n'étaient pas passionnels ! — et sur l'indulgence dont il est

l'objet de la part des jurys et des magistrats, M. Paul Adam, en sa roide sévérité, est tout à fait excellent. Il montre qu'il n'y a absolument aucune garantie en France contre la sauvagerie de l'homme poursuivant la femme, ni, non plus, contre la sauvagerie de la femme exploitant l'homme, puisque l'une et l'autre, après un mauvais coup, sont sûrs d'être acquittés, ou punis d'une peine si légère qu'ils peuvent recommencer quelques mois après.

Il raconte là-dessus une histoire que sans doute il invente, mais qui est d'une vérité, on peut m'en croire, absolue. Elle se répète sur les boulevards extérieurs cent fois par jour; elle est l'histoire universelle des quartiers populaires. Je la résume. C'est une jeune fille qui parle :

« Je songeais à épouser mon parrain, assez bel homme et à l'aise, bon commerçant, à cause de mon père qui ne peut plus travailler et de ma mère qui travaille trop. Mais l'amour me guettait. Il me suivait tous les soirs quand je revenais de l'atelier. Un grand garçon maigre, efflanqué, dont les dents pourries me répugnaient, était sans cesse sur mes talons. Je l'envoyais paître. Un soir, il m'envoya une balle de revolver qui troua mon chapeau. Je me sauvai en criant. Personne ne vint à mon secours. Il pleuvait. Il me rejoignit. Il me demandait pardon. Il m'embrassait. Il tenait toujours son revolver à la main. Il m'entraîna. J'étais glacée de terreur. Il me poussa dans l'escalier de son hôtel. Le lendemain il racontait partout que j'étais sa maîtresse. Mon parrain m'a plantée là. Nous sommes dans la misère. Mais un camarade d'Arthur s'avise de me courtiser. Arthur est jaloux. Il me menace de me mettre les six balles de son revolver dans la peau s'il y a seulement coquetteries. Mais l'autre me menace de m'arroser de vitriol si je ne lui cède pas. Si je ne vais pas avec lui il me défigure ; si je lui cède, Arthur me fusille. Quand je menace l'un ou l'autre de la justice, ils me répondent tous

deux qu'on acquitte toujours les crimes passionnels, que c'est la loi. »

Et, en effet, c'est la loi, ou à très peu près. Il faut reconnaître que c'est un des effets du romantisme.

Remarquez que, tout de même, une affreuse petite guenippe, dont un jeune niais qu'elle a débauché voudra se débarrasser, procédera de façon identique et sera encore plus sûre de l'impunité. C'est un effet du romantisme.

M. Adam est plein de verve quand il tombe sur les jurys et aussi sur les magistrats, protecteurs déclarés de « la pire crapule ». Cette indulgence forcenée est, en effet, bien bizarre. Je me l'explique à peu près de la part des jurés ; c'est le romantisme. On peut, à la rigueur, se contenter de cette raison. Pour les magistrats, je ne comprends pas. Leur douceur est devenue proverbiale et légendaire en Europe. Proverbe européen : « En France on ne punit pas. » A quel mobile obéissent-ils ? Il y a là quelque chose que je ne comprends pas bien ; mais il y a là quelque chose. Peut-être le phénomène de l'amollissement, du fléchissement au moins, d'une caste. Ces gens-là n'étaient pas tendres sous l'ancien régime, ni sous Napoléon, ni même sous la Restauration. On peut supposer que depuis, à la longue, on leur a tant demandé de services, on en a tant fait des fonctionnaires obéissants, condescendants, complaisants, qu'on a détruit en eux le ressort. Ils n'ont plus d'énergie. Ils disent : « A quoi bon ? » et : « Tout cela durera bien autant que nous. » Ce sont les formules de la décadence. Je crois assez fort à une certaine décadence de la magistrature.

Sur l'adultère, dont je ne songe pas à faire l'éloge et dont, tout autant que M. Paul Adam, je déplore et condamne les méfaits, M. Paul Adam est fort dur, et il a en cette affaire des conceptions bien menaçantes. Il voudrait — il l'a répété deux fois et il fait remarquer qu'il le répète, et donc ce n'est pas une boutade — il voudrait que les

poursuites en adultère ne fussent pas faites *seulement* à la requête du mari, mais que la société (ce qui est vrai), ayant un très grand intérêt à la répression de l'adultère, le ministère public poursuivît spontanément l'adultère, comme tout autre crime, sans attendre la plainte du lésé.

C'est hardi, cela, et j'hésite à suivre jusque-là ce calviniste de Paul Adam. Venir dire à un mari complaisant : « Votre femme vous trompe ; cela vous est égal ou vous est profitable ; dans les deux cas vous êtes un vilain monsieur et nous la coffrons ; remerciez-nous de ce que nous ne vous coffrons pas vous-même, » à la rigueur j'accepterais cela. Mais venir dire à quelqu'un qui ne sait rien : « Vous êtes ce que les maris sont quelquefois et nous traduisons votre épouse en police correctionnelle, » c'est bien délicat et aussi c'est bien cruel. *Or*, comme il est assez difficile de savoir, le plus souvent, si un mari est complaisant ou s'il est aveugle, c'est *dans tous les cas* que la mesure conseillée par M. Paul Adam serait terriblement délicate. Je demanderais à M. Paul Adam de creuser son idée, de l'approfondir, de l'analyser, et de présenter là-dessus un projet de loi en forme. Je l'examinerais avec un intérêt et un soin extrêmes.

Toujours est-il que voilà qui est entendu : par un renouvellement surprenant de son admirable talent, M. Paul Adam a écrit un volume qui, brillant du reste et récréatif, est désigné au tout premier rang, et même avec quelque indiscrétion, pour un des prix de vertu dont dispose l'Académie française.

E. F.

Un mot sur Pascal amoureux

La question de « Pascal amoureux » s'est enrichie d'un document nouveau et d'une nouvelle dissertation. M. Gazier a découvert à la Bibliothèque nationale un second manuscrit — jusqu'à présent l'on n'en avait qu'un — du *Discours sur les passions de l'amour*, et M. Victor Giraud a fait, à ce propos, sur la question tout entière un article très intéressant dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre. Le manuscrit nouvellement reconnu est manifestement meilleur que l'ancien, moins erroné, plus intelligible là où l'autre ne l'était pas, ou l'était peu.

Il laisse du reste la question au même point. Il ne prouve pas que le *Discours sur les passions de l'amour* soit de Pascal ; il ne prouve pas qu'il ne soit pas de Pascal. Il ne contient aucune indication d'auteur.

La dissertation de M. Giraud est, comme j'ai dit, du plus haut intérêt.

Sur ce premier point : *le Discours est-il de Pascal ?* M. Giraud penche pour la négative, rien ne prouvant historiquement que le *Discours* soit de Pascal, et M. Giraud n'étant sensible qu'aux preuves historiques.

Sur ce second point : l'auteur, quel qu'il soit, du *Discours* a-t-il été amoureux, et le *Discours* est-il une page de « Confessions » ? M. Giraud, au cours des temps, a, non pas varié, mais hésité un peu. Il a d'abord été d'avis que le *Discours* n'était qu'une dissertation tout objective ; puis il a été ébranlé par les raisons que j'ai données dans le sens contraire et qu'on trouvera, si l'on veut, dans mes *Amours d'hommes de lettres*. Puis l'inanité de ces raisons

lui est peu à peu apparue, et présentement il revient à cette opinion que le *Discours sur les passions de l'amour* a pu être écrit par un philosophe n'ayant jamais connu l'amour et aurait pu être écrit — il le répèteà plusieurs reprises — par Boileau.

Je ne discuterai point, je tenais seulement à signaler la discussion très serrée que M. Giraud fait de mes arguments et je tiens à ce que l'on rapproche sa dissertation de la mienne. On jugera très probablement contre moi.

Un mot seulement sur l'interprétation d'un texte. J'y tiens un peu, parce qu'il me semble que M. Giraud fait un véritable contresens qu'il ne faudrait pas qui se propageât.

M. Giraud écrit : « N'y a-t-il pas dans le *Discours* même certains passages qui semblent aller directement contre les conjectures et les commentaires de M. Faguet ? En voici un que M. G. Michaut a relevé très justement dans son édition : « Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents, ses amis : *les grandes amitiés vont jusque-là.* » — « Si Pascal, dit à ce propos M. Michaut, applique ici la méthode d'investigation psychologique qu'il vient de formuler, sa phrase ne signifie-t-elle pas qu'il en juge de l'amour par l'amitié et par conséquent qu'il trouve bien en lui l'amitié et non l'amour ? » Il me paraît difficile (continue M. Giraud) d'interpréter autrement ce passage et, sans affirmer qu'un amoureux n'a jamais pu l'écrire, — car qu'en savons-nous? — j'y verrai bien plutôt l'aveu d'une « grande amitié » que la confidence d'un véritable amour ».

Mais d'abord rien ne dit qu'il y ait corrélation entre la phrase : « Nous connaissons l'esprit... avec les autres » et la phrase : « Je suis de l'avis de celui qui disait... » Elles ne sont unies par aucune conjonction, ni par un *or*, ni par deux points (:). Et elles sont séparées par un alinéa. C'est de leur

grâce que MM. Michaut et Giraud établissent une corrélation logique entre ces deux *fragments;* je me sers du mot : fragment, puisque tout le *Discours sur les passions de l'amour* est écrit par fragments indépendants les uns des autres.

Ensuite, à l'inverse, il faut lire la phrase : « Je suis de l'avis de celui... » dans toute sa tenue, ne pas l'arrêter à : « les grandes amitiés vont jusque-là » ; et lire ce qui suit « jusque-là » ; car ce qui suit « jusque-là » n'est, lui, nullement séparé de ce qui précède par un alinéa. Or voici la phrase « Je suis de l'avis... » tout entière : « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime : l'esprit est plein ; il n'y a plus de place pour le soin ni l'inquiétude. La passion ne peut pas être sans excès : de là vient qu'on ne se soucie plus de ce que dit le monde... »

Ne voit-on pas, à lire toute la phrase, que depuis : « Je suis de l'avis..., » jusqu'à la fin du paragraphe, l'auteur parle de la même chose, et c'est à savoir de l'amour ; et de l'amour-passion, de celui qui fait tout oublier ? Pour moi c'est l'évidence même.

— Cependant il dit : « les grandes *amitiés* vont jusque-là. »

— Eh bien, c'est ici qu'est le contresens. *Amitié*, s'il vous plaît, au XVIIe siècle, veut dire *amour*, vous le savez aussi bien que moi, peut-être mieux ; mais vous l'avez oublié un instant. La chose est si connue que je ne citerai pas un exemple à l'appui ; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que l'auteur lui-même du *Discours sur les passions de l'amour*, et immédiatement après le passage qui nous occupe, prend ce mot *amitié* dans le sens d'*amour:* « Ce n'est point un effet de la coutume, c'est

une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié des dames. »

Et remarquez donc que si, dans la phrase dont s'agit, *amitié* veut dire *amitié*, la phrase est mal écrite : « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusque-là ». Si *amitié* veut dire *amour*, cela va tout seul et c'est très bien écrit ; cela veut dire : « En amour on oublie tout : le grand amour va jusque-là. » Si *amitié* veut dire *amitié*, il faudrait : « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : *aussi bien* les grandes amitiés vont jusque-là » ; ou : « *même* les grandes amitiés vont jusque-là » ; ou : « les grandes amitiés *elles-mêmes* vont jusque-là ! » Enfin il faudrait quelque chose de plus qu'il n'y a dans le texte ; le texte, si *amitié* veut dire *amitié*, est louche ; le texte, si *amitié* veut dire *amour*, est net et uni.

Notez encore quel sens bizarre présente toute la phrase si *amitié* veut dire *amitié :* « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes amitiés vont jusque-là. » Les grandes amitiés vont jusque-là *qu'on oublie ses amis !* C'est un peu bouffon. Ça un sens, je le reconnais ; cela peut vouloir dire : dans les grandes amitiés on oublie ses amis, *excepté l'ami qu'on aime uniquement.* Reste encore que c'est un peu burlesque, et que l'auteur, s'il avait, en employant le mot *amitié*, songé à l'amitié, aurait certainement évité cette burlesquerie.

Il est donc pour moi absolument certain qu'*amitié*, dans le passage dont s'agit, signifie *amour*, et que l'auteur n'a écrit *amitié* que pour éviter le mot *amour* qui est à la ligne précédente et qu'il sentait venir à la ligne suivante. Il a usé d'un synonyme.

Relisez maintenant tout le paragraphe en substituant le mot *tendresse* par exemple au mot amitié, et vous verrez

comme il se tient : « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis : les grandes tendresses vont jusque-là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est qu'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime... » Cela va tout droit, et après un fragment intercalaire : « Ce n'est point un effet de la coutume... » cela continue : « Cet oubli que cause l'amour... » sans que jamais vienne, comme terme de comparaison, l'affection amicale. La question pour moi n'a pas d'ombre et le contresens est pour moi certain.

Ne croyez pas que j'aie relevé ce passage pour en tirer argument contre les autres sans les discuter et pour faire du *ab uno disce omnes*. Non, je l'ai relevé pour lui-même parce que l'erreur m'a paru grave, et je reconnais et j'assure qu'il y a beaucoup de raisonnements de M. Giraud contre moi qui ont une grande force. Je ne demande rien sinon qu'on le lise et qu'on me relise. Plus tard, je reviendrai probablement sur tout cela.

E. F.

Les Lettres Belges (1)

II

Au commencement du xve siècle, il semble qu'une nation belge va naître, et avec elle une littérature nationale.

Philippe le Bon parvient à réunir, l'une après l'autre, dans sa forte main, les provinces belges, auxquelles il impose une administration unique. Il essaye de fonder sa dynastie. Il tâche d'organiser l'État bourguignon.

Sans la mort prématurée de Charles le Téméraire et le mariage, malheureux dans ses conséquences pour les Pays-Bas, de sa fille Marie avec Maximilien d'Autriche, les princes de Bourgogne eussent été pour la Belgique ce que les Capétiens furent pour la France, les Habsbourg pour l'Autriche, les Hohenzollern pour l'Allemagne.

Du monarque, Philippe le Bon a l'autorité et la puissance, si même la consécration du titre lui fait défaut.

Afin de se montrer l'égal et le rival des grands princes d'Europe, il veut les éblouir par sa richesse. La cour est brillante, fastueuse ; elle aime les tournois, les cortèges, les fêtes ; elle est avide de plaisirs et de divertissements ; ce sont des festins plantureux, des banquets d'un luxe pompeux et criard, des allégories éclatantes. Il faut lire dans les mémoires de La Marche ou d'Escouchy le récit du banquet célébré à Lille, le 17 février 1454, et dans lequel

(1) Voyez la *Revue Latine* du 25 août.

Philippe jura une croisade, qu'il n'entreprit, du reste, jamais : ce fameux *Vœu du Faisan* nous montre, dans son décor pittoresque et haut en couleur, la société bourguignonne avec son mélange curieux de raffinement puéril et de noblesse, d'idéalisme, de grossièreté et de mauvais goût.

Comme autrefois Auguste protégea Virgile et Horace, l'habile grand-duc d'Occident protège les artistes et les écrivains, pour qu'ils rehaussent son prestige. Il réunit les précieux manuscrits aux belles enluminures de la bibliothèque de Bourgogne (1). Il appelle auprès de lui des poètes comme Martin Le Franc, des prosateurs comme Antoine de la Sale. Les uns sont étrangers, comme ceux que nous venons de citer ; les autres sont autochtones, tels La Marche, Chastellain, Molinet.

Pour le plaisir de Philippe et de sa cour, Antoine de la Sale conte les *Cent Nouvelles nouvelles* ou le roman du *Petit Jehan de Saintré ;* David Aubert et Jean Wauquelin compilent et remanient les anciens romans de chevalerie, qu'ils attifent au goût du jour.

Pendant que de nombreux annalistes : Enguerrand de Monstrelet, Mathieu d'Escouchy, Jacques Duclercq, Le Fèvre de Saint-Remy, Olivier de la Marche, Georges Chastellain, Jean Molinet, retracent, avec plus ou moins de talent et une égale complaisance, l'histoire que les ducs de Bourgogne ont créée, des poètes à leurs gages, ou du moins à leur dévotion, tels Christine de Pisan et Eustache Deschamps, brûlent l'encens devant eux et versifient pour leur plus grande gloire.

Olivier de la Marche est à la fois mémorialiste et poète. Chambellan de la maison ducale, il a laissé des *Mémoires*

(1) Ces manuscrits font actuellement partie de la Bibliothèque royale de Belgique, à Bruxelles, et constituent une des plus riches collections de manuscrits qui existent.

(1435-1488) qui nous conservent le souvenir des fastes de la cour. Il nous en évoque les grâces et les élégances dans le *Triomphe des Dames.* L'habillement d'une dame de qualité nous est décrit en vers octosyllabes ; chaque pièce du vêtement devient le symbole d'une vertu qu'illustre un « exemple », et chaque description de ces frivoles instruments de la coquetterie féminine amène avec elle, d'une façon parfois imprévue, le docte exposé d'une leçon morale.

De même que Philippe le Bon avait rompu le lien de vassalité qui le rattachait à Charles VII (1435), ainsi la littérature bourguignonne, à laquelle, comme à l'État bourguignon, il n'a manqué que de durer, aspire à rivaliser avec sa suzeraine, la littérature de France.

Une école bourguignonne se forme, en effet, qui a sa marque et qui se distingue des autres, ne fût-ce que par une sorte de lourdeur emphatique : l'école des grands rhétoriqueurs.

École savante, imitant la période cicéronienne, dans une langue qui, par malheur, est trop souvent boursouflée et froide. Cette école tombe dans la bizarrerie avec Meschinot, auteur d'un recueil au titre singulier : *Les Lunettes des princes,* et dont un huitain se pouvait lire de trente-huit manières. Elle recherche avec Jean Molinet le pédantisme solennel des expressions nobles et cliquetantes (*Chronique*, 1474 à 1506). Elle trouve son chef dans Georges Chastellain, né vers 1405, mort en 1475. Historien ou poète, il domine ses contemporains.

Il appartenait à une famille gantoise, et Philippe lui avait confié en 1455 les fonctions d' « indiciaire ». Il fut l'historiographe officiel de la maison de Bourgogne. Il a de la clairvoyance, n'est pas sans profondeur et, en dépit de sa prose compliquée et même gourmée, il sait parfois atteindre à la vraie éloquence. « Grand et éloquent historien, » dit de lui Michelet.

Deux ans après sa mort, survenait la fin tragique de Charles le Téméraire; mais, malgré la disparition du chef de la dynastie et du chef de l'école, l'esprit de cette dernière survécut : jamais peut-être il ne brilla d'un plus vif éclat qu'avec Jean Lemaire de Belges.

Jean Lemaire, neveu de l'historiographe Molinet, naquit à Bavai (*Belgis*), dans le comté de Hainaut, en 1473; il fait quelque part allusion à sa patrie :

> Et je qui fus en temps de guerre et noise,
> Né de Haynnau, païs enclin aux armes.

Il commença par être attaché à la cour de Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien et de Marie de Bourgogne, régente des Pays-Bas pendant la minorité de Charles-Quint, poète elle-même (1), et qui se plaignait d'être dans sa résidence de Malines « bannie de tout desbatement ». Il finit à la cour d'Anne de Bretagne. C'est pour la reine de France qu'il composa les trois livres des *Illustrations des Gaules et singularitez de Troie*, où étaient dévoilées les origines troyennes, babyloniennes et bibliques des Français. L'ouvrage obtint un immense succès; il engagea Ronsard à écrire la *Franciade*.

Ses contemporains saluaient en Jean Lemaire le père de la poésie française. Clément Marot dit de lui qu'il « eut l'esprit d'Homère le Grégeois », et du Bellay, qu'il « a illustré les Gaules et la langue françoise ».

Aux moralités allégoriques et aux discours pompeux de l'école à laquelle il se rattachait, se mêle, en même temps qu'une érudition remarquable, un sentiment délicat de la nature. Lemaire de Belges continue l'école des rhétoriqueurs, mais il annonce et prépare la Pléiade.

(1) Marguerite aimait passionnément les lettres. Elle protégea Erasme, les Everardi, Henri-Corneille Agrippa, et ses « albums » sont remplis de jeux d'esprit et de petites pièces gracieuses et sentimentales.



Bien rares furent, au xvie siècle, les poètes belges dignes de mention.

Les humanistes méprisent la langue vulgaire. Erasme, comme plus tard Juste-Lipse, se sert du latin qui le fait lire de toute l'Europe savante. Et dans ce siècle de fer, ceux qui, en Belgique, ne sont pas des savants, ne chantent pas: ils agissent; quand ils veulent chanter, ils émigrent. L'un après l'autre, Gilles Boileau de Bouillon, Sylvain de Flandre, Louis des Masures, Charles de Rouillon, Charles Utenhove, Jean Van der Noot quittent le pays. Les uns vont chercher à l'étranger la liberté de conscience ; les autres, une protection plus efficace en faveur de leurs productions littéraires. Car ni Charles-Quint, ni Philippe II, ni aucun des grands seigneurs de leur entourage, n'accorda sa protection aux lettres, qui avaient été, jadis, tant honorées par les ducs de Bourgogne (1).

Jean Van der Noot se plaint amèrement de n'avoir pas rencontré de Mécène,

car sans avoir support
Des grands, on peut bien mal parvenir à bon port.

Mais il a beau crier à ces derniers : Honorez les poètes,

Lesquelz seuls peuvent décorer
Vous, vos sujetz et vos provinces,

la situation qu'il déplore ne change pas, encore qu'elle soit à son avis « peu à l'honneur de nous et de nos vail-

(1) Charles-Quint ne s'intéressait aucunement aux lettres. Si Jean Second, le poète fameux des *Basia*, l'accompagne dans son expédition de Tunis, c'est probablement à la suite d'un haut personnage espagnol; d'autre part, la *Chronique* rimée du roi d'armes de l'empereur, Nicolas Ladam, est à peine une œuvre littéraire. En revanche, Charles persécute les Chambres de rhétorique et Philippe II les supprime.

lans princes ». A dire vrai, d'ailleurs, « le premier poète du Brabant », comme il s'appelait lui-même, manie avec quelque gaucherie la langue française ; il a plus de mérites lorsqu'il a recours à son dialecte flamand, et qu'il ambitionne d'être, selon son aveu, « le Ronsard flamand ».

Le Tournaisien Louis des Masures (1523-1580) doit à ses relations avec les poètes de la Pléiade plus encore qu'à son mérite littéraire, assez mince, d'avoir sauvé son nom de l'oubli. Il avait traduit l'*Énéide*, et du Bellay le félicitait d'avoir gardé quelque chose de son modèle :

Ceste mesme candeur, ceste grâce divine,
Ceste mesme douceur et majesté latine
Qu'en ton Virgile on void, c'est celle mesme encore
Qui françoise se rend par ta céleste veine.

D'abord au service du cardinal Jean de Lorraine, il se convertit dans la suite au protestantisme, et traduisit les *Psaumes* (1557) « selon la vérité hébraïque », puis composa une sorte de trilogie dramatique, où il montrait David combattant, fugitif et triomphant (1566).

Le prince des poètes belges, au témoignage de Guillaume Colletet, c'était alors Sylvain de Flandre, qui cachait sous ce pseudonyme son nom d'Alexandre Van den Bussche. Il vécut à la cour de France. Il avait fui la tyrannie de Philippe II pour aller se heurter à celle de Charles IX ; ayant, paraît-il, blâmé la Saint-Barthélemy, il paya de la prison son indépendance. Son génie était médiocre, mais il s'était rendu célèbre par son habileté à tourner l'acrostiche ; c'est lui qui découvrit dans le nom du roi Henri de Valois : *Roi es de nul hay*, anagramme devant laquelle les courtisans se pâmèrent.

Parfois, son style ne sent point trop « son jargon flamand », témoin ces vers qu'il adresse à l'amour :

Je le congnois à mon désavantage,
Ayant vescu libre et franc tout mon aage ;

Mais maintenant, hélas !
Esclave suis dessous ta main cruelle,
Tes flammes font consumer ma mouëlle ;
Néanmoins ne suis las
De t'admirer, de t'aymer, de te suivre,
Mesmes, sans toi, ne sçauroy un jour vivre.
O trop cruel destin,
De résister, par vertu, longue espace,
Pour, plus honteux, sans nul espoir de grâce,
Estre prins à la fin !

S'il est vrai que « de tous les esprits Belgiques qui se sont consacrés aux muses vulgaires, il n'y en a point qui ait reçu plus de faveurs ni plus de grâces », comme l'assure Colletet, si Sylvain de Flandre est sans égal dans la poésie, il a un rival dans la prose : Philippe de Marnix, seigneur de Sainte-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, mort en 1598.

Théologien, orateur, polémiste, pamphlétaire, homme de guerre, il fut, toute sa vie, fidèle à sa virile devise : *Repos ailleurs*.

Il avait embrassé le parti du prince d'Orange, chef des Réformés, et il combattit l'Église romaine dans son *Tableau des différends de la religion*. Il mit la religion en rabelaiserie, comme dit de Thou. Il a de la verve, n'est point dépourvu de vigueur, et, s'il faut en croire Bayle, cette œuvre à la fois érudite et plaisante, divertit une foule de gens et les confirma dans leurs nouvelles croyances plus fortement que les meilleurs ouvrages de Calvin.

Nous sommes à l'époque où les luttes religieuses se déchaînent. On songe à convaincre avant que de plaire. Pamphlets attaquant l'Église et le roi, œuvres de controverse théologique ou de polémique politique, nous avons affaire à une littérature d'action : la préoccupation artistique en est absente.

La trouverons-nous chez ces poètes attardés qui, au pays

de Liége, de 1550 à 1650, imitent Ronsard, et surtout Du Bartas, dont la popularité dépassa dans les provinces belges celle de l'auteur de la *Franciade ?* Il y a si peu de vraie inspiration dans les poèmes de Remacle Mohy du Rondchamps, curé d'Ardenne, naïf et ingénieux, ou même de ce Jean Polit, bourgeois et courtisan, qui régente le Parnasse liégeois ! Les bergeries où Breuché de la Croix marche sur les pas de Racan sont d'une venue plus heureuse et d'un tour plus agréable, mais leur auteur est un Français égaré sur les bords de la Meuse. Que dire de Pierre Bello, de Dinant, ou de Denys Coppée, « l'Orphée hutois », qui s'essayèrent à la poésie dramatique, sinon que leurs ouvrages sont tout au plus dignes d'occuper un instant la curiosité de quelque érudit ?

Aussi bien, les circonstances n'ont jamais que contrarié les écrivains de la principauté.

Au moyen âge, le dialecte dont ils usent ne leur permet guère d'atteindre un public étendu. Un Picard comme Conon de Béthune, lorsqu'on s'est moqué de sa prononciation provinciale à la cour d'Alix de Champagne, s'écrie :

> Encor ne soit ma parole françoise,
> Si la puet-on bien entendre en françois.

Et il a raison. Mais un Jacques de Hemricourt, avec ses idiotismes wallons, est plus malaisé à entendre pour un « Francien ».

Quand la langue centrale a exercé son influence despotique, les Liégeois, placés à l'écart, dépendant politiquement de l'Allemagne, ne retirent pas de cette centralisation les mêmes avantages que les provinces françaises (1). De plus la commune liégeoise est toujours en rumeur : les

(1) En 1552, Gilles Boileau de Bouillon, traduisant l'*Amadis de Gaule*, prie le lecteur, « s'il se trouve quelque mot espineux, et sentant le ramage wallon, l'excuser et le prendre en bonne part. »

luttes politiques ont, dans cette cité ardente, une âpreté et une intensité qui ne sont égalées nulle part, et qui ne permettent pas les longs et calmes loisirs favorables aux lettres. En outre, l'aristocratie est pauvre et le luxe étriqué. Enfin, la cour ecclésiastique, éprise d'élégances latines, a peu d'estime pour la langue vulgaire. Les évêques sont allemands, et aucun d'eux ne se sent appelé à jouer le rôle de Mécène. La littérature profane ne les intéresserait pas. Les rimeurs sont presque tous des clercs, qui cultivent une poésie dévote et sèche. Et ainsi il se fait que la terre liégeoise n'a donné que des fruits peu nombreux et sans saveur.



Dans les Pays-Bas, les luttes religieuses et civiles, le despotisme espagnol, entravent, au XVIe siècle, l'activité littéraire, mais sans empêcher complètement tout essor. Au siècle suivant, la décadence littéraire commence, conséquence inévitable des événements politiques.

La cour, qui était restée « bourguignonne », peut-on dire, sous Marguerite d'Autriche, devient de plus en plus « espagnole ». Pendant un bref moment, lorsque Marie de Médicis, Gaston d'Orléans et Charles de Lorraine viennent chercher un refuge contre les entreprises de Richelieu dans la ville de Bruxelles devenue, selon le joli mot d'un historien belge, « l'auberge des princes en exil », de 1631 à 1638, la langue et les usages français règnent sans conteste à la cour. Mais bientôt, les mœurs, les coutumes, la langue même de l'Espagne, y dominent : le beau langage et le bel air viennent de Madrid.

Pour le malheur de la Belgique, les archiducs meurent prématurément : Albert en 1621, Isabelle en 1633. L'Escaut est fermé ; le commerce ruiné. Bientôt, le pays est le champ clos où Louis XIV vide ses querelles avec l'Europe. D'autre

part, l'éclat de la littérature du grand Roi est si vif qu'il offusque pendant longtemps toute velléité littéraire qui pourrait se manifester en Belgique.

Il s'en produit peu : quelques œuvres mystiques du Père de la Chaussée (*La pieuse alouette avec son tirelire*) ou du Père Remi (*Magdeleine*), quelques comédies de Gérard du Vivier ou de Romagnesi, quelques pamphlets, notamment à l'occasion d'un échec des Français devant Louvain (1635), voilà tout ce qu'on peut énumérer.

Si, alors, la moisson est maigre, au XVIIIe siècle, c'est le néant. La Révolution brabançonne, puis la Révolution liégeoise bouleversent le pays. Les idées françaises conquièrent l'Europe. La littérature belge n'est plus qu'un écho affaibli, qu'une imitation servile de l'étranger.

Un seul écrivain émerge : le prince de Ligne ; avec lui les lettres belges font grande et digne figure.

Il est né à Bruxelles, en 1735, d'une famille hennuyère. Envoyé à Versailles par sa souveraine Marie-Thérèse, pour y annoncer la victoire de Maxen, il charma la cour et la ville par sa physionomie avenante, son aisance aristocratique, et il les éblouit par les séductions de son esprit.

C'était le temps où l'intelligence se parait de grâce, comme les épées se fleurissaient de rubans. Observateur pénétrant sous des dehors superficiels, insouciant et averti, léger et profond (car on dissimulait alors ses qualités sous les dehors de défauts aimables), sensible et galant, érudit et mondain, homme de guerre et homme d'alcôve, homme de la nature et de la société, il conquit, entraîna les cœurs et les intelligences. Il n'a pas laissé moins de quarante volumes : il y aborde tous les sujets, y déploie les ressources d'un esprit merveilleusement étendu et fin, et personne n'a, de son temps, le style plus français.

« Il est le seul étranger, dit de lui Mme de Staël, qui, dans le genre français, soit devenu un modèle au lieu d'être un imitateur. »

Étranger, ce grand seigneur l'était, comme le furent l'Anglais Hamilton, l'Allemand Grimm, l'Italien Galiani. Ce Wallon, sujet autrichien, qui se vantait de n'avoir point de patrie, est un de ces cosmopolites brillants que l'Europe donna à la France.

Le prince de Ligne anime la cour de Charles de Lorraine. Généreux, et même prodigue, il donne fête sur fête. Dans son beau domaine de Bel-Œil,

Bel-Œil tout à la fois magnifique et champêtre,

au jugement de Delille, il offre à une foule d'invités des réjouissances splendides ; on représente une de ses pièces, *Colette et Lucas*. Cet exemple est suivi : on joue la comédie chez les d'Arenberg, à Héverlé. D'un autre côté, les « idées nouvelles » se répandent : le comte de Nény, président du Conseil privé, qui écrivit d'une plume élégante des *Mémoires historiques et politiques sur les Pays-Bas autrichiens*, incline au « philosophisme ». Voltaire, qui était l'ami du prince de Ligne et qui avait vécu à Bruxelles (1), lui prédit qu'il introduira le bon goût et les grâces dans une nation « qui peut-être, observe-t-il, a cru jusqu'à présent que ses bonnes qualités devaient lui tenir lieu d'agrément ».

On a beau être l'homme du monde le plus spirituel, il ne faudrait pas se risquer à prophétiser, même ailleurs que dans son pays.

En dépit de l'exemple du prince de Ligne, en dépit des

(1) « Les arts, écrivait-il en 1738, n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaisirs. Une vie retirée et douce est ici le partage de presque tous les particuliers ; mais cette vie douce ressemble si fort à l'ennui qu'on s'y méprend très aisément. » Vers le même moment, un autre étranger qui vivait à Bruxelles disait (*Nouvelles lettres sur l'état présent des Pays-Bas*) : « Une femme qui voudrait établir dans sa maison, à Bruxelles, un tribunal de littérature serait vilipendée, bafouée, et, loin d'obtenir de la considération, chacun aurait pris pour elle le plus grand mépris. »

tentatives de la reine Marie-Thérèse, qui constitue à Bruxelles l'*Académie des sciences et belles-lettres* (16 décembre 1772), et du prince-évêque Velbruck, qui fonde à Liége la *Société libre d'émulation* (29 avril 1779), le bon goût et les grâces ne s'acclimatent point en Belgique ; la poésie ne prend pas racine sur ce sol ingrat.

La *Société d'émulation* qui, la première année de son existence, avait ouvert un concours et inscrit au programme de ce dernier la recherche des « causes de la stérilité littéraire du pays de Liége », renonce sans doute à y remédier, et abandonne ses visées littéraires pour devenir un foyer de philosophisme encyclopédique et révolutionnaire ; l'*Académie* se borne à être un centre de recherches érudites.

On dirait que ce peuple considère comme une superfluité vaine la littérature désintéressée et qui ne cherche à réaliser que la Beauté.



A la veille de 1830, un jeune critique trop tôt enlevé aux lettres, qui aurait voulu voir son pays secouer son indifférence en matière littéraire, P.-F. Claes, faisait ces constatations découragées :

« A quoi servirait-il de le déguiser ? Il n'y a pas de littérature nationale : patriotisme à part, il faut être franc. Si quelqu'un peut nous montrer ce qu'on pourrait appeler une littérature *belge*, il aura fait une grande découverte, et, pour ma part, je le tiendrai pour habile homme. »

Assurément, en présence des œuvres admirables qu'a produites la Renaissance littéraire de 1880, Claes ne signerait plus aujourd'hui ces lignes pessimistes. Mais, au moment où la *Revue belge* les publia, après la longue période d'atonie et de coma où la littérature de Belgique

était plongée depuis deux siècles, elles exprimaient une triste vérité.

Il est bien difficile, d'ailleurs, de discerner ce que les auteurs que nous avons passés en revue ont de spécifiquement *belge.*

Qu'est-ce que ce « déraciné » de Jean Le Bel, par exemple, a conservé de *liégeois?* Il a même répudié son dialecte wallon, pour adopter le dialecte central.

Serait-il vrai que, quand on lit les périodes de Jean Lemaire de Belges, le coloris, l'exubérance même du mouvement, suscitent, comme l'assure M. Stécher, « le souvenir de ces peintres flamands que Lemaire avait si bien connus et pratiqués » et que, de même, « sous ces draperies trop solennelles, se retrouve la cordialité wallonne qu'il ravive de gentils diminutifs empruntés à l'Italie » ? Je le veux admettre. Mais, d'être coloriste, aimable et cordial, Jean Lemaire en est-il plus *belge* ?

Serait-il vrai que dans *Aucassin et Nicolette*, ainsi que l'affirme M. Wilmotte, on respire « comme la brumeuse atmosphère de nos collines boisées », et que ce mélange soit particulièrement wallon d'un « thème fait de rêveries germaniques et d'une forme plutôt latine par sa précision » ? Il se peut. Pour wallon, passe encore. Mais belge ?

L'on devine bien aussi que la lourdeur parfois colorée du style d'un Chastellain a quelque chose de flamand ou, si l'on veut, de germanique, et l'on sent de la même manière ce que l'esprit clair d'un de Ligne et son style délié ont de foncièrement latin. Mais ce qu'ils ont de belge, tous deux, l'accent de terroir qu'ils rendent également, ce son est bien malaisé à percevoir.

La difficulté de préciser les caractères de la littérature belge augmente encore à raison de ce fait que, non seulement la Belgique n'a produit ni de Shakespeare ni de Dante, mais qu'elle ne possède pas même d'écrivain significatif,

très représentatif, aux reliefs fortement accusés. Point d'arbre géant, point même de forêt majestueuse aux floraisons vives : une lande qu'égaient, de temps en temps, quelques bouquets d'arbrisseaux.

Des œuvres apparaissent, mais intermittentes, isolées, et, à aucun moment, ne s'établit une *tradition* qui dure, qui puisse agir sur les auteurs nouveaux, déterminer un « type » identique à lui-même sous la variété multiple des formes.

A quoi attribuer cette stérilité ?

Serait-ce le bilinguisme, qui, ne permettant la connaissance approfondie d'aucune langue, enlèverait au Belge la faculté d'analyser et d'exprimer finement sa pensée ? Sans doute, les pays bilingues, le Canada, la Suisse, ne se distinguent pas spécialement par l'abondance de leur production littéraire. Mais, au point de vue de la connaissance du français, la province belge diffère-t-elle beaucoup de la province française ?

Serait-ce la petitesse du pays ? Dans ces petits États belges, à l'ombre du clocher, la plante littéraire a dû s'étioler. Pourtant, le Portugal a un Camoëns, l'Écosse un Burns, la Norwège un Ibsen, dont les œuvres sont traduites dans toutes les langues.

Ce qui a manqué aux lettres belges, c'est un centre, un foyer. La Belgique a été un carrefour, non un centre. Il a manqué aux poètes des Mécènes ; il leur a manqué un Weimar et une Athènes.

Il n'y a pas de littérature belge avant 1830, pas plus qu'il n'y a de nation belge, et pour les mêmes raisons.

Les circonstances politiques n'ont favorisé ni l'une ni l'autre.

Jusqu'à la fin du moyen âge, les turbulentes communes, Bruges, Gand, Liége, ne cessent d'être agitées par les luttes civiles, troublées par les revendications sociales des métiers, absorbées par les luttes contre l'ennemi extérieur.

Au XVIe siècle, les guerres de religion lancent les uns contre les autres Espagnols et Flamands, puis le Nord contre le Sud. Au XVIIe, au XVIIIe, l'invasion étrangère désole le pays : batailles, famines, pestes, pillages, incendies, aucune calamité. n'épargne la Belgique.

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle !

L'esprit local, en outre, domine, dans les communes et dans les provinces belges, l'esprit national. A la fin du XVe siècle, quand les unités nationales se constituent, il ne se fonde pas d'État belge. L'apathie publique ne se réveillera ni en face de l'Espagne, ni vis-à-vis de l'Autriche, ni devant la France, et ce n'est que bien tard que les populations de la Belgique s'élèveront à la pensée de l'unité et de l'indépendance nationales. C'est à leur particularisme qu'elles ont dû trois siècles d'oppression et d'humiliation, trois siècles qui sont les plus stériles de leur histoire littéraire. Ce particularisme, qui a énervé les Belges, ruiné et démembré leur sol, leur a été néfaste également dans l'ordre intellectuel.

(*A suivre.*) OSCAR GROJEAN.

L'œuvre de Matilde Serao et son roman " Après le Pardon "

Si l'on considère l'ensemble des écrits de Mme Matilde Serao, on est tout d'abord surpris et charmé par leur diversité. Nouvelles, récits de voyages, romans, chroniques de presse, tout se présente à la fois à votre esprit, et l'on sait gré à l'admirable fécondité de l'auteur de vous imposer forcément, des bornes et de vous contraindre à ne retenir que certaines de ses œuvres, choisies parmi les plus caractéristiques.

Du reste, le talent de cet écrivain est si personnel, son originalité si sincère, qu'on est sûr de le retrouver tout entier dans chacun de ses livres, et que l'on ne risque guère, en restreignant le champ d'une étude, d'être injuste envers lui par l'involontaire omission d'une de ses prérogatives !

Mme Serao est, avant tout, un écrivain de race, et la langue italienne trouve en elle une incomparable interprète, mais elle est aussi l'écrivain d'une race et semble incarner l'essence de l'esprit napolitain.

A ceux qui peuvent la lire dans le texte, il suffira d'un peu d'intuition pour pénétrer entièrement l'âme de ce peuple excessif et charmant qui vit sur les pentes fleuries du Vésuve, et sait bercer jusqu'à ses peines au rythme des chansons...

Disons-le tout de suite, c'est de Naples que viennent à Mme Serao ses plus heureuses inspirations.

Peut-être faudrait-il remonter à ses origines grecques pour tenter d'expliquer le don exceptionnel qu'elle possède, et qui lui permet de saisir la couleur locale d'un pays

qui est devenu le sien, d'être impressionnée, malgré l'accoutumance, par tous les traits essentiels des faits et des caractères avec la même intensité que si elle était une étrangère de génie, capable de traduire ensuite dans sa propre langue l'accent napolitain.

Car Mme Serao parle napolitain, seulement elle transpose, parce qu'elle veut être goûtée par tous, depuis les plus sévères puristes italiens jusqu'aux étrangers, et ceux-ci, s'ils ont parfois une certaine connaissance de la langue nationale, ignorent presque toujours le dialecte et le tour d'esprit particuliers à chaque province. Ses phrases violentes et concises vous sautent aux yeux avant que vous ayez détaillé les mots qui les composent; vous êtes séduit avant que la pensée qu'elles expriment ait pénétré votre esprit

Leur composition souverainement évocatrice donne aussitôt le ton, l'allure, le caractère des personnages. Vous les voyez vivre, vous croyez vivre avec eux dans un milieu qui est le leur et qui semble devenir le vôtre par magie.

La vivacité, l'imprévu, le naturel de ses dialogues, ne se retrouvent guère que dans les romans de Gyp : on ne les lit pas, on les entend !

La sincérité et la hardiesse de ses descriptions heurtent parfois le goût français ; elle excelle, comme l'on dit, à peindre la nature « prise sur le fait » et n'emploie pas toujours le genre de restrictions que nous aimons ; mais il est probable que nous abandonnerions ces réserves s'il nous était donné de vivre dans son beau pays, dans l'éblouissement de la violente lumière qui détaille le paysage et refuse à notre vision ce charme de « l'enveloppement » particulier aux atmosphères du Nord...

Lorsque Corot quittait Ville-d'Avray pour l'Italie, il ne se contentait point d'ajouter des tons à sa palette, mais il s'imposait de regarder « autrement » la nature : ses œuvres en font foi. . . . . .

Parmi les « véristes », Matilde Serao a conquis une

place d'élection : elle ne saurait être égalée dans la nouvelle napolitaine et n'a guère comme rival que Verga dans ses incomparables contes de Sicile. Elle apporte à ses descriptions l'impétuosité, le vigoureux élan, avec lesquels les peintres écrasent la couleur sur la toile quand ils veulent se délivrer, par une « pochade », d'une vision dont l'intensité, l'acuité les obsède.

Elle est peintre ! sa phrase lumineuse et colorée évoque surtout et d'abord en nous l'apparence de ses personnages, nous donne l'intuition visuelle du cadre, du milieu dans lequel ils évoluent... Elle nous conte ensuite l'histoire de gens qui ne nous sont pas inconnus.

Sous une simplicité voulue ses écrits dénotent une connaissance profonde de la vie, et l'auteur fait montre d'une audace et d'une netteté de jugement dignes de l'esprit le plus viril.

Malgré l'allure prime-sautière, souvent violente de son talent, Matilde Serao parvient à éviter l'outrance. Quand le sujet qu'elle a choisi prête à la vulgarité, son goût intervient, et l'artiste effleure alors d'une touche légère ce qui devait être indiqué. Peut-être nous donnera-t-elle un jour dans ses ouvrages une note que nous attendons un peu : elle est l'écrivain du moment, de l'action présente, et elle excelle à peindre les premiers plans. Quand il lui plaira de répandre sur ses écrits la nostalgie du passé et l'inquiétude de l'avenir, ils gagneront en profondeur... en perspective...

Elle obtient, par certaines réticences d'affabulation, d'irrésistibles effets d'émotion ; relisez *Fior di passione :* tout un drame s'y joue et, dans ces quelques lignes, l'histoire de plusieurs existences nous est suggérée...

Par un de ces admirables soirs de Naples où tout est charme et damnation, pendant que des musiciens voguent en chantant sur la mer, une femme rêve à sa terrasse, et elle consent à écouter l'homme qui l'aime et qui lui parle de son amour...

Ils se croient seuls ; elle lui répond avec toute la bonté que l'on peut mettre dans un refus ; elle le dissuade, et comme il s'obstine à l'implorer, elle se prend à lui parler de son mari, de ce mari qu'elle aime et « doit » aimer...

Doucement, avec les paroles de tendresse et de résignation, elle lui explique ce qu'est, pour elle, la fidélité que l'on doit aux maris, à ces maris qui ont leurs faiblesses, leurs défaillences, qui font souffrir et qui trahissent, et qui — cependant — vous aiment encore, malgré tout !

Elle est si éloquente et si tendrement attachée à son devoir qu'il la croit, enfin, et qu'il s'en va sans qu'un mot, un regard le retienne...

Le mari qui veillait et qui a tout entendu, à travers les jalousies closes, vient à son tour sur cette terrasse, puis sans phrases, sans plaintes, sans questions inutiles, avec la plus douloureuse des certitudes, il dit à sa femme : « Tu l'aimes ! » Et — ajoute l'auteur — ces deux désespoirs se regardèrent en face !

Mme Serao a pour elle le sympathique privilège d'avoir eu des débuts difficiles ; elle-même nous parle en toute simplicité de sa mère et de son enfance écoulée dans les îles grecques ; elle a vécu modestement, observant la vie des pauvres de Naples.

En même temps qu'elle fréquentait les humbles, elle étudiait les autres, avec cette acuité de vision particulière à ceux que la destinée n'a pas encore mis à la place à laquelle ils auraient droit, aux déclassés de l'intelligence, qui trouvent dans leur souffrance même un nouvel élément de pénétration.

Elle sait ; elle se souvient du passé ; elle n'est point ingrate envers lui, et il le lui rend au centuple ; c'est à lui que nous devons en partie des pages telles que *Telegrafi dello Stato*, *Terno secco*, et toutes les nouvelles qui composent ce livre admirable que l'ironie de l'auteur s'est plu à intituler *Pays de Cocagne* !

Il n'y a pas de peuple au monde qui sache être pauvre

comme celui de Naples ; sans amères déclamations, sans révolte apparente, Matilde Serao obtient de la pitié qu'il lui inspire des effets poignants...

Elle a le don de nous laisser croire que nous regardons vivre ses personnages et ne s'attarde pas à nous les expliquer ; l'impression qu'elle nous donne est d'autant plus vive qu'elle se dégage des faits eux-mêmes et semble provoquée directement en nous.

Tous les milieux, tous les sujets, lui sont bons ; les pauvres petites de la Chiaia, les employées, les ouvrières, qu'elle se plaît à peindre, ses *contadini* (1) primitifs, ne sont point les seuls qui, dans le cadre de ses romans, semblent avoir « crevé la toile » ! Ses études des ambiances aristocratiques et fermées sont poussées avec un art infini.

Le tact et le sens de la nuance donnent à ses analyses la discrétion voulue qui convient au sujet, et c'est un jeu de virtuose pour Mme Serao d'adapter alors sa manière à tous les raffinements qu'il exige.

Les hommes, dans son œuvre, méritent d'être considérés à part ; ils représentent surtout les « partenaires » de ses héroïnes, quand elles jouent, dans la vie, l'émouvante partie dont le bonheur est l'enjeu.

L'auteur est trop « femme » pour dire du mal d'eux ; elle se contente de nous les montrer tels qu'ils sont... ou tels qu'elle les voit...

Trop essentiellement Italienne pour approuver les derniers paradoxes du féminisme, elle ne tente point de nous persuader que la vie serait meilleure sans eux, ni même qu'elle serait bonne... Il est vrai qu'ils font beaucoup souffrir dans ses livres, mais peut-être vaut-il encore mieux souffrir avec eux et par eux que sans eux. Rappelez-vous *Giovannino ou la mort*, et laissez-moi évoquer, dans la *Ballerina*, « la Danseuse », la touchante figure de cette petite fille du pavé qui se meurt d'amour pour un

(1) Paysans.

signore, un viveur célèbre à Naples, qui ignore jusqu'à l'existence de la petite coryphée du San Carlo, et se suicide, un soir, dans un infime hôtel où, pense-t-il, nul ne viendra l'identifier !

Cet épisode semble n'avoir été décrit que pour nous émouvoir de la suprême et douloureuse joie de la petite martyre à qui il est enfin donné d'effleurer d'un baiser anonyme le front de ce mort !

Lui, nous l'avons tous connu ; nous tremblons de le rencontrer sur la voie de celles qui nous sont chères ; c'est une des plus synthétiques silhouettes que Mme Serao ait tracées...

C'est à un tel écrivain que l'on a prétendu contester la qualité de son émotion, lui reprochant d'être exclusivement intellectuelle... de ne posséder « que » de l'intelligence et des impulsions artistiques !

On ajoute, à l'appui, que sur la scène l'acteur le moins sensible est précisément celui qui émeut le public; mais, en admettant que cette assertion soit exacte, il faut remarquer que l'acteur est — seulement — l'interprète d'une œuvre étrangère ; il s'efforce de nous communiquer les impressions qu'un autre a ressenties ou impose à ses personnages ; il est surtout un « intermédiaire » entre l'auteur et nous, et c'est dans ce rôle qu'il peut utiliser son talent, voire même son génie, tandis que l'écrivain crée en toute liberté et reflète le monde extérieur d'après les vibrations que lui-même en reçoit...

Il semble difficile d'admettre, *a priori*, que l'on puisse écrire *Au pays de Jésus* avec un cœur inerte ou desséché, une âme désenchantée, stérilisée par le scepticisme, sans posséder une foi sincèrement attendrie ou, du moins, l'illusion des dernières espérances...

C'est presque un « journal » que le récit de ce pèlerinage ! il vous fait envier la simplicité d'une croyance profonde et tendre, la fraîcheur d'impressions que l'auteur — et la femme ! — ont pu garder malgré l'expé-

rience, le temps, l'existence, l'habitude de la vie intérieure.

N'est-ce pas, d'ailleurs, à ces causes que Mme Serao emprunte le charme de vivante sincérité qui anime ses ouvrages?

Malgré notre indifférence aux arts étrangers, tous nous sont familiers; mais à moins que nous ne nous décidions un jour à apprendre les langues, l'originalité de leur exotisme, leur savoureux accent de terroir, ne sauraient être goûtés par nous.

Elle a cependant les meilleurs traducteurs; mais quand on a lu dans le texte ses nouvelles napolitaines, on ne s'explique pas qu'elle en autorise la traduction : on ne traduit pas *Tendresse, Des fleurs, Jeux d'enfants*, ni d'autres parmi ses écrits, parce qu'ils sont intraduisibles! et le chroniqueur qui, récemment encore, avait la coquetterie de nous donner, en français, *Venise la rouge*, n'en saurait douter.

Le livre nouveau de Mme Serao, *Après le pardon*, échappe, en grande partie, aux objections « matérielles » que nous venons de formuler.

Il diffère de tous ses autres romans et leur est supérieur; c'est l'œuvre impitoyable d'un clairvoyant philosophe ; il vaut surtout par l'idée; peu importe donc que la hardiesse de son développement emprunte une langue ou l'autre. Les personnages que ce livre met en cause sont de tous les pays; mais, s'ils n'étaient Italiens, ils pourraient bien être français, car on retrouve en eux toute l'impulsion latine modifiée par l'influence ibsénienne et toute l'inquiétude intellectuelle particulière à notre ambiance saturée d'idées.

Ils appartiendraient à tous les temps si leur faculté d'analyse, leur obsession d'égotisme, leur nécessité de savoir et la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes ne les classaient parmi les contemporains de l'heure présente...

Après le pardon est l'œuvre d'un esprit en pleine expansion. La mentalité de son auteur semble en évolution et subit de jour en jour davantage le prestige des

idées générales. S'il n'y a guère de « mauvais livres » au sens « moral » du mot, il y a certainement des pages dangereuses, et c'est le plus terrible éloge que l'on puisse faire du roman de Matilde Serao que de le placer au milieu d'elles...

C'est une œuvre d'audace et presque de cruauté. Celle qui eut le pouvoir de renfermer en elle de telles idées dut hésiter longtemps avant de la livrer au public...

Peut-être a-t-elle pensé qu'elle ne représenterait, au surplus, pour beaucoup de lecteurs, qu'un « roman romanesque », sans plus, et qu'ils ne soupçonneraient même pas à quel point elle est douloureusement vraie ! Leur esprit est à l'abri de telles compréhensions : ils sont dignes des béatitudes !... *Après le pardon* dut révéler et révélera à elles-mêmes bien des douleurs qui s'ignoraient et qui s'ignorent ; c'est donc au point de vue sentimental qu'il est particulièrement dangereux. Il suffisait à beaucoup d'entre nous de conserver un certain optimisme au sujet de l'idéal que nous nous faisions de l'amour, ou plus justement du bonheur que nous pouvions attendre de lui... les moins exigeants cherchaient à se persuader, tout au moins, qu'il ne devait pas, fatalement, nous être une cause de souffrance...

Nous nous doutions bien, à vrai dire, qu' « il n'y a que l'amour dans la vie » et que « personne ne peut rien pour personne » ; mais nous sommes presque déçus quand on nous l'affirme, preuves en main, à chaque page de ce livre.

Il n'y a que l'amour !... et comme il est essentiellement fragile, par son essence même, la douleur serait contenue en lui, en germe, comme la mort l'est dans la vie...

Si nous étions animés d'une telle conviction, notre dignité en serait accrue, et la mauvaise querelle deviendrait rare entre ceux qui s'obstinaient à exiger l'un de l'autre ce qu'ils ne « peuvent » plus se donner. Le sens vulgaire de certaines expressions serait alors aboli ; le mot « tromper » deviendrait tellement impropre qu'il serait enfin supprimé du langage courant comme il l'est de celui d'une élite

Une des caractéristiques du livre de Mme Serao est dans la notation de l'effort de ses héros vers la sincérité : ce sont des contemporains, des passionnés et des intellectuels qui ont dû lire et relire Ibsen et Tolstoï... ce sont des incurables qui veulent accorder leur idéal, leur vie et leurconscience...

La principale figure du livre est celle de Donna Elena ; elle est surtout sincère et bonne... elle est donc prédestinée à tout souffrir dans la vie... Comme elle comprend les causes, elle s'y résigne, et se résigne même à faire souffrir, mais après quelles expériences !...

Tout son rôle, dans le roman, consiste à nous convaincre qu'elle ne « peut » rien ni pour son propre bonheur, ni pour celui de son mari, ni pour celui de Marco, son amant, ni pour celui de Vittoria, la jeune fille qui aime Marco ; c'est, au fond, la thèse de la fatalité de l'amour qu'elle remet en jeu, et ne serait-ce pas à cause de cela même qu'elle nous émeut aussi profondément.

Tous les personnages du livre sont marqués de « l'inguérissable mélancolie de ceux qui ont aimé profondément, passionnément et brièvement... » Ce sont des caractères appartenant à une époque de transition... Ils ont en eux cette soif de l'absolu et — peut-être — ce goût de la douleur qui les classe, pour un instant, parmi les romantiques attardés... Leurs enfants, s'ils s'avisaient d'en avoir, ne souffriraient plus ainsi... Ils seraient affranchis de ce reste de foi dont les héros de Mme Serao accompagnent leur désir passionné de l'amour et qui ne soutient un instant leur illusion que pour rendre ensuite leur déception plus cruelle... ils s'étaient tellement efforcés de croire !

Leurs enfants seraient convaincus — à temps — dès leur jeunesse, que si le bonheur n'est pas un vain mot, ce n'est point l'amour qui pourra le leur procurer... Il leur représentera plutôt un bien « relatif » résultant de la réunion des satisfactions d'ordre divers que l'on peut attendre de la vie !

Marco et Elena ne s'aiment plus : la passion est morte en eux ; ils se l'avouent ; ils parlent d'elle comme d'une

morte bien-aimée que nul n'a le pouvoir de ressusciter et, dans leur tristesse infinie, ils se refusent à toute manifestation de tendresse. Comme ils ne peuvent se contenter d'une amitié sentimentale, ils décident de se séparer, et comme la souffrance ne pervertit que les méchants, Donna Elena tentera de refaire un peu de bonheur pour son mari qu'elle avait quitté et qui lui offre le pardon...

Elle-même donne Marco à cette Vittoria qui, patiente et triste, s'obstinait à l'espérer...

Emilio, le mari de Donna Elena, la reprend et, dès le début, chacun affirme sa bonne volonté, son désir d'apaisement, sa hautaine résignation ; mais s'il faut aimer, pour trouver la force de pardonner, cela ne suffit pas encore : il n'est pas souvent donné à celui qui aime d'abolir la mémoire en lui... ni l'imagination !... ni les suggestions matérielles.

N'est-ce pas sur cette vérité que repose, dans *l'Adversaire*, une des meilleures scènes du théâtre contemporain ?

Mme Serao traduit avec la plus émouvante sobriété le drame qui se joue entre ces deux êtres. Cette femme, qui veut revenir à son devoir, qui veut être bonne et tente pour cela le suprême sacrifice, celui d'elle-même, et son mari, affolé de jalousie, subissent « la torture infligée par la vie à tant de misérables hommes et à tant de misérables femmes qui, étant eux-mêmes incapables d'aimer, doivent subir l'amour de l'autre, le subir froidement, glacialement, en comprendre toute la grandeur sans y participer et, finalement, en sentir tout le poids, tout l'ennui, toute l'abomination » !

Abreuvée d'amertume, Elena s'enfuit pendant que son mari la chasse.

De son côté, Vittoria subit le long martyre de celle qui s'obstine dans son espoir, ou, du moins, dans son désir. Marco essaie bien de la rendre heureuse ; mais en amour le bonheur reçu pourrait bien n'être qu'un rayonnement, que le reflet du bonheur de l'autre.

Or Marco souffre ; il est bon, affectueux, mais il ne sau-

rait être ce qu'elle souhaite... Sa bonne volonté est vaine et traversée de duretés inconscientes, de pitiés agacées que Mme Serao a très subtilement indiquées.

C'est en vain que Vittoria veut être aimée « comme l'autre » : elle est vaincue, Marco est vaincu par lui-même : ils ne peuvent rien l'un pour l'autre, et ils se séparent !

C'est ainsi que Marco et Elena se reprennent, dans un exil volontaire où ils ne se rejoignent que pour souffrir de ne plus s'aimer, et « parce qu'il ne leur reste pas autre chose à faire », dit-il accablé.

Tous les personnages du roman appartiennent à la haute aristocratie romaine ; ils sont riches, oisifs, et Marco, dans sa détresse, nous dit la parole que nous attendions : « Si j'avais du moins la nécessité de travailler, je m'occuperais ! » Il songe à se jeter au vice ; mais il sait bien que tout serait vain... L'auteur a choisi son milieu et les conditions d'existence de ses héros de façon à s'affranchir de toute considération matérielle, afin de pouvoir développer sa thèse en toute liberté.

Il est bien entendu qu'il nous dépeint des gens qui n'ont rien à faire dans la vie « que l'amour », et cette restriction seule permet aux caractères de demeurer rigoureusement vrais ; car, s'il n'y a pas de recours contre certaines fatalités, il y a peut-être des moyens d'en atténuer les effets ; le travait pourrait en être un ! Matilde Serao étend sa théorie à tous et à toutes ! tous sont égaux devant la passion et tous souffrent par elle « après le pardon », parce que tous sont des passionnés pour lesquels « il n'y a que l'amour dans la vie »...

Inutilement la vieille duchesse d'Altomonte cherche à dissuader Vittoria ; elle s'adresse à une femme de sa race ; elle lui parle de Dieu, du devoir, des traditions ; elle l'adjure d'éviter « les vilains péchés », et dans les rigidités de sa foi hautaine et sa conception tout aristocratique de la vie, elle lui affirme que tout, en dehors du devoir et de la fière résignation, n'est que déchéance et vanité.

Mais la douce Vittoria n'entend rien ! elle n'a qu'un argument à opposer à ceux de la duchesse : « Je l'aime, lui répond-elle, et je veux être aimée comme j'aime ! » Donna Arduina, la tendre mère de Marco, ne peut rien non plus pour ses enfants, et malgré sa simple bonté, si largement humaine, elle n'a pas plus de pouvoir que n'en eut la duchesse. Personne dans ce livre ne peut se résigner à rester dans le doute ni à vivre une vie sans amour... S'il en était autrement, Donna Elena serait restée fidèle à son mari ; elle aurait fini par éprouver pour lui ces sentiments d'estime, d'affection, de tendre habitude, qui succèdent à l'amour, dans les très bons ménages, pour leur permettre de durer... Mais, dans ce cas, Matilde Serao n'aurait pas écrit *Après le pardon*, et ce serait grand dommage !

Emilio, le mari de Donna Elena, n'est guère qu'un jaloux. Il essaie bien de s'élever au-dessus d'une certaine jalousie matérielle ; il tente, après le pardon, d'agir comme un gentilhomme avec la noble femme qui revient sincèrement à lui ; mais la douleur et la violence l'emportent, et, dans un accès de haine, avec les paroles irrémédiables, il la chasse après l'avoir rappelée... Il est atteint de la variété de jalousie qu'il est convenu d'attribuer seulement aux hommes ! — Ainsi que Vittoria, il veut être aimé « comme l'autre » ; mais « après l'autre » cet amour ne peut lui être qu'une torture, car il est sous l'empire de l'orgueil, des suggestions de l'imagination, du souvenir, des autres encore. Vittoria, qui était une pure jeune fille, souffre surtout du présent ; c'est une énergique d'ailleurs, et elle est capable d'abolir en elle l'idée du passé de Marco... Elle cède à l'affreuse déception de n'être point aimée malgré sa constance, malgré sa foi, malgré l'inguérissable misère de son cœur éperdu d'amour. Un jour, après son mariage, elle demande à Marco : « Qu'a fait Elsa ? elle a aimé passionnément Lohengrin. » — « Oui, petite Vittoria, répond-il, passionnément ; mais elle ne s'est pas contentée de l'aimer : elle a *voulu savoir !* »

J'ai idée que, ce jour-là, Vittoria dut abandonner sa dernière espérance...

Les analyses de Matilde Serao paraissent toutes simples quand il lui plaît de les vouloir telles, quand elles s'attachent aux pauvres petites de Naples, aux humbles que la vie harcèle et qui n'ont guère le temps de prendre conscience des subtilités de la douleur... mais Marco et Elena sont des esprits affinés, des êtres chez lesquels la culture et les habitudes intellectuelles n'ont pu atténuer la passion ni les impulsions.

L'amoralité de leur philosophie n'est pas sans grandeur: ils cèdent à un scrupule, au début du roman, quand ils renoncent à vivre ensemble sous le prétexte qu'ils n'ont plus l'amour pour excuse à leur trahison et ne peuvent plus invoquer la passion pour s'absoudre du mal qu'ils font à d'autres. C'est devant un crucifix, au surplus, qu'ils se lient et se délient... devant un Christ qu'ils idéalisent selon les tendances de leur mentalité et qui n'est point, certes, celui de Port-Royal, mais qui n'en demeure pas moins celui dont les bras s'ouvrent à tous ceux « qui ont beaucoup aimé », celui de l'Evangile et de Madeleine ! Après tout !

Malgré le charme de certaines descriptions, il est visible que Matilde Serao renonce, dans cette œuvre, à bien des effets d'écriture ; elle tient à rester puissante et concise et sacrifie volontiers les détails à l'ensemble ; elle entend traiter son sujet à fond, et elle y réussit pleinement.

Dans son apparente impassibilité, elle est semblable au praticien penché sur la fêlure — matérielle — d'un cœur. Le diagnostic est certain ; c'est mortel, et l'organe vital ne supporte pas l'intervention de la science. Il se taira donc devant le malade, par charité. Matilde Serao, dans son irrésistible impulsion d'artiste que l'aiguillon de l'intelligence exaspère, n'hésite pas à sonder la blessure, puis elle dit aux patients : « Vous souffrez du mal inguérissable, dont les autres maux procèdent et dont nous souffrons

tous! sa cause est dans l'essence propre de l'amour, et nul ne peut rien contre lui... »

J'ajoute que beaucoup, parmi nous, en mouraient, mais en l'ignorant : ils avaient gardé l'illusion ; il leur restait le choix des expériences sentimentales, et pendant qu'ils se leurraient en elles... la vie passait !

Puissent-ils ne pas lire ce livre ! mais nous, pourrions-nous demander à un artiste d'écrire pour quelques-uns ? pour ceux qui peuvent hélas ! tout lire et tout entendre, et sur lesquels personne ne peut vraiment rien ?

La destinée de cette œuvre qui vient d'être mise à la scène, où l'attendait le plus honorable insuccès, nous renseigne — une fois de plus — sur les différences qui font de l'art dramatique et du roman philosophique et psychologique deux moyens d'expression essentiellement différents.

Nous demandons surtout au livre de jouer en nous le rôle d'excitateur, de provoquer en notre mentalité des vibrations que l'imagination amplifie et prolonge en proportion de sa puissance, de mettre en quelque sorte notre pensée en travail. Nous sommes moins subtils devant la symbolique brutalité de la rampe.

Au théâtre, notre sensibilité veut être forcée ; nous demeurons volontiers passifs, et ce n'est point des spéculations de notre esprit que nous attendons l'émotion, mais bien de la représentation matérielle d'actions, d'événements assez vraisemblables pour simuler la vie réelle : il lui faut user, pour arriver à ce résultat, des moyens synthétiques qui lui sont propres.

La majorité du public va au théâtre pour « regarder » vivre des héros ; c'est sur leurs apparences, leurs gestes, sur les actes qu'ils sont conduits à accomplir, qu'il compte pour être renseigné sur leur mentalité, leurs passions, leur vie intérieure.

Or la donnée du roman de Mme Serao est essentiellement négative, puisqu'elle repose tout entière sur un

amour défunt, et trop exclusivement intellectuelle, puisque ses héros souffrent avant tout des déceptions immatérielles qu'ils rencontrent dans leur passion, de sorte que l'insuccès de la pièce ne peut qu'accentuer la puissance et l'originalité de cet émouvant roman dans lequel il semble que rien ne se passe !

Ce n'est d'ailleurs pas sans étonnement que l'on aurait suivi, en ce cas, la tentative d'un homme de théâtre et précisément de celui qui dispose des qualités particulières à M. Decourcelle, si la façon dont il a traité la pièce ne pouvait nous renseigner. C'est bien sur la sensibilité d'un artiste que l'œuvre de Mme Serao a exercé tout le prestige de son irrésistible charme ; c'est elle qui a entraîné l'auteur dramatique !

Il ne pouvait lui rendre un plus touchant hommage d'admiration que par la manière dont il a tenté de la transposer, en conservant autant que possible le texte même du livre, quand c'eût été un jeu, pour lui, de créer autour de l'idée maîtresse, l'action, la vie, la vibrante animation qu'il excelle à faire palpiter dans ses drames. C'eût été fort probablement le succès d'une œuvre nouvelle presque originale, écrite sous l'inspiration de Mme Serao pour satisfaire des goûts et des tendances que l'auteur était en droit, d'après l'expérience de ses précédents succès, de prêter au public ; mais ce n'eût plus été l'entreprise d'un artiste charmé au point de ne pas discuter avec lui-même les chances de réussite. Ne semble-t-il pas, d'ailleurs, que les œuvres d'art aient, comme les êtres vivants, l'irrésistible et mystérieux pouvoir que nous appelons le charme et que l'on nomme en Italie *la malìa*, ajoutant au sens de notre expression quelque chose de plus fatal, et comme une occulte puissance de prédestination, ce charme par lequel nous sommes encore heureux, dans la fiction comme dans la vie, d'être consolés ou leurrés... délicieusement !

HADALY.

Table des Matières

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

6e Année. — N° 12
25 Décembre 1907

Le N° : 0 f. 60 c.

France : un an, 4 fr.
Étranger : un an, 5 fr.

La Revue Latine

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE

France, Espagne, Portugal, Italie, Belgique, Suisse française, Roumanie, Canada, etc.

Directeur : Émile FAGUET

Rédaction : Dauriac, Dejob, Faguet, Fierens-Gevaert, Gebhart, Le Gentil, Julien Luchaire, de Labriolle, Martinenche, Sirven, Wilmotte, etc.

Secrétaire de Rédaction : Charles Montel.

DÉPÔT GÉNÉRAL :

Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny

PARIS

—

La Revue paraît le 25 de chaque mois. — Adresser tout ce qui concerne l'administration à M. FROMANTIN, *rue Henri-Oudin, à Poitiers. — Adresser tout ce qui concerne la rédaction à M.* Charles MONTEL, *secrétaire de la rédaction, 75 bis, rue Monge, Paris. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. — Il n'est pas donné de raison de la non-insertion des manuscrits.*

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

HIVER 1907-1908

RELATIONS RAPIDES

ENTRE

PARIS, la SUISSE et l'ITALIE

1° Express de jour (1re et 2e classe), PARIS-GENÈVE et *vice versa* avec continuation de et pour la SUISSE et la SAVOIE.

ALLER		RETOUR	
Départ de Paris. . .	8 h. 25 m.	Départ de Genève. .	midi 40
Arrivée à Genève. .	6 h. 32 s.	Arrivée à Paris. . .	10 h. 10 s.

2° Express de jour (1re et 2e classe), PARIS-LAUSANNE-BRIGUE à l'aller, MILAN-LAUSANNE-PARIS au retour.

ALLER			RETOUR		
Départ de Paris.	8 h. 25 m.		Départ de Milan.	7 h. 10 m.	(H. E. C.)
Arr. à Lausanne	6 h. 55 s.	(H. E. C.)	Dép. de Lausanne	2 h. 25 s.	—
— à Brigue. .	11 h. s.	—	Arrivée à Paris.	10 h. 10 soir.	

3° Express de jour (1re et 2e classe), TURIN-PARIS.

Départ de Turin. . .	7 h. 25 m.	Arrivée à Paris. . .	10 h. 10 s.

HIVER 1907-1908

Relations entre PARIS et l'ESPAGNE

par le train de luxe " Barcelone-Express " (V.-L.-R.)

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

Départ de Paris : Mercredi, Samedi, à 7 h. 20 soir.
Arrivée à Barcelone : Jeudi, Dimanche, à 2 h. 55 soir (H. E. O.).
— à Valence : — à 11 h. 35 soir —

Départ de Valence : Lundi, Vendredi, à 7 h. matin (H. E. O.).
— de Barcelone : — à 3 h. 30 soir —
Arrivée à Paris : Mardi, Samedi, à 10 h. 40 matin.